


EUGENE L. MORICE,
ORIENTAL & AFRICAN BOOKSELLER,
9 CECIL COURT,
CHARING CROSS-RD., LONDON W.C.





Tome Ie les pages 155 à 158 décousues
1 figure page 25

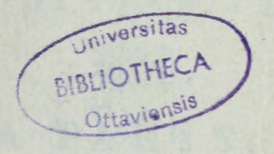
Tome II

planche de musique page 107

Jules Remy

VOYAGE
EN
SIBERIE.

TOME PREMIER.



VOYAGE
EN
SIBÉRIE,

CONTENANT LA DESCRIPTION des mœurs & usages des peuples de ce Pays, le cours des rivieres considérables, la situation des chaînes de montagnes, des grandes forêts, des mines, avec tous les faits d'Histoire Naturelle qui sont particuliers à cette contrée.

Fait aux frais du Gouvernement Russe, par M. GMELIN, Professeur de Chymie & de Botanique.

Traduction libre de l'original allemand, par M. de KERALIO, premier Aide-Major, à l'Ecole Royale Militaire, & chargé d'enseigner la Tactique aux Eleves de cette Ecole.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez DESAINT, Libraire, rue du Foin Saint Jacques.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

J'avois destiné cet ouvrage à faire partie de celui qui parut il y a quelques années, sous le titre de *Collection de différens morceaux sur l'Histoire civile & naturelle, des pays du nord.* Une longue maladie m'ayant empêché de continuer celui-ci, & durant ce long temps, le Libraire qui s'en étoit chargé, ayant suivi d'autres vues, j'ai pris le parti d'en donner la suite en volumes séparés, & je commence par le voyage de M. Gmélin, en Sibérie.

J'ai traduit cet ouvrage avec tant de liberté, que je dois dire les raisons que j'ai eues de le faire ainsi. L'original est en qua-

tre gros volumes in-8°. Je l'aï réduit à deux in-12. Quelle que ſoit la prolixité qu'on ſuppoſe dans l'auteur, on aura peine à croire que la moitié de ſon ouvrage ſoit inutile, & l'on pourra au premier abord, me ſoupçonner d'avoir retranché des choſes intéreſſantes. Cependant, je crois pouvoir dire avec aſſurance, que tout ce que j'ai ſupprimé auroit été pour nous très ennuyeux. L'auteur a donné à ſon ouvrage la forme ſeche & déſagréable de journal : afin d'éviter ce défaut, j'ai diviſé ma traduction en chapitres, & laiſſé dans l'original les dates inutiles. Il rapporte ſcrupuleuſement les noms de tous les hameaux, villages & bourgs où il a paſſé : cette exactitude géographique devoit plaire aux Ruſſes, pour qui, principalement, M. Gmélin écrivoit : elle peut être de quelque

avantage aux officiers ou aux marchands qui voyagent en Sibérie, mais ne présenteroit à la plûpart des lecteurs françois, qu'une suite insupportable de sons extraordinaires pour eux, & peu leur importe si l'on trouve en Sibérie, Biélakovskaïa, & Otiaschkaïa, & Schalaschnaïa-Krepost, & Orlovo Gorodischtche, & tant d'autres petits hameaux, qui selon l'usage du pays, changent quelquefois de nom. Le petit nombre de lecteurs que ces détails pourroient récréer, trouveront à se satisfaire dans l'original, ou consulteront l'atlas russe.

M. Gmélin qui est excusable de les avoir donnés, ne l'est point à l'égard de plusieurs autres dont il a rempli son journal; il faut essuyer avec lui les orages, les vents, les pluies, les neiges, & la date du jour; il faut s'arrêter

aux endroits où il dîne, où il ſoupe, où ſes chevaux mangent, où ils ſont changés; il faut compter dans les villes, les bâtimens publics, les boutiques, les chapelles, les égliſes dédiées à Saint Nicolas; dans les fonderies, tous les fourneaux & uſtenſiles de différentes eſpeces; dans les ſalines, toutes les pieces, tous les inſtrumens dont on y fait uſage, quoiqu'ils ſoient connus de tout le monde. On voit qu'en entaſſant ainſi tout ce qu'on a fait, dit & vu durant un voyage de dix ans, il eſt aiſé de faire quatre gros volumes; mais on voit auſſi qu'il eſt poſſible d'en ôter plus de moitié, ſans faire tort à ſes Lecteurs. Afin que ceux qui voudront bien lire mon ouvrage, n'aient aucun regret de ce que j'ai cru devoir omettre, je vais en traduire un morceau par lequel ils puiſſent juger du reſte. « Nous laiſſâmes

» à Sélenghinsk, dit M. Gmélin,
» l'associé Trétiakov, pour faire
» en notre absence des observa-
» tions sur le temps. Nous allâ-
» mes jusqu'au village de Soui,
» qui est à seize verstes au-des-
» sous de la ville, & là nous man-
» geâmes à midi. Nous voulions
» aller le soir encore plus loin;
» mais un vent de nord violent
» nous en empêcha. Selon l'usage
» du pays, les bateaux n'avoient
» pas d'autre gouvernail qu'un
» baliveau avec lequel on peut
» en quelque maniere, conduire
» le bateau par un temps calme;
» mais on ne peut pas le faire par
» le moindre vent, sur-tout lors-
» que le bateau est un peu gros.
» Nous fûmes donc obligés de
» nous arrêter, & après que nous
» fûmes arrivés au village de Ki-
» balina, qui est sur la rive orien-
» tale de la Sélenga, & que nous
» y eûmes dîné, nous éprouvâmes

» la même chose que le jour pré-
» cédent, car le vent ne nous
» laissa pas avancer plus d'un demi
» verste : nous nous vîmes obli-
» gés de nous arrêter vis-à-vis
» d'un rocher sauvage & escarpé,
» qui a nom baran. . . . . . . Nous
» passâmes aussi devant un lac
» nommé Kolpinnoïe ou Narang-
» nor que nous laissâmes à gau-
» che, & l'on nous dit qu'il y en
» avoit encore deux de même
» nom, loin du chemin, du même
» côté. Ensuite nous passâmes
» quelques petits ruisseaux & un
» bras de l'Ouda ; nous eûmes
» des deux côtés, presque tou-
» jours des montagnes pelées ;
» qui sont pour cela nommées
» Goltsi par les Russes ; & le
» matin vers dix heures, nous
» nous arrêtâmes auprès d'une
» montagne qui s'éleve au-dessus
» des autres, le Sannoï mouis, en
» Bratskain - Tsirkoutsou, (le

» mont aux chevreuils), pour
» faire manger nos chevaux. Pen-
» dant que nous y restâmes, il
» commença à tonner un peu, &
» nous allâmes plus loin après
» avoir dîné.

Il y a peu de lecteurs assés patiens, pour soutenir deux gros volumes écrits de la sorte, & j'espere que les observations intéressantes de M. Gmélin, étant séparées de cet amas de circonstances futiles, n'en seront que plus agréables. J'ai conservé les noms & la situation des villes & rivieres considérables, des grandes forêts, des longues chaînes de montagnes, des lacs remarquables par leur étendue, ou la qualité de leurs eaux; ceux de toutes les mines & fonderies, parce que leur nature & leur quantité peuvent faire juger de la richesse du pays; tout ce qui peut concerner l'Histoire Natu-

relle, (& l'Ouvrage de Gmélin, contient en ce genre, des choſes très curieuſes) : enfin, la deſcription des mœurs & uſages des habitans de la Sibérie.

J'ai déſigné les plantes dont il eſt parlé dans ce voyage, par les caractères ſpécifiques de Linnæus, parce que je les regarde comme les meilleurs qui aient été publiés juſqu'à préſent, & même comme les ſeuls d'après leſquels les plantes ſoient reconnoiſſables. Je me ſuis auſſi ſervi de ſon ſyſtême de la nature, & de la minéralogie de Wallerius, pour ſpécifier les minéraux. On trouvera dans mon ouvrage, toutes les meſures ruſſes, réduites en meſures de France : le verſte, par exemple, évalué à cinq cents toiſes ruſſes ou angloiſes, qui ſont environ un quart de lieue de France; le copeke évalué à un ſol quatre deniers, le

poud à quarante livres. J'ai ſuivi pour les noms propres, l'ortographe ruſſe, autant que j'ai pu la connoître, & j'ai du ſans doute la préférer, parce que la langue allemande n'a pas toujours les caractéres néceſſaires pour exprimer les ſons ruſſes. J'ai même pris la liberté d'écrire Péterbourg qui eſt le véritable nom, au lieu de Pétersbourg, qui eſt le nom altéré par les Allemans ; ils ont ſuivi en ce point l'analogie de leur *langue, & non pas l'ortographe ruſſe*, & en recevant d'eux ce nom, nous l'avons écrit comme ils le font. J'ai été tenté auſſi d'écrire Tchar, au lieu de Czar : nous avons été trompés ici par l'ortographe polonoiſe, où ces deux lettres, cz (qui ne peuvent pas en François ſe prononcer enſemble), expriment le ſon tche, & répondent au caractère ruſſe qui exprime le même ſon; mais

j'ai craint que ce changement ne parut trop extraordinaire. Quant aux autres noms ruſſes, j'en ai rendu les ſons par nos caracteres; ainſi on les pourra lire comme des noms françois, & ils ne paroîtront point ſi difficiles à prononcer.

A la ſuite du voyage, on trouvera l'hiſtoire des navigations & découvertes des Ruſſes dans la mer glaciale & dans la partie ſeptentrionale de celle du Sud. Je l'ai tirée des préfaces placées par M. Gmélin à la tête des trois premieres parties de ſon journal, des mémoires publiés par M. Muller concernant ces navigations, & de la lettre d'un officier de la marine ruſſienne, concernant la carte de M. de Liſle. En général, j'ai rapporté ce qui m'a paru vrai ou digne d'être connu, & j'ai ſupprimé l'incertain, perſuadé que l'ignorance de quel-

ques vérités eſt préférable à l'erreur.

Après avoir dit la maniere dont j'ai fait cet ouvrage, je pourrois louer ici les rares connoiſſances de M. Gmélin, mais on ſçait aſſés combien il étoit verſé dans l'Hiſtoire naturelle & dans la Chymie. Ceux qui voudront le connoître plus particulierement, trouveront ſon éloge dans la *collection* dont j'ai parlé, & perſonne ne doutera que les obſervations d'un homme ſi éclairé & ſi pénétrant, ne ſoient précieuſes. Il fut envoyé par l'impératrice Anne Joannovna, pour faire des obſervations ſur l'Hiſtoire naturelle de la Sibérie; il y voyagea aux frais du Gouvernement, avec des académiciens chargés d'obſervations d'autre genre. Les gouverneurs, commandans & magiſtrats de tous les lieux de leur route, eurent ordre de leur

fournir tous les ſecours néceſſaires. La relation d'un voyage fait avec ces ſecours, dans un pays encore inconnu, & par un homme ſavant & profond, ne peut qu'être curieuſe & ſatisfaiſante. On y voit dans un beau jour une vaſte contrée que Strahlenberg n'a vu & n'a pu montrer qu'à travers de nuages épais. « Il n'a pu, » étant priſonnier, dit M. Gmélin, » que raſſembler des rapports & » que voir par les yeux d'autrui. » D'ailleurs, ignorant la langue » ruſſe & celle du pays, & pour» ſuivant toujours les fauſſes lueurs » d'une reſſemblance de noms » ſouvent chimériques, il s'eſt » trompé très ſouvent. Il veut, » par exemple, que le mot ruſſe, » *petch* ou *pietch*, ſignifie chien, » afin d'en dériver le nom des » Petchénéſiens ; mais ce mot » ruſſe ſignifie four & non » chien : on nomme cet animal

» en ruſſe *ſabaka*, en eſclavon » *pes*. Il dit qu'en langue ruſſe, » on appelle le fuſain chéroumka, » (il falloit dire *tchéremka*) ; » mais ce mot ne ſignifie que le » ceriſier ſauvage à fruit noir. » Il prétend que l'ellébore noir » croît abondamment en Sibé- » rie : on l'y nomme, dit-il, » *ſtara doupska*, il faut dire *ſtara* » *douba* ou *doubka*. De plus, » c'eſt une eſpece d'adonis que » les anciens botaniſtes regar- » doient, il eſt vrai, comme l'el- » lebore noir d'Hypocrate; mais » il y a long-temps qu'on a réfuté » cette opinion, & qu'on nomme » ellébore noir une tout autre » plante ». En général, ſon ouvra- ge eſt plein d'erreurs & d'obſcuri- tés. On pourroit en citer un grand nombre d'autres exemples, mais laiſſons le baron s'égarer ſeul dans ſes recherches étymologi- ques, & ſuivons un guide plus sûr.

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.



VOYAGE



VOYAGE

EN

SIBERIE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ. Saint Antoine de Novgorod.



L'IMPÉRATRICE Anne Joannovna voulant faire des observations & des recherches de tout genre tant en Sibérie, que dans la presqu'isle de Kamtchatka, je reçus ordre de faire ce voyage avec M. Muller, professeur d'histoire, & M. Delille de la Croyere, professeur d'astronomie. On nous donna

pour nous aider dans nos opérations ; ſix aſſociés, un interpréte, cinq arpenteurs, un ouvrier en inſtrumens, un peintre & un deſſinateur.

Nous fîmes embarquer notre équipage & une partie de ceux qui nous accompagnoient ; ils partirent de S. Péterbourg le 3 août 1733, remonterent la Neva, ſuivirent le lac Ladoga & la Volkhov juſqu'à Veliki Novgorod, ville éloignée de Péterbourg de 195 verſtes, ou environ 50 lieues de France. Nous & le reſte de notre ſuite, nous nous y rendîmes par terre.

Un peu au-deſſous de cette ville il y a un couvent dit de ſaint Antoine. Curieux de voir les reliques du ſaint, nous nous y fîmes conduire. On nous mena d'abord à l'égliſe, & on nous y montra la meule de moulin ſur laquelle, dit-on, ſaint Antoine eſt venu de Rome à Novgorod, ainſi que l'herbe à laquelle il ſe prit, effrayé par un grand danger qui le menaça ; elle reſta dans la main de ce ſaint homme, & il l'apporta juſqu'ici. On nous dit qu'un peu de rapure de cette meule délayée dans l'eau, & appliquée ſur une dent douloureuſe, la guérit ſubitement, ſi on a de la foi. Nous vîmes enſuite le tombeau. Il en ſortoit

une odeur ſuave, qui provenoit, diſoit-on, des exhalaiſons du bienheureux ; elle approchoit fort de celle de la menthe. Nous voulions voir les reliques, mais on nous allégua qu'il n'y avoit que l'archevêque & le ſupérieur qui puſſent les découvrir. L'archevêque étoit à Péterbourg, & le ſupérieur nous fit dire qu'il n'y étoit pas. L'herbe étoit peu loin du tombeau : elle reſſembloit à une algue ; mais dans l'abſence du ſupérieur, nous ne pûmes la voir de plus près.

J'herboriſai le jour ſuivant, & je vis que les bois & les champs de Novgorod peuvent ſatisfaire un botaniſte. Nous allâmes auſſi à la cathédrale : parmi pluſieurs belles choſes qu'on nous y montra, nous remarquâmes une porte apportée autrefois de Corſun dans cette ville ; elle eſt à deux battans & d'un métal particulier, de couleur jaune.

CHAPITRE II.

Fables des habitans du pays. Embarquement. Accidens.

NOus voulions faire à Bronnits quelques obſervations ſans retarder notre voyage ; mais la mauvaiſe volonté

du Viborn ou élu de cet endroit réduisit à peu de chose nos observations.

Nous quittâmes promptement Bronnits, & nous nous rendîmes par terre à Vychnei Volotchok. En passant par Kouchaukina, nous fûmes surpris de la quantité de mendians qui vinrent à nous : il n'y eut peut-être pas un seul enfant dans ce village qui ne nous ait demandé l'aumône : lorsqu'ils mendient, il semble qu'ils chantent. Leur dialecte a, comme leur ton, quelque chose de particulier : j'y remarquai plusieurs mots qui lui sont propres : au reste c'est à peu près celui de Novgorod.

Vychnei Volotchok est une place de foire. Ce village est grand & beau, & la navigation le rend très-vivant. Les vivres y sont à bas prix : mais on n'y mange point de poisson ; la riviere de Tvertsa n'en fournit pas. Cette riviere communique à la Msta par un canal qui porte les bâtimens d'Astracan, de Tver & de Kasan dans la Néva par la Msta, le lac Ilmen, la Volkhov & le lac Ladoga. Nous nous embarquâmes ici, & passâmes à Torjok. Cette ville est assés grande & entourée de murs de terre. Nous y demandâmes du poisson fort inutilement ; tout au reste y est à bas prix.

A quatre lieues au-delà nous trouvâmes une chute d'eau. Nos bateliers nous dirent que les bois qui couvroient les deux bords de cette riviere étoient pleins de lischi ; que ces lischi sont des animaux sauvages tout couverts de poil, qui sont toujours de la même hauteur que les choses qui se trouvent près d'eux : dans les bois, par exemple, ils sont aussi grands que les arbres, & dans une prairie, pas plus hauts que l'herbe. Ils ne font point de mal aux hommes, mais ils s'amusent à les chatouiller, & si par malheur on est chatouilleux, ce jeu des lischi peut faire mourir. Ils ajoutoient qu'il y en avoit de mâles & de femelles. Nous promîmes de bien payer une couple de ces animaux, & un de nos bateliers se flatta de nous satisfaire. Il fit choix de la nuit, comme du tems le plus propre à cette chasse, & ne cessa de faire un cri singulier qui fut sans effet. Le lendemain nous le menaçâmes de le changer en lischi par la vertu de nos arts, s'il ne nous apportoit le soir à dix heures un de ces animaux au moins. Il y travailla tout le jour & le soir, point de lischi. La haute idée qu'il avoit de notre sçavoir le faisant trembler, il vient à nous tout interdit, se jette à nos pieds,

nous repréſente ſon innocence & l'envie qu'il avoit de nous ſatisfaire, & nous ſupplie humblement de ne pas le rendre malheureux pour toute ſa vie en le changeant en liſchi. Quand nous eûmes aſſez prolongé cette comédie, nous lui fîmes grace, & il ſe retira.

Nous arrivâmes à Tver, ville ſituée au-deſſus de l'embouchure de la Tvertſa, ſur les deux rives du Volga. Cette ville eſt aſſez grande, mais mal bâtie. Tout, excepté le poiſſon, s'y vend à bon compte : la livre de bœuf y coute trois quarts de copeke, ou un ſol quatre deniers de France.

Nous nous embarquâmes ici pour nous rendre à Iaroſlav : c'eſt une grande & belle ville. Les vivres y ſont à très-bon marché. On y voit un grand bâtiment nommé la maiſon marchande, qui renferme des boutiques auſſi bien conſtruites qu'aſſorties en marchandiſes, ſoit du pays, ſoit des royaumes étrangers. On fait voir au couvent de Spaskoï deux os rompus, qu'on regarde comme des os de géant. Ils furent trouvés dans la terre, lorſqu'on voulut déterrer l'archevêque Tryphon de Roſtov. Ce ſont vraiſemblablement des os d'éléphant : l'un eſt un morceau du zigoma, l'autre de l'iſchium.

De-là continuant notre route, nous vîmes Coſtroma, ville entourée d'un rempart de terre : plus haut ſur notre gauche le couvent d'Ipatskoï, tout bâti en pierre & entouré d'un mur flanqué de tours, & la ville d'Iouriov-Povolski-gorod, près de laquelle ſont les ruines d'un grand fort bâti en briques. Nous achetâmes ici d'une eſpece d'eſturgeon pour un copeke & demi, ou deux ſols la piéce. Cet eſturgeon n'eſt différent de l'eſturgeon commun, qu'en ce qu'il n'eſt jamais auſſi gros, & qu'il a la tête pointue ſur le devant. La chair en eſt fort délicate ; mais la grande quantité de graiſſe qu'elle contient, fait qu'on s'en dégoute aiſément. A une lieue de cette ville nous fûmes arrêtés par le vent contraire. Il s'appaiſa vers le ſoir, & nous partîmes à l'aide d'une chaloupe à quatre rames qui tiroit notre bateau. Ces obſtacles étoient d'autant plus fâcheux que nos bateliers abhoroient le travail, & nous auroient laiſſé cinq ou ſix jours au même endroit, ſi nous ne les euſſions forcés de partir.

Nous paſſâmes devant le village de Gorodès avec un vent foible. A quelques verſtes plus loin nous entendîmes un grand bruit ſur notre bateau : c'étoit un

nuage de neige que le vent y avoit poussé avec violence : en un moment il fut tout couvert de neige. Il s'éleva en même tems un vent fort & favorable, qui ne dura qu'une demi-heure. Un second nuage de neige assaillit notre bateau quatre heures après, & nous ramena le vent favorable, qui nous conduisit jusqu'à Balakhna.

Cette ville a peu d'apparence ; elle s'étend beaucoup en longueur. Ses fontaines salées l'ont rendue célebre : elles sont si riches, qu'elles occupent continuellement cinquante salines. Les environs sont couverts de bois coupé, parce qu'on en consomme aux salines une grande quantité. Nos gens en firent provision ; ils le trouvoient tout coupé sur le rivage, & n'avoient que la peine de le prendre. Nous ne voulions pas d'abord nous servir de ce bois, & nous envoyâmes dans quelques villages pour en acheter, mais on nous fit répondre qu'on n'en vendoit pas : nous pensâmes donc qu'on s'en feroit un scrupule dans le pays où nous étions, & nous ne voulions forcer la conscience de personne.

Nous passâmes devant cette ville & devant plusieurs autres villes & villages, entr'autres Nijnei-Novgorod. Les

environs en ſont fertiles & ſi propres à la culture des choux, qu'on en charge des bateaux, qui partent par centaines pour d'autres endroits. L'iſle de Douban ſituée à cinq lieues au-delà de Coſtroma, eſt ſur-tout renommée pour cette eſpece de fertilité. Nijnei-Novgorod eſt une grande & aſſez belle ville ; les marchands y ſont bien fournis, & les vivres peu chers.

CHAPITRE III.

Des Tchouvaches.

ON nous dit qu'il y avoit dans cette contrée beaucoup de Tchouvaches. M. Muller & moi nous étions curieux de les voir : nous partîmes donc pour Tchébaxar dans notre chaloupe. Ceux qui reſterent ſur le bateau nous promirent qu'ils partiroient auſſi-tôt qu'il ſeroit poſſible, & qu'en paſſant devant Tchébaxar ils tireroient quelques coups de fuſil : nous promîmes d'y répondre & de ſuivre à l'inſtant. A peine avions-nous fait une lieue que nous apperçûmes un feu ſur la montagne : deux de nos ſoldats, qui étoient Tchouvaches

baptifés, nous dirent que c'étoient des gens de leur nation qui faifoient leur priere auprès de ce feu. Nous y montâmes avec beaucoup de peine; mais enfin arrivés près du feu, nous y trouvâmes deux Tchouvaches, & à quelques pas un cheval attaché qui les avoit apportés à ce faint lieu. Ils avoient tué un agneau, & en cuifoient dans un chaudron les inteftins & l'eftomac, qu'ils avoient remplis de fang, de graiffe & de gruau. Près de-là vers l'orient, il y avoit un endroit carré, entouré de pieux, où ces gens-là font leur priere. On nous raconta que cet endroit avoit été choifi & montré par une perfonne, homme ou femme, nommée Iumaffe en langue tchouvache, & en ruffe, vorogei ou vorogeïa, c'eft-à-dire, forcier ou forciere. Selon ce qu'on nous en a dit, ce font des prêtres ou des prêtreffes dont les plus fermes appuis font des fupercheries de toutes les fortes. Ils font fort confidérés & ont une grande autorité; chaque village en a un au moins. Dès que les Tchouvaches fe fentent malades, & même légèrement incommodés, ils courent à leur Iumaffe, & ils paient fans doute la confultation. Alors celui-ci défigne la victime que le malade doit offrir. Ils viennent, fi c'eft un

agneau, le tuer à l'endroit dont je viens de parler ; ils en cuisent les entrailles comme je l'ai dit, & en mangent autant qu'ils veulent. Ils font leur priere au même endroit, mettent une somme proportionnée à leurs facultés dans un arbre creux entouré de pieux, emportent dans leurs maisons les restes de la victime, & les mangent avec leurs amis. Ils offroient autrefois la peau de l'agneau, & la suspendoient dans l'endroit destiné à la priere ; mais cet usage est aboli : ils aiment mieux aujourd'hui, disent les Russes, vendre cette peau. Ils adorent un seul Dieu qu'ils nomment Tora. Ils croient que le soleil est saint, & lui adressent aussi des prieres : ils ont d'ailleurs plusieurs petits dieux qu'ils comparent aux saints des chrétiens. Chaque bourg a son idole qui est placée dans le lieu sacré dont j'ai parlé. Celle du bourg d'où étoient nos deux Tchouvaches, est appellée Borodon : nous n'en vîmes que la hutte. Nous n'avons pu sçavoir quel usage on fait de l'argent offert : nous avons appris seulement qu'après un certain tems un homme de confiance du village le venoit prendre.

Les Tchouvaches sont fort économes : c'est par esprit d'économie qu'ils ne s'en-

ivrent pas de brandevin. On dit qu'ils volent les chevaux des Russes avec une adresse étonnante, & ce vol leur est ordinaire.

Nous en aurions volontiers appris davantage concernant ce peuple; mais il étoit tard, & entre nous & Tchébaxar il y avoit encore cinq lieues. Nous nous rendîmes à notre chaloupe, & nous y montâmes près d'un poustinka ou hermitage. Entre cet endroit & Tchébaxar, nous allâmes par un air de vent qui nous parut favorable à notre bateau, & qui nous fit espérer qu'il passeroit pendant la nuit devant cette ville. Nous mîmes, en y arrivant, une sentinelle à notre chaloupe, & nous allâmes chercher un gîte à la ville: nous eumes pour hôtes un tailleur, sa mere & sa fille avec beaucoup de punaises & de tarakanes, espéce d'escarbots. Nous mangeâmes des œufs & du lait, & nous couchâmes sur des bancs.

Nous étions dépourvus de tout, mais en même tems si mal habillés, que nous n'osions pas nous présenter chez le voivode ou gouverneur de la province; cependant la nécessité vainquit notre répugnance. Il nous reçut très-civilement, & nous retint à dîner. Nous lui parlâ-

mes des Tchouvaches : il nous dit que ce peuple étoit fort nombreux ; qu'aux environs de Tchébaxar il y en avoit plus de dix-huit mille ; aux environs de Kousmademianski plus de dix mille ; de Sirilsgorod plus de douze mille ; de Svyachk plus de soixante mille, & de Kokchaïsk plus de quatre cents mille. Il nous dit aussi qu'on travailloit à les convertir ; qu'on avoit établi dans toutes les villes russes de cette contrée des écoles pour les jeunes Tchouvaches ; qu'on les y instruisoit des principes du christianisme, afin qu'ils fussent un jour en état de convertir la nation entiere ; qu'on avoit peu réussi jusqu'alors dans l'exécution de ce projet, & qu'il étoit à desirer qu'on eût un meilleur succès ; mais qu'on avoit toujours manqué d'instituteurs intelligens, qui sussent prendre ces enfans dans leur caractere. Il est vrai, ajouta-t-il, qu'on a déja baptisé beaucoup de Tchouvaches ; mais ce sont des membres dont l'église ne peut faire gloire ; la crainte ou l'intérêt les a fait chrétiens.

Revenus le soir au logis, nous fûmes fort étonnés de n'avoir point de nouvelles de notre bateau, & nous commençâmes à soupçonner qu'il étoit passé

la nuit du dimanche, mais que l'obſcurité de la nuit & le vent contraire avoient empêché notre ſentinelle de le voir & d'entendre les coups de fuſil. Le matin vint, & aucune nouvelle. Nous envoyâmes prier le voivode de dépêcher un courier vers l'endroit où nous l'avions laiſſé, & nous nous informâmes de tout côté dans les environs de Tchébaxar. Nous étions à diner chez le voivode, lorſqu'on vint nous dire qu'il étoit paſſé un bateau pendant la nuit du dimanche; que l'obſcurité de la nuit avoit empêché de le voir, mais que la ſentinelle de ce bateau avoit dit qu'il portoit des ſoldats. Ce rapport donnoit à nos ſoupçons un grand air de vérité.

Cependant nous fîmes réparer notre chaloupe, & amener à notre logis deux Tchouvaches, pour nous inſtruire davantage des mœurs de ce peuple. Les Tchouvaches s'abſtiennent de travail le vendredi, mais ſans y attacher aucune idée de ſainteté. Ils ont une grande fête dans l'année, & vont ce jour-là viſiter enſemble le ſaint lieu dont nous avons parlé ci-deſſus. Cette fête eſt mobile au gré du Iumaſſe.

Notre chaloupe étoit réparée; le meſſager envoyé par le voivode n'étoit pas

de retour, & il pouvoit l'être : nous pensâmes qu'ayant ordre de ne point revenir sans apporter des nouvelles du bateau, & ne l'ayant point trouvé au lieu désigné, il étoit allé plus loin. Nous partîmes donc, n'ayant pour pilote qu'un de nos soldats, & nous nous rendîmes le soir à Soundir. On nous y annonça qu'on y avoit vu passer un bateau le lundi : la description qui nous en fut faite convenoit si bien au nôtre, que nous ne doutâmes plus qu'il ne fût au moins près de Kasan. On ajoutoit qu'un bateau qui remontoit le Volga, en avoit rencontré un autre dont les gens avoient dit qu'ils alloient en Sibérie. Nous nous remîmes en route, & arrivâmes le lendemain à l'embouchure de la Kasanka. Nous y trouvâmes un poste, où l'on nous dit qu'il n'étoit entré depuis le dimanche aucun bateau dans cette riviere ; mais bientôt après un soldat de Kasan nous assura qu'il avoit vu notre bateau remonter la Kasanka. Nous cherchâmes à le découvrir en la remontant, mais envain, & nous entrâmes dans Kasan presque gêlés & accablés de faim, de sommeil & d'inquiétude. Nous avions fait depuis Péterbourg environ trois cents soixante-douze lieues.

CHAPITRE IV.

Fête de Kasan.

LE gouverneur nous fit donner un mauvais logement; nous ignorons quelle en fut la cause : tout ce que nous pûmes conjecturer, c'est que Platonn Ivanovitch Mouchinn Pouchkinn ne fut pas, pendant le séjour qu'il fit dans nos universités allemandes, trop bien traité par les professeurs. Pour nous refaire un peu de notre fatigue, nous achetâmes du vin & de l'eau-de-vie de France. On boit ici du vin de Makariow : il a le gout de cidre, est assez fort, & n'est pas désagréable : l'eau-de-vie est renforcée d'une dose de poivre, & s'enflamme promptement. Nous n'avions bu que du kouas pendant plusieurs jours. Le kouas est ordinairement une eau acidule, faite de farine délayée dans l'eau, & qu'on laisse fermenter, ou bien l'eau qu'on a versée sur du pain sans levain, & qu'on met ensuite en fermentation par une chaleur douce. Quelquefois la petite biere tient lieu de kouas. Ainsi le vin & l'eau-de-vie qu'on nous donna nous semblerent

des boiſſons très-bonnes, & elles euſſent été parfaites, ſi nous euſſions eu des nouvelles de notre bateau. Nous allâmes à la riviere le vingt au matin : il y avoit peu de tems que nous y étions, lorſqu'un de nos ſoldats vint nous annoncer que notre bateau entroit dans la Kaſanka. Il arriva bientôt en effet, & nous revîmes avec joie nos compagnons de voyage. Ils n'avoient pu partir que deux jours après nous, & avoient paſſé à Tchébaxar quelque tems après que nous en fûmes partis.

Ne pouvant réſiſter au froid dans notre bateau, nous allâmes demander au gouverneur d'autres logemens, & quoique ſes promeſſes fuſſent magnifiques, nous ne fûmes logés que trois jours après. Le vingt-deux, il nous fit inviter à la célébration de la fête de ſainte Marie de Kaſan. Nous aſſiſtâmes à la proceſſion : elle alla de la cathédrale au couvent de la Vierge, qui eſt un couvent de filles. Lorſqu'elle y fut arrivée, l'abbeſſe & quelques religieuſes apporterent l'image de ſainte Marie : elle eſt peinte ſur bois, & ornée d'une couronne & d'un collier dont le travail a couté trois cents roubles ou deux mille livres de France. L'abbeſſe

ayant complimenté M. le gouverneur, on entra dans l'église; il y eut sermon. Le prédicateur étoit si transporté d'amour pour cette Vierge, qu'il ne pouvoit s'empêcher de s'approcher de tems en tems de l'image & de la baiser. Pendant tout l'office on alluma beaucoup de cierges de différentes grosseurs; on les éteignoit continuellement pour les remplacer par d'autres. Tout le revenu du couvent consiste en ces cierges. La cérémonie finit à midi, & le commissaire général de l'amirauté nous pria d'aller diner chez lui.

Nous y trouvâmes une grande assemblée distribuée en deux chambres, les femmes dans l'une & les hommes dans l'autre. On se mit à table : la chere fut bonne & la conversation du commissaire des plus agréables. Nous bûmes des vins de France, d'Astracan, & du ponch fait de citron & de petite eau-de-vie. Vers la fin du diner le commissaire appella sa femme, qui vint verser du ponch à la ronde dans de grands verres à biere, & l'on n'auroit pu le refuser sans commettre une grande incivilité. La femme du général major fut priée d'en faire autant, & s'en acquitta très-bien. Le repas fini, on dansa, & nous vîmes alors

les belles qui s'étoient tenues jusques-là dans l'autre chambre.

Nous sortîmes du bal à sept heures du soir, & nous visitâmes les logemens qu'on nous avoit destinés. C'étoient de vraies boutiques, où cependant nous nous établîmes. Nous allâmes le vingt-six au couvent de Silandovo, situé à une demi-lieue de la ville sur la Kasanka. On a établi dans ce couvent une école où des enfans tchouvaches, tchérémisses, mordouniches, kalmoukes, & tatares, apprennent la langue russe & la langue latine, la philosophie & les principes du christianisme. On prend dans ces différens pays les enfans qui sont les plus vifs & dont les peres ont le plus d'esprit : on les enleve à leurs parens, on les instruit, & on espére qu'ils convertiront leurs nations à la foi chrétienne.

CHAPITRE V.

Mosquée, priere des Tatares.

NOus allâmes quelques jours après à une mosquée ou église tatare. Il y en a quatre dans le slobode ou vil-

lage tatare, qui eſt un peu éloigné de la ville & ſur le lac qu'on nomme Boulak. Celle que nous vîmes eſt un vaiſſeau carré & bâti en bois, ſur lequel il y a une tour avec une gallerie ſans cloches & ſans croix. Située ſur l'alignement des maiſons, elle en eſt ſéparée des deux côtés. On y monte du côté de la rue par quatre ou cinq marches, & on entre par une petite porte dans une eſpéce de chambre qu'on peut regarder comme l'avant-nef. C'eſt dans cet endroit que les Tatares ôtent & laiſſent leurs ſouliers avant que d'entrer dans la moſquée. Ils y entrent enſuite par une porte qui eſt vis-à-vis de la porte extérieure, & de même grandeur. La nef eſt une chambre carrée & ſuffiſamment éclairée par un aſſez grand nombre de fenêtres. A droite de la porte il y a un four qui donne une chaleur très-douce. Ce bâtiment eſt ſoutenu par quatre pilliers. Il y a au-deſſus de la porte une petite tribune où ſe placent les chantres. L'abiſſ ou prêtre tatare étoit vis-à-vis de la porte & au milieu du mur oppoſé, le viſage tourné vers le peuple. Il y a ſur la gauche de la porte un ſiége élevé de quelques marches, & devant ce ſiége un pupitre où ſont les ſaints livres.

Au-dessus de ce siége il y a une fenêtre hors du rang des autres, par laquelle le pupitre est éclairé. Le milieu de la mosquée entre les piliers étoit couvert d'un tapis : cet endroit est regardé comme le sanctuaire ; on ne nous eût pas permis d'y aller les pieds chaussés. Nous trouvâmes la mosquée pleine : les Tatares y étoient rangés comme en ordre de bataille des deux côtés de l'abiss, jusqu'aux piliers voisins de la porte. Ils étoient assis à la turque, & presque tous avoient la tête couverte. Les Tatares qui entroient alloient au rang le plus voisin qui n'étoit pas complet, se mettoient à genoux, puis s'asseyoient. Au moment où nous entrâmes l'abiss lisoit ou plutôt chantoit. Nous nous tînmes près de la porte, la tête couverte. Tant que cette lecture dura, les Tatares eurent les mains jointes. Peu après les chantres chanterent, mais peu de tems : leur chant n'est pas désagréable. Ensuite l'abiss revêtu de ses habits de cérémonie vint à son siége & lut d'un livre arabe très-bien peint. Il nous sembla qu'il béguayoit, mais je ne peux dire si cela vient d'un accent propre à la langue ou d'un défaut propre au lecteur. Il cessa de lire, descendit de son siége, & s'alla remettre

à ſa premiere place; alors les chantres recommencerent & chanterent aſſez longtems. Enſuite on commença la priere générale. L'abiſſ marmota quelques mots, & les Tatares ſe leverent. Aucun régiment ne fait l'exercice avec plus d'enſemble. Au même inſtant ils furent debout; mais ici leurs mouvemens ceſſerent d'être égaux. Leur murmure indiquoit qu'ils prioient. Chacun avoit une eſpéce de chapelet ſur lequel il ſe guidoit. Je ne ſçais ſi tous ſont obligés au même nombre de prieres & de geſtes. Ils prioient tous avec les mêmes cérémonies; mais je n'en ai point obſervé l'ordre, & n'en ai pu pénétrer l'eſprit, j'en parlerai comme un ſpectateur qui les a vues à ſa maniere. Quelquefois tels que des gens près de qui on va tirer un coup de canon, & qui ne ſont point habitués à ce bruit, ils tiennent un doigt dans chaque oreille, comme s'ils vouloient éviter d'entendre. Quelquefois on diroit qu'ils veulent ſe ſavonner la barbe ou qu'ils ont aſſez mangé : ils ſe paſſent la main entiere en demi-cercle ſur le viſage principalement ſur la bouche. Souvent il ſemble qu'ils veulent jetter quelque choſe hors de leur bouche; ils tiennent les mains de ſorte que le bout des

doigts regarde la bouche, & qu'elle n'eſt touchée que par celui du milieu. Ils font ſur-tout ce geſte lorſque l'on chante ces mots : Laïlaha Illalahu Mahammeden raſuluja : ils ſe courbent quelquefois, comme s'ils avoient laiſſé tomber quelque choſe ; enſuite s'étant relevés, & comme s'ils ne s'étoient courbés que pour prendre leurs meſures, ils tombent proſternés, reſtent quelque tems la face contre terre, ſe relevent à moitié, puis ſe proſternent de nouveau. Ils paroiſſent enfin trouver ce qu'ils cherchoient, & leur priere alors eſt près d'être achevée. Chacun ſort dès qu'il l'a finie : dans l'eſpace d'un quart d'heure la moſquée fut preſque vuide. Il reſta ſeulement quelques bonnes ames qui vinrent s'aſſéoir autour de l'abiſſ. Il étoit déja un peu tard, nous ne pûmes diſtinguer ce qui ſe paſſoit ; mais on auroit dit qu'ils jouoient avec de petites billes : c'étoit peut-être le bruit des coraux de leurs chapelets. Ce jeu dura ſi longtems, qu'il nous ennuya ; quoiqu'il fût ſans doute près de finir, nous ſortîmes de la moſquée. On nous conduiſit le long du village tatare & du village ruſſe qui le touche : celui-ci n'eſt ſéparé de l'autre que par une barriere. Nous revînmes

peu de tems après ſur nos pas par les deux villages, & nous vîmes comment on appelle les Tatares à la priere. Il y avoit ſur la tour de la moſquée, un homme qui crioit ou chantoit de toutes ſes forces : cet homme eſt nommé mâſin en langue tatare. A ſes cris qui durerent peu, nous vîmes le peuple accourir. On nous dit qu'il alloit cinq fois par jour à la moſquée, au point du jour, à dix heures, midi, quatre heures & ſix heures.

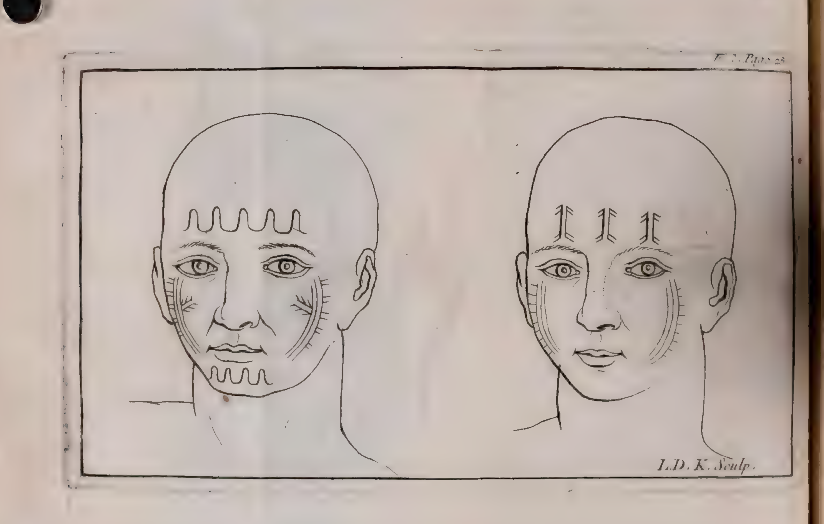
CHAPITRE VI.

Iakoutes & animaux menés à Péterbourg. Serment des ſoldats tatares & votiakes. De la ville de Kaſan.

NOus vîmes ici une fille & un garçon de nation iakoute qu'on amenoit de leur pays par ordre de la cour : le garçon avoit onze ans, la fille quatorze. Ils étoient en route depuis trois années, & devoient partir pour Péterbourg dans deux jours. Ils avoient paſſé deux ans à Tobolsk, où on les avoit habillés à la maniere du pays. Quant à



V. I. Page 25



la forme du visage, ils ressembloient aux Kalmoukes; ils avoient les cheveux noirs, les yeux petits, le nez plat & le visage presque rond. On y avoit tracé différentes figures, non que ce soit l'usage des Iakoutes, mais à la cour on vouloit voir des Tongouses, qui se peignent ainsi le visage, & on n'avoit pû en avoir. Ces figures étoient déliées, régulieres & de couleur bleue. (*v. la pl.*) Elles fournirent à M. de la Croyere, l'occasion de nous en montrer quelques-unes, de même espece & de même couleur, que des sauvages d'Amérique lui avoient tracées sur le corps avec trois aiguilles très-fines, bien liées ensemble, & noircies par la pointe avec de la poudre à canon. L'on m'assura que celles de ces enfans avoient été formées & cousues avec du fil; c'est tout ce que j'en pûs apprendre.

On menoit avec ces Iakoutes quelques animaux de Iamycheva, nommés en russe maralis. Il y en avoit six mâles & un femelle, tous de couleur jaune. Ils avoient la forme & le bois du cerf, & ce sont en effet des cerfs.

Nous assistâmes au serment des tatares & des votiakes nouvellement engagés. Les tatares sont à genoux; un

greffier leur lit le ferment en ruffe ; il leur eft expliqué en leur langue par leur abiff, qui leur préfente enfuite l'alcoran ouvert, & ils le baifent. On lit de même aux votiakes le ferment en ruffe, & il leur eft expliqué par leur fotnik, qui eft un centurion ou infpecteur de cent payfans. Enfuite on croife deux épées nues ; ils s'en approchent l'un après l'autre, & on préfente à chacun d'eux, par deffus les épées, un petit morceau de pain coupé en quarré, & trempé dans du fel ; ils le prennent à genoux & l'avalent. Cette cérémonie veut dire qu'ils confentent que ce pain les tue, s'ils ne font pas fideles au ferment qu'ils viennent de faire.

Avant que de quitter Kafan, je dirai un mot de cette ville. Elle eft fituée fur la Kafanka, environ à deux lieues du confluent de cette riviere & du Volga, & à 1490 verftes ou 372 lieues de Péterbourg : elle a une citadelle bâtie en pierre fur une hauteur. Le logement du gouverneur & du commandant eft dans cette citadelle. La cathédrale y eft auffi, c'eft un ufage général dans l'empire ruffe. On y voit un couvent fondé par le Czar Juan Vafilovitz, & un arfenal. Il y a vers le haut de la ville une belle

maiſon marchande, où l'on trouve des marchandiſes de toute eſpece & des marchands tant ruſſes que tatares. Ceux-ci vendent des étoffes de Perſe, qui ſont preſque toutes de ſoie. A l'une des extrémités de la ville, il y a une manufacture de draps. Elle fut établie aux frais du gouvernement par un Ruſſe, qui s'y eſt tellement enrichi, qu'il a fait bâtir à ſes frais ſept égliſes en pierre. La cour a ordonné, pour ſoutenir cette manufacture, que tous les nobles qui poſſédent des biens dans le diſtrict de Kaſan, aient à y fournir tous les ans une certaine quantité de laine. De plus elle achete à un prix fixé tous les draps qu'on y travaille, & en habille les troupes. Vers le centre de la ville eſt un hôpital bâti en bois, deſtiné à la garniſon de Kaſan, laquelle conſiſte en trois régimens. Du lac Kaban, qui eſt derriere le ſlobode tatare, ſort la riviere de Boulak, qui traverſe la baſſe ville. On en préfere les eaux à celles de la Kaſanka, que l'on prétend même être pernicieuſes.



CHAPITRE VII.

Habillement, coutumes, mœurs des Tatares, des Votiakes, des Tchérémisses.

On trouve au-delà de Kasan plusieurs villages des Tatares. Ceux de ce canton sont musulmans ; ils ont autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Celui chez qui nous logeâmes à Koursa, en avoit quatre. Il nous fut d'autant plus aisé de les voir, qu'il étoit absent. Elles vinrent à nous l'une après l'autre d'un air fort ouvert, & désiroient beaucoup nous parler, mais nous n'avions point d'interpréte. Elles tirerent de leurs poches des noix avec des oignons, qui paroissent être pour elles de friands morceaux, & nous donnerent quelques noix. Nous prenions alors du thé ; nous fîmes présent à chacune d'un petit morceau de sucre, dont le gout leur fit grand plaisir. L'une étoit dans toute sa parure ; elle avoit une coeffe garnie de coraux & d'anciens copekes, qui lui couvroient presque toute la tête, & un anneau pendant à

la narine droite : le reſte de l'habillement étoit à la ruſſe. On voyoit par derriere une treſſe terminée par une boucle de ruban, dont les deux bouts paſſoient en écharpe autour du corps, & retomboient par devant. Elle portoit aux oreilles deux anneaux joints par une chaîne jaune, paſſée au travers de plusieurs copekes, & qui pendoit fort bas par devant. Nous vîmes auſſi la ſœur de notre hôte, qui étoit venue voir ſes belles-ſœurs. Elle nous dit que ſon mari avoit payé pour elle un kalin de dix-huit roubles, mais que ſon pere l'avoit rendu. Le kalin eſt un préſent que le fiancé ou ſes parens font aux parens de la fiancée. Toutes les nations idolâtres de Sibérie ſont dans cet uſage ; il n'y a de différence entre elles à cet égard, que dans l'eſpece du préſent, qui conſiſte ſoit en argent, ſoit en chevaux, moutons, bœufs, rennes ou fourrures : quant à la valeur, on la proportionne à la beauté de la fille ou à la richeſſe des parens, mais rarement on rend ce préſent. Au reſte les Tatares ſont les plus civils des peuples de la Sibérie, & parmi eux, les Mahométans le ſont beaucoup plus que les idolâtres.

Les Tatares s'habillent à la ruſſe, ainſi que leurs femmes, mais ils ſe font raſer

la tête, & plusieurs se taillent la barbe en pointe. Ils ne font point usage de poëles ; dans chaque chambre ils ont deux cheminées, l'une pour se chauffer, & l'autre pour la cuisine. Leurs chambres sont toujours propres. Ils y ont des bancs larges & bas, sur lesquels il y a toujours un tapis plus ou moins beau selon l'aisance du maître, & une couchette ou un coussin qu'ils offrent aux étrangers. Au lieu de vîtres ils emploient la tunique extérieure de l'estomac du veau. Ils tendent ces membranes sur les chassis, & elles transmettent assés de lumiere. Nous les trouvâmes en général civils & affables, & nous réformâmes les idées que nous avions associées jusqu'alors au nom de Tatares. Tous ceux chez qui nous allâmes, nous firent un présent, qui étoit le plus souvent une oie plumée & un pain rassis. Un riche sotnik nous donna de plus une assiette d'étain pleine de miel, avec trois spatules de bois & une assiette remplie de noisettes.

Les Tatares ont un instrument de musique, que les Russes nomment gousli ; cet instrument est fait comme une harpe. Il a dix-huit cordes, soutenues par un chevalet fort bas, & posé près de l'en-

droit où ces cordes vont s'attacher. Les chevilles, autour desquelles elles sont tournées, & avec lesquelles on les accorde, sont à l'autre côté de l'instrument. La premiere & la seconde sont à la quinte l'une de l'autre; la troisieme est à un demi ton plus haut que la seconde; la quatrieme à la tierce de la seconde; la cinquieme à la tierce de la quatrieme; la sixieme à un demi-ton plus haut que la cinquieme; la septieme à un ton de la sixieme & ainsi des autres. Le musicien s'assied à terre, joue de la main droite la basse, & de l'autre le dessus.

Au-delà de ces Tatares on trouve des villages votiakes. Ici les hommes & les femmes ont presque tous les cheveux roux. Les hommes s'habillent à la russe, mais ils portent les cheveux courts. Les femmes ont trois habillemens, dont chacun convient à un certain âge. Les vieilles portent l'habit russe. Les jeunes ont aussi les corps-de-robe faits à la russe, mais leurs manches sont faites à la polonoise, c'est-à-dire, qu'elles ont vers le milieu une ouverture pour passer les mains. La partie inférieure est pendante, & on la porte en écharpe. Elles ont une coeffe étroite, faite d'écorce de bouleau,

à chaque côté de laquelle eſt attachée une bande large d'environ deux doigts, qui pend un peu par derriere, retombe enſuite fort bas par devant, & eſt garnie ſur les côtés ainſi que ſur le devant, tantôt d'une étoffe déchiquetée, tantôt d'une méchante frange : cette coëffure reſſemble aux fontanges. Elles portent les cheveux de devant tombans ſur le front, ceux de derriere raſſemblés en chou, & par deſſus, un bandeau qui pend fort bas par derriere. Les filles ont un capot ſouple, garni par deſſous de ſix rangs de ruban, ornés de coraux, & de copekes d'argent & d'étain. Ce capot terminé en pointe eſt garni tout-autour, ſur la longueur, de huit rangs de ruban, ornés quelquefois de coraux : leurs cheveux ſont treſſés à la ruſſe. Elles ſont toutes un peu ſauvages, & nous ne pûmes en voir qu'après beaucoup d'inſtances.

Peu s'en faut que les Votiakes ne ſoient ſans religion. Ils croient, il eſt vrai, qu'il y a un Dieu, qu'ils nomment Ioumar, & qu'ils placent dans le ſoleil, mais ils ne lui rendent aucuns honneurs. Dans les cas de quelque importance, ils ont recours à un homme qu'ils appellent dona, & qui eſt pour

eux ce que le iumasse est pour les Tchouvaches. Nous fîmes venir un de ces donas : M. Muller lui dit qu'il ressentoit au côté de grandes douleurs, & qu'il desiroit savoir si ces douleurs cesseroient bientôt, ou si on ne pourroit pas les appaiser subitement. Le dona prit du tabac à fumer, le roula pendant quelque tems entre ses doigts, & demanda le nom du malade ; on lui en dit un supposé : il prononça qu'il falloit que le malade allât trouver un abiss tatare, qui le guériroit par la lecture d'un passage de l'Alcoran. M. Muller lui dit de le guérir lui-même : alors cet homme demanda une écuelle pleine d'eau-de-vie, qu'il remua quelque tems en rond avec un couteau, marmotant je ne sçais quels mots, & la voulut faire boire au malade. M. Muller n'en voulant rien faire, le pria de boire pour lui ; le dona parut s'acquitter avec plaisir de la commission, & dit ensuite que les douleurs cesseroient bientôt. Nous lui fîmes encore quelques questions qui l'embarrasserent extraordinairement, de sorte qu'ayant peur de nous faire enfin quelque réponse absurde, il voulut absolument se retirer.

Un votiake auquel je parlai de fêtes,

me dit que c'étoit fête pour eux, tant qu'ils avoient de la biere & de l'eau-de-vie. Cependant il ajoûta qu'ils ont une fête par an; elle tombe au jour de Noël, mais il leur importe peu de la célébrer quelques jours plutôt ou plus tard. Ils manquent assés souvent d'une connoissance exacte des temps, & quelquefois leur biere est brassée avant le jour de la fête, ou ne l'est pas encore, quand ce jour arrive. Je demandai à mon votiake ce qu'il entendoit par cette fête; il me dit qu'il falloit boire ce jour-là de toutes ses forces. Je lui représentai que nous révérions ce jour, parce que celui qui nous a mérité le salut éternel, naquit ce même jour, mais c'étoit entretenir de couleurs un aveugle né.

Les Votiakes sont spirituels; je fis voir à l'un d'eux ma montre, & je lui expliquai comment, à l'aide de cette machine, on peut toujours savoir l'heure du jour; c'est donc, me dit-il, un petit soleil. En général ils sont pauvres : on ne nous fit de présent que dans un seul de leurs villages. La chasse est leur occupation principale; dès qu'il géle un peu, ils vont dans les bois & tuent des ours, des loups, des renards, des lièvres, des écureuils. L'arc est leur

arme ordinaire ; il eſt rare qu'ils aient des fuſils.

Ici le théâtre change & les Tchérémiſſes paroiſſent ſur la ſcene. En arrivant à Verchnoï-Pobiou, nous ne trouvâmes que des gens yvres de l'un & de l'autre ſexe. On y faiſoit une nôce : la joie & la liberté qui régnoient dans ce village, nous faciliterent l'examen de l'habillement de ce peuple. Celui des hommes eſt ruſſe ; les femmes ſe réglent ſur l'âge, comme les votiakes. Les vieilles ſont habillées à la ruſſe ; les jeunes ont deux manieres qui ne different cependant entre elles que par la coëffure. Quelques-unes ſont coeffées de deux anneaux, dont l'un entoure la tête du devant à l'arriere, & l'autre du haut en bas. Le premier eſt le plus large ; il eſt orné d'un rang de copekes entre deux rangs de coraux : d'autres copekes ſont ſuſpendus à l'extrémité extérieure. A l'endroit où l'anneau s'allonge par derriere & commence à ſe rétrécir, les deux bouts ſont contenus l'un ſur l'autre par un bandeau garni de deux rangs de copekes & de coraux. Cet anneau eſt terminé par une queue faite d'un bandeau large de deux pouces, qui pend juſqu'aux reins, & qui eſt engagé dans les plis de leur

robe. Cette queue eſt ornée d'un grand nombre de piéces de monnoie & de coraux de toutes couleurs. L'anneau qui va du deſſus au deſſous de la tête, ſe termine ſous le menton : il eſt orné de croix de corail vert, dont les extrémités ſont garnies de petits coraux blancs. Au deſſous de l'oreille droite, il pend de cet anneau un autre anneau mince, dont les bouts ne ſe joignent pas. L'un de ces bouts eſt orné d'un petit cryſtal blanc, monté dans un chaton d'étain. Ce chaton eſt prolongé au-delà du cryſtal, entouré d'un fil d'étain, ſerré & terminé par un petit anneau d'étain. A l'autre bout eſt attaché un petit morceau de queue de liévre. Une boucle d'oreille toute ſemblable eſt à l'oreille gauche. Au deſſus des deux anneaux qui entourent la tête, s'éleve un bonnet pareil par la forme & par la hauteur à ceux de nos grenadiers. Il eſt large de cinq pouces à ſa partie antérieure, d'un pouce à ſon extrémité ſupérieure, & tout le devant eſt couvert de copekes. Du rang inférieur de copekes, & ſur toute la largeur qui eſt d'environ trois pouces, pendent des rangs de coraux verts & jaunes, de cinq en cinq alternativement, longs de trois

pouces & garnis en haut & en bas d'un rang de grands copekes d'argent. Aux côtés & par derriere, au lieu de ces coraux, pendent des fils de ſoie verte & rouge; ceux des côtés ſont de même longueur que les coraux du devant: les fils de derriere vont juſqu'à l'anneau qui entoure la tête du haut en bas. Les cheveux de devant ſortent du bonnet, ceux de derriere ſont en chou. Une autre jeune femme n'avoit qu'un petit capot rond garni de trois rangs de copekes & d'autant de rangs de coraux. Il étoit terminé par une queue formée d'un bandeau large d'un pouce, & orné à ſa naiſſance de ſix pfennings placés trois à trois. Cette femme portoit des pendans d'oreille ſemblables à ceux que je viens de décrire. Deux rangs de coraux, attachés à l'extrémité de ces pendans, ſe réuniſſoient ſur la poitrine, & entre ces deux rangs deux autres formés de gros coraux tomboient par devant. Nous vîmes encore une fille d'environ quinze ans, qui n'avoit ſur la tête qu'un morceau de drap triangulaire & brodé par derriere comme un tapis de Perſe. Elle portoit deux rangs de coraux qui retomboient ſur la poitrine, & ſous ſa robe une piéce de coraux. Elle étoit

aſſés jolie, & avoit été demandée ce jour-là même en mariage; mais on n'offroit qu'un kalin de cinq roubles, & ſon pere en vouloit dix. Nous remarquâmes encore dans les habillemens quelques différences, & entr'autres de petits grelots que les femmes portent aux pieds. Nous voulûmes voir auſſi des magiciens Tchérémiſſes, mais ils refuſerent de venir.

Après Verchnei-Pobiou, l'on trouve un village de Votiakes, qui ne reſſemblent point aux précédens. Je ne peux les comparer à aucun peuple avec plus de juſteſſe qu'aux payſans de Finlande, qui ſont les plus ruſtres des hommes. Les premiers que j'ai vûs, doivent ſans doute leur civilité à leurs voiſins les Tatares. Ceux-ci parlent communément ruſſe & tchérémiſſe; les Tchérémiſſes parlent tatare & ruſſe; les Votiakes parlent auſſi tatare & ruſſe, mais ne ſavent pas le tchérémiſſe, parce qu'ils ont peu de commerce avec cette nation. Tous ces peuples ſe ſervent de cheminées, comme je l'ai dit des Tatares. Leurs chambres ſont toujours pleines de fumée, parce qu'ils s'éclairent, comme les Ruſſes, avec des loutchinski ou éclats de ſapin. Ils vivent de chair de

cheval, de vache, d'ours & d'écureuil. Les Votiakes & les Tchérémisses mangent aussi du cochon.

En partant de ce village votiake pour Ossa, on peut passer par Sarapoul ou par de simples villages. Nous choisimes cette premiere route, quoiqu'elle soit plus longue de deux lieues & demie, dans l'espoir de faire à Sarapoul quelques découvertes sur sa fondation, & sur les lieux circonvoisins. Avant que d'arriver à Bugrich iésachnoi, nous vîmes à quelques verstes de ce bourg, deux kérémets, l'un votiake, l'autre tchérémisse; c'est ainsi qu'on nomme les lieux saints, où ces deux nations vont sacrifier : ils étoient tous deux pareils à celui des Tchouvaches, duquel j'ai parlé. Cependant ils avoient ceci de particulier qu'ils étoient au milieu d'une plaine, aulieu qu'ils sont ordinairement dans les bois. La seule raison qu'on pût nous donner de cette différence, fut que le dona votiake & le mouchan tchérémisse l'avoient ordonné. J'appris ici que les Tchérémisses, outre leur mouchan, ont une espece de prêtres qu'ils nomment iougtouch : c'est lui qui régle les préparatifs & l'ordre des sacrifices; c'est lui qui, lorsqu'on fait une nôce, prie pour

la prospérité de la famille future, & donne aux convives autant d'hydromel & de biere qu'il le juge convenable.

Avant que d'arriver à Bourma, nous traversâmes une forêt qui a douze lieues de long. Plusieurs nomment ce village Baiki; c'est le nom d'un habitant célébre de cet endroit. Les Tatares qui l'habitent, descendent de ceux de Kongour, & ont un autre dialecte que ceux de Kasan: les habillemens des femmes y ont aussi quelques différences. L'une d'elles que son mari avoit achetée cinquante roubles ou deux cent soixante-six livres quatre sols, portoit attaché à son écharpe un étui de plomb long & mince. A cet étui étoit jointe une amulette, qui est un os du genou de castor, & qui guérit, disent-ils, des douleurs des pieds.

CHAPITRE VIII.

Caverne de Kongour. Fonderies d'Irghin. Iécatherinebourg. Fonderies de Poleva.

DÈs que nous fûmes arrivés à Kongour, nous nous rendîmes à la caverne décrite par Strahlenberg, & que

tout curieux va voir. Nous y entrâmes vers les dix heures avec notre guide. Les parois de cette caverne ſont de pierre calcaire : elle eſt l'ouvrage de la nature, mais n'a point autant de ſingularités que celle du duché de Wirtemberg ou de Hartz. On voit dans celle-ci beaucoup de figures formées par l'eau qui ſiltre au travers des terres : ces figures repréſentent quelquefois des arbres, des animaux. Un coup de piſtolet y fait autant de bruit qu'un canon du plus grand calibre tiré en plein air. A une certaine diſtance les flambeaux s'éteignent ; ainſi on n'eſt point encore allé juſqu'au fond de cette caverne. Nous nous rendîmes de Kongour à la fonderie d'Irghin : elle étoit nouvellement établie & mal pourvûe en ouvriers. Nous y vîmes, pour la mine de fer, un fourneau de grillage & un haut fourneau ; pour celle de cuivre, une place à griller, un fourneau moyen & deux fourneaux de fuſion. La traite de la mine de fer eſt de cinq lieues, & cette mine ne donne que vingt pour cent : celle de cuivre eſt tirée de Bourma. On vend en cet endroit de petites marchandiſes moſcovites de toute eſpece, & toutes ſortes d'uſtenſiles de cuivre étamés en dedans & en de-

hors : ces uſtenſiles ſont mal faits, parce qu'on manque de bons ouvriers.

De-là nous nous rendîmes à Ialyme, village tatare. Ici la coeffure des femmes a quelque choſe de particulier. Deux bandeaux larges de deux doigts, & ornés d'un rang de copekes entre deux rangs de coraux, pendent des deux oreilles, & ſe joignent ſous le menton. Elles portent ſur la tête un capot ouvert en rond par le haut. Ce capot garni de copekes & de petits coraux eſt terminé par une queue ſi chargée de coraux & de médailles de plomb, qu'elle péſe preſqu'autant que la femme qui la porte.

Il n'y a gueres que des hameaux entre Ialyme & Iécatherinebourg. Cette ville a été fondée en 1723, par Pierre le grand, & achevée ſous l'Impératrice Catherine, qui lui a donné ſon nom : elle eſt dans la province de Tobolsk environ à ſix cents lieues de Péterbourg. On peut la regarder comme le centre de toutes les fonderies & mines de la Sibérie : c'eſt auſſi la réſidence de ceux qui ont inſpection ſur ces mines. Elle a été bâtie en entier aux frais du gouvernement, & n'eſt habitée que par des inſpecteurs des mines, par des mineurs & des fondeurs.

Elle eſt bâtie à l'allemande, réguliere, fortifiée à cauſe du voiſinage des Bachkires, & traverſée par l'Iſet. On a oppoſé à cette riviere une grande digue, qui la fait enfler au point qu'elle fournit l'eau ſuffiſante aux machines des fonderies. Le lieutenant général Hennin, qui a le plus contribué à la fondation de Iécatherinebourg, en étoit alors gouverneur: il étoit auſſi préſident de la juriſdiction des mines, & avoit ſous lui un aſſeſſeur, outre les officiers néceſſaires. Il y a dans cette ville une douane qui releve de la juriſdiction de Tobolsk; on y viſite les marchandiſes qui ſont portées à la foire d'Irbit. C'eſt le ſeul temps de l'année où l'on permette aux marchands de paſſer ici, & on voudroit bien ſupprimer cette permiſſion, parce qu'ils peuvent frauder les droits en prenant des chemins détournés. Mais comme pluſieurs ſeroient obligés à un trop long circuit, ſi ce paſſage leur étoit refuſé, on a égard à la commodité du plus grand nombre, & on veille autant que l'on peut à ce qu'il n'y ait aucune fraude.

On peut s'inſtruire ici de tout ce qui concerne les mines & la maniere de les fondre; les machines ſont entretenues avec un ſoin ſurprenant, les ouvriers

montrent une application qu'on desire vainement ailleurs, l'ordre des travaux est admirable, les dispositions sont parfaites. On n'a point recours aux coups de bâton pour prévenir l'ivrognerie : il n'est permis de vendre du brandevin que le dimanche, la quantité que l'on en peut vendre est fixée, &, ce qui est très-rare ailleurs, on fait observer cet ordre avec une grande exactitude. Au reste rien ne manque aux ouvriers ; ils sont régulierement payés, vivent à bas prix, & sont traités à l'hôpital quand ils sont malades.

La nuit du 31 Décembre, nous vîmes tout-à-coup entrer dans notre chambre une troupe de masques. L'un d'eux habillé de blanc tenoit une faux qu'il aiguisoit avec un morceau de bois ; celui-là vint droit à moi, me menaçant avec sa faux, & disant, *Christ veut ta mort.* Autant que le commencement de cette farce me parut étrange, autant la fin fut ridicule : l'un étoit le diable, un autre la mort, quelques-uns étoient musiciens, le reste étoit des hommes & des femmes qui danserent au son des instrumens. La mort & le diable les regardoient en disant, tous ces gens seront bientôt en notre pouvoir. Cette danse

de morts nous amuſant peu, nous donnâmes promptement à la mort de quoi boire à notre ſanté; auſſi-tôt tout ſon troupeau prit congé de nous. L'eſprit de cette eſpece de ſpectacle, eſt de rappeller l'idée de la mort à la fin de l'année, & le but principal, ſi je ne me trompe, eſt de ramaſſer quelques copekes.

Nous allâmes à la ſuite du gouverneur, voir la fonderie de cuivre de Poleva, à treize lieues de Iécatherinebourg. On l'avoit entourée de retranchemens, pour la garantir des inſultes des Bachkires. Nous ne deſcendîmes point par le puits où les mineurs paſſoient ordinairement, mais par un eſcalier commode. Quoiqu'il le fût moins à meſure que l'on avançoit, nous y deſcendîmes avec beaucoup moins de peine que dans les mines d'Allemagne. La mine ne ſe montroit point en filons, mais ſe trouvoit par nids ou glebes, dans une terre noire un peu alumineuſe: elle étoit pyriteuſe & donnoit environ trois pour cent. Cette mine étant preſque épuiſée, l'on ſe préparoit à l'abandonner.

Nous allâmes de la mine à la fonderie, où nous vîmes tous les fourneaux néceſſaires pour couler la matte, deux

bocards ou moulins à piler la mine; dont l'un avoit plusieurs pilons, l'autre un seul : c'étoient les eaux de la Poleva qui les mettoient en jeu. Nous vîmes de plus un hangard où l'on grilloit la mine. Les mattes coulées ici étoient portées à Iécatherinebourg, pour les affiner & les mettre en lames. Comme cette mine s'épuisoit, on avoit déja fait construire un haut fourneau, afin que si l'on ne trouvoit aucun nouveau filon de cuivre, on pût exploiter la mine de fer, qui s'y montroit en grande quantité.

CHAPITRE IX.

Diverses mines de Sibérie. Foire d'Irbit.

MEssieurs Muller & de la Croyere, ayant été obligés de se rendre promptement à Tobolsk, l'un pour faire des observations astronomiques, l'autre pour y prendre avec l'amiral quelques arrangemens concernant la continuation de notre voyage, j'accompagnai seul le gouverneur, & je vis avec lui la fonderie de Siffert : c'est une fonderie de fer, établie dans l'été de 1733 par le gouverneur de Iécatherinebourg, pour ex-

ploiter le riche minérai de fer qui se trouve en cet endroit en grande quantité. Cette fonderie est située avantageusement : la riviere de Sissert, qui est contenue par une digue de cent toises de long sur vingt de large, a toujours assés d'eau pour faire aller six martinets & les soufflets de deux hauts fourneaux. On a construit autour de cette fonderie un rempart de bois que l'on a entouré d'une palissade.

Je me remis en route, & dans un village nommé Phomime, on me dit qu'il y avoit, à deux jours de marche, un vaste désert où l'on trouvoit plusieurs lacs, les uns d'eau salée, & les autres d'eau si amére, que les bestiaux ne pouvoient en boire : on trouve aussi dans ce désert des chevaux sauvages. Aux environs de Pokrovskoïé, qui est à dix-huit lieues de Iécatherinebourg, le seigle vient très-bien, le froment très-mal. Les paysans en accusent le terroir, qui, quoique de bonne qualité, ne fournit point au froment une nourriture qui lui convienne. On trouve aussi dans ce même endroit une espece de cerises sauvages qui sont aigres, & dont le noyau est allongé.

Plus loin est la fonderie de Kamenskié,

ſituée ſur la kamenka : elle eſt entourée d'un rempart de bois & de chevaux de friſe. C'eſt une des plus anciennes de la Siberie, & celle où l'on fait le meilleur fer, il eſt très-fibreux, très-liant, & l'on ne coule point ailleurs des gueuſes auſſi parfaites : preſque toutes ſoutiennent l'épreuve, ce que ne font point la plupart des gueuſes des autres fonderies. On tire le minerai près de la kamenka, & à ſept lieues de cette riviere, auprès de Pinar. Il y a dans cette fonderie deux hauts fourneaux & deux martinets, qui, de même que les ſoufflets, ſont mis en jeu par les eaux de la kamenka. Ces eaux ſont reſſerrées par une digue, mais quelquefois elles manquent, ce qui eſt un inconvénient très-préjudiciable. On penſoit, lorſque j'y paſſai, à tranſporter cette fonderie dans un endroit plus commode. Quelquefois, ſur-tout au printemps, cette riviere déborde & ravage les campagnes voiſines.

Je me rendis de cette fonderie au village d'Irbit, par un déſert parſemé de bois & par des chemins fort difficiles. Ce village eſt ſur la riviere d'Irbit, à cinquante lieues de Verkhotourié, & à cinquante-ſept lieues de Iécatherinebourg.

Il étoit aisé de juger dès l'entrée du village, qu'il s'y passoit quelque chose d'extraordinaire ; on pouvoit à peine y pénétrer, tant les chemins étoient remplis de chevaux, d'hommes, de traîneaux, de voitures de toute espece : c'étoient les préludes de la foire prochaine.

A peine y a-t-il une ville de Russie, d'où il ne vienne des marchands à cette foire. J'y vis des Grecs, des Boukhares, des Tatares de toutes les especes, qui s'y étoient rendus par ordre du gouverneur Galdantsiren : chacun avoit apporté les denrées de son pays, ou les ouvrages que l'on y travaille ; mais les Grecs avoient surtout des marchandises étrangeres, achetées à Arkhangel, telles que du vin & de l'eau-de-vie de France.

La principale marchandise des Boukhares étoit de l'or & de l'argent natif, qu'ils vendoient au poids. Quelques Russes avoient aussi de l'argent qu'ils trouvent dans les vieux tombeaux.

Les marchands sont obligés de présenter leurs marchandises à la douane : ils y payent des droits pour tout, excepté pour l'or & l'argent. Ces droits sont le dixiéme de toute marchandise

effectivement vendue; enſuite on fait l'eſtimation de celles qui reſtent, & on en paye auſſi dix pour cent.

Lorſque toutes les marchandiſes ſont enrégiſtrées à la douane, l'ouverture de la foire dépend du voivode de Verkhotourié, qui vers ce temps ſe rend à Irbit avec un petit détachement de ſa chancellerie. Il eſt de l'intérêt des marchands que la foire s'ouvre de bonne heure : mais lorſque le voivode aime les préſens, il différe l'ouverture juſqu'à ce qu'il ſoit content de ce qu'il a reçu. Elle étoit fixée autrefois à la fête des rois; il y a déja long-temps que cette regle ne ſubſiſte plus.

Le vingt janvier de cette année (1734) toutes les boutiques furent ouvertes, & on ordonna enſuite de les refermer. On les rouvrit deux heures après, & elles furent encore ouvertes peu de temps. Enfin l'on n'eut que le 27 le plein pouvoir d'ouvrir & de vendre. En même temps on mit un commis à la porte du village, pour percevoir les droits des denrées qui entreroient durant la foire. On ne peut dire quels ſont ces droits : il ſemble que le commis les fixe à ſon gré. J'entendis un payſan qui s'en plaignoit; on lui avoit

fait payer six copekes pour deux cochons de lait qu'il n'avoit vendus que quatre copekes.

Dès que les boutiques furent ouvertes, ce fut un grand concours de marchands, pour vendre ou pour acheter : quelques-uns simplement curieux regardoient les marchandises. Il y avoit une seule boutique d'ustensiles de cuivre de Iécatherinebourg. On vendoit aussi du vin, on buvoit largement, & on cuisoit dans les rues de petits gâteaux. On voyoit ça & là des troupes de mendians, qui assis auprès du feu chantoient des cantiques & recevoient de temps en temps de leurs auditeurs qui n'étoient pas en petit nombre, quelque argent ou morceau de pain.

Après avoir joui de ce spectacle pendant tout un jour, je laissai Irbit & la foire, & me rendis à Tioumenne. Cette ville est assez grande, presque toute en bois & même entourée de remparts de bois : on y voit neuf églises & deux couvens, dont l'un est de filles : elle est sur la rive méridionale de la Toure, & au lieu d'être le long de cette rive, elle s'étend dans les terres. Elle est traversée par une riviere qui se jette dans la Toure à l'extrémité de la ville.

J'allai de Tioumenne à Mirime & je voulus y changer de chevaux; mais les Tatares de ce village qui descendent des Boukhares, prétendent qu'en vertu de leurs anciens privileges, ils sont exempts de tout devoir, même de celui de fournir des chevaux. Ils m'exposerent leurs raisons avec une telle éloquence, qu'il me parut prudent de m'y rendre : je demandai seulement à voir leurs privileges; ils me dirent qu'on les gardoit chez leurs freres dans le village voisin. Cependant il y avoit un assés grand débat entre les Tatares de Mirime & ceux de Tourbinne : ces derniers me conseilloient d'obliger les autres à me louer des chevaux, disant qu'ils le devoient, & qu'oubliant ainsi l'honneur & le ciel, ils méritoient d'être bâtonnés. Les Tatares de Mirime m'en disoient autant de ceux de Tourbinne & chaque parti vouloit que je bâtonasse l'autre.

J'engageai ceux de Tourbinne à me mener à Tobolsk, où je trouvai mes compagnons de voyage en aussi bon état que je le desirois, & avec eux un chirurgien que nous avoit laissé l'amiral Béering, par ordre du sénat.

Avant de parler de cette ville & du séjour que j'y fis, je dirai quelque chose de certains usages que j'ai remarqués. Il y a en Sibérie plusieurs bourgs entourés d'un rempart de bois; on les nomme slobodes dans la province de Tobolsk; on y voit peu d'autres fortifications, si ce n'est à Tobolsk même. On ne craint que les Bachkires, les Kalmouckes & les Cosaques: la guerre que font ces peuples n'étant qu'un brigandage & consistant en courses qu'ils font à cheval, il suffit, pour s'en préserver, de s'entourer d'un retranchement que leurs chevaux ne puissent franchir: leurs armes ne sont ordinairement qu'un arc & des fléches.

CHAPITRE X.

Carnaval de Tobolsk. Mariage tatare.

JE ne vis rien de particulier à Tobolsk jusqu'au 17 février: mais ce jour, qui fut le premier du carnaval, tout sembla revivre. Les gens les plus considérables se rendoient visite & se donnoient des divertissemens. Quant au peuple il étoit comme fou: ce n'étoit jour & nuit que promenades,

cris, tumultes, batteries. Il étoit difficile d'aller dans les rues, tant il y avoit d'hommes, de femmes, de bêtes & de traîneaux. En paſſant pendant la nuit devant une auberge, j'y vis un divertiſſement des plus ſinguliers. Un aſſés grand nombre d'hommes avoient fait un tas de neige devant la maiſon au bord d'une petite riviere : ils s'étoient aſſis ſur cette neige, & là chantoient & buvoient avec délices. Lorſqu'ils n'avoient plus à boire, un d'eux alloit au cabaret, rapportoit de nouvelles proviſions & avec elles un redoublement de joie : ils ne paroiſſoient pas ſentir le moindre froid, & ils invitoient les paſſans à prendre part à leurs plaiſirs. L'amuſement des femmes étoit la promenade ; il y en avoit juſqu'à huit ſur le même traîneau : on en remarquoit ſouvent qui ſe reſſentoient des fumées du vin. On s'entretenoit chaque matin des tumultes, des batteries, des déportemens de la nuit. Un bas officier de la flotte dépouilla une femme dans la rue, & la batit ſi cruellement ſur tout le corps avec une garcette, qu'elle en mourut quelques jours après.

Je fus bientôt obligé de retourner à Iécatherinebourg pour y voir le

gouverneur, qui étoit dangereusement malade.

En passant au village de Pekhter, j'entrai dans une maison des Tatares tobolskains : chez eux, les bœufs, les veaux, les moutons, les femmes, les vaches, les hommes, & les enfans vivent en société.

Je vis dans Pekhter un enfant qui portoit trois amulettes : elles étoient attachées au cou & pendoient sur les épaules. Celle du milieu étoit la plus grande & de forme quarrée : il y avoit au-dessous un rang de coraux terminé par un grelot rond. De chaque côté de cette amulette, une autre triangulaire un peu plus petite pendoit à un fil garni par en-haut d'une couple de coraux ; elles étoient toutes trois dans du cuir. Les amulettes ne sont autre chose que des sentences de l'alcoran, qu'il faut acheter de l'abiss ou prêtre ; elles conservent en santé, dit-on, l'enfant qui les porte : les peres en achetent le plus qu'ils peuvent, & il n'y a pas un seul enfant qui n'en ait une pour le moins.

Dès que je vis que la santé du gouverneur se rétablissoit, je repris la route de Tobolsk, & je retrouvai cette ville aussi paisible que je l'avois laissée tu-

multueuſe. On y prioit, on y jeunoit : une cérémonie faite le trois mars par l'archevêque dans la cathédrale, augmenta cette ferveur. On célébra la béatitude des czars ſanctifiés, de toutes les ſaintes perſonnes de la famille royale, des ſaints patriarches & de pluſieurs ſaints du commun, au nombre deſquels on mit le Iermak qui conquit la Sibérie. Au contraire on lança ſolemnellement la grande excommunication contre les incrédules, les hérétiques, tels que les luthériens & les réformés, contre ceux qui avoient fait ſchiſme dans l'égliſe, comme les catholiques romains. On n'entendit pendant le carême ni chants, ni divertiſſements : on ne pouvoit pendant ce ſaint temps ni fiancer ni épouſer, & s'il n'y avoit point eu de Tatares en cet endroit, nous n'aurions ſatisfait en rien notre curioſité.

Il y eut au village de Sabanaka une noce tatare : nous nous y rendîmes le matin vers les huit heures. Nous allâmes à la maiſon où ſe devoit faire la cérémonie ; on nous conduiſit avec les autres étrangers dans une chambre particuliere, où l'on nous avoit préparé des ſiéges : nous retrouvâmes ici les bancs

larges & bas que nous avions vûs chez tous les Tatares. Ces bancs étoient couverts de tapis, ainsi que la table sur laquelle étoit un gâteau de gros raisins & de noix de cedre. Dès que nous fûmes dans cette chambre, on nous servit selon l'usage russe, du brandevin & ensuite du thé. On nous dit qu'il y avoit des chevaux rassemblés dans la ville, qui devoient faire une course jusqu'à cette maison : c'est un usage fort ancien. Afin qu'il se trouve toujours des cavaliers & des gens qui veuillent louer des chevaux pour cette course, la fiancée & le fiancé donnent plusieurs prix, dont le plus considérable est à celui qui arrive le premier, & ainsi des autres. Le fiancé donnoit cette fois une piece de kamka rouge, une peau de renard, une piece de kham verd, un piece de tchandar blanc, une peau de cheval rouge. La fiancée donnoit une piece de kamka violet, une piece de drap boukhare, nommé darei, moitié laine & moitié soie, rayé de blanc & de rouge, une peau de loutre, une piece de kitaica rouge, une peau de cheval rouge. On attachaces prix à de longues perches que l'on planta devant la maison. On les rangea selon leur valeur dans l'ordre

ſuivant ; le kamka violet, le kamka rouge, le darei, la peau de loutre, le kitaica, la peau de renard, le kham verd, le tchandar, les peaux de cheval. Il y avoit donc en tout dix prix, pour les dix premiers qui arriveroient. A onze heures on en vit trois ; c'étoient trois jeunes garçons ruſſes, qui portoient des culottes blanches : on leur donna les trois premiers prix. Trois autres arriverent quelque temps après, & ainſi de ſuite. Preſque tous étoient de jeunes garçons ruſſes ou tatares, & portoient auſſi des culottes blanches. On donna les dix prix aux dix premiers qui arriverent, mais on nous dit que ces prix n'étoient pas toujours diſtribués ſans partialité.

Il y avoit près de là deux tables, & ſur chacune un inſtrument tatare ; il étoit fait d'un vieux pot, ſur lequel on avoit tendu un cuir : les muſiciens frappoient ſur ces pots comme un tambour ſur ſa caiſſe, avec cette différence qu'ils battoient moins bien. Ce concerto ne nous flatta pas : cependant une foule de Tatares entouroient ces joueurs.

Nous allâmes dans la chambre du fiancé : elle étoit remplie de gens qui buvoient, & deux muſiciens tatares

augmentoient la joie. L'un avoit un tuyau percé de quelques trous, duquel il tiroit des ſons, en mettant tout entier dans ſa bouche le bout par lequel il ſouffloit : l'autre avoit un violon ordinaire. Ils nous jouerent quelques morceaux qui n'étoient pas trop mauvais ; un entre autres qu'ils trouvent très-beau & qu'ils nous firent remarquer : ils nomment ce morceau iermak, & nous dirent qu'il fut compoſé lorſque Iermak conquit leur pays.

Nous retournâmes dans la chambre où nous avions pris du thé. On nous dit peu de temps après que les parens & conducteurs du fiancé le conduiſoient dans la cour. Il en fit le tour trois fois, & lorſque au premier tour il paſſa devant la chambre de la fiancée, on en jetta par les fenêtres, beaucoup de petits morceaux de drap, ſur leſquels le peuple ſe précipita. Le fiancé portoit une longue robe tatare de couleur rouge & à boutonnieres brodées en or. Il avoit un bonnet rond à la tatare, de couleur rouge & orné de fils d'or. Il monta dans une chambre où deux abiſſ & l'akhoune, c'eſt-à-dire l'évêque du pays, étoit aſſis ſur un banc tatare avec deux hommes qui repréſentoient les peres

des fiancés. Les deux conducteurs du fiancé entrerent les premiers & vinrent demander à l'akhoune si on pouvoit commencer la cérémonie, l'akhoune l'ayant permis, le fiancé entra. Ses conducteurs lui demanderent s'il vouloit épouser une telle : à l'instant un des abiss envoya faire à la fiancée la même demande. Lorsqu'on eut rapporté son oui, & que les peres eurent donné le leur, l'akhoune exposa au fiancé les loix du pays touchant le mariage : la principale étoit qu'il ne pouvoit prendre aucune autre femme sans le consentement de celle qu'il prenoit actuellement. Le fiancé ne répondit point, mais ses conducteurs promirent pour lui, qu'il observeroit ces loix : cela fait, l'akhoune le bénit & termina la cérémonie par une espece d'éclat de rire, auquel on répondit de la même maniere.

Plusieurs personnes donnerent comme présent de noces, chacune un pain de sucre : ce fut pendant la cérémonie. Lorsqu'elle fut près de finir, ces pains furent mis en morceaux, & ces morceaux sur des assiettes, les plus gros à part. Ceux-ci furent distribués aux prêtres & le reste aux assistans : nous en eûmes

aussi chacun un morceau, pesant environ deux onces.

Au sortir de cette chambre nous revînmes dans la premiere où nous étions entrés : on nous y apporta du riz cuit, des pois, du bœuf, de l'agneau. Nous retournâmes bientôt à Tobolsk & nous apprîmes quelque temps après que la noce avoit duré trois jours, pendant lesquels on avoit bû & mangé de toutes ses forces.

Il est permis à tous ceux qui le veulent de voir cette cérémonie du fiancé, mais il n'en est pas ainsi de celle de la fiancée, qui se fait la veille de la noce : il n'y a gueres que les proches parens ou les intimes amis qui puissent y être. M. Muller ayant eu ce plaisir, m'a fait part de ce qu'il a vû.

Une troupe de femmes & de filles parentes de la fiancée se rendirent chez elle la veille du mariage : c'étoit sans doute pour pleurer sa virginité, comme c'est l'usage en Russie parmi le peuple : toute la chambre étoit si pleine qu'on auroit eu peine à y trouver place. On commença par manger, & bientôt on entendit un violon & une flûte tatare ; cependant de petits garçons dansoient & chantoient : il y avoit avec eux un

homme qui recevoit de temps en temps quelques copekes pour les muſiciens & les danſeurs, & faiſoit enſuite de pompeux éloges de la générοſité des convives.

La fiancée aſſiſe derriere un rideau, étoit entourée de pluſieurs filles M. Muller parvint à elle avec quelques livres de raiſin, qu'il offrit comme préſent de noce. Elle étoit ſur un tapis étendu à part pour elle, & avoit à ſes côtés une jeune fille de ſes compagnes : un grand drap blanc les couvroit toutes deux. Les filles & femmes qui étoient préſentes venoient l'une après l'autre embraſſer la mariée, & ſe retiroient.

Enfin parurent deux hommes de la part du marié : ils ſe placerent au milieu de la chambre & chanterent l'hymne de la fiancée. Le ton en eſt aſſés chétif & les paroles ne valent pas mieux. Tandis qu'on les chantoit, pluſieurs filles & femmes pleuroient, & on entendoit auſſi la fiancée ſangloter un peu. Ce jour-là le fiancé ne doit pas paroître. Lorſque le chant fut fini, les chanteurs & d'autres hommes qui les accompagnoient, vinrent derriere le rideau, & prenant par les quatre coins le tapis ſur lequel étoit la mariée, l'enleverent elle & ſa compa-

gne, toujours enveloppées du drap blanc, & la porterent dans une autre maiſon, qui n'étoit pas celle du fiancé. On y avoit porté des lumieres, & les muſiciens commencerent à jouer. On remit encore ici la mariée derriere un rideau, ſur le même tapis : elle y trouva des parentes du fiancé qui l'embraſſerent & la conſolerent. La ſymphonie, les danſes, les chants recommencerent, & la mariée reſta dans cette maiſon toute la nuit & le jour ſuivant, qui fut celui de la noce, juſqu'à ce que le marié vint la prendre & l'emmenât chez lui.

CHAPITRE XI.

Spectacles, dévotions tatares. Antiquités. Départ de la flotte.

LE terme des jeûnes étant arrivé, fut auſſi le terme de la triſteſſe où Tobolsk étoit plongé. Pâques fut célébré dans cette ville, comme il l'eſt en Ruſſie par le peuple.

Nous allâmes à un ſpectacle qui nous rappella ceux de Iécatherinebourg. Le premier acte commença par des chants : enſuite un petit garçon vint ſouhaiter à l'aſſemblée les bonnes fêtes de Pâques,

Celui-ci ſortant il en vint un autre, habillé de noir de la tête aux pieds & tel que l'on peint le diable : il faiſoit marcher devant lui un vieillard à cheveux gris, qui haletant beaucoup, repréſentoit au petit diablotin la foibleſſe de ſon âge. Celui-ci lui ayant fait toutes ſortes d'eſpiégleries, lui mit autour du cou un ſerpent empaillé, qui avoit une pomme à la gueule, & le vieil Adam tomba comme mort. La mort entra, ſa faux à la main, & voulut enlever le cadavre ; mais le Diable s'y oppoſa, faiſant des ſingeries de toute eſpece. Enfin Jeſus-Chriſt parut : c'étoit un jeune homme aſſez mal vêtu, qui d'une main tenoit une croix, de l'autre une couronne. A ſon aſpect le Diable effrayé s'échappa le plutôt qu'il put. La vertu de la croix donna au vieil Adam une vie nouvelle : le Seigneur ordonnant qu'il ſe levât, lui mit ſur la tête la couronne d'or qu'il lui avoit préparée ; le vieillard tranſporté de joie ne ſavoit comment témoigner ſa reconnoiſſance : cependant il remercia poliment le Sauveur, qui lui dit de le ſuivre au ciel, & ils s'en allerent.

Le ſecond acte repréſentoit les dix commandemens, & ne contenoit rien qui mérite d'être rapporté.

Le ſujet du troiſieme acte étoit le baptême. Un jeune homme affublé d'une peau déchirée ſur laquelle on voyoit un filet, ouvrit la ſcene ; il étoit orné d'un ſabre & d'un carquois plein de fleches : c'étoit un ſeigneur oſtiake. Après qu'il eut vanté ſa bravoure, deux autres hommes demi-nuds, mais ſans carquois, fleches ni ſabres, s'approcherent du ſeigneur, ſe ſaiſirent de lui malgré ſes efforts, lui oterent tous ſes habits, excepté la culotte, firent apporter une cuve, le mirent dedans & l'arroſerent largement de trois ou quatre ſeaux d'eau. Il renonça pour lors à ſa fourure & à tout ce qu'il avoit : tel fut le baptême.

Il vint enſuite deux bouffons aſſés inſipides, & le ſpectacle finit comme il avoit commencé. Le Diable, le vieil Adam, la mort & Jeſus-Chriſt reparurent : un petit garçon prononça une eſpece de diſcours qui fut ſuivi de chants. Toutes ces pieces étoient verſifiées, & les jeunes gens qui les débiterent, le firent avec une aſſurance étonnante : c'eſt ſans doute parce qu'étant ſous la diſcipline du clergé, ils ſont exercés à ces jeux.

Il y eut encore ce même jour une ſo-

lemnité que je ne vis pas, mais le hazard fit que M. Muller en fut ſpectateur. Il trouva ſur une montagne qui eſt à un quart de lieue de la ville, une maiſon qui paroiſſoit n'avoir qu'une chambre : il y deſcendit par des marches baſſes, & y vit pluſieurs bieres qui n'étoient pas fermées. On les avoit remplies de cadavres, qui étoient ceux des perſonnes mortes de mort violente ou ſans ſacremens. Il y avoit auprès de ces morts, beaucoup de vivans qui leur étoient parens ou amis : il y en avoit auſſi qui ne leur appartenoient en aucune maniere, mais qui venoient leur dire adieu. Quoique nous ne ſoyons pas de leurs amis, diſoient-ils, ils peuvent dire un mot en notre faveur. Ces corps reſtent dans cette chambre tout au plus un an, & il y en a beaucoup qu'on n'y laiſſe pas auſſi long-temps. Ceux qui meurent de la ſorte entre les deux jeudis qui précedent la Pentecôte, ſont privés de ſépulture & dépoſés dans cette maiſon juſqu'au jeudi le plus voiſin de cette fête. S'ils meurent ce jeudi même, ils ſont privés de ſépulture une année entiere; mais s'ils meurent un jour auparavant, ils ſont délivrés le lendemain. L'archevêque de Tobolsk va ce

jour-là en procession avec son clergé à cette espece de purgatoire, & après quelques prieres il déclare que Dieu remet aux morts qui sont dans ces bieres, les péchés qu'ils ont commis, soit par négligence, soit en abrégeant leur vie.

On passa gaiement les fêtes de Pâques à recevoir & faire des visites. Le peuple s'amusa à sa maniere, mais avec moins d'extravagance que pendant le carnaval : ce dont il s'occupa le plus, fut le commerce des filles publiques, qui ne sont pas rares à Tobolsk. Je n'avois vû nulle part tant de gens sans nez, que j'en vis ici. Le froid ne peut pas en être cause, car il y est moins vif, ou du moins ne l'est pas plus qu'à Péterbourg, où presque tous les habitans ont leur nez. Il faut donc l'imputer au mal de Naples, qui doit être ici fort commun. On n'y a que le chirurgien major de la garnison qui ne guérit pas gratis les bourgeois, & beaucoup de pauvres gens sont hors d'état de payer les remedes.

Le bâtiment construit ici, qui devoit aller par l'Ob & la mer glaciale, à l'embouchure de l'Ienisei, fut lancé à l'eau le deux mai. L'eau ayant

fait relever l'extrémité du chantier, il fallut la couper : de plus on jetta une ancre à quelque distance du navire, & on le mit tout-à-fait à l'eau en tirant le cable de cette ancre. Il avoit la forme d'une chaloupe, mais il étoit plus gros, couvert, & monté de huit canons : il avoit soixante-dix pieds de long, & quinze pieds deux pouces de large. Dès qu'il fut tout-à-fait à l'eau, on tira de la citadelle trois volées de canon, & le navire répondit par une salve générale. Le gouverneur & le sous-gouverneur, qui tandis qu'on le lançoit étoient sur le rivage, se rendirent à bord. On y avoit préparé un repas pour eux & leur compagnie, on y but long-temps, toujours au son des trompettes & au bruit de l'artillerie, & la fête finit très tard. Le commandant du navire étoit un lieutenant de la flotte, appellé Ovtsinne; ce navire fut nommé le Tobol par le gouverneur.

Il mit à la voile le 14 mai. Tous ceux qui avoient été de la fête précédente, étoient encore à bord. Lorsqu'il passa devant la citadelle, il fit une salve générale, à laquelle elle répondit par trois volées de canon. On but encore jusqu'au soir & toujours au bruit de l'artille-

tie. Ce navire avoit à sa suite quatre dotchennikes qui portoient les provisions. Un dotchennike est un grand bateau couvert. Ceux qui remontent la riviere ont un gouvernail : ceux qui la descendent ont une longue poutre à l'avant & à l'arriere, comme les bateaux du Volga. L'équipage du navire étoit de cinquante soldats, vingt-quatre bateliers & deux matelots. Le lendemain du départ, un soldat & un batelier se noyerent en carguant les voiles, & comme on juge volontiers à Tobolsk du succès des entreprises par les commencemens, on y prit cet accident pour un présage funeste.

M. Muller & moi nous allâmes à l'endroit où l'on dit qu'étoit l'ancienne Sibir, résidence des souverains de la Sibérie. Il est sur la rive droite de l'Irtich, à quatre lieues & demie de Tobolsk, & on n'y voit plus qu'un vieux mur tombé en ruine. Au-dessus & près de cet endroit, il y a un petit ruisseau nommé Sibirka, qui se jette dans l'Irtich. Il paroît que cette ancienne ville a donné son nom à tout le pays & à ce petit ruisseau qui en étoit voisin.

CHAPITRE XII.

Tobolsk. Habitans de cette ville.

TObolsk est situé sur l'Irtich, à cinquante-huit degrés douze minutes de latitude : c'est la capitale de la Sibérie On la divise en haute & basse ville : la ville haute est sur une colline à l'orient de l'Irtich, & la ville basse dans la plaine, entre la colline & la riviere. Ces deux villes en font une fort considérable, mais toutes les maisons y sont en bois. La ville haute est nommée proprement la ville; on y voit une citadelle en pierre & presque quarrée, dans laquelle il y a une maison marchande bâtie en pierre, ainsi que la chancellerie & l'archevêché. Outre la maison marchande dont j'ai parlé, il y a dans la ville haute & dans la ville basse, un marché pour les denrées & les quincailleries.

Le clergé ne s'y est point encore accrû comme dans les villes russes : il n'y a dans la citadelle que deux églises en pierre, & hors de la citadelle, que deux églises en bois, & un couvent; la basse ville n'a que sept paroisses & un couvent en pierre.

La ville haute n'est point exposée

comme l'autre aux inondations; mais il faut aller chercher l'eau jusques dans la basse ville. Il est vrai que l'archevêque a un puits qu'il s'est fait creuser à grands frais, & qui est profond de trente toises; mais il n'y laisse puiser que ses domestiques : cette incommodité, toute grande qu'elle est, n'est pas la plus considérable. Du côté de la montagne, vers l'Irtich, il se détache tous les ans de grandes masses de terre, & souvent les habitans sont obligés de déloger, d'abattre leurs maisons trop voisines du bord, & de les rebâtir plus loin. Je ne crois pas qu'on aille bâtir des maisons au raz de cet escarpement, & j'en ai cependant vû dont les poutres de l'empatement sailloient au-delà. On m'a dit que la maison marchànde touchoit autrefois ce bord escarpé, & qu'il a fallu l'abattre. L'ancien gouverneur, le prince Gagarin, observa de près cette chute des terres, & la crut occasionnée par la Tobol, dont l'embouchure est directement vis-à-vis de la citadelle. Il fit donc creuser un nouveau lit pour cette riviere par les prisonniers Suédois qui étoient alors à Tobolsk, & ce remede eut quelque effet; mais l'expérience a fait voir qu'il ne suffit pas. Pour moi je chercherois la

cauſe de ces éboulemens dans la nature des terres ; elles ſont ici fort argilleuſes. elles ne tombent qu'au printemps, & c'eſt préciſément lorſque l'Irtich enfle. Je crois auſſi que l'eau ſappant le rivage en emporte le deſſous, & fait tomber le deſſus ; cette cauſe eſt très-vraiſemblable, & on peut s'en aſſurer, lorſqu'on va de la ville haute vers le nord, le long du rivage : on y trouve non-ſeulement pluſieurs crevaſſes que les pluies ont faites & qui s'étendent de l'Irtich à l'orient à plus d'un demi-verſte, mais auſſi, pluſieurs petits lacs voiſins l'un de l'autre & formés ſeulement par l'eau de la pluie qui a creuſé le terrein. *

Il eſt fort incommode à Tobolsk d'habiter les rues non pavées : le ſol étant par-tout argilleux, on y trouve tant de boüe au printemps, que l'on peut à peine y paſſer : il n'y a même en été aucun endroit parfaitement ſec, ſi ce n'eſt dans la ville haute où la chaleur du ſoleil eſt plus vive.

Si on vouloit donner à Tobolsk des armes parlantes, ce devroit être une vache : je n'en ai vu dans aucune ville en

* Cette eau ayant un effet auſſi conſidérable, la riviere ne doit-elle pas en avoir un pareil, ou même un plus grand ?

aussi grand nombre que dans celle-ci. De quelque côté qu'on aille en hiver, on y voit des vaches, mais au printemps & pendant l'été elles y fourmillent : j'ai fait aussi une observation sur les chats de Tobolsk ; la plûpart sont rouges.

L'Irtich est la principale riviere qui passe à Tobolsk : la source en est loin de là dans le pays des Kalmouckes. Il traverse après un long cours, un lac situé dans le même pays & nommé Noursaissanne en langue kalmoucke.

Les eaux de cette riviere sont toujours bourbeuses : selon le rapport des voyageurs, celles de la Tobol sont beaucoup plus pures, & un mille au-dessous de l'embouchure de cette riviere, on peut les distinguer encore des eaux de l'Irtich : c'est ce que je n'ai pu faire.

Tobolsk a beaucoup d'habitans ; il y en a un quart à peu près qui sont tatares, les autres sont russes & presque tous exilés ou fils d'exilés. Tout y est à si bas prix qu'un homme y vit bien à raison de dix roubles ou soixante-six livres treize sols par an : aussi la fainéantise y est portée au suprême degré. On y trouve cependant des ouvriers de toutes les sortes ; mais il est si difficile de les faire travailler, qu'on s'estime fort

heureux lorſqu'on en tire quelque ouvrage : on ne le peut quelquefois qu'en y employant la force. C'eſt le bas prix du pain qui cauſe cette pareſſe : contens de ne pas mourir de faim & de miſere ils ne penſent point au lendemain, & n'amaſſent jamais un ſeul copeke pour le cas de maladie ou de néceſſité. Lorſqu'ils n'ont plus rien, ils travaillent deux heures & gagnent de quoi vivre pendant une ſemaine.

Le ſous-gouverneur d'Irkoutsk & tous les voivodes de Sibérie, ſont ſubordonnés au gouverneur de Tobolsk, mais il ne peut nommer à ces emplois ; c'eſt un droit de la chancellerie de Sibérie qui réſide à Moſcov.

Le gouverneur de Tobolsk, le ſous-gouverneur d'Irkoutsk, & les autres officiers de la chancellerie reçoivent des appointemens de l'impératrice : c'eſt un uſage nouveau, qui ne s'eſt encore étendu ni aux gouverneurs des autres provinces, ni aux voivodes de Sibérie.

Il y a ici deux ſecrétaires de la chancellerie du gouvernement, qui nonobſtant tout changement de gouverneur conſervent leur place : ce ſont donc des gens d'importance, des gens ſalués

des grands & des petits : un coup d'œil de leur part a plus d'effet que les ordres du gouverneur. Les principaux officiers de la garnison se soumettent à ce qu'ils desirent : enfin ils ont sur toute la ville une autorité presque illimitée.

Le gouverneur de Tobolsk chomme exactement les fêtes de ceux de sa famille; il y invite tous les officiers & tous les négocians : il fit toujours inviter aussi les voyageurs de Kamtchatka, & les fit manger avec les officiers & le clergé. Les viandes étoient apprêtées à la russe & de très-bon goût : on servit abondamment des vins de grand prix. On dansoit après le repas jusqu'à sept ou huit heures du soir, excepté en carême. Pendant notre séjour à Tobolsk il y eut beaucoup de ces fêtes. On célebre exactement le jour de la naissance & celui du patron de chaque membre de la famille : celle du gouverneur de Tobolsk est fort nombreuse, & il est exact à solemniser ces fêtes ; le sous-gouverneur & les secrétaires ne le sont pas moins : il y en a donc toujours dans cette ville, & ceux qui aiment à boire y sont dans un lieu de délices.

Ces repas ne sont pas aussi dispen-

dieux qu'on pourroit le croire : chaque marchand invité y laisse au moins sa demi-rouble & quelquefois la rouble entiere : ils se piquent en ce point de générosité, & comme il sont en grand nombre, ils peuvent aisément payer ces repas, sur-tout quand il ne s'y trouve point de voyageurs de Kamtchatka, qui boivent autant de vin dans deux mois que cent marchands dans deux années. Lorsque ceux-ci veulent boire plus que de coutume, on leur sert de l'hydromel au lieu de vin, & il faut qu'ils se contentent de l'honneur d'être invités chez un grand.

Les Tatares de Tobolsk descendent en partie de ceux qui s'y étoient établis avant la conquête de la Sibérie, & en partie des Boukhares qui s'y sont établis peu à peu avec plusieurs priviléges & la permission du grand duc. Ils y vivent tranquillement, & subsistent de leur commerce. Il n'y a point d'artisans parmi eux. Ils regardent la débauche comme très-honteuse : ceux qui boivent du brandevin sont notés d'infamie. Je n'ai point eu d'occasion de voir leurs cérémonies. Ils professent la religion mahométane, & pourroient par conséquent prendre autant de femmes qu'ils

feroient en état d'en entretenir : cependant on les oblige à fe borner à quatre, & comme ils vivent parmi des chrétiens, il eft rare qu'ils en aient plus d'une.

CHAPITRE XIII.

Circoncifion tatare.

C'Eft par la circoncifion que les Tatares font faits mufulmans : on circoncit à la fois autant d'enfans qu'il s'en préfente depuis fix jufqu'à quatorze ans. La cérémonie commence par un repas où l'akhoune tient la premiere place, & dans fon abfence un prêtre d'un ordre inférieur. Les Tatares féculiers s'affeyent près de lui fur de larges bancs, & la cour de la maifon eft ordinairement remplie. Auffi-tôt après le repas, on prend le thé ; enfuite, autant d'hommes qu'il y a d'enfans les apportent à la compagnie, & l'abdal prie l'akhoune de le benir, avant qu'il opère fur ces enfans l'œuvre de la circoncifion : cependant tous les affiftans lifent des prieres. La bénédiction donnée, on reporte les enfans dans la chambre où ils étoient,

on les met ſur un banc large & on étend ſur eux une couverture légere. Le prêtre & la compagnie reſtent dans la chambre où l'on a mangé, lorſqu'il y en a une autre où la circonciſion peut ſe faire, & la mere ſeule eſt préſente : il y aſſiſte rarement d'autres femmes, & même on les fait manger dans un autre maiſon pour plus de bienſéance. Il y a quelquefois des hommes à cette opération. Quand la cérémonie ſe fait chez des gens pauvres qui n'ont qu'une chambre, elle eſt remplie d'hommes & de femmes. L'abdal ayant été béni par l'akhoune, commence l'opération : il tient une aſſiette de bois, ſur laquelle eſt une petite aiguille de bois, une pincette de bois, un vieux raſoir & un peu de coton brûlé : il ſe met à genoux devant l'enfant, lui découvre les pieds & les tient ferme entre ſes genoux, laiſſant à d'autres le ſoin de lui tenir les mains. Enſuite il prend la partie qu'il va circoncire, & repouſſant la ſurpeau, afin qu'elle ne ſoit pas ridée, il paſſe avec la main l'aiguille de bois deſſous cette ſurpeau, de laquelle il pince & attire un petit morceau ; puis prenant de la main droite la pincette de bois, il la paſſe ſous l'aiguille & ſur la ſurpeau, de ſorte que

l'on ne voit en-deçà de la pincette, que le petit morceau qu'il a pincé de la main gauche. Alors il prend le rasoir, coupe ce morceau, repousse la surpeau encore plus haut, met sur la plaie un peu de coton brulé, qui à l'instant arrête le sang. Cela fait, il place l'enfant de sorte qu'il ait les genoux élevés & un peu écartés, afin que la partie blessée soit libre de tous côtés & à l'abri de tout frottement : ensuite il le couvre & passe à un autre. A chaque enfant qui est opéré, les assistans jettent des cris de joie, pour témoigner celle qu'ils ressentent en voyant ces enfans devenir musulmans. Pendant la cérémonie on joue d'un petit tambour de basque pour les amuser ou empêcher d'entendre leurs cris. Le petit morceau coupé est triangulaire, & d'environ une ligne & demie de chaque côté. L'abdal le donne à la mere : elle le met dans du coton & le garde précieusement ; mais si les enfans n'ont plus leur mere, il jette ces morceaux. Il visite la plaie pendant huit jours, sans y rien mettre, & donne toute son attention à ce que la surpeau ne retombe pas. Il a donc grand soin de la repousser ; mais si elle retombe malgré lui, il faut recommencer l'opération avec les

mêmes cérémonies. Il y a des enfans qui ſouffrent tranquillement cette opération, & d'autres qui s'agitent, qui ſe révoltent, que l'on a peine à engager au repos & à la patience, & dont on ne vient à bout qu'en leur donnant quelques friandiſes. Lorſqu'ils appartiennent à des gens riches, cette cérémonie eſt accompagnée des courſes & des divertiſſemens qui ſont en uſage aux noces tatares. Auſſi les Ruſſes & les Tatares nomment cette cérémonie ſvadba, c'eſt-à-dire, noces, & comme quelque temps après la circonciſion, les Tatares ſe font raſer la tête, & célebrent ce jour par les mêmes divertiſſemens, ils diſent que pour être un vrai muſulman, il faut avoir paſſé par deux noces avant d'arriver à la véritable. Le thé eſt la boiſſon qu'ils aiment le mieux, & dont ils ſe régalent en ces jours de fête. Celui qu'ils trouvent le meilleur ſe nomme en ruſſe thé de tuile, parce qu'en effet il en a la forme. Ils le font cuire dans un grand chaudron avec du lait & du beure, & boivent ce mêlange avec délices. La chair la plus délicate à leur goût eſt celle de poulain.

Ils prient Dieu au lever & au coucher du ſoleil; ils le prient auſſi avant leurs

repas. Je demandai à l'un d'eux ce que ſignifioit certain geſte qui termine toujours leur priere, & qui conſiſte à paſſer la main ſur la bouche; il me demanda vivement pourquoi je joignois les mains avant le repas. Ils changent rarement de religion; quelques-uns cependant ſe font baptiſer; mais ils ſont en horreur aux autres, & ceux qui ſe nomment fideles, leur reprochent d'avoir changé pour s'enivrer à leur aiſe & ſe délivrer de la ſervitude: le dernier de ces motifs eſt vraiſemblablement le principal. Dès la fin du ſiecle paſſé les Tatares s'en plaignirent. Le czar qui regnoit alors, donna ordre d'examiner ceux qui demanderoient le baptême, & de ne le leur conférer que lorſqu'ils paroîtroient convaincus de la vérité du chriſtianiſme; mais on n'a pas été ſévere à exécuter cet ordre.

CHAPITRE XIV.

Départ de Tobolsk. Vierge. Sépulcres tatares.

NOus nous rendîmes de Tobolsk à Abalak. Avant d'y arriver, j'allai

à pied le long des hauteurs jusqu'à Solennoïé, & je vis plusieurs sépulcres tatares; ce sont de petits emplacemens quarrés, hexagones, ou d'autre figure : ils sont entourés de haies & contiennent une ou plusieurs tombes : l'intérieur est ordinairement planté de bouleaux. Souvent ils placent devant ces sépulcres de longues perches pareilles à des mats, au sommet desquelles ils suspendent un arc : on m'a dit que les Tatares qui servent dans les troupes s'étoient attribué ce droit comme une marque de leurs services.

La Vierge d'Abalak est fort célebre : on y va en dévotion pendant toute l'année & on y fait dire beaucoup de messes. On nous dit que l'impératrice Catherine donna sept cents ducats à cette église pour qu'on fît bâtir à l'entour un mur de pierre, mais je n'en vis pas la moindre apparence : il est vrai qu'il y a deux églises, dont une de bois qui est tombée; l'autre où l'on conserve l'image est de pierre : je n'ai pu savoir si on l'a bâtie avec les sept cens ducats.

Nous continuâmes notre route, & j'allai au village de Chachina; qui existe depuis deux ans, & n'a que deux ou

trois maisons : elles appartiennent à des marchands qui commercent avec les Kalmouckes, & qui ont acheté un terrein de sept à huit lieues de circuit. Cet endroit est fort agréable, & les bleds y viennent bien.

Nous passâmes ensuite devant un fort que les Tatares de ce canton bâtirent autrefois pour se garantir des Kalmouckes; mais ils n'en ont rien à craindre aujourd'hui, parce que l'empire de Russie s'étend fort au-delà, & ce fort est souvent désert.

Nous vîmes quelques jours après un gros village tatare, nommé Outtous; il est formé de trois villages, dont l'un est d'hiver & les deux autres sont d'été : c'est un usage commun à tous les Tatares de ce canton. En général les Tatares s'établissent loin des villes, les Russes, fort près. J'ai vû quelques maisons tatares, presqu'aussi bien bâties que celles de nos villes.

Après avoir passé Outtous, nous revînmes à un endroit où nous avions été la veille; la riviere y fait un circuit de quatre lieues en revenant presque où elle a passé : elle y forme un petit isthme de sept toises de large. Les Tatares avoient entrepris, il y avoit un an, d'y

creuſer un canal qui devoit être achevé cette même année (1734).

Nous achetâmes au village d'Aiou, un eſturgeon de cinq pieds de longueur, qui nous couta ſeize ſous, & nos bateliers tatares acheterent auſſi pour quatre ſous deux cents coraſſins.

Pour arriver à Tara, nous remontâmes la riviere d'Agarke, qui tombe avec rapidité dans l'Irtich, au-deſſous de la ville. Tara eſt diviſé en haute & baſſe ville. La ville haute eſt entourée de chevaux de friſe, d'un rempart de bois & d'un rempart de terre; il y a ſur ces remparts trente pieces de canon. C'eſt là qu'habitent le voivode & toute la chancellerie. A l'extrémité de la baſſe ville, il y a un village tatare qui a une moſquée.

Cette ville eſt petite & pauvre; toutes les maiſons, ſoit publiques, ſoit particulieres, y ſont bâties en bois; on n'y a que les denrées les plus communes: enfin le peuple y eſt peu nombreux, parce qu'en 1722 on y exécuta par ordre de Pierre le Grand, ſept cents habitans, qui refuſerent de prêter le ſerment de fidélité. Ceux d'aujourd'hui paroiſſent fainéans: pendant toute une ſemaine que nos bateaux furent dans

l'Agarka, il y eut continuellement ſur le rivage une foule de curieux qui les regardoient. Nous n'eumes point dans cette ville l'incommodité que nous avions eue par-tout juſqu'ici : on n'y voit point de tarakanes, & on n'en trouve plus par delà l'Irtich. Lorſque nous partîmes de Tara, on nous donna une eſcorte de vingt ſlouchivies, à qui l'on diſtribua des armes & de la poudre. Ces ſlouchivies ſont des troupes légeres à pied, comme les coſaques le ſont à cheval.

Près de l'embouchure de la Tara, eſt un village tatare, où demeure un kniazès, ou petit prince ; il veille ſur les Tatares de cette contrée, qu'on appelle iéſachnies ou tributaires. Nous fîmes venir le prince à notre bateau : il arriva dans une grande chaloupe à quatre rames, & ſes bateliers lui témoignoient beaucoup de reſpect. Il étoit de belle figure, de moyen âge, & habillé comme les Tatares : il nous fit préſent d'un gros agneau. La converſation que nous eumes avec lui, nous fit juger que c'étoit un homme de ſens. Ayant vu par hazard une de nos bouſſoles, il nous dit qu'il en avoit appris l'uſage d'un matelot de diſtinction qui voya-

geoit : les Tatares nomment matelots tous les gens de mer. Il ajouta que l'aiguille aimantée se dirigeoit vers la grande poutre de fer, placée à l'un des bouts de la terre, & qui s'éleve jusqu'à certaine petite étoile. Il nous demanda de l'opium & nous en montra quelque peu, mais qu'on avoit falsifié par le mêlange d'un autre extrait. Quand on en a mangé le soir, nous dit-il, on est le lendemain pokhmiéli, c'est-à-dire, dans l'état où met l'ivresse de la veille. Nous laissâmes le prince très content de nous, & nous reprîmes notre route.

Nous faisions faire ici bonne garde. Nous avions sur la rive orientale le désert barabin, sur l'occidentale le désert cosaque. Les Tatares barabins étant sujets de l'impératrice, nous n'avions rien à craindre de leur part ; mais la horde casatche ou cosaque, visite quelquefois ces déserts. La riviere les empêchant en été de passer dans celui des barabins, le désert qui est de leur côté n'en est que plus dangereux, d'autant plus que de l'Irtich à la horde cosaque, il n'y a que trois jours de chemin : ces brigands courent ce désert, tuent les hommes & emmenent les femmes. Ils traitent pourtant les Tatares moins mal

que les Ruſſes ; ils les font marcher avec eux pendant quelque temps, les battent chemin faiſant, les mettent nuds & les renvoient. Ils emmenoient autrefois les Ruſſes en eſclavage : j'en ai vû quelques-uns qui leur étoient échappés, & qui ſe plaignoient extrêmement des traitemens qu'ils en avoient reçûs.

La riviere couloit ici en droite ligne, nous avions bon vent, nous parvînmes bientôt à la riviere d'Om ; elle ſe jette dans l'Irtich, par la rive droite ; quelques-uns la nomment la riviere noire, parce que les eaux en paroiſſent noires, quand on les compare aux eaux de l'Irtich : les unes & les autres ne ſe confondent parfaitement qu'à près d'un quart de lieue au-deſſous de l'Om.

Nous paſsâmes devant le ruiſſeau de Solonovka, qui vient d'un lac ſalé, ſitué vers l'occident, environ à deux lieues dans le déſert. Il y a beaucoup de ces lacs dans les deux déſerts qui bordent ici l'Irtich. Je vis un directeur des mines, qui avoit demeuré quelque temps à celles de Kolivanne, & qui me donna du ſel de ces lacs, qu'il avoit obtenu par la diſſolution & la cryſtalliſation. Il étoit parfaitement ſemblable au ſel de Glauber, & les mineurs l'employoient avec

ſuccès au lieu du ſel purgatif anglois.

Le fort de Chéléſinsk eſt ſemblable à tous ceux que nous avions vûs : l'enceinte en eſt aſſés grande. Lorſqu'on voulut y conſtruire un fort, on ne choiſit qu'un petit terrein que l'on entoura d'un rempart de bois ; ce petit rempart ſubſiſte encore, & renferme une chapelle & la maiſon de la chancellerie : il eſt dans l'enceinte du nouveau fort, près de la riviere. On a bâti des caſernes dans ce fort parallelement au petit rempart de bois. Le commandant a le grade de lieutenant : c'eſt un Suédois qui embraſſa la religion grecque dans Tobolsk, en 1731. Il y a dans ce fort une garniſon de ſoixante-dix hommes & quatre piéces d'artillerie. Il n'a pas d'autres habitans que ces ſoixante-dix ſoldats & cent ſlouchivies : ainſi les environs de ce fort ſont incultes ; on y apporte tout de Tobolsk, de Tara ou d'Omsk. Nous n'y trouvâmes un agneau qu'avec beaucoup de peine, & les habitans s'en excuſerent ſur ce qu'ils en avoient perdu depuis peu plus de cent dans le déſert. Ils ſont fort expoſés à ce malheur, parce que les moutons qu'ils menent paître, ſont ſouvent pourſuivis par les bêtes ſauvages, & s'égarent dans les bois. Les habitans

de ce fort ne vivent, pour ainsi dire, que de leur chasse : ils font sécher la chair des bètes qu'ils tuent, & la gardent pour le besoin. Tous les toits y sont de terre & sans charpente, afin que le feu n'y prenne que difficilement.

Au-delà de Chéléfinsk, nous voyageâmes avec lenteur & difficulté. Les bords de la riviere jusques là couverts d'osiers & de peupliers, ne l'étoient plus que de vieux bois, que font flotter au printemps les eaux qui débordent. Nous n'avions point eu de vent depuis Chéléfinsk : nos bateliers étoient las de tirer si long-temps contre le courant, & ils avoient de plus à marcher sur ce bois flotté qui couvroit la rive. Nous vîmes à l'occident quelques maisons, dont la derniere est habitée par cinq ou six hommes, qui se sont rassemblés pour chasser & pêcher, & qui partagent leurs profits : on les nomme en langue du pays promichlennikes. Ceux-ci étoient de Tara ; ils avoient embrassé ce genre de vie, parce qu'ils n'avoient pas, disoient-ils, d'autre moyen de payer l'impôt. Ils font sécher au soleil les iassi ou rougets, les truites, les brochets, les tenches, & rejettent dans l'eau les perches & les corassins, parce qu'ils ne sont pas propres

à ſécher. Ils ſechent auſſi les bêtes qu'ils tuent à la chaſſe : on mange en ce pays-ci beaucoup de viande & de poiſſons ſecs. Ils retournent dans leur patrie vers l'automne, avec leurs proviſions, & les y vendent. A l'approche de l'hiver, ils reviennent à leur demeure, ou plus ordinairement à une autre habitation qu'ils ont au bord oriental de la riviere, & ils chaſſent pendant tout l'hiver.

Il y a dans ce canton beaucoup de ſangliers : je n'en ai vû nulle part de plus gros ; cependant on n'y trouve que des oſiers & des peupliers blancs & noirs, peu propres à nourrir ces animaux : ils n'ont à manger que de l'herbe & des racines.

Notre navigation devenoit très-difficile ; les bancs de ſable, les grands détours de l'Irtich, le vieux bois qui couvre les bords de cette riviere, les arbres dont elle eſt remplie dans certains endroits, rendent le trajet de Chéléſinsk à Iamichéva, auſſi pénible que dangereux, ſur-tout lorſque l'on va jour & nuit, comme nous avions preſque toujours fait.

CHAPITRE XV.

Mœurs des bateliers tatares. Incommodités du voyage.

NOus continuâmes notre route avec lenteur malgré le zele & l'ardeur de nos bateliers tatares ; ils ſont en général officieux, paiſibles & de bonne volonté. Nous les avons vûs ſouvent travailler jour & nuit, ſans proférer une ſeule plainte. Un jour que l'eau entra dans notre bateau, ils nous donnerent un exemple frappant de leur bonne volonté. Nous avions beaucoup de cochon fumé, & l'on ſait que toucher cette chair eſt une abomination parmi les Tatares; mais il falloit au plus vite décharger le bateau ; la néceſſité commandoit, ils obéirent. Une autre fois, un des cochons de lait que nous avions, tomba du bateau dans la riviere ; un Tatare s'y jette auſſi-tôt, le ſuit à la nage & nous le rapporte.

Nous avons vû ſouvent avec quelle ardeur ils ſe ſecourent. Entre Chéléſinsk & Iamichéva, il falloit que trois ou quatre d'entre eux allaſſent devant la barque en nageant ou marchant dans

l'eau pour ſonder la riviere & nous empêcher de donner ſur des bancs de ſable : un d'eux qui ne nageoit pas bien, choſe extraordinaire dans un tatare, couroit riſque de ſe noyer dans un creux où il tomba ; dès que ceux du bateau s'en apperçurent, trois ou quatre ſauterent à l'eau, allerent à ſon ſecours & le retirerent.

Nous n'avons remarqué en eux nul penchant au vol ; en effet ils ſont renommés pour leur fidélité ; ils méritent auſſi de l'être pour leur franchiſe. Ils ne font point de ſerment ; un ſimple coup frappé dans la main eſt un lien plus fort pour eux que les ſermens pour pluſieurs chrétiens. Zélés pour leur religion, ils en rempliſſent les devoirs avec la plus grande exactitude ; je les ai toujours vûs commencer & terminer leur repas par une priere ; ils ne mettent jamais à la voile, qu'ils n'aient crié leur ſouhait de bonheur.

Ils ſont preſque tous maigres & baſannés ; leurs cheveux ſont noirs. Lorſqu'ils ont des proviſions, ils mangent quatre fois par jour : leur nourriture ordinaire eſt l'orge ; ils le mangent un peu rôti, mais lorſqu'ils veulent ſe régaler, ils le font cuire de nouveau dans une

poele avec un peu de beure : ils aiment beaucoup la chair de poulain, mais ils ne peuvent pas toujours en avoir. D'ailleurs ils ſont peu délicats ; je les ai vûs tirer du feu des morceaux de viande preſque tout pourris & les manger de grand appétit. Nos tatares ſe firent à Omsk, à Tara & quelquefois auſſi dans la route, un ragoût qu'ils nomment bichbarmak, ce qui, traduit littéralement, ſignifie le ragoût des cinq doigts : on peut le faire avec quelque animal que ce ſoit, mais il faut qu'il ſoit mangé tout entier dans le même repas.

Curieux de les voir faire ce ragoût, nous leur achetâmes un agneau. La deſcription de leurs cérémonies ſatisferoit davantage, ſi l'on ſavoit ce qu'il y entre d'idées religieuſes : mais n'ayant pu en être inſtruit, je dirai ſeulement ce que j'ai vu. La choſe fut commencée par trois Tatares, dont l'un faiſoit l'office de boucher. Après avoir lié les pieds de l'agneau, ils le porterent au côté du bateau qui regardoit le midi, c'eſt-à-dire la Mecque, lui tournant la tête vers ce côté ; ils s'y tournerent eux-mêmes & firent leur priere accoutumée. Enſuite le boucher égorgea l'agneau, & laiſſa couler le ſang dans la

riviere : lorſque l'animal fut mort, il verſa de l'eau ſur la bleſſure, le mit à terre & le dépeça; il abbatit d'abord le pied droit de devant, enſuite le gauche, enfin les deux derniers dans le même ordre; puis coupant près de la gorge & des deux côtés du ſternum, il enleva la peau reſtée ſur cet os avec la chair de deſſous qu'il mit de côté. Il ſuſpendit l'animal à une corde par les pieds de derriere, lui coupa la tête, fendit la peau du haut en bas, coupa les parties & les jetta; alors il tira toute la peau, coupa la poitrine, enſuite le ventre : le nombril & la veſſie furent jettés à l'eau. Le cœur fut inciſé en pluſieurs endroits & tout le ſang que l'on en tira fut jetté, ainſi que le ſang du foie & des autres inteſtins. L'eſtomac & les boyaux furent preſſés avec les mains & lavés dans l'eau chaude. Les glandes du méſentere furent jettées; les inteſtins étant tirés, on coupa les quartiers de devant, puis les côtés & les quartiers de derriere : juſques-là le Tatare qui ſervoit de boucher avoit tout fait avec ſes deux aides, mais tous les autres ſautant alors aux quartiers de l'agneau, oterent la chair de deſſus les os & la couperent en petits morceaux. Le petit morceau

du ſternum fut rôti ſur les charbons & mangé comme un mets friand ; ils firent cuire en même temps les os avec ce qui reſtoit deſſus, & après avoir fait leur priere, ils mangerent avec les doigts ſans couteau ni fourchette. Enſuite ils paſſerent aux inteſtins & de-là vinrent à la viande : tout fut expédié de la même maniere & avec une promptitude qui nous fit plaiſir. L'agneau fut mangé par vingt Tatares ; ils commencerent la cérémonie à dix heures du matin : il me paroît que le principal, le divin de ce repas eſt de n'y employer que les doigts.

Dans notre voyage par eau nous n'eumes aucune autre incommodité que celle des couſins, mais il y en eut toujours ſur notre bateau. Ils s'attachent au premier endroit de la peau qu'ils trouvent découvert, y enfoncent leur aiguillon, pompent le ſang juſqu'à ce qu'ils en ſoient pleins & recommencent à voler : ils tourmentent ſi fort les vaches dans Ilimsk, qu'ils en font mourir. Ces petits animaux ſont fort délicats ; il ne faut pour les tuer, que les toucher légèrement. Lorſqu'on les tue à l'endroit qu'ils piquent, il y reſte un peu de l'aiguillon & la douleur eſt plus vive ; à l'endroit de la piquure il ſe

forme communément une tache rouge qui paſſe enſuite, mais il y a des perſonnes à qui cette piquure cauſe des ampoules ſemblables à celles que cauſe l'ortie. On ſe garantit de ces animaux en s'entourant la tête d'une eſpece de crible, au travers duquel on peut voir & on garnit les lits, de rideaux faits d'une eſpece de toile ruſſe qui eſt fort claire. Nous fîmes uſage de ces deux moyens, & nous trouvâmes des inconvéniens à l'un & à l'autre. Le premier échauffe trop la tête, parce qu'il paſſe peu d'air au travers du crible, & on ne peut le ſupporter long-temps, quand il fait très-chaud. Le ſecond nous fut d'abord aſſés inutile : nos lits étoient remplis de couſins & nous dormîmes peu pendant quelques nuits.

La grande chaleur du crible m'étant inſupportable, je voulus braver les moucherons & j'en vins à bout ſur le bateau, ſur-tout lorſqu'il faiſoit froid ou fort chaud ; mais lorſqu'il pleuvoit un peu ou que le ciel ſe couvroit, il n'étoit pas poſſible de s'en garantir. Il fallut revenir au crible, mais il ne défendoit que le viſage, & on ne pouvoit ni écrire ni reſter tranquille ; ils piquoient au travers des bas & de la chemiſe.

mise. Je mis des bottines de cuir, des gants de femme, par-dessus encore des gants d'homme, & dans cet accoûtrement je pus écrire. Je voulus un jour aller à terre le visage & les mains nuds, mais je ne peux exprimer ce que j'y souffris; j'y trouvai plus de cousins que sur le bateau, & j'eus dans un moment le visage & les mains couverts d'ampoules qui me causoient une démangeaison continuelle : je revins vîte au bateau me bassiner avec du vinaigre, qui me soulagea beaucoup.

Nous nous apperçûmes bientôt que ceux qui nous tourmentoient la nuit, ne passoient point au travers du rideau, mais se glissoient par-dessous entre le rideau & le châlit. Il nous fut aisé d'y remédier : nous attachâmes le rideau, l'appliquant au châlit bien exactement, & nous dormîmes en paix. Lorsque nous voulions être sans crible pendant le jour dans nos chambres, il falloit y entretenir de la fumée. Dès qu'il faisoit un peu de vent & qu'on ouvroit les fenêtres, l'incommodité devenoit moindre; mais le meilleur expédient que nous trouvâmes, fut de faire dresser sur le bateau une espece de tente : il y faisoit toujours un peu de vent, & les cousins ne le sou-

tiennent pas ; nous pouvions donc y être ſans crible & ſans gants.

Plus nous approchions de Iamichéva, moins ces animaux nous incommodoient : dès que le temps ſe refroidiſſoit, ils ſe colloient aux murs de nos chambres, comme s'ils euſſent été morts : mais quelques heures de chaleur les ranimoient. Nous trouvâmes vers Iamichéva une eſpece de mouches très petites qu'on nomme en langue du pays mochki ; elles ſont à peine ſur la peau qu'elles ſont remplies de ſang : dès qu'on les touche, on les tue & on enſanglante l'endroit où elles ſont.

CHAPITRE XVI.

Voyage par terre. Feux du déſert. Lac ſalé. Fort Iamichéva.

LA lenteur de notre bateau devenant intolérable, nous demandâmes des chevaux & nous allâmes par terre avec la moitié de nos ſlouchivies. Notre chemin traverſoit des plaines déſertes ; nous vîmes ça & là pendant la nuit des feux dans l'éloignement ; nous les avions déja vûs pendant quelques

nuits, & les ſlouchivies nous dirent que le déſert brûloit. Nous éprouvâmes dans ces plaines une chaleur preſque inſupportable, & celle que nous reſſentîmes à Iamichéva fut ſi vive que nous ne croyions pas pouvoir la ſoutenir pluſieurs jours de ſuite : il y a apparence qu'elle étoit cauſée par les incendies du déſert. Il y avoit peu de temps que nous étions dans ce fort, lorſque nous entendîmes une caille appeller au feu : nous ſûmes bientôt que le déſert brûloit & que le vent pouſſoit le feu vers le fort avec violence. Nous allâmes au rempart, & nous vîmes dans la plaine de grands feux très-clairs : quelques-uns ſembloient un long rang de maiſons illuminées. Le major qui commandoit dans le fort, n'étoit pas tranquille; le feu n'en étoit pas à plus d'une lieue : il fit ordonner aux femmes de porter dans leurs maiſons quelques ſeaux d'eau, & envoya des hommes faire un foſſé au dehors pour couper au feu le chemin du fort; mais il s'éteignit preſque entierement. Ce déſert ſtérile & ſec reſſemble à un champ rempli de chaume; l'herbe deſſéchée qui le couvre s'enflamme aiſément & eſt bientôt conſumée : elle brûle de proche en proche & peut porter le feu

dans plusieurs endroits par le moyen des étincelles. De plus, on voit dans ce désert beaucoup d'endroits marécageux ; il y en a qui pendant l'été sont entièrement secs & ne produisent aucune herbe ; enfin il y a des lacs & des chemins battus : le feu s'arrête à tous ces endroits & s'éteint de soi-même. Au reste ces incendies n'y sont point des phénomenes ; avant Iamichéva nous en avions vus ; nous en vîmes encore après, & les habitans de ce canton nous dirent qu'ils en voyoient presque tous les ans. On les attribue à deux causes : la premiere est que d'un fort à l'autre il n'y a point de village, & que les voyageurs obligés d'allumer des feux dans la campagne aux endroits où ils s'arrêtent, se remettent souvent en route sans les éteindre : la seconde est le tonnerre ; les orages sont fréquents dans ce canton : nous en eûmes deux ou trois par jour pendant les huit derniers que nous y passâmes : mais la premiere de ces causes est la plus fréquente. Du côté de la horde cosaque, endroit que ces brigands ne fréquentent plus, & où il passe très rarement quelques chasseurs & jamais de voyageurs, nous ne vîmes le feu qu'une fois & dans un seul en-

droit, tandis que du côté de l'orient où passent les voyageurs, nous vîmes plusieurs feux pendant plusieurs jours en différens temps & en plusieurs lieux.

Le lendemain de notre arrivée, nous allâmes avec une petite escorte au fameux lac salé, nommé Iamicha. Il est environ à deux lieues, à l'orient du fort qui en a tiré le nom qu'il porte. Ce lac est une merveille de la nature : il est de figure ronde & a plus de deux lieues de tour ; l'eau en est extrêmement salée : elle est rouge au soleil comme l'eau qui réfléchit les premiers rayons du jour, & le fond est d'un sel qui paroît crystallisé. Les bords en sont aussi couverts : il est blanc comme la neige & tout en crystaux cubiques : il y en a une telle quantité qu'on en chargeroit en peu de temps plusieurs bateaux, & aux endroits où l'on en prend, il s'en reforme de nouveau dans l'espace de cinq ou six jours. Enfin ce lac en fournit les provinces de Tobolsk & de Iénissei, & en fourniroit plusieurs autres.

Le gouvernement s'est emparé du commerce de ce sel, comme de celui de tout l'empire : on le vend ici douze copekes le poud, ou environ cinq deniers la livre, & vingt copekes ou huit

deniers la livre à Tobolsk, à Tomsk & à Iéniseisk. Il y a près de ce lac, sur une hauteur, une garde de dix hommes, qui veille à ce qu'il ne soit pris de sel que par les envoyés du gouvernement. Ce sel est d'une qualité supérieure; il est plus blanc que tout autre & plus propre à saler les viandes.

CHAPITRE XVII.

Départ de Iamichéva. Saiga.. Allarmes des voyageurs.

NOus partîmes de Iamichéva sous une escorte de vingt hommes, commandés par un enseigne & un caporal. On est obligé d'aller sur les mêmes chevaux jusqu'à Sempalat; il faut donc les faire reposer & paître de cinq en cinq lieues. On s'arrête ordinairement auprès d'une riviere, dans les endroits où il y a de bonne herbe : ces endroits sont nommés places de fourage. Hors de ces especes de prairies nous marchâmes toujours dans le désert, c'est-à-dire, en des champs arides, & presque toutes les nuits nous vîmes de ces feux dont j'ai parlé. Nous passâmes aussi dans quel-

ques endroits qui avoient brulé peu auparavant; ils étoient tout noirs. Je remarquai que le feu avoit mis en charbon les tiges des plantes, sans endommager les racines. A quinze lieues de Jamichéva, nous passâmes devant un lac qui n'a d'eau qu'au printemps ; il étoit alors desseché & couvert d'un sel un peu amer : nous en avions déja trouvé de pareils entre Omsk & Tara, & nous en vîmes encore en plus grand nombre sur le chemin de Sempalat.

A moitié chemin de cet endroit, la terre change de face : au lieu des sables, des saules, & des peupliers blancs & noirs que l'on trouve depuis Chéléfinsk, on commence à voir de la terre noire mêlée de gravier, & un grand nombre de sapins & de bouleaux qui croissent dans la plaine & sur le bord des rivieres. La plante la plus remarquable de ce canton, c'est la sauge ; elle y croît en grande quantité, & c'est le premier endroit où je l'aie trouvée.

Quelques-uns de nos soldats nous demanderent permission d'aller à la chasse, parce qu'il y a beaucoup de saiga de l'autre côté de la riviere. Le saiga ressemble au chamois, mais il a les cornes droites. On ne trouve cet animal dans

aucun autre canton de la Sibérie : celui qu'on appelle du même nom dans la province d'Irkoutsk, est le musc.

On mange souvent ici de cette espece de chevres sauvages : elles ont entre la chair & la peau, même pendant qu'elles vivent, plusieurs gros vers blancs, longs d'environ neuf lignes, & pointus par les deux bouts ; ces vers sont fort dégoutans, on en trouve aussi dans l'élan, le rène, le chevreuil : les vers de ces animaux, de même que ceux du bœuf, ne paroissent différer des vers du saiga que par la grosseur. Quelqu'éloge que l'on nous fit de la saveur de cet animal, que l'on égale à celle du chevreuil, à peine eûmes-nous vu ces vers, que nous perdîmes l'envie de manger du saiga.

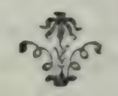
Nos soldats moins délicats que nous vouloient en tuer, mais il falloit passer la riviere, & ils n'avoient point de bateau : ils firent aussi-tôt un radeau avec deux arbres qu'ils lierent ensemble ; un autre morceau de bois servit tout à la fois de rame & de gouvernail, & ils s'embarquerent. Le courant les fit un peu dériver, cependant ils aborderent & revinrent quelque temps après avec trois saiga.

Après avoir fait neuf haltes, nous

arrivâmes à Sempalat ; deux soldats que nous y avions envoyés, vinrent au-devant de nous, & nous dirent que deux hommes de la garnison s'étant hasardés à passer la veille à la rive des Cosaques, les Kalmouckes avoient tué l'un & blessé l'autre à mort. Cette nouvelle nous allarma : nous n'avions pas cru jusques alors devoir craindre les Kalmouckes. L'officier qui commandoit dans le fort, n'étoit nullement propre à nous rassurer ; fort effrayé lui même, il craignoit d'être attaqué. Il nous dit qu'il y avoit peu de temps que les Kalmouckes s'étoient présentés à son fort, au nombre de cent, qu'après s'y être informés de la santé de l'impératrice, ils avoient dit qu'il y avoit encore dans le voisinage cent autres Kalmouckes, mais qu'ils n'en vouloient qu'aux Cosaques & nullement aux Russes. Le commandant regardoit ce propos comme une ruse de guerre, & croyoit que leur entreprise regardoit son fort.

J'allai chez le soldat blessé, dans l'espérance de lui être utile : il me raconta son aventure, & me dit qu'il avoit été attaqué par cent cinquante cavaliers kalmouckes, qu'il s'étoit aussi-tôt jetté dans la riviere, pour gagner l'autre bord à la

nage, que les Kalmouckes lui avoient tiré quelques coups de mousquet, que quelques-uns l'avoient poursuivi, & qu'un d'eux l'ayant atteint, lui avoit donné un coup de lance dans le dos, & à l'instant s'étoit retiré vers le gros de la troupe. Il ajouta qu'ayant atteint son camarade qui étoit derriere lui à quelque distance, ils l'avoient tué sur le champ, qu'ils avoient mangé très promptement du pain qu'il portoit, qu'ensuite ils avoient déchiré & partagé entr'eux ses habits. Je lui demandai s'ils n'avoient pas été les agresseurs, & ne s'étoient pas servis de leurs armes : il me répondit qu'ils n'avoient tiré que sur les saiga, & n'avoient vu de Kalmouckes qu'à l'instant qu'ils furent attaqués. On alla visiter le champ de bataille, & l'on n'y trouva que dix-sept traces de chevaux. Cette observation nous rassura ; nous en conclûmes que le récit du soldat n'étoit point exact, & que ces dix-sept cavaliers étoient des voleurs kalmouckes.



CHAPITRE XVIII.

Ruines de Sempalat & fort de même nom.

NOus partîmes pour Sempalat dès le lendemain de notre arrivée : le chemin est montagneux, sablonneux & difficile; il traverse une partie du désert. Sempalat est dans ce désert environ à quatre lieues du fort qui en a tiré le nom qu'il porte. Les Russes ont ainsi nommé cet endroit, parce qu'on y voit les restes de sept anciennes maisons bâties en pierre : on les appelle en langue kalmoucke, le couvent de darchan tsortchi. C'est une espece de couvent que ce kalmoucke idolâtre fit bâtir, & qu'il habita : on n'y trouve ni ordre ni magnificence ; ce sont six maisons élevées sans symmétrie l'une auprès de l'autre. La plûpart n'ont que quatre murs : l'une est quarrée, une autre est pyramidale, toutes les autres sont rectangles. On voit encore dans l'une deux idoles de bois, qui représentent des ours : dans une autre le plancher est d'ardoise, le plafond de briques, & il y a quelques figures humaines peintes sur le plâtre ; mais le

temps les a rendu méconnoissables, & le peu qu'il a épargné ne fait point regretter ce qu'il a détruit. On n'y voit pas une seule voute, & le dessus des portes appuie sur une simple planche. Il y avoit dans ces bâtimens quelques morceaux de porcelaine : nous y vîmes aussi une grande fosse, d'où l'on a tiré depuis peu deux onces d'or, qui étoit, dit-on, fort pâle, & nous trouvâmes parmi des ruines, une colonne de pierres brisée en deux, dont le chapiteau représentoit une tête humaine.

On se sert dans ce canton d'une espece de chaloupe, nommée saissanka, qui fut inventée par Likherov, général major. Ce général marchant à Nour-Saissan, ou le Lac des Nobles, l'an 1720, trouva les eaux si basses, qu'elles ne pouvoient porter de gros bateaux, & ceux du pays étoient trop petits. Il fit construire des chaloupes qui transporterent ses troupes, ses munitions & son artillerie. On se sert encore aujourd'hui de celles de ces chaloupes, qui sont restées dans le pays; on en construit tous les ans du même modele, parce qu'elles sont très commodes : en mémoire de l'expédition dans laquelle elles servirent, on les appelle saissanka.

Le fort de Sempalat fut conſtruit en 1718, ſur la rive orientale de l'Irtich. Il eſt entouré d'un foſſé, d'une ragatte ou barriere, & d'un retranchement en bois ou nadolobi. Tous les habitans ſont promichlennikes ou ſlouchivies. Les environs ſont agréables, & paroiſſent fertiles, cependant on n'y cultive aucun arbre fruitier. On y mange une eſpece de melon que l'on appelle concombre kalmoucke. (*a*) Ce fruit, lorſqu'il eſt mur, a l'odeur agréable du melon, & plus de ſaveur à mon goût qu'aucune eſpece de melon que je connoiſſe. On y cultive auſſi des arbouſes; mais elles n'égalent celles d'Aſtracan ni en groſſeur ni en bonté. Un très bon manger de ce pays eſt un agneau kalmoucke : ils ſont plus communs que les agneaux ruſſes, & le plus beau, le plus gras coute trente-cinq copekes, ou quarante-ſix ſous huit deniers.

Ici comme à Iamichéva, il n'y a

(*a*) Melo rotundifolius, fructu longiſſimo, tereti, non ſulcato Melo rotundifolius fructu oblongo, tereti, non ſulcato, ex flavo & viridi colore vario. *Amman ſtirp. rarior. in imp. ruthenico ſponte provenient. icon. & deſcript. St. Peterburg.* 1739, *p.* 8 & 9, *n°.* 12 & 13.

point de toit de charpente. On n'y connoît point l'usage des vitres; les fenêtres ne sont garnies que de carreaux de papier : il n'y en avoit même pas à la chancellerie, où nous logeâmes; on ne les plaça qu'à notre arrivée, & nous trouvâmes nos chambres fort sombres.

CHAPITRE XIX.

Ancienne habitation d'un Kalmoucke idolâtre. Tombeaux kalmouckes. Ruisseau de Beressovka.

NOus trouvâmes dans le désert, à quelque distance du fort Sempalat, les ruines de l'ancienne habitation d'un kalmoucke idolâtre : on n'y voit plus que les fondemens d'une maison qui étoit divisée en six chambres. Aux environs de cette maison, l'on apperçoit des canaux pratiqués dans la campagne : ils ont sans doute été faits par les anciens habitans de ce canton, pour conduire l'eau dans leurs champs. Il est probable qu'ils étoient Boukhares : Boustoukan ayant conquis la petite Boukharie, emmena en captivité tous les Boukhares qu'il put trouver. De plus, ce n'est que

depuis peu que toute la contrée, depuis Omsk, en remontant l'Irtich, est habitée par les Kalmouckes, & ce peuple ne cultive point, mais vit du produit de ses troupeaux : le chef même des Kalmouckes n'a point d'habitation fixe. La principale raison de cette vie errante est peut-être la nécessité de chercher de nouveaux pâturages, quand leurs troupeaux ont consommé toute l'herbe de ceux où ils sont : ils paissent pendant l'hiver dans la Kalmouckie, parce qu'il y tombe peu de neige. Les Kalmouckes ne cherchent donc que des pâturages, & ne pensent point à cultiver.

A deux lieues par delà ces ruines, on trouve une riviere qui se jette dans l'Irtich, du côté de l'occident : les Kalmouckes l'ont nommée riviere des trois bœufs; ils la descendent ordinairement lorsqu'ils vont en Russie. Les bords en sont très-montagneux, & l'on y trouve beaucoup de loutres & de castors.

Plus loin s'élevent de hautes montagnes, où nous vîmes plusieurs tombeaux; ce sont des monumens des anciens Kalmouckes ou Boukhares : nous en avions vu de pareils dans tout notre voyage le long de l'Irtich. Les habitans de ce pays les ont ouverts, & en ont

ſouvent tiré beaucoup de morceaux d'or & d'argent ; ce ſont ordinairement des garnitures de harnois, de grands cachets, des braſſelets & quelquefois des idoles : il y en a auſſi de fer, de cuivre ou de laiton. Notre peintre trouva dans un de ces tombeaux, entre Sempalat & Iamichéva, de petits coins de fer quarrés, pointus & pyramidaux. Si les gens qui ouvrent ces tombeaux y gagnent quelque choſe, l'hiſtoire y fait une perte preſque irréparable : ils fondent tout l'or & l'argent, & jettent le fer & le cuivre.

En ſortant de ces montagnes, nous arrivâmes au ruiſſeau de Béreſſovka : les eaux de ce ruiſſeau, pures & claires comme un cryſtal, coulent ſur de gros cailloux, avec un murmure agréable, à l'ombre des bouleaux qu'elles arroſent ; les bords ſont couverts de fleurs & de tapis de verdure ; l'Irtich & les montagnes voiſines forment une vûe charmante, & le concert des oiſeaux où le roſſignol tient le premier rang, accomplit les charmes de ce beau lieu.

Les vallées où nous paſſâmes enſuite ſont fertiles & belles : on y voit quelques tombeaux qu'on n'a point fouillés ; ils ſont preſque tous entourés de pierres miſes de bout de l'eſpece de celles

des environs ; ce ſont des pierres ordinaires ou des ardoiſes. L'endroit où eſt le mort, eſt rempli de pierres & de terre. Nous nous arrêtâmes près d'un beau ruiſſeau nommé Oulba, dont les bords ſont de grès & de gros cailloux, & à demi-lieue au-delà nous trouvâmes Ouſt-Kaméno-Gorskaia-Krépoſt, qui eſt à quinze cents quarante lieues de Saint-Péterbourg.

CHAPITRE XX.

Ablai-Kit. Ouſt-Kaméno-Gorsk. Autres tombeaux kalmouckes.

ENviron dix-huit lieues à l'occident de l'Irtich, il y a un endroit fameux depuis quelque temps ; on le nomme Ablai-Kit ou Ablain-Kit : il conſiſte en quatre maiſons. Deux de ces maiſons ſont bâties ſur un fondement fort élevé au deſſus du rez-de-chauſſée. La premiere eſt une grande ſalle où il y a deux fourneaux placés chacun dans un angle : ils ſont pointus par en haut & par en bas, & ventrus par le milieu ; au fond il y a un trou par où pouvoit couler quelque matiere, & un autre où l'on plaçoit un ſoufflet.

Dans la maison qui est derriere celle-ci, on voit de même une grande salle, dans laquelle il y avoit autrefois près de l'entrée, sur un piedestal, une grande idole de terre, qui en contenoit seize autres. Derriere ce piedestal, le mur étoit orné de peintures extraordinaires, comme d'un homme à quatre têtes & vingt-quatre bras, d'un autre à deux têtes & huit bras : je n'ai pas la patience de les décrire, & en renvoyant les curieux aux figures des alchymistes, je crois en dire ce qu'il faut. Il y avoit aussi dans ce bâtiment une grande caisse à plusieurs cases, où l'on trouva des manuscrits, qui sont à présent dispersés dans toute la salle.

Les maisons sont de brique, & percées de quelques trous, mais il ne paroît pas qu'on y ait fait de fenêtres. Nos soldats nous apporterent beaucoup de manuscrits, tant kalmouckes que Tangoutes, de toute forme, de toute espece, & en différens caracteres. Les Tangoutes étoient sur du papier fort uni, bleu ou blanc, ou de couleur d'or ; tous les kalmouckes sur du papier blanc & en encre noire ou rouge. Nous trouvâmes aussi quelques papiers imprimés, & on nous apporta des caracteres en

bois : ils étoient longs, quadrangulaires & portoient des lettres mongales. A la couleur noire dont ils étoient teints, on voyoit clairement qu'ils avoient servi ; mais nous ne trouvâmes rien d'imprimé avec ces caracteres On nous apporta aussi quelques figures peintes sur bois en detrempe & asses mauvaises, mais bien conservées ; c'étoit un des ornemens du plancher de la seconde maison : elles représentoient une espece de saint. On nous donna dans Oust-kaméno-gorsk une image pareille, peinte en petit sur du papier, mais avec plus d'art.

Il y avoit encore dans ces maisons un grand nombre de manuscrits, & quoiqu'on eût enlevé les mieux conservés, on pouvoit lire ceux qui restoient. Ablaikit étoit autrefois le temple d'un prince kalmoucke, appellé Ablai, de la famille des Khochotes : il vivoit vers le milieu du siecle dernier, & fut dépossédé vers l'an 1671, pendant les guerres civiles des Kalmouckes.

Durant le séjour que nous fîmes à Oust kaméno gorsk, nous vîmes toutes les nuits à l'orient, une grande clarté ; c'étoit le désert qui bruloit derriere les montagnes. Les Kalmouckes de ce

pays y mettent eux-mêmes le feu pour arrêter les Cosaques : ceux-ci ne vont jamais qu'à cheval, & les Kalmouckes brûlant les fourages qui sont entre eux & leurs ennemis, les empêchent d'approcher.

Le fort d'Oust-kaméno-gorsk a tiré ce nom d'une montagne voisine : il est à l'occident de cette montagne dans une plaine assés spacieuse & sur un bras peu profond de l'Irtich. Le rempart est de terre & revêtu de fascines, parce qu'on éprouve souvent ici des tourbillons, qui bouleversent aisément un simple rempart de terre. Les environs paroissent moins bons que la campagne de Sempalat; nous n'y trouvâmes que peu d'arbouses & de concombres kalmouckes. La sauge & l'hysope y croissent en grande quantité : on y trouve aussi beaucoup d'animaux, des cerfs, des chevreuils, deux especes particulieres de chevres sauvages, des élans, des sangliers.

Depuis que l'impératrice a fait ordonner de prendre des argalis & des maralis vivans, & de les envoyer à Péterbourg, la chasse s'en fait comme il suit. On creuse une fosse de la longueur, largeur & hauteur dont est l'animal que l'on veut prendre; de part & d'autre de cette

foſſe, on fait une longue haie & l'on recouvre la foſſe avec des gaſons : lorſqu'il vient un animal qui veut paſſer au-delà de cette haie, comme il ne trouve qu'une ouverture, il s'y lance; mais n'y pouvant arriver qu'en paſſant ſur la foſſe, il enfonce le gaſon, y tombe & la bête eſt priſe. On dit qu'il ſe prend quelquefois à ce piege des cerfs ſi grands & ſi vieux, qu'on ne peut les apprivoiſer & qu'il faut les tuer ſur le champ. L'impératrice fait payer pour un argali deux roubles & demi, qui font 16 livres 13 ſols 4 deniers monnoie de France.

M. Muller viſita ici quelques tombeaux que l'on n'avoit point encore ouverts : il vouloit en voir la forme intérieure. Le mort y eſt couché par terre, la tête tournée vers l'orient : tous les os avoient conſervé leur ſituation naturelle ; ils s'étoient ſeulement amollis. Nous y trouvâmes auſſi quelques petits morceaux de fer, mais la rouille les avoit ſi fort endommagés, qu'on ne pouvoit voir à quoi ils avoient ſervi. Le reſte de la foſſe étoit rempli de cailloux, de l'eſpece de ceux des ruiſſeaux & des rivieres du voiſinage.

CHAPITRE XXI.

Mine de la montagne plate & de Piktova Kalmouckes Ourongaï.

EN quittant Oust-kaméno-gorsk, nous revînmes sur nos pas. Entre les ruisseaux de Gluboka & de Béréssovka, nous trouvâmes une espece particuliere de petits amandiers : j'en emportai quelques pieds jusqu'au Béréssovka, & je les plantai sur les bords de ce ruisseau pour en augmenter les charmes.

A quatre lieues de Loube il y a une montagne nommée Ploskaïa - gora, c'est-à-dire la montagne plate ; c'est là qu'on tire la mine que l'on fond à Kolivan. Nous nous y rendîmes par de hautes montagnes d'un accès assés difficile, & nous y vîmes un nid de minerai qui étoit à découvert : la mine n'est pas à plus de huit toises de profondeur. Nous y trouvâmes trente mineurs, qui peuvent tirer en un jour depuis quatre cents jusqu'à huit cents livres de minerai : la qualité en est bonne, mais on ne peut exploiter cette mine que pendant les

trois mois d'été : le printemps & l'automne les Cosaques fréquentent ce canton, & en hiver la neige couvre toute la mine. Au pied de cette montagne qui est arrosée par l'Ouba, les mineurs ont de petites huttes d'écorce de bouleau.

A quelque distance de cette mine est la montagne de Piktova ou des sapins blancs, où il y a cinq autres mines qui rendent beaucoup. On y trouve le minerai à peu de profondeur : il n'y a point ici de terriers à plus de quinze toises de la surface & presque tous ne sont qu'à sept. La mine y est en filons considérables & donne douze pour cent de cuivre pur : on n'y a pas la peine de rechercher les filons ; il ne faut que suivre les puits des anciens habitans du pays. Il n'est pas facile de dire quels étoient ces habitans : ce n'étoient point des Kalmouckes, car ils ne savent encore aujourd'hui que fondre le fer. A un quart de lieue au sud de Piktova, il y a une montagne, & à un quart de lieue plus loin une autre montagne appellée Goltsovka-gora, où l'on trouve aussi quelques puits. On trouve des puits de mines sur presque toutes les montagnes de cette contrée, & la plûpart des

travaux anciens ne ſont que des puits ; il y en a quelques-uns de huit toiſes de profondeur, mais ce n'eſt qu'en un terrein mou & qui cede aiſément au marteau : il y a donc apparence qu'on ne connoiſſoit point alors ici l'uſage de la poudre.

Nous rencontrâmes à Kolivan une petite caravane de Kalmouckes ourongaï ou tributaires ; ce ſont des payſans kalmouckes qui ne ſervent point à la guerre. Ils ont un petit prince qu'ils nomment Omba & ils habitoient autrefois ce canton-ci. Lorſqu'on y établit une fonderie, ils vinrent faire à ce ſujet des repréſentations, mais ayant été pillés deux fois par les Coſaques, ils ſe ſont retirés de ce canton & habitent maintenant à la ſource de la Tchariche, qui eſt environ à trois journées de Kolivan : ils ſont fort amis des Ruſſes comme tous les autres Kalmouckes. Ayant été avertis l'année derniere d'une irruption des Coſaques, ils vinrent en informer les habitans de cet endroit-ci. Leur avis fut ſalutaire ; les Coſaques vinrent en effet juſqu'auprès de ce fort, mais on les y attendoit ; on en prit un & on chaſſa le reſte.

Ces Kalmouckes portoient preſque tous

tous de longues robes, des bonnets ronds, rouges, bordés de fourrure & couronnes d'une houppe jaune ; ils avoient la taille petite, les yeux petits, les joues grosses, le menton long, les cheveux coupés, excepté une touffe qui leur pendoit fort bas par derriere ; il y en avoit deux, encore garçons, qui portoient chacun quatre de ces touffes ; ils étoient venus ici pour acheter des vivres. Après que nous leur eûmes parlé quelque temps, nous les engageâmes à tirer des fleches : les leurs sont assés larges & peu pointues ; ils s'éloignerent à la distance de sept à huit toises, & ensuite dresserent des buts de toute espece. Ils passerent devant ces buts à toute course de cheval & tirerent une fleche à chaque but avec une ádresse étonnante : il est rare qu'ils les manquent. Ce ne sont pourtant que de simples paysans, qui n'ont reçu vraisemblablement aucune instruction académique : ils ont les étriers fort courts, le carquois à la droite & l'arc à la gauche. Ils nous montrerent deux des fleches dont ils se servent à la guerre & qui sont plus pointues & plus tranchantes que celles qu'ils portoient : ces dernieres sont les fleches de chasse.

CHAPITRE XXII.

Mines de Kolivan. Russes schismatiques.

IL y a sur la montagne de Kolivan une fonderie de cuivre : on y voit vers le bas les restes de la premiere fonderie qu'on y a établie, & du rempart qui l'entouroit ; on la rebâtit dès l'année suivante (1729) à l'endroit où elle est actuellement, parce qu'il parut plus commode. Il y a au haut de la montagne un puits profond de dix-sept toises & un filon de cinq pieds, dont la mine est bleue & verte : elle donne vingt-quatre pour cent, & c'est la plus riche de cette contrée : on l'a cependant abandonnée depuis 1732, ainsi que toutes les autres des environs, parce qu'un incendie qui s'étendit depuis l'Irtich jusqu'à l'Ob, les brûla toutes dans cette même année. On n'a exploité depuis ce temps que celle de Picktova & de Ploskaïa, parce qu'étant fort pyriteuse, elle est facile à traiter, & qu'au contraire les mines de Kolivane & de Voskrésenski ne se laissent pas réduire en matte.

A un quart de lieue de cette montagne, il y en a une autre, au midi, nom-

mée sinaia sopka ou la solitaire bleue, parce qu'à certaine distance elle paroît bleue ; elle est extrêmement haute : lorsque le temps est serein on l'apperçoit de soixante lieues. Elle est fameuse dans cette contrée & sert de guide aux voyageurs : on y trouve de petites zibelines noires, qui n'ont pas le poil fort long, mais la chasse en a été défendue de peur que le travail des mines n'en souffrit. On dit que cette espece est fort commune dans cette chaine de montagnes & jusques chez les Kalmouckes tributaires : on les connoît sous le nom de zibelines de Kankaraga.

Plus loin est le lac Biélo & la montagne de Voskrésenski. On a tiré de ce lac au ruisseau de Bielka, un canal qui fait aller les machines des mines. Près de ce lac, il y en a encore trois autres petits, dont l'eau pourroit servir aux mines, & faire aller continuellement les plus grandes machines ; mais il paroît que le peu de bois que l'on a ici, empêche d'y établir de grands ateliers. Les montagnes de Voskrésenski sont presque entièrement à l'occident de la fonderie ; la mine la plus voisine est à deux lieues, la plus éloignée à deux &

demie. Dans cet espace d'une demi-lieue on a établi neuf terriers, parce qu'on y a trouvé autant d'anciennes fouilles. Ces montagnes sont fort pauvres en comparaison de celles de Pick-tova & de Kolivan ; il est vrai qu'elles sont remplies de minerai, mais il y est presque tout par nids, & dans des crevasses. L'incendie dont j'ai parlé ci-dessus, brûla tous les bâtimens de ces mines, & des mineurs expérimentés en ayant reconnu le peu de valeur, on a cessé d'y travailler.

Ce fut de quelques paysans chasseurs établis sur l'Ob, que Démidov reçût en 1725, les premiers minerais & quelques indices de l'endroit où étoit la mine. Il obtint un privilege pour l'établissement d'une fonderie, fit l'année suivante plusieurs fouilles, & en 1727 établit la fonderie de Kolivannkagora : elle est dans la montagne & protégée par un fort à quatre bastions de terre, entourés d'un fossé. Vers l'occident est un village, & au nord la fonderie : un mur de terre entoure le tout.

Le commandant & les mineurs logent dans la citadelle. Le principal atelier est composé de cinq autres ; il y a dans le premier cinq fourneaux & un martinet à

cuivre ; dans le ſecond deux caſſes, un fourneau d'affinage & un moulin à broyer du ſel ; dans le troiſiéme on étame & l'on travaille le cuivre ; dans le quatriéme il y a cinq forges dont les ſoufflets ne vont qu'à bras ; dans le cinquiéme un moulin à ſcier & un bocard à charbon. On y envoiè des fondeurs & des forgerons de Catherinebourg & de Névianski, mais la plûpart des mineurs ſont des payſans de différentes provinces, qui viennent gagner ici de quoi payer l'impôt. Dès qu'ils ont atteint leur but, preſque tous retournent chez eux, & les travaux de la mine en ſouffrent. Demidov a établi quelques villages ſur la Tcharich, qui contiennent au plus cinquante habitans, & il en faudroit au moins huit cents pour bien exploiter cette mine.

Il n'y a point d'égliſe dans ce fort ; la plûpart de ceux qui y travaillent ſont des ſchiſmatiques qui ont abandonné l'égliſe grecque ou ruſſe : on dit qu'ils ont leurs livres particuliers ſur leſquels ils ſe reglent. Il leur eſt preſcrit de ne boire ni manger dans aucun vaſe dont un Ruſſe fidelle ſe ſeroit ſervi, de n'aller dans aucune égliſe ruſſe, de s'abſtenir entierement d'eau-de-vie & de ne faire le ſigne

de la croix qu'avec deux doigts comme les prêtres russes, lorsqu'ils bénissent le peuple. Au reste, il paroit que les reproches faits à la religion russe par ces schismatiques, n'ont pour objet que de petites choses. Il n'y a peut-être pas entre eux plus de différence qu'entre les luthériens orthodoxes & les luthériens piétistes. Un d'eux qui étoit malade me vint consulter : je lui proposai de se purger, mais il ne voulut pas y consentir, disant qu'il commettroit un grand péché s'il prenoit une médecine; je lui représentai qu'il se trompoit, que Dieu nous avoit ordonné de prendre de nous tout le soin possible : il me répondit que s'il le faisoit, il s'attireroit l'inimitié de ses compatriotes; je lui conseillai de la prendre en secret, & je l'y déterminai.

Le principal schismatique de ce canton, est un prétendu *fouilleur de mines* qui habite sur la Tcharich, & à qui l'on attribue la fondation d'un couvent de filles. C'est un paysan dont la conduite peut prouver que sa religion ne détruit point l'esprit de fourberie. On m'a assuré que quelques uns de ses compatriotes ayant découvert une mine fort riche, il leur persuada de la lui indiquer,

& courut auſſitôt à Démidov, dont il reçut une ample récompenſe qu'il garda pour lui.

La fonderie de Kolivan eſt aujourd'hui une des plus conſidérables qui ſoient en Europe: on a trouvé de nouveaux filons; le nombre des ouvriers s'eſt accru. Démidov en a porté des échantillons à Catherinebourg; il les a montrés à d'habiles mineurs, il les a fait eſſayer, & l'on s'eſt bientôt apperçu qu'ils n'étoient pas ſeulement riches en cuivre, mais encore en argent, & de plus que cet argent tenoit aſſés d'or pour mériter qu'on en fît le départ. Démidov a donc établi de nouveaux ateliers avec des fourneaux d'affinage. Ces derniers établiſſemens ſont encore devenus plus néceſſaires depuis qu'aux environs de Kolivane on a découvert une montagne ſi riche en mines de cuivre tenant argent, que l'on y a trouvé des filons de deux à trois pieds de largeur & qui s'étendent à plus d'un mille d'Allemagne. On y trouve une quantité d'or natif aſſés conſidérable: il s'y montre quelquefois, ſoit dans la mine, ſoit à la ſurface, en grains ou en petites feuilles aſſés épaiſſes.

La découverte de cette mine a été

ſuivie de celle de pluſieurs autres qui s'étendent à l'orient au-delà d'Ouſt-kaméno-gorsk, paſſant entre ce fort & Nor-ſaiſſan, juſqu'à la riviere de Bouktou-ma qui ſe jette dans l'Irtich. Il y a donc lieu de croire que cette vaſte étendue de pays qui eſt entre l'Irtich & l'Ob eſt remplie de mines très riches & quelle que ſoit l'ardeur que l'on apporte à l'exploitation de ces mines, qu'il s'écoulera pluſieurs ſiecles avant que l'on ait épuiſé ce tréſor. Il n'eſt pas beſoin d'y conſtruire des machines diſpendieuſes pour en tirer les vapeurs ou l'eau ſuperflue: le minerai eſt par tout à peu de profondeur, & un puits de dix toiſes eſt une choſe très rare dans ce canton. A quelque diſtance des mines, Démidov a fait bâtir un village ſur les bords de l'Ob, une des plus grandes rivieres de la Sibérie.

CHAPITRE XXIII.

Commencement de la Sibérie proprement dite. Tatares Théléitiches.

NOus paſſâmes enſuite la Tchoumich, & nous fûmes alors dans la Sibérie proprement dite. Les habitans de

ce canton ne croyoient pas que nous fussions chrétiens, parce qu'ils ne nous voyoient pas faire le signe de la croix : nous nous apperçûmes cependant qu'ils s'étonnoient qu'étant chrétiens, nous fussions aussi affables.

Il y a sur la Tchoumich beaucoup de Tatares, dont la plûpart sont theléiti-ches, mais ils sont moins nombreux qu'ils ne l'ont été : plusieurs quitterent ce canton lors des irruptions des Kalmouckes & allerent plus avant dans la Sibérie : ils reviennent maintenant dans leur ancien pays.

Le village de Kaltirak est environ à cinquante lieues de la Tchoumich : il croît aux environs des pins, des bouleaux & des peupliers. Il n'y avoit dans ce village que quatre familles russes ; tous les autres habitans étoient Tatares, la plûpart Théleitisches ou Kichtimiches ; plusieurs d'entre eux furent baptisés lors du voyage apostolique fait chez les Ostiaques par Philophei archevêque de Tobolsk, mais ils font peu de cas de cet avantage. Les chrétiens de ce canton se croient obligés de porter la croix qu'ils ont reçue au baptême, mais ceux-ci ne la portent point ; ils disent hardiment qu'on les a forcés à recevoir le baptême

& qu'ils ne l'auroient jamais fait de leur plein gré : cependant lorſqu'on le deſire ils font le ſigne de la croix : ils ſe marient comme les chrétiens & vont quelquefois aux égliſes ruſſes.

Nous allâmes voir une maiſon de ces Tatares, & nous y trouvâmes auſſi des bancs larges & bas, avec deux cheminées, dont une pour la cuiſine ; le foyer en eſt preſque au raz du plancher, au lieu qu'il eſt fort élevé chez les Tatares précédens.

Nous fîmes venir une femme & une fille Tatares-Théléïtiſches : cette femme étoit fort belle, elle avoit les cheveux noirs, la peau blanche, l'air doux, agréable & la taille avantageuſe. Nous lui demandâmes ſi elle étoit contente de ſon mari (qui étoit avec elle & n'avoit qu'un œil) & ſi elle ne deſiroit point d'en avoir un plus agréable : elle nous fit entendre qu'elle verroit volontiers cette métamorphoſe, mais que Dieu ayant voulu le lui donner tel, elle en étoit ſatisfaite : elle s'énonçoit aſſés bien en Ruſſe & paroiſſoit ſpirituelle. Elle avoit une longue robe de ſoie rouge, ſur une chemiſe de laine, & portoit des bas de toile comme toutes les femmes tatares : le cou de la che-

mise étoit orné de perles de Chine ; elle étoit ouverte par-devant comme nos chemises d'homme, & garnie de boutonnieres & de boutons de différentes grandeurs. Elle portoit un bonnet tatare, très bien fait & garni de zibeline ; ses cheveux formoient deux tresses dont chacune passant sur l'épaule pendoit pardevant d'environ un pied, & retournoit de-là aux épaules où les extrémités de ces tresses étoient attachées ensemble : elle avoit à chaque oreille deux anneaux d'argent, l'un grand & l'autre petit. A celui-ci pendoit une pierre bleue enchâssée par l'extrémité supérieure dans un chaton d'argent : à l'autre pendoit une plaque presque ronde, un peu étroite & percée par le bas, à laquelle étoient attachés cinq petits globes ou pierres. La fille étoit habillée de la même maniere, excepté que ses habits étoient moins bons & que ses cheveux formoient une seule tresse qui pendoit par derriere.

On nous dit qu'environ à deux lieues de Kaltirak il y avoit un endroit autrefois couvert d'eau, mais qui, depuis cinq ans, étoit sec & fumoit sans cesse. J'allai voir ce lieu merveilleux & j'y apperçus en effet beaucoup d'en-

droits qui fumoient ; mais la cauſe de cette fumée étoit facile à découvrir. La mouſſe avoit tellement multiplié dans ce marais, qu'elle couvroit toute l'eau, & le tonnerre ou quelque paſſant avoit mis le feu à cette mouſſe. A quelque diſtance de cet endroit, nous vîmes encore le même phénomene. Nous trouvâmes pluſieurs tombeaux auprès du village de Batchatska, qui eſt ſitué dans une vallée fort agréable. Ils reſſemblent à ceux dont j'ai parlé, mais on n'y trouve que de l'argent, du cuivre & du fer.

Environ à une lieue de Kousnetsk il y a un village de Tatares théléitiches, & dans ce village deux eſpeces de maiſons, dont les unes ſont habitées l'été, les autres l'hiver. Celles d'été ſont de figure ronde, pointues par le haut, & ont par le bas environ trois toiſes de diametre : on y entre par une petite porte qui regarde l'orient. A l'extrémité ſupérieure il y a un trou rond, qui ſert d'iſſue à la fumée. A l'intérieur & autour de ces habitations, il y a des bancs à la tatare ; au milieu la terre eſt un peu creuſée, & ce creux eſt le foyer. Elles ſont faites de joncs paſſés entre des baguettes attachées, intérieurement l'une à l'autre, & afin que la pluie n'y en-

tre pas, on met des écorces de bouleau entre les joncs & les baguettes. Nous vîmes distiller l'eau-de-vie dans une de ces cabanes : on faisoit cette opération au foyer ordinaire. Il y avoit sur un trépied un chaudron de fer garni d'un couvercle de bois, percé de deux trous, l'un au milieu & l'autre au côté. Celui du milieu étoit bouché ; on avoit adapté à l'autre un tuyau de bois recourbé, qui entroit dans un petit vaisseau placé dans un autre vaisseau de bois fait comme une auge & plein d'eau : c'est avec du lait de jument qu'ils font leur eau-de-vie. Ils commencent par le faire aigrir dans une espece d'outre qui paroit mal propre : de-là vient la mauvaise odeur qu'a leur eau-de-vie, quoiqu'elle paroisse assés forte ; ils en font un cas singulier, parce que l'ivresse causée par cette liqueur n'est point accompagnée de maux de tête comme l'ivresse du brandevin.

Ces Tatares ne sont point mahométans; leur religion n'a aucune forme générale, & leur foi paroît fort incertaine : ils croient un Dieu & l'honorent en se tournant vers l'orient tous les matins & prononçant avec ferveur cette courte priere, *ne me tue pas*. Il y a près

de leur village certains endroits qu'ils nomment Tailga en leur langue, qui differe du tatare commun; ces endroits ſont diſtingués par quatre poteaux de bouleau plantés en quarré à une toiſe l'un de l'autre; c'eſt là qu'ils font leurs dévotions au moins une fois chaque année. Ils tuent un cheval, l'écorchent & en mangent la chair auprès du tailga : enſuite ils empaillent la peau, lui mettent dans la bouche une ou deux branches d'arbre garnies de leurs feuilles, & placent ce ſimulacre de cheval ſur le tailga qu'ils garniſſent auparavant de traverſes. Le tailga & le cheval ſont toujours tournés vers l'orient. Les Tatares conſtruiſoient autrefois ces eſpeces d'autels loin de leurs habitations, mais s'étant apperçûs que les Ruſſes faiſoient un meilleur uſage de ces peaux de cheval conſacrées, ils ont rapproché les tailga de leurs demeures. Nous remarquâmes encore auprès du tailga trois pieux de bouleau, plantés ſur une ligne droite & joints enſemble par une corde. A l'extrémité ſupérieure des pieux étoit fixée horiſontalement une petite planche quarrée, & de chaque angle de cette planche s'élevoit un petit morceau de bois long de quelques pouces & entouré

de crins. Des rubans de différentes couleurs, & longs d'environ deux pouces pendoient à la corde : j'en comptai quatorze dans chaque intervalle. Le dessus du pieu du milieu étoit orné d'une peau de liévre, & il y en avoit une d'hermine attachée à la corde entre le premier & le second pieu. La chair de ces animaux est peut-être aussi un mets de leur saint repas. Nous demandâmes si ce privilége étoit accordé à d'autres bêtes, & on nous fit entendre qu'il n'y avoit que les trois que j'ai nommées. On nous dit que le renard en étoit exclus, parce qu'il creuse la terre.

Les tailga sont regardés comme des lieux saints, & les peaux que l'on y place sont des offrandes faites à Dieu. Pendant les cérémonies qui accompagnent ces offrandes, les Tatares font souvent leurs prieres. Ils donnent à leur prêtre le nom de kamm, & c'est de lui que dépend tout l'ordre des cérémonies. Ils disent que ce kamm passe quelquefois des nuits entieres dans la campagne pour étudier ce qu'il doit ordonner. Il ne sait pas plus lire & écrire que le reste des Tatares, & les signes qui font connoître qu'il est digne de la prêtrise, sont des convulsions pareilles à celles de

nos possédés. Il dit durant ces convulsions, que Dieu l'a ordonné prêtre, & il en est crû. Dès qu'il est reconnu pour tel, il est sorcier; par la vertu de son tambour, il peut rendre ce qu'on a perdu, guérir les malades & prédire l'avenir: cependant les Tatares nous ont avoué que ses prophéties & ses cures n'étoient pas toujours des plus certaines. Nous aurions vu avec plaisir quelques-uns de ses tours, mais notre foi, à cet égard, paroissant fort chancelante, on nous dit qu'il n'y avoit point de kamm dans le canton.

Ces Tatares ont plusieurs femmes. Ils ne mangent point de cochon, mais ils boivent de l'eau-de-vie, & s'enivrent assés souvent. Leurs femmes ne sont pas belles, & presque toutes fument du tabac. Une d'elles m'ayant vu charger une pipe, tira la sienne de sa poche & demanda de quoi la remplir. Cela fait, elle l'alluma, avala toute la fumée, & donna la pipe à une autre qui en fit autant: avaler la fumée du tabac est un usage général parmi ce peuple. Quelques-uns de ces Tatares brûlent leurs morts, d'autres les enterrent. Ils n'ont dans l'année que deux jours de fête: celui dont je viens de parler est le jour

défigné pour la provifion d'eau-de-vie. Il y auroit encore fans doute beaucoup de chofes à dire de ces Tatares, mais ils font artificieux & cachent avec foin leurs ufages.

CHAPITRE XXIV.

Volcan. Tatares abintfiens, verk-tomskiens. Sortileges du Kamm.

SElon certaines relations, il devoit y avoir un volcan près de l'embouchure du ruiffeau d'Abachéva, qui fe jette dans la Tom. Les habitans du pays confirmoient ces relations, & nous affuroient que ce volcan fumoit fans ceffe. M. Muller & moi, nous nous y rendimes, & nous vîmes en effet quelque fumée fortir çà & là du pied de la montagne. Lorfque nous fûmes plus près, nous fentîmes une odeur très-forte : enfin, nous arrivâmes à l'endroit du feu, & nous vîmes que c'étoit un terrein réfineux qui bruloit. Le lit de terre n'étant pas profond, on pourroit éteindre ce feu.

En defcendant la riviere de Tom, on trouve un petit village de Tatares abintfiens. Leurs huttes font à moitié enterrées : quelques-unes étant couvertes de

traverſes, reſſemblent aſſés à des haies. Les trous de ces eſpeces de haies ſont bouchés tant bien que mal avec toutes ſortes de matériaux, & les traverſes qui forment le toit, ſont couvertes de terre: la fumée ſort par un trou pratiqué au milieu du toit. L'intérieur de ces maiſons eſt comme chez les Théléitiens : il paroît ſeulement un peu plus ſale. Nous trouvâmes un ſeul homme dans tout ce village : ils étoient tous à labourer. Nous ne pûmes nous informer ni de leur religion ni de leurs coutumes : tout ce que nous en apprîmes, fut qu'elles étoient conformes à celles des Théléitiens. Le principal objet de notre voyage, étant de voir le kamm en exercice de ſorcier, nous le demandâmes ; mais on nous répondit qu'il étoit mort il y avoit deux mois. Nous voulûmes voir du moins ſa hutte ; on nous dit qu'on l'avoit détruite, & l'on nous en montra les ruines : c'eſt un uſage général parmi ce peuple, de détruire les maiſons de ceux qui meurent. Nous demandâmes enfin où étoit le tambour magique : on l'avoit enterré avec le kamm. Les femmes de ces Tatares ſont habillées comme les Théléitiennes.

Les femmes & filles tatares verk-

tomskiennes ont de chaque côté quatre tresses qui pendent par devant : ces tresses sont ornées d'un bout à l'autre de coquillages de porcelaine, & terminées par des cachets pareils à ceux qu'on vend en Russie. Une de celles que nous vîmes, portoit de chaque côté à même hauteur, quatre grands coquillages de porcelaine disposés en croix. Les filles avoient de plus autour de la tête un ruban orné de ces coquillages.

On nous avoit dit que les Tatares qui habitent le long des rivieres de Kondoma & de Mraissa, connoissoient l'art de fondre le fer, & que l'on n'avoit dans ce canton que celui qu'ils forgeoient. Lorsque nous fûmes à leur village nommé Gadœva, nous regardions de tous côtés pour découvrir la fonderie, & ne voyions aucun bâtiment différent des autres ; tout ressembloit au village abintsien, que nous avions vu peu auparavant. Cependant on nous conduisit à une habitation dans laquelle il y avoit un fourneau ; nous jugeâmes alors que toutes les huttes pouvoient être des fonderies, & qu'il seroit inutile ici d'en bâtir à grands frais, comme l'on fait en Europe. Le foyer qui sert de cuisine, & qui est un trou fait dans la terre, est

une partie du fourneau. Un chapiteau d'environ un pied de hauteur, de la largeur du foyer, c'eſt-à-dire, d'un demi-pied de diametre, & qui diminue de ſorte qu'il n'a vers le haut qu'un pouce & demi, fait avec le foyer tout l'appareil métallurgique. Il y a au-devant un trou que l'on bouche durant la fuſion, & par le côté un autre trou par lequel paſſent deux ſoufflets. Deux hommes ſervent ce fourneau : l'un ſtratifie alternativement le charbon & le minerai; celui-ci doit être pulvériſé, il remplit le fourneau de ces deux matieres, tandis que ſon compagnon fait aller les deux ſoufflets. Dès que le charbon eſt un peu conſommé, il en remet, ainſi que du minerai, & continue de la ſorte juſqu'à ce qu'il ait mis environ trois livres de minerai : ils ne peuvent en fondre davantage. Le fondeur ſouffle encore quelque temps, enſuite ôtant avec des pinces la pierre qui bouche le trou de devant, il cherche le métal parmi les cendres dont le foyer eſt rempli, & le frappant avec un morceau de bois, il fait tomber les charbons qui s'y étoient attachés. De trois livres de minerai, ils retirent ordinairement deux livres de fer, qui paroît encore aſſés groſſier, mais cepen-

dant fort bon. Tandis que l'on fondoit devant nous, nous envoyâmes chercher le kamm du village : il vint avec son tambour magique, qui ressembloit à un crible, & étoit garni d'une peau à l'un des deux bouts ; l'autre bout étoit traversé par un morceau de bois mince au milieu, plus gros de chaque côté, creusé en forme de verre, pour augmenter le son, enfin mince & triangulaire aux extrémités. Ce morceau de bois est traversé par une verge de fer, mais non pas à la partie mince du milieu, qui sert de poignée : d'un côté de cette verge, pendent cinq morceaux de fer, percés ; quatre de l'autre côté : il n'y a qu'une baguette faite d'un morceau de peau de liévre, cousu & rembourré. Le kamm s'étant fait donner son tambour & sa baguette, commença ses sortiléges : il parloit souvent en sa langue, grommeloit quelquefois comme un ours, couroit çà & là comme un furieux, & sembloit ensuite revenir à lui : il faisoit des contorsions & des grimaces effroyables, tournoit, fermoit les yeux comme s'il tomboit en foiblesse. Lorsqu'il eut joué cette farce pendant un quart d'heure, un autre prit le tambour, & le sortilége fut fini. Nous lui demandâmes ce que

tout cela ſignifioit, & il nous répondit que lorſqu'il vouloit tirer du diable la connoiſſance de l'avenir, il l'attaquoit de cette façon, & qu'il l'avoit fait pour nous ſatisfaire, mais que cette fois le diable avoit été ſourd. Nous apprîmes que ces gens couroient à leur kamm, lorſqu'ils avoient perdu quelque choſe, qu'ils étoient malades, qu'ils vouloient connoître l'avenir ou ſavoir des nouvelles d'un ami abſent. Le kamm leur fait croire qu'il ſait tout cela, qu'il appelle le diable, qu'il apparoît toujours de nuit ſous la forme d'ours, & l'inſtruit de ce qu'il demande. Il en eſt quelquefois, dit-on, traité cruellement, lors même qu'il ne l'appelle pas, ſur-tout pendant ſon ſommeil; ſes concitoyens diſoient qu'il ſe levoit ſouvent tout à coup la nuit, & crioit de toutes ſes forces: ils prétendoient prouver par là ſon intimité avec le diable. Nous demandâmes à ce kamm pour quelle raiſon ils ne s'adreſſoient pas à Dieu, qui donne tous les biens: il nous dit que c'étoit pour cela même, & parce qu'ils étoient perſuadés qu'il veut le bien de tous les hommes, mais qu'ils avoient bien ſujet d'honorer le diable, qui ne leur veut que du mal; qu'ils ſavoient que Dieu

a auſſi la connoiſſance de l'avenir, mais qu'ils ignoroient les moyens de l'engager à la leur communiquer. Ces Tatares font au diable certaines offrandes; ils braſſent en ſon honneur de grands tonneaux de biere, & la jettent en l'air & contre les murs. Ils craignent, lorſqu'ils meurent, qu'il ne ſaiſiſſe leur ame, & pour l'en empècher, le kamm bat ſon tambour magique & tache de le détourner par des cajoleries; ils ne ſavent pas plus que la plûpart des hommes ni ce que devient ni ce qu'eſt leur ame, mais ils ne veulent pas que le diable s'en empare. Ils enterrent ou brûlent leurs morts ou les expoſent ſur un arbre; ils ſont de la plus groſſiere ignorance & dans la plus grande miſere : leur état prouve évidemment que notre bonheur eſt proportionné à nos lumieres.

Ces Tatares font leurs inſtrumens de labourage avec le fer dont j'ai parlé : c'eſt un outil dont le fer eſt en demi-cercle, tranchant par le bout & faiſant avec le manche un angle droit; ils travaillent la terre avec cet outil comme avec le hoyau, & la remuent à quelques pouces de profondeur : leur bled ſe moud entre deux pierres, qu'un homme frotte l'une ſur l'autre.

C'est auprès de la Kondoma, à dix lieues au-dessus de l'embouchure du ruisseau de Mandabach, qu'ils vont chercher la mine qu'ils fondent : pour la tirer, ils se servent de l'instrument avec lequel ils travaillent la terre, ou d'un autre fait comme une hache, excepté que le fer est plus long, moins large & fort tranchant ; ils n'emploient alors le premier que pour enlever le gason qui couvre la mine.

Leur habillement ne differe en rien de celui des Tatares théléïtisches, si ce n'est que ceux qui sont veufs, portent de même que les filles une marque de leur liberté ; ils ont les cheveux attachés en touffe ou chou derriere la tête, comme les Chinois ou les Kalmouckes tributaires. Un de leurs alimens les plus ordinaires est l'oignon du martagon sauvage ; * ils le font cuire dans l'eau ou sous la cendre : j'en goutai qu'on avoit cuits de cette derniere façon ; je leur trouvai goût de farine, ou plutôt aucun goût.

M. Muller voulut avoir le tambour

* Lilium foliis verticillatis, floribus reflexis, corollis revolutis. *Gmel. Sibir.* 1. *P.* 44. *Linn. Spec. pl.* 5, *p.* 303.

magique

magique de ces Tatares ; le kamm sembla fort affligé de cette proposition, & voyant que nous réfutions toutes ses objections, il dit à ses compatriotes que si l'on emportoit son tambour ils seroient tous perdus, eux & leur kamm. Pour les convaincre de la fausseté de cette prophétie, nous fimes emporter le tambour & nous restâmes parmi eux ; mais le rusé kamm qui vouloit sans doute en imposer à son peuple, avoit gardé un petit morceau de la baguette de peau de lievre & une couple des petits morceaux de fer qui étoient dans le tambour.

Nous vîmes encore à Kousnetsk deux kamms du voisinage ; l'un d'eux étoit assés mal adroit, l'autre étoit un des plus fameux ; il avoit un tambour très-grand & peint de plusieurs couleurs. Un de nos compagnons de voyage qui n'avoit plus ni pere ni mere, lui dit qu'il avoit laissé l'un & l'autre à Péterbourg en bonne santé, mais qu'il avoit fait la nuit précédente un reve effrayant qui lui faisoit craindre qu'ils ne fussent morts, & qu'il desiroit de savoir ce qui en étoit : aussi-tôt le kamm joua de son tambour, cria, mugit, fit cent contorsions : environ un quart d'heure après

il répondit d'un air grave & aſſuré que ceux au ſujet deſquels on l'interrogeoit étoient en bonne ſanté. Quelqu'un lui demanda encore où étoit une bague qu'il avoit perdue à Tobolsk, & qui l'avoit priſe ; notre ſorcier ayant marmotté quelques mots, prit un petit paquet de quarante-neuf morceaux de bois ſemblables à des allumettes. Il demanda le nom de celui à qui appartenoit la bague ; on le ſatisfit : enſuite il tira de ſon paquet cinq petits bois qu'il mit à part, joua avec les autres en les jettant çà & là & reprenant tantôt l'un, tantôt l'autre, il dit peu de temps après, qu'il s'étonnoit que la bague ne fut pas rendue, que la perſonne qui l'avoit la rendroit avec plaiſir, mais qu'elle en avoit honte. Il reſtoit encore à dire ſi cette perſonne étoit homme ou femme, & ſi elle rendroit bientôt la bague : le kamm recommença donc à jouer de ſes allumettes, & dit que c'étoit un homme qui avoit pris cette bague, mais qu'il la rendroit bientôt : le ſujet de cette queſtion étoit inventé comme celui de la premiere. Nous demandâmes à cet homme ce que ſignifioient les cris qu'il faiſoit lorſqu'il jouoit de ſon tambour : il nous dit qu'il appelloit tous les

diables. Le kamm que nous vîmes avant celui-ci nous dit qu'il avoit vu le diable ſous la forme d'une étincelle : ce dernier nous le dépeignit comme une ombre qui lui étoit apparue le ſoir à quelque diſtance.

CHAPITRE XXV.

Kouſnetsk.

LA ville de Kouſnetsk eſt dans le canton qu'habitoient autrefois les Tatares kiriſiens : ce peuple s'eſt retiré peu à peu vers les Kalmouckes à meſure qu'on s'eſt approché de lui du côté des Ruſſes. Il y a plus de cent ans que cette ville fut bâtie ; on y envoya des colonies de Tomsk, de Verkhotourie & de Véliki-Novogrod. Les Tatares qui occupoient cet endroit, fondoient ce fer comme les Barſaïakes & pourvoyoient à leur ſubſiſtance, ſoit par ce travail, ſoit par celui de forger le même métal : c'eſt de là qu'eſt tiré le nom que l'on a donné à cette ville ; les anciens habitans du pays étoient forgerons, & le mot ruſſe kouſnets ſignifie forgeron.

Cette ville eſt ſur la rive droite &

orientale de la Tom, & vis-à-vis l'embouchure de la Kondoma : elle est d'environ cinq cents maisons.

Les habitans sont très paresseux. Quoique la Tom soit poissonneuse, on voit rarement du poisson dans cette ville ; on n'y connoît pas le jardinage ; les seuls alimens qui s'y vendent sont de la viande & du pain : les Kousnésiens ne sement que le bled nécessaire pour faire le pain dont ils ont besoin, & c'est là leur seul travail. Ils ne labourent que les montagnes, disant qu'il y fait moins froid que dans les vallées : on ne connoît point ici le gibier. Lorsque l'on bâtit Kousnetsk, il y avoit aux environs beaucoup de zibelines, d'écureuils, de martres, d'élans, de chevreuils ; mais ces animaux sont allés chercher un autre désert : c'est au moins ce qu'on nous a dit, peut-être par politique. La plûpart des villes de Sibérie font un assés grand commerce, mais celle-ci n'en fait aucun.

On n'y vend que des chevaux & du tabac de Tcherkassie ou Circassie. Il n'y passe depuis long temps aucune caravane ; on ne peut donc y vendre que les denrées qui se consomment dans le pays.

CHAPITRE XXVI.

Départ de Kousnetsk. Tatares toulibertiens, kiſtimiens, &c. Rocher de Piſanoï.

NOus quittâmes bientôt Kouſnetsk, & le froid nous obligea de nous arrêter à Mamichéva : ce hameau eſt habité par un payſan ruſſe & huit ou dix Tatares toulibertiens. A notre arrivée toutes les femmes & les filles tatares s'enfuirent comme à l'approche d'une troupe ennemie.

Nous trouvâmes plus loin un village de Tatares kiſtimiens & toulibertiens ; quelques-uns vinrent au-devant de nous, & je remarquai une fiancée qui portoit deux treſſes de chaque côté de la tête : les femmes de ces Tatares n'en portent qu'une de chaque côté, mais les filles non fiancées en ont juſqu'à vingt, quand elles ont aſſés de cheveux.

A l'entrée du village je vis un ſanctuaire, qui, de même que ceux des Théléitiens, conſiſtoit en quatre perches plantées en terre : c'eſt auſſi à l'entrée de ce ſaint lieu que ces Tatares font leurs dévotions, mais les cordes qu'ils y met-

tent, ne ſont pas perpendiculaires ; ils les placent obliquement à l'égard de cette entrée en ſigne d'un plus grand reſpect : je n'y vis point de cheval & ils prétendirent qu'ils n'en offroient pas, mais on ne peut pas ſe fier à cette aſſertion. A l'une des perches du devant étoit ſuſpendue une peau d'écureuil : ils me dirent qu'ils en offroient à leur Dieu toutes les années. Je leur demandai où étoit ce dieu & leur réponſe fut qu'il habitoit dans le voiſinage de celui des Ruſſes, qu'ils étoient fort bien enſemble & ſe viſitoient ſouvent : ils ajouterent qu'ils n'offroient au diable que de la biere, & ſeulement dans certains cas où leur kamm le leur preſcrivoit. Je leur demandai pourquoi ils ne mettoient pas plutôt leur confiance en Dieu : à la verité, me dirent-ils, nous avons des raiſons de croire que Dieu peut nous aider en toutes choſes, mais nous autres créatures qui ſommes ſur la terre, comment nous adreſſer à lui qui habite juſques dans le ciel, au lieu que le diable demeurant ſous terre, il nous eſt bien plus aiſé de recourir à lui.

Leur kamm fait ſes momeries comme tous ceux que j'ai vus : la baguette de ſon tambour eſt d'une peau de zibeline ; le

bois qui traverse le tambour à l'intérieur avoit à une de ses extrémités un bois rond & un peu convexe, au milieu duquel étoient deux boutons ronds de laiton qui donnoient à ce bois l'apparence d'un visage : il y avoit aussi entre les fers de ce tambour quelques rubans que je n'avois pas vus dans les autres. Je conseillai à ces bonnes gens de croire que Dieu est présent sur la terre comme dans le ciel, de ne pas faire comparaison de sa puissance à celle du diable, & continuant mon voyage j'arrivai à Poriveu-porog ou la chûte horrible. On m'en avoit fait une peinture si effrayante, que si je n'avois été certain de me mettre en sureté en débarquant, je ne serois pas allé au-delà : on se munit de toutes les cordes qui étoient dans le fort voisin, on commanda tous les paysans de ce fort & des environs, on disoit qu'il falloit nécessairement descendre les bateaux avec des cordages si l'on ne vouloit pas les voir engloutis. Arrivé près de la chûte je mis pied à terre & je la considérai : j'avois peine à croire que cette chûte fut dangereuse ; on voyoit à peine que l'eau tomboit, mais elle faisoit grand bruit, parce qu'il y avoit en cet endroit beaucoup de pierres très grosses : je la fis son-

der dans toute ſon étendue, & quand je fus aſſuré qu'il n'y avoit rien à craindre, je fis deſcendre nos bateaux l'un après l'autre le long de la rive droite de la Tom, ſans aucun autre ſecours que celui de nos bateliers ordinaires & ſans le moindre danger.

Plus loin eſt le village de Borodina, habité par des Ruſſes & des Tatares ietchinskiens. Il y a environ quarante ans que le patriarche ruſſe qui réſide à Kouſnetsk, baptiſa tous ces Tatares. Plus zélés que les Kaltirackes pour leur nouvelle religion, ils vont aſſidument à l'égliſe ruſſe, portent des croix, ont dans leurs maiſons des images de ſaints, & font devant ces images le ſigne de la croix de la maniere ordinaire.

Je vins enſuite au rocher de Piſanoï; la riviere en baigne le pied & le laiſſe à droite : quelques figures ſculptées dans ce rocher lui ont fait donner ce nom, ainſi qu'au village ſitué ſur le ſommet. Il eſt d'une ardoiſe calcaire de couleur verte, traverſé çà & là par une ardoiſe encore plus calcaire & mêlée de quarts : j'eſtimai qu'il étoit haut d'environ dix toiſes. L'endroit où ſont les figures eſt un peu ſaillant & expoſé au midi ; il eſt à environ deux toiſes du pied du rocher.

Le chemin par où l'on y parvient est assés difficile, mais il y a devant les figures une saillie de plus de six pieds, de sorte qu'on les voit à l'aise : ce sont plusieurs animaux du pays, comme cerfs, chevreuils, élans & quelques hommes avec un poisson ; les hommes ressemblent beaucoup aux figures chinoises. * Ici le rocher est partagé en deux parties par le lit d'ardoise mêlée de quarts, duquel j'ai parlé : les figures de la partie inférieure sont entierement différentes de celles de la partie supérieure, mais celles-ci sont mieux conservées, parce qu'on ne peut les voir qu'en faisant construire un échaffaudage ou en se faisant descendre avec des cordes du haut du rocher : ces deux parties prises ensemble ont environ trois toises de hauteur. Il y a sur la gauche un autre endroit moins saillant & haut d'une toise où l'on voit aussi des figures : enfin tout cet emplacement a sept toises de largeur.

Entre les deux parties dont j'ai parlé, à un angle du rocher mais toujours vers le midi, il y a un troisieme plan sculp-

* C'est peut-être un des monumens que les Chinois ont laissés dans ce pays.

té, où l'on ne peut aller que par une fente qui est entre les lits d'ardoise. La difficulté du chemin fait que peu de gens le vont voir & qu'il est bien conservé : on y voit des animaux attachés ensemble & conduits par un homme. Il est avantageux aujourd'hui pour ceux qui examinent ces figures, que l'ardoise soit jaune au-dehors & verte au-dedans, car la couleur du trait des figures étant différente de celle du fond, ce trait est beaucoup plus distinct.

Je vis ensuite quelques Tatares qu'on prétend être Théléitiens, mais qu'on ne peut regarder comme tels, si l'on en juge par leur religion ; ils se croient issus des Kalmouckes & n'ont point de kamm : ils adorent un seul Dieu, & quand ils le prient, ils se tournent vers l'orient ou vers l'occident. Ils ne font, disent-ils, aucun cas du diable, mais ils me paroissent trop artificieux pour parler sincerement de leur religion, ainsi je n'assure pas ce que je viens de dire à cet égard.

CHAPITRE XXVII.

Ville de Tomsk, son commerce; vices des Tomskiens. Fonderies.

L'Etablissement de la ville de Tomsk a commencé par celui d'un fort sous le regne du czar Féodor Ivanovits, environ vingt années avant la fondation de Kousnetsk. Plusieurs peuples de cette contrée ayant été conquis ou s'étant soumis volontairement, le fort est devenu citadelle, & la citadelle s'est changée en une ville, qui maintenant est composée de plus de deux mille maisons. Elle étoit autrefois, comme Tobolsk, une des capitales de la Sibérie; mais il y a long-temps qu'on l'a comprise dans la province de Iénisei, & elle est maintenant dans celle de Tobolsk.

Elle est située sur la Tomm, traversée par le ruisseau d'Ouchaika & défendue par un fort. On y voit plusieurs églises, deux couvens dont l'un d'homme & l'autre de filles, & une grande maison marchande de figure quarrée & toute en bois, qui contient quarante-cinq bou-

tiques ; on y trouve des marchandiſes étrangeres, & ſur-tout des meubles vernis de Chine que l'on vend à un prix médiocre qui paſſe peu celui de Péterbourg : on y vend en pelleteries tout ce qu'on peut deſirer.

S'il y a dans la Sibérie une ville avantageuſement ſituée pour le commerce, c'eſt la ville de Tomsk ; on y vient de Tobolsk en été, fort commodément par l'Irtiſch, l'Ob & la Tomm ; il faut paſſer par cette ville en venant de Iéniſeisk & des autres endroits de Sibérie, ſitués à l'orient & au nord ; il y paſſe tous les ans une ou deux caravanes de Kalmouckes & toutes celles de Chine pour la Ruſſie ou de Ruſſie pour la Chine : le commerce y eſt donc fort grand & preſque général, quoiqu'il y ait une compagnie particuliere de commerce qui a ſes directeurs ; ainſi le gouvernement de Tobolsk eſt des plus lucratifs.

La plûpart des habitans de cette ville ſont, comme preſque tous les Sibériens, renégats ou anciens croyans ; il y en a trois qui depuis l'ordre de ſe couper la barbe, payent tous les ans trois cents trente-trois livres à la chancellerie pour avoir permiſſion de la porter : il ſeroit avantageux à un état que pluſieurs ci-

toyens aimassent asses leur barbe pour la conserver à ce prix.

Je peux dire de la paresse énorme qui regne dans Tomsk ce que j'ai dit de celle de Kousnetsk ; elle est sans doute un effet du bas prix des vivres & de l'amour crapuleux du vin & des femmes : quand un tomskien a de l'argent, il en porte la moitié aux filles publiques, il s'enivre avec les trois quarts de l'autre moitié & se nourrit comme il peut du reste. Il y a peu de maisons de cette ville où l'on ne trouve au moins une personne affligée du mal de Naples, & je connois des familles entieres qui en sont infectées.

Cette ville est sujette aux épidémies ; il y en eut une l'été dernier (1733) parmi le bétail, qui ne laissa en vie que dix vaches & le tiers des chevaux, mais personne ne tenta d'y remédier, & le prétexte de cette inaction fut que leurs peres n'avoient rien fait dans un cas semblable.

Les souris sont comme une plaie de cette ville oisive ; je n'en ai vu nulle part en aussi grand nombre : elles n'y multiplient aussi prodigieusement, que parce qu'on n'y a point de chats : il est vrai qu'on peut recourir aux poisons & aux

ſouricieres, mais tout ce qu'on doit au travail, n'eſt pas du goût des Tomſkiens.

Nous allâmes voir une fonderie qui eſt au bourg de Bogorodskoïe, à quelque diſtance de Tomsk : il y a dans l'égliſe de ce bourg une fameuſe image de la Vierge, ſurnommée d'Odéitria : on la porte tous les ans à Tomsk en proceſſion ſolemnelle, comme celle d'Abalat à Tobolsk, & le voivode accompagné des principaux habitans va la recevoir à pied. Quand elle a ſuffiſamment honoré & ſanctifié la ville par ſa préſence, on la rapporte en ſon égliſe. Cette Vierge & celle d'Abalat n'ont pas pris poſſeſſion de la même maniere. L'endroit où eſt maintenant le bourg de Bogorodskoïe étoit autrefois habité par des Tatares, & ces gens entendoient ſouvent un ſon qui leur ſembloit être celui d'une cloche. Quelques habitans de Tomsk à qui ces Tatares confierent la merveille, y réfléchirent mûrement, & comme ils n'y concevoient rien, ils crûrent y entrevoir je ne ſais quoi de religieux : ils dépêcherent auſſi tôt à Tobolsk pour y faire peindre une image de la mere de Dieu.

Tandis qu'on chargeoit les fourneaux

de la fonderie, nous allâmes voir pêcher dans l'Ob qui étoit alors glacé : cette pêche se pratique ainsi. On fait dans la glace plusieurs trous grands comme le filet, on l'y jette & on l'affermit avec de longues perches : lorsqu'on veut le retirer, il faut ôter avec des pelles & des perches la glace que l'eau amene au-dessus. On pêche aussi au panier de la maniere suivante : après avoir fait dans la glace un trou grand comme le panier, on le plonge dans l'eau & on l'affermit avec des bâtons : ces paniers ressemblent aux souricieres dont l'entrée est en forme de cône, de sorte que le poisson y entre aisément & n'en peut sortir qu'avec peine ; mais comme on veut sur-tout prendre du mouxon qui est une espece de truite sans dents, & que ce poisson remonte la riviere, on place le côté fermé du panier contre le courant.

Nous allâmes du lieu de la pêche à la fonderie ; elle consiste en quatre murs & un toît que l'on ôte à volonté. On y voit deux fours joints ensemble par un mur mitoyen ; chaque four a une demi-aune de diamêtre & une aune de profondeur : la même ouverture sert d'œil & de passage à la tuyere. Après avoir répandu dans le fourneau un peu de pouf-

ſiere de charbon, & adapté la tuyere, qui eſt d'argile, on ferme le fourneau avec des briques, & l'on remplit ſeulement de terre graſſe, ſeche & pulvériſée, les vuides qui ſont entre ces briques : les fondeurs prétendent que s'ils muroient cette ouverture, le feu ſeroit trop violent, & que leur opération réuſſiroit mal.

Ils trouvent le long de l'Ob la mine qu'ils fondent; elle eſt en petits morceaux, jaune au-dehors, brune en-dedans & fort compacte. A quatre lieues du village, il y a une montagne qui eſt toute de minerai : celui-ci eſt à peu près de même couleur que celui de l'Ob, mais non pas auſſi compacte, & ils ne l'emploient que dans le cas où ils n'ont pas l'autre en quantité ſuffiſante, parce qu'ils ont éprouvé que ce dernier tient le meilleur fer.

Avant de fondre la mine ils la grillent avec du bois, ce qui la rend rouge & tendre. Alors ils la jettent dans une auge longue & étroite, dans laquelle un homme la pile avec un aſſés gros pilon : ils diſent que ſans le grillage ils ne tireroient point de fer de cette mine. Après ces préparatifs, ils rempliſſent de charbon le fourneau & ôtant une partie du

toît, laiſſent un paſſage à la fumée ; enſuite ils mettent ſur les charbons un peu de mine pilée. J'ai dit ci-deſſus que les Barſaiakes commencent par peu de mine & en augmentent toujours la doſe ; ces fondeurs-ci font de même, mais ils l'augmentent davantage parce que leurs fours ſont plus grands : ils y coulent environ deux pouds ou quatre-vingts livres de fer qu'ils vendent vingt ou vingt-ſix ſous le poud : c'eſt un fer excellent & peut-être le plus liant qui ſe fonde en Sibérie.

Je vis dans ce village un payſan fort âgé qui avoit tout l'air d'une vieille femme : il étoit de petite taille & ſans barbe ; il me dit qu'il n'en avoit jamais eu, & ſes compagnons me le certifierent ; cependant il avoit fils & petits-fils, & le bonhomme étoit perſuadé qu'il en étoit le pere.

Après avoir vu cette fonderie nous revînmes à Tomsk ; la fête de ſaint Michel qui arriva le 8 novembre, mit en mouvement toute la ville ; on auroit dit qu'il étoit enjoint à tout Tomskien de s'enivrer. Le jour entier ne ſuffit pas ; le bruit, les cris, le tumulte, l'ivreſſe, le libertinage durerent toute la nuit & ſept jours encore. Les quatre temps de

Noel en furent le terme : depuis ce temps jusqu'à Noel on songea à se marier, & l'on fit dans cet intervalle environ quinze noces. Il est d'usage que les mariés qui sont riches, envoient un homme appellé drouchka, inviter tous ceux qu'ils rencontrent, mais ils font une visite particuliere à leurs parens & amis & à ceux à qui ils doivent quelque considération. J'étois un jour chez le voivode, lorsqu'il reçut une de ces visites. Il y avoit deux couples de mariés, accompagnés chacun de la chouaka ou entremetteuse, de la mere de la mariée, de quelques parens & du drouchka : les mariées portoient chacune un bonnet de zibeline assés élevé & une espece de roquelaure de soie pendante jusqu'aux pieds ; le devant & les manches étoient bordés d'une tresse d'or, les bras n'étoient point passés dans les manches, le bas étoit bordé d'une fourrure de zibelines qui traînoit à terre. Les mariés avoient aussi des habits neufs ; ils portoient du brandevin & buvoient à la santé du voivode qui leur fit donner des liqueurs ; les mariées burent très peu, mais leur cortege ne refusa rien. Lorsqu'ils eurent assés bu, l'un des drouchka harangua le voivode, & l'invita à la

noce; enſuite tous ſe retirerent.

Nous vîmes célébrer le mariage d'un couple amoureux. Les divertiſſemens de la ſaint Michel avoient donné aux gens non mariés l'occaſion d'avoir enſemble quelques entretiens : un garçon & une fille que l'on rencontra en converſation furent menés à la chancellerie, & condamnés à s'épouſer. On les mena dans la cathédrale, où nous nous rendîmes avec le voivode; la cérémonie fut faite fort cavalierement : les deux fiancés allerent à l'autel, l'homme tenant la droite : la fiancée avoit près d'elle ſa chouaka & le fiancé ſon drouchka Le prêtre en habit de cérémonie délia les cheveux de la fiancée avec l'aide de la chouaka; il donna enſuite au fiancé & à la fiancée un cierge allumé, lut les prieres ordinaires & procéda au reſte des cérémonies. On étendit un tapis ſous les pieds des fiancés; le prêtre ſe fit donner leurs anneaux, dit des oraiſons & mit à chacun l'anneau de l'autre. Il apporta enſuite une image de ſaint au lieu de la couronne accoutumée, la mit ſur la tête du fiancé, & lui demanda s'il vouloit la fiancée pour femme, il répondit, oui, parce qu'on m'y force : cette réponſe n'arrêta nullement le prêtre, qui lui

répondit à baſſe voix qu'on voyoit bien qu'il ſe marioit de bonne volonté puiſqu'il étoit venu dans l'égliſe. Cependant le drouchka lui tenoit toujours l'image ſur la tête ; le prêtre alla chercher une autre image pour la fiancée, & répéta les mêmes choſes : celle-ci ne répondant point, parle donc, dit-il, n'as-tu pas une langue & continua la cérémonie, la chouaka & le drouchka tenant toujours l'image ſur la tête, l'une de la fiancée, l'autre du fiancé. Il prit par la main ce dernier qui prit de même la fiancée, & l'on ôta le tapis qui étoit ſous eux : enſuite chacun d'eux ayant toujours l'image ſur la tête, ils firent le tour de l'endroit où étoit le tapis au contraire du cours du ſoleil, & pour confirmer la promeſſe qu'ils faiſoient d'être l'un à l'autre, chacun d'eux baiſa l'image qu'on lui avoit miſe ſur la tête. Il y a toute apparence que le protopope ou vice-patriarche n'approuvoit pas ce mariage, & que pour y mettre un obſtacle, il avoit fait enlever les couronnes. De méchans eſprits répandoient que le voivode trouvant la fille jolie, avoit reſolu de s'en amuſer, & que pour plus de commodité il avoit ordonné le mariage, ſe propoſant de retirer les deux époux

dans sa maison, & on appuyoit cette opinion par des exemples : il est vrai que le voivode garda le silence au refus du fiancé, & laissa continuer l'affaire.

Nous vîmes arriver dans Tomsk une caravane de Kalmoukie; des chameaux portoient les marchandises : elles furent déposées dans la gostinnoïdvor ou maison marchande, & les boutiques où on les mit furent scellées du sceau de la douane. Dès que le voivode apprit que ces marchandises étoient sur le territoire de Tomsk, il y envoya des commis de la douane, pour sceller celles qui ne l'avoient pas été à Sempalat. La caravane étoit composée de Russes, de Boukhares & de Tatares tchatsiens & casaniens; les Kalmouckes avoient pris à Sempalat le chemin de Iamichéva. Le voivode avoit eu avis que toutes les marchandises avoient été visitées à Sempalat, excepté celles des Boukhares, qui avoient représenté qu'il en seroit assés temps à Tomsk. J'ai déja dit à l'occasion de la foire d'Irbit que Galdan Tsirenn & l'envoyé russe étoient convenus entre eux que les deux nations commerceroient ensemble sans payer de droits : on observoit cet accord de part & d'autre, mais on obligeoit les Russes à payer les

droits dans les états de Russie. Afin qu'il n'y eut à cet égard aucune fraude, il fut arrêté que les marchandises des Kalmouckes & des Boukhares seroient visitées & scellées avant qu'elles arrivassent dans Tomsk, & qu'après en avoir pris un état fidelle, il leur seroit signifié aussitôt après leur arrivée qu'ils eussent à déclarer à la chancellerie tous ceux qui acheteroient de leurs marchandises, & que l'on exigeroit des droits de toutes celles qu'ils vendroient sans déclarer l'acheteur: c'est ce qui engagea le voivode à envoyer au-devant des Boukhares, mais ils ne voulurent pas que l'on visitât leurs marchandises. Le voivode informé de cette résistance envoya d'autres commis avec cinquante slouchivies, & leur fit défendre d'entrer dans la ville jusqu'à qu'à ce qu'ils eussent obéi. Tous les autres marchands avoient payé les droits à Sempalat, c'est-à-dire le dixieme de leurs marchandises, excepté l'argent & les pierres précieuses; on les visita ici une seconde fois, de peur qu'on n'en eut augmenté le nombre en chemin. Cette visite est avantageuse au voivode : il est de l'intérêt des marchands qu'elle soit faite au plutôt, & ils l'abregent par des présens. Nous assistâmes à celle des

marchandises apportées de Kalmouckie ; c'étoient des draps de Tchanda, de Kamm, de Cattoune, des tapis de Perse, qui sont apportés aux Kalmouckes par la Boukharie, & par conséquent s'y vendent plus chers qu'en Russie. Il y avoit en pelleteries des peaux de renard, qui ne sont pas fort rouges & qu'il est rare de trouver de la grandeur ordinaire ; d'autres peaux de renard d'une plus petite espece, dont les unes ressemblent à celles de renard rouge, les autres à de mauvaises peaux de linx ; des peaux noires d'agneau, des peaux de loup & d'ours, des peaux de tigre & de panthere de Kalmouckie. Une peau de renard rouge coute quatre ou cinq livres : une peau d'agneau mort-né coute environ douze sous : nous vîmes aussi du coton crud qui nous parut assés beau ; on le vendoit environ douze sous la livre. Nous apprîmes avant notre départ que la seconde ambassade vers les Boukhares étoit aussi infructueuse que la premiere. Le voivode imagina que ces gens ne s'entendoient pas ; il y envoya un bon interprete & cent slouchivies, mais nous n'avons pas su le succès de cette négociation.

Il y avoit à Tomsk un cosaque habi-

tant de cette ville qui paſſoit pour amateur d'hiſtoire naturelle : il nous fit part d'une obſervation qu'il avoit faite le matin du 30 ſeptembre. Il avoit vu autour du ſoleil un cercle dont la circonférence étoit rouge en dehors, jaune au milieu, verte en dedans; le ſoleil occupoit le centre, & le rayon étoit d environ quinze diametres du ſoleil : des nuages aſſés conſidérables qui étoient à l'horiſon, cachoient une partie de ce cercle. Il y avoit un demi-cercle très-grand, dont la partie convexe étoit tournée vers l'horiſon, & dont la circonférence paſſoit par le centre du ſoleil; elle étoit rouge en dehors, jaune en dedans; à chaque extrémité de ſon diametre, on voyoit une image ſolaire. Ce demi-cercle renfermoi tun autre cercle fort grand en comparaiſon du premier, & dont la circonférence blanchâtre en dehors & bleue en dedans paſſoit par le centre du ſoleil. Les circonférences de ces trois cercles ſe coupoient & ſe confondoient des deux côtés du ſoleil, & on voyoit à chaque point de contact une image ſolaire un peu plus grande que celle du grand demi-cercle. Le haut du plus grand des deux cercles étoit touché par un arc verd en dedans, jaune au milieu & rouge en dehors : le cercle

cercle qui entouroit le soleil étoit surmonté par un arc semblable qui le touchoit en un point. *

CHAPITRE XXVIII.

Tatares de la Tchoulime.

IL y a au-delà de Tomsk des Tatares baptisés depuis environ seize ans ; leur ancienne religion étoit à peu près celle des autres Tatares : ils pensoient peu à l'être suprême. Lorsqu'un d'entre eux étoit mort, ils mangeoient son cheval & en offroient la peau au diable : ils enterroient leurs morts, & tous ceux qui étoient allés à un enterrement, sautoient à leur retour par-dessus un feu fait exprès, afin que le mort effrayé par ce feu ne les suivît pas.

Ils avoient recours à leur kamm dans leurs maladies: ce kamm avoit un remede universel, qui consistoit ordinairement dans une peau d'hermine à laquelle on avoit mis des yeux de métal, & qu'il laissoit attachée au cou & devant le vi-

* V. Mémoires de l'acad. royale des sciences 1699.

ſage du malade, tandis qu'il jouoit vivement de ſon tambour magique. Ils habitoient de méchantes huttes dont l'entrée regardoit l'orient : elles étoient de pieux & de terre, ou de ce qu'ils pouvoient ſe procurer le plus facilement : ils faiſoient des bancs intérieurement tout autour de la muraille, & plaçoient au milieu ou à l'un des côtés une cheminée autour de laquelle on pouvoit tourner, & dont l'ouverture étoit percée dans le toit. Leurs maiſons n'ont pas aujourd'hui en général meilleure apparence : cependant quelques-uns d'eux imitent l'architecture des Ruſſes, & ſe ſervent de poëles ; ils abandonnent auſſi l'uſage de tourner vers l'orient l'entrée de leurs huttes : les trous qui ſervent de fenêtres ſont couverts par la glace. Lorſque l'archevêque vint dans ce pays, il en fit aſſembler les habitans : quelques-uns vinrent à lui de bonne volonté, mais la plûpart y répugnoient, & il fallut que les dragons qui accompagnoient l'archevêque les fiſſent ſortir de leurs huttes. Ces Tatares habitent le long de la Tchoulime ; le lieu étoit commode pour les baptiſer : ceux qui refuſoient le baptême étoient jettés dans l'eau ; lorſqu'ils revenoient à bord, on leur attachoit une

croix au cou & ils étoient chrétiens; mais afin d'entretenir ces proselites dans leur religion nouvelle, on leur bâtit une église. Quant à ceux qui habitent plus bas sur la Tchoulime, on leur assigna l'église du fort Méleskoï. Tous ces Tatares n'ont pas les premiers principes de la religion chrétienne : ils pensent qu'elle consiste à porter une croix, à faire le signe de la croix, aller à l'église, faire baptiser leurs enfans, n'épouser qu'une femme, s'abstenir des alimens dont ils mangeoient auparavant, comme de la chair de cheval, & observer les jeûnes prescrits. Ils ont chacun une image devant laquelle ils font leur priere, & voilà tout leur christianisme : on ne peut point exiger d'eux qu'ils sachent ce qu'on ne leur apprend pas. On envoie, il est vrai, des prêtres pour les instruire de la religion, mais ces prêtres ne savent point la langue tatare; il se peut aussi que le choix en soit fait négligemment, & on dit que leur vie n'est pas exemplaire.

La petite vérole faisoit de grands ravages parmi ces Tatares : cette maladie n'y regne ni dans une saison fixe ni toutes les années; il s'écoule quelquefois dix ans sans qu'on la voie paroître,

mais lorſqu'elle eſt revenue, elle dure ſouvent trois ans.

Nous continuâmes notre route, & nous fûmes obligés de nous arrêter dans quelques ſimovies : ce ſont de méchantes cabanes qui tiennent lieu d'auberge ; elles ſont éloignées de toute habitation, & nous n'y trouvâmes que des hommes ſourds ou aveugles. Nous avions fait depuis Péterbourg environ deux mille quarante lieues, lorſque nous arrivâmes à Iéniſeisk. Nous eumes de mauvais chevaux & nous trouvâmes des relais, où il n'y en avoit pas autant qu'il nous en falloit.

CHAPITRE XXIX.

Iéniſeisk. Eau de Golova. Froid exceſſif.

LA ville de Iéniſeisk eſt ſur la rive gauche & occidentale de la Iéniſei, qui a dans cet endroit plus d'un quart de lieue de largeur : cette riviere prend ſa ſource en Mongalie, & après un cours d'environ ſept cents cinquante lieues ſe jette dans la mer glaciale. Iéniſeisk eſt moins ancien que Kous-

netsk ; ce fut d'abord un petit fort, comme la plûpart des villes de Sibérie, mais la situation en est si commode, que bientôt ce fort devint une ville : elle est le long de la Iénisei, a beaucoup plus de longueur que de largeur, & son enceinte est d'une lieue & demie ; elle a plusieurs bâtimens publics, deux couvens, dont l'un d'hommes & l'autre de femmes, & sept cents quatre maisons. Iéniseisk est, après Tioumene, la premiere ville de Sibérie que nous ayons vue bâtie en plaine.

Cette ville est bien située pour le commerce, & presque tous les Iéniséens sont marchands. L'ivrognerie, la paresse, le libertinage & les maux qui en sont la suite, y regnent aussi fortement que dans les autres villes dont j'ai fait mention. On dit que les Iéniséens sont rusés & artificieux, & on les nomme skosniski, c'est-à-dire, pénétrans. Il est d'usage en Sibérie que les habitans des villes se donnent entre eux des surnoms : on nomme les Taréens, apostats ou pendus, parce qu'il y en eut autrefois un grand nombre qui furent exécutés : on appelle les Kousnetséens, marmotes, parce qu'ils portent beaucoup de peaux d'une espece de petite marmote ; les

Tomskains, fanfarons; les Sourgoutes, louches; les Bérésouains, mangeurs d'ecureuils; les Mangaséens, visages sereins ou mangeurs de poisson séché; les Krasnoïarskains qui se révoltent souvent contre leurs voivodes, sont appellés opiniâtres; les Ilimskains, mouches d'Ilimsk; les Iakoutes, mangeurs d'écorce.

Les Iénisséens sont grands amateurs des plantes médicinales : ils doivent cette inclination à un colonel cosaque. En arrivant à Iéniseisk nous entendîmes plusieurs enfans crier dans les rues une eau spiritueuse : on nous dit que c'étoit une eau distillée par ce colonel cosaque; qu'il en tenoit la recette d'un enseigne de la garnison de Tobolsk, & qu'il guérissoit avec cette eau toute sorte de blessures : fussiez-vous blessé à mort, il ne lui falloit qu'une minute & son eau pour vous rendre sain. La chose étoit trop merveilleuse pour qu'on pût y ajouter foi : cependant beaucoup de personnes, même ceux qui n'ont pas coutume de se laisser prendre aux fables de cette espece, citoient plusieurs exemples des effets prodigieux de cette eau. Un certain Dippel rendit fameux autrefois son baume vul-

néraire par la cure admirable d'un chien auquel il faisoit passer un clou au travers de la tête ; le colonel cosaque prenant un coq & lui enfonçant un clou ou un canif dans la tête jusqu'à la cervelle, arrosoit la blessure avec son eau distillée, lui en couloit un peu dans le bec pour plus de charlatanerie, & le coq se relevant en très peu de temps, couroit comme auparavant. Lorsqu'on représente à ceux qui sont dupes de ces tours, que toute eau-de-vie & même toute eau commune peut avoir le même effet, bien plus, que la même chose arriveroit, si l'on ne donnoit à l'animal aucun secours, la plûpart ne le croient pas. Plusieurs personnes & sur-tout les crieurs de l'eau du Cosaque rejetterent cette objection, & crurent en avoir assés prouvé la vertu, en citant plusieurs hommes blessés à mort, guéris par cette eau sans pareille. Il n'y a pas long-temps, disoient-ils, qu'un homme voulant secourir une maison qui brûloit, reçut sur la tête une grosse poutre ; le sang lui sortoit à flots par le nez & les oreilles ; il perdit connoissance & paroissoit mort : on le porta chez lui & on l'y laissa sans secours, jusqu'à ce que quelques-uns informés de l'accident, imaginerent que c'étoit une belle occa-

ſion d'éprouver l'eau du colonel. Il eſt à remarquer que le poſſeſſeur de ce beau ſecret interrompoit toujours cette hiſtoire à ce point-ci, diſant que de méchans eſprits avoient prétendu profiter de cette occaſion pour détruire ſa réputation, & qu'on l'avoit mené par force chez cet homme bleſſé. Lorſqu'il y fut arrivé, il ſe plaignit qu'on lui préſentoit un mort, ajoutant qu'il ne ſavoit pas reſſuſciter : cependant, cédant aux inſtances des ſpectateurs, il coula dans la bouche du mort une couple de cuillerées de ſon eau & ſe retira ſur le champ, croyant avoir fait une choſe fort inutile : il étoit à peine chez lui, que le bleſſé accompagné d'une foule de gens, vint le trouver en jettant des cris de joie, & le féliciter d'avoir rendu la vie à un mort, & en même temps la ſanté

Le chirurgien major de l'expédition de Kamtchatka m'avoit déja mandé qu'il avoit fait l'épreuve du coq, & qu'il avoit réuſſi ſoit avec le ſpiritus matricalis, ſoit avec l'eau commune, ſoit en ne mettant rien ſur la plaie, auſſi bien que le colonel avec ſon eau ſpiritueuſe, mais que l'eſſai lui avoit toujours mal réuſſi, lorſqu'il avoit fait la bleſſure au

derriere de la tête. Cependant, pour mieux pénétrer la fraude & le secret, j'avois feint de croire les contes du colonel, qui pensant avoir en moi le plus zélé partisan de son remede, m'en donna une bouteille. Dès que je l'eus, je pris un coq & lui enfonçai un petit canif au milieu de la tête, jusqu'à ce que je crus avoir traversé la substance corticale du cerveau, & pénétré jusqu'à la substance médullaire : je versai sur la blessure un peu d'eau du Cosaque, & j'en remplis le bec du coq; il se releva au bout d'un quart d'heure & se portoit encore très-bien le quatorzieme jour après cette opération; je le fis tuer & je vis que le cerveau avoit été endommagé par devant & jusques vers la moitié : il y avoit encore une petite marque de la blessure, mais nul sang caillé. Je perçai la tête d'un autre coq avec un canif un peu plus gros, faisant la blessure plus profonde, & je le pansai comme l'autre; celui-ci mourut cinq heures après : je l'ouvris & trouvai le cerveau percé jusqu'au fond dans la partie gauche. Il y avoit aussi sous le crâne & dans la blessure beaucoup de sang caillé.

J'appris ensuite que cette eau est

distillée de l'orpin *, plante reconnue depuis long-temps pour un bon vulnéraire : les chirurgiens de Iéniseisk la coupent par petits morceaux, en mettent jusques à moitié dans un vase qu'ils achevent de remplir avec de l'eau : ils bouchent bien le vase & laissent macérer en lieu chaud pendant environ huit jours, ensuite ils distillent cette fameuse eau qui ressuscite les morts. L'enseigne dont j'ai fait mention étant à Vibourg pendant les dernieres guerres, vit un chirurgien guérir avec cette eau des plaies de la tête fort considérables, & obtint d'un des apprentifs de ce chirurgien qu'il lui en montrât la composition ; ensuite ayant trouvé dans le colonel cosaque un amateur de la médecine, il lui promit de lui faire part de sa recette à un prix médiocre, mais avant qu'il s'acquittât de sa promesse, l'autre en vrai Iéniséen lui avoit dérobé son secret ; cependant il reconnoissoit le devoir à cet enseigne.

Il y avoit aussi dans Iéniseisk un

* Anacampseros purpurea. *Bauh. hist.* 3 68. Sedum foliis planiusculis serratis, corymbo folioso, caule erecto. *Linn. f. p.* 2. p. 430.

homme vieux & pauvre qui paſſoit pour connoître des ſimples d'une vertu merveilleuſe. Je le fis venir à mon logement : il reſſembloit fort à un kamm, & avoit tout l'air d'un fourbe. Il feignoit toujours avant de parler, d'avoir perdu la mémoire, & gardoit long-temps l'air penſif, mais le matois ſavoit bien ce qu'il devoit dire. Il croyoit, diſoit-il, que le diable étoit auteur de tout mal, & par conſéquent de toute maladie; la plûpart des ſimples qu'il connoiſſoit chaſſoient donc le diable; mais il me nomma une plante qui avoit la vertu de ſéparer l'eau comme le fut autrefois la mer rouge. Les Iéniſéens voyant que je n'ajoûtois pas foi à la vertu de l'herbe qui chaſſoit le diable, me raconterent l'hiſtoire ſuivante. Vers l'embouchure de la Iéniſei, il ſe raſſemble des Promichlenikes pour chaſſer aux *pietſi*, eſpece de renards blancs & gris. Un d'entre eux s'amuſoit ſouvent à jouer du balalaika, qui eſt une eſpece de guittare : il remarqua que lorſqu'il jouoit ſeul la nuit dans l'obſcurité, quelqu'un danſoit dans ſa chambre. Curieux de voir qui danſoit ainſi, il fit ſouvent du feu, mais ne vit perſonne : cependant il entendoit danſer dès qu'il n'avoit ni feu ni lumiere; il

lui fallut donc uſer de ruſe pour ſatisfaire ſa curioſité. Il cacha ſous un pot un bois allumé, joua enſuite à ſon ordinaire, & peu après entendant commencer la danſe, il leva le pot & vit une eſpece de dame qui lui dit, puiſque tu t'es opiniâtré à me voir, tu ne me quitteras plus : il fut d'abord très-effrayé, mais il s'accoutuma peu à peu à cette femme & ils habiterent enſemble. Un jour ſes compagnons avoient réſolu d'aller tous enſemble à la chaſſe, mais cette femme ne voulut pas l'y laiſſer aller ; elle conſentit ſeulement qu'il les accompagnât juſqu'à certain endroit ; il partit donc avec eux, & lorſqu'ils furent tous arrivés à l'endroit où ils devoient ſe ſéparer, ils s'aſſirent dans un champ. Auſſi-tôt il entendit la voix de cette femme qui l'appelloit ; il lui répondit de venir le trouver, la femme dit que cela lui étoit impoſſible. Après beaucoup d'inſtances de part & d'autre, elle lui confia qu'elle ne pouvoit avancer à cauſe d'une herbe qui étoit près de lui, & voyant qu'il tardoit beaucoup, elle arracha un des plus gros arbres des environs & s'en ſervit pour lui montrer l'herbe qui lui étoit ſi contraire. Il ſaiſit cette occaſion de ſe défaire de ſon diable : il

cueillit de cette herbe, en mit dans sa poche, & pour en vérifier l'effet s'avança vers cette femme, mais à mesure qu'il approchoit, elle se retiroit. Il conserva précieusement sa plante, & depuis qu'il la possede, il n'est plus obsédé par ce diable femelle, qui erre encore dans les bois voisins.

Le voivode de Iéniseisk n'étant pas protecteur de l'ivrognerie, les fêtes de Noel furent assés paisibles: on les célébra cependant le verre en main, mais avec moins de rumeur que dans les autres villes de Sibérie. Un usage de ce pays me rappella celui d'Allemagne pendant les mêmes fêtes: trois hommes habillés en mages couroient dans la ville en portant une étoile & annonçoient Jesus-Christ. Je vis aussi des chanteurs qui faisoient voir dans une lanterne magique, l'enfant Jesus & son cortege ordinaire.

Nous éprouvâmes ici pour la premiere fois le plus grand froid de Sibérie. Vers le milieu de décembre, l'air étoit comme gelé; il ressembloit à un brouillard, quoique le temps fut extrêmement clair. Cette espece de brume ou plutôt cet air extrêmement condensé empêchoit la fumée des cheminées de s'élever; les moineaux & les pies tomboient & mou-

roient glacés, lorſqu'on ne les portoit pas auſſi-tôt dans un endroit chaud. Ce froid exceſſif avoit encore un effet qui nous occupa beaucoup : dès que les poeles étoient échauffés, on y reſſentoit de grands maux de tête, & on voyoit dans ceux qui ſouffroient les effets ordinaires des vapeurs du ſoufre. Nous logions dans une des meilleures maiſons de la ville, & quoiqu'on emplit le poele par dehors, quoique nous priſſions toutes les précautions poſſibles, nous éprouvions ces douleurs de tête. On ne pouvoit pas les attribuer à des vapeurs de ſoufre qui s'élevent des charbons brûlans : j'imaginai donc qu'ils avoient la même cauſe que ceux qu'on endure dans une chambre récemment lavée, car il y a d'autant plus de vapeurs, & elles s'y dilatent & agiſſent avec d'autant plus de force, que le froid eſt plus âpre & plus vif. Lorſqu'on ouvroit une chambre, il ſe formoit ſubitement un brouillard auprès du poele, quoique l'air de la chambre fût chaud avant comme après. Dans l'eſpace de vingt-quatre heures, les fenêtres étoient couvertes intérieurement d'une glace épaiſſe de trois lignes : cette obſervation donne à ma conjecture encore plus de vraiſem-

blance. Tant que duroit le jour qui pour lors étoit très-court, on voyoit des halos ou couronnes & des parélies, & pendant la nuit des paraſélenes; il ſembloit donc que ces phénomenes dependiſſent de ce grand froid : dans le thermometre de Fahrenheit, le mercure deſcendit à cent vingt degrés plus bas qu'on ne l'avoit obſervé.

Je vis dans la maiſon où nous logions un portrait de la Trinité : c'étoit une figure à trois têtes, trois nez, trois barbes, quatre yeux & deux oreilles : cette figure me rappelle un tableau que je vis à Tomsk, & qui repréſentoit Jeſus-Chriſt triomphant de ſatan. Le Sauveur du monde étoit à cheval, tenant un arc à la main, & tiroit une fleche au diable, qui, ſous la forme d'un dragon, étoit aux pieds du cheval.

Je vis encore chés le voivode de Iéniſeisk, une merveille de la nature; c'étoit un nain d'environ deux pieds de haut, âgé de plus de cinquante ans, qui étoit marié en ſecondes noces & avoit cinq enfans vivans; il mangeoit & buvoit plus qu'un homme de taille naturelle : c'étoit un écrivain de la douane de Kraſnoïarsk, & on l'avoit envoyé à Iéniſeisk pour quelques recherches.

Les nations étrangeres du district de Iéniseisk sont les Ostiakes Narimmiens & Iéniseiskains; ceux-ci ont reçu le baptême; les Tatares assaniens qui habitent le long des rivieres d'Oussolke & d'Ona : il n'en reste plus qu'environ une douzaine, dont à peine deux ou trois savent encore leur langue nationale : c'étoit autrefois un peuple nombreux; enfin les Tongouses qui habitent le long des rivieres d'Oussolke & d'Ona; on n'a pu jusqu'à présent les engager à embrasser la religion chrétienne : ils sont riches en bétail, & ont la coutume de se coudre sur le visage différentes figures, qui de bleues deviennent noires, mais cette coutume n'est pas générale parmi eux; il n'y a guères que les enfans qui soient décorés de ces figures.

CHAPITRE XXX.

Krasnoïark.

LA ville de Krasnoïark est sur la rive gauche de l'Iénisei. De même que toutes les villes de Sibérie, elle a été dans l'origine un fort qui peu à peu est devenu ville : elle a trois cents cin-

quante maiſons, quelques bâtimens publics, & eſt entourée d'un rempart de bois.

Preſque tous les habitans ſont ſlouchivies, parce que le deſſein que l'on avoit en bâtiſſant le premier fort, étoit de mettre le déſert voiſin à l'abri des irruptions des Tatares kirghiſiens. On a toujours veillé ſoigneuſement à établir cette ſureté, & il y a quelques années que l'on n'y voyageoit guere que par ordre exprès, mais depuis un certain temps ces deſerts ſont ſûrs ; les Coſaques qui les infeſtoient ſe ſont retirés vers la Kalmouckie, & les ſlouchivies Kraſnoïarkains peuvent communiquer ſans danger avec tous les pays d'alentour. Cette ſureté rend la ville de Kraſnoïark plus vivante, & pourra engager quelques marchands à s'y établir.

Les ſlouchivies qui l'habitent ſont preſque tous riches : leurs biens conſiſtent en chevaux & en bêtes à corne dont la nourriture les inquiete peu; ils les laiſſent paître dans le déſert. Pendant l'hiver on y voit rarement de la neige, & ces animaux vivent d'herbes pourries & de racines qu'ils déterrent : ſi la terre eſt par hazard couverte de neige,

accoutumés au climat & à cet inconvénient, ils ſavent tirer leur nourriture de deſſous la neige, mais ils ne ſont pas auſſi forts qu'ailleurs : un cheval ruſſe eſt plus fort que trois de ce pays, & une vache ruſſe donne plus de lait que vingt vaches krasnoïarkaines.

On cultive ici des grains, & la terre y eſt ſi fertile qu'il ſuffit d'en travailler la ſuperficie, & que l'on peut ſans engrais enſemencer le même terrein, cinq ou ſix ans de ſuite : lorſqu'il refuſe de produire, il y en a beaucoup d'autres qui ſont inutiles & qu'on peut enſemencer.

La pareſſe des habitans de ce pays eſt ſi grande qu'ils ne voudroient ſeulement pas que leur nourriture leur coûtât la moindre peine ; il en eſt de même dans tous les pays très-fertiles où l'on n'oblige pas les hommes à travailler. Il n'y a pas de payſan d'un autre canton qui ne payât volontiers pour être dans celui-ci, mais l'avarice des gouverneurs les empêche de faire à cet égard d'utiles repréſentations : les ſlouchivies leur payent des droits plus conſidérables que ne feroient des payſans, & ſi l'on réformoit neuf dixiemes de ces troupes inutiles,

ils perdroient un gain très-grand; ſurtout ils ne vendroient plus de brevets de colonels & d'autres emplois. Il y a dans Kraſnoïark un colonel de Coſaques, dont les ſoldats diſent librement qu'ils n'ont point d'ordre à recevoir : ils ſe battent ſouvent avec lui à coups de bâton de même qu'entre eux ; c'eſt un homme qui ne vaut pas le Coſaque le plus mépriſable, & qui cependant eſt chef de ſept cents Coſaques.

Les ſlouchivies ont encore ici un avantage très conſidérable, mais il eſt vrai que c'eſt en diminution du tréſor impérial. Tous les Tatares des environs payent le tribut en pelleteries, & comme ils ne peuvent pas toujours les payer de cette maniere, ils donnent au lieu de chaque piece de pelleterie qui leur manque, un prix fixé par un réglement. Lorſque ces Tatares commencerent à payer le tribut, ils apportoient les peaux, comme ils les prenoient & remettoient aſſés ſouvent à la caiſſe impériale des zibelines de grand prix; mais les habitans de Kraſnoïarsk & peut-être auſſi les marchands qui paſſoient, ont ouvert les yeux aux Tatares : ils leurs achetent les belles pellete-

ries beaucoup plus d'un rouble, qui eſt le prix fixé par le réglement ; ainſi les Tatares, en remettant ce prix à la caiſſe, ont pour eux le ſurplus, & il y entre maintenant plus de roubles que de zibelines. Pour cacher ce petit commerce, ils diſent que leur pays fournit à préſent moins de pelleteries, & le voivode n'en diſconvient pas : ils ajoutent qu'autrefois lorſqu'on leur apportoit un chaudron de fer, ils le rempliſſoient de zibelines & les donnoient pour le chaudron, mais qu'ils ne pourroient pas maintenant faire ce marché.

Les Kraſnoiarkains ſont fainéans & ivrognes, & tous les ſlouchivies vivent ſi familiérement avec le voivode, que lorſqu'il les invite à diner chez lui, ils s'y enivrent avec autant de clameurs qu'au cabaret. Ils boivent l'eau-de-vie dans de grands gobelets, & celui qui ſe trouve à la fin du repas le plus ſemblable à une bête, reçoit le lendemain de magnifiques préſens. Pendant le ſéjour que nous y fîmes, on arrêtoit de temps en temps des hommes & des femmes ſurpris enſemble, & on trouvoit aſſés ſouvent parmi eux des gens mariés.

Il y avoit aussi dans les prisons une femme qui avoit fait mourir un slouchivie dans les grands remedes.

On voit beaucoup d'antiquités à Krasnoiarsk : elles ont été tirées des anciens tombeaux qui sont en grand nombre près d'Abakannsk & de Saiannsk. On y trouva tant d'or, que les habitans de Krasnoiarsk achetoient pour une demi-rouble un solotnik d'or : on y trouva aussi de l'argent, & on en tire encore du cuivre en assés grande quantité. Je vis chez le voivode une assiette & un petit pot d'argent doré : il y avoit sur l'assiette des figures en relief assés semblables à des griffons. Les ustensiles en cuivre sont des couteaux, des boucles de harnois, de petits marteaux ; on y trouve assés fréquemment de faux argent de Chine & une espece de fonte ou alliage de cuivre rouge & de cuivre jaune, que l'on paroît avoir employé principalement à fondre des argalis. Les uns ont un piedestal creux, & les autres une pointe qu'on peut enfoncer à l'endroit où l'on veut les placer : c'étoient peut-être les idoles de ceux qui les ont fondus. On a trouvé aussi plusieurs vases de faux argent dont quelques-uns ont été vendus pour de l'argent véritable, mais on n'a point en-

core découvert de fer, quoiqu'il y ait aux environs beaucoup de mines de ce métal. Le fer étant de tous les métaux le plus difficile à fondre & à mettre en œuvre, a été chez tous les peuples celui qu'on a travaillé le dernier.

CHAPITRE XXXI.

Argalis.

LEs animaux que j'ai déja désignés plusieurs fois par le nom d'argalis, sont appellés sur le haut Irtisch, moutons sauvages ; on en trouve dans la partie méridionale des montagnes voisines de l'Irtisch, soit au midi vers la Kalmouckie, & principalement sur la Boukhtourma, soit du côté de l'orient, jusques dans les alpes supérieures de l'Ob & de l'Iénisei, de là jusques dans les alpes du lac Baical, & plus loin dans les grandes alpes nommées Slannovoïkhrebet qui séparent les rivieres d'Amoure & de Lena, jusqu'à l'océan & plus loin jusque vers Kamtchatka, sur-tout au canton des Koriakes. Les habitans du Kamtchatka & des îles voisines, trouvent à l'argali un goût si

exquis, que lorsqu'ils veulent donner l'idée d'un manger excellent, ils le comparent à la graisse de cet animal. L'argali est connu sous différens noms dans tous ces pays : par la forme extérieure, par la tête, le cou, les pieds, la queue courte, il est semblable au cerf ; il l'est encore plus parfaitement par la vivacité, peut-être est-il un peu plus sauvage ; celui que j'ai vu en vie avoit environ trois ans, & dix hommes suffisoient à peine à le contenir. Les plus grands argalis sont de la grandeur du daim : celui que je décris avoit trois pieds depuis la partie supérieure de la tête jusqu'au terrein sur lequel il étoit, & depuis la naissance des cornes jusqu'à la queue, trois pieds six pouces. Les cornes prenoient naissance au-dessus & près des yeux directement devant les oreilles, elles se courboient d'abord en arriere, ensuite en devant en forme de cercle, jusqu'à l'extrémité qui se recourbe un peu en haut & en dehors. Elles sont depuis la naissance jusqu'à la moitié extrêmement ridées ; le reste est un peu plus uni : c'est peut-être la forme de ces cornes qui a fait donner à cet animal par les Russes le nom de mouton sauvage. Si l'on en croit les Sibériens,

ſa plus grande force eſt dans ſes cornes : les mâles ſe battent ſouvent, & courant alors l'un à l'autre les cornes baiſſées, ils ſe les rompent : on en trouve çà & là dans le déſert qui ont à la partie voiſine de la tête une ſi grande cavité, que les renards s'y logent. Il n'y a qu'une très-grande force qui puiſſe rompre une corne de cet animal ; car tant qu'il eſt en vie, ſes cornes croiſſent en longueur & en largeur, & l'endroit du crâne où elles croiſſent, devient toujours plus épais. Une corne qui a toute ſa crue, étant meſurée ſelon ſa courbure, a quatre pieds de long : elle peſe environ trente ou quarante livres de Ruſſie, & eſt à la naiſſance épaiſſe comme le poing. Les cornes de celui que j'ai vu, étoient d'un blanc jaunâtre, mais plus l'animal vieillit, plus elles noirciſſent. Les oreilles ſont pointues, médiocrement larges, & ordinairement l'argali les porte droites : il a la corne fendue, les jambes de devant longues de dix-huit pouces; celles de derriere ſont plus longues. Cet animal a un fanon ; ſon poil eſt gris, mêlé de brun : il a le long du dos une raie jaune, dont l'extrémité eſt rouge de renard, & le ventre eſt auſſi de cette couleur, ainſi que les jambes à la partie poſtérieure

poſtérieure & à l'intérieure : cependant le ventre eſt un peu plus pâle que ces autres parties. Cette couleur dure depuis le commencement d'août, pendant toute l'automne & tout l'hiver jusqu'au printemps : à l'approche de cette ſaiſon ils changent de poil, & deviennent alors de plus en plus rouges. Leur ſecond changement de poil eſt vers la fin de juillet.

Les femelles ſont toujours plus petites ; elles ont auſſi des cornes, mais fort petites, fort minces, croiſſant très peu avec l'âge, preſque toutes droites, preſque point ridées & faites à peu près comme celles de nos boucs.

Les parties intérieures de cet animal ſont comme celles de tous les ruminans. L'eſtomac a quatre cavités diſtinctes & la véſicule du fiel eſt groſſe. La chair eſt de bon goût, & peut ſe manger comme celle de chevreuil ; la graiſſe eſt d'une ſaveur très agréable. L'argali ſe nourrit d'herbe. Il entre en rut en automne & met bas au printemps ; la portée eſt d'un ou deux petits. Par le poil, le goût de la chair, la forme du corps, la vivacité, cet animal appartient au genre du cerf & du chevreuil. Ses cornes recourbées lui donnent quelque reſſemblance

avec le bélier, mais le manque de laine & la vivacité l'en séparent entierement. Il a le poil du chamois, il habite les rochers & se bat souvent comme le chamois : il faut peut-être faire de cet animal un nouveau genre & le regarder comme le musimon des anciens, car il est exactement semblable à l'animal décrit sous ce nom par Pline & Gesner.

CHAPITRE XXXII.

Souterreins de la Iénisei. Oulous tatares. Fêtes de Krasnoïark.

IL y a près de l'Iénisei trois souterreins célebres, dont l'un n'est qu'une petite caverne. Pour arriver à l'entrée de celui qui est le plus élevé, nous montâmes l'espace de cinquante toises par des degrés taillés dans la neige. Ce souterrein est spacieux & s'enfonce en montant avec une pente assés roide ; il a environ cinquante pas de longueur : les côtés étoient couverts de galactites qui ressembloient à des champignons de pierre, & le roc étoit calcaire. Nous étions éclairés par des flambeaux ; cette lumiere faisoit un très bel effet sur la

glace qui couvroit tout le dessus du souterrein & ressembloit à du salpêtre crystallisé ; elle jettoit un feu pareil à celui des pierres précieuses : il y avoit aux deux côtés d'espace en espace des glaçons très-purs & fort allongés.

Nous allâmes au troisieme souterrein par un chemin assés difficile & qu'on regardoit même comme impraticable. Le roc dans lequel est percée cette caverne est calcaire, & l'on y voit çà & là des concrétions pierreuses sous la forme de champignons : nous n'y trouvâmes qu'un morceau de filet pourri & une dent de musc mâle.

Nous vîmes ensuite le rocher peint qui est sur la rive droite de la riviere ; il n'a pas plus de sept toises de haut : on voit qu'il a été taillé du côté où sont les figures. Il étoit enduit d'une espece de plâtre qui est tombé en partie ; les figures ont été peintes sur le plâtre, & si la couleur rouge qu'on y a employée n'est pas de l'ocre brûlé, elle en approche beaucoup. Elles représentent des hommes & des animaux, & il y en a sur-tout une très bien conservée, qui représente un homme à cheval. Le dessein de ces figures est comme le dessein de celles que jai vues entre Kous-

netsk & Tomsk, & tel qu'on doit l'attendre de payſans groſſiers.

Il y a près de Kraſnoiark quelques oulous ou villages tatares. Un de ces villages nommé Mongat eſt composé de ſix ou ſept iourtes ou huttes pareilles à celles des Tatares de Kouſnetsk : elles ſont faites de pieux plantés en terre, joints par des traverſes & couverts d'écorces de bouleau : celles des plus riches ſont couvertes de peaux de chevreuil. Elles ont deux ouvertures, dont l'une pour la fumée, l'autre qui eſt vers l'orient ſert d'entrée, & eſt ordinairement couverte d'une peau de chevreuil. Nous entrâmes dans pluſieurs huttes, & nous vîmes dans chacune un feu fait au milieu, autour duquel étoient l'homme, la femme, les enfans & les chiens de chaſſe : elles étoient pleines de fumée, & nous n'aurions pu y reſter ſans étouffer, mais ces gens y ſont habitués. Ils ne ſe chauffent en hiver qu'au feu qu'ils font dans ces huttes, cependant les plus riches en ont conſtruit quelques-unes où ils peuvent placer des poeles : celles-ci ſont leurs appartemens d'hiver, & ceux d'été ſont les huttes ordinaires. On voulut dans chacune nous faire manger, & on nous préſenta du cheval, du bœuf,

de l'agneau. Toute eſpece d'aliment convient à ces Tatares ; leur boiſſon ordinaire eſt l'eau ou le petit lait de cavalle : ils cultivent auſſi la terre, & mangent des fruits & des légumes, mais ſurtout d'une plante commune dans ce pays ou plutôt de ſa racine, qui étant composée de pluſieurs petits oignons ronds a fait donner à la plante un nom ruſſe qui ſignifie noix de terre. * Ils mangent auſſi des oignons du martagon ordinaire ainſi que d'une autre eſpece, rouge de cinabre, & d'une troiſieme eſpece de lis. Toutes les nations étrangeres des environs de Kraſnoïark font uſage des mêmes alimens. Ces Tatares n'ont point de culte, néanmoins ils croient qu'il y a un Dieu, & comme ils commercent beaucoup avec les Ruſſes, ils portent de temps en temps des cierges aux égliſes ruſſes, pour témoigner la confiance qu'ils ont au Dieu de cette nation ; cependant ils vont en ſecret conſulter leur kamm & paroiſſent fort éloignés d'em-

---

* Terræ glandes. *Dodon. pempt.* 50. Lathyrus Arvenſis repens tuberoſus. *B. p.* 344. Lathyrus pedunculis multifloris, cyrrhis diphyllis, foliolis ovalibus, internodiis nudis. *Linn.* ſ. 15. p. 732.

braſſer le chriſtianiſme : ils objectent à ceux qui leur en parlent que leurs peres ont très bien vécu ſans la religion chrétienne, que cette religion eſt trop ſévere & trop minutieuſe, qu'elle défend la chair de cheval & ordonne de manger les jours de jeûne des choſes qu'ils ne connoiſſent pas. De plus, la vie civile des Ruſſes, la ſeule qu'ils connoiſſent après la leur, leur paroît fort malheureuſe : la formule d'imprécation qui leur eſt la plus ordinaire eſt celle-ci : puiſſe-tu vivre à la Ruſſe !

Il y a dans le diſtrict de Krasnoïark d'autres nations étrangeres qui ſont les Arintſiens, les Kotovtſains & les Kamatchintſains. Les Arintſiens étoient autrefois un peuple conſidérable, mais il n'en reſte aujourd'hui que dix perſonnes, qui ſavent à peine leur ancienne langue. Les Kotovtſains habitent vers Abakansk & Kansk, les Kamatschintſains ſur la Mana & vers la ſource de la Kann.

Les divertiſſemens commencerent avec les jours gras à Kraſnoïark & aux environs. Tout ce qui étoit d'âge à boire s'enivroit : les hommes ſe promenoient à cheval dans les rues, les femmes à pied, & pendant toute la nuit on

entendoit des especes de hurlemens. Plus la fin du carnaval approchoit, plus ces plaisirs étoient animés : j'allai avec le voivode à un des villages voisins ; nos traîneaux étoient entourés de plus de seize cavaliers armés de carquois, d'arcs & de fleches, qui s'exerçoient à tirer. Ils tiroient d'abord une fleche, ensuite leurs chevaux allant à toute course, ils tiroient à cette premiere fleche & la brisoient fort souvent : ceux qui avoient cette adresse recevoient un prix. Nous passâmes un ruisseau qui vient d'une petite montagne voisine & ne gele jamais en hiver. Aussi-tôt après notre arrivée, les paysans du village vinrent l'un après l'autre saluer le voivode & sa femme, & mirent devant lui sur une table des papiers qui contenoient quelque chose : il y en eut qui donnerent aussi au fils du voivode. Il déplia devant moi quelques-uns de ces papiers ; il y avoit dans chacun treize sols quatre deniers, & la moitié de cet argent appartient à la voivodesse : alors j'appris pourquoi pendant tout le carnaval ils voyageoient dans les villages voisins de leur résidence. J'ai vu peu de gens du pays venir chez eux, sans mettre un papier sur la table ; ainsi un voivode de Krasnoïarsk a des revenus considérables,

mais lorſqu'il veut qu'on lui faſſe beaucoup de préſens, il faut qu'il vive avec les payſans comme avec ſes égaux & ſur-tout qu'il les faſſe boire. Lorſqu'un Sibérien & ſur-tout un Kraſnoïarkain veut recevoir beaucoup, il ne doit congédier ſes convives que lorſqu'ils ſont complétement ivres, & ſouvent un ſlouchivie s'enivre tant de fois de ſuite qu'il donne juſqu'à ſa derniere zibeline.

Les ſlouchivies donnerent le ſoir un ſimulacre d'attaque : ils dreſſerent dans un champ deux murs de neige & joignirent ces deux murs par une traverſe de neige Ce bâtiment repréſentoit une citadelle que gardoient quelques-uns d'entre eux armés de longs bâtons, & d'autres qui étoient à cheval devoient ſe rendre maîtres de cette citadelle. L'attaque ſe fit en très grand déſordre ; il ne s'avançoit jamais à la fois que deux ou trois cavaliers, quelquefois un ſeul & toujours au grand galop : ils étoient reçus à grands coups de bâton & tomboient toujours de cheval. Les aſſiégeans ne pouvant s'emparer du fort, devinrent furieux & vouloient tirer des fleches ſur les aſſiégés, mais le voivode les en empêcha & la fortereſſe reſta ſous la domination de ſes pre-

miers maîtres. Ceci peut faire juger de ce qu'on doit attendre des slouchivies comme gens de guerre ; l'ivrognerie étant leur unique attrait, ils pourroient bien se laisser battre par des paysans qui n'auroient jamais touché d'armes. On les regardoit autrefois comme des gens formidables ; ils avoient deux especes d'armure, l'une étoit de petits anneaux de fer, & l'autre de plaques de fer très minces. Celle-ci étoit plus légere que l'autre : elles couvroient toutes deux le corps & les bras, & avoient encore une autre piece : c'étoit un bonnet garni de fer par en haut ; mais elles ne sont plus en usage.

CHAPITRE XXXIII.

Départ de Krasnoïarsk. Forts de Kanskoï, d'Oudinskoï. Bouretes.

NOus partîmes de Krasnoïarsk dès que nous pûmes nous mettre en route, & à cinq ou six cents pas du village de Ladaika, je remarquai une croix de bois qu'on me dit avoir été placée en ce lieu, parce qu'il n'étoit pas sûr. Je

demandai à quel péril on y étoit exposé, & j'appris que des génies, esprits ou démons, tels que ceux qu'on nomme lichi sur la Tvertsa, infestoient ce bois, que des enfans de Ladaïca qui étoient venus y jouer, s'étoient égarés & perdus, ou ne s'étoient retrouvés que huit ou quinze jours après, & que pour écarter les lichis on avoit planté cette croix à l'endroit que l'on regardoit comme le moins sûr : il est vrai que ce bois est fort épais & qu'il est aisé de s'y perdre, ainsi l'on feroit bien d'y planter beaucoup de croix pour guider ceux qui pourroient s'y égarer.

On trouve plus loin le fort de Kanskoï, & quelques Tatares qui sont pauvres; cependant il y en a qui ont deux femmes. Ni les hommes ni les femmes ne portent de chemises, excepté ceux qui ont reçu le baptême, mais qui sont en petit nombre. Ils ne se lavent jamais, & lorsqu'on le leur reproche, ils disent que leurs ancêtres ont vécu de même. Lorsqu'ils veulent dormir ou fainéanter dans leurs huttes, ils se mettent autour du feu qui est au centre de la hutte, accouplés de sorte que les jambes de l'un sont passées entre les jambes de l'autre & vont jusqu'entre ses bras : lorsque l'un se tourne, l'autre

fait de même pour ne pas changer leur disposition, & ce tour se fait aussi régulierement que s'il étoit commandé. Les Tatares font usage au lieu de pain, d'oignons de martagon ou d'autres especes de lis & ne labourent point encore. Leur occupation principale est la chasse des zibelines : ils ont une infinité de manieres de les prendre. Quand cet animal vivement poursuivi ne sait plus où se réfugier, il monte sur un grand arbre; dès qu'il a pris ce parti, les Tatares mettent le feu à l'arbre : pour éviter la fumée & le feu, la zibeline saute à terre, & y trouve un filet.

L'adresse avec laquelle ces Tatares prennent les zibelines, fait que Kanskoi est l'endroit où l'on en fait le plus grand commerce, & que les marchands qui vont à la Chine séjournent ordinairement dans ce fort.

Avant d'arriver au fort d'Oudinskoï, on traverse plusieurs bois de sapins, de cedres, de bouleaux, de meleses & de peupliers : on garde dans ce fort le tribut de pelleteries qu'on fait payer aux Tatares. Il y a aux environs beaucoup de Bouretes que les Russes nomment Bratski : parmi eux presque tous les hommes ont les cheveux coupés sur le haut de la tête,

& d'ailleurs portent l'habit ruſſe. Le principal ornement des femmes eſt leur chevelure : elles en font deux treſſes qu'elles laiſſent pendre par-devant ſur les épaules, & y mêlent ſouvent du crin pour en augmenter la longueur & la groſſeur ; vers l'extrémité des treſſes, il y a des cilindres aſſés larges où ſont paſſés les cheveux. Elles portent un bandeau fait ordinairement dans le pays & qu'elles nouent derriere la tête ; à ce bandeau eſt attaché un large collier d'anneaux de fer qui paſſe ſous le menton, & elles en portent un autre de même matiere qu'elles ſerrent davantage. Leurs vêtemens ſont une robe fourrée & une eſpece de ſur-tout ſans manches, fait de cuir peint & de kitaïca, qu'elles mettent par deſſus la robe. Les filles font de leurs cheveux plus de deux treſſes, comme chez les Tatares : elles peuvent en faire vingt, ſi elles en ont en aſſés grande quantité. On nous en amena une qui étoit d'une des principales familles du pays ; elle avoit par derriere cinq rubans qui pendoient d'un cuir attaché aux épaules, & à l'extrémité de chaque ruban une petite clochette : elle portoit une large ceinture, ornée de pluſieurs anneaux de laiton & de coquillages de por-

celaine couverts de plaques de fer. Lorſque l'on donne à un homme une de ces filles du premier rang, il faut qu'elles quittent la ceinture & les clochettes, mais il n'eſt pas néceſſaire ici de vendre une fille à un homme pour qu'il lui ſoit permis de partager ſon lit, car la fille dont je parle étoit enceinte; un Bourete accorde ſa fille comme les Tatares, pour une certaine ſomme d'argent ou une certaine quantité de bétail, & ne la laiſſe emmener que lorſque l'acheteur l'a payée.

Nous fîmes venir trois chamannes ou ſorciers qu'on nomme bœ en langue borete. Nous n'avions vu aucun chamanne de Sibérie dans un habillement auſſi effroyable; c'eſt une robe de cuir parſemée de ferrailles & de griffes d'aigle & de hibou : ces ferrailles rendent l'habit extrêmement peſant & font un bruit affreux : le bonnet s'éleve en pointe comme ceux de nos grenadiers & eſt couvert de griffes d'aigle & de hibou. Ces trois terribles chamannes vinrent nous trouver de nuit, parce que, diſoient-ils, le jour eſt contraire aux ſorcelleries : ils choiſirent pour leur théâtre la cour où nous étions, & y firent un feu. Un d'eux prit ſon tambour qui

eſt fait à peu près comme ceux que j'ai décrits, mais un peu plus grand. La baguette reſſemble à une vergette, à laquelle au lieu de crins on a collé une peau d'écureuil : leurs cérémonies magiques, pareilles à celles que nous avions vues, eurent le même ſuccès. Nous demandâmes, par exemple, ſi un homme qui habitoit à Moſcou étoit encore en vie : le ſorcier après quelques contorſions, répondit que le diable ne pouvoit pas faire tant de chemin, car le diable eſt toujours cenſé les inſtruire de ce qu'on demande : ils ſe tordoient le viſage & le corps, crioient comme des forcenés & ſuoient à groſſes goutes ſous le poids de leurs habits. Leurs compatriotes les payent pour cet exercice, mais ils furent obligés de le faire gratis en notre préſence, & pour les punir un peu de ce frauduleux trafic, nous les fîmes recommencer pluſieurs fois : celui qui s'étoit excuſé ſur le trop grand éloignement de Moſcou conſulta le diable encore une fois touchant la même demande, & après quelques contorſions, demanda ſi l'homme en queſtion avoit les cheveux gris : nous lui dîmes qu'il les avoit tels ; il ſauta & tambourina quelque temps encore, puis nous aſſura que notre hom-

me étoit mort, & il l'étoit en effet depuis environ cinquante ans.

Nous allâmes voir au fort Oudinskoï les pelleteries données en tribut; c'étoient des peaux d'ours, de loup, de renard, d'écureuil & de zibeline : il y avoit des peaux de zibeline d'une grande beauté, ainſi que quelques peaux de renard. Deux de ces dernieres étoient preſque entierement noires; l'une avoit ſeulement le bas du dos un peu gris, & l'autre d'un blanc jaunâtre : celle-ci n'étoit pas tout-à-fait noire ſur le dos; elle avoit ſeulement une raie noire qui s'étendoit depuis le devant juſqu'au tiers du dos. Les côtés étoient d'un blanc jaunâtre comme le bas du dos; l'entredeux des raies & du bas du dos étoit noir mêlé de poils gris; l'une & l'autre avoient le ventre pareil au dos. Le renard tout noir avoit au haut du poitrail une tache blanche, grande comme un écu : l'autre étoit preſque tout gris vers la gorge & ſans tache blanche; ils avoient tous deux les pattes & la queue noire, & l'extrémité de la queue d'un blanc de neige. Un troiſieme avoit une raie noire au milieu du ventre, de la gorge & de la partie latérale intérieure des pattes, le reſte étoit rouge de renard,

aussi bien que les côtés & le haut de la queue, mais la partie supérieure & mitoyenne étoit noire.

CHAPITRE XXXIV.

Huttes de Bouretes. Fort Balachanskoï. Damasquinage des Bouretes.

LEs huttes des Bouretes sont hexagones, & les murs faits de perches placées horisontalement l'une sur l'autre jusqu'à la hauteur d'environ trois pieds; d'autres perches posées obliquement & réunies au sommet composent le toit, à la pointe duquel on ménage une issue pour la fumée : les entre-deux de ces perches sont remplis de terre. A chaque côté de l'entrée, laquelle est vers l'orient, il y a un bouleau & une corde qui traverse d'un arbre à l'autre, à laquelle sont attachés plusieurs rubans & quelques peaux d'hermine & de belette. C'est devant ces deux arbres que chaque bourete s'incline deux ou trois fois le matin & le soir, en se mettant deux doigts sur le front, à la maniere orientale. Ces huttes sont soutenues en dedans par quatre piliers, entre lesquels est le foyer :

nous y trouvâmes trois veaux & une femme habillée comme celles de cette nation, excepté qu'elle avoit à chaque oreille deux pendeloques l'une ſur l'autre : celles que nous avions vues juſqu'alors n'en avoient qu'une ſeule.

Le fort de Balachanskoï eſt un des plus conſidérables que nous euſſions vus : il eſt ſitué ſur l'Angare. Il y a hors de ce fort environ ſoixante maiſons qui ſont habitées par des ſlouchivies & des négocians ; elles ſont preſque toutes aſſés bien bâties, ont de grandes fenêtres & des chambres bien éclairées : la plûpart des habitans de ce fort ſont riches. Le voyage d'Irkoutsk que l'on fait en été par eau, attirant ici beaucoup de marchands, on a bâti près de la riviere une maiſon à laquelle on a joint quelques boutiques ; mais on ne les ouvre qu'en été, lorſque les marchands qui paſſent, veulent y dépoſer des marchandiſes.

Les environs de ce fort ſont habités par des Bouretes bergers. Les bœufs de ce canton ſont fort renommés : j'en ai vû quelques-uns qui ne le cedent point aux bœufs circaſſiens. Contre l'uſage général des nations de Sibérie, les Bouretes de ce canton exercent un art, &

plusieurs y sont fort habiles ; ils damasquinent le fer avec l'argent & l'étain ; on en fait des ornemens de harnois de cheval, de ceinturons, de couteaux de chasse & de ceintures : on en fait aussi beaucoup de cuilleres.

Nous voulûmes voir quelques bourettes travailler en notre présence, & nous leur proposâmes d'écrire en traits d'argent sur une plaque, le nom de sa majesté impériale ; ils l'entreprirent & forgerent un fer dont nous leur avions donné le modele. Ils le firent rougir une seconde fois, le laisserent refroidir, firent ensuite les tailles nécessaires avec un ciseau aigu, tenant toujours le fer de plus en plus loin, & frappant sur le ciseau sans cesse avec un marteau. Cette opération fut répétée trois fois en donnant aux tailles à chaque fois une direction différente ; ainsi elles se croisoient. Afin qu'elles fussent égales, ils regardoient souvent leur ouvrage ; cette incision étant faite, ils damasquinerent & furent bientôt prêts à tracer les lettres. Ils prirent du fil d'argent fort mince & de deux grosseurs, avec de l'argent battu très mince, & commencerent à travailler, mais inutilement ; ils n'étoient pas assés exercés dans le dessein

pour imiter les caracteres qu'on leur avoit écrits : nous les fîmes donc tracer ſur la plaque même & ce ſecours les fit réuſſir. Ils poſerent un fil d'argent à l'extrémité d'un des traits, l'y enfoncerent en le battant, ſuivirent ainſi tout le trait, couperent le fil, couvrirent chaque trait de même l'un après l'autre & affermirent tous ces fils en les battant de nouveau.

Lorſqu'ils veulent couvrir d'argent une plaque entiere, ou ſeulement quelque partie, ils taillent de l'argent battu de la forme de la plaque ou de la partie qu'ils veulent couvrir & l'incruſtent de la même maniere. Il n'emploient pour ce travail qu'un marteau plat aux deux bouts, mais dont l'un eſt fort uni & l'autre entaillé & rude : lorſqu'ils entaillent le fer, ils ne frappent d'aucun des bouts, mais du milieu du marteau. Ils incruſtent l'argent avec le bout rude, poliſſent avec l'uni & filent l'argent eux-même en le faiſant paſſer par un trou qui a le diametre qu'ils veulent donner au fil ; ils battent auſſi l'argent, & on voit bien qu'il n'eſt point paſſé entre les cilindres. Leurs creuſets ſont de fer ; ils ne connoiſſent point les creuſets de terre.

Nous continuâmes notre route le long de l'Angare, dont les bords sont assés fertiles, mais coupés çà & là par des crevasses, & nous arrivâmes bientôt à Nicolskaïa-sastava ; c'est un endroit où les droits se payent : on y reçoit ceux des marchandises qui viennent de Chine ; il seroit difficile de les faire passer par un autre chemin. Ces marchandises étant toujours en grande quantité, l'emploi de receveur enrichit dans l'espace d'un an celui qui l'exerce. Le gouverneur nomme à cet emploi, & le met communément à l'enchere : le prix ordinaire est de deux mille livres.

Nous nous remîmes en route & traversâmes le lac Baikal. Les habitans de ce pays veulent que ce soit une mer ; ils prétendent que le lac regarde comme une injure d'être ainsi nommé, & se vange immanquablement de celui qui lui fait un pareil affront : ils croient même qu'il a quelque chose de divin, & l'appellent depuis très long-temps la sainte mer. Lorsqu'on n'adopte pas leur croyance à cet égard, ils font l'histoire d'un certain allemand, qui se trouvant, il y a environ quinze ans, pendant l'été sur cette mer sainte, eut l'audace de la nommer lac ; aussi-tôt son vaisseau battu des flots,

fut en grand danger ; il l'appella la ſainte mer, à l'inſtant les flots ſe calmerent & il prit terre heureuſement. Nous nous amusâmes à montrer à nos voituriers que lorſqu'il fait beau temps, on peut impunément appeller ce lac un lac. Ce qu'on y peut rencontrer de plus dangereux en hiver, ce ſont les fentes de la glace : lorſque nous en trouvions, nous faiſions examiner par où nous pourrions paſſer ſans péril, & nous fîmes ce trajet avec ſureté, mais non pas ſans avoir laſſé la patience de nos voituriers qui nous ſouhaitoient tous les maux poſſibles.

Le lac Baikal s'étend en longueur de l'orient à l'occident ; on n'en a point encore marqué ſur nos cartes les limites orientales, peut-être parce que perſonne n'eſt allé juſqu'à ces limites : cependant on l'eſtime en général long de cent vingt-cinq lieues : la largeur du nord au midi eſt en droiture au moins de quatre lieues & au plus de ſept. Il eſt entouré d'une chaîne de hautes montagnes, où il reſtoit peu de neige quand nous y paſſâmes. Il commence à geler vers Noel & à dégeler vers le mois de mai. Depuis ce temps juſqu'en ſeptembre il y périt rarement des bateaux :

mais vers ce mois il s'éleve de grands vents, qui deviennent de plus en plus violents, & vers la fin de l'année il est dangereux d'y naviguer.

Plus loin est le fort Kabanskoï dont les environs paroissent peu abondants en vivres; quoique les habitans soient ou laboureurs ou bergers, ils ne donnent leurs denrées qu'à un très haut prix : ils voulurent nous vendre un coq soixante-six sols huit deniers, & nous ne pûmes les engager pour quoi que ce soit à nous céder un veau. On nous représenta que lorsqu'on ôte le veau à la vache elle ne se laisse plus traire, & on nous tint le même langage dans toute la Sibérie, mais ce n'est qu'un prétexte, car ils savent tromper la vache lorsque son veau meurt ou lui est ôté : ils en empaillent la peau & elle se laisse traire lorsqu'on la lui montre. Cependant pour les engager à nous vendre un veau, nous leur offrîmes inutilement de leur en rendre la peau.

Les chevaux de ce canton sont extrêmement foibles ; ils avoient à peine fait six heures de route qu'ils ne pouvoient presque plus marcher.

Nous trouvâmes ici des Bouretes bergers qui sont riches. Plusieurs d'entre

eux ont mille moutons & un grand nombre de bœufs & de chevaux : leurs moutons ont de larges queues comme ceux de Kalmouckie. Ces Bouretes montent indifféremment ſur des chevaux, des bœufs ou des vaches, & ont la malpropreté commune aux nations de Sibérie.

CHAPITRE XXXV.

Cahuttes Bratskaines. Taïcha.

NOus apprîmes qu'aux environs de Sélenghinsk il y avoit un taicha ou prince de la religion mongalienne, ou Dalai-lamaienne, qui avoit été lui-même prêtre mongalien & qui ayant quitté la prêtriſe pour ſe marier, avoit actuellement avec lui un prêtre de ſa croyance. Dans l'eſpérance de connoître par leur moyen la religion mongalienne, M. Muller & moi nous allâmes les trouver, & nous partîmes avec deux interpretes, l'un ruſſe, l'autre mongalien.

Nous vîmes ſur la route deux huttes bratskaines, & nous nous y arrêtames pour en voir les curioſités. La plus gran-

de étoit habitée par le maître avec ſa femme & le reſte de ſa famille, l'autre ſervoit à ſes valets. Toutes deux étoient rondes & avoient deux ouvertures, l'une pour l'entrée, l'autre par où la fumée ſortoit; elles étoient couvertes d'une eſpece d'étoffe blanche que les Bratskains font eux-mêmes : cette étoffe étoit entre des lattes clouées en croix les unes ſur les autres, qui, vues par dedans, lorſqu'elles étoient jointes enſemble, reſſembloient aſſés à un treillage. Toute la hutte étoit compoſée de treillages de cette eſpece placés les uns contre les autres. Quand on veut tranſporter la hutte, on décloue les lattes, on donne à toutes la même ſituation, & chaque treillage diſpoſé ainſi, tient fort peu de place; on ôte l'étoffe, on met enſemble les lattes, & on charge le tout ſur des chevaux ou des bœufs. Ces Bouretes n'ont à porter que leur hutte & deux petits coffres; leurs principaux biens ſont des chevaux, des bœufs, des moutons & des chevres. Ils ne reſtent qu'un ou deux mois dans le même lieu : quand leurs troupeaux en ont conſommé tout le fourage, ils vont en chercher ailleurs.

Nous entrâmes dans la principale de

ces huttes, & nous y trouvâmes un Bourete avec ſa femme & deux de ſes parentes, un petit enfant, un agneau de trois jours, trois veaux & un chien : tels ſont les objets des plus tendres ſoins & de l'amour d'un Bourete. La femme n'avoit rien de particulier quant à ſes habits; une des filles portoit un collier de quelques rangs de coraux jaunes, & ſur ſes épaules flottoient pluſieurs treſſes auxquelles étoient attachées çà & là, en travers, des rangs de coraux fort courts. Il y avoit à droite auprès de l'entrée un ſac d'étoffe quarré, & ſur le ſac une peau d'iltis, ſur le côté de laquelle étoit attachée une eſpece d'idole appellée onkone, de la longueur d'environ trois pouces, & taillée dans du laiton battu fort mince : le ſac contenoit beaucoup d'autres onkones, dont la plûpart étoient d'une étoffe chinoiſe faite de ſoie & de fil de métal nommée ſolommka. Il y avoit ſur ce ſolommka quelques têtes deſſinées avec une couleur brune & auxquelles on avoit mis de petites boules de plomb pour imiter les yeux : quelques-unes étoient ſeules, on en voyoit auſſi trois ou quatre enſemble, & d'autres qui avoient un corps & les pieds joints enſemble par des bandes. Sur la plûpart de

ces figures il y avoit un onkone de laiton mince, pareil à celui que j'ai décrit. Près de ces huttes étoit une espece de parc, fait de poutres posées les unes sur les autres, ouvert par dessus & destiné à renfermer les agneaux de plus d'un mois; on ne les garde plus dans la hutte dès qu'ils ont cet âge. Le bétail couroit autour de ces huttes, & nous y vîmes un enfant monté sur un bœuf qu'il conduisoit avec une bride passée dans les narines de l'animal : dans cette hutte le beau sexe s'amusoit à coudre & à fumer du tabac, & faisoit usage de crins au lieu de fil avec lequel il coût ordinairement le kitaïca.

Nous trouvâmes ensuite un petit lac dont les bords étoient couverts de cignes, d'oies, de tourpans & de becassines. Je ne peux exprimer la satisfaction que nous causa la vûe de ces oiseaux : leur chant inspiré par la nature avoit autant d'agrément que l'imitation qu'on voudroit en faire sur des instrumens, seroit choquante & désagréable. Les sons d'un tourpan ressemblent beaucoup à ceux d'un hautbois, & dans ce concert d'oiseaux ils faisoient à peu près l'office de la basse. Cet oiseau est une espece de canard; son plumage est

rouge de renard, excepté la queue & les aîles qui ont beaucoup de noir. Enfin nous parvînmes à un désert où le prince, accompagné de son ghélune ou prêtre & de deux de ses parens vint au-devant de nous : il étoit précédé par trois hommes armés d'arcs & de fleches ; celui du milieu portoit un drapeau rouge, dont le comte Sava Ragousinski envoyé de sa majesté impériale en Sibérie fit présent à ce prince. Il y avoit de chaque côté un soleil avec cette inscription en caracteres russes, *nikomou ne oustoupaïet*, (il ne cede à aucun) : on lisoit au-dessous, *vivat semper augustus Peter phtorii Vserossiiskoï imperator* 1727 *Godou*, (vive toujours l'auguste Pierre II, empereur des Russes en 1727), *dano rodou Zongolskomou*, (donné à la famille de Zongolsk). Nous descendîmes de nos voitures, montâmes à cheval & accompagnâmes le prince & sa suite à sa hutte d'été qui étoit à quelque distance dans un endroit bas du désert.

Il nous conduisit à celle du ghélune qui étoit la plus voisine : toutes ces huttes sont construites de la même maniere, mais celle-ci étoit assés prop[illegible] ; le plancher étoit couvert de tapis de Turquie, sur lesquels nous nous assîmes. A

un angle de la hutte il y avoit plusieurs petits coffres posés les uns sur les autres ; celui d'en bas avançoit un peu, & au milieu de la partie saillante étoit une lampe allumée, de chaque côté de cette lampe une tasse à thé remplie de thé bratskain préparé, trois autres sur la droite & deux sur la gauche ; ces deux dernieres étoient pleines d'eau pure : toutes ces tasses étoient d'argent & dorées en dedans. Il y avoit au dessus de la lampe dans un autre petit coffre un bourkanne de métal jaune, lequel, excepté la tête & le teton droit que l'on avoit laissé découvert, étoit enveloppé d'une étoffe de soie. Il nous fut permis d'ôter cette étoffe & de voir tout le bourkanne : le haut de la tête est couvert d'un bonnet fait de fil de fer ; le teton droit est très-renflé ; les pieds sont l'un sur l'autre à la maniere bratskaine : la main droite est couchée sur la cuisse gauche ; il a dans le sein un petit vase rempli qui est de la même fonte que toute l'idole. A côté de ce coffre & contre le mur de la hutte il y avoit un morceau de solomianka d'environ dix-huit pouces de haut sur douze de large, & couvert d'environ quinze saints assés bien peints, mais le dieu qu'ils regardent comme le principal étoit au dessus des autres.

Nous eûmes avec le ghélune, un aſſés long entretien concernant ſa religion, & s'il ne nous a pas induit en erreur, (car étant d'un des plus bas rangs du clergé mongalien, il pouvoit n'être inſtruit qu'imparfaitement), c'eſt une branche corrompue de l'ancienne religion catholique. Ce prêtre nous dit que l'idole dont je viens de parler, repréſentoit le fils du vrai Dieu qui eſt venu dans le monde pour inſtruire les hommes, & eſt enſuite remonté au ciel. Il ajouta que le vaſe rempli qu'elle avoit dans le ſein, ſignifioit que le fils de Dieu ayant dû pendant ſon ſéjour en ce monde, ſa nourriture à la bonté des hommes, il avoit promis une pleine abondance à tous ceux qui lui rempliroient toujours ſon vaſe. Il nous dit encore que ce fils de Dieu avoit une mere qui étoit d'un grand ſecours dans toutes les adverſités, à ceux qui portoient ſur eux ſon image, & ſur-tout aux voyageurs : il nous fit voir une de ces images qui paroiſſoit être de terre ſigillée. Pour indiquer le cas qu'on en devoit faire, elle étoit couverte de feuilles d'or, enveloppée de coton & enfermée dans un étui de cuivre : il fit préſent à M. Muller d'une de ces images de la mere de Dieu, après

qu'on l'eut assuré qu'on ne vouloit pas en abuser. Enfin il nous dit que le fils de Dieu a un pere & un grand'pere, & que ce dernier est le plus considérable. D'ailleurs, ils ne reconnoissent aucun autre Dieu, mais il y a selon eux un lama ou sage regent qui gouverne sous ces dieux. Le premier jour de chaque mois est un jour de fête, & celui où nous étions en étoit un; c'est pourquoi la lampe étoit allumée, mais l'office étoit fini, parce qu'on le dit toujours le matin : il y a ensuite de cinq en cinq jours des heures de prieres, excepté le 30, qui est le dernier jour du mois. Pour appeller à l'office, le prêtre ordonne aux servans de l'église de jouer d'un instrument qui ressemble à un hautbois. La partie depuis l'embouchure jusques au tuyau est de laiton; le reste est de bois & a les trous nécessaires : l'embouchure est aussi de laiton, mais on ne fait résonner cet instrument, que lorsqu'on met dans l'embouchure un petit tuyau mince d'une espece de roseau ou de jonc.

Le prêtre se sert quelquefois pendant l'office d'une petite cloche qu'il tient de la main gauche : pendant qu'il la fait sonner, il tient de la droite un manche de laiton, fait comme celui par les

quel il tient la cloche ; il prend ce manche avec trois doigts qui ſont le pouce, l'index & l'annulaire ; les deux autres doigts reſtent levés, parce que le fils de Dieu lorſqu'il vivoit ſur la terre & qu'il y inſtruiſoit & béniſſoit les hommes, avoit toujours les doigts arrangés de cette maniere : on ſe ſert quelquefois d'un tambour aſſés ſemblable aux tambours magiques des nations idolâtres de ce pays. Les prêtres ont des eſpeces de pillules qu'ils donnent aux malades à l'heure de la mort, & que l'interprete mongalien comparoît à nos hoſties : ils ont auſſi une eſpece d'encens dont ils mettent dans cette occaſion de petits morceaux ſur les charbons. Lorſque les dévots mongaliens voyagent, ils portent ſur eux de ces pillules & de cet encens, & comme ils croient que ce ſont des choſes ſacrées, ils les renferment dans une petite boete d'argent. Les prêtres ont des habits differens de ceux du peuple ; leur bonnet eſt tout-à-fait plat par le haut & ſans touffe : ils n'ont point auſſi les cheveux raſſemblés en chou comme la plûpart des Mongaliens. Enfin ils portent autour du cou une guirlande de roſes, que les gens de qualité peuvent auſſi porter, mais c'eſt ſur-tout un des orne-

mens des moines & des religieuſes, car la religion mongalienne a, comme la catholique, des célibataires qui ne mangent point de viande & qui diſent plus de prieres que les autres : elle a auſſi dans ſon clergé des rangs différens. Le dalaï-lama eſt dans cette religion, ce que le pape eſt dans la catholique ; il a le gouvernement ſpirituel & temporel. Sous lui eſt un vicaire qu'on nomme koutoukhta, & que nous pourrions appeller ſous-pape. Les Mongaliens ont appris de leurs ancêtres par tradition, que leur lama eſt immortel, mais on entend dire en ſecret que les Tangoutes qui conſervent dans ſa pureté la ſageſſe orientale, élevent des enfans qu'ils tâchent de rendre par une bonne éducation capables de remplir dignement le rang de lama. Après la mort du lama regnant, celui des diſciples des Tangoutes qu'ils regardent comme le plus habile, dit que l'ame du lama défunt eſt paſſée dans lui, & auſſi-tôt il eſt reconnu ; mais lorſqu'il y en a d'autres qui prétendent la même place, il s'éleve de grandes diſſentions : il arrive quelquefois qu'aucun des concurrens n'eſt lama, parce qu'on leur donne un ſeul koutoukta, qui par ſes promeſſes & ſon

éloquence acquiert peu à peu le droit d'immortalité, & dès qu'il voit qu'on lui est soumis, persuade à ceux de son église de ne reconnoître aucun des lamas.

Notre ghélune nous dit que les Mongaliens ne regardoient point les Bouretes comme de vrais croyans, mais comme des gens livrés au démon, & qui ne demandent rien à Dieu; car, disoit-il, quoique les Tongoutes aient aussi des sorciers, c'est parmi eux une chose tout-à-fait distincte de la religion, & dont un vrai croyant ne fait aucun cas. En effet, les Bouretes sont de vrais païens : leur langue étant mongalienne, les prêtres mongaliens peuvent les instruire aisément de leur religion, en convertir quelques-uns, & en faire à leur avis de vrais croyans. Le ghélune & le taïcha nous traiterent très civilement; il y avoit sur le feu, un grand chaudron de fer qui contenoit environ cinquante livres d'eau, du beurre, du lait & d'une espece de thé nommé satourane en langue bratskaine. Ce mélange qu'ils faisoient pour nous régaler avoit la couleur de chocolat : ils en remplirent des tasses de bois & nous en présenterent, mais il ne nous tenta nullement & nous leur demandâmes la permission d'en faire à notre

maniere. Nous allâmes à la hutte du taïcha & nous y fîmes notre thé ; nous y étions à peine arrivés qu'il voulut nous faire boire de petite eau-de-vie qu'il avoit fait venir d'un village russe voisin, car ils ne tirent qu'en été leur eau-de-vie de cavalle, & ils la consomment sur le champ. Comme nous n'étions point amateurs de cette boisson, ce fut assés pour nous d'être spectateurs ; ils la boivent dans de grands verres, parce qu'elle est foible. Nous dinâmes avec le prince, & ayant pris ensuite congé de son altesse, nous revînmes à Sélenghinsk. Depuis Saint-Péterbourg jusqu'à cette ville nous avions fait environ deux mille cinq cents lieues.

CHAPITRE XXXVI.

Frontieres de la Chine.

LOrsque la Tchikoï cessa de charrier des glaces, nous partîmes pour les frontieres de la Chine.

Kiækta sépare au midi la Russie d'avec la Chine : cette limite fut fixée en 1727, dans un traité fait par le comte Ragousinski. Autrefois ces deux empires

étoient séparés par la riviere de Boura, qui est environ à deux lieues plus loin vers le sud ; cette borne plus naturelle étoit de beaucoup plus avantageuse aux Russes : les autres tracées arbitrairement dans un désert montagneux ne sont indiquées que par des pierres, & ces pierres nommées maïakes étant quelquefois placées l'une à l'égard de l'autre d'une maniere équivoque, il a fallu les numéroter : de plus on a placé le village sur la limite même au milieu d'un désert stérile, où l'on peut à peine nourrir & abreuver les chevaux. Ceux qui connoissent le pays pensent qu'on devoit établir ce village sur la Boura dont les rives sont fertiles, & les Chinois qui avoient toujours regardé cette riviere comme les bornes de leur empire n'y auroient fait nulle opposition. Cette situation rend tout extrêmement cher ; un coq se vend 3 liv. 6 sols, un agneau 8 livres : enfin ce changement de limites a privé les Russes d'un grand avantage. Ils ont cherché long-temps & inutilement dans toutes les contrées méridionales une bonne mine de fer, & on trouve sur la Boura des montagnes remplies d'une mine extrêmement riche qui donne le meilleur fer, mais les Russes n'en peuvent tirer

ſans riſquer d'être pris & punis comme transgreſſeurs des limites.

Ce fut en 1727, qu'on établit ici deux villages, l'un ruſſe & l'autre chinois ; ils ſont à cent vingt toiſes l'un de l'autre. Entre les deux, mais plus près du village chinois, il y a deux colonnes de bois d'environ trois pieds de hauteur : ſur celle du côté de Ruſſie on lit ces mots ; *Roſſiskoï Kraïtorgovoï ſlabody*, (village de commerce des frontieres ruſſes).

Sur celle qui eſt du côté de Chine environ à une toiſe de l'autre on voit une inſcription en caracteres manſuréens & chinois, qui ſignifie lieu des limites changées.

Sur la montagne qui ſépare les deux villages, il y a des gardes qui empêchent de part & d'autre qu'on ne franchiſſe les limites.

Le village ruſſe eſt un quarré long dont le grand côté a cent cinquante toiſes & le petit côté cent quarante-cinq : il a un rempart de bois à ſix baſtions & un foſſé. Il y a une porte du côté du nord, une autre porte du côté du ſud & trois petites du côté de l'occident, vers le ruiſſeau de Kiœkta ſur lequel ſont les deux villages. Lorſqu'on conſtruiſit ce fort, on bâtit du côté du ſud & de celui de l'o-

rient des casernes en bois qui formant à peu près un angle droit, viennent aboutir aux autres côtés du fort : chaque rang de ces casernes a environ quatre-vingt-dix toises de longueur. Il y en a en tout trente-deux qu'on a bâties à la hâte & fort mal ; cependant les marchands russes se sont vus réduits pendant longtemps à ces mauvais logemens, mais en 1733 le gouverneur Chouloubov fit bâtir le long des côtés du fort au nord & à l'occident de nouvelles casernes : il n'y en a que quinze, mais elles sont beaucoup plus commodes que les anciennes. Il fit bâtir aussi dans la même année presqu'au milieu des anciennes casernes, une maison marchande longue de quarante-trois toises & large de quarante-huit. Il n'y a de plus dans le fort, qu'un magasin de vivres & un cellier de biere & d'eau-de-vie : on voit au-dessus du fort, du côté de Russie, deux bains publics, au-dessus une brasserie & un cabaret établi sur la Kiœkta.

Le village chinois est long d'environ cent quarante toises & large de cent trente-cinq ; il est entouré d'un simple rempart ou retranchement de bois, & a trois portes du côté du nord, trois au sud, deux vers le Kiœkta, & une petite

porte du côté de l'orient. Il y a trois rues paralleles au long côté, alignées sur les portes & traversées par une autre rue qui est au milieu du fort : les maisons sont alignées, basses & faites de terre & de bois. Chaque maison a son retranchement particulier & deux chambres, dont l'une sert pour déposer les marchandises, l'autre pour loger : celle-ci est fort petite & presque remplie par un banc large & bas qui ne laisse sur la longueur qu'un espace étroit. Au reste, tout y paroît propre : on n'y voit aucun poele, mais au dehors & derriere la chambre il y a trois ou quatre compartimens dans lesquels on met du bois, & d'où partent des tuyaux qui passent sous le banc en se courbant plusieurs fois ; ces tuyaux échauffent la chambre, & le banc sert de lit, de siége & de table : il y a toujours du feu dans ces chambres, afin qu'on puisse allumer sa pipe quand on le desire. Les Chinois font très bien le charbon ; il n'y a jamais parmi le leur de bois qui puisse fumer, & il se consume lentement, parce qu'il est de bois de bouleau. Ils ont ordinairement dans leurs chambres une idole peinte ou sculptée, mais tantôt d'une forme & tantôt d'une autre. Il n'y a dans ce vil-

lage aucun temple : cette remarque peut faire former des conjectures assés vraisemblables concernant la religion des habitans. Il n'ont dans toute l'année qu'un jour de fête, c'est le premier jour de leur année, c'est-à-dire, le 1 février qu'ils nomment le mois blanc. Ce jour même ils ôtent de dessus leurs portes, l'inscription de l'année qui vient de finir, pour y mettre celle de l'année qui commence ; ils dressent devant leurs maisons de longues perches, y attachent des lanternes où ils entretiennent des lumieres pendant toute la nuit, & font devant leurs maisons des illuminations de toute espece : d'ailleurs ils s'amusent pendant tout le mois, & un de leurs divertissemens est l'ivresse. Leurs jeux ordinaires sont des jeux de cartes & celui des échecs ; ils s'y livrent quelquefois de telle sorte, que plus d'un marchand s'y ruine.

Ce que j'ai vu de plus rare & de plus curieux dans leur village, ce sont leurs charettes ; elles ont un essieu mobile & qui tourne avec la roue, pour tous rais, deux bois qui se croisent & qui entrent dans l'essieu : elles sont de bois de chêne.

Les marchands russes ont des draps,

des toiles, des cuirs connus dans nos pays ſous le nom de cuir de Rouſſie, des uſtenſiles d'étain & des pelleteries de toute eſpece, quoiqu'elles ſoient de contrebande. Les Chinois apportent des damas de quatre qualités, des étoffes nommées canfa & atlas, du baiberek ou chagrin; du fantſa de trois qualités, c'eſt une eſpece d'étoffe mince; des crêpes, des gaſes, des ſolomianka ou petites étoffes de ſoie ſur laquelle ſont colés des fils d'or, & dont les prêtres & les comédiens font uſage. Leur principale étoffe de coton eſt le kitaïka; il y en a de deux eſpeces, un que l'on paſſe à la preſſe, & l'autre que l'on n'y met pas; il y a deux qualités du premier. Ils ont auſſi du daba, qui eſt une eſpece de coton blanc, de l'ouroubok ou fine toile de Chine, & du velours. Il faut encore mettre au nombre de leurs principales marchandiſes le char ou tabac de Chine, la porcelaine, le thé, le ſucre en poudre, le ſucre candi, le gingembre confit, l'écorce d'orange preſſée. Leurs petites marchandiſes conſiſtent en pipes, en fleurs de papier & de fantſa, montées ſur du fil de métal, fleurs de ſoie collées ſur du papier, aiguilles à coudre de toute eſpece à trou rond, poupées de

ſoie & de porcelaine, peignes de bois, clinquailleries de toute eſpece pour les Bratskains & les Tongouſes, tenzoing, remede de Chine, bibles, chinoiſes peintes ſur ſoie & couvertes d'ivoire, raſoirs, perles, ceintures de ſoie, eau-de-vie, farine de froment, couteaux avec fourchettes, éventails, balances, poivre, habits chinois, bourkanes, pagodes.

Le prix de ces marchandiſes n'eſt pas toujours le même ; il étoit alors plus bas qu'il n'avoit jamais été, parce qu'il y avoit dans cet endroit beaucoup de marchands chinois & peu de ruſſes : il ſeroit naturel d'en conclure que les marchandiſes ruſſes y étoient fort cheres, mais les Chinois qui ſont fins, en font baiſſer le prix. Ils ſavent que les marchands ruſſes ſont obligés de partir dans une certaine ſaiſon ; ils attendent qu'elle vienne & ont les marchandiſes ruſſes au prix qu'il leur plaît. Tous les Chinois qui viennent à Kiœkta ſont des eſpeces de payſans qui ne connoiſſent que leur commerce. Ils ont un commandant qui leur eſt envoyé de Pékin & changé tous les deux ans ; il juge les différens que les Chinois ont entre eux ou avec les Ruſſes, & ſe concerte

dans ce dernier cas avec le commiſſaire ruſſe.

Peu de temps avant notre départ, un marchand ruſſe qui avoit la fievre tierce, prit de l'arſenic à ſi grande doſe, qu'il mourut preſque à l'inſtant, mais ſans convulſions. Je demandai ſi on employoit ſouvent ce remede pour guérir la fievre, & on me dit que c'étoit le remede ordinaire, en ajoutant que cet homme ſe ſeroit ſans doute guéri s'il en eut moins pris. Au reſte, cet accident parut être fort peu de choſe; on ne le regarda nullement comme une mort violente, & on enterra cet homme à l'ordinaire : c'eſt ainſi qu'on a égard aux ordres du gouvernement; dans les lieux voiſins du maître on les exécute, plus loin les commandans n'y prennent pas garde. L'intention du gouvernement eſt qu'un régiment entier ſoit en garniſon au fort de Stéielki, & veille à la ſûreté des frontieres, mais lorſque nous y paſſâmes, il n'y avoit qu'environ deux cents cinquante hommes; tout le reſte avoit des congés. Le colonel de ce régiment n'avoit ni lieutenant-colonel ni major : les officiers à ſes ordres étoient quatre capitaines, dont deux reſtoient avec lui, le troiſieme commandoit à

Troïtskaïa, le quatrieme à Tſouroukaï-tou : il avoit auſſi deux lieutenans & quelques enſeignes qui ſe comportoient preſque toujours le plus mal qu'il eſt poſſible, & n'avoient en fait de guerre aucune expérience.

CHAPITRE XXXVII.

Sélinghinsk.

LA ville de Sélinghinsk eſt ſituée ſur la rive droite & orientale de la Sélenga : ce fut en 1666, que ſelon l'uſage du pays on fit au lieu où elle eſt une ſimple redoute. Environ vingt ans après on y conſtruiſit un fort qui ſubſiſte encore, & qui fut l'origine de cette ville : elle occupe environ demi-lieue le long de la riviere, & n'a que cent cinquante & une maiſons.

La Sélengue a près de la ville environ deux cents toiſes de largeur, & on y voit quelques îles. Les vaiſſeaux pouvoient y mouiller il y a huit ans, mais les eaux s'étant jettées ſur la rive occidentale, ont maintenant vers l'orient peu de profondeur. Les environs ſont montagneux & ſtériles ; on a peine à y

faire des jardins & à trouver des pâturages pour les chevaux. On n'a pour employer à cet usage qu'une île qui est au-dessus de la ville, mais cette île étant sujette aux inondations, les eaux emportent souvent l'espérance des habitans & leurs provisions de l'année. A quatre lieues au-dessous on trouve un terrein propre à cultiver, c'est-à-dire; qui produit sans soin & sans engrais, car on ne sait en Sibérie ce que c'est que fumer ou mêler les terres; on y vit plutôt dans la misere, en disant que ce qu'on obtient par le travail ne vient pas de Dieu. Il est rare en ce pays que le créancier donne quittance ou rende l'engagement de l'emprunteur qui acquitte sa dette, & il arrive assés souvent que ce créancier ayant besoin d'argent veut se faire payer une seconde fois. Si l'emprunteur répond qu'il s'est acquitté, l'affaire est portée au voivode, qui décide en pareil cas de différentes manieres. Il y a peu de temps qu'un paysan bargousinien en tua un autre qui s'étoit déja fait payer deux fois de l'argent qu'il lui avoit prêté, & qui le redemandoit une troisiéme fois. L'assassin disoit qu'il appréhendoit de payer souvent cette dette, s'il laissoit l'autre plus long-

temps en vie. En général, quand un Sibérien peut gagner quelque chose par ruse & par artifice, il préfere cette voie à celle du travail.

Le genre de vie des Sélenghinskains, favorise leur paresse. Tous les alimens leur conviennent, ils prennent du thé comme les Bratskains, & se nourrissent ainsi plus facilement que s'ils étoient assujettis à certains alimens, comme le sont le reste des Russes. La Sélenga n'est pas poisonneuse : on y prend, mais en petite quantité, de grondins, des tchébaki, qui sont une espece de carpe, des taïméni ou truites saumonnées, & une autre espece de truite nommée lennki. Le poisson le plus commun est l'omouli, espece de poisson blanc, qui vers la fin d'août monte en grande quantité du lac Baikal, & dont les habitans de cette ville font provision pour toute l'année.

Pendant notre séjour à Sélenghinsk, nous fûmes souvent obligés de prendre le thé sans lait : on y est trop fainéant, pour aller en été fourrager les belles campagnes qui sont au-dessous de la ville, & ramasser la nourriture de quelques bestiaux : on aime mieux laisser le peu qu'on en a, errer aux environs l'hiver & l'été. Il y a dans la ville quelques

boutiques, où l'on ne trouve preſque rien.

Nous eûmes à Sélenghinsk un vent de nord violent, preſque continuel, & quelquefois de la pluie, ce que les habitans regardoient comme un phénomene, parce qu'il n'y pleut preſque jamais avant le mois d'août.

CHAPITRE XXXVIII.

Taïſcha. Nertchink.

AU-delà de Sélenghinsk, il y a beaucoup de déſerts. A environ cinquante lieues de cette ville, nous paſsâmes près de l'habitation d'un taïſcha ou prince du pays, & nous lui fîmes ſavoir notre arrivée. Il vint au-devant de nous à cheval, avec un cortege de quelques bouretes armés d'arcs & de fleches, deſcendit de cheval pour nous ſaluer, remonta enſuite, & nous conduiſit à ſon habitation, qui étoit de cinq ou ſix huttes. Nous en reconnûmes l'architecture : elles étoient entourées de perches, auxquelles on avoit ſuſpendu des agneaux dépouillés & vuidés. Le prince avoit deux femmes, que nous

vîmes dans sa hutte. Nous y remarquâmes aussi un grand nombre d'ornemens, qui servent à parer les idoles & un lama qui vient quelquefois visiter le prince. La plûpart avoient environ un pied & demi de longueur, & un demi-pied de large. Ils étoient faits de pieces de velours & de drap de différentes formes, sur lesquelles il y avoit des couronnes, des croix, des franges & des houpes. Nous trouvâmes aussi dans une enveloppe de plusieurs linges, des pierres à fusil, de petits morceaux de sanguine, & de pierre noire qu'on appelle en ce canton pierre de tonnerre, avec de petites pillules de cire rouge: on nous dit que tout cela servoit à guérir les malades. Enfin, nous apperçûmes dans un coin de la hutte un sac de voélocke ou gros drap de poil de chameau: il étoit plein de dieux faits du même drap, & découpés très grossierement. Lorsqu'on veut avoir un dieu de cette espece, on prend un morceau de voélocke, on en découpe le haut en rond, pour faire la tête, on taille le reste en diminuant, on en coupe une laniere depuis le bas jusqu'au milieu, pour faire les jambes, & le dieu est fait. Nous vîmes aussi deux bourkanes ou

dieux qui étoient d'argent : un commiſſaire des limites les avoit achetés des Chinois pour la grand'mere du taïſcha, qui étoit une ſorciere célebre ; les Bratskains la prioient comme une déeſſe : c'étoit une femme âgée de quatre-vingts ans, qui reſſembloit en effet à ce qu'on nomme une vieille ſorciere. Nous ne pûmes l'engager à faire en notre préſence ni ſortileges ni guériſons : elle nous dit que depuis que le gouverneur du pays, à qui elle avoit prédit qu'il auroit la tête tranchée, l'avoit fait enfermer dans une tour, elle n'avoit plus les forces néceſſaires à l'exercice de ſon art.

Nous traversâmes pluſieurs déſerts où nous eſſuyâmes quelque chaleur, * & nous arrivâmes au fort Iéravinskoï, ſitué ſur le lac Iéravnia : ce lac a environ deux lieues tant en long qu'en large, & il eſt fort poiſſonneux, mais les habitans du village qui vivent à la bratskaine, & qui peuvent avoir de la viande ſans travail, ne ſe donnent pas la peine de faire des canots & des filets : ils ne ſont ni pêcheurs ni laboureurs,

* Juin 1735.

mais seulement bergers, & leurs troupeaux les nourrissent.

Plus loin sont les deux lacs de Chakcha & d'Araklei, près desquels il y a un couvent & un village. On y trouve beaucoup de perches, de bremes & de brochets, ainsi que dans trois autres, qui sont à quelque distance. Ces cinq lacs se communiquoient autrefois par de petits canaux, & comme le lac d'Irghinskoï communiquoit aussi au *Chilok*, on pouvoit venir par eau de Sélenghinsk dans ce canton; mais plusieurs années de sécheresse ont causé une grande disette, & desséché tous ces canaux de communication. Les environs de ces lacs sont fertiles, mais incultes. Les habitans s'en excusent, en disant que dans les dernieres années de sécheresse le bled n'y a pas réussi. On trouve aux bords du lac de Chakcha beaucoup de mines de fer très riches. Il y a environ vingt ans qu'un forgeron s'y établit: son commerce lui réussissoit très bien; mais depuis qu'il a imaginé de se dire ensorcelé, d'avoir une vision de deux martirs, qui furent fouettés par ordre du czar, mais qui n'en moururent pas comme on le prétend, & de faire bâtir des chapelles & des églises, il n'est plus utile

au public. Il y a aux environs de ces lacs des oiſeaux nommés baclans ; ce ſont des cormorans : * on dit qu'ils vont en automne au lac Baical, y paſſent tout l'hiver, & reviennent au printemps. Les habitans de ce canton croient que lorſque les baklans font leur nid ſur le haut d'un arbre, il devient ſec : en effet, nous avons vu que tous les arbres où il y avoit des nids de ces oiſeaux étoient deſſéchés, mais il ſe peut qu'ils ne les faſſent que ſur des arbres déja ſecs.

Nous paſsâmes enſuite une montagne nommée Iablonnoï Krébet, où pluſieurs rivieres ont leur ſource : elle eſt entre l'Amoure & la Léna, & tout le pays qui eſt au-delà eſt nommé Daurie. Nous deſcendîmes la riviere d'*Ingoda*, dont le lit eſt couvert de pierres, & nous y trouvâmes une grande quantité d'écreviſſes. Nos bateliers furent très ſurpris de nous voir manger de ces animaux qui leur faiſoient beaucoup de frayeur. Nous vîmes ſur la rive gauche de la Chilka, environ cinquante tombeaux des an-

---

* *Corvus lacuſtris aquaticus*. Geſner. *Mergus magnus niger*. Nonn. *Gulo*. Schwenſkf. *Phalacrocorax var. Corvus aquaticus*. Manill. Charlet. Albin.

ciens habitans de ce pays, qui étoient entourés de grosses pierres nommées maïakes. Quelques voyageurs ont dit que la navigation de la Nertchka est pénible & dangereuse : quant à nous, nous n'y trouvâmes ni incommodités ni périls. Les deux rives de l'Ingoda & de la Chilka sont fort montagneuses, & couvertes de bois de meleses. Les montagnes s'éloignant quelquefois de la rive, laissent entr'elles & la riviere de belles vallées, qui seroient très propres au labourage. Ces deux rivieres étoient autrefois plus considérables. Il y a sur la Chilka beaucoup de villages, mais les voyageurs n'y trouvent guere que de vieilles femmes, sourdes & aveugles, depuis que quelques passans ont pillé ces villages, & maltraité ceux qui vouloient défendre leurs biens : dès que les habitans entendent parler de voyageurs, ils cachent tout ce qu'ils ont, & prennent la fuite. Les auteurs de ces violences sont ordinairement des soldats ou des officiers des troupes de Sibérie.

La ville de Nertchinsk est sur la rive gauche de la Nertcha, elle étoit plus florissante, lorsque les caravanes de Chine y passoient, mais depuis environ trente ans qu'elles ont ordre de prendre

un autre chemin, les habitans devenus oisifs se sont plongés dans les vices les plus honteux, & cette ville dépérit. Si le feu consume une maison, on ne la rebâtit pas: s'il y en a qui menacent ruine, on ne prend pas la peine de les étayer. Il y a peu de familles qui ne soient infectées de maladies vénériennes, & comme on n'y a point de chirurgien, on y voit des personnes dans un état si misérable qu'ils ressemblent à des squélettes vivans. Le voivode s'inquiete fort peu de ces désordres publics: uniquement occupé de son intérêt particulier, il ne pense qu'à engager les habitans à lui faire des présens. Quoiqu'il ait par exemple un grand nombre d'excellens chevaux, il sort toujours à pied ou sur un cheval qui peut à peine le porter, afin que quelque imbécille touché de voir son voivode si mal monté, lui fasse présent d'un cheval. Il voyagea l'an passé dans tout son gouvernement, & revint avec mille moutons, cent chevaux & quatre-vingts chameaux dont il s'étoit fait gratifier: un voleur lui donna un chameau qu'il avoit dérobé, il le fit chef d'un village, & ce fut inutilement que le maître du chameau vint le reclamer. On nous dit que lorsque cette ville n'a-

voit que des chefs envoyés par la chancellerie d'Irkoutsk, les vols & les vexations n'y étoient pas si odieux, parce que ces chefs n'avoient pas, comme les voivodes moscovites, des protecteurs jusqu'à Moscou. La ville de Nertschink a quelquefois éprouvé les suites ameres de sa paresse & de ses désordres : depuis 1717 jusqu'en 1723, le seigle y a couté deux sous la livre, & en 1732 six sous. Les habitans ne voulant pas prendre la peine d'y cultiver des jardins, sont obligés de manger au lieu de légumes une espece d'arroche sauvage *.

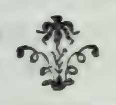
Quelques-uns vont à la chasse des zibelines dans la montagne de Stannovoïkrébet, qui est la plus célebre en Sibérie pour cette espece de chasse ; mais il n'y a que des hommes vigoureux qui puissent en supporter les fatigues : il faut toujours marcher par des chemins difficiles, porter soi-même son bagage, se contenter de peu & souffrir quelquefois la faim pendant plusieurs jours. Lorsque la société de chasse est faite, elle se choisit un chef qui prescrit ce que tous

* *Chenopodium sylvestre alterum folio sinuato candidante.* Inst. R. H. 506. Vaill. B. P. 35.

les chaſſeurs doivent obſerver, & les peines qui ſeront infligées aux contrevenans. Ce chef doit être un homme judicieux, plus jaloux de ſe faire aimer que craindre de ſes ſubalternes, habile, expérimenté, connoiſſant parfaitement les difficultés du voyage, enfin digne de l'eſtime & de la confiance entiere de ſes compagnons. Il doit ſavoir économiſer ſes proviſions avec une telle prudence, que ſa compagnie ne ſoit jamais réduite à la derniere néceſſité. On fait ordinairement dans le mois d'août ces parties de chaſſe, parce qu'alors la chaleur eſt moindre.

Je vis encore à Nertchink un chaman tongouſe : celui-ci nous mena la nuit dans la campagne, alluma un grand feu, nous fit aſſeoir à l'entour, ſe deshabilla en entier, & mit ſa robe de cuir couverte de ferrailles. Pour imprimer plus de terreur, il avoit ſur chaque épaule une paire de cornes de fer : il n'avoit point de tambour, parce que le diable ſuprême ne lui avoit point encore ordonné de s'en ſervir ; il ne fait cet honneur qu'à ceux avec leſquels il a réſolu d'avoir le plus intime commerce. Il y a beaucoup d'autres diables de moindre importance qui ſervent les cha-

mans, & celui qui en a le plus eſt le mieux inſtruit. Il tourna autour du feu en agitant ſes ferrailles, & nous prévint de croire aveuglément à ſes réponſes, nous aſſurant que ſes diables ne l'avoient jamais trompé. Enſuite il ſauta & cria, & nous entendîmes auſſi-tôt un chœur qui lui répondoit; alors il nous dit que les diables étoient arrivés, & deſiroient ſavoir ce qu'il y avoit pour notre ſervice : nous lui fîmes quelques demandes auxquelles il ſatisfit comme les chamans. Ce chœur qui lui avoit répondu, c'étoient deux de ſes confreres qui s'étoient gliſſés parmi nous, & qui joignirent leurs cris aux ſiens, pour les rendre plus efficaces. Nous jugeâmes qu'on rendroit juſtice à ces malheureux farceurs, ſi on les condamnoit à un travail perpétuel dans les mines d'Argoune.



CHAPITRE XXXIX.

Mines d'Argoune. Plantes. Maladies. Climat.

Je pris, en quittant Nertchink, la route des mines d'argent, nommées mines d'Argoune, & je vis à quelque distance deux huttes tongouses, où je trouvai l'espece de racine que ceux du ruisseau de Gassimour mangent, & qu'ils nomment mouka. Ceux qui étoient dans ces huttes allerent me chercher la plante, & je reconnus aussi-tôt que c'est une espece de bistorte * Afin de s'épargner la peine de la déraciner, ils vont au printemps dans le désert fouiller les terriers de marmotes, & les trouvent remplis de ces racines.

Après avoir passé plusieurs petits ruisseaux, traversé une plaine couverte des plus belles fleurs, ensuite une plaine un peu marécageuse, & éprouvé plu-

* *Bistorta foliis ad oram nervosis, imis ovalibus, superioribus linearibus, semine gigantino.* Hall. Helv. 179. *Bistorta montana minor, &c.* Mess. Xen. Ibid. Sib. 243, p. 169.

ſieurs alternatives de froid & de chaud, j'arrivai par un chemin montagneux, couvert de fleurs, & de beaux bouleaux, aux fonderies d'Argoune.

Elles ſont à trois lieues & demie de la riviere de même nom, ſur le ruiſſeau de Touſatchi qui eſt formé par une ſource peu éloignée. La chancellerie de Nertchink fut informée en 1677 par un envoyé kalmoucke qu'il y avoit une mine dans ce canton. On fit à ce ſujet beaucoup de recherches dans les années ſuivantes, & on trouva que le rapport du Kalmoucke étoit véritable : cependant la fonderie ne fut établie qu'en 1704 par trois grecs qui entreprirent d'exploiter la mine. On ſuivit les fouilles des anciens habitans du pays, & dans une montagne qui eſt à environ cent cinquante toiſes à l'occident de la fonderie, on trouva un gros filon, traverſé par un rameau de mine brillante fort riche, que les anciens mineurs avoient laiſſé ſubſiſter exprès, afin qu'il ſoutint les terres : ils avoient peut-être beaucoup tiré de ce filon, car dans tout le canton l'on ne voit aucune autre fouille, & cependant on y trouve une grande quantité de déchets. On coupa ce rameau en deux, & les terres qu'il ſoutenoit s'ef-

fondrerent : on eſpéroit ſans doute trouver plus bas des rameaux plus riches, mais on en fut empêché par la chute des terres. Après beaucoup de recherches on a trouvé des filons aſſés riches pour dédommager des frais de l'exploitation. Les grecs établirent leur fonderie & traiterent la mine à leur maniere. Leurs fourneaux de fuſion étoient bas, leur angar à grillage, ſans toît, leurs ſoufflets de cuir & mis en mouvement par des hommes, & quoique leur travail fut très-imparfait, ils fondoient quelquefois par année juſqu'à ſix cents livres d'argent. N'ayant jamais vu travailler en grand, ils procédoient à peu près comme un fondeur de Sibérie à l'égard du fer. Ce fut en 1716 qu'un priſonnier ſuédois envoyé pour viſiter les mines de cuivre du Gaſimoure entreprit celles d'Argoune : il crut qu'il en ſeroit de cette mine comme de celles de Suede & d'Allemagne qui ſont plus riches à une plus grande profondeur, mais ſes recherches à cet égard furent inutiles. Il compara le procédé des grecs avec celui d'Allemagne, & ce dernier lui parut mériter la préférence. Un commiſſaire envoyé des mines d'Ouktous imagina d'étançonner les terres, & réuſſit ainſi

à faire travailler de nouveau à l'endroit où les terres s'étoient effondrées : lorsque je m'y trouvai, on en tiroit une espece d'argille molle qui ne tenoit pas beaucoup d'argent. On avoit lieu d'espérer qu'on trouveroit encore de riches filons : le directeur des mines de Catherinebourg ordonna de construire sur l'Ichaga, à neuf lieues de la fonderie & près du confluent de cette riviere avec l'Argoune, une machine pour élever les eaux nécessaires au jeu des soufflets. Tandis qu'on y travailloit, un mineur allemand qui fut envoyé pour reconnoître l'état de lamine, en jugea comme on a coutume de le faire en Allemagne : il décida qu'on ne devoit plus esperer de trouver de nouveau minerai, qu'il falloit fondre celui qu'on avoit, & abandonner la mine. En effet les travaux furent suspendus & on ne fondit plus que quelques matieres aux fourneaux d'affinage des anciens. Il y en avoit dans ce canton plus de mille; ils étoient remplis de terre, & quelques poutres de bouleau qu'on avoit employées à des puits, n'avoient plus que l'écorce extérieure : ces circonstances réunies prouvent la grande ancienneté de ces fourneaux, & leur grand nombre prouve

aussi que ceux qui les ont construits, faisoient peu de cas du plomb. Le directeur des mines ordonna en 1733 de reprendre les travaux de cette fonderie, mais on le fit sans regle & sans ordre; l'aqueduc qu'on avoit commencé fut emporté par les eaux, la plûpart des galleries s'effondrerent, les autres servoient de celliers aux mineurs; ils y mettoient leurs provisions, pour les garantir du grand froid qu'on éprouve ici, même en été. Les mines qu'on y travaille aujourd'hui (1735), sont auprès des anciens travaux & on ne peut pas les appeller de véritables mines. On a fait depuis peu de nouvelles fouilles qui donnent plus d'espérance; on y a trouvé l'espece d'argille qui est dans ce pays la meilleure mine d'argent. En général la disposition naturelle des mines de ce canton est fort avantageuse: elles sont près de la surface de la terre, s'enfoncent rarement & sont très souvent par nids: on en trouve quelquefois dans les vallées, mais celles des montagnes sont préférables, parce qu'on y craint moins l'eau: la recherche en est très facile; il suffit de fouiller à un ou deux pieds de profondeur, & il n'est pas rare de trouver des filons épais d'une toise.

J'exhortai les ouvriers à ne pas abandonner ces mines, & je les assurai qu'ils en tireroient toujours quelque gain. En effet, en 1741 & 42 on y a trouvé de nouvelles veines, & sur-tout une mine remarquable qui est une ochre tenant plomb : on la méprisa quelque temps comme une terre jaune inutile, mais on y trouva des noyaux de la même terre, un peu plus rouges, plus fermes & plus pesans, qui parurent mériter qu'on en fit l'essai. En effet, ils tenoient du plomb, de l'argent, de l'or, un peu de fer & d'antimoine ; on essaya aussi la terre jaunâtre, & on y trouva les mêmes métaux en moindre quantité : cette méprise a fait donner à la mine le nom de douteuse. Le plomb qu'elle contient est fort rébelle ; quoiqu'il ait été grillé, il ne départ point à la coupelle, si l'on n'y ajoute du plomb pur ou de la litarge d'argent : si on l'y met sans cette addition, il y forme un gros bord & fait éclater la coupelle. On a trouvé aussi dans la même mine un quarts blanc jaunâtre qui contient de l'antimoine & des grains d'or. En général cette mine est assés riche en or pour qu'on en fasse le départ ; une livre d'argent fin contient deux ducats & demi d'or fin, liant & de

belle couleur. On a aussi dans ce canton une assés grande quantité de mine de plomb blanche ; quelques mineurs Saxons en ont trouvé un filon très riche auprès des anciennes mines d'Ildikoune ; il est mêlé de pyrites qui tiennent quatre onces d'argent sur environ cinquante livres de plomb : au commencement de l'année 1742, on s'y étoit enfoncé de plus de six toises. On a fouillé aussi les anciennes mines d'Ildikoune négligées long-temps, mais on n'y a trouvé que des morceaux ronds de belle mine blanche que les eaux y ont sans doute entraînés ; ils contiennent six onces d'argent sur soixante-quatorze livres de plomb. Cette mine est aussi difficile à l'essai que l'ochre dont j'ai fait mention, & l'argent contient aussi par livre un ducat d'or (ou environ soixante-six grains.) Les mineurs Saxons qu'on y a envoyés ont construit de nouveaux fourneaux, & augmenté considérablement le produit de ces mines.

Près de la riviere de Tourga qui se jette dans l'Onon, il y a environ soixante lacs voisins les uns des autres. Plus loin est une petite riviere ou plutôt un torrent nommé Argoune, dont les eaux, quand elles sont gelées, ont la

couleur du thé : elles ſont un peu acides & très bonnes à boire. Il y a dans ce canton une eſpece d'arbre nommé par les habitans bouleau noir : les feuilles reſſemblent beaucoup à celles de l'yeuſe tant par les veines que par la couleur, mais elles ſont moins crenelées : l'écorce reſſemble à celle du ſapin, & cet arbre devient auſſi grand que le bouleau commun : en effet c'eſt une eſpece de bouleau qui ſe trouve auſſi en d'autres pays. On voit dans le même canton une eſpece d'arbre qui lui eſt particuliere : elle croît parmi les cerifiers ſauvages & leur reſſemble, mais ſes feuilles ſont plus longues, d'un verd plus ſombre & ont les veines preſque auſſi groſſes que la feuille de citronier. Cet arbre porte des baies ; le bois en eſt rougeâtre, & les habitans du pays le nomment arbre rouge ou ſantal : ils en font des manches de couteau, parce qu'il eſt fort dur. * On trouve encore ici un arbriſſeau, qui vu de loin reſſemble aux jeunes bouleaux,

* C'eſt le *Rhamnus ſpinis terminalibus floribus quadrifidis dioïcis.* Linn. S. 1, p. 192. *Rhamnus catharticus.* B P. 478. *Cornus foliis citri anguſtioribus.* Amm. L. C. n. 278, p. 290, tab. 33.

& qui porte un fruit pareil à nos abricots, mais la chair en eſt toujours dure & ne peut pas ſe manger. * Le noyau de ce fruit eſt comme celui de l'abricot.

Les principales maladies qui regnent parmi les Tongouſes, ſont l'épilepſie, le mal de Naples, & le *Voloſſe*. Quant à la premiere, on s'imagine que lorſqu'un enfant en eſt attaqué pour la premiere fois, il ne faut pas le toucher, mais ſeulement le bien couvrir, & qu'alors il en guérit, mais que ſi on le touche, le mal devient incurable : il eſt rare, à la vérité, que les enfans en meurent, mais ils n'en guériſſent pas. Le mal de Naples eſt pour ainſi dire commun à tous les habitans du diſtrict d'Argoune, hommes, femmes, vieux, jeunes & même enfans : on ne peut ni en voir les effets ſans une eſpece d'effroi, ni penſer ſans compaſſion aux triſtes ſuites que peut avoir cette maladie. Le ſeul remede qui ſoit en uſage eſt la décoction d'écorce de peuplier blanc ou de meleſe avec l'alun : ce remede étant propre à faire pénétrer le venin juſqu'aux parties intérieures, hâte la mort de pluſieurs malades, & l'on ne

* *Armeniaca Betulæ folio & facie, fructu exſucco.* Amm. R. c. n. 272, p. 192, tab. 29.

peut décider si ceux qui ne meurent pas sont moins malheureux. Le peuple est détruit peu à peu ; ceux que ce mal cruel n'a point encore consumés, sont incapables de travail, & réduits à mourir de misere dans un pays fertile & sain : leur unique ressource est le commerce avec les Chinois. La maladie nommée volosse est commune aux Russes & aux Tongouses : elle se déclare par un abcès dont la matiere ressemble à des cheveux. Ceux qui en jugent le plus sainement disent qu'il y a dans les eaux de ce canton une espece de vers qui ressemblent parfaitement à des cheveux, mais ils s'imaginent que ces animaux sont formés en effet de cheveux coupés & jettés dans ces eaux. Ces vers, disent-ils, s'attachent aux hommes qui se baignent, pénetrent & se glissent par dessous la peau, jusqu'à ce qu'ayant blessé plusieurs parties, il s'y forme une tumeur qui devient abcès, & il faut en faire sortir tous ces vers qui s'y sont multipliés. Pour cet effet on le bassine matin & soir avec une lessive chaude dans laquelle on met un peu d'argentine : le préjugé du pays est que lorsque les vers ou cheveux sortent de l'abscès, le malade doit éviter avec soin de les voir, car alors les remedes

feroient fans effet. Quand l'abcès ne caufe plus aucune douleur, la guérifon eft parfaite; mais il devient chancreux, fi l'on differe les remedes. Ces vers fe meuvent dans l'eau avec une grande viteffe : leur corps peut fe refferrer & s'étendre beaucoup: ils reffemblent en effet à des cheveux, mais lorfqu'on les examine avec attention, on voit que ce font des vers compofés d'une infinité d'anneaux qu'on ne peut diftinguer qu'à l'aide d'un bon microfcope : la tête paroît pointue & plus mince que le refte du corps, la queue un peu plus groffe, & le corps eft comme un gros cheveu. Les plus grands ont huit ou dix pouces de longueur, les plus petits cinq : ils font d'un blanc jaunâtre, ont le long du dos une raie brune, & les côtés noirâtres : leur bouche m'a paru femblable à celle de la fangfue.

Le climat d'Argoune eft extrêmement froid : on y trouve plufieurs endroits où la terre ne dégele pas à plus de trois pieds de profondeur. L'air des celliers pratiqués dans les mines d'argent dont j'ai parlé eft fi froid, que lorfqu'on en ouvre la porte, on héfite pour aller plus avant; la glace qui s'y forme en hiver n'y fond point en été,

cependant le 17 juillet 1735, le thermometre y étoit un peu au deſſus de la congelation.

Le diſtrict d'Argoune eſt ſujet à deux tremblemens de terre périodiques, dont l'un ſe fait ſentir au printemps, l'autre au commencement de l'hiver. On dit qu'ils ſont généraux & fort doux, que celui d'hiver dure juſque vers le mois de novembre, qu'alors le terrein s'éleve d'environ un demi-pied, & qu'au printemps il s'abaiſſe peu à peu. Cette circonſtance me paroît difficile à concevoir, & je ne crois pas qu'il fut raiſonnable d'en tirer des inductions, avant qu'on ait fait à cet égard des obſervations plus certaines. Il y a quelques années qu'une caravane ruſſe qui alloit à la Chine ſentit un tremblement de terre aux environs de la ville chinoiſe de *Naun*, & vit une aſſés grande quantité d'eau, lancée de terre avec force ſous la forme de pouſſiere.

Il croît ici abondamment une eſpece de blé ſaraſin ſauvage, qui differe du commun en ce qu'il eſt moins gros & n'eſt preſque pas anguleux * : on trouve

---

* *Fagopyrum fructu aſpero.* Amm. L. C. n. 142, p. 162. *Polygonum foliis cordato-ſagittatis, caule inermi erecto, ſeminibus ſubdentatis.* L. S. 22, p. 364.

aussi la même espece auprès de Krasnoïark : elle y a été apportée de Kalmouckie.

CHAPITRE XL.

Bains chauds. Montagne de jaspe. Sorciers & sorciere. Eaux vitriolées. Bornes.

SUr la riviere d'Onon, près du ruisseau de Kire, il y a une source d'eaux chaudes, dont les Tongouses font usage dans leurs maladies, soit intérieures soit extérieures ; ils y menent leur lama qui leur enseigne comment il faut les boire & s'y baigner : on y a un bain particulier pour chaque sexe.

Au-delà des mines d'Argoune on trouve l'*iachma-gora* ou montagne de jaspe : elle est en effet d'un beau jaspe verd qui est fort mêlé avec d'autres pierres ; on en trouve difficilement des morceaux du poids de trois livres qui soient purs & sans fentes : il est vrai qu'on en peut tirer de quarante à quatre-vingt livres, mais après quelques jours ils se fendent en tout sens. On a essayé inutilement d'en tirer des blocs assés

gros pour faire des colonnes & des tables.

Nous vîmes à Verchnaïa-borſa trois ſorciers & une ſorciere. Des ferrailles rondes, crochues, dentelées, des robes de cuir, des courroies, des ſerrures chinoiſes faiſoient à l'ordinaire leur habillement infernal. La chamane, qui en effet avoit l'air d'une ſorciere, diſoit qu'elle n'étoit pas une chamane tongouſe, mais mongolienne. Ses habits n'étoient pas ſemblables en tout à ceux des chamans; elle leur abandonnoit les cornes, & n'avoit orné ſa robe que de plaques de laiton unies d'un côté, & portant ſur l'autre des caracteres chinois, tels qu'on en trouve quelquefois dans les anciens tombeaux : par derriere pendoient de longs rubans, & une groſſe ſerrure chinoiſe couverte de rouille. Les ſorciers n'avoient point de tambour, mais la ſorciere en avoit un qui n'étoit qu'une peau tendue ſur un cercle de bois; un petit bâton recourbé, garni à l'une de ſes extrémités d'une peau d'écureuil étoit la baguette. Les chamans & la chamane avoient au lieu de bonnet une eſpece de bride; ils ſauterent & crierent, & nous débiterent leurs menſonges accoutumés. On nous avoit

annoncé que l'un d'eux âgé de plus de cinquante ans se passeroit une fleche à travers du corps & l'en retireroit sanglante, mais lorsqu'il fallut en venir à l'effet, il nous dit devant un grand nombre de Tongouses que jusqu'alors il les avoit dupés, que la fleche n'avoit jamais passé qu'au travers de sa robe, & qu'il n'étoit pas responsable de la simplicité de ses compatriotes auxquels on pouvoit tout faire accroire. Lorque je fais ce tour, ajouta-t-il, j'enfonce la fleche en un côté de ma robe, & retire le ventre autant que je peux; la fleche passe près du corps & perce l'autre côté de la robe, où d'une main je tiens du sang dans une vessie; j'en fais couler un peu en tirant la fleche, & mes stupides Tongouses croient que c'est le mien. Il sembloit si bien disposé à nous découvrir ses tours, que nous essayâmes de l'engager à reconnoître publiquement que ses sortileges étoient de pures fourberies, & que lui & ses confreres, loin d'opérer par le moyen du diable, n'en avoient aucune idée; mais son métier de fourbe lui étoit trop avantageux, pour qu'il voulut confesser la vérité: il nous soutint constamment qu'il avoit à ses ordres un grand nombre de diables. On exerce en

cette contrée une autre espece de sorcellerie qui n'est pas moins célebre. En égorgeant un agneau d'une maniere particuliere on guérit un malade, mais il faut que le diable ait expressément ordonné d'égorger cet agneau. Deux hommes le tiennent, l'un par les pieds de devant, l'autre par ceux de derriere : le chaman lui ayant fait à la poitrine vers le côté gauche avec un grand couteau une incision d'environ deux pouces, met la main dans la blessure, l'enfonce jusqu'à la poitrine & lui arrache le cœur ; ensuite ils l'écorchent & le mangent avec les parens du malade : ils laissent à la peau la tête & les pieds, & la mettent sur un poteau comme une offrande que le diable exige. Si le chaman veut manger un cheval, il dit que le diable l'ordonne, & le malade livre avec joie, même le meilleur cheval qu'il ait.

Il y a dans ce canton des eaux dont les animaux ne veulent pas boire, & les hommes qui en avalent vomissent aussitôt : c'est une source d'environ une toise de large : elle forme un ruisseau qui se perd après trois quarts de lieue, & contient une grande quantité de vitriol martial. Plus loin on trouve Zourou-

khaïtou, village limitrophe entre la Chine & la Ruſſie. Les ſoldats y habitent dans de miſérables huttes, faites d'oſiers entrelaſſés : le foyer eſt au milieu & le ſommet eſt percé pour le paſſage de la fumée. Ils habitent pendant l'hiver les villages des bords de l'Argoune, & reviennent au printemps : ils ont alors occaſion de faire un gain conſidérable. Les Chinois qui viennent viſiter les bornes, apportent beaucoup de marchandiſes qu'ils échangent pour des pelleteries & autres marchandiſes ruſſes, & les pelleteries ne coutent preſque rien aux ſoldats; ils ont l'adreſſe de les tirer des Tongouſes à un très bas prix. Ces ſoldats commercent toujours, & quelques-uns ont plus de cent ſoixante livres d'argent. Le bois qu'on brule dans ce village y eſt apporté de plus de dix lieues, & le terrein en eſt ſi bas que le moindre débordement de l'Argoune le couvre. Si l'on vouloit punir comme dans l'ancienne Rome, par l'interdiction du feu & de l'eau, il faudroit envoyer à Kiœkta ceux à qui on refuſeroit l'eau, & à Zouroukhaïtou ceux qu'on voudroit priver du feu.

CHAPITRE XLI.

Diſtillation des Tongouſes. Bornes de l'empire ruſſe. Mongoliens. Lacs ſalés. Mœurs des Tongouſes.

LEs Tongouſes diſtillent leur eau-de-vie d'une maniere un peu différente de celle des Tatares; le vaiſſeau ou l'alembic dans lequel ils mettent le lait aigri eſt un chaudron de fer peu profond; le chapiteau eſt de bois ou d'écorce de bouleau, & de forme cylindrique : le réfrigérent eſt un plat de fer qu'on met ſur le cylindre, & pour fermer exactement les jointures de ces vaiſſeaux on ſe ſert de gros drap au lieu de lut. La ſuite de l'opération n'a rien de particulier; ce qui reſte dans le chaudron, ils le verſent dans un ſac de drap, le laiſſent égouter, le font ſécher, & mangent cette eſpece de fromage. Ils tirent des eaux-de-vie, du lait de vache comme de celui de cavalle, & elles ſont d'égale force : nous en avons vu diſtiller du lait de vache, qui étoit aſſés ſpiritueuſe pour s'enflammer.

La borne de Chine & de Ruſſie la

plus reculée eſt auprès du mont Abagaïtou ; on y voit de petits grais ſur un coteau en monceaux de deux ou trois toiſes de hauteur. Leur alignement eſt du midi au nord, & l'un marque la borne ruſſe, l'autre la borne chinoiſe : on avoit attaché ſur celle-ci à quelques bâtons des morceaux de drap ſur leſquels il y avoit des caracteres indiens & tongoutes. Tous les ans les pieux Mongoliens y viennent accompagnés de quelques lamas, pour y faire une dévote cérémonie ; lorſqu'elle eſt finie, les lamas diſtribuent au peuple ces pieces de drap qu'il attache à des bâtons & plante ſur la borne. Cette formule de priere y eſt ſouvent répétée, *Seigneur, ayez pitié de moi.*

Les environs du lieu où la riviere de Kaïlar, après avoir traverſé quelques lacs, prend le nom d'Argoune, ſont remplis de petits lacs, qui durant les pluies abondantes n'en forment plus qu'un ſeul, & dont les eaux n'ont aucun mouvement.

Après avoir examiné les embouchures du Kaïlar nous revînmes à l'Argoune ; il nous falloit ſuivre cette riviere pour ne pas manquer d'eau, & nous fûmes obligés de porter une proviſion de bois,

Depuis Sélenghinsk jusqu'ici, c'est-à-dire, dans un espace d'environ quatre cents lieues, nous avions traversé beaucoup de déserts; ceux où nous étions pour lors sont pleins de chevreuils qui ont les cornes du bouquetin & qui les conservent. A mesure que ces cornes croissent, la pomme d'Adam grossit, de sorte que ceux qui sont âgés paroissent avoir à la gorge une grosse tumeur. Ces animaux sont très vites, ainsi que le saiga de l'Irtich. Messerschmid a prétendu qu'ils ont horreur de l'eau, mais tous les Tongouses m'ont assuré que lorsque ces animaux sont poursuivis dans le désert, où ils courent par troupeaux, ils traversent souvent la riviere, & un habitant de Sélenghinsk m'a dit qu'un chevreuil de cette espece qu'il avoit apprivoisé suivit à la nage un de ses domestiques qui passoit dans une île de la Sélenga.

On traverse un désert sec & salé, avant que d'arriver à Sagan-nor : ce nom signifie lac blanc, & c'est en effet un lac qui paroît de loin blanc comme la neige; il est peu considérable, mais rempli d'un sel pareil au sel admirable de Glauber. Le désert qu'on trouve ensuite est pierreux & couvert d'un beau quartz

blanc. Nous étions alors au commencement d'août; nous essuyâmes une si grande chaleur que toutes nos provisions furent gâtées. Près du petit ruisseau de Borse il y a un lac salé fameux dans ce canton; il a trois quarts de lieue de circuit, & paroît tout blanc. Le sel s'y précipite comme à Iamichéva, de sorte qu'il n'a besoin d'aucune préparation, avant que d'être employé. On en trouve moins au fond qu'à la surface, où il nage sous la forme de pellicule : il est d'un bon usage & a toutes les propriétés du sel ordinaire. On trouve à peu de distance un autre lac moins considérable, dont les eaux sont fort salées, mais il ne s'y forme point de sel. Notre sous-chirurgien vit ici un météore : c'étoit un globe de feu qui avoit son mouvement d'orient en occident, & laissoit après lui une longue traînée de feu : après un quart d'heure il disparut.

Il y a dans les déserts voisins un grand nombre d'ânes sauvages : on les y trouve sur-tout dans les temps de sécheresse; alors la disette d'eau leur fait quitter la Mongolie, qui est leur pays ordinaire : ils ont la taille & la forme d'un cheval, sont bai-clair, ont de longues oreilles & la queue pareille à celle de la vache. Ils

ſont extrêmement vites : c'eſt cet animal que Meſſerſchmid a nommé mulets féconds.

Nous vîmes ſur les bords de l'Onon un ancien lama que tout le peuple tongouſe révéroit, non plus comme un ſaint prêtre, mais comme un grand médecin : il avoit dépoſé depuis long-temps le ſacerdoce, étoit marié & buvoit du brandevin, deux choſes qui ne ſont permiſes à aucun lama. Il étoit de la religion indienne, & regardoit comme un péché mortel de manger d'un bœuf ou d'un poiſſon qui eut la queue rouge. Il fit préſent à M. Muller d'un manuſcrit indien & de quelques figures de dieux, peintes ſur du drap. Tout ſon art médicinal conſiſtoit dans la brulure & l'application des ventouſes : lorſque l'opération ne réuſſiſſoit pas, il la répétoit dix ou vingt fois à toutes les parties du corps, juſqu'à ce que le malade guérit ou mourut. Ses inſtrumens étoient une ventouſe de cuivre qui pouvoit contenir ſeize onces, & une lancette pareille à celle des maréchaux : ſon opération par la brulure étoit un martyre. Après avoir appliqué les ventouſes, il plaçoit à l'endroit du corps qu'il jugeoit le plus convenable, un petit rouleau mince &

court fait d'aigrettes d'armoise; il l'allumoit à l'extrémité supérieure & le laissoit bruler jusqu'à ce qu'il fut en cendres. Son remede contre la gale & toutes sortes d'éruptions de la peau se préparoit comme il suit. Il fondoit du plomb dans une cuiller de fer avec poids égal de mercure, y répandant poids égal de soufre pulvérisé, jusqu'à ce que la masse entiere fut réduite en cendres : pour en faire usage il les humectoit avec du thé, & en oignoit les parties malades. On le regardoit aussi comme un habile oculiste, & tous les aveugles du pays avoient en lui la plus grande confiance : ses remedes étoient des poudres répandues ou soufflées dans l'œil, & quelquefois des opérations chirurgiques. Une de ses poudres étoit d'un brun rouge, faite de cuivre en lames & de soufre calcinés : l'autre étoit composée de deux parties d'argent & d'une de bronze, fondues & réduites en cendres dans une cuiller de fer. Après avoir humecté la premiere avec du thé, il en couloit quelques gouttes dans l'œil malade, mais parce que l'autre étoit blanche, il y mêloit du lait de femme. Ce médecin regardoit le cuivre calciné comme un moyen très efficace de faire

ſortir la petite vérole ; c'étoit à ſon avis une panacée : on pouvoit l'employer dans toutes les maladies intérieures, & elle emportoit les humeurs peccantes, ſoit par les voies accoutumées, ſoit par d'autres voies incompréhenſibles. La ſeule opération chirurgique qui lui fut connue, étoit celle de la taie : ſes inſtrumens étoient un petit crochet, une aiguille droite & une lancette de maréchal. C'étoit lui qui faiſoit ſes inſtrumens ainſi que ſes remedes : il étoit médecin, chirurgien, apothicaire & forgeron. Environ à dix lieues au midi des ſources de l'Onon, il y a des fouilles faites par les anciens habitans de ce canton, & par les Ruſſes ; l'on y trouve des mines de cuivre vertes & bleues qui ſont extrêmement riches, mais il eſt fort difficile de les exploiter. Outre que les filons ne s'enfoncent point, on ne trouve aux environs, ni eau, ni bois, ni village, ni habitans induſtrieux pour employer les produits d'une fonderie. Les Tongouſes qui ſont le peuple le plus nombreux de cette contrée n'abandonneroient pas l'uſage des uſtenſiles de fer dont ils ſe ſervent depuis tant de ſiecles, & le tranſport du cuivre dans les cantons plus habités & les plus voiſins ſeroit trop

dispendieux. Autour de cette mine il y en a quelques autres qu'on a tenté d'exploiter, mais je ne crois pas qu'on en retire un grand avantage.

Il y a quelques familles ou tribus tongouses qui portent des bonnets de peau de la tête du chevreuil, auxquels ils laissent les cornes, & cet usage les distingue de quelques autres tribus. Les Russes qui les soumirent ayant remarqué que les uns se servoient de chevaux, les autres de rènes & quelques-uns de chiens, prétendirent les distinguer par la dénomination de Tongouses chevaux, Tongouses-rènes & Tongouses-chiens : mais ceux qui avoient des rènes les ayant tous perdus, sont devenus Tongouses-chevaux, & cette division ne peut plus subsister. Les Tongouses ont le visage conformé à peu près comme les Kalmouckes, cependant ils l'ont un peu moins large : il m'a semblé qu'en général leur taille étoit peu élevée. Leurs cheveux sont noirs, & la plûpart les portent tressés comme les Chinois, mais quelques-uns ne suivent point cet usage : j'en ai vu un qui les coupoit tous, & ne laissoit sur le devant de la tête qu'une couple de touffes. Il est rare de voir un Tongouse qui ait de la

barbe ; dès qu'elle paroît, ils l'arrachent & répetent l'opération jusqu'à ce qu'ils n'en aient plus. Leur habit est une simple peau que les plus riches couvrent de drap ou d'une étoffe de soie : ils portent de plus un bonnet, des culottes & des bottes : le poil de cette peau touche immédiatement leur corps. Lorsque l'air est chaud, & qu'ils sont dans leur habitation, les hommes & les femmes n'ont que leurs culottes, & quelqu'autre chose encore dont ils entourent le bas du corps. Lorsqu'ils dorment à l'entour du feu, soit dans leurs huttes, soit à la campagne, il ne se couvrent avec leur peau que du côté opposé au feu, & se tournent si adroitement, qu'ils y présentent toujours le côté nud. Le bonnet est ordinairement de couleur rouge & orné de peau : ils ont tous une ceinture de travail bratskain, à laquelle ils attachent la pierre à feu, le sachet de tabac & la pipe. Les ornemens des femmes sont les anneaux d'oreille ordinaires & les coraux. Tous les alimens leur conviennent ; oignons de martagon & d'autres especes de lis, racines de bistorte, lait, fromage, bœuf, cheval, mouton, loup, cerf, renard, ours, marmote, ils mangent tout avec un plaisir égal. Ils tuent

rarement les animaux privés, & ne mangent que ceux qui meurent naturellement. Le pain eſt pour eux un mets délicieux ; ils en demandent aux voyageurs, & le donnent ſouvent à leurs enfans. Leur boiſſon eſt le thé fait avec du lait, du beurre, du petit lait, & en été de l'eau-de-vie de lait. Ils ont de grands troupeaux de bœufs, de chevaux, de moutons & de chevres. Il y a des Tongouſes qui ont environ cinq cents chevaux, & les plus riches ont auſſi des chameaux. Ils retirent annuellement du bétail qu'ils vendent aſſés d'argent pour payer le tribut & s'habiller eux & leur famille : ils ne vendent volontiers ni les veaux blancs, ni les moutons qui ont la tête noire. Leur unique occupation eſt la chaſſe ; ils y vont dès qu'ils n'ont plus rien à manger, & ne penſent à renouveller leurs proviſions, que lorſque le gibier eſt conſommé. Ils pourſuivent les marmotes juſques dans leurs trous, font un feu à l'entrée & l'entourent de ſorte que toute la fumée puiſſe y entrer ; ſi l'animal ſort, il eſt tué ; ſi la fumée l'étouffe, on le tire avec une perche. Ce peuple étant errant, porte ſes meubles & même ſes huttes ſur des chevaux d'un endroit dans l'autre ; il chaſſe auſſi

à cheval. Sa religion eſt celle qui étoit commune autrefois à tous les peuples de Sibérie : il eſt donc permis aux Tongouſes de prendre autant de femmes qu'ils veulent, mais il eſt rare qu'ils en aient plus de deux, & il faut qu'ils les achetent, comme je l'ai dit des Tatares. Leurs dieux ou chévikis ſont de bois ou de cuivre : ils ont le viſage difforme, & ceux de cuivre ſont renfermés dans des étuis de cuir, de ſorte qu'on ne voit le métal que du côté du viſage. Pour ſe rendre propices leurs chévikis, ou pour leur témoigner leur reconnoiſſance, quand la chaſſe a été heureuſe, ils leur mettent ſur la bouche un peu de crême ou de graiſſe. Le ſoleil eſt auſſi l'objet de leur vénération, mais les chamans ſont leur recours dans les circonſtances les plus importantes & les plus difficiles. Quand ils ſont malades, ils conſultent le lama mongolien, & ce bon prêtre ſaiſiſſant l'occaſion de faire de nouveaux convertis, réuſſit aſſés ſouvent. Les maladies des yeux ſont fréquentes parmi les Tongouſes : la rougeole y eſt commune & dangereuſe. Ils ſont fort unis entre eux ; & ſe plaignent rarement les uns des autres par-devant les magiſtrats ruſſes ; tous leurs petits différens ſe ter-

minent entre eux ſeuls. Ils ſont diviſés en familles ou tribus, deſquelles un certain nombre eſt ſubordonné à un ſaiſſan, qui a ſous lui un choulinga, & un certain nombre de ſaiſſans a pour chef un taïcha. Tous ces officiers ſont tongouſes : le gouvernement ruſſe les choiſit & les paie pour veiller à l'exécution de ſes commandemens, & maintenir leur nation dans l'ordre & l'obéiſſance : ils peuvent décider les petits débats, mais il ne leur eſt pas permis d'infliger de grandes peines. Ce peuple paroît content du gouvernement ruſſe. On n'entend point parler de Tongouſes qui aient paſſé dans la Mongolie, & l'on ſait que les Mongoliens paſſeroient volontiers ſous la domination ruſſe, ſi l'on vouloit les recevoir. Nous trouvâmes les Tongouſes fort officieux dans toutes les occaſions, & nous ne fûmes jamais obligés envers aucun d'eux à la moindre violence.

CHAPITRE XLII.

Superstitions des Bratskains. Tombeaux. Apparition.

NOus eûmes durant le mois d'août de fréquens orages & de grands tonnerres. Les Bratskains qui nous amenerent des chevaux au ruisseau de Popérechma, nous dirent que le diable étoit l'auteur du tonnerre, & que les animaux qui en étoient frappés, étoient les victimes qu'ils s'immoloit. Afin de lui complaire & de mériter ses faveurs, ils élevent un échaffaud à l'endroit où l'animal a été tué, & le placent sur cet échaffaud comme une offrande qui lui est agréable.

Avant que d'arriver à Chibétouchadda, nous vîmes un grand nombre d'anciens tombeaux, entourés de pierres dont les plus grandes étoient du côté de l'orient. Nous fimes ouvrir celui qui avoit le plus d'apparence; on y trouva d'abord des os de cheval, ensuite sous un lit de pierres très grosses un squélette humain auquel il manquoit beaucoup d'os, & sur-tout la tête entiere: le haut de ces deux squélettes étoit

tourné vers l'orient. Dans quelques autres on ne trouva que des os d'homme, & pas un seul os de la tête.

Je reviens aux Bratskains : s'il ne parloient pas mongolien, on les prendroit pour des Tongouses. Ils nous firent part d'un grand malheur qu'ils venoient d'éprouver ; la vieille sorciere, grand'mere de leur prince, étoit paralytique & ne pouvoit plus sauter : c'étoit pour eux une perte considérable, car elle découvroit les voleurs, elle faisoit retrouver les troupeaux perdus, elle n'avoit pas seulement commerce avec le tyran des enfers, mais aussi avec l'être infini. Un jour il lui révéla qu'il devoit descendre sur la terre, & l'informa de la montagne où il vouloit se reposer ; elle en avertit ses concitoyens, les instruisit du jour fixé : ce grand jour étant venu, ils se rassemblent avant l'aurore, & elle, marchant à leur tête leur tient les discours les plus capables d'entretenir leur piété. Lorsque les premiers rayons dorerent le sommet de la montagne, elle dit que l'instant approchoit, qu'elle sentoit l'impression divine, que ceux qui vouloient voir se tinssent près d'elle : cependant le soleil s'élevant de plus en plus, il partoit du sommet de la monta-

gne des especes d'éclairs inconnus jusqu'alors aux Bratskains ; ils tomberent le visage contre terre, & la vieille poussant des cris de joie, & recevant en présent des zibelines, des pieces de drap & de soie revint à sa hutte, au milieu des vœux, des acclamations, des bénédictions de son peuple. Ceci arriva quelques jours après qu'elle eut reçu l'idole de métal dont j'ai déja parlé. Celui qui la lui avoit donnée, apprit à quelques Bratskains qu'elle l'avoit portée la nuit sur la montagne, & que les éclairs qu'ils avoient vus, n'étoient que les rayons du soleil, réfléchi par ce métal poli. La connoissance de cette fourberie détruisit dans l'esprit de quelques-uns le crédit de la sorciere, mais ne diminua ni la confiance ni la vénération du grand nombre. Les Bratskains nous entretenant de ces merveilles nous conduisirent à Oudinsk.

Cette ville est située sur la riviere d'Ouda qui vient de l'orient, & est large d'environ trente toises. Les habitans sont des dvoriœnins ou nobles, des diétiboïares, ou officiers subalternes du gouvernement, des Cosaques, des marchands, des officiers de caravane, des carimmi-iésachnie ou Bratskains tribu-

taires mariés à des femmes russes, & par conséquent chrétiens. Le gouverneur est un prikachetchik subordonné au voivode de Sélenghinsk. Les environs sont très-agréables ; on y voit de belles campagnes, des bois, des pâcages gras, arrosés par une riviere navigable, qui porte jusqu'aux frontieres méridionales & orientales de la Chine. Les maisons commodes qu'on trouve à Oudinsk sont un monument de l'aisance de ses anciens habitans, mais cette ville est moins florissante, depuis qu'on a établi Kiœkta, & que les caravanes de Chine passent à Sélenghinsk.

Le terroir est favorable aux légumes, les vivres y sont en grande quantité ; la pêche du mois d'août est si abondante qu'on peut vendre beaucoup de poisson & s'en pourvoir pour toute l'année. Cette espece de poisson qui passe alors à Oudinsk est appellée omoule : c'est un poisson blanc * qui n'a de commun avec le hareng que l'éclat de ses écailles ; il ressemble plutôt à la merluche, mais il est plus petit : sa taille ordinaire est d'un pied, cependant on en trouve dans

* *Coregonus artedi.*

l'Iénisei & le Tchivir-koui, golphe du lac Baical, qui sont longs de deux pieds & plus. Il y en a aussi dans le lac Sor qui s'étend au sud-ouest, & communique par deux canaux au lac Baical; celui-ci en est rempli, & c'est de là qu'ils partent pour remonter les rivieres de Sélenga, de Tchikoï & de Tchida, d'Angare, de Bargousin, le golphe de Tchivirkoui & le ruisseau de même nom. Ceux qui partent de la mer glaciale suivent l'Iénisei jusqu'à Mangaséa, & la Petchora jusqu'au fort Poustoserskoï & même au-dessus. Il y a des habitans du fort Bargousin qui vont en pêcher au golphe de Tchivirkoui : ils n'y en trouvent qu'en octobre, & c'est pour eux un avantage; on n'est point alors obligé de les saler; il suffit de les laisser geler, & on peut les transporter sans autre préparation; on les vend plus frais, à plus bas prix & plus promptement. Ce poisson remonte les rivieres jusqu'à ce qu'il trouve la glace; alors il retourne à la mer. Il a ses temps de repos & s'arrête toujours dans les courans les plus foibles. Il est arrivé deux fois que les omoules sont restés auprès de Bolchaïa-saimka, de sorte que les habitans de Sélenghinsk & d'Oudinsk furent obligés d'aller les y

prendre. Ils ſont ordinairement en ſi grande quantité qu'on en prend au moins quatre mille par chaque coup de filet.

L'air eſt très-pur à Oudinsk, & les maladies y ſont rares. L'incommodité qu'on y éprouve le plus ordinairement eſt une eſpece de panaris que l'on connoît auſſi à Sélenghinsk & pour lequel on y emploie un onguent fait d'une once de graiſſe de porc, une once de réſine, de verdet & de vitriol de Chypre, de chacun deux dragmes.

CHAPITRE XLIII.

Changemens de la Sélenga. Lac Baical. Tempête. Irkoutsk & ſes environs.

LA Sélenga paſſoit il y a dix ans à Bolchaïa - ſaimka, mais à préſent elle en eſt fort éloignée. Cette riviere ſe jette par trois embouchures dans le lac Baical : le rivage méridional de ce lac eſt ſablonneux ; celui du nord eſt couvert de groſſes pierres, & l'on n'y peut ancrer que dans quatre endroits, mais on n'y en trouve aucun où l'on puiſſe être entierement à l'abri de la tempête. Les deux

rives sont montagneuses & ont de grands rochers dont plusieurs sont taillés à pic. On y voit de grands bois de sapins & de meleses mêlés de quelques bouleaux : celles du midi sont couvertes de neige pendant presque tout l'été. On ne s'est point encore apperçu qu'il y ait des rochers dans le lac même ; il ne s'y est brisé de bâtimens qu'au rivage, ainsi aucun homme n'y a péri, & si l'on y avoit des bâtimens plus considérables, on n'y feroit peut-être jamais naufrage. Ce lac est ordinairement glacé vers Noel, & dégele au commencement de mai : il est rare qu'on y navigue dans les quatre derniers mois de l'année qui sont presque toujours orageux. Nous y arrivâmes le 16 septembre (1735) ; le froid étoit déja si violent, que nous étions obligés de rester couchés tout le jour. Un vent impétueux nous empêcha pendant quelques jours de mettre à la voile, malgré les vœux que nos matelots faisoient à la sainte mer ; l'un lui promettoit du pain, l'autre des copekes, & ces vœux furent accomplis, dès que la voile fut déployée. Ces actes de piété ne nous rendirent favorables ni Neptune ni les aquilons : il s'éleva un vent violent accompagné d'une grande pluie.

Nous fûmes repoussés à une lieue & demie en arriere, & ce fut avec peine que nous atteignîmes une espece de havre. L'équipage des bâtimens qui s'y réfugient, plante sur le rivage une croix de bois, sur laquelle les principaux matelots ou passagers écrivent leur nom, avec le temps de leur arrivée, la durée de leur séjour, & les principales circonstances qui les ont obligés d'y relâcher. Nous arrivâmes à celui-ci par une nuit très noire. Peu de temps après le cable d'une des ancres que nous avions jettées, cassa, notre seconde ancre perdit fond, & le bâtiment fut en grand danger d'être repoussé dans le lac. M. Muller & moi nous prîmes terre avec le canot, & tandis que notre équipage travailloit à rapprocher du bord le bâtiment, nous nous fîmes une hutte le mieux qu'il nous fut possible. Nous fîmes faire du feu & nous couchâmes sur les pierres dont le rivage est pavé : le lendemain la tempête duroit encore, mais nos bâtimens étoient au rivage, & notre ancre avoit été repêchée. Vers le soir le vent s'appaisa & le ciel devint serein : nous partîmes aussi-tôt & parvînmes en peu de temps à l'embouchure de l'Angare. Le courant y est rapide, le passa-

ge étroit, rempli de rochers & dangereux sans un bon pilote. Nous remontâmes cette riviere dont le cours est partout rapide, & nous arrivâmes à Iakoutsk.

Cette ville fut établie vers 1661 : c'est après Tobolsk & Tomsk une des plus considérables & des plus grandes de la Sibérie. Elle est située dans une belle plaine sur la rive orientale de l'Angare, & entourée, comme les autres villes de ce pays, de palissades disposées en quarré, de fossés & de chevaux de frise, excepté du côté de la riviere : en dedans de ce retranchement on a construit quatorze petites redoutes. La citadelle est sur le bord de l'Angare, les remparts sont de bois, & elle a quatre-vingt-dix toises de longueur sur soixante-dix de largeur. Il y a dans la ville neuf cents trente-neuf maisons bien bâties en bois, & plusieurs édifices publics. Les Irkoutskains sont marchands, slouchivies, dvoriœnins, ou diéti - boïares : leur genre de vie est semblable à celui de presque tous les Sibériens ; ils aiment à l'excès l'oisiveté, le vin & les femmes.

L'autorité du commandant de cette ville s'étend sur toute la province ; les

voivodes de Sélenghinsk, Nertchinsk, Ilimsk & Iakoutsk, & les commandans d'Okhotsk & de Kamtchatka lui ſont ſubordonnés. Ses revenus ſont beaucoup plus conſidérables que ceux du gouverneur de Tobolsk aux ordres duquel il eſt : je crois qu'on peut eſtimer ſes émolumens annuels à plus de cent quatre-vingt mille livres.

Irkoutsk a auſſi un évêque, qui juſqu'à préſent a fait ſa réſidence en un couvent ſitué ſur l'Angare à une lieue de la ville, mais on dit que dans l'été de 1736 on lui bâtira dans la ville même un palais épiſcopal. C'eſt de lui que relevent tous les établiſſemens ſpirituels & tous les eccléſiaſtiques de la province.

Les principales rues ſont munies de chevaux de friſe, & on y fait pendant la nuit des rondes & des patrouilles; mais ni cette police, ni les ordres donnés dans tout l'empire ruſſe, n'empêchent point que la plûpart des cabarets ne ſoient remplis toutes les nuits. Les environs de la ville ſont agréables, & quoiqu'ils ſoient montagneux, il y a de bons pâturages ſur la rive occidentale de la riviere. On n'y cultive aucun bled : les grains qu'on y conſomme ſont ap-

portés des plaines voisines de l'Angare, du territoire d'Ilimsk & des villages de l'Irkout & du Konda. Le gibier y est assés abondant; il consiste en élans, cerfs, sangliers, chevreuils, coqs de bruyere, perdrix, francolins. La riviere a peu de poisson, mais outre que le lac Baical en fournit en abondance, on apporte tant d'omoules de la ville d'Oudinsk & des bourgs & villages de la Sélenga, que le peuple peut s'en nourrir à bas prix. Depuis que les Chinois achetent moins de bétail, le prix de la viande a baissé de plus de moitié; l'hiver dernier la livre de bœuf coutoit quatre sous; cette année (1735) elle coute un peu plus d'un sou six deniers. Les marchandises étrangeres n'y coutent pas beaucoup plus cher qu'à Moscou, Péterbourg & Kiœkta; le commerce de Chine en est la cause. Il n'y a point de ville russe de laquelle il ne vienne ici quelques marchands avec des draps fins, des velours étrangers, des sucres, des épiceries; ils arrivent au commencement & dans le cours de l'hiver, & commercent avec les Chinois pendant cette saison. Dès que les glaces commencent à fondre, ils sont obligés de partir & d'amasser une certaine somme en monnoie

du pays pour payer les droits & leurs bateliers : alors ils donnent ſouvent les marchandiſes qui leur reſtent pour un prix plus bas que celui de Moſcou ou de Péterbourg : cependant il y en a qui portent ces marchandiſes à Irkoutsk, & ceux qui prennent ce parti font un long voyage. Ils partent au printemps pour ſe rendre à la foire de Makariev qui ſe tient en été. Là ils échangent leurs marchandiſes pour celles qui ont le plus de cours à la foire d'Irbit, où ils arrivent pendant l'été. Ici leurs vues ſe dirigent vers le commerce de Chine, & lorſqu'ils n'ont pu tout débiter, ils portent ce qui leur reſte à Tobolsk. Ils en partent au printemps pour voyager dans toute la Sibérie, reviennent en automne & au commencement de l'hiver, vont enſuite à Kiœkta, puis au printemps à Irkoutsk & à cent cinquante lieues au-delà, retournent en traîneau à Kiœkta, reviennent à Irkoutsk, ſont en automne à Tobolsk, paſſent pendant l'hiver & l'été ſuivant aux foires d'Irbit & de Makariev, & reviennent dans leur ville après quatre ans & demi d'abſence. Avec un peu de bonheur & d'intelligence, ils peuvent gagner dans ce voyage trois cents pour cent.

Le fort Tonkinskoi ſitué ſur les rives de l'Irkoutsk, eſt à cinquante & un degrés quinze minutes de latitude. On rencontre aux environs une eſpece de Tatares idolâtres qui ſe nomment Soietes, & qui parlent la même langue que les Tatares de Ktraſnoïark. Les bords de l'Irkoutsk ſont habités par des Bouretes, peuple miſérable. Il y a entre Irkoutsk & Tonkinsk un rocher nommé Chamanskoï ou Sorcier : les Bouretes en ont peur, ainſi que de la plûpart des hautes montagnes, & aucun d'eux n'oſe en approcher.

Aux environs d'Irkoutsk, il y a trois endroits où l'on diſtille de l'eau-de-vie de grain qui n'eſt pas plus forte que celle de lait. Dans le premier, il y a huit alembics; dans le ſecond, cinquante-trois; dans le troiſieme, ſoixante. Autrefois ces braſſeries appartenoient à des particuliers qui délivroient les eaux-de-vie au gouvernement pour un certain prix, mais les chancelleries, les voivodes, & les braſſeurs gagnoient immenſement à ce trafic, & le peuple y perdoit beaucoup; l'eau-de-vie lui coûtoit ſouvent une fois plus qu'elle n'auroit dû. Sa Majeſté Impériale s'en eſt chargée : le conſeil ache-

te les eaux-de-vie directement & à juste prix, & les fait ensuite distribuer en détail aux cabarets. Avec un peu d'industrie on pourroit faire en sorte qu'elles coûtassent moitié moins encore; il faudroit donner avec plus d'art la chaleur nécessaire à la fermentation, & empêcher avec plus de soin, l'évaporation des esprits; mais lorsqu'on fait aux ouvriers ces représentations, ils disent qu'ils veulent faire comme ont fait leurs peres.

On célebre à Irkoutsk les fêtes de Noel comme dans toutes les autres villes de la Sibérie. Depuis Noel jusques aux Rois, il est difficile d'y trouver un homme qui ne soit pas ivre; tout travail est suspendu, des troupes de masques courent les rues pour amuser le peuple par des folies, & gagner quelque argent pour s'enivrer : on diroit qu'ils célebrent la fête du diable, plutôt que celle de Dieu, & cette conduite est peu édifiante pour les Sibériens idolâtres. Vers ce temps il regne parmi les Irkoutskains une fievre chaude, qui dès le second & le troisiéme jour donne le délire, & finit le quatorziéme par un délire terrible. Après cette premiere attaque, la convalescence est de cinq

ou ſix ſemaines. Vers la ſemaine qui précede le carême, ils ont un nouvel accès, dont ils ne ſe rétabliſſent que dans huit jours ; enſuite cette maladie leur revient périodiquement au printemps, vers les fêtes de pâques : alors elle a un peu plus de malignité à cauſe des jeunes précédens, & ſe termine le ſeptiéme jour, mais la convaleſcence eſt très longue. Cette fievre chaude me paroît être une eſpece particuliere qui de même que l'épilepſie, a ſes retours périodiques, & ne ſe termine qu'avec la vie.

CHAPITRE XLIV.

Fonderie de fer. Salines. Offrande des Bratskains. Conquête de leur pays. Riviere d'Angare. Pêche ſinguliere.

LE voyage de Kamtchatka avoit fait établir une fonderie de fer ſur le ruiſſeau de Telme à demi-lieue de l'Angare, mais n'ayant pas réuſſi comme on le deſiroit, on l'abandonna dès l'automne de 1734. La montagne d'où l'on tiroit le minerai, eſt à plus de vingt lieues de diſtance de la fon-

derie. Depuis un temps infini, les Bratskains de cette contrée tirent de la mine du même endroit & la fondent. Il y a environ vingt ans que les Russes des environs en tirent aussi, & ils ont du fer en abondance. La montagne est couverte d'un lit de terre qui a deux pieds d'épaisseur : sous ce lit on trouve un roc parsemé de filons qui ont depuis quatre jusqu'à sept toises de profondeur. La mine est ordinairement une argille jaune, remplie de riches couches brunes, & de petits grains ronds & gros comme des pois; elle devient rouge au grillage, & donne le quart, le tiers & quelquefois la moitié de fer.

A deux lieues au-dessous de la fonderie, dans une île de l'Angare, il y a deux sources salées, qui ont fait établir deux salines : elles sont si abondantes qu'elles fournissent de sel une partie du territoire d'Ilimsk & toute la partie de celui d'Irkoutsk, laquelle est en-deça du lac Baikal.

Les paysans de cette contrée vivent assés bien. Au printemps de 1735 une épidémie fit mourir la plus grande partie de leurs bêtes à cornes. Cette même année, le seigle & le bled d'été réussirent bien; il n'en fut pas ainsi

du chanvre & de l'orge, & il y avoit cinq ans qu'une grande sécheresse détruisoit tous les grains. Mais les calamités que ces paysans redoutent le plus, sont les visites de leur prikachetchiks, qui n'habitent qu'à demi-lieue.

Il y a quelques années que l'on trouva une mine de fer près du fort Bratskoï sur la rive orientale de l'Oka ; cette découverte a fait établir un grand nombre de petits fourneaux qui font la richesse de quelques habitans de ce canton. Il y regne une coutûme qui mérite d'être remarquée : la plûpart des villages y ont plusieurs dénominations, à la mort du paysan dont un village portoit le nom, il reçoit celui d'un autre. Les Bratskains que nous trouvâmes ici, n'étant pas aussi riches en bestiaux, que ceux au-delà du lac Baikal, se font baptiser en plus grand nombre ; c'est la misere seule qui engage tous les Sibériens à recevoir le baptême. Ces Bratskains nouveaux convertis ont commencé à cultiver les environs du fort Balaganskoï. Les autres qui sont simplement polythéistes & non pas idolâtres comme ceux d'au-delà du lac, réverent deux divinités, qui sont le ciel & le diable : leurs sorciers

leur apprennent à laquelle en certains cas ils doivent faire des offrandes. En général, ils en font au ciel pour l'honorer, & au diable, pour l'engager à détourner d'eux quelque mal : celles-là se passent toujours en plein air. Elles consistent à manger toute la chair d'un animal, & en placer sur un échafaud le squélette & la peau. Ils attachent ordinairement une corde à deux perches plantées près de *l'ex voto*, & y suspendent les morceaux de drap, ou les peaux d'animal, que le sorcier a prescrits. Ils se servent aussi de leur eau-de-vie de lait dans la plûpart des offrandes d'été : le chamane en jette un peu en l'air, & boit le reste avec les assistans. Le sacrifice en l'honneur du diable se fait toujours dans une hutte : le squélette de la victime est placé sur un échaufaud, mais la peau est réservée pour un meilleur usage, & le chamane fait sa harangue dans la hutte du côté de l'occident. Lorsqu'il offre du brandevin, il en jette un peu vers l'occident, & boit le reste avec ceux qui croient à ses sortiléges : ensuite il instruit celui qui l'a consulté, de ce qu'il doit offrir, outre la victime & le brandevin, soit en morceaux de drap, soit

en pelleteries. Le Bratskain les met fidélement ensemble, les entoure de drap, & les suspend dans sa hutte du côté de l'occident. Ils ont une grande idée du pouvoir de leurs chamanes, & croient qu'ils peuvent pendant leur vie & même après la mort leur faire avec le secours du diable toutes sortes de maux. Ils s'imaginent que les chamanes morts viennent les tourmenter durant leur sommeil, & les menacer d'une mort violente. Lorsqu'ils ont eu ces terribles reves, ils se rendent au tombeau où le Chamane est enterré avec tout son appareil de sorcier, & tâchent de l'appaiser par le sacrifice d'un animal qu'un chamane encore vivant doit avoir prescrit. On mange cette victime ainsi que les autres, & le squélette est placé sur le tombeau. Les Bratskains enterrent souvent avec un mort le meilleur de ses chevaux, mais ce n'est toutefois qu'après avoir mangé le cheval, & cet honneur n'appartient qu'aux bratskains riches. Ils occupoient autrefois les environs du fort Iendinnskoï, qui ne fut même établi qu'afin de les obliger plus facilement à payer le tribut, mais ils les ont abandonnés, & la plûpart des Tongouses qui

erroient dans ce canton, étant morts, ce fort n'est d'aucune utilité.

Avant que le voivode Pachkov entrât dans le pays des Bratskains, il envoya (1) cent cinq Slouchivies sous la conduite du sinboiard Dounaïev. Ils cantonnerent auprès de la grande chute d'eau nommée padoun, & Dounaïev remonta avec cinquante hommes l'Angare & l'Oka, jusqu'au petit ruisseau qui est à demie-lieu au-dessus de l'endroit où l'Oka se partage en deux bras, & qui porte encore aujourd'hui le nom de Dounaïeva. Il fut attaqué par les Bouretes, & accablé par le nombre il périt avec toute sa troupe. Les autres Slouchivies ayant appris sa défaite, allerent au bras supérieur de l'Oka, & y bâtirent un fort à demi-lieue audessus de l'embouchure de cette riviere. Les Bratskains promirent de payer le tribut, s'ils le vouloient recevoir dans une grande île qui étoit voisine. Les Slouchivies s'y rendirent, & furent reçus d'une maniere qui ne leur annonçoit que paix & plaisir : l'eau-de-vie de lait sur-tout leur fut prodi-

(1) *En* 1652.

guée, mais la demande du tribut fut pour les Bratskains un ſignal d'attaque. La plûpart des Slouchivies furent égorgés, ceux qui fuyoient furent tués dans le petit bras de l'Oka qu'ils paſſoient à la nage, & qui depuis ce temps, eſt nommé le *bras ſanglant*. Trois années après cette action, Pachkov entra dans leur pays, fit conſtruire pluſieurs forts, ſe comporta avec plus de prudence que n'avoient fait ſes prédéceſſeurs, & parvint à ſoumettre toute la nation. Le fort Bratskoi eſt un de ceux que ce voivode fit conſtruire. Lorſque nous y paſsâmes, nous eûmes beaucoup de peine à engager les habitans à nous vendre des vivres; cependant ils ont tant de beſtiaux qu'ils s'en nourriſſent, eux & la ville d'Ilimsk. Les Tongouſes qui occupent les environs de ce fort, n'ont point de troupeaux; ils vivent dans les bois, ſont très miſérables, & pluſieurs n'ont pas ſeulement un rene pour aller à la chaſſe. Nous vîmes un de leurs chamans, qui étoit vieux & célebre. Ses habits étoient un peu différens de ceux que nous avions vus juſqu'alors : ſa robe étoit de cuir ordinaire & couverte de ferrailles mêlées de peaux d'iltis, de belette & d'écu-

reuil, mais il avoit un tablier de peau, ſur lequel on voyoit entre autres choſes des plaques de fer, dont les élévations & les creux les rendoient ſemblables à des viſages. Tous ſes habits étoient garnis de courroies de cuir couvertes de ferrailles & terminées par cinq griffes de fer. Son bonnet avoit auſſi quelque choſe de particulier, mais il étoit malheureuſement tombé dans le feu, & le diable ne lui avoit point encore fait la faveur de lui en donner un autre. Son tambour étant vu de loin, paroiſſoit ovale, mais il avoit en effet cinq côtés, & cette difformité venoit ſans doute de l'artiſte qui l'avoit fait. Il fit devant nous les ſauts ordinaires en criant & contrefaiſant le bœuf, le loup, le lion, l'ours, le chien, & nous apprit que les diables reſſembloient aux hommes, qu'ils étoient nuds, & n'avoient ni poil, ni griffes, ni queue. Sur le bras inférieur de l'Oka, à un quart de lieue du fort Bratskoï, nous vîmes une braſſerie de brandevin, qui n'a que ſix alembics & deux tonnes pour la fermentation.

L'Angare a pluſieurs chûtes, dont quelques-unes ſont dangereuſes, mais on a des bateliers qui les connoiſſent bien, & dont l'expérience diminue

beaucoup le nombre des accidens funestes, qui ſans leur ſecours y ſeroient fréquens. Cependant cette riviere eſt très utile aux Sibériens, en ce qu'elle communique au lac Baical & à l'Iéniſei : on peut aller par eau de Tobolsk à Sélenghinsk, excepté un trajet par terre d'une vingtaine de lieues, entre l'Iéniſei & la Ket. L'Angare a de belles îles couvertes de ſapins, & quoique ſes rives ſoient montagneuſes, on y voit beaucoup de champs très fertiles, & de grands bois de ſapins. On y trouve beaucoup de coquillages qui renferment quelquefois des perles, & l'on prétend qu'il y avoit autrefois une pêcherie de perles au-deſſous du fort Bratskoi. Au-delà du lieu où cette riviere ſe joint à l'Ilim, elle prend le nom de Tongouska, & commence à être ſi abondante en eſturgeons, que les habitans qui en ſont voiſins peuvent en avoir toute l'année, & en vendre une aſſés grande quantité dans le gouvernement d'Ilimsk, d'Iéniſeisk, & d'Irkoutsk. Le temps le plus favorable à la pêche eſt lorſque la riviere eſt glacée, alors on ne prend point le poiſſon en vie, mais on le tue. On fait uſage à cet effet d'une perche de quatre à cinq

toiſes, à l'extrémité de laquelle on met un fer qui a deux branches courbes, rondes, longues de deux pouces, & dont les pointes ſont éloignées l'une de l'autre environ d'un demi-pied; il ſort d'entre les deux branches un bout de fer large de trois lignes, à l'extrémité duquel il y a une eſpece de clou pointu qui paroît deſtiné à affermir le lien avec lequel on aſſujetit cette armure au bout de la perche. Lorſque l'on veut pêcher, on caſſe la glace, on met la perche dans le trou; le fer en bas, & comme elle eſt longue & peſante, on la remue avec des fourches de bois qui y ſont attachées. Lorſqu'on a trouvé le fond on cherche s'il y a des poiſſons dans cet endroit; ſi l'on n'en trouve point, on en ſonde un autre de la même maniere. Dès qu'on en a rencontré, on cherche dans l'étendue qu'ils occupent l'endroit le plus bas à l'égard du courant; on y plonge le fer, & le poiſſon ſe jette de lui même entre les deux branches ſouvent deux à deux; quelquefois il eſt trop gros pour y paſſer, & il faut les écarter. Dès qu'il y eſt, il fait pour ſe dégager des efforts qui l'enferrent de plus en plus, & avertiſſent qu'il eſt pris: le pêcheur

le tire auſſi-tôt, remet ſa perche au même endroit, & preſque tous les poiſſons y viennent l'un après l'autre. Il répete l'opération juſqu'à ce qu'il n'en prenne plus; alors il va un peu plus haut ou plus bas ſelon le courant, & non pas ſelon la largeur de la riviere. Lorſque ceux qui reſtent ſont épouvantés & vont chercher un autre aſyle, il les pourſuit juſqu'à ce qu'il en ait rendu le nombre ſi petit, qu'il ne mérite pas la peine de pourſuivre la pêche. On prend de cette maniere depuis cent juſqu'à deux cens eſturgeons; mais lorſqu'on n'a pas eu l'attention de commencer par l'endroit le plus bas qu'ils occupent, la pêche eſt moins abondante : on ne peut en prendre aucun ſans qu'il répande du ſang, ceux qui ſont plus bas s'en apperçevant prennent la fuite, les autres ſuivent leur exemple. On trouve ſouvent au même lieu depuis deux cent juſqu'à mille poiſſons. Dès que la riviere eſt gelée, ils ſe raſſemblent & choiſiſſent pour leur quartier d'hiver l'endroit le plus profond de la riviere, peut-être comme le plus sûr; mais ce même inſtinct inſtruit les pêcheurs de leur aſyle. Durant l'hiver, lorſque les glaçons ac-

cumulés forment une couche épaisse au moins d'une toise, cette pêche n'est plus praticable. On n'a point encore vu d'esturgeon dans la riviere d'Angare, & l'on n'en prend dans la Tongouska que depuis l'embouchure d'Ilimsk, jusqu'à la chûte d'Aplinski.

Les environs de Kéchimskaïa sont fertiles, & les habitans de ce village ont des vivres en abondance. Les animaux les plus communs de ce canton, sont le goulu & le renard qui donnent tous les deux de belles fourures, mais la plûpart des renards sont rouges. On les prend en mettant dans les bois des morceaux de viande sur lesquels on répand un peu de sublimé : dès qu'il en ont mangé, ils vont mourir à dix ou douze pas, mais on dit qu'ils mangent quelquefois la viande & ne touchent pas au poison. Les peaux de renard pris de cette maniere sont aussi bonnes, & les poils y tiennent aussi ferme que s'ils avoient été tués à coups de fusil.

Depuis Anamirskaïa jusqu'à Ilimsk, le chemin porte le nom de volok, qui signifie un territoire compris entre deux rivieres, ou un chemin peu pratiqué qui traverse des bois : celui-ci est cou-

vert de meleſes, de cedres, de pins, de ſapins communs, de ſapins blancs, de bouleaux, de peupliers. Le chemin étoit fort étroit & couvert de neige; nous y trouvâmes les traces de quelques Tongouſes qui étoient à la chaſſe des écureuils : ils portent alors des lichi ou patins fort larges par-deſſous, de ſorte qu'ils n'enfoncent point dans la neige. On trouve dans cette forêt une grande quantité d'hermines, de renards, de renes, d'élans, d'ours & de muſcs.

CHAPITRE XLV.

Tongouſes d'Ilimsk. Ilimsk.

LES bois des environs d'Ilimsk ſont habités par des Tongouſes : il eſt rare de trouver dans le même lieu plus de cinq huttes; elles ſont compoſées d'un grand nombre de longues perches diſpoſées en rond, liées enſemble par le haut, & couvertes d'écorce de bouleau preſque juſqu'au ſommet qu'ils laiſſent ouvert pour le paſſage de la fumée. Durant l'hiver, ils ferment l'entrée avec un morceau de drap

ou une peau. Le feu eſt au milieu de la hutte, & la famille tongouſe aſſiſe à l'entour. Comme leur bétail conſiſte en renes, & que ces animaux courent ſans ceſſe dans le bois pour y chercher leur nourriture, on ne trouve dans ces huttes-ci, que des créatures humaines. Les Tongouſes ne demeurent pas long-temps dans le même lieu, ils n'emportent point leurs perches, parce qu'ils peuvent en trouver par-tout ailleurs, mais les écorces de bouleau qui ſont couſues enſemble, environ ſur deux toiſes de long & une de large, ſont tranſportées au nouveau gîte.

Ces Tongouſes reſſemblent à ceux de Nertchinsk & aux Bratskains : la plûpart ont ſur le viſage certains traits de couleur bleue, faits avec une aiguille & du fil frotté avec de la ſuie ou de la craie noire. Durant l'hiver, leur unique nourriture eſt le produit de leur chaſſe, & c'eſt ce qui les oblige à changer ſouvent d'habitation. Ils ſe ſervent de leurs renes comme bêtes de charge, ou pour tirer un léger traîneau. Un morceau de drap, une couple de petites planches étroites qui peuvent avoir deux pouces de long, un os mince & taillé comme le chevalet

d'un violon, compoſent la ſelle ſur laquelle on met le bagage, ou des enfans & des femmes malades. La bride eſt une courroie paſſée autour du cou du rene. Cet animal ne porte pas un grand poids, mais il va très vîte, & n'enfonce jamais dans la neige : il peut écarter beaucoup ſes orteils, qui pour lors lui tiennent lieu de larges patins, & il les poſe à terre obliquement, de ſorte que le poids du corps ne porte point en entier ſur le ſol. S'il n'y a point aſſés de renes pour tranſporter tout le bagage, un Tongouſe s'attele au traîneau qui doit porter le reſte. Dès qu'ils ſont arrivés au lieu dont ils ont fait choix, ils dreſſent leurs huttes & courent chercher leur proie : s'ils ne trouvent point de gibier, ils partent pour un autre endroit. Le temps le plus propre à la chaſſe eſt depuis le commencement de l'année, juſqu'au mois de mars : il tombe alors peu de neige, celle qui eſt ſur la terre eſt ferme, & l'on peut voir & ſuivre les traces des bêtes. Durant l'automne & l'été, ils ſe nourriſſent de poiſſon, & habitent le long des rivieres ; leurs canots ont les bouts pointus, & ſont beaucoup plus longs que larges ; les plus grands

ont trois troises & demie de longueur sur une de largeur au milieu, & peuvent contenir quatre hommes : les plus petits ont une toise sur deux pieds trois pouces, & ne contiennent qu'un homme. Ils sont d'écorces de bouleau cousues, gaudronnées, & jointes en dedans par des bois à cerceau qui se croisent. Les Tongouses descendent & remontent les rivieres dans ces canots avec beaucoup de vitesse ; ils les portent aux grands détours, ou lorsqu'ils veulent aller d'une riviere à l'autre. Chaque canot a autant de rames qu'il peut contenir d'hommes ; elles ont les deux bouts plats, parce qu'elles servent de gouvernail, & qu'il faut les placer tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Durant l'été, ces tongouses n'abandonnent point la chasse entierement ; ils vont où le kali croît, parce que le gibier y va aussi de préférence. La plûpart sont très pauvres ; on estime leurs revenus par le nombre de leurs rennes ; celui qui en a cinquante, est fort riche, vingt sont un bien passable ; avec dix on ne vit point mal, mais six font une fortune des plus ordinaires : cependant il y en a peu qui en aient davantage ; plusieurs en ont moins, &

quelques - uns n'en ont point. Leur habillement eſt commode, en ce qu'il n'eſt pas de pluſieurs pieces : en été comme en hiver, ils ſe couvrent d'une peau qui eſt ordinairement de rene, & portent le poil en dehors, afin de reſſembler davantage aux bêtes lorſqu'ils vont à la chaſſe. Les femmes ſont vêtues d'une peau ſemblable qui ne leur deſcend qu'au genou, & dont elles tournent le poil en dedans ; celles qui vont dans les villes, ont une eſpece de corſet qui leur entoure le corps par-devant & par-derriere juſqu'aux hanches, eſt ouvert ſur la poitrine, & fait ordinairement de peau de rene, dont le poil eſt tourné en dedans. Quoique la réligion de ces Tongouſes leur permette d'avoir pluſieurs femmes, la plûpart ſont ſi pauvres qu'ils ne peuvent en avoir plus d'une, mais il leur eſt impoſſible de s'en paſſer. Lorſqu'ils vont à la chaſſe : il faut qu'une femme ait ſoin de leur menage, & ſur-tout des renes. Les mariages entre vieux hommes & jeunes femmes ont en Sibérie les mêmes ſuites qu'ailleurs. Il y a peu de temps qu'un vieillard épouſa une jeune fille qui n'avoit pas le tiers de ſon âge ; un fils qu'il avoit eu de ſon premier mariage,

s'apperçut du mécontentement de sa belle mere, & la consola ; la chose fut long-tems secrete, mais le vieillard les ayant surpris, ils s'en vengerent en le bâtonnant.

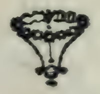
Quant aux opinions & cérémonies religieuses, ces Tongouses different seulement de ceux de Nertchinsk, en ce que ces derniers ont emprunté des Bratskains & des Mongaliens. Ils ont des dieux de bois qu'ils taillent eux-mêmes, & qui ont quelquefois trois pieds de longueur : ces dieux sont les auteurs des biens dont les hommes jouissent. Lorsqu'on a choisi le lieu où l'on doit chasser ou pêcher, on leur fait matin & soir quelques prieres, afin d'en obtenir une chasse ou une pêche heureuse. On offre au diable le premier animal qu'on tue à la chasse, à l'endroit même où on l'a tué, c'est-à-dire, les chasseurs le mangent, gardent la peau, & placent le squélette sur un échafaud. L'objet de cette offrande est d'engager le diable à ne mettre aucun obstacle aux succès des chasseurs. Lorsqu'on revient à la hutte avec beaucoup de gibier ou de poisson, le dieu est fêté, caressé, & pour témoignage de reconnoissance, teint en différens endroits du sang

des animaux tués ; mais lorsque l'événement ne répond point à l'attente du maître de l'idole, il la jette plusieurs fois à terre, la laisse long-temps sans honneur, & quelquefois même il la noie. Les mariages se font ici, comme parmi tous les peuples idolâtres de Sibérie ; on donne pour une fille un certain nombre de renes ou de peaux de bête, & le mariage se consomme sans autres cérémonies. Les morts sont mis sur un arbre ou laissés à terre, mais ceux à qui l'on veut rendre des honneurs particuliers, sont placés sur un échafaud avec leur arc & leurs fleches, & quelques ustensiles qui puissent leur servir dans l'autre monde. On les met loin des chemins, & dans les lieux où il ne va que des Tongouses, de peur que ceux qui ne sont pas de la même religion ne jugeassent que les ustensiles donnés aux morts, seroient plus utiles aux vivans. Ces Tongouses son grossiers ; ils n'ont aucun vice considérable, moins par penchant naturel, que par défaut d'occasions: lorsqu'ils viennent dans les villes ou villages russes, ils s'enivrent avec délices. Ils ont beaucoup de franchise, & sont regardés comme stupides, parce

qu'on les trompe aiſément, mais il eſt facile de duper tous les hommes dans ce qu'ils ignorent : ceux-ci n'apprennent qu'à chaſſer, & n'y apportent pas moins d'adreſſe & d'intelligence qu'on n'en met à les tromper.

La ville d'Ilimsk eſt ſituée ſur la rive ſeptentrionale de l'Ilim, dans une vallée fort étroite, formée par de hautes montagnes. La riviere a environ cinquante toiſes de largeur, & toute la vallée cent toiſes ; ainſi la ville eſt fort étroite, mais elle a un quart de lieue de long. On y voit pluſieurs bâtimens publics, & un fort quarré bâti en bois, long de cent vingt toiſes, large de quarante ; il occupe le milieu de la ville. Il y a au-deſſus & au-deſſous du fort, ſoixante-dix-ſept maiſons aſſés mal bâties. On ne trouve dans toute la ville qu'un ſeul poele qui ne ſoit pas ſujet à fumer, & il eſt d'ailleurs très incommode, mais les habitans n'ont pas beſoin de logemens plus commodes : ils boivent, dorment, ou vont à la campagne tendre des trapes pour prendre les petits animaux, faire des foſſes pour les grands, & mettre du ſublimé dans les bois pour tuer les renards ; ils ſont trop pareſſeux

pour chasser d'une autre maniere. Quelques-uns se nourrissent des produits d'un petit troupeau que leur a laissé leur pere. Ils ne labourent point, mais ils prennent à loyer des Russes bannis & des Tongouses qui cultivent leurs campagnes, & souvent ils refusent à ces derniers le salaire dont ils sont convenus. Quoique la plûpart soient slouchivies, ils servent très peu, parce qu'ils se font exempter par un oupravitel intéressé, ou payent des hommes qui font leur service. Ils sont incivils & peu officieux; ils n'ont, pour ainsi dire, qu'à sortir de leurs maisons pour avoir du bois: cependant je fus obligé d'user de violence pour en obtenir de mon hôte. Les vivres y sont à bon marché, parce que les campagnes qui sont au-dessus d'Ilimsk le long de la riviere sont bien cultivées, & que la ville est fournie de poisson pris dans la Tongouska, ainsi que du bétail & du bled des environs du fort Bratskoï.



CHAPITRE XLVI.

Simovies. Mine. Chasse à l'écureuil. Ecureuils volans. Autres chasses, &c.

LA premiere Simovie ou espece de cabaret qu'on trouve au-delà d'Ilimsk, est située près d'une source qui forme un petit ruisseau, lequel tombe dans la Mouka. Le paysan qui l'habite, y demeure l'hiver & l'été. Il ne peut y semer, parce que la religion sibérienne défend de faire un champ d'un bois ; son habitation étant au milieu d'une épaisse forêt, il n'y recueille qu'un peu de mauvais fourage, & en donne pour raison qu'il survient souvent en été des gelées qui perdent les plantes.

On trouve près de la Kouta, deux fontaines qui fournissent du sel à tout le territoire d'Ilimsk ; elles ne sont éloignées l'une de l'autre que d'une portée de fusil ; l'inférieure a environ une toise de diametre, & une si grande quantité d'eau, qu'on l'a nommée le petit lac ; l'autre n'a qu'une toise de largeur. On a observé que lorsque les eaux abondent dans l'une des deux, l'autre

l'autre diminue, ainsi l'on est certain qu'elles se communiquent. Lorsque j'ai vu le petit lac, il étoit gelé : l'eau n'en étoit donc pas fort salée. Je voulus en faire l'épreuve, & je trouvai qu'une livre ne contenoit pas plus de trois onces de sel. On prétend qu'autrefois cette eau en contenoit davantage, mais que la source étant un peu obstruée, en donne moins. Dans le travail du sel, il se précipite un sable blanc, qui est encore un peu salé, & qu'on rejette comme inutile : on l'emploie avec succès dans les environs de Sélenghinsk, comme un fondant propre à séparer le fer des gangues rébelles. Les salines sont près des fontaines & pourroient être perfectionnées; elles ont un grand avantage, en ce que tous les environs sont fertiles & couverts de bois : on y a établi un village qui est très peuplé.

Plus loin est le fort d'Oust-kout, qui étoit autrefois un lieu d'entrepôt entre Ilimsk & Iakoutsk. On y construisoit tous les bateaux de la Léna, & c'est encore aujourd'hui le plus court chemin en venant d'Iéniseisk ; mais depuis qu'Irkoutsk est établi, la plûpart des marchands y passent pour al-

ler à Iakoutsk, parce qu'ils vont auparavant à Kiœkta. Au reste, le fort d'Oust-kout est fort peu considérable; c'est une haie de quinze toises en quarré qui environne une église, & cette haie se nomme un fort.

Il y a une mine aux environs du village d'Orlensk : nous y trouvâmes une fonderie couverte d'écorce de bouleau, où nous vîmes deux fourneaux d'essai & deux especes de mines; l'une qui passoit pour tenir argent, paroissoit être une mine blanche pétardée, & ne tenoit en effet qu'un peu de fer excellent, mais comme on n'en tire que deux onces par cent, on ne la fond point; l'autre étoit une mine de cuivre fort pauvre.

Au-delà du fort d'Oust-kout, le long de la Léna, on voit beaucoup de petits villages qui n'ont souvent qu'une seule maison. Les montagnes sont près de la rive, & dans les endroits où elles s'en écartent, les bois sont épais. Aucun paysan de Sibérie n'oseroit labourer les terres qui ne semblent pas y avoir été destinées par la nature : ils s'établissent donc seulement dans les lieux où il y a peu ou point de bois, & souvent ces lieux ne

ſuffiſent qu'à l'entretien d'un payſan & de ſa famille. Leurs bois ſont pleins d'écureuils & de trapes pour les prendre; pluſieurs payſans en ont cent. Ils font cette chaſſe depuis le commencement de mars juſqu'au milieu d'avril: ceux qui s'y adonnent le plus, habitent dans les bois, afin de viſiter & tendre leurs trapes; les autres en ont quelques-unes dans les environs de leur village, & vont les viſiter cinq ou ſix fois par jour. Ils y mettent pour appât un morceau de poiſſon deſſéché, & jamais de viande ou de poiſſon frais. Cette chaſſe eſt tellement avantageuſe qu'il y a des journaliers qui ſe louent à un payſan pour un an, & ne reçoivent d'autre ſalaire que le tiers des écureuils pris : lorſqu'on les paye en argent, ils gagnent depuis cent trente juſqu'à cent ſoixante-dix livres. Les négocians d'Irkoutsk s'empreſſent d'acheter ces peaux d'écureuil, & les payent environ cent quatre-vingts livres le cent, quoiqu'elles ne ſoyent pas de l'eſpece la plus eſtimée. Les payſans y mêlent quelquefois des peaux d'écureuils volans, & ſouvent les marchands ne s'en apperçoivent point; parce qu'ils ne délient pas tous les

paquets; car alors la fraude seroit évidente : entre ces deux especes d'animaux, il n'y a guère d'autre ressemblance que le nom & la maniere d'aller sur les arbres. Les écureuils volans ont à peu près le corps du rat : ce qui leur est particulier, c'est une forte peau, large d'environ un pouce, placée entre les pieds de devant & de derriere; ils peuvent l'étendre & la serrer, & par son moyen voler un peu. Leur queue n'est point aussi longue que celle de l'écureuil, & tire plus sur le jaune que sur le noir. On prend aussi dans ce canton à la trape & au lacet des perdrix, des coqs de bruyere, des lievres, des renards, des chevreuils, des muscs : ces deux dernieres especes fréquentent beaucoup en été les endroits où il y a du sel. On met aux trapes pour l'appat des lievres, des feuillages de tremble ou peuplier; pour les coqs de bruyere, des baies d'airelle, (1) pour les renards, de la viande; pour

(1) *Vaccinium racemis terminalibus nutantibus, foliis obovatis revolutis integerrimis subtus punctatis.* Linn. sp. pl. 10. p. 351. *Vitis idæa foliis subrotundis non crenatis, baccis rubris.* B. p. 470.

les muſcs, du liken de rene & des feuillages de ſapin.

Les Tongouſes prennent autrement les chevreuils & les muſcs ; ils font avec quelques morceaux d'écorce de bouleau un appeau qui imite parfaitement le cri que jettent en été les petits de ces animaux, pour appeller leur mere, quands ils ſe ſont égarés : le muſc ou le chevreuil attiré par ce cri vient près du chaſſeur, & celui-ci le perce d'une fleche. Ils placent auſſi dans les vallées les plus étroites un arc qui ſe débande & lance une fleche, dès qu'on touche à certains crins qui tirent auſſi-tôt une languette d'arrêt.

Nous vîmes dans Ouſt-ilga que le vice de l'ivrognerie ne domine pas moins dans les villages que dans les villes. On apporte ici du fort d'Ilghinsk la proviſion d'eau-de-vie ; depuis le le moment où elle arrive, juſqu'à ce qu'elle ſoit conſommée, le cabaret du village eſt toujours rempli. Il en eſt de même, lorſque le cabaretier braſſe de la biere ; quelques heures après qu'elle eſt faite, on commence à la boire. Lorſque les payſans battent leurs bleds, ils régalent avec de la biere ceux qui les aident, & leur en font boire autant qu'ils peuvent.

Le trente avril & le quatre mai (1736), la Léna & l'Ilga dégelerent : c'est alors que la navigation de ces deux rivieres est le plus facile, parce que les pluies & les neiges fondues augmentent le volume & la rapidité des eaux : alors un grand nombre de radeaux chargés de farine descendent à Iakoutsk par la Léna. Les habitans de ce canton sont trop paresseux pour construire des bateaux ; un radeau ne leur coute aucun frais & presque aucune peine ; ils sont au milieu de grands bois dont ils peuvent disposer. La farine qu'ils transportent n'est point en sacs : on la met dans une hutte de planches qui est au milieu du radeau. Il arrive quelquefois que les habitans de Iakoutsk n'ont pas besoin de toute la farine qui leur est portée ; alors le gouvernement achete le reste. Ils trouvent donc en ce commerce un gain assuré, & comme celui qu'ils font en peaux d'écureuil est assés considérable, ils ont peu de chose à desirer. Leurs femmes sont vêtues de soie, & ils peuvent s'enivrer toute l'année de biere & d'eau-de-vie. Ils amarrent leurs radeaux avec une espece de cable plus gros que le bras, fait de branchages

entrelacés, & l'on n'a point d'exemple qu'un de ces cables ſe ſoit rompu.

On a tenté inutilement d'exploiter une mine de cuivre trouvée près du village de Chamanor, & une autre mine prétendue d'argent qui eſt aux environs de Tchoudinor vers l'embouchure de l'Orlenga. Un ſous-directeur des mines me dit qu'en faiſant travailler à celle dont je viens de parler, il avoit trouvé des pierres d'une forme particuliere, mais ſi fortement attachées au rocher, qu'il n'avoit pu les enlever. Je voulus les aller voir, dans l'eſpérance que ce pouvoient être des pierres figurées, mais ce n'étoient que des pétoncles blanches au-dehors, ſélénitiques au dedans, un peu plus groſſes qu'une noiſette, répandues dans une pierre calcaire extrêmement dure. Les pierres figurées ſont très rares en Sibérie. Wits a dit, il eſt vrai, qu'on trouvoit des gloſſopetres aux environs de la Toure & de la Tafta, mais je n'y en ai pas entendu parler. J'ai vu ſeulement une groſſe corne d'Ammon qui appartenoit au colonel coſaque de Iéniſeisk : il me dit qu'un de ſes Coſaques l'avoit trouvée ſur une montagne

aux environs de l'Iénisei, & lui avoit assuré qu'elle avoit la vertu de faciliter l'accouchement; il falloit boire de l'eau-de-vie dans laquelle cette coquille avoit trempé une couple d'heures. Elle avoit seulement quelques spires, dont l'extérieur étoit fort gros & applati sur le dos; plusieurs endroits étoient couleur d'or & elle étoit changée en un sable tenant or.

Nous attendîmes quelque temps à Oust-kout les voituriers nécessaires pour continuer notre voyage : on charge ordinairement les prisslilnies ou exilés, de ces corvées & de plusieurs autres travaux, tels que ceux des mines & fortifications. Près des fontaines salées voisines de cet endroit, le kali croît abondamment. Le sel qu'on retire de ces fontaines, est porté sur des radeaux au fort Tchetchiriskoï, & appartient au gouvernement : le paysan qui en a affermé le transport, a soin de ne le couvrir dans ce trajet que d'écorce de bouleau, afin que la pluie l'humecte & en augmente le poids.

Depuis Oust-ilga jusqu'à l'hôtellerie polovinnoïe, nous vîmes plusieurs parties de la forêt qui brûloient : les habitans de la Léna y mettent le feu,

pour avoir plus d'endroits dont ils puiſſent faire des prairies. Aux environs de cette riviere il y a peu de terreins qui ne ſoient pas couverts d'arbres, très-peu qui ſoient propres à la culture ; il faut donc en chercher, en découvrir en brûlant les bois, & ſemer des herbages pour nourrir le bétail dont le nombre augmente. Le terroir eſt ſi ingrat que les payſans ſont obligés de le fumer, ce qui eſt en Sibérie une choſe extraordinaire & contraire à la nature du climat.

Il y avoit autrefois une foire au fort Kirenskoi. Les habitans des environs qui étoient chaſſeurs, & quelquefois les Tongouſes, s'y raſſembloient tous les ans pour commercer ſur-tout en zibelines Elles y étoient alors en ſi grande quantité, que l'impôt mis ſur cette marchandiſe rendoit une ſomme conſidérable, & ſi l'on juge des Kirenskains de ce temps par ceux d'aujourd'hui, on ne doutera point qu'ils n'aient vendu autant de zibelines en fraude, qu'en payant l'impôt. Dans les premiers temps il n'y avoit guères que les Tongouſes qui s'adonnaſſent à cette chaſſe, mais ils le faiſoient modérément & ne diminuoient pas le nombre des zibelines:

les Ruſſes ayant vu combien ce commerce étoit avantageux les ont pour ainſi dire exterminées, ſoit aux environs de la Léna, ſoit dans les diſtricts d'Ilimsk, d'Irkoutsk, de Sélenghinsk & de Nertschinsk. Les Tongouſes de tous ces cantons ne payent plus le tribut qu'en argent ou en peaux d'écureuil, d'ours, de rene & de loutre; ils donnoient autrefois des peaux de zibeline, & ſe ſont plaint très ſouvent qu'on détruiſoit dans leur pays cette eſpece d'animal. Le gouvernement en a défendu la chaſſe aux Ruſſes, mais ce remede a eu peu d'effet : on prend toujours des zibelines, & plus on craint le châtiment, plus on ſe cache. On ſurprend quelquefois des contrevenans, mais les ſeuls commandans y gagnent.

La chaſſe des zibelines ſe fait ordinairement par une ſociété de dix ou douze hommes qui partagent entr'eux celles qu'ils prennent. Avant de partir, ils font vœu de donner à l'égliſe une certaine part de leur priſe. Un d'eux eſt choiſi pour pérédovchik ou chef de la ſociété; tous les autres doivent le reſpecter & ne s'écarter en aucun point de ſes ordres : il a droit de repriman-

derou de bâtonner, & l'on nomme instruction ces deux châtimens. Outre l'instruction, le délinquant est privé de toutes les zibelines qu'il a prises; il ne mange point avec les autres, fait tout ce qu'ils lui commandent, chauffe & nettoie le poele, coupe le bois, & remplit toutes les charges du ménage, jusqu'à ce qu'il ait obtenu sa grace, qu'il demande à ses compagnons, à tous les repas. Dès qu'une zibeline est prise, on la met à part sans l'examiner; si quelqu'un en disoit du bien ou du mal, fût-il à Moscou, la chasse seroit manquée. On s'étonne, disoit un vieux chasseur, que l'espece soit devenue rare; eh! c'est qu'on a envoyé à Moscou des zibelines vivantes. Dès qu'elles y sont arrivées, chacun s'est extasié, chacun s'est approché pour les voir, les examiner comme un animal des plus rares, les zibelines n'aiment point cela. Il y a encore, disoit-il, une autre raison de la diminution de l'espece : le monde est bien plus méchant qu'autrefois; il arrive souvent qu'un chasseur ne donne pas au péredovchik une zibeline qu'il a prise, mais la garde pour lui seul; les zibelines n'aiment point cela.

Les environs du fort Kirenskoï sont très fertiles, quoique la hauteur du pole y soit de cinquante-sept degrés quarante-sept minutes : les plantes y ont une force & une grandeur extraordinaires. Les esturgeons que l'on y prend sont les plus renommés de la Sibérie pour la délicatesse & la finesse de goût. Dans ce canton les hommes & même les animaux sont sujets aux goîtres, & ces tumeurs y deviennent très considérables; cependant on n'y voit point de montagnes, les troupeaux sont toujours en plaine, les femmes n'y sont occupées que des soins de leur ménage, ainsi l'action de monter ne peut pas être ici la cause de cette incommodité. Un homme goîtreux me raconta qu'ayant passé une année dans les environs de la riviere d'Anga, son goître qui étoit alors à son plus haut point de perfection, diminua considérablement, mais revint à sa premiere grosseur quelque temps après son retour dans le canton de la Kirenga. On y croit généralement que le goître se transmet du pere aux enfans, & l'on y voit souvent en effet des enfans affligés de ce mal; cependant l'opinion contraire est soutenue par quel-

ques-uns, & ſur-tout les garçons goîtreux.

Au-delà du fort Tchetchinskoï, on trouve peu de villages & de vivres : cet inconvénient engagea pluſieurs de nos Slouchivies & ſilnies ou exilés à déſerter dès la Kirenga. Il eſt ordonné de pendre les déſerteurs de cette eſpece, & nous vîmes ſur la Léna pluſieurs potences, qu'on avoit élevées pour eux, mais elles n'avoient pas encore ſervi. Lorſqu'après quelque temps ces déſerteurs vont trouver le Prikachetchik avec un préſent en main, ils ſont toujours renvoyés abſous. Il faut donc, pour les conſerver, les veiller de près, & pour les contenir dans leur devoir, employer la plus grande ſévérité : ni l'honnêteté, ni la douceur, ni la bonté n'ont ſur eux aucun pouvoir. On trouva dans le ſac d'un de nos fuyards un petit ſachet plein de terre, & j'appris que les Sibériens qui paſſent de leur pays dans un autre, y emportent un peu de la terre de leur patrie ; ils en mettent dans leur verre, lorſqu'ils veulent boire, & s'imaginent que cette précaution les préſerve de toute maladie, mais ſur-tout d'un extrême deſir de revenir dans leur pays.

Ce préjugé n'appartient point exclusivement aux Sibériens ; il y a long-temps qu'il regne en Russie.

Près l'Itchora est une montagne de laquelle il sort des eaux salées. Cette riviere est très sinueuse ; une épaisse forêt de pins, sapins, meleses, cedres & peupliers couvre ses deux rives. La principale fontaine est environ à une toise de la riviere ; elle ne contient que trois dragmes de sel par livre d'eau. On l'a entourée, & on en a tiré un canal qui se rend à la saline. Quoiqu'il y ait peu de sel dans ces sources, elles donnent à l'Itchora un gout salé que cette riviere conserve jusqu'à son embouchure. Ceux qui demeurent à la saline, ont de l'eau douce à demi-lieue ; cependant ils ne boivent que de l'eau salée, & n'en sont point incommodés.

Ivanouchkova est le dernier village du district de Tchétchouich, & par-conséquent du gouvernement d'Ilimsk. Ici les environs de la Léna commencent à prendre un aspect sauvage ; on n'y voit que montagnes escarpées & couvertes de bois. A trois lieues au-delà, nous vîmes sur la rive droite, un rocher très élevé, sur la gauche une

grande plaine ; l'un & l'autre étoient couverts d'arbres renversés, couchés du midi au nord & formant une ligne droite. Quelques paysans qui vont à la chasse des écureuils, l'ont suivie pendant un jour entier, sans en trouver la fin. On dit que tout ce canton a été couvert d'une épaisse forêt, mais qu'en 1733 le dix-neuf juillet, une tempête épouvantable la renversa.

CHAPITRE XLVII.

Tongouses. Leurs sermens. Fontaines salées. Carrieres de talc.

PEu loin du village de Chalaghine, ou Koureskaïe, nous vîmes au bord de la Léna plusieurs Tongouses, les uns dans leurs canots, & les autres sur des renes. Nous envoyâmes vers eux, pour les prier de venir à nous, mais ils s'enfuirent dans la forêt. Nous en apperçûmes bientôt une seconde troupe sur la rive gauche de la riviere : il y en avoit environ quarante, tant hommes que femmes & enfans. Ils avoient tous sur le dos un petit pot de terre rempli de branchages qui brûloient,

& dont la fumée écarte les mouches. Ils prirent aussi la fuite lorsque nous voulûmes aller à eux, & de toute la troupe il ne resta qu'un chien, vingt renes & quatre femmes. Un couple de Tongouses se montra sur la hauteur, mais avec les arcs tendus & les couteaux tirés : dès que l'on alla vers eux, ils se retirerent plus haut dans la montagne, disant qu'ils n'avoient rien à nous donner, & qu'ils auroient honte de nous aborder sans nous faire des présens. Nous leur fîmes répondre que notre dessein n'étoit pas de recevoir d'eux, mais de leur donner; cette promesse ne les tenta pas : ils nous prirent sans doute pour des slouchivies, qui pillent ces malheureux dès que l'occasion s'en présente. Les femmes étoient noires & malpropres, mais assés honnêtes : elles auroient voulu nous parler, mais elles ne savoient point assés le russe, & nos slouchivies qui entendoient le tongouse, poursuivoient les hommes. Leurs habits étoient de cuir & consistoient en un corset, dont le bas étoit orné d'anneaux de fer & d'étain attachés à des cordons, des bas qui leur couvroient la jambe & la cuisse, & une espece de culotte qui n'atteignoit

guères qu'au genou & couvroit à peine les reins. Les jeunes femmes portent ces culottes un peu plus longues surtout par en haut ; les vieilles en qui l'habitude a détruit la pudeur, les portent fort courtes. Elles fument ainsi que les hommes, & font usage de tabac chinois : chacune de celles-ci avoit à sa culotte un petit sac de cuir dans lequel étoient le tabac, le briquet & la pipe. Une d'elles étoit accouchée la nuit précédente ; on avoit mis l'enfant dans une écorce de bouleau, placée dans un petit berceau de même matiere. Nous invitâmes ces femmes à venir sur notre bateau, & nous ne pûmes les y engager qu'en leur promettant du tabac, de la farine & du pain. Le contentement qu'elles éprouverent en recevant ces petits présens, nous causa le plus grand plaisir. On leur enveloppa le tabac dans du papier ; quant au pain & à la farine, elles ôterent leurs bas & y mirent l'un & l'autre. Nous les renvoyâmes ensuite & leur recommandâmes de dire à leurs maris que nous avions de pareils présens à leur faire : nous attendîmes quelque temps, mais il n'en vint aucun. Les bords de la Nijnaïa Tongouska sont le pays natal de

de ces Tongouſes. Depuis le commencement de l'hiver juſqu'au printempsils vont à la chaſſe des zibelines le long d'une des rivieres qui tombent dans la Léna: celles dont ils ont fait choix, ils la deſcendent juſqu'à ſon embouchure, pour remonter enſuite la Léna, & y chaſſer aux élans durant tout l'été. Ils font cette chaſſe de deux manieres, l'une en contraignant la bête d'entrer dans les rivieres & l'y pourſuivant avec des canots qui vont plus vîte qu'elle ne peut nager, l'autre en les chaſſant avec des chiens, lorſqu'il y a beaucoup de neige; alors ces animaux ne peuvent pas courir vîte. Lorſque l'automne revient, les Tongouſes retournent à la Tongouska, où ils demeurent juſqu'au temps de chaſſer aux zibelines. Ce qu'Iſbrand Ides a écrit des ſermens de ce peuple eſt inconnu parmi eux. Le plus ordinaire eſt exprimé par le mot olimni, qui ſignifie prendre Dieu à temoin, mais il y a des Tongouſes qui ne s'y fient pas, & c'eſt peut-être le ſouvenir de leurs vains ſermens qui leur fait croire que celui-ci n'eſt jamais certain. Il y en a un autre qu'ils regardent comme plus ſacré : on fait un feu, on égorge un chien, & on en re-

cueille le sang : le corps est mis sur le bois dont le feu est construit, mais à l'endroit où il ne brûle pas : cependant l'accusé passe par-dessus le feu, & boit une couple de gorgées du sang de la victime ; le reste est jetté dans le feu, & le chien placé sur un échafaud dressé en plein air auprès de la hutte. Alors l'accusé dit, « de même que le sang » du chien brûle dans ce feu, je sou- » haite que celui que j'ai bu, brûle » dans mon corps, & de même que » le chien mis sur l'échafaud sera con- » sumé, je veux être consumé en » même temps, si je suis coupable. » Il y a parmi les Tongouses quelque différence dans la maniere de tuer le chien, & au lieu de le placer sur un échafaud, quelques-uns le brûlent.

Nous passâmes peu après devant un petit ruisseau qui coule avec un grand bruit entre des rochers & des pierres, & se précipite dans la Léna par la rive droite ; on le nomme Solianka : l'eau en est très salée, & sans odeur, mais le terrein qu'il arrose a l'odeur fœtide des œufs pourris. Le sel qu'on en retire est blanc, piquant, & paroît contenir beaucoup d'acide ; c'est la seule chose en quoi il differe du sel ordinai-

re, de même que celui de l'Itchora.

A trois lieues au-dessous du ruisseau d'Outesnaïa, il sort d'une montagne escarpée qui est sur la gauche à peu de distance, de la riviere, quatre fontaines salées qui se jettent dansla Léna. Les environs ont l'odeur d'une eau croupissante, mais l'eau elle-même n'en a aucune, & contient en petite quantité un sel pareil à celui de l'Itchora & du Solianka.

Le village de Vitimsk est un des plus anciens établissemens russes faits sur la Léna. Il y a quarante ans qu'il étoit célebre par une mine de très beau talc, mais aujourd'hui elle est épuisée. Cette année (1736) quelques paysans ont fait de nouvelles recherches, & les uns las de travailler inutilement se sont retirés, mais les autres ayant eu plus de constance ont trouvé un très beau filon. Il y a deux mines très riches dans les environs de la Vitim, & des ruisseaux qui s'y jettent. Cette riviere est bordée par de hautes montagnes; un Promichlénie qui n'alloit point à petits pas, marcha depuis le matin jusqu'au soir pour atteindre le sommet de celle qui est auprès du ruisseau nommé Pétrova. Nous vîmes ici nos bateliers

prendre du poiſſon à la fourche ; c'eſt une fourche de fer, attachée à une perche dont l'extrémité a auſſi trois pointes : ils y mettent leur appât, & lorſque le poiſſon vient, ils le frappent avec la fourche. Il y en a de grandes & de petites pour les différentes eſpeces de poiſſon, de même que des perches longues ou courtes ſelon la profondeur des rivieres, & le plus ſouvent cette pêche ſe fait de nuit. On prétend que le poiſſon vient alors près du rivage, on y va dans un canot, tenant en main la fourche de fer : on eſt éclairé par du bois qui brûle ſur un gril mis au-devant du canot, & au défaut du gril, par une écorce de bouleau enflammée, qui répand dans l'eau aſſés de lumiere, pour qu'on y voie diſtinctement le poiſſon qu'on veut frapper. Cette maniere de pêcher eſt ſurtout avantageuſe dans les petites rivieres pleines de cailloux, qui ſont ordinairement ſi claires qu'on en voit le fond. Les Prochlénies en font uſage, ainſi que les voyageurs qui deſcendent la Léna ; mais comme on prend au filet plus de poiſſon qu'à la fourche, celle-ci n'eſt employée que par ceux des habitans du pays, qui ne peuvent pas avoir des fi-

lets, ou qui ne veulent pas en porter dans leurs voyages. Cette eſpece de pêche n'eſt point particuliere aux environs de la Léna ; elle eſt connue au-delà du lac Baikal & même en Ruſſie.

Avant d'arriver au Kolotovka, nous vîmes du côté de ce ruiſſeau un grand emplacement d'où il ſortoit beaucoup de fumée ; notre guide nous dit que c'étoient des Slioudniki, ou des payſans qui cherchent le ſliouda, c'eſt-à-dire le talc. (1) Les montagnes étant couvertes de mouſſes & d'arbres, on ne peut l'y appercevoir que lorſqu'on a brûlé cette mouſſe & les racines : alors on voit briller le talc au ſoleil, & on en a beaucoup trouvé de cette maniere. En approchant du ruiſſeau nous vîmes un grand bateau couvert, amarré au rivage, les promichlénies, leur hutte & deux chiens. Ce fut pour nous un bonheur d'y être arrivés un jour de fête ; on ne les y trouve point les autres jours ; le pays étant déſert, perſonne ne peut enſeigner où ils ſont, & il y a peu de mines de talc, qui

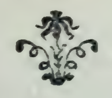
(1) *Glacies Mariæ.*

durent aſſés long-temps pour que le chemin en ſoit frayé. Nous vîmes hors de la hutte un four de pierres ſéches dans lequel les Promichlénies cuiſent leur pain. Quelque longs que ſoient leurs voyages, ils ne portent jamais de pain dur; ils en cuiſent de temps en temps, & ſe procurent ainſi, outre l'avantage d'en avoir de frais, celui de faire du quouas. Le chef de ces promichlénies nous conduiſit aux mines voiſines; on y voyoit une eſpece de fouille faite dans un rocher élevé environ de cinq toiſes au-deſſus du ruiſſeau. Il y avoit trois ſemaines que ce travail étoit commencé, & les ouvriers ne détachoient la mine qu'avec le marteau & le feu; ils ne ſavoient ce que c'étoit que la pétarder. La gangue eſt partie quarts jaunâtre & partie flux gris; le talc y eſt répandu ſans ordre: il ne s'y montre point en forme de veines, mais on en trouve çà & là des feuilles épaiſſes de trois ou quatre pouces, qui ont en quarré depuis un pied juſqu'à deux pieds & demi; quelques-unes ſont pures, d'autres parſemées de veines. Il eſt rare que l'on fouille à plus d'une toiſe, peut-être parce que l'air contribue à la formation du talc, ou bien que la

gangue devient si dure à une plus grande profondeur, que les mineurs ne peuvent plus la détacher avec le peu d'outils dont ils sont munis. Dès l'année 1680 on avoit fait des recherches au sujet de ces mines, & il paroît qu'on s'y adonnoit alors avec plus d'ardeur qu'on ne le fait aujourd'hui. On lit dans les archives de Iakoutsk que plusieurs cosaques en avoient trouvé vers les rivieres d'Aldan, de Tchouïa, de Tchara, les ruisseaux de Kossova, de Longovka, de Slioudinka, entre ceux de Nœchere & de Bédikta qui se jettent dans la Iéïou, &c. Cette riviere, qui va de l'occident à l'orient, tombe dans la Tchara, & celle-ci, qui coule du sud-ouest au nord-est, se jette dans l'Olekma.

Le talc le plus estimé est celui qui est clair comme de l'eau pure; on le prise beaucoup plus que le verdâtre, & parmi le premier on recherche le plus grand Les feuilles qui ont deux pieds & demi en quarré sont extrêmement rares; celles d'un pied & demi à deux pieds sont déja d'un grand prix; on les paye quelquefois jusqu'à treize francs la livre. L'espece la plus commune est le tchetvernaïa, c'est-à-dire celle qui est d'un

d'un demi pied quarré; on le vend environ trente-trois ſous la livre : tout ce qui eſt au-deſſous ſe nomme chitoucha, parce qu'on eſt obligé de le coudre pour en faire uſage, & ſe vend environ ſept ſous la livre. Lorſqu'on veut employer le talc, on le fend avec un couteau mince à deux tranchans; après l'y avoir enfoncé, il ſuffit de l'agiter un peu pour ſéparer les couches : on lui laiſſe l'épaiſſeur néceſſaire pour qu'il ait quelque ſolidité. Dans toute la Sibérie, & même dans les villages & petites villes de Ruſſie, on en fait des vîtres & des verres de lanterne, mais on l'emploie ſur-tout aux fenêtres des vaiſſeaux parce qu'ayant l'éclat du verre, il n'en a pas la fragilité; l'ébranlement des canons de grand calibre n'y cauſe aucun dommage. La pouſſiere, la graiſſe, la fumée lui ôtent ſa tranſparence, & l'on ne peut les en détacher que difficilement.



CHAPITRE XLVIII.

Riviere de Vitime. Moiſſon. Tradition hiſtorique des Iakoutes. Fontaines ſalées. Montagne de ſel.

PLUS on remonte la Vitime, plus on voit s'élever les montagnes qui bordent ſes rives : la plûpart ſont couvertes de forêts épaiſſes. Sa ſource eſt fort éloignée ; c'eſt la même que celle de la Bargouſine : vers le milieu de ſon cours elle a une grande chûte qui n'eſt pas navigable.

Nous arrivâmes le dixieme août (1736) au village de Vitimsk : c'étoit le temps de la moiſſon ; les foins étoient ſerrés, la plûpart des bleds, coupés, & l'on eſpéroit que ceux qui ne l'étoient point, ſeroient murs dans une ſemaine : cependant la latitude de ce village eſt de cinquante-neuf degrés vingt-huit minutes, & l'on nous dit que dans les bonnes années le temps de la moiſſon n'étoit jamais plus tardif. On avoit eu cet été quelques nuits froides & des jours très chauds.

Nédostriélov est le nom d'un hameau & d'un vieillard qui l'habite : il est âgé de cent huit ans, se porte très bien & n'a aucune infirmité.

Au-delà de Vitimsk les environs de la Léna ont un aspect moins sauvage; les bois sont moins épais, les montagnes moins hautes & dans quelques endroits fort éloignées de la rive, les bords sont peu élevés & deviennent sablonneux. Nous trouvâmes ici deux Sibériens qui réunissoient en leur personne la dignité de prince & de chamane.

Plus loin sont les monts Gouselnie, ou Ogliong-raïa en langue iakoute : ce sont deux montagnes triangulaires situées l'une près de l'autre & sur le bord de la Léna; leur base est environ de demi-lieue. Elles sont de différentes couches de marne rouge & verd-bleuâtre, disposées alternativement & presque horizontales, cependant un peu inclinées de part & d'autre le long de la riviere. Elles sont traversées par des raies vertes qui ne sont autre chose que la marne verd-bleuâtre qui étant plus molle que la rouge a été délayée & entraînée par les eaux de pluie. Ces montagnes sont fort célebres dans l'histoire ancien-

ne des Iakoutes. Selon leur tradition ils habitoient autrefois les contrées ſupérieures de la Léna, mais ils furent tellement preſſés par leurs voiſins les Bouretes, que la plûpart abandonnant leur pays deſcendirent la Léna, avec troupeaux, femmes & enfans. Ceux qui reſterent, ayant voulu repouſſer leurs ennemis, furent ſi vivement attaqués qu'abandonnant tous leurs biens & prenant les premiers ſoliveaux qu'ils rencontrerent, ils ſe jetterent dans la Léna, & deſcendirent cette riviere juſqu'au pays où leurs compatriotes s'étoient établis. Quoiqu'ils furent réduits alors à la plus grande miſere, la plûpart, ſoit par leur travail, ſoit par des mariages avantageux, devinrent auſſi riches que les autres : & comme les Iakoutes ont l'humeur guerriere, les plus opulens opprimerent les pauvres, les dépouillerent du peu qu'ils avoient & les firent eſclaves. Lorſqu'il n'y eut plus parmi eux d'hommes foibles qu'il puſſent piller, ils attaquerent leurs voiſins les Tongouſes patomiens dont les richeſſes tentoient leur avidité, les chaſſerent du canton où Iakoustk eſt aujourd'hui, & qui paſſe pour avoir été la patrie des premiers

Iakoutes ; dans cette guerre un gros parti de Tongouſes fut défait auprès des monts Gouſelnies. Depuis ce temps les Tongouſes patomiens & les Iakoutes de la Léna ſe font une guerre continuelle : ceux-ci prétendent que le territoire de Patoma leur appartient comme aux Tongouſes, & qu'ils ont droit d'y chaſſer, mais il arrive ſouvent que ces derniers les en chaſſent. Ils ſont beaucoup plus habiles à tirer de l'arc, de ſorte qu'un Tongouſe fait fuir dix Iakoutes.

Sur la rive droite du ruiſſeau de Kaptindei qui ſe jette dans le Viloui, il y a pluſieurs fontaines ſalées qui ſortent de terre environ à cent trente toiſes du ruiſſeau, dans un endroit bas, long de cent vingt toiſes & large de trente : elles contiennent une grande quantité de ſel blanc comme la neige, diſſous dans l'eau, de ſorte qu'on la croiroit mêlée avec du ſable très fin. Ce ſel ſe dépoſe autour & au-deſſus des fontaines en morceaux qui ſemblent être des pierres très blanches formées du ſable le plus fin. Les canaux de la ſource ne s'engorgeant pas, l'eau apporte ſans ceſſe de nouveau ſel, qui ſe joignant à celui dont les fontaines ſont

couvertes, s'éleve quelquefois jusqu'à quatre pieds au-dessus de la surface de l'eau, & le nombre de ces monceaux peut faire connoître celui des fontaines. A environ sept lieues vers l'orient sur la même rive du Kaptindei, & assés loin de son origine, on voit une montagne de sel haute de trente toises, longue de cent vingt, située de l'orient à l'occident, composée jusqu'aux deux tiers de sa hauteur de gros crystaux cubiques très durs, transparens, joints ensemble, dans lesquels on n'apperçoit pas le moindre mêlange de terre ou d'autre matiere. La partie supérieure est d'une argile rouge qui contient un talc blanc transparent, de la plus grande beauté. Du côté du ruisseau la montagne est fort escarpée, de l'autre elle tient à la naissance d'une chaîne de montagne qui se dirige au nord, & paroît être riche en sel; elle est couverte d'une argile rouge qui contient la même espece de talc, & il y croît du kali dans la plûpart des endroits où les eaux coulent au printemps. Le sel de cette montagne est le même que celui des fontaines dont j'ai parlé, & je crois que ni l'art ni la nature ne peuvent en faire qui soit meilleur. Les habitans des

environs le nomment le ſel rouge, parce que celui qu'ils prennent au pied de la montagne, & qui s'eſt détaché du ſommet, eſt couvert d'argile rouge. Ils n'en détachent eux-mêmes que très peu du pied de la montagne, & diſent qu'il corrompt la viande auquel on le mêle, mais je ſoupçonne qu'ils tiennent ce langage, afin que le gouvernement ne leur défende pas de s'en ſervir. Quant à celui des fontaines ſalées, on n'en fait uſage qu'en ſecret; le ſel d'Ouſtkout eſt le ſeul qu'on vende publiquement ſur toute la Léna. Cependant la chancellerie de Iakoutsk s'eſt fait apporter il y a deux ans de celui de ces fontaines, & cette année (1736) un Iakoutain s'eſt engagé à tranſporter ce ſel à la caiſſe impériale pour dix copekes le poud ou quatre deniers la livre. Dans ce même canton il y a un lac au fond duquel il ſe dépoſe du ſel en cryſtaux cubiques. Il eſt ſur la rive ſeptentrionale du ruiſſeau de Tabihinda ou Tabiſſingda, peu loin de ſa ſource & à trois jours de marche de ſon embouchure dans la riviere de Tongo. Cette riviere ſe jette dans la Viloui environ à trente-cinq lieues au-deſſous de Tabiſſingda.

CHAPITRE XLIX.

Sacrifices & fêtes Iakoutes. Fort Olecminskoï. Payſans Ruſſes. Froid.

LES Iakoutes admettent deux êtres ſuprêmes, l'un tout bon, l'autre tout méchant, dont chacun eſt composé de pluſieurs autres : il n'y a pas un diable ſeul, mais pluſieurs, qui ont des femmes & des enfans. Une de ces familles de diables nuit aux troupeaux, l'autre aux hommes faits, une troiſieme aux enfans. Les unes habitent dans les nues, les autres ſous terre. Il y a de même des dieux de différente eſpece : les uns prennent ſoin des troupeaux; les autres préſident à la chaſſe, quelques-uns veillent ſur les hommes, mais leur demeure eſt dans l'air, & très élevée. Plus un chamane ou aïoune eſt vieux, plus il ſait de noms de dieux & de diables : ces noms ſont inconnus du Iakoute vulgaire, & même tous les aïounes ne connoiſſent pas les mêmes dieux & les mêmes diables : il y en a quelques-uns qui étant plus

familiers ſont connus plus généralement, mais chaque aïoune en a beaucoup qui ne ſont attachés qu'à lui ſeul. Ces mots extraordinaires qu'ils prononcent en faiſant leurs contorſions, & dont ils évitent avec ſoin de faire connoître la ſignification, ſont les noms des eſprits tant bons que méchans. Lorſqu'un aïoune par exemple veut découvrir un voleur, il appelle tous les diables chacun par leur nom. Ils aiment beaucoup leurs commodités, ſi l'on en croit les aïounes, & ne viennent pas toujours vers eux, mais ceux-ci vont les trouver dans leurs demeures : ceux qui habitent dans les nuages, ont des poeles comme les Ruſſes, & les diables terreſtres ont des huttes de Iakoutes. Preſque tous les Sibériens croient que lorſqu'un homme eſt malade, le diable lui a enlevé l'ame, & que lorſqu'elle n'eſt pas rendue promptement, le corps meurt. Mais, diſent les aïounes, quand le loup a dérobé une brebis, il ne ſe montre point au berger; il en eſt de même d'un diable qui a pris une ame : dans ce cas un chamane les appelle tous inutilement. Alors il a recours aux dieux qui protégent les hommes, & leur demande le nom du diable

voleur : dès qu'il le ſait, il va le trouver & tâche de l'engager à rendre cette malheureuſe ame. Pour cet effet il prend des queues d'animaux, des peaux d'hermine, d'iltis, d'écureuil, & les attache à un long fil. S'il préſume que le voleur ne ſe contentera pas de ces bagatelles, & qu'il pourroit bien exiger un cheval, il en figure un avec de l'écorce de bouleau, le met devant la hutte, prend les peaux attachées au fil comme s'il vouloit les montrer au diable, ſaute, crie autour du malade, & le preſſe fréquemment. S'il meurt, il faut que le diable ſe contente de ce qu'il a pris, mais s'il recouvre la ſanté, on immole le cheval promis.

Les Iakoutes font tous les ans des vœux pour eux-mêmes : les objets de ces vœux ſont de nombreux troupeaux, des chaſſes heureuſes, ou quelque autre bonheur dont un Iakoute peut avoir l'idée, & les aïounes engagent les dieux à exaucer ces vœux. Chaque famille raſſemble vers la fin de juin tout le lait de cavalle dont les poulains peuvent ſe paſſer ; on le met en fermentation comme celui qu'on veut diſtiller, on invite le chamane, toute la famille prend ſes habits de fête, mais on pare ſur-

tout un enfant de douze à quinze ans avec toute la pompe iakoute. Le chamane vêtu de ſes habits ordinaires & non de ſa robe de cuir dont il ſe revêt quand il veut appeller les diables, ſe place au milieu de la hutte le viſage vers l'orient, tenant de la main gauche un pot de lait de cavalle fermenté, de l'autre une cuillier de bois: toute la famille, tant hommes que femmes & enfans, eſt aſſiſe autour de la hutte, & l'enfant pompeuſement paré eſt, le genou droit en terre, devant le chamane. Celui ci s'inclinant pluſieurs fois appelle tous les dieux l'un après l'autre, & en prononçant chaque nom prend une cuillerée de lait qu'il jette en l'air; cela s'appelle repaître les dieux, & c'eſt par ce régal que l'on peut ſe concilier leur bienveillance: afin qu'ils ſoient ſatisfaits, on leur jette du lait par trois fois. Le chamane s'étant encore incliné, & ayant marmoté quelques mots ſort de la hutte, la famille le ſuit & s'aſſeoit autour de lui. Alors il boit avec toute l'apparence d'une grande dévotion quelques coups du lait reſté dans le pot, le préſente à l'enfant qui le reçoit à genoux en s'inclinant, boit auſſi deux fois dans cette

posture, & le présente à genoux & en s'inclinant, à chacun des membres de la famille, qui le reçoit assis. Lorsque tous ont bu, le jeune homme présente le pot de nouveau & de la même maniere, en commençant par le plus considérable de l'assemblée, qui est le chamane, & qui cette fois boit assis comme les autres. Tout le lait préparé doit être bu, & cette liqueur ayant quelque force, la fête se termine ordinairement par une ivresse générale.

La divination par l'inspection de la main est en usage parmi les Iakoutes, mais elle n'est exercée que par les chamanes qui passent pour les plus habiles & les plus considérables de la nation.

Près du fort Olecminskoï la Léna est remplie d'îles, dont la plûpart sont habitées par des Iakoutes, les autres sont des pâturages. Ce fort est sur la rive gauche de la riviere; c'est un des plus anciens de Sibérie : il fut établi lorsqu'on exigea des peuples de cette contrée qu'ils payassent le tribut, & on lui donna le nom de la riviere d'Olecma, qui tombe à quatre lieues au-dessous, par la rive droite de la Léna. Vers l'an 1660 plusieurs habitans de ce canton passe-

rent dans la Daurie, pour y chercher le long de l'Amoure de meilleures terres. Le gouvernement russe ne jugeant pas à propos de laisser abandonner les environs de la Léna, fit en 1662 placer une garde à l'embouchure de l'Olecma, où ceux qui auroient voulu se retirer en Daurie, devoient nécessairement passer; mais la cession de ce pays aux Chinois a fait cesser cette désertion.

Le terrein qui est entre Vitimsk & Olecminsk pourroit nourrir un grand nombre d habitans. On y trouve plus de terres labourables que dans les contrées supérieures; tous les bleds y croissent très bien. Les premiers paysans qui sont venus s'y établir, ont un peu cultivé les terres, mais l'amour de la fainéantise & de l'ivrognerie s'est emparé de leurs descendans. Quelque pauvre que soit un paysan, il travaille peu, mais il tient à ses gages un ouvrier de nation iakoute, paye pour lui le tribut, & lui donne sa subsistance qui n'est pas beaucoup plus chere que la nourriture d'un chien. Lorsqu'il a recueilli ses grains, il en vend la plus grande partie qu'on employe ordinairement à faire du brandevin,

porte au cabaret l'argent qu'il en retire, & garde à peine pour lui le grain néceſſaire pour ſa conſommation de l'hiver : il ne craint point d'en manquer ; le genre de vie des Iakoutes ne lui eſt pas tellement étranger qu'il ne puiſſe le prendre pour quelque temps. Au printemps, il eſt rare qu'il ait aſſés de grain pour enſemencer : il eſt obligé d'attendre celui qu'on apporte des contrées ſupérieures ; il ne faut donc pas être étonné qu'il ne mûriſſe pas parfaitement ici, où on le ſeme plus tard que dans les cantons plus méridionaux. Durant l'hiver les payſans prennent des écureuils de la maniere accoutumée, & vont quelquefois à la chaſſe du renard ; mais celle des zibelines eſt pour eux beaucoup trop penible. Ils conſomment au cabaret tout le produit de leur chaſſe ; un ſeul payſan y dépenſa, tandis que j'étois en ce pays, trente-trois livres dans un ſeul jour. Les Iakoutes qui ſont riches ſuivent l'exemple des Ruſſes; s'ils ne s'enivrent pas, c'eſt qu'ils n'ont pas de brandevin : ils ſont adonnés à la fainéantiſe, que tous les peuples de Sibérie, excepté les Tongouſes, regardent comme le bonheur ſuprême. Il eſt difficile d'y trouver un Ruſſe qui entende

bien ſa langue naturelle, mais ils parlent tous facilement la langue iakoute. Ils obſervent rarement les jours de jeûne. Pluſieurs habitent ſous des huttes parmi les Iakoutes, & le genre de vie de ce peuple leur eſt devenu naturel. Ce qu'ils deſirent le plus, ce ſont des bœufs, des vaches & des chevaux; quelques-uns ont des cochons & des poules, mais il eſt fort rare qu'ils aient des moutons. Les concombres leur ſont inconnus; il y en a peu qui ſement des raves, des navets des choux, des carottes, & ils en prennent peu de ſoin. Le lieu le plus abondant en ſouris dans les environs de la Léna eſt le diſtrict d'Olecminsk; on n'y trouve pas un ſeul chat, & le peu de grains qu'on y moiſſonne & qu'on veut garder, eſt plus utile aux ſouris qu'aux hommes. Quant aux rats, les Iakoutes, qui les prennent pour les manger, les ont preſque entierement détruits. Les Slouchivies du fort Olecminsk, ſont fort à leur aiſe, parce qu'ils prennent aux Iakoutes tout ce qui leur convient.

Lorſqu'ils ramaſſent le tribut, ils renouvellent leurs proviſions, & le prikachetchik ſe diſtingue parmi eux comme l'aigle parmi les oiſeaux de proie.

Vers la fin d'août (1736,) le froid commençoit à se faire sentir ; on voyoit rarement le soleil, & les tempêtes se suivoient de près. Au commencement de septembre les arbres se dépouillerent, toutes les herbes se flétrirent, il tomba de la neige & du verglas ; le froid augmenta peu à peu jusqu'au degré où il est ordinairement en Allemagne à la fin de l'automne ; l'eau geloit pendant la nuit dans tous les vases.

CHAPITRE L.

Ruisseau salé. Montagnes en forme de colonnes. Mine de fer, &c.

Au-dessous de l'embouchure de l'Olecma il y a un ruisseau salé nommé Solianka dont la source est environ à huit lieues sur la rive gauche. Les eaux de ce ruisseau n'ont ni à la source ni dans leur cours aucune odeur particuliere, & different par-là de celle des ruisseaux salés qui tombent dans la Léna.

On trouve un peu plus loin sur le

bord de cette riviere un endroit célebre, parce qu'on y voit des montagnes qui ont la forme de colonnes : il y en a de pareilles en d'autres endroits, mais celles-ci ſont les plus grandes. Elles ſont compoſées de pluſieurs morceaux dont quelques-uns ſont arrondis comme des fûts de colonnes, quelques autres équarris, d'autres reſſemblans à des pans de mur, tous preſque perpendiculaires & formant une hauteur de dix à quinze toiſes. Ces montagnes qui occupent environ ſept ou huit lieues de long, & perdent peu à peu leur hauteur, préſentent l'apparence des ruines d'une grande ville, & les arbres qui croiſſent entr'elles, augmentent la beauté du ſpectacle. Elles ſont compoſées de grais, de marbre rouge veiné, de pierres de pluſieurs couleurs, & dans les intervalles qui ſont entre ces colonnes on trouve de bonne mine de fer : on en tire auſſi dans une montagne qui eſt tout près du commencement de la colonnade. Je n'en avois point encore vu qui fut auſſi facile à travailler que celle-ci. Toute la pointe de la montagne eſt d'une riche mine de foie briſée en pluſieurs morceaux, qui ſont parmi une mine de

fer jaune-terreuse, & quelquefois rouge : on en trouve des morceaux qui pesent de douze à seize cents livres, mais ils sont extrêmement rares ; les plus communs, sont de trois à quatre livres. Ainsi la mine est naturellement détachée, sans mélange de pierres, & l'on peut la tirer avec la pelle seule : huit ou dix ouvriers en tirent dans un seul jour depuis seize jusqu'à vingt mille livres. On la jette dans une caisse de bois qui peut en contenir cette quantité : lorsqu'elle est pleine, on la couvre de bois & on y met le feu ; c'est ainsi que se fait le grillage. On en remplit ensuite des sacs de cuir que des hommes portent sur leurs épaules au bas de la montagne ; ils peuvent faire chaque jour huit à dix voyages. On ne travaille à cette mine que durant l'été ; dans les autres saisons la terre est gelée : le 8 septembre 1736 elle l'étoit déja d'un pied.

Nous passâmes ensuite devant Titari ou l'île des Meleses, qui est remplie de Iakoutes, & nous trouvâmes un peu plus bas le ruisseau de Botama, près duquel on a fouillé la premiere mine de fer pour l'usage des voyageurs de Kamtchatka : quoiqu'elle soit plus près de

Iakoutsk, qu'elle tienne autant de métal que celle dont je viens de parler, & qu'on pût la fondre ſur les lieux même, on l'abandonna l'an paſſé, parce qu'il n'y en avoit pas une quantité conſidérable & qu'il falloit la tranſporter par terre.

Depuis la colonnade on ne trouve plus de montagne, excepté le rocher de Changalaïsk; le terrein eſt ſablonneux, les bords de la Léna ſont couverts de cailloux gris, les bois deviennent moins épais, les ſaules auſſi communs que dans les contrées ſupérieures, mais on en voit peu de la grande eſpece. Les terres labourables ſont fréquentes, & les Iakoutes peuvent mettre leurs beſtiaux en pâture pendant tout l'hiver comme le faiſoient leurs peres, lorſqu'ils occupoient encore les cantons qui ſont au-deſſus. Les troupeaux s'y engraiſſent peu, mais y meurent rarement de faim, ſur-tout lorſque la neige eſt peu abordante & peu durable: car, tant que la neige couvre la terre, ils ſont obligés de chercher leur nourriture où ils peuvent la trouver; les Iakoutes ſont trop fainéans pour faire proviſion de foin.

Le 19 ſeptembre (1736) la Léna commençoit à charrier: la quantité des

glaçons augmentoit journellement ; ils s'amoncelerent bientôt près des îles & des bords, ne formerent qu'une glace, & l'on vit presque aussi-tôt des traîneaux sur la riviere. Peu de jours après, on en pouvoit tirer par tout des morceaux de glace épais de deux pieds & plus. Les habitans du pays en font un usage très avantageux : leurs fenêtres ferment très mal, & les moyens ordinaires, tels que le fumier & les peaux, ne peuvent garantir du grand froid ni les chambres ni les celliers. On prend donc des morceaux de glace bien purs, de la grandeur de la fenêtre, on les place par dehors, on les arrose d'un peu d'eau, & la fenêtre est faite. Ces glaces interceptent beaucoup de lumiere, & il est remarquable que lorsque le soleil brille, les chambres sont plus obscures ; mais le froid s'y fait peu sentir, les vapeurs y pénetrent difficilement, & la bierre & le vin gele rarement dans les celliers. Il arrive quelquefois ici, de même qu'à S. Péterbourg, qu'un froid subit rend les eaux épaisses comme une bouillie, & les congele presqu'à l'instant. Les poeles sont construits ici comme dans la Russie : la plûpart sont de terre, parce qu'on n'a pas toujours des

forges dans ſon voiſinage, & que les poeles de fer ſont moins en uſage. Ceux des riches ſont faits de terre à fourneaux, les autres de ſimple brique. Quelques-uns ont deux ou trois voutes l'une ſur l'autre, afin que le feu tournoyant plus long-temps à l'intérieur cauſe une chaleur plus durable. Les uns ont l'ouverture en dedans de la chambre, afin qu'on ne perde point de chaleur; les autres l'ont en dehors, pour éviter les vapeurs ſulfureuſes qui ſortent du poele, lorſqu'on l'ouvre avant que le bois ſoit parfaitement conſommé. Ces vapeurs de même que celles du charbon qui n'eſt pas encore embraſé, cauſent des maux de tête, des tremblemens & foibleſſes de nerfs, des nauſées, des vomiſſemens, des aſſoupiſſemens, & ôtent enfin la reſpiration & la vie, mais elles n'ont pas ces funeſtes effets ſur la plûpart des Ruſſes, peut-être parce qu'ils y ſont accoutumés dès leur enfance.

La riviere de-Léna paſſe à quelque diſtance de Iakoutsk, & les eaux du voiſinage gelent en hiver; ainſi, lorſqu'on veut avoir de l'eau, il faut l'envoyer chercher très loin. Les officiers de la flotte qui firent uſage d'eau com-

mune & de glace fondue, s'apperçurent que celle-ci communiquoit au thé un goût & une couleur plus agréables : nous répétâmes leur expérience, & le résultat fut le même. Il faut obſerver de ne pas fondre la glace ſur un feu qui fume; elle prend le goût de fumée plus facilement que l'eau commune. On la préfere auſſi pour faire du ponch, & quelques-uns prétendent qu'elle cuit mieux les alimens.

CHAPITRE LI.

Navigation des Ruſſes dans la mer glaciale.

NOUS trouvâmes à Iakoutsk Vaſili Rticherchev avec ſept hommes, reſte de l'équipage de l'une des flottes qui partirent de cette ville en 1735, pour deſcendre la Léna juſqu'à la mer glaciale, & aller par le nord-eſt à Kamtchatka. Cette flotte étoit commandée par un danois nommé Laſſenius, officier habile & expérimenté, qui s'étoit offert lui-même pour cette expédition, & l'avoit entrepriſe avec joie:

Il eut toujours le vent contraire sur la Léna, descendit lentement, & fut quelquefois obligé de s'arrêter trois ou quatre jours. Enfin, le quatrieme août, il arriva au golphe que fait cette riviere peu loin de son embouchure, & le lendemain à l'embouchure même auprès de Bikovskoï-mouis, ou du promontoire de Bikovsk : il y fit, ainsi que dans l'île du même nom, dresser une colonne de trente-six pieds de hauteur, afin de l'appercevoir de loin. Deux jours après il mit à la voile, & courut par est-nord-est, mais les brumes & les vent contraires qui furent toujours suivis de calmes, l'obligerent à jetter l'ancre. Il s'éleva le onze un vent favorable qui le porta vers l'est par nord & est-sud-est : en moins de deux heures il apperçut des glaces à l'est, jetta l'ancre aussi-tôt & fut en peu de temps entouré de glaces. Elles disparurent dans une couple d'heures, & il remit à la voile, mais une tempête l'assaillit, brisa le gros cable de la grande voile, & le contraignit de mouiller.

Le lendemain il leva l'ancre & courut au nord-ouest, mais il fut environné de tant de glaces, & l'air fut si obscurci

par la neige qui tomboit, qu'il ancra de nouveau, & pensa dès le lendemain à chercher une riviere où il put passer l'hiver. La chaloupe fut envoyée pour sonder les plus voisines, & revint sans en avoir trouvé qui fut propre à ce dessein : on résolut donc unanimement d'aller au ruisseau Kara-oulak ; on y parvint dans deux jours, & on remonta jusqu'à un quart de lieue au-dessus de son embouchure. Cet endroit parut commode pour un bâtiment ; on y avoit de huit à quinze pieds d'eau. Plus haut ce ruisseau est bas, & en automne il est à sec ; il paroît qu'il doit au travail des eaux de la mer la profondeur qu'il a vers son embouchure ; en effet les eaux qu'on y trouve, ne different point de celles de la mer : les Iakoutes le nomment Kara-ourak ou le ruisseau noir. La latitude de ce lieu est d'environ soixante & onze degrés.

Le premier soin de Lassenius fut de pourvoir à son cantonnement. Il trouva cinq anciennes huttes de Ioukaghirï ou Iakoutes montagnards, qui auroient pu contenir tout son équipage, mais comme il y appercevoit déja du mécontentement & des murmures, il fit construire

truire une caſerne : on y employa le bois jetté par le Kara ſur ſes rives : à cinquante lieues des bords de la mer glaciale il ne croît aucun arbre, mais les rivages ſont couverts de bois de meleſe & de ſapin flotté, & l'on en trouve des monceaux dans quelques endroits. La caſerne étoit longue de ſoixante-ſeize pieds, large de vingt & un & demi, & haute de ſeize ; on en garnit les fentes avec de la mouſſe, & on la partagea par des cloiſons en quatre parties, dont le commandant occupa l'une, donna l'autre à l'aumonier, la troiſieme au ſous-lieutenant, & la quatrieme au reſte de l'équipage. Ces quatre chambres étoient échauffées par trois poeles faits comme ceux des villages ruſſes, c'eſt-à-dire à peu près comme des fours, mais un peu plus grands & plus épais : on met dans ces poeles beaucoup de bois dont la flamme ſort preſque toujours dans la chambre : on y cuit le pain & les viandes, quelques-uns ont une cheminée, d'autres ſeulement un trou fait dans le mur, qu'on peut ouvrir & fermer par le moyen d'une couliſſe, de maniere que la fumée ſorte, & que l'on conſerve dans la chambre autant de chaleur qu'il eſt poſſible. Ces poeles

furent conftruits avec une efpece d'argile nommée *il* en langue ruffe : on peut la comparer à cette terre que la plûpart des eaux dépofent. Elle forme la premiere couche du terrein voifin de la mer glaciale, & n'eft épaiffe que de fept à huit pouces. Les Ioukaghiri difent que la mer couvroit autrefois cette contrée ; l'*il* eft peut-être un de fes dépots.

Vers la fin du mois d'octobre le froid augmenta extraordinairement, & le fcorbut en même temps attaqua l'équipage. Le cinq novembre, le foleil qui jufqu'alors fembloit contenir la nature dans l'ordre accoutumé, ceffa de paroître. A l'égard du plus grand nombre, ce fut pour toujours, & pour deux mois à l'égard des autres. On auroit dit que fa chaleur fufpendoit les effets du mécontentement de l'équipage ; dès qu'il eut difparu, les murmures éclaterent, le lieutenant fut accufé de haute trahifon ; le commandement lui fut ôté & donné au fous-pilote Rtichetchev. Le malheureux Laffenius fut prefque en même temps vivement attaqué par le fcorbut, & mourut le dix-huit décembre.

Le dix-neuvieme janvier le foleil re-

parut : on eſpéroit que ſa chaleur rétabliroit peu à peu l'équipage, mais dans ce même mois il mourut ſept hommes, en février douze, en mars autant, en avril trois. Le ſous-chirurgien Kréner qui avoit reſiſté long-temps, & pouvoit remédier aux maux de ceux qui vivoient encore, mourut vers le quinze mars.

Les accidens de ce ſcorbut étoient des douleurs que l'on reſſentoit aux endroits où l'on avoit eu des bleſſures ou des abſcès, la laſſitude accompagnée d'un aſſoupiſſement extraordinaire, l'enflure des pieds ſur leſquels il paroiſſoit çà & là des taches bleues, un éternûment violent, pendant lequel on reſſentoit dans les reins des douleurs aiguës, l'ébranlement des dents, l'haleine puante, l'enflure du corps, accompagnée d'une ſoif inextinguible, une toux ſeche, une forte conſtipation, dont l'effet ſubſiſtoit durant deux ou trois ſemaines : les plus puiſſans purgatifs étoient ſans effet. La fin de cette conſtipation étoit un ſymptome de mort ; pluſieurs finiſſoient au même inſtant qu'elle ceſſoit ; elle étoit ſuivie dans les autres d'un dévoiement continuel, & quelquefois d'un flux de ſang, qui ſe terminoit en peu de jours

avec la vie. Il paroît que l'équipage du danois Monk, qui passa l'hiver dans la baie d'Hudson à soixante-trois degrés vingt minutes de latitude septentrionale eut la même espece de scorbut (1). Le lieutenant eut la fievre avec une oppression de poitrine, une insensibilité totale & un violent hoquet pendant lequel il expira : tous les autres malades eurent aussi la fievre avec des crampes & des douleurs dans les membres.

Le corps du lieutenant avoit au côté droit plusieurs taches bleues ; on en fit l'ouverture. Pour peu que l'on pressât l'uretre, il en découloit du sang, & il y avoit dans la vessie, outre les urines, beaucoup d'excrémens & de sang caillé. Le rein droit étoit couvert de viscosités, & presque entierement attaché par derriere, la trachée-artere enflammée, le cœur & la veine cave remplis de sang épais noirâtre, l'estomac entierement sain.

La caserne étoit voisine de la mer : on y souffroit continuellement un froid excessif ; quelque quantité de bois qu'on

(1) Recueil des voyages au nord, t. 1, p. 180.

mît dans les poeles, on ne pouvoit pas les échauffer, & l'on n'y sentoit quelque chaleur que lorsqu'on étoit devant l'ouverture : Lassenius eut toujours dans sa chambre, outre son poele, un grand chaudron rempli de braise, & ne put se réchauffer. Le terrein de la caserne fut toujours humide, les murs étoient comme couverts de glace. On étoit quelquefois contraint d'y laisser les corps morts quatre, cinq, & même six jours, parce qu'il y a dans ce climat des tempêtes épouvantables, qui auroient enseveli sous la neige ceux qui se seroient risqués à sortir : l'odeur de ces cadavres, l'inquiétude & la crainte qu'ils pouvoient causer aux malades ont peut-être abrégé la vie de plusieurs.

Chaque homme de l'équipage avoit par mois trente livres de farine, cinq de gruau & une de sel : on dit que le lieutenant n'avoit fait les parts aussi petites, qu'afin de ne pas manquer de vivres à l'avenir. L'équipage murmura contre cette prévoyance, & s'imagina que cette épargne étoit la cause de la maladie. Dès que Lassenius fut mort, les portions furent augmentées, mais le mal ne diminua point. Le brande-

vin fut toujours diſtribué ſelon les loix de mer : quant à la boiſſon & à l'eau néceſſaire pour cuire les alimens & faire les médecines, on fit uſage de neige fondue.

Il eſt ſurprenant que huit hommes aient pu ſupporter cette rude épreuve : ils avoient même air, même habitation, mêmes alimens que ceux qui moururent, mais comme ils étoient les ſeuls qui fuſſent en ſanté, ils travailloient continuellement pour ſoigner les malades ou pour eux-mèmes : il n'y eut que l'aumonier qui ſe conſerva ſain & ſauf ſans le moindre travail. Il attribuoit ſa ſanté à la précaution qu'il avoit eue de faire conſtruire dans ſa chambre une cheminée, & regardoit comme pernicieuſes & comme la principale cauſe des rapides progrès du ſcorbut, les vapeurs qui ſortoient du bois humide dont la caſerne étoit faite, & de la terre dont on avoit bâti les poeles. On l'en avoit prévenu à Chigani, & on lui avoit fait ſentir qu'une cheminée réuniſſoit deux avantages, celui de renouveller l'air & celui de conduire au-dehors les vapeurs nuiſibles. Les huit hommes qui eurent le bonheur de ſupporter cette rude épreuve, eurent conſtamment une conſtipation dont l'effet du-

roit depuis trois jusqu'à huit jours. Quand le soleil reparut, & que l'on put s'appercevoir de l'accroissement des jours, ils sentirent quelques attaques de scorbut, mais elles furent beaucoup moins violentes que celles de leurs camarades ; comme ils attribuoient à leurs veilles & à leur travail, la conservation de leur santé, ils résolurent de ne dormir que durant quatre heures, & de ne jamais rester dans l'inaction tout le reste du jour. On éveilloit avec de l'eau froide ceux qui auroient voulu dormir au-delà du temps réglé. Ces précautions ne purent garantir le sous-pilote de l'enflure des pieds. Il commença dans le mois de mars, de même que ses camarades, à boire une décoction de sommités de pin, & d'après le conseil d'un Ioukaghiri qui vint les voir dans la caserne, il ne mangea pendant quatorze jours que du poisson gelé crud : ce traitement lui réussit, & il fut guéri presque en même temps que les autres. Ils attribuoient au soleil une partie de leur retablissement, & disoient qu'ils avoient été d'autant plus sensibles à sa chaleur, qu'ils avoient éprouvé un froid excessif. L'aumonier étoit si bien rétabli dès le mois d'avril, qu'il alla sur la glace avec des

patins jusqu'au promontoire de Bikovsk . qui étoit à vingt-cinq lieues, revint à la caserne, & fit quinze jours après, le même voyage.

Dans l'été de 1736, il fut ordonné par l'amiral au lieutenant Dmitri Laptiev de continuer le voyage de Lassenius, & on lui donna pour pilote le lieutenant Plautin, habile marin. Ils descendirent la Léna, se rendirent tantôt dans de petits canots, & tantôt à pied au ruisseau de Kara, mais ils ne purent mettre en mer que le quinzieme août parce qu'ils furent obligés de venir prendre des vivres à l'embouchure de la Léna. Ils avoient lu dans les relations des navigateurs venus dans ces mers, que pour trouver un passage qui menât à la mer d'orient, il falloit plûtôt prendre le large que ranger les côtes; ils prirent ce parti, soit pour abréger la route, soit pour éviter les glaces qui sont ordinairement auprès du rivage. L'événement répondit à leurs espérances; ils coururent nord-est pendant vingt-quatre heures avec le vent le plus favorable. Ils se croyoient près de leur but, lorsqu'ils virent devant eux une mer glacée; les chaloupes envoyées pour la reconnoître s'assure-

rent qu'elle n'avoit d'iſſue ni vers l'eſt ni vers le nord, & des gens qui avoient quelque connoiſſance de ce pays témoignerent par écrit que depuis long-temps cette mer étoit toujours glacée. S'il euſſent voulu attendre que par haſard elle dégelat, l'endroit où ils étoient, auroit pu geler pour long-temps. Il fut donc unanimement réſolu de revenir à la Léna : on y arriva ſans accident le vingt-trois août, on la remonta juſqu'au ruiſſeau de Khotichtak, & l'on y trouva tant de glaces qu'il fallut y paſſer l'hiver. Vers le mois de novembre on reſſentit quelques attaques de ſcorbut : il y avoit aux environs une grande quantité de petits cedres nommés ſlanets (1); le lieutenant conjectura d'après la reſſemblance qu'ils ont avec les pins & les ſapins, qu'ils pourroient être utiles contre le ſcorbut; il en fit faire des décoctions qui réuſſirent très bien, & délivrerent ſes gens

(1) *Pinus foliis quinis, cono erecto, nucleo eduli.* Haller. Helv. 150. *Pumila conis minoribus.* Gmel. Flor. Sibir. 179, t. 39. *Pinus foliis quinis lævibus.* Linn. Sp. p. 4, p. 1000.

en peu de temps de leurs incommodités.

L'autre flotte partie de Iakoutsk dans la même année 1735 descendit la Léna, pour aller par le nord-ouest à l'embouchure de l'Iénisei ; elle étoit commandée par un lieutenant nommé Prontchichetchev. Il passa le 30 juillet devant le ruisseau d'Agous-aïegos nommé dans les nouvelles cartes Agis-jégo : auprès de ce ruisseau & au milieu de la Léna est une île de roc nommée Stolb ou la Colonne ; elle est à soixante-douze degrés six minutes de latitude septentrionale. Un peu plus bas, la riviere se partage en quatre bras, dont chacun a son nom & se jette dans la mer glaciale par une embouchure particuliere. Le commandant les fit sonder, & passa par le bras le plus oriental, qui est celui de Bikovsk : il trouva la latitude septentrionale de l'embouchure de ce bras, de soixante & onze degrés quarante minutes. Il courut deux cents milles d'Italie nord & ouest, le long des îles répandues entre les embouchures de la Léna, & vit toujours beaucoup de glaces au nord & à l'est. Les montagnes de glace étoient hautes de huit à dix toises : il navigua entre elles, & n'y trouva que des passa-

ges de cinquante à cent toiſes. Enſuite il ſe dirigea entre ſud & oueſt pendant cent milles d'Italie, & atteignit l'embouchure de l'Olenek, où ayant fait prendre la hauteur du ſoleil, il trouva la latitude de ſoixante-douze degrés trente minutes. Cependant le froid commençoit à ſe faire vivement ſentir; tous les cables étoient glacés, le bâtiment avoit tellement ſouffert qu'il y entroit deux pouces d'eau par heure, & quand il auroit voulu aller plus à l'oueſt, il n'avoit point de gens qui connuſſent ces parages; ainſi l'avis général fut d'entrer dans l'Olenek, & il fut ſuivi le premier ſeptembre. Environ à huit lieues de l'embouchure ils trouverent douze promichlénies ruſſes qui s'étoient établis ſur cette riviere avec femmes & enfans, & s'y étoient bâti des maiſons : ils conſtruiſirent encore une couple de poeles & habiterent avec ces promichlénies.

Dans l'été de 1736, le lieutenant-commandant reçut ordre de l'amiral de ſortir de l'Olenek & de continuer ſon voyage. Le ſcorbut ne tarda pas à l'attaquer vivement ainſi que ſa femme qui avoit voulu le ſuivre, mais ce mal

ne put diminuer ni ſon courage ni ſa vigilance. Ils arriverent le 23 août à l'embouchure de l'Anabara qui eſt à ſoixante & onze degrés une minute, & de-là ſe dirigerent vers la Katanga : ils n'y étoient pas encore, lorſqu'ils furent tout à coup entourés de tant de glaces qu'ils eurent beaucoup de peine à s'en délivrer. La glace s'étendoit depuis la Katanga fort loin dans la mer ; ils furent donc obligés d'entrer dans cette riviere, dont l'embouchure eſt à ſoixante & quatorze degrés neuf minutes. Il y avoit quelques huttes vuides ſur la rive occidentale : elles appartenoient à des habitans du pays qui demeuroient alors à trente-cinq lieues plus haut, & venoient quelquefois à ces huttes. Le lieutenant remit en mer & courut le long des côtes, preſque toujours nord, juſqu'à la Tamoure ou Taïmoure. Cette contrée eſt fort ſtérile : on n'y voit pas un ſeul arbre, pas même de bois flotté, & la riviere eſt ſi peu profonde qu'elle doit être tout glace en hiver. Il continua de ſuivre la côte depuis la Taïmoure juſques vers la Piaſida, & il y trouva entre le rivage & pluſieurs grandes îles qui le bordent, des glaces immobiles, qui,

ſuivant ſa conjecture, y étoient depuis l'hiver précédent. Il fallut donc tirer à la mer, afin de tourner les îles au nord. Ce projet ſembla réuſſir. La mer étoit aſſés unie, cependant les détroits étoient pleins de glaces. Ils parvinrent à la derniere île, & ſe trouverent à ſoixante-dix-ſept degrés vingt-cinq minutes de latitude ſeptentrionale; mais ici toute eſpérance s'évanouit. Le froid avoit beaucoup augmenté; entre la derniere île & le rivage, & depuis cette île vers le nord la mer étoit couverte d'une glace immobile. Ils tenterent cependant de courir au nord, & ils avoient déja fait ſix milles d'Italie, lorſqu'ils furent enveloppés par une brume épaiſſe qui leur ôtoit la vue de ce qui les entouroit. Lorſqu'elle fut diſſipée, ils ne virent autour d'eux que glaces; celles qui étoient du côté de la pleine mer étoient mobiles, mais en ſi grande quantité, qu'un canot n'auroit pas pu trouver place entre elles. Dans ces fâcheuſes circonſtances le lieutenant dont la maladie augmentoit de jour en jour, aſſembla ſon conſeil, & le retour fut réſolu. Vers la Taïmoure il fut ſurpris par un calme entouré de glaces, & la mer commençoit à geler, mais après vingt-quatre heures, le

vent ayant écarté les glaces flottantes, & celles de la mer ayant disparu, il parvint non sans danger, à l'embouchure de l'Olenek, & ce brave officier qui avoit fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme plein d'habileté, de zele & d'intelligence, vit finir en même temps son voyage & sa vie : il fut suivi de près par sa vertueuse veuve, qui mourut encore moins de maladie que de douleur.

Malgré ces tentatives inutiles, le gouvernement n'abandonna point encore l'espoir d'atteindre au but qu'il se proposoit. Le lieutenant Laptiev reçut un ordre de se rendre en Sibérie, de descendre la Léna, d'aller par mer aussi loin qu'il seroit possible, & de continuer le voyage à pied le long de la côte, afin d'en avoir au moins une connoissance plus exacte. Laptiev ayant mis en mer le 29 juillet 1739, passa le 15 août devant une langue de terre qui s'avance assés loin dans la mer, & qu'il prit pour le Sviatoï-noss : on donnoit autrefois ce nom à un autre promontoire qui est à peu de distance au-delà de l'Indighirka. Il navigua entre les glaces jusqu'aux quatre embouchures de l'Indighirka, dont il trouva la la-

titude de soixante-douze degrés deux minutes. Les eaux de la riviere étoient si basses, qu'il ne put pas y entrer ; il fut obligé de rester en mer & de voguer entre les glaces, mais le premier septembre la mer gela. Peu de temps après, il s'éleva une tempête qui dégagea le bâtiment, & le poussa en mer parmi les glaces flottantes. Il survint ensuite un calme, & la mer gela tellement qu'on put aller du bâtiment au rivage sur la glace, & y transporter les bagages : il étoit à une lieue & demie de terre. Laptiev y laissa une garde qu'il fit relever de temps en temps, & s'établit à terre avec tout son équipage. Ils ne manquerent point de vivres, car il n'y a point de riviere aussi septentrionale, dont les bords soient plus habités, & la mer leur fournissoit d'abondantes provisions ; ils trouvoient entre les glaces, en grande quantité, des chiens de mer, des ours blancs, & des veaux marins. Depuis le Sviatoï-noss de Laptiev, jusqu'à l'Indighirka, la mer est basse & le pays plat, & depuis ce même promontoire jusqu'à la Kolima il n'y a point de riviere assés profonde à son embouchure pour recevoir un bâtiment un peu grand.

Les voyages entrepris enſuite pour le même objet n'eurent pas un ſuccès plus heureux. Cependant il eſt conſtaté par des mémoires trouvés dans les archives de Iakoutsk, que vers la fin du dernier ſiecle, des marins peu habiles & peu expérimentés alloient preſque tous les ans dans les dotchennikes ordinaires de l'embouchure de la Léna à la Kolyma. Dans cette navigation on a toujours ſuivi la côte le long d'un canal étroit trouvé entre les glaces. On y trouve auſſi que pluſieurs bâtimens ſe ſont perdus dans ce voyage, & ce ſont peut-être ces triſtes exemples qui l'ont fait abandonner.

On a quelques traces qu'un petit canot parti de la Kolyma ayant doublé le Tchouketchoï, eſt venu à Kamtchatka. Enfin des relations nouvelles & authentiques ont appris que la côte méridionale court au nord, que les eaux y deviennent de plus en plus baſſes : il ſe peut donc qu'autrefois elles fuſſent différentes de ce qu'elles ſont aujourd'hui, que la mer ait abandonné des langues de terre qu'elle couvroit alors, & que des dotchennikes qui tirent moins d'eau que les bâtimens faits pour la mer aient pu paſſer où ceux ci n'ont pu trouver de chemin.

CHAPITRE LII.

Hiver de Iakoutsk. Marmottes. Alimens ordinaires des Russes & des Iakoutes, &c.

APRÈS des voyages si longs & si pénibles je reviens hiverner à Iakoutsk. Vers le 28 de septembre il y faisoit à peine jour à neuf heures; dès qu'il tomboit de la neige, on ne pouvoit se passer de lumiere, & vers deux heures & demie de l'après-midi, lorsque le ciel étoit pur, on revoyoit les étoiles. La plûpart des habitans vont reposer, dès que la nuit commence, comme s'ils n'étoient qu'à cinquante degrés de latitude, & dorment toute la nuit: ils ont à peine dîné qu'ils reviennent à leur lit, & lorsque le jour est sombre, il arrive souvent qu'ils ne s'éveillent pas. L'exemple du lieutenant Lassenius nous avoit appris la malignité du scorbut de Sibérie, & combien le trop dormir y est dangereux: nous prîmes donc la résolution de ne consacrer au repos, qu'une partie de la

nuit, & d'employer l'autre à l'étude : nous éprouvâmes tous qu'il eſt impoſſible de travailler ſans interruption durant une nuit auſſi longue; le travail laſſe, la ſeule lumiere laſſe, il nous fallut chercher du ſecours dans la ſociété de nos amis.

Je commençai mes obſervations d'hiſtoire naturelle par l'examen d'une eſpece de marmotte nommée en ruſſe iévrachka : on trouve ce joli animal en grande quantité dans la campagne, ainſi que dans les celliers & dans les greniers des deux eſpeces. Il y a dans ce canton autant de greniers ſous terre qu'il y en a qui ſont au-deſſus, car ni l'humidité, ni la moiſiſſure, ni les inſectes ne peuvent nuire aux grains ſous une terre gelée à deux pieds de profondeur. Les marmottes de la campagne ſe tiennent dans les ſouterreins qu'elles ſe creuſent, & qui ont une entrée & une ſortie particuliere : leur gîte eſt au milieu du ſouterrein, & elles y dorment durant tout l'hiver; mais celles qui vivent de grain & de légumes cherchent leur proie en hiver ainſi qu'en été. Elles ont la tête aſſés ronde, le muſeau tout-à-fait plat. L'oreille n'a point de cartilage, & l'on ne peut découvrir

le conduit auditif qu'en écartant les poils qui le couvrent. La longueur du corps, en y comprenant la tête, fait à peine un pied; la queue eſt garnie de longs poils, large comme la main, preſque entierement ronde auprès du corps, enſuite applatie & épaiſſe d'un demi-pouce, plus mince & arrondie vers l'extrémité, les deux côtés en pente depuis le milieu comme une épée à deux tranchans, vers le haut noirâtre mêlé d'un peu de jaune, vers le bas rouge de renard, toute noire aux extrémités. Le corps eſt, de même que celui de la ſouris, aſſés gros, par-deſſus gris mêlé de jaune, par-deſſous jaunâtre : ces couleurs tirent par endroits ſur le rouge de renard. Les pattes ſont jaunâtres à l'intérieur & à l'extérieur, courtes, plus longues derriere que devant : celles de devant ont quatre orteils, celles de derriere, cinq, & chaque orteil eſt garni d'un ongle noir, de grandeur médiocre, un peu courbe. Lorſqu'on met en colere ces petits animaux, ils mordent avec force & jettent le cri ordinaire aux marmottes : ils ſe dreſſent auſſi ſur les pieds de derriere, lorſqu'on leur donne à manger, & portent les alimens à leur gueule avec ceux de devant. Ils s'ac-

couplent au commencement d'avril ; font au commencement de mai cinq ou ſix petits, mettent bas dans leur gîte qui eſt alors couvert d'herbages, & y allaitent auſſi : enfin la nature a fait de cette eſpece d'animal une marmotte en petit. On trouve ça & là dans la Sibérie des marmottes ordinaires, qui different cependant ſelon les cantons en groſſeur & en couleur.

J'étois le 8 novembre chez M. Muller, lorſque nous entendîmes appeller au feu, & l'on vint bientôt m'annoncer que ma maiſon brûloit. Nous y accourûmes, mais déja tout ſecours étoit inutile ; la maiſon étoit en flammes, & l'on ne pouvoit ſeulement pas en approcher. A cette vue je fus frappé comme de la foudre ; je perdois mes obſervations, mes plantes, mes deſſeins, & tous les moyens de réparer cette perte, mes livres, mes inſtrumens ; il ne me reſtoit en argent & en habits que ce que j'avois ſur moi. On ne put éteindre le feu ; toute la maiſon brûla depuis le toît juſqu'aux fondemens. Quoiqu'on jettât continuellement de la neige ſur les cendres, on ne put y fouiller que le troiſiéme jour : on y trouva réduit en lingot

plus de la moitié de mon argent & de celui de M. Muller que je gardois, avec quelques livres qu'une bonne reliure avoit assés garantis pour qu'ils servissent encore : je perdis tous les autres, mais celui dont la perte m'affligea le plus, fut les institutions de Tournefort.

L'hiver fut extrêmement doux, cependant on ressentoit quelquefois un froid très vif, & il est tel ordinairement à Iakoutsk dans cette saison. Il y fut si excessi, il y quelques années, qu'un Voivode obligé d'aller de sa maison à la chancellerie qui n'en étoit éloignée qu'environ de quatre-vingts pas, quoiqu'il eut le corps couvert d'une ample fourrure, & la tête cachée dans une capote de peau, eut les pieds, les mains & le nez gelés, de sorte qu'il eut beaucoup de peine à se rétablir. Les membres qui viennent de geler n'ont aucun sentiment, & sont plus blancs que le reste de la peau. On les frotte ordinairement avec de la neige pour les guérir, & dès qu'ils commencent à devenir sensibles on substitue de l'eau chaude à la neige : s'il y a peu de temps qu'ils soient gelés, le remede le plus prompt est de les frotter avec une étoffe de

laine, mais s'il y a long-temps, il faut mettre la partie gelée premierement dans la neige, ensuite dans l'eau chaude, & l'y laisser pendant quelque temps, après lequel on en vient au frottement. Les Iakoutes emploient un autre remede que quelques russes ont pris d'eux : ils enduisent le membre malade avec de la bouse ou de l'argille, quelquefois avec ces deux matieres mêlées ensemble, & disent que l'une & l'autre y rappellent le sentiment. Ils le regardent aussi comme un remede préservatif, & lorsqu'ils ont à faire un voyage un peu long par un grand froid, ils s'enduisent les parties du corps les plus exposées, & prétendent que ce baume diminue du moins les effets du froid. Parmi plusieurs récits fabuleux, Strahlenberg a cependant rapporté une chose vraie, lorsqu'il a dit que les Iakoutes avoient des mortiers de bouse gelée, où ils piloient des poissons séchés, des racines, des baies & même du poivre & du sel.

Vers la fin de février une femme iakoute accoucha d'un monstre, & ses compatriotes en parloient comme d'un événement qui présageoit de grands malheurs à la race humaine : ils croient

que tout monſtre eſt un diable né pour la perte des hommes. Dès que la mere l'eut vu, elle dit à une vieille femme qui l'avoit aidée, de le mettre dans un vaſe d'écorce de bouleau, & de le ſuſpendre à un arbre, afin qu'il ne put pas s'enfoncer dans la terre, & tourmenter enſuite les hommes. Le pere étant de retour à la hutte apprit cette effrayante nouvelle : auſſi-tôt, ſans demander à voir le monſtre, & pour détourner entierement tous les maux qu'il devoit faire, il le prit à l'arbre où il étoit ſuſpendu & le brûla.

Il arriva auſſi, quelque temps après, qu'une cavalle fit un poulain difforme ; elle mourut avant d'avoir mis bas, & les Iakoutes ſe préparoient à manger la cavalle & ſur-tout le poulain, qui eſt pour eux un friand morceau ; ils ouvrirent promptement le corps, & furent très ſurpris d'y voir un monſtre. Comme ils croient que tout monſtre eſt diable, ils ſe garderent d'y toucher, & la mere ayant porté le diable en ſes flancs, fut auſſi regardée comme maudite & non mangeable.

Le peuple de Iakoutsk boit beaucoup d'eau-de-vie de grain très foible ; on dit qu'elle l'eſt quelquefois au point

qu'on y voit nager de petits poiſſons : cette eau-de-vie eſt apportée d'Irkoutsk par la Léna, & durant une auſſi longue navigation, il n'eſt pas extraordinaire que les bateliers aient ſoif ; alors ils tirent un peu d'eau-de-vie, qu'ils remplacent avec de l'eau de la riviere. Lorſque la ſoif revient ſouvent, les tonneaux ſe vuident d'eau-de-vie, & ſe rempliſſent preſque entièrement d'eau de la Léna, avec laquelle il y entre par fois de petits poiſſons, qui ſe trouvent dans leur élément. Rien au reſte n'eſt plus favorable au beau ſexe de Iakoutsk : il eſt de la bienſéance qu'une femme ruſſe qui reçoit la viſite d'une perſonne de ſon ſexe, lui préſente quelque choſe à boire; c'eſt ordinairement un petit verre de brandevin qui peut tenir une chopine. Cette politeſſe eſt répétée plus d'une fois, un refus ſeroit incivil, & ſi le brandevin avoit quelque force, le beau ſexe pourroit par civilité devenir très indécent. Cependant quelques Iakoutſains ont de l'eau-de-vie rectifiée, qu'ils adouciſſent avec du ſucre ou du miel, & aromatiſent avec des herbes, des racines & des épiceries. L'eau-de-vie en général eſt néceſſaire aux habitans de cette contrée, ſoit à

cauſe

cause de la froideur du climat, ou des alimens glacés qu'ils mangent en grande quantité. Les principaux sont les poissons gelés, parmi lesquels le karius (1) passe pour un mets exquis : les plus ordinaires sont des baies de toute espece, comme des groseilles rouges & noires (2), des baies d'airelle (3), de canneberge (4), des mûres de haie (5). On mange ces fruits

(1) *Salmulus.*

(2) *Ribes inerme, racemis glabris pendulis, floribus planiusculis.* Lin. Sp. 1, p. 200. *Ribes vulgare, acidum, rubrum.* B. H. p. 97.

Ribes inerme, racemis pilosis, floribus oblongis. Lin. Sp. 3, p. 201. *Ribes nigrum vulgò dictum, folio olente.* J. B.

(3) *Vaccinium racemis terminalibus, nutantibus, foliis obovatis, revolutis, integerrimis subtus punctatis.* Lin. Sp. 10, p. 351. *Vitis idæa, semper virens, fructu rubro.* J. B.

(4) *Vaccinium foliis integerrimis, revolutis, ovatis, caulibus repentibus, filiformibus, nudis.* Lin. Sp. 11, p. 351. *Oxicoccus, seu vaccinia palustris.* Tournef. Instit.

(5) *Rubus foliis ternatis, nudis, flagellis reptantibus.* Lin Sp. 8, p. 494. *Chamærubus saxatilis.* B. P. 479.

Rubus foliis ternatis, caule inermi, unifloro. Lin Sp. 9, p. 494.

Rubus foliis simplicibus lobatis, caule unifloro. Lin. Sp. 10, p. 494. *Chamæmorus.* Raj. Clas.

glacés dans toutes les ſaiſons, excepté durant le temps de leur maturité. Tant qu'ils ſont gelés, ils paroiſſent auſſi frais que ſur la plante, mais s'ils reſtent quelque temps dans une chambre chaude, ils dégelent, ſe rident, & perdent leur forme; il faut donc les manger glacés, pour n'en perdre ni le goût ni la figure agréable. Tous ces alimens froids demandent du brandevin, diſent les habitans du pays; autrement, ils donneroient la colique, & l'on en boit ſur ce prétexte plus qu'il ne faudroit.

Le genre de vie des Iakoutes eſt peu différent de celui des autres Sibériens idolâtres. Le pain ne leur eſt point néceſſaire. Ils mangent les racines de l'argentine (1), de la pimprenelle (2), de la petite biſtorte (3), de l'ondchoula ou kièlaſſa, qui paroît être le butome, ou jonc fleuri, de pluſieurs eſ-

(1) *Potentilla foliis pinnatis, ſerratis, caule repente.* Lin. S. 2, p. 495. *Anſerina offic.*

(2) *Sanguiſorba ſpicis ovatis.* Lin. Sp. 1, p. 116. *Pimpinella ſylveſtris, ſive ſanguiſorba major.* Dod. Pempt. 105.

(3) *Polygonum caule ſimpliciſſimo, monoſtachio, foliis lanceolatis.* Lin Sp. 3, p. 360. *Biſtorta alpina minor.* B. P. 192.

peces de lis (1), d'un hédysarum, ou sainfoin (2) à fleurs pourpres, & d'un autre à fleurs jaunes pâles, qui ne croît point aux environs de Iakoutsk, mais qu'on trouve en grande quantité sur la riviere d'Iana qui se jette dans la mer glaciale, & que les Iakoutes de cette contrée apportent à ceux-ci. Ils mangent crues les racines d'argentine, & de pimprenelle : ils les font toutes sécher, excepté celles d'argentine, les reduisent en poudre, & les mêlent à la crême & à la bouillie. Ils trouvent quelquefois dans les trous de souris beaucoup de racines de pimprenelle & petite bistorte, parce que ces animaux ne les aiment pas moins qu'eux. Toutes les especes d'oignon & d'ail qui croissent dans leurs campagnes, sont pour eux des mets agréables, sur-tout les feuilles de

(1) *Lilium foliis sparsis, corollis campanulatis, erectis intus scabris.* Lin. Sp. 2, p. 302. *Lilium purpureo-croceum majus.* B. P. 76.
Lilium foliis verticillatis, floribus reflexis, corollis revolutis. Lin Sp. 5, p. 303. *Lilium floribus reflexis, latifolium.* B. P. 77.

(2) *Hedysarum foliis pinnatis, leguminibus articulatis, glabris pendulis, caule erecto.* Linn. Sp. 27, p. 750. *Hedysarum saxatile, siliqua lævi, floribus purpureis.* Amm. Ruth. 116, n. 152, 153.

l'ail à feuilles larges. (1) Ils raclent aussi l'aubier des jeunes pins, le font sécher, le mettent en poudre, & le mêlent à leurs alimens. Ils mangent la chair de cheval & de vache, mais ce n'est ordinairement que lorsque ces animaux meurent de maladie ou par accident. Le lait fait partie de leur nourriture. Les moutons sont rares chez eux, parce que leurs chiens sont méchans & les dévorent : de plus un air aussi froid ne convient point à cet animal. Ils n'élevent point de cochons, parce qu'ils n'en aiment pas la chair ; car aucune superstition ou idée religieuse ne les engage à s'en abstenir. Quant aux animaux sauvages, tous ceux qu'ils prennent leur conviennent, mais ceux qui flattent le plus leur goût, sont les souris & les petites marmottes ; pour les prendre, ils dressent des trapes, qu'ils vont visiter tous les jours. Après avoir écorché une souris, ils la mettent dans une petite broche de bois, & la tiennent devant le

(1) *Allium caule planifolio, umbellifero, umbella globosa, staminibus lanceolatis, corolla longioribus.* Lin. Sp. 4, p. 295. *Allium radice oblonga, reticulo obducta.* Hall. all. 17.

feu. Dès qu'un endroit eſt un peu bruni, ils le coupent, le mangent, préſentent le reſte au feu, & continuent de même juſqu'à ce que la ſouris ſoit mangée, ce qui eſt fait en peu de temps, car ils n'aiment pas la viande très cuite. Ils vont quelquefois à la chaſſe, & tuent toutes ſortes d'animaux. Cependant il faut les compter parmi les nations un peu pareſſeuſes; on le voit aiſément à la chaſſe des zibelines: ils ne vont pas les chercher à des diſtances auſſi grandes que les Ruſſes & les Tongouſes, c'eſt pourquoi ce qu'ils prennent eſt rarement beau; elles ſont d'autant plus médiocres, & en plus petite quantité, que l'on approche davantage des habitations. Ils mangent les zibelines, les renards, les hermines, les écureuils, les lievres, les chevreuils, les élans, les renes, les ours, les goulus. Ils préferent les plus gros oiſeaux; au printemps & en automne, où les oies & les canards paſſent dans ces contrées en grand nombre, ils en font une proviſion qu'ils conſomment peu à peu. S'ils prennent en même temps un héron, une grue, une cigogne, un cigne, ils le mettent au magaſin : on m'a dit qu'ils ne mépriſoient pas les gros oi-

ſeaux de proie, tels que les aigles & les milans.

Les Iakoutes ne changent pas de demeure auſſi fréquemment que les autres idolâtres. Leurs huttes d'hiver ſont ordinairement faites de ſolives couvertes par en-haut d'argille & de terre, & dont les entre-deux ſont remplis de mouſſe : celles d'été ſont pareilles aux huttes tongouſes. Ils ont toujours ſur le feu un chaudron rempli de viandes, car de même que les autres peuples de Sibérie, ils n'ont point de repas fixés à certaines heures; ils mangent quand ils ont faim, & autant qu'ils veulent. Ce ſont preſque toujours eux qui forgent leurs chaudrons, & le fer dont ils ſont faits : pour épargner la matiere, ils font les bords du chaudron avec des écorces de bouleau, ſi parfaitement unis au fer que l'eau ne coule point par les jointures. Ces chaudrons & les autres uſtenſiles qu'ils travaillent en fer, ſont aſſés bien faits : ils ſavent très bien ferrer les coffres, & les Iakoutes de Viloui ſont renommés pour cet ouvrage, parce qu'ils font les coffres même.

Ils ont un grand nombre d'idoles, mais elles ſont moins nues & d'une

étoffe moins grossiere que celles des Tongouses. Ils méprisent beaucoup les idoles de bois, parce que dès qu'on les touche, elles témoignent de la dureté : les leurs sont des poupées faites de morceaux d'étoffe; on leur met pour imiter les yeux, des coraux rouges, ou de petits morceaux de plomb, & elles reçoivent tous les honneurs que l'on rend ordinairement aux dieux de Sibérie. La fumée de la graisse est pour elles une offrande agréable; on leur couvre aussi les levres de graisse & de sang; elles le boivent, s'en imbibent & ont une odeur beaucoup plus forte que les idoles de bois.

Les Iakoutes brûloient autrefois les morts, ou les mettoient sur un arbre, ou bien les laissoient dans la hutte où ils avoient expiré. Il étoit alors d'usage que lorsqu'un des grands du peuple mouroit, un de ses domestiques qu'il aimoit le plus, se brûloit avec joie sur un bûcher particulier, pour aller servir son maître dans une autre vie. Depuis que ce peuple est soumis au gouvernement russe, ces coutumes barbares ne subsistent plus : les Iakoutes enterrent leurs morts, mais ils croient que tout lieu est bon pour cette céré-

monie : chacun fait choix de l'endroit où il veut être enterré, & le montre à sa famille : c'est ordinairement sous l'arbre qui lui paroît le plus beau. Strahlemberg a dit que les Iakoutes qui mouroient dans la ville de Iakoutsk, étoient jettés dans les rues, & souvent dévorés par les chiens : c'est une fable contraire à tous les usages de ce peuple ; ils savent distinguer les hommes d'avec les bêtes, & d'ailleurs le peuple russe souffriroit-il de telles horreurs ?

J'ajouterai encore ici une coutume iakoute. Lorsqu'une femme accouche, le premier qui vient à elle dans la hutte nomme son enfant : le pere prend l'arriere-faix, le fait cuire, invite sa famille & ses amis, & s'en régale avec eux.

La ville de Iakoutsk est décriée pour le froid que l'on y éprouve, cependant nous y eûmes un beau printemps. Vers le milieu d'avril la campagne étoit remplie de coquelourdes à fleur blanche (1) ;

---

(1) *Anemone pedunculo involucrato, foliis digitatis, multifidis.* Lin. Sp. 3, p. 538. *Pulsatilla anemones folio.* B. P. 94.

l'air étoit fort doux. Le 11 mai (1737) la riviere dégela, & le 14 du même mois on n'y voyoit plus de glace.

CHAPITRE LIII.

Mine de fer. Rocher sorcier.

IL y a peu loin de Iakoutsk une mine de fer, & une fonderie qui consiste en trois huttes : on forge dans l'une & on fond dans les deux autres. Chacune de celles-ci a douze ou quinze petits fourneaux, où l'on met la mine pilée & stratifiée avec les charbons, & l'on retire des gueuses de quarante à quatre-vingts livres : chaque fourneau peut être chargé trois fois par jour. On met les gueuses en barre à un grand martinet, mis en mouvement par des eaux qui font aller aussi deux soufflets, quand elles sont hautes. C'est cette fonderie que l'on établit à l'occasion du voyage de Kamtchatka, pour faire les petits ouvrages de fer dont on pourroit avoir besoin pour les bâtimens ; elle est bien située, entourée de bois, & tellement perfectionnée que l'on y a forgé des ancres.

Nous allâmes voir un lit de charbon de terre qui eſt au-deſſous de la ville ſur la rive gauche de la Léna, vis-à-vis l'île Béréſovoï : il eſt entre des couches de ſable, environ à deux toiſes au-deſſus du niveau de l'eau, horizontal, épais d'onze pieds, & s'étend fort loin. On en trouve un peu au-deſſus qui eſt de même eſpece & à même hauteur, ainſi je ne doute point que ce ne ſoit la même couche. Tant que ce charbon eſt dans la terre, il eſt humide & ferme, mais à l'air il tombe en pouſſiere, & donne peu de chaleur : il faut donc le regarder comme une terre bitumineuſe.

On voit un peu au-deſſus un fameux rocher nommé ſergouïev ; les Iakoutes le réverent comme une divinité, & lui attribuent le pouvoir d'envoyer des vents impétueux qui leur nuiſent à la chaſſe. On m'a dit que les Bouretes avoient de même auprès d'Irkoutsk un rocher chamane ou ſorcier dont aucun d'eux n'oſoit approcher, mais que lorſqu'un accuſé s'y rend, & en revient ſain & ſauf, on eſt certain de ſon innocence : il paroît qu'ils le regardent comme un dieu qui punit les malfaiteurs. Les Iakoutes ſont

des offrandes à ſergouïev, pour obtenir ſa bienveillance. J'allai me promener ſur ce rocher, & je trouvai un peu au-deſſus du lit de charbon, dans une petite vallée, un crin tendu entre deux buiſſons, auquel étoient ſuſpendus pluſieurs petits rubans ou treſſes de crin blanc; c'étoit une offrande.

Nous fîmes venir une ſorciere iakoute qui n'étant encore qu'à la fleur de ſon âge, effaçoit cependant les ſorciers les plus fameux : elle nous dit ſans héſiter qu'elle étoit ſorciere, & avoit porté ſi loin ſon art, que par le moyen du diable elle s'enfonçoit un couteau dans le corps ſans ſe faire aucun mal. Sa jeuneſſe, ſa vigueur, ſa vivacité, la rendoient ſupérieure dans les ſauts & les cris d'ours, de lion, de chien & de chat; elle appella tous les eſprits de l'air & de la terre, les vit, leur parla, nous aſſura qu'elle en avoit les réponſes les plus certaines. Enfin elle demanda un couteau, & sembla ſe l'enfoncer dans le corps avec violence : je voulus alors y toucher, mais auſſi-tôt elle dit que le diable ne vouloit pas cette fois lui obéir, & nous pria de différer juſqu'au lendemain. En effet elle vint nous trouver, ſe perça

en notre préſence, retira le couteau ſanglant, ſe coupa un petit morceau de la membrane adipeuſe, le fit rôtir & le mangea. Les Iakoutes qui étoient préſens, témoignerent leur étonnement par une exclamation qui leur eſt particuliere, & des geſtes pleins de componction; ils paroiſſoient touchés juſqu'au fond du cœur : mais elle agit enſuite, comme s'il ne lui fut arrivé rien d'extraordinaire, ce qui augmenta encore l'admiration des Iakoutes. Elle ſe retira, ſe mit une emplâtre de réſine de meleſe, & la contint avec de l'écorce de bouleau, & de vieux linges. Enſuite elle avoua par un écrit ſigné d'elle & du principal interprete de la ville, que juſqu'alors elle ne s'étoit point enfoncé le couteau dans le corps, qu'elle n'avoit eu d'abord que l'intention de nous tromper comme elle trompoit les Iakoutes, en retirant le ventre & faiſant paſſer le couteau entre les habits & le corps, mais que nous l'avions obſervée trop attentivement; qu'ayant appris de ſes pere & mere que lorſqu'on s'enfonçoit un peu le couteau dans le ventre, on n'en mouroit pas, pourvu que l'on mangeât un petit morceau de ſa propre graiſſe, & que

l'on bandât bien la blessure, elle s'y étoit déterminée pour ne pas être regardée par nous comme une fourbe. Nous lui persuadâmes de nous dire la vérité sur ses autres sorcelleries, & elle avoua qu'elle avoit trompé jusqu'alors ses compatriotes, pour donner à son métier plus de considération. Elle se pansa deux fois seulement, & sa blessure fut guérie le sixiéme jour.

J'ai dit que notre jeune sorciere avoit donné son aveu par écrit; ce n'est pas que les Iakoutes aient une écriture qui leur soit propre, ni qu'ils en emploient une étrangere : chacun d'eux choisit un signe dont il fait usage toutes les fois qu'il veut donner son témoignage par écrit, & l'interprete certifie que ce signe est celui du Iakoute présent, & que ses paroles ont été fidélement traduites.



CHAPITRE LIV.

Arbres ſacrés. Offrande de lait. Iakouſtk. Terrein brûlant.

NOUS allâmes à la hutte d'un prince ou bailli iakoute, où ſe devoit faire l'offrande ſolemnelle du lait de cavalle, & nous vîmes ſur la route deux arbres remarquables ; l'un étoit un beau ſapin dont toutes les baſſes branches étoient garnies de toutes ſortes de haillons, & de petites treſſes de crin : il y avoit auſſi ſous l'arbre beaucoup de branchages. C'étoit un ſapin ſacré, duquel un chaman avoit peut-être fait choix, & dès qu'un arbre eſt ſacré, tout Iakoute qui paſſe devant lui, croiroit commettre un péché & s'attirer la colere des dieux, s'il ne lui faiſoit pas un préſent ; ainſi les baſſes branches ſont bientôt garnies, & l'on met enſuite les préſens à terre, mais on n'offre jamais rien qui puiſſe être utile : car ceux qui n'ont point la foi iakoute, prendroient volontiers aux dieux de ce peuple ce dont ils pourroient faire un meilleur uſage. Il y avoit auprès du ſa-

pin deux bouleaux, dont l'un avoit toutes les branches du milieu coupées ; dans l'autre c'étoient celles du haut : chacun de ces arbres étoit un monument de l'amitié de deux Iakoutes. Lorſqu'un homme de cette nation a quitté ſon ami pour quelque temps, & part pour un long voyage, ils ſe rendent l'un & l'autre dans un bois ; celui qui reſte monte ſur un arbre, en coupe les branches tout autour, ſoit au milieu, ſoit au ſommet, & c'eſt un monument de ſon amitié pour le voyageur : durant toute ſa vie, il ſe fait gloire d'avoir coupé l'arbre en mémoire de ſon ami.

Avant le lever du ſoleil, il ſe raſſembla beaucoup de Iakoutes pour la cérémonie du lait, & nous fûmes bientôt invités à nous rendre à la hutte du prince. Nous le trouvâmes aſſis ſur le lit royal, qui étoit fait d'une peau d'ours & de deux peaux de renne : ce lit ordinairement eſt vis-à-vis de la porte, & dans les huttes d'été l'entrée eſt vers le nord, afin que le ſoleil n'incommode pas. Un vieillard étoit aſſis à la gauche du prince, & de chaque côté du lit il y avoit deux hommes aſſis ; le chaman étoit aſſis au milieu de la hut-

te avec un aſſiſtant : celui-ci n'eſt pas ſorcier ; il n'eſt employé que dans cette cérémonie : cependant les Iakoutes ont pour lui quelque reſpect, mais qui n'égale pas celui qu'ils ont pour les vrais chamans : les Ruſſes le nomment chaman d'été. Il y avoit devant le ſorcier deux hommes debout, tournés vers l'entrée ; chacun d'eux tenoit un grand verre plein de lait de cavalle aigri ; on en donna auſſi au chaman, à ſon aſſiſtant, au prince & à ceux qui étoient près de ſa perſonne : enfin il y avoit à chaque côté de la hutte deux hommes aſſis, qui n'étant pas auſſi conſidérables que les autres, n'eurent du lait qu'en des vaſes d'écorce de bouleau.

Ces préparatifs étant faits, le chaman commença ; il donna ſon verre à un Iakoute qui alla ſe placer vers l'entrée devant les deux hommes qui précédoient le chaman, & parla quelque temps aſſis ; les uns diſoient qu'il avoit prié, les autres, qu'il avoit prévenu l'aſſemblée de ce qu'on alloit faire, & l'avoit excitée à la dévotion. A la fin du diſcours tous les Iakoutes préſens jetterent par trois fois une eſpece de cri de joie, & burent du lait deux fois.

Alors le chaman préſenta une cuil-

lier de bois à son assistant assis auprès de lui, & prit une queue de cheval; les deux assistans & ceux qui étoient devant eux, allerent vers la porte, tous les autres resterent assis. Le sorcier fit une priere aux dieux révérés par les Iakoutes, aux diables iakoutes, aux sorciers morts, aux lieux remarquables du voisinage, aux rivieres, aux lacs, aux bois, aux forêts, aux rochers, à la terre, au feu : il invoqua vingt-deux êtres, les nomma tous, & en l'honneur de chacun d'eux, éleva & remua la queue de cheval. L'assistant répéta leurs noms, & en nommant chacun d'eux, jetta en l'air trois cuillerées de lait, qu'il prit dans les verres portés par les deux sous-assistans : l'offrande fut terminée par un cri de joie que jetterent tous les Iakoutes en remuant les mains devant le visage. Cependant on avoit placé devant la porte un vase d'écorce de bouleau, large & bas, rempli de lait : lorsque l'assistant eut achevé les libations, il jetta sa cuillier dans le vase : si la partie concave reste en dessus, l'offrande est agréable aux dieux; mais lorsque c'est la convexe, les Iakoutes sont contristés; cependant leur douleur n'est jamais si

ſorte qu'ils ne puiſſent boire tout le lait, & le chaman ſait les conſoler en diſant que le ſacrifice d'un cheval, d'un poulain, d'un veau diſſipera le peu de colere qui reſte encore à leurs dieux. Quand le ſacrifice eſt fait, il voit à des ſignes certains, ou les dieux même lui ont déclaré qu'ils oublioient les péchés de leur peuple, & toutes les paroles du ſorcier ſont des vérités inconteſtables. Cette fois le creux de la cuillier reſta en deſſus, & la cérémonie fut terminée à la ſatisfaction des Iakoutes.

Le lait qui reſte dans les verres, & celui dans lequel la cuillier a été, eſt regardé comme ſaint. Il ne faut pas qu'il ſoit porté dehors, & tous ceux qui veulent en mériter les ſalutaires effets, doivent le boire dans la hutte. On en remplit les deux verres; le ſorcier les prend de la main de deux hommes qui les ont tenus juſqu'alors, & les lui préſente à genoux; il prononce quelques mots que l'on dit être une priere, en même temps tous les Iakoutes font leurs vœux: enſuite les deux hommes, toujours à genoux, reprennent leurs verres, & les préſentent à l'aſſemblée. Lorſque tout le lait eſt bu,

le chaman prononce encore quelques mots, qui ſont, à ce qu'on dit, un acte de remerciment, à la fin duquel il s'incline; cependant les Iakoutes ſont à genoux, le viſage tourné vers le nord-eſt, s'inclinent comme le chaman, & finiſſent la priere en jettant trois fois leur cri de joie.

Enfin toute l'aſſemblée ſort de la hutte, & s'aſſied en cercle ſous quelques bouleaux, entre leſquels il y a des vaſes de cuir remplis de lait : un jeune homme vêtu de beaux habits de fête s'agenouille devant le chamane, lui préſente le premier verre, & le ſecond à l'aſſiſtant : ces deux-ci ſont aſſis au même rang que les autres, mais comme ce ſont les perſonnages les plus conſidérables, ils ſont tournés vers le nord-eſt vis-à-vis un bouleau planté au milieu du cercle. Le jeune homme préſente enſuite du lait en des taſſes d'écorce de bouleau, commençant par les plus anciens ou ſeigneurs, & ne mettant qu'un genou en terre. Durant cette diſtribution, le ſorcier & ſon aſſiſtant ne ceſſent pas de prononcer des paroles ſur le lait contenu dans des vaſes de cuir, ou le béniſſent comme diſent les Iakoutes.

Lorſque les ſeigneurs ont bu, le prince approche du chaman, & reçoit de lui à genoux un verre de lait accompagné des vœux les plus étendus pour ſa proſpérité. Tous les autres Iakoutes s'agenouillent devant le ſorcier ou les ſeigneurs, & reçoivent quelques verres de lait avec des ſouhaits. Environ cent Iakoutes qui ne pouvoient pas être aſſis au grand cercle, en firent pluſieurs petits à l'entour, & reçurent leurs portions avec les mêmes cérémonies. Au milieu de cette joie, on n'oublia pas le beau ſexe : les femmes & les filles formerent un cercle auprès de la hutte royale, & la premiere femme du prince leur préſenta du lait, mais il n'étoit ni conſacré ni béni, comme ſi le beau ſexe n'en étoit pas digne. Tandis qu'on buvoit ainſi, les hommes s'amuſoient; on en voyoit lutter, ſauter, courir à un but : ces exercices étant violens, quelques-uns ôtoient juſqu'à leurs culottes : les femmes & les filles danſoient.

La fête finit lorſqu'on manqua de lait, & preſque tous les Iakoutes étoient paſſablement ivres : on dit qu'elle duroit autrefois trois, quatre & même cinq jours, parce qu'ils avoient plus

de chevaux, & par conséquent plus de lait. Strahlenberg raconte qu'ils se mettent nuds, afin de s'en remplir davantage le ventre, mais le récit est sans fondement, puisqu'ils n'offrent à cette fète ni bœufs ni chevaux.

Nous vîmes, quelques jours après, le sacrifice d'un veau; le chamane qui le fit n'étoit pas des meilleurs : la plûpart disoient qu'il offroit cet animal à ses dieux, mais il prétendoit qu'il l'offroit au diable. Il fit tenir la victime par quatre Iakoutes, lui fit une incision à la poitrine, rompit la grosse artere, recueillit un peu de sang, & en traça sur un tronc de pin trois visages informes, tels que les enfans en font sur les murs, un ovale alongé, deux ronds pour les yeux, un trait en long pour le nés, & un en travers pour la bouche. Ils écorcherent le veau, mirent la peau sur un échafaud soutenu par quatre piliers hauts de six pieds. Ensuite les uns couperent la viande & briserent les os, les autres presserent l'estomac & les intestins; ils en mirent une partie dans un chaudron qui étoit sur le feu. Quand la viande fut cuite â moitié, le sorcier alla vers ces trois figures, s'inclina devant elles & mar-

mota quelques mots. On tira la viande du chaudron, & on en remit de nouvelle : tout fut mangé dans une heure par dix Iakoutes. Le repas étant fini, le chaman termina le ſacrifice en faiſant quelques révérences devant ſes figures.

Quelques jours auparavant, j'avois trouvé aux environs de la ville un Iakoute qui tenoit une petite baguette, & l'agitoit çà & là : la chaleur étoit conſidérable, (1) il étoit encore loin de ſa hutte, & vouloit ſe procurer un vent frais. Pour cet effet, on prend une pierre qu'on a trouvée par haſard dans un animal, on l'entoure avec des crins, & on l'attache à une baguette qu'on agite en l'air, & qu'on tourne autour de ſoi en diſant, « Je renie pere & mere, » & deſire voir ta force. » Alors on met la baguette en travers ſur une branche d'arbre, & il s'éleve un vent frais qui rend la chaleur plus ſupportable.

Iakoutsk eſt dans une plaine ſur la rive gauche de la Léna, qui ſe jette dans la mer glaciale à deux cents milles

---

(1) *Juin* 1737.

d'Allemagne de cette ville. Elle a cinq ou six cents maisons bâties en bois, qui sont peu apparentes & peu commodes. On y voit quelques bâtimens publics, un fort, des églises, un magasin à poudre, une chancellerie.

La Léna près de Iakoutsk a environ trois lieues de largeur; on y prend en abondance d'excellent poisson, & presque toutes les especes ordinaires en Sibérie. Witsen a dit (1) que le biélaïa ribitsa du Volga est le même poisson que le nelma des Iakoutes, & il y a plusieurs Russes qui sont dans cette opinion, mais on les distingue ici; le bélaïa ribitsa a la tête plus longue, plus pointue, le corps plus long & beaucoup plus blanc que le nelma; ce poisson n'est pas commun, & a beaucoup de saveur. On trouve dans la Léna toute la famille des esturgeons: ceux qu'on nomme sterledes & kosteris sont difficiles à distinguer, soit entr'eux, soit de l'esturgeon proprement dit. Aucun Sibérien n'a pu m'indiquer dans ces poissons des marques spécifiques bien dis-

---

(1) *S. Ost. und. nord tatarcy. 2. Ausgab. S.* 787.

tinctes : on dit que l'esturgeon est le plus uni, le plus doux au toucher; qu'il a aussi la tête moins pointue, & que les sterledes sont plus unis & plus savoureux que les kosteris. J'ai trouvé qu'en effet ces différences étoient vraies, mais elles ne suffisent pas pour faire de ces poissons différentes especes : de plus j'ai remarqué que l'esturgeon & le kosteri ont le corps plus anguleux, & que le sterlede l'a moins charnu. Quelques-uns préferent un jeune esturgeon au sterlede, mais le kosteri passe généralement pour le moins bon. Les perches que les Iakoutes nomment tasbas, c'est-à-dire, têtes de pierre, sont dans cette riviere en assés grand nombre, & on en trouve beaucoup qui ont jusqu'à deux pieds de longueur. Les Iakoutes donnent souvent différens noms au même poisson selon ses différens âges; ils nomment un grosse anguille siélussar, une moyenne, sengan, une très-petite, baldighnaï; unee grosse truite, mindimen, une moyenne, bilbalik, une petite, biléïak.

Ce n'est pas seulement la Léna qui fournit Iakoutsk de poisson : il y a aux environs de cette ville plusieurs petits lacs qui en sont remplis. On y pêche

pêche ſur-tout en hiver avec des filets de crin à grandes mailles, qui ont depuis deux pieds juſqu'à deux toiſes & plus de largeur, & ſont longs de dix à quarante toiſes. Dans preſque toute la Sibérie on fait uſage de cordes de crin, lorſqu'on a beſoin qu'elles ſoient fortes. On attache le filet à une de ces cordes, & la corde à une perche; on fait dans la glace, tout autour du lac, des ouvertures qui ne ſont éloignées l'une de l'autre, que de la longueur de la perche; on la paſſe par-deſſous la glace d'une ouverture à l'autre, & l'on tend ainſi le filet, de ſorte qu'il entoure le lac : les extrémités en ſont attachées à deux bâtons gelés dans la glace. Enſuite les pêcheurs vont ſur la glace au milieu du lac, & y font beaucoup de bruit, afin de chaſſer les poiſſons vers le filet qui les environne. J'ai vu prendre de cette maniere dans une ſeule pêche pluſieurs cuves de petits poiſſons, & le coup de filet ne fut pas des plus heureux.

J'ai déja parlé des oiſeaux d'eau qui viennent au printemps ſur la Léna, & ſe retirent en automne : ce paſſage eſt avantageux aux Iakoutſains; ils en font proviſion & les gardent dans leurs cel-

liers où ils ne se corrompent pas même en été. La plûpart des habitans de Iakoutsk sont dvoriœnins, diéti-boïares, ou cosaques. Ils ont des appointemens, & par le moyen des présens qu'ils reçoivent des Iakoutes, ils savent se concilier la bienveillance & la protection des voivodes & des autres officiers de la chancellerie : ils ont de plus des troupeaux de bœufs & de chevaux qui font la principale partie de leur subsistance. Les artisans de cette ville y gagnent assés pour s'y soutenir. Enfin il y a des hommes qui n'ayant ni métier ni emploi, forment des compagnies en automne pour aller à la chasse des zibelines, & gagnent souvent en une seule fois, de quoi vivre deux années. Ils étoient tous autrefois plus à leur aise, & vivoient dans une plus grande liberté, parce qu'ils n'étoient ni gênés dans leur commerce, ni chargés d'autant de corvées qu'ils le sont aujourd'hui, ni forcés de payer souvent & cherement l'exemption du moindre travail que le voivode exigeoit d'eux. Ils se plaignent aujourd'hui d'être accablés de corvées, obligés de faire des présens à d'autres qu'à leur voivode, sujets à perdre beaucoup de

bestiaux à cause des neiges abondantes qui tombent souvent en hiver. Malgré ces fâcheuses circonstances leur état n'est pas malheureux. Presque tous les hivers sont très froids, mais la ville est entourée de bois de sapins & de meleses, qui s'étendent à cent milles d'Allemagne jusques vers Sitkat. Dans ce dernier endroit il n'y a que des meleses, & de-là jusqu'à la mer glaciale qui n'en est éloignée qu'environ de cinquante milles, on ne voit que buissons & qu'osiers fort bas.

Le climat de Iakoutsk ne convient nullement au bled : on a cependant vu l'orge y croître & mûrir, mais comme elle y a mal réussi plusieurs fois, il y a long temps que la culture en est abandonnée. Quant aux autres especes de bled, on n'y en a jamais vu venir à maturité : ce canton est non-seulement trop septentrional, mais encore trop oriental. La terre y est noire, grasse, & produit des bouleaux ; telles sont en Sibérie les marques du meilleur terroir, mais quelles qu'en soient les qualités, il ne peut produire sans une chaleur suffisante, & quelquefois vers la fin de juin, il est gelé à trois pieds, & plus de profondeur.

Strahlemberg prétend que la cauſe de ce froid preſque perpétuel eſt le voiſinage de la nouvelle Zemble, & de ſes montagnes de glace, mais, outre qu'il y a des glaces non-ſeulement à la nouvelle Zemble, mais ſur toutes les côtes ſeptentrionales de Sibérie, le ſeigle & même le froment viennent très bien en pluſieurs cantons plus voiſins que Iakoutsk de la nouvelle Zemble.

Quoiqu'aux environs de cette ville il y ait des montagnes, on y trouve peu ou point de ſources, peut-être parce que la terre eſt gelée. En 1685 on voulut creuſer un puits, & l'on trouva la terre gelée au mois de juillet juſqu'à treize toiſes de profondeur : plus on approche du nord, & plus ce défaut de ſources augmente.

J'étois curieux de voir le volcan que Strahlemberg a placé près de Iakoutsk, à la ſource de la Vilgoui, & qu'il a mis dans ſa carte ſur la hauteur de Chigan qu'il appelle Skyganga, entre la Léna & l'Oleneck qu'il nomme Olenets. Je demandai le chemin de la Vilgoui, qui devoit être peu éloignée : on me dit qu'il y avoit en effet une riviere nommée viloui qui ſe jette dans la Léna, à plus de cent lieues au-deſ-

ſous de la ville. Elle eſt fort connue des Iakoutes : pluſieurs l'ont ſuivie depuis la ſource juſqu'à l'embouchure, & ceux que nous avions envoyés à quelques fontaines ſalées dont j'ai parlé, l'avoient remontée preſque toute entiere : aucun n'avoit connoiſſance du volcan de Strahlemberg. J'interrogeai des Iakoutes qui avoient habité quelque temps ſur la hauteur de Chigan, & connoiſſoient les bords de l'Oleneck : je n'en tirai pas plus de lumieres. Environ deux ans après, je trouvai à Iéniſeisk & Mangaſéa des gens qui avoient demeuré ſur la Katanga, & en connoiſſoient tous les environs. A plus de vingt-cinq lieues au-deſſous de la Simovie kreſtovskoïe, deux lieues au-deſſus de Nova-réka, qui tombe dans la Katanga, environ un quart de lieue au-deſſous de la Simovie ponomareve, la rive orientale de cette riviere eſt élevée de quinze toiſes au-deſſus du niveau de l'eau ſur une étendue de plus de deux lieues. Le lit inférieur paroît n'être que de ſable; le ſuivant qui eſt de charbon de terre a dans quelques endroits trois ou quatre toiſes d'épaiſſeur : au-deſſus eſt une couche de ſable, recouverte par un lit de terre. On voit quel-

que fumée ſortir ça & là du haut de cette rive, & lorſqu'on eſt plus près on apperçoit auſſi du feu, tel que celui qui ſort d'un charbon. On peut s'en approcher ſans péril : quoique ce bord élevé ſoit couvert de neige pendant l'hiver, on diſtingue facilement celle qui eſt au-deſſus des endroits qui brûlent; elle n'y a jamais plus d'une ligne d'épaiſſeur & reſſemble à du verglas. On trouvoit autrefois au bord de ces endroits un beau ſel ammoniac blanc, & une matiere rougeâtre, de laquelle on tiroit le même ſel : les orfevres & les potiers d'étain d'Iéniſeisk & de Mangaſéa le préferoient au ſel ammoniac étranger. Les endroits qui le produiſoient, ſont brulés en entier, & quoiqu'il y en ait qui brûlent encore, à meſure qu'ils ſe conſument, ils tombent & s'affaiſſent avec la terre qui les couvre : cet effet n'ayant pas eu lieu autrefois, il eſt vraiſemblable que la matiere embraſée s'étendoit juſqu'à la ſurface, & n'étoit recouverte par aucune terre. Voilà peut-être le volcan de Strahlemberg, qu'il faut placer au nombre de ceux de l'Abachava, dont j'ai parlé ci-deſſus. On n'a jamais ſenti ſur la Katanga aucun tremblement de terre :

jamais on n'y a vu ni éruption ni vomissement de flammes & de pierres calcinées ; ainsi ces feux souterreins ne sont que des charbons de terre embrasés : les lits de cette matiere sont très communs dans ces contrées septentrionales. Depuis l'Iénisei jusqu'à la Léna, le rivage de la mer en est pour ainsi dire composé, & les couches sont assés épaisses pour être baignées par les flots.

CHAPITRE LV.

Route de Iakoutsk à Okotsk. Aurore boréale.

ON peut aller par terre & par eau de Iakoutsk à Okotsk. Lorsqu'on y va par terre, on suit le ruisseau de Tatta environ pendant quarante & trois lieues. On se rend par les rivieres d'Anga, d'Aldan, & de Biéla réka à la riviere de Biéla que l'on suit jusqu'à celle de Ioudoma. On remonte celle-ci presque jusqu'à sa source, où l'on trouve quelques maisons & des magasins de bleds, dont on approvisionne Okosk ; on nomme cet endroit Ioudomskoï

Kreſt. On peut encore choiſir ici d'aller par eau ou par terre. La ſource du ruiſſeau de Bloudnaïa n'eſt pas à plus de dix lieues de celle de la Ioudoma, & le Bloudnaïa ſe jette dans l'Ourak (nommé Ourom dans l'atlas ruſſe je ne ſais pourquoi) qui tombe dans la mer un peu à l'orient d'Okotsk. On s'embarque ſur la Bloudnaïa, ou bien on ſe rend de Ioudomskoï Kreſt à l'endroit où l'Ourak commence d'être navigable ; mais cette riviere a tant de rochers, & les eaux qui s'y briſent, ſont dans une telle agitation, qu'il s'y perd ſouvent des bateaux ; ainſi quand on veut voyager en ſureté, on prend le chemin de terre. Comme il traverſe de hautes montagnes, il eſt impraticable pour les voitures, & l'on eſt obligé de mettre ſes bagages ſur des chevaux ou des renes qui ne portent pas plus de deux cents. Les chevaux ſont amenés à vuide de la Koutsk : on les nourrit facilement avec l'herbe graſſe & abondante que l'on trouve ſur la route ; mais les renes ſont fournies par les Tongouſes des environs d'Okotsk. Il ne croît dans ce canton rien qui puiſſe nourrir des chevaux, ſi ce n'eſt de petits oſiers dont ils peuvent manger les jeunes pouſſes, & cette eſpece de fourage ne

peut ni ſuffire à un grand nombre, ni leur donner de la force ou de l'embonpoint. Il y a des pâturages au deſſus & environ à ſix lieues de cette ville, ſur la riviere d'Okota, mais on n'y pourroit entretenir qu'une trentaine de chevaux.

Les bleds qu'on tranſporte à Okotsk par les rivieres y arrivent ſouvent plus tard qu'on ne l'avoit cru : il faut tirer les bateaux ſur la Bréla & la Ioudoma ; les rives ſont eſcarpées ; dès qu'il a plu, la terre eſt gliſſante, les eaux groſſe & rapides ; alors, pour tirer les bateaux contre le courant, il faut une fois plus de travail, de force, de travailleurs & de temps. Le tranſport de ces grains par terre a auſſi des inconvéniens : le chemin eſt ſi difficile qu'on emploie douze ou quinze jours pour faire les quatre-vingts lieues qui ſont entre Ioudomskoï Kreſt, & Okosk. Lorſqu'on eſt arrivé dans cette ville, on eſt obligé de laiſſer aux chevaux quelques jours de repos, & comme il faut les ramener à Iakoutsk qui eſt fort éloigné, ſouvent l'hiver les ſurprend en route, & les fait périr, de ſorte que de cent chevaux, à peine en revient-il un. On dit auſſi que les Iakoutes

qui aiment beaucoup la chair de ces animaux, leur ſuppoſent des maladies, & les tuent ſous prétexte qu'ils mourroient bientôt. Il ſeroit plus avantageux de n'employer que des renes pour tranſporter des grains à Okosk, mais les Tongouſes ne ſont pas toutes les années dans les environs de cette ville; ils n'ont pas un très grand nombre de renes, & ne les prêtent pas volontiers, ſurtout les femelles qui donnent du lait, parce qu'elles nourriſſent toute la famille : lorſqu'ils en tuent pour les manger, ce ſont ordinairement des mâles.

Après avoir remonté la Biéla depuis l'Aldan, juſqu'au ruiſſeau de Tchagdala, on voit près de la Iouna Kanne un petit lac nommé par les Iakoutes Bous-Kiol, ou lac de la glace, parce qu'il en a toujours, même dans les étés les plus chauds. Le même phénomene ſe trouve auprès du ruiſſeau de Verbliouchа dans un lieu reſſerré nommé Koutchougoï tarinne, & dans un autre lieu beaucoup plus ſpacieux nommé Capitanne tarinne: on voit de même à Keil tarinne, auprès du ruiſſeau d'Akatchanne, la glace ſe former journellement. Après ces lieux couverts d'éternelles glaces, on traverſe un

bois nommé malié cari, dans lequel on ne ressent pas le moindre froid, & l'on arrive aux magasins de la ioudom : de là on suit l'Ourak, le Bloudnaïa, le Tcholoconne, & l'Okota jusques à Okosk. Ce chemin, qui est d'environ deux cents quarante lieues, est partout très difficile parce qu'il traverse des montagnes & des forêts dont le terrein est presque toujours marécageux : ces forêts sont de meleses & de bouleaux, parmi lesquels on voit quelquefois, mais rarement, un pin ou un peuplier. Le peu de plaines qu'on y rencontre sont auprès des grandes rivieres, comme l'Iouna, la Biéla, l'Ourak & l'Ochota, dans les endroits où la chaine de montagnes est éloignée du rivage ; mais quoique ces endroits soient agréables, les chemins y sont si mauvais qu'on est obligé d'aller à pied. Il y a quelques années que l'on essaya de faire cette route avec des chameaux : on en fit amener un à Iakoutsk, & les Iakoutes furent très étonnés à la vue de ce monstre. Il arriva par hasard dans la même année que plusieurs personnes de cette ville eurent la petite vérole ; les Iakoutes accuserent le dromadaire de l'avoir donnée. Ils savoient bien que cette maladie avoit auparavant regné

dans Iakoutsk, sans qu'elle y eut été apportée par un pareil animal, & pouvoient croire que celle-ci étoit aussi naturelle que les précédentes, mais un raisonnement philosophique leur persuada le contraire. Ils dirent, toutes les maladies sont quelque chose de mauvais, donc elles viennent du diable; comme il y a différentes maladies, il y a différens diables; donc il y a un diable de la petite vérole, qui d'abord l'a donnée, mais qui ne se donne pas toujours la peine de l'inoculer aux hommes, & la laisse répandre naturellement son poison contagieux; donc il y a des petites véroles naturelles, & telles étoient les précédentes; il y en a qui sont communiquées par le diable même de la petite vérole, & telle est l'espece de celle-ci. Cette superstition est peut-être un reste de celles de l'antiquité: les Egyptiens croyoient que le corps de l'homme étoit soumis à trente & six démons ou esprits de l'air qui se l'étoient partagé, & que chacun d'eux avoit un empire absolu sur la partie qui lui étoit assignée. Ils savoient les noms de ces esprits, & croyoient que lorsqu'une partie du corps étoit malade, ils pouvoient par des prieres engager celui

qui en étoit directeur, à la guérir. Le nouveau démon de la petite verole chargé de provisions & de marchandises partit de Iakoutsk, à la grande satisfaction des Iakoutes, mais il ne put pas aller jusqu'à Okosk; le pauvre diable mourut auprès d'un ruisseau, que depuis cet événement on nomme verbliouchа, c'est-à-dire ruisseau du chameau. Le climat est trop froid pour ces animaux, & les montagnes ne leur conviennent pas; il paroît que la nature les a destinés aux plaines désertes, où l'on éprouve peu de froid.

M. Muller & moi ne recevant aucun ordre de nous rendre à Okosk, nous nous déterminâmes à revenir sur nos pas, & nous embarquâmes sur la Léna pour remonter cette riviere. Je vis le 10 août à huit heures du soir vers le nord-nord-est une rougeur extraordinaire, qui bientôt pâlit & devint jaune: il en sortoit une bande claire en forme d'arc, qui dura peu, & ne forma jamais le demi-cercle. Tout à coup le zénith parut extrémement rouge; il en partoit une bande large qui s'étendoit à l'ouest-nord-ouest, mais n'alloit pas jusqu'à l'horison. Il y avoit entre le nord & l'ouest d'autres bandes, dont la plûpart étoient

d'un rouge très vif, quelques-unes blanchâtres : le zénith étoit fort beau, & tout ſe changea peu à peu en une aurore boréale.

Nous eûmes beaucoup de peine à paſſer devant le Kondaï : ces ruiſſeaux qui deſcendent des montagnes enflés par les eaux des pluies, ſe précipitent avec tant de force qu'ils emportent avec eux des terres & comblent le lit de la riviere devant leur embouchure. Il y eut le douzieme août entre le nord-eſt & le nord-oueſt une grande aurore boréale : on voyoit préciſément au nord un arc ſous lequel il y avoit une grande obſcurité. De cet arc lumineux il s'élevoit des rayons ; à peu de diſtance du côté de l'oueſt, il y avoit d'autres bandes d'un beau rouge, & fort près les unes des autres ; elles touchoient preſque l'horiſon, & laiſſoient appercevoir les étoiles : on pouvoit diſtinguer dans l'arc quelque mouvement.

Nous eûmes dans ce mois pluſieurs jours extrêmement chauds, qui firent en peu de temps mûrir la moiſſon : ceux qu'elle n'occupoit pas, étoient aux environs de la Vitime à exploiter les mines de talc. Nous paſſâmes devant les montagnes nommées chetchéki dont les couches ſont diſpoſées d'une maniere extra-

ordinaire : les unes ſont horiſontales, d'autres inclinées à l'eſt ou à l'oueſt ; quelques-unes font avec l'horiſon un angle de quarante-cinq degrés ; il y en a qui ſont courbées, les unes beaucoup & les autres moins. J'ai obſervé ces différences de la ſituation des lirs non ſeulement dans toute la chaine de ces montagnes, mais ſouvent dans une ſeule : il ſeroit difficile d'expliquer ce déſordre par les regles que nous autres hommes avons imaginées pour nous rendre raiſon de la ſtructure intérieure de la terre. (1)

CHAPITRE LVI.

Tongouſes.

LEs Coſaques receveurs des tributs que payent les Tongouſes me promirent de m'en amener quelques-uns qui pourroient me donner ſur ce peuple les éclairciſſemens que je deſirois : il n'y a pas

(1) Il me ſemble que ce phénomene eſt facile à expliquer dans le ſyſtême expoſé par M. de Buffon, ſyſtême qui n'eſt que le développement de celui de la nature.

quarante ans qu'il auroit été difficile de remplir cette promesse, car ils prenoient souvent les armes contre les receveurs, & quelquefois leur ôtoient la vie.

Suivant l'opinion publique, (& ce que j'en ai vu me l'a confirmée), les Tongouses sont pleins de droiture; ils ont horreur des fourberies, & ne peuvent en éprouver sans en tirer vengeance, ou du moins sans chercher à s'en garantir. Avant que d'être soumis au gouvernement, ils formoient un peuple libre, divisé en différentes tribus qui avoient souvent des différens entre elles, & en venoient quelquefois aux mains: celle qui remportoit la victoire prescrivoit aux vaincus des loix qui étoient exécutées sur le champ, & la querelle étoit terminée. Leurs armes étoient des cottes de maille, & des fleches: il y en a encore très peu qui aient des fusils. Tous ceux qui habitent les bords de la Nijnaïa Tongouska ne font usage dans leurs courses ni de renes ni de chiens; il faut donc qu'ils portent leur bagage, & comme un fusil est plus lourd qu'un arc & des fleches, ils font peu de cas de cette arme. Ils avoient, ainsi que les Cosaques de Krasnoïark, deux especes de cottes de maille, faites d'anneaux de fer: cette armure

a peut-être été commune à tous les Sibériens idolâtres ; elle défend suffisamment des fleches, qui sont leurs armes ordinaires. Les Cosaques de Krasnoïark étoient autrefois en guerre avec les Cosaques Kirghisiens, & les ont enfin chassés vers la Kalmoukie : ceux-ci portoient la cotte de maille, & c'est d'eux que les Krasnoïarkains en ont emprunté l'usage. Les Tongouses n'en ont presque plus, & l'on n'en voit parmi eux que lorsqu'ils veulent montrer une rareté : depuis qu'ils vivent sous le gouvernement russe, leurs mœurs se sont adoucies, leur humeur guerriere s'est temperée, l'usage de la cotte de maille qui étoit pour eux un poids incommode, a été abandonné ; c'est un bonheur pour eux & leurs freres, qui n'étant pas couverts comme eux d'armes défensives, en étoient attaqués avec plus d'assurance & de succès. Cependant les Tongouses sont toujours vifs, courageux, pleins de franchise, avides d'honneur & de gloire : ils se plaisent à raconter dans leurs assemblées les hauts faits de ceux de leurs ancêtres qui par de grands combats avec des hommes ou des animaux, out rendu leur nom célébre.

J'ai déja parlé des figures bleues ou noirâtres qu'ils se tracent sur le visage ;

ils les regardent comme un ornement, de même que les Tchoutchi qui habitent au nord-eſt de la Sibérie ſur les côtes de la mer glaciale, ne ſe croiroient point parés, s'ils n'avoient pas une dent de cheval marin paſſé dans un trou qu'on leur fait exprès à la joue, ou que les Européens n'oſeroient paroître, s'ils n'avoient pas les cheveux friſés & couverts de farine. Il n'y avoit autrefois que les héros tongouſes à qui l'on tracât ces figures non-ſeulement ſur le viſage, mais ſur tout le corps : ces ornemens étoient leurs lauriers & leurs marques de triomphe; en devenant communs, ils n'ont plus été un titre d'honneur. Le commerce que les Tongouſes ont eu avec d'autres hommes les a rendus plus humains : ils ne maltraitent plus les receveurs du tribut, le payent ſans réſiſtance, & peut-être ces receveurs n'exigent plus audelà de ce qui leur eſt ordonné : quant au gouvernement ruſſe, il ne demande que le tribut impoſé lors de la conquête.

Les bachlaki ou receveurs s'acquitterent de leur promeſſe; ils m'amenerent un homme, une femme, trois enfans & un chien tongouſes. Cet homme n'avoit qu'une ſeule femme : quoique leur loi permette d'en avoir pluſieurs, il y en a

peu qui ſoient aſſés riches pour uſer de ce privilége, & non-ſeulement entretenir plus d'une femme, mais encore payer aux parens le prix qu'ils voudroient retirer de leurs filles. Je logeai cette famille dans ma maiſon, & leur fis donner une chambre à poele. Ils y étoient depuis quelques heures, lorſque l'homme vint me demander la permiſſion de demeurer dans la cour, parce que la chaleur du poele leur étoit inſupportable. Il diſpoſa des perches en pyramides, garnit l'entrée avec une couverture ou natte d'aubier de tilleul, & fit un feu au milieu de la hutte : une couple de peaux de rene & deux autres nattes pareilles que je lui donnai encore, composerent à la famille tongouſe le plus excellent lit. Je leur donnai du tabac chinois & une pipe neuve de chine, faite de laiton, de l'orge, de la viande crue, pour qu'ils la fiſſent cuire à leur maniere, & autant de lait qu'ils voulurent; ils furent ſi ſatisfaits qu'ils reſterent chez moi dix jours. La femme avoit apporté ſon ouvrage : c'étoit un habit de fourrure qu'elle faiſoit pour ſon fils âgé de treize ans, & couſoit avec des nerfs de rene diviſés en fils ; c'eſt un uſage des Tongouſes & de pluſieurs autres peuples:

je lui donnai quelques dés à coudre de chine, qu'elle reçut avec grand plaisir. Son mari, son fils & elle étoient grands amateurs du tabac, & la pipe neuve augmentoit encore le desir qu'ils avoient de fumer : l'homme la remplit, l'alluma, fuma un peu, la présenta à sa femme, celle-ci au fils, le fils au pere, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle fut vuide.

Le second jour après leur arrivée, ils se préparerent au travail pour lequel ils étoient venus chez moi. La femme avoit de la craie noire, qu'on trouve sur les rives élevées de la Nijnaïa Tongouska : elle l'écrasa & la délaya avec sa salive sur une pierre à aiguiser, passa un fil ordinaire dans la craie délayée, & cousit point par point sur le visage d'une petite fille de six ans les figures qu'elle vouloit y faire, en faisant passer dans tous les points le fil noirci.

Le pere avoit sur ses genoux ce misérable enfant, & lui tenoit la tête : l'enfant souffroit horriblement & ne cessa de crier avec la plus grande force. Les deux joues furent cousues, & il restoit encore le menton & le front, mais ne pouvant supporter plus longtemps les cris de ce malheureux martyr, je les priai de différer le reste de l'opération :

ils me dirent pour ma consolation, celle de l'enfant, & peut-être la leur, qu'ils pouvoient différer sans risque, & que les anciennes & nouvelles figures n'en seroient pas moins de la même couleur. On voyoit le sang couler de plusieurs points; la femme frotta tout le visage de cette petite fille, peut-être afin d'y mieux imprimer la couleur. En moins d'une demi-heure tout le visage enfla : ils n'en furent point effrayés : ils le frotterent seulement avec de la graisse de porc que je leur fis donner ; toute graisse, à leur avis, est bonne pour cet usage. Cependant le visage continua d'enfler durant deux ou trois jours, & ensuite suppura : je leur conseillai de tenir l'enfant dans une chambre chaude, de continuer l'onction avec la graisse deux fois par jour, & de mettre sur le visage des linges chauds trempés dans l'eau-de-vie ; ils le firent, & ce remede empêcha une grande suppuration. Ils parurent très contens de voir leur enfant presque entierement guéri dans huit jours, & me dirent qu'ordinairement il en falloit au moins quatorze. Le dessein des figures avoit parfaitement réussi ; elles étoient déja bleu clair, & ils m'assurerent qu'elles deviendroient plus noires en peu de temps. J'ai appris

de quelques Tongouſes, ainſi que des Ruſſes qui ont ſouvent vu faire cette opération, que la plûpart ſe ſervent, au lieu de craie, de la ſuie qui ſe forme à leurs chaudrons de fer, mais je n'ai point entendu dire qu'ils y employaſſent une graiſſe noire, comme Isbrand Ides l'a avancé des Tongouſes qui habitent ſur la Tongouska, riviere qui ſe jette au deſſus d'Iéniſeisk dans l'Iéniſei. (1)

(1) V. voyage de Moſcou à la Chine dans le recueil des voyages au nord, tom. 8, pag. 58.

Fin du premier Volume.

VOYAGE
EN
SIBERIE.

TOME SECOND.

VOYAGE
EN
SIBÉRIE,

CONTENANT LA DESCRIPTION des mœurs & usages des peuples de ce Pays, le cours des rivieres considérables, la situation des chaînes de montagnes, des grandes forêts, des mines, avec tous les faits d'Histoire Naturelle qui sont particuliers à cette contrée.

Fait aux frais du Gouvernement Russe, par M. GMELIN, Professeur de Chymie & de Botanique.

Traduction libre de l'original allemand, par M. de KERALIO, premier Aide-Major, à l'Ecole Royale Militaire, & chargé d'enseigner la Tactique aux Eleves de cette Ecole.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez DESAINT, Libraire, rue du Foin Saint Jacques.

M. D. CC. LXVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

TABLE
DES CHAPITRES.
SECONDE PARTIE.

Fin de la Table des Chapitres.



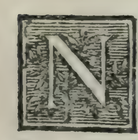
VOYAGE



VOYAGE
EN
SIBERIE.
SECONDE PARTIE.

CHAPITRE LVII.

Climat. Fête des Bratskains. Manufacture. Consécration d'un cheval. Distillation chinoise de biere & d'eau-de-vie.



Nous continuâmes de remonter la Léna, & nous vîmes au village de Kirenga une petite brasserie de brandevin, qui fut établie l'automne dernier par un exilé. La plupart de ceux qu'on envoie en exil dans ce pays, sont des marchands ruinés, qui doivent beaucoup au

gouvernement : on ne leur défend point d'y faire uſage de leur induſtrie. & leur banniſſement leur eſt ſouvent très-utile. Quand ils ont du ſens & de la probité, ils trouvent ici plus qu'en Ruſſie des occaſions de faire un gain conſidérable, & de rétablir leur fortune.

En paſſant au village de Podymachinſkaïa, je m'entretins avec un homme de quatre-vingt-ſept ans, qui étoit encore plein de ſanté, de jugement & de vigueur. Il avoit bu toute ſa vie du brandevin, en buvoit encore volontiers, & avoit eu beaucoup d'enfans dont il avoit vu un grand nombre de petits enfans. Il étoit né goîtreux, & n'avoit d'ailleurs aucun défaut corporel. On voit dans ce pays beaucoup de vieillards, ainſi le climat en eſt ſain.

Nous remontâmes la Léna juſqu'à ſa ſource, & nous rendîmes enſuite par terre à la Simovie Ielnikova ; tous les environs étoient brûlés ; l'incendie n'avoit fini qu'au mois de novembre dernier (1737) : la tourbe dont ce canton étoit couvert, l'avoit entretenu, & rendu en quelque maniere avantageux, car les terres marécageuſes du pied de la montagne étoient parfaitement deſſéchées.

La Simovie Oust-ordinskoïe est sur le ruisseau de Kouda qui s'y joint à celui d'Orda ; les eaux de l'un & de l'autre ont la saveur & l'odeur si désagréables, qu'on ne peut en faire aucun usage : ces mauvaises qualités viennent peut-être de quelques ruisseaux salés qui s'y jettent.

Nous nous rendîmes bientôt à Irkoutsk, & quelques jours après nous allâmes voir célébrer chez les Bratskains la même fête que nous avions vue l'autre année chez les Jakoutes, celle de l'offrande faite aux dieux pour en obtenir une année heureuse. Deux motifs nous y conduisirent, notre curiosité, & l'invitation de nos bons amis les Bratskains. La cérémonie commença au lever du soleil. Derriere un rang de bouleaux, environ de deux toises de longueur, il y avoit un peu sur la gauche deux autres arbres de même espece, & derriere ceux-ci trois Bratskains, dont l'un un peu plus avancé étoit à genoux. Il tenoit une branche de bouleau horizontalement vers le soleil levant, & parloit d'un ton élevé ; on me dit qu'il appelloit les dieux. Les deux autres étoient debout, & chacun d'eux tenoit une tasse de bois remplie de lait de cavale aigri & d'eau-de-vie en parties égales. Ils s'avan-

cerent bientôt, jetterent leurs tasses en l'air, & prononcerent quelques mots, tandis que celui qui étoit à genoux continuoit sa priere. Après avoir répété trois fois la même cérémonie, ils remplirent de nouveau leurs tasses & les jetterent en avant. On me dit que le dieu principal, touché des prieres ardentes de ses ministres, venoit d'arriver sur ce ruisseau pour visiter son peuple, & que pour lui témoigner leur respect, on avoit jetté trois fois les tasses en l'air; que satisfait de cette offrande il s'étoit retiré, & que pour lui témoigner la joie que sa présence causoit au peuple bratskain, on avoit jetté les tasses vers lui.

Cependant un homme placé sur la gauche des arbres tenoit un mouton qui devoit être immolé aux dieux. Pour le rendre plus digne d'eux, on lui versa sur la tête un peu de lait & d'eau-de-vie mêlés; ensuite deux hommes le jetterent par terre; un troisieme l'égorgea en faisant une incision au diaphragme & rompant l'aorte: dans cette opération il prit garde que le sang ne coulât pas à terre. Lorsque l'animal fut refroidi, il en ôta les intestins, ramassa soigneusement le sang dans un plat de bois, ôta la peau, coupa dans l'articulation le pied gauche de de-

vant & le pied droit de derriere ; les deux autres furent aussi coupés. Il enleva du sternum un petit morceau triangulaire, recouvert de la peau, ôta toute la chair, & la mit dans un chaudron avec les intestins, qui furent auparavant un peu lavés : les os & le sang furent jettés dans une fosse, le chaudron mis sur le feu. Le petit morceau du sternum fut grillé sur les charbons, & partagé entre les sacrificateurs & deux autres des plus considérables, qui le mangerent avec délices. La viande & les intestins étant cuits, furent mangés avec une vîtesse inimaginable ; ils furent à peine tirés du chaudron, qu'on ne vit plus que deux os restés par hasard dans la viande : on les jetta dans la fosse, on y mit le feu, & on la couvrit de bois pour brûler les os. La peau de la victime fut suspendue en témoignage du sacrifice qu'on venoit de faire aux dieux. La fète fut achevée en buvant du brandevin & du lait aigri : les femmes en eurent leur part, & je ne vis point de personnes ivres. Les hommes s'amuserent à courir & sauter, tandis que le beau sexe dansoit & chantoit.

On compte en droiture quinze lieues depuis Irkoutsk jusqu'à ces huttes bratskaines. Le ruisseau de Telma qui en est

voiſin ne gele jamais en hiver, & par conſéquent eſt le plus propre de tout ce pays aux ouvrages hydrauliques : ainſi lorſqu'on voulut fondre en grand pour l'expédition de Kamtchatka, la mine que l'on travailloit depuis long-temps à Bachmakova dans de petits fourneaux, on ne pouvoit pas choiſir un ruiſſeau plus avantageux que le Telma pour y conſtruire une fonderie. On y bâtit une digue & quelques maiſons ; mais quand ces ouvrages furent achevés, on trouva de mauvaiſes qualités au fer de ce canton, & celui de la Léna parut meilleur & plus traitable. Au lieu de la fonderie on y a conſtruit deux moulins qui dédommagent preſque des frais de la digue & des bâtimens. Quatre Irkoutſains imaginerent de tirer de ce lieu des avantages plus conſidérables. Ils ſe rendirent à Moſcou, & obtinrent du prikas de Sibérie, pour dix mille livres, la propriété des bâtimens faits, & la permiſſion d'y établir une manufacture de draps. Ils ont bien commencé leur entrepriſe ; l'argent ne leur manque point, & cette manufacture pourra devenir floriſſante. On y a fait un troiſieme moulin ; on a commencé l'automne dernier à filer de la laine : à préſent on y fait du drap, & on

l'y foule, mais il y manque un habile teinturier. Il ſeroit à deſirer que le Telma fut un ruiſſeau plus conſidérable ; les moulins ne ſont mis en mouvement que par l'eau qui tombe ſur les roues.

Les Bratskains nous avoient promis de conſacrer un cheval, afin de nous faire voir encore cette cérémonie. Nous ne pûmes arriver à leurs huttes qu'à cinq heures du ſoir, & ils croyoient fermement que cette conſécration n'avoit de vertu que lorſqu'elle étoit faite avant midi ; mais que ne peut pas la foi ſur des ames ſimples ? Le chaman leur dit qu'il n'étoit pas midi ; auſſi-tôt ils s'aſſemblerent dévotement, & ne révoquerent plus en doute la validité de la conſécration. C'étoit un cheval gris (car le blanc a je ne ſais quoi de divin), c'étoit, dis-je, un cheval gris qu'un homme tenoit, & ſur lequel le chaman prononça quelques mots : enſuite il lui donna un coup de main très léger, & celui qui le tenoit le fit courir. Un cheval conſacré de la ſorte n'eſt jamais ni monté, ni employé à quelque travail que ce ſoit. Quand ſon maître meurt, il eſt immolé, mais je ne ſais ſi c'eſt aux dieux ou au diable : quoi qu'il en ſoit,

A iv

les chamans & les autres Bratskains le mangent.

Après avoir vu cette cérémonie, nous revînmes à Irkoutsk. Les marchandises de Chine y sont presque à aussi bas prix que sur la frontiere. On m'a assuré que ces fleurs qu'on nomme en Russe fleurs de papier, sont faites avec la moele d'un roseau de Chine. J'y ai vu vendre du tarasson, qui est une boisson fermentée. Les Russes le comparent au vin, parce qu'il en a la couleur; mais c'est plutôt une espece de biere, car il n'y entre point de raisin. Cette liqueur enivre, quand on en boit trop, & quelques verres seulement operent cet effet, quand on n'a pas la tête forte. Je ne l'ai pas trouvée agréable, peut être parce qu'elle est faite en des vaisseaux mal-propres, ainsi que l'eau-de-vie de Chine, qui a toujours mauvaise odeur; mais le goût & l'odorat sont différemment affectés en différens hommes : j'en ai vu qui l'étoient agréablement par la saveur & l'odeur du tarasson. Les Chinois & même les Chinoises supportent des odeurs qui feroient fort désagréables à tous les hommes d'Europe, & feroient tomber en foiblesse toutes les femmes. Il se peut

que l'odeur cauſée par la mal-propreté des vaſes où l'on fait cette boiſſon, leur plaiſe beaucoup, parce qu'ils y ſont accoutumés dès l'enfance.

On fait le taraſſon avec du malt d'orge ou de froment groſſier, & qui reſſemble à du gruau. On en verſe dans une cuve ; & on l'humecte ſeulement avec un peu d'eau chaude ; enſuite le vaſe eſt couvert avec ſoin. Quelque temps après, on verſe ſeulement un peu d'eau bouillante, on remue en écraſant, afin qu'il ne ſe forme aucun grumeau, & on recouvre la cuve. On continue de verſer de l'eau bouillante & de remuer, juſqu'à ce que l'eau ait pris aſſés de malt, pour être gluante & très colorée, à peu près comme l'eſt la troiſieme cuvée de biere. Cela fait, on laiſſe tiédir, enſuite on verſe dans un vaſe étroit, qui eſt enterré, on y met un peu de houblon chinois, preſſé & préparé en forme de tuiles, on recouvre avec ſoin le vaſe, & on laiſſe le tout en fermentation. Le houblon préparé de la ſorte a déja reçu l'addition néceſſaire à la fermentation : il n'eſt donc pas néceſſaire d'y joindre, comme on fait en Europe, du houblon bouilli en petite quantité, afin de ne pas donner trop d'amertume, & d'y mêler,

pour hâter l'opération, un peu de pain blanc & de lie de biere. Dès que la fermentation est commencée, on observe avec soin si elle ne cesse pas tout-à-coup, ce qu'on reconnoît, lorsque la matiere gonflée commence à se rasseoir; alors il est temps de la verser dans un sac de toile épaisse, & de moyenne grandeur. Le sac est lié, mis sous une presse, la liqueur reçue dans un vase qu'on bouche bien, & qu'on porte dans le cellier. On voit que cette boisson est une espece de biere qui étant préparée en des vaisseaux propres, peut être aussi bonne que celle de Suede, ou que la double biere d'Angleterre qu'on porte dans toute l'Europe. Cependant je préférerois l'une & l'autre au tarasson, mais sans doute les Chinois ne seroient pas de mon goût.

J'ai appris aussi comment les Chinois distillent leur eau-de-vie. Ils prennent du malt d'orge ou d'avoine, ou des deux ensemble, & regardent ce mélange comme le meilleur : ce malt doit être grossier comme pour faire le tarasson. Il est versé dans une cuve, humecté, remué, couvert avec soin. Tandis qu'il refroidit, on fait bouillir du houblon dans peu d'eau, afin qu'il devienne épais : on y met de bonne lie en assés grande

quantité. Quand cette décoction est aussi refroidie que le malt, on les mêle ensemble, & on les verse dans un vase enterré, que l'on bouche & que l'on recouvre aussi exactement qu'il est possible. On laisse le tout ainsi disposé pendant six jours pour le moins ; plus la matiere fermente, plus on a de brandevin. Cependant on prépare le fourneau qui doit servir à la distillation : on y maçonne ou du moins on y affermit un chaudron de fer coulé ou forgé. Lorsqu'on juge que la matiere a suffisamment fermenté, on allume le fourneau, & on remplit d'eau le chaudron. Dès qu'elle commence à bouillir, on place sur le chaudron un gril de fer, sur celui-ci un autre gril fait de bois & fort serré ; enfin on place sur ces grils un cylindre de bois, assés étroit, eu égard à la capacité du chaudron, & on le lute avec les grils. On met sur les grils le malt fermenté, non tout à la fois, mais par lits épais environ d'un pouce & demi, & n'en mettant un nouveau que lorsque les précédens ont été pénétrés par la vapeur. Quand le cylindre est plein, on y adapte un chapiteau qui ferme exactement, & on lute bien toutes les jointures. Le chapiteau est garni d'un long bec de cuivre, qui

porte la liqueur en un vaſe d'étain placé dans une tine remplie d'eau froide, où quelquefois on met de la glace. On entretient le feu, de ſorte que l'eau bouille modérément, & la liqueur coule continuellement comme d'un petit tuyau. Lorſqu'il commence à paſſer beaucoup de phlegmes, on défait l'appareil, on remplit l'alembic de nouveau malt, on recommence l'opération juſqu'à ce que tout le malt fermenté ſoit diſtillé, & l'on a du brandevin très pur, très fort & très bon.

CHAPITRE LVIII.

Miſom chinois. Salines. Mine de fer. Sorcieres. Chûtes.

LES Chinois ont encore une eſpece de liqueur qu'ils mêlent à leurs ragoûts, & quelquefois aux mets froids. Pour la faire, ils ſalent fortement une eſpece de chou bleu à feuilles très étroites, & le laiſſent dans un poële : il s'aigrit & donne de l'eau. On fait bouillir cette eau juſqu'à ce qu'elle devienne épaiſſe comme de la biere non fermen-

tée. Lorſqu'elle eſt refroidie, on la met dans des flacons, que l'on expoſe au ſoleil pendant l'été, & à la chaleur du poële pendant l'hiver : elle y devient de plus en plus épaiſſe, & plus elle l'eſt, plus on l'eſtime. On peut auſſi tirer cette liqueur du chou ordinaire par le même procédé : notre chou d'Europe croît à la Chine, mais n'y pomme pas, & ce n'eſt ni l'eſpece ni la qualité de la plante qui l'en empêche, c'eſt le terrein ou la froideur du climat. Il en eſt de même à Arkanghel ; notre chou n'y pomme pas, mais il y croît, & devient une petite plante tendre & ſavoureuſe, dont la graine ſemée ſous un climat plus tempéré, produit auſſi-tôt des choux pommés. Il nous eſt arrivé à Iakoutsk, pendant l'automne, lorſque cette plante eſt dans toute ſa crue, de manger après la ſoupe un plat de ſoixante-dix choux, & quoique nous ne fuſſions pas grands mangeurs, nous n'étions pas raſſaſiés.

Nous nous préparâmes bientôt à quitter Irkoutsk, & nous n'eûmes pas de peine à trouver des bateliers : il ne fallut qu'aller au marché, & obliger les étrangers à montrer leurs paſſeports : on en trouve toujours quelques-uns qui n'en ont pas, & il y a dans tout l'empire un ordre

général d'arrêter tous ceux qui n'ont point de passeports, & de les renvoyer au lieu d'où ils sont : ceux des provinces de Iéniseisk & de Tobolsk qui étoient dans ce cas, furent charmés de trouver une occasion de revenir dans leur pays, sans faire les frais du voyage.

Dans une île de l'Angare, située au-dessous d'Irkoutsk, il y a deux salines, dont l'une appartient à des moines de cette ville, & l'autre à la veuve Pivovarika : elles fournissent toutes deux de très bon sel, mais celle des moines est meilleure, plus grande & plus abondante. On n'y connoît ni les feux gradués, ni les autres procédés qui pourroient doubler le produit ; cependant on y fait tant de sel, que tout le district d'Irkoutsk n'a pas besoin d'en tirer d'ailleurs. Dans toutes ces contrées la nature est riche en sel, mais en cela même défavorable aux habitans du pays. Dans le bras de l'Angare qui est sur la gauche & près des salines, on voit en quelques endroits des eaux salées sourdre dans celles de la riviere : il y en a sur-tout une remarquable, en ce qu'elle sort d'un rocher qui est dans l'eau.

J'allai visiter une mine de fer qui est à deux lieues dans les terres, sur la gau-

che de l'Angare, à hauteur de la Slobode cosaque qui est sur la rive droite, & des huttes bratskaines qui sont vis-à-vis, sur la gauche. On a trouvé du minerai dans deux montagnes qui sont l'une près de l'autre, mais on a donné la préférence à l'une des deux, parce que la mine qu'on en tire est plus facile à travailler. J'y trouvai huit puits, dont quelques-uns étoient profonds de dix toises. Il en partoit plusieurs atteliers de douze à quatorze toises. La mine s'y montre en feuilles qui ont quelquefois deux pieds & demi en quarré : elle est brune mêlée de jaune, quelquefois pleine de cavités, & cependant bonne : il y en a une autre, fort tendre, presque semblable à l'ardoise, & une troisieme espece aussi tendre que celle-ci, mais qui a toute l'apparence d'un bois minéralisé. On y travaille en automne après la moisson, & l'on descend les mineurs par les puits avec des cordes. On n'y a pas poussé les galeries plus loin que quatorze toises, de peur que les terres ne s'effondrent : il n'y a pas ici un seul ouvrier habile & qui sache étayer. Il est vrai que jusqu'à présent on n'en a point eu besoin : dans quelque endroit que l'on fouille, on trouve de bon mi-

nerai. Dans le voiſinage de cette mine, on a conſtruit une petite fonderie, où l'on coule des gueuſes de quatre-vingts à cent vingt livres.

Lorſque nous arrivâmes aux huttes bratskaines, qui ſont au-deſſous du fort Balagansk & de la riviere d'Ouga, nous trouvâmes cinq ſorcieres qui nous attendoient. Ce n'étoit pas que nous euſſions deſiré de voir leurs charmes : nous étions convaincus de leur pouvoir. Elles firent devant nous tous leurs ſortileges dans la maniere accoutumée : une d'elles fit le tour du couteau avec beaucoup de maladreſſe, mais les Bratskains aveuglés par la ſuperſtition, n'apperçurent pas l'artifice, & furent dans le plus grand étonnement, lorſqu'elle ſe découvrit pour faire voir que la peau n'étoit pas ſeulement entamée. Ils ſe fâcherent un peu de ce que nous plaiſantions ſur des preuves auſſi évidentes des opérations du diable, & ſe flatterent de nous faire voir un ſorcier capable de nous convaincre. Le chaman célebre parut devant nous, & fit en effet ſes ſauts & ſes contorſions avec une activité capable de nous ſurprendre & d'effrayer des eſprits diſpoſés à croire. Je penſe que ſi nos

joueurs de gobelets travailloient devant les Bratskains, ils les croiroient plus habiles que les diables mêmes.

Nous vîmes ici la fête du Tailga : mon interprete qui étoit un homme intelligent & très versé dans toutes les cérémonies bratskaines, me dit qu'elle se célébroit en l'honneur des dieux de la terre. Huit moutons & un poulain furent égorgés & mangés. On but de l'eau-de-vie de lait & du lait mêlés, dont les femmes eurent leur part. Il y eut à l'ordinaire des danses, des divertissemens. Les os des victimes ne furent pas jettés dans une fosse, mais placés sur un échafaud de bois construit exprès & peu élevé : on mit du bois au-dessous, on brûla l'échafaud & les os, & la fête fut terminée.

Nous quittâmes les Bratskains, & nous nous rendîmes au village nommé Talkinskaïa, du nom du Talkin, ruisseau qui se jette dans l'Angare par la rive gauche. Un peu au-dessus, du même côté, il y a une rive élevée de couleur rouge, où l'on trouve de bon plâtre. C'est de-là qu'on a tiré celui dont on a fait usage pour les édifices de pierre construits à Irkoutsk, parce qu'il n'y en avoit point qui fût plus près.

Lorſque nous paſsâmes au fort Bratſkoï, on y détenoit cinquante Bratskains & Tongouſes accuſés d'avoir voulu entreprendre ſur ce fort & ſur les villages ruſſes de l'Angare. On n'en parloit qu'en ſecret; on diſoit qu'on avoit trouvé chez eux plus de fuſils & de poudre qu'il ne leur étoit permis d'en avoir; on prétendoit que leur projet devoit s'exécuter en trois différens temps; c'étoit, diſoit-on, un petit garçon bratskain nouvellement baptiſé, qui avoit découvert cette conſpiration. Les priſonniers qui étoient les chefs de la ſédition, avoient ſemé l'eſprit de révolte parmi les Bratskains d'Oudinsk & les Tongouſes d'Ilimsk. Deux d'entre eux ſe pendirent dans la priſon. On diſoit qu'il y avoit d'autres mécontens parmi les Tongouſes d'Ilimsk. En 1735 il y eut quelque rumeur parmi les Bratskains; quelques-uns furent arrêtés, envoyés dans les priſons d'Ilimsk, & quelque temps après mis en liberté. Une punition ſi légere a pu les engager à former de nouveaux projets, dans l'eſpoir de n'eſſuyer, s'ils étoient découverts, que quelques mois de priſon. Il me ſemble qu'il leur ſeroit très difficile d'exécuter leurs entrepriſes; ils peuvent être

resserrés & contenus de toutes parts.

Nous parvînmes bientôt à une des chûtes de l'Angare. Au-dessus, la riviere est calme & tout-à-fait semblable à un lac, mais vers la chûte elle est, pendant un demi-quart de lieue, remplie de rochers contre lesquels les eaux se brisent avec tant d'impétuosité & de bruit, que le pilote ne pouvant se faire entendre est obligé de commander la manœuvre par des signaux. Tant que nous fûmes dans le courant le plus rapide, huit hommes ne cesserent de ramer, & l'on dit que cette précaution diminue beaucoup le danger. Cette chûte a de grosses vagues qui donnent de temps en temps au bâtiment des secousses assés fortes : la riviere y est extrêmement rapide, mais il est impossible d'y appercevoir une véritable chute.

Environ une lieue plus bas, on en trouve une autre qui n'a pas plus d'un quart de lieue ; elle n'est ni remplie de rochers comme la précédente, ni aussi dangereuse, mais les vagues y sont plus grosses. Les Cosaques de Iéniseisk qui l'ont passée pour la premiere fois, trouverent sur les bords de la riviere une plante qui, par ses feuilles & ses fleurs, ressembloit parfaitement à la

pulmonaire ; ils en mirent les feuilles dans leur soupe, les racines dans une espece de bouillie, mangerent l'une & l'autre, & s'enivrerent complétement : ils nommerent cette chûte pianoï porog ou la chûte ivre, & parce que le fracas de la précédente fait mal à la tête, ils la nommerent pokmelnoï porog, ou la chûte du mal des cheveux. Je cherchai cette plante qui enivre, & je trouvai une belle espece de jusquiame qui n'étoit pas encore connue par les botanistes (1). Un verre de biere où l'on a mis des feuilles de cette plante, ou la racine coupée en petits morceaux, sur-tout lorsqu'elle fermente, est capable d'enivrer un homme, & de le rendre comme fou. Elle lui ôte l'usage des sens ; il voit les petits objets considérablement augmentés, une paille grosse comme une poutre, une goutte d'eau grande comme une mer. S'il veut marcher, il lui semble que des obstacles invincibles se présentent à lui. Il se fait les plus terribles images d'une mort inévitable qui le menace : enfin son esprit est égaré comme

---

(1) *Hyosciamus foliis ovatis, integerrimis, calycibus inflatis, subglobosis.* Lin. sp. 5, p. 180.

par le plus violent délire. Les marchands russes prétendent que la racine de cette plante est utile contre les hémorroïdes & le flux de sang.

Nos bateaux passerent ensuite la chûte nommée padounne, que l'on regarde comme la plus considérable de l'Angare. Elle a trois saillies ou sauts, & celui du milieu est le plus élevé : sa longueur est d'un demi-quart de lieue, & sa hauteur totale est de deux toises à deux toises & demie. L'aspect en est effrayant, parce qu'elle est presque toute couverte d'écume; mais en prenant la précaution de décharger les bateaux, elle n'est pas dangereuse.

Avant ou après celle qu'on nomme Dolgoï ou la longue, la riviere est large & remplie d'îles; dans la chûte elle est étroite, sans îles, & bordée de rochers escarpés & pelés. Le courant y est rapide, mais je n'ai pu y voir aucun saut sensible : cependant on en compte trois, c'est-à-dire on regarde comme sauts les endroits où la rapidité est plus grande. Cette chûte a environ deux lieues de longueur; on y voit çà & là quelques rochers qui dépassent la surface; les eaux y font beaucoup de bruit, & très souvent de petits tournans. On y a des

vagues comme ſur la mer quand il vente frais, mais dans aucune chûte elles ne ſont auſſi groſſes que dans celle d'Obiemnaïa.

CHAPITRE LIX.

Mines de fer. Rocher peint. Climat des côtes de la mer glaciale. Aurores boréales.

ON fond à Katskaïa des gueuſes du poids de quatre-vingts livres, d'une très bonne mine de fer, qu'on trouve dans le ruiſſeau de Kata vers l'embouchure des ruiſſeaux de Poléva, Mouria & Kopaïéva. Il y a quelques endroits où les eaux du Kata lavent le minerai; on va les chercher en canot, & lorſqu'on les a trouvés, on y conſtruit des radeaux ſur leſquels on apporte la mine à Katskaïa : elle eſt en gros morceaux, très riche, brune, & ſouvent jaunâtre audehors.

On en trouve une autre à une lieue & demie au-deſſous du Slobode kéchemskaïa ſitué à l'embouchure du ruiſſeau Bolchaïa kechma : celle-ci eſt par

nids & en très petits morceaux bruns qui ne ſont pas des plus riches. Elle eſt à découvert, & remplit rarement un eſpace de plus de deux toiſes en quarré. Le lit qu'elle forme, a environ deux pieds d'épaiſſeur, & eſt mêlé de beaucoup de petites pierres.

Nous apprîmes ici que l'on continuoit d'arrêter les Tongouſes, & de les tranſférer à Ilimsk. Je ne puis pas croire qu'un peuple auſſi ruſtre puiſſe former une entrepriſe contre le gouvernement; mais au cas que leur rébellion ſoit véritable, il eſt aiſé de les contenir par une punition juridique & ſévere. Si l'on veut toujours les inquiéter, en relâcher quelques-uns, en arrêter d'autres, punir ceux-ci ſans que leur crime ſoit avéré, abſoudre ceux-là ſans examiner à fond leur conduite, on pourra cauſer la ruine entiere de ce peuple : on dit déja que les Tongouſes d'Ilimsk ne ſont point à beaucoup près auſſi nombreux qu'ils l'ont été.

Après avoir paſſé pluſieurs chûtes, nous arrivâmes au couvent de Kachinsk qui eſt à une lieue au-deſſous du ruiſſeau de Chéleſnaïa. Le principal bien de ce monaſtere, qui n'eſt habité que par un

pieux économe & trois ou quatre moines, eſt une mine de fer qui n'en eſt pas éloignée. A une lieue & demie au-deſſus de l'embouchure de ce ruiſſeau, il y a un iar ou rivage élevé, dans lequel eſt un lit épais de trois pieds, qui eſt preſque tout de mine de fer : on y trouve ſeulement çà & là beaucoup de grais ronds. Cette mine eſt de couleur brune mêlée de jaune, ainſi que les précédentes : elle eſt quelquefois très dure, quelquefois percée de petits trous ; il y en a qui reſſemblent ſi parfaitement à du bois, qu'il faut, pour les diſtinguer, les comparer & conſidérer avec la plus grande attention. Les morceaux de cette mine ſont peu conſidérables, & les couches n'ont pas plus d'un demi-pied : elles s'étendent horizontalement dans la montagne, & ne s'écartent nulle part de cette ſituation.

Au-delà de ce couvent, on trouve encore pluſieurs chûtes, & l'on voit quelques rochers çà & là dans le lit de la riviere, mais à une lieue au-deſſous de Siromolotova, près du rocher nommé pop, la rive droite de la Tongouska prend un aſpect plus agréable. Il ſort une ſource ſalée d'un petit rocher qui eſt

eſt près du Pop : les payſans des environs en font uſage, pour ſaler pluſieurs choſes, & ſur-tout les concombres.

A une lieue & demie au-deſſous de Klimova, on voit ſur la rive droite le rocher nommé Piſannoï, où l'on a peint groſſierement en couleur rouge deux cavaliers à cheval. Les rochers de ce canton, & ceux qui ſont au-deſſus du village de Tchadobskaïa étant compoſés de lits perpendiculaires, ont un aſpect qui ſurprend. Vis-à-vis l'embouchure du ruiſſeau de Biéla qui ſe jette dans l'Angare par la rive gauche, il y a pluſieurs rochers en forme de colonnes, qui s'étendent juſqu'à demi-lieue.

Nous paſsâmes enſuite devant la riviere de Taſſéevo, qui reçoit vers ſa ſource le ruiſſeau d'Ouſſolka, ſur lequel il y a deux ſalines, l'une à quinze lieues de ſon embouchure, l'autre un peu plus loin. Avant d'arriver à l'Iéniſei, nous paſsâmes une chute dont les vagues n'étoient pas groſſes, mais dont les bords étoient eſcarpés & ſauvages. Cette riviere qui eſt plus petite que la Tongouska, avant qu'elles ſoient réunies, conſerve cependant ſon nom juſqu'à la mer, contre l'uſage ordinaire qui veut que l'on regarde la plus grande riviere

comme la principale, & que celles qui s'y jettent, s'y perdent avec leur nom. Cet uſage eſt ſuivi par les peuples idolâtres de Sibérie. Ils regardent comme une ſeule riviere l'Angare, la Tongouska, l'Iéniſei, & donnent à celle-ci le nom de Kem depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure dans la Tongouska, mais les Ruſſes de Sibérie ont un autre principe de géographie; ils donnent un troiſiéme nom à deux rivieres principales qui ſe ſont jointes : après leur réunion, les rivieres d'Ingode & d'Onon prennent le nom de Chilka, la Chilka & l'Argoune deviennent l'Amoure; l'Angare & l'Ilim forment la Tongouska. Au contraire les rivieres qui ſuivent la même direction depuis leur ſource juſqu'à la mer, conſervent leur nom : l'Ob, l'Iéniſei, la Léna coulent toujours du ſud au nord; ainſi l'Irtich & la Tongouska, quoique plus conſidérables, l'une que l'Ob, l'autre que l'Iéniſei, ſe perdent dans ces deux rivieres.

Dès que nous fûmes entrés dans celle-ci, nous crûmes ſortir d'une grotte obſcure : nous découvrîmes ſur l'une & l'autre rive des plaines immenſes, & nous vîmes bientôt Iéniſeisk : il y avoit quatre ans que nous en étions partis.

Durant le séjour que j'y fis, je recherchai les habitans du pays, qui avoient voyagé sur la basse Iénisei, sur-tout le long des côtes de la mer glaciale ; je voulois acquérir quelque connoissance de l'histoire naturelle de ces contrées, & j'en appris les particularités suivantes.

Le rivage qui s'étend depuis la rive orientale de l'Iénisei, le long de la côte iouratskaine, est élevé, mais sans montagnes, & presque entierement composé d'argile & de sable. La côte iouratskaine est comprise entre l'Ob & l'Iénisei : elle a beaucoup de bas fonds, & l'on y trouve quelquefois des dents de vache marine, qui sont assés grandes ; on en a vu deux qui pesoient ensemble trente livres. Le rivage qui court à l'est, est montagneux, couvert de pierres, &, comme je l'ai déja dit, a beaucoup de charbon de terre. Les montagnes de cette côte ressemblent à celles de la Vitim; on diroit qu'elles ont été mises en morceaux ou plutôt fendues : il arrive quelquefois qu'il s'en détache des quartiers qui tombent dans la mer avec un bruit épouvantable. A l'orient de la Simovie retchichnoïe, le long de la mer, on trouve dans les montagnes beaucoup de galactites qui paroissent blanches sur le lieu, mais après

quelque temps elles deviennent jaunâtres. Au ſommet de cette chaîne de montagnes qui n'eſt pas fort élevée, on voit par-tout une grande quantité de coquillages de moules, entierement vuides, parfaitement conſervés, quant à la forme & à la couleur, mais fort amollies par le ſoleil; cependant cette eſpece de coquillage ne ſe trouve point dans cette mer. Les plus grandes ont un pouce de large, la plupart en ont moins, & il y en a beaucoup qui ſont très petites : j'en ai vu deux qui m'ont paru être de l'eſpece qu'on nomme buccins.

Sur toute la côte iouratskaine, ainſi que vers la Piaſida, la Tamoure & la Katanga, on trouve de grands tas de bois & quelquefois d'arbres entiers; ce ſont toujours des meleſes, des cedres & des ſapins. Il y en a beaucoup qui ſont encore verds, mais ceux-là ſont tout près des eaux, au lieu que les tas de vieux bois ſec & pourri ſont loin du rivage & des endroits que la mer ne baigne plus. A l'orient de l'embouchure de l'Iéniſei, & à quatre lieues au nord de la Simovie kitachovskoïe, il y a un lieu remarquable, en ce qu'étant le plus élevé de la contrée il eſt couvert de bois flotté.

La mer dégele ordinairement, lorſque l'Iéniſei dégele à ſon embouchure, c'eſt-à-dire vers le 12 juin; alors elle devient pure, quand il s'éleve des vents de terre qui chaſſent les glaces. Quelques perſonnes qui ont habité longtemps la Simovie retchichnoïe m'ont fait part d'une circonſtance remarquable : lorſque les vents de terre ont ſoufflé durant quatorze jours ſans relâche, & qu'il regne ſeulement pendant vingt-quatre heures un vent de nord ou de nord-oueſt, quand même il ne ſeroit pas des plus grands, on revoit des glaces au rivage : ainſi l'endroit où elles ſe forment n'eſt pas éloigné, & ce doit être une grande île ou un continent, ou bien toute la mer eſt glacée; cette derniere conjecture eſt confirmée en quelque maniere par les courſes faites juſqu'au ſoixante & douziéme degré de latitude ſeptentrionale, où les vaiſſeaux ont été arrêtés par des glaces immobiles.

Dès que la fin d'août approche, on ne peut pas être certain qu'il ſe paſſera un jour entier ſans que la mer gele. Un froid médiocre ſuivi par un calme la fait prendre en un quart-d'heure, & quand elle gele auſſi-tôt, elle reſte quel-

quefois glacée durant tout l'hiver. Lorſque le froid commence, la glace eſt mince; un gros temps la briſe facilement. En général cette mer ne gele jamais plus tard que le premier octobre, & ſouvent plutôt.

Au printemps les pluies ſont peu ordinaires. Durant l'été le ciel eſt preſque toujours ſerein; le tonnerre y eſt très rare : on y connoît à peine les éclairs. Il y regne en automne une brume continuelle : ſans ceſſe il ſort des murailles une vapeur humide. En hiver les tempêtes ſont fréquentes. On dit que lorſque les îles & les rochers eſcarpés paroiſſent plus grands qu'en un temps ſerein, c'eſt un ſigne aſſuré d'une tempête prochaine.

Vers le mois de mai la chaleur augmente; on a en juin les jours les plus chauds, & quelquefois auſſi de la neige.

Le flux & le reflux eſt peu conſidérable dans la mer glaciale. Un habitant de Iéniſeisk, qui a demeuré quelque temps ſur la Katanga, m'a aſſuré qu'il ſe faiſoit ſentir dans cette riviere deux fois en vingt-quatre heures, que dans la pleine lune & dans la nouvelle avant le premier quartier, la Katanga croiſſoit environ de deux pieds, mais que dans

tout autre temps le flux étoit beaucoup moindre.

Depuis le commencement d'octobre jusqu'à Noël, il y a beaucoup d'aurores boréales qui sont de deux especes principales toujours uniformes. Dans l'une on voit entre nord-ouest & ouest un arc lumineux, duquel sortent plusieurs colomnes ou rayons de lumiere qui ne s'élevent pas très haut, & ne s'étendent jamais vers plusieurs parties du ciel. Sous l'arc le ciel est extrêmement obscur, cependant à travers cette noirceur on voit briller les étoiles. Les habitans du pays disent que cette espece d'aurore boréale est un signe de grandes tempêtes. L'autre espece commence par quelques rayons qui paroissent vers le nord, & presque en même temps, il s'en éleve au nord-est; les uns & les autres sont isolés. Ils augmentent peu à peu, occupent dans le ciel un grand espace, s'étendent avec une vîtesse incroyable, & couvrent enfin presque tout le ciel depuis l'horison jusqu'au zénith. On les y voit se réunir, & pour lors il semble que le ciel soit couvert d'un voile de lumiere parsemé de rubis, de saphirs & d'or. Rien n'est plus beau que ce spectacle; mais lorsqu'on ne l'a jamais vu, il

imprime quelque frayeur : les rayons ne se déploient qu'en pétillant, sifflant & faisant le bruit du plus grand feu d'artifice. Si les habitans du pays pouvoient faire cette comparaison, ils seroient exempts de la frayeur que leur causent ces météores Pour donner une idée du fracas qu'ils entendent alors, ils disent que la troupe furibonde passe. On voit des animaux qui en sont épouvantés. Il arrive souvent à ceux qui chassent aux renards blancs & bleus qu'on trouve en cette contrée, d'être surpris par ces aurores boréales : leurs chiens saisis alors du plus grand effroi se couchent par terre, & il est impossible de les faire bouger, avant que le bruit soit fini. Cette espece d'aurore boréale est ordinairement suivie par un temps serein.

CHAPITRE LVIII.

Cornes de mammont, de narval. Os & dents de vache marine.

J'Ai fait aussi quelques recherches concernant les os qu'on trouve enterrés en Sibérie, & qu'on nomme os de mammont. Pierre le grand ordonna en 1722,

que ſi l'on trouvoit des cornes de mammont, l'on cherchât au même endroit avec tout le ſoin poſſible le corps entier de cet animal, & qu'on l'envoyât à Péterbourg. L'année ſuivante un ſlouchivie nommé Spiridon Portniaghinne informa la chancellerie de Iakoutsk, qu'il étoit allé avec ſon fils Ilia de la ſimovie d'Ouſtiank à la mer glaciale, & que vis-à-vis le Sviatoï noſſ ou ſaint promontoire, à environ cinquante lieues de la mer, dans un champ de tourbe, choſe fréquente en ce canton, il avoit trouvé une tête de mammont qui n'avoit qu'une corne, & près de là une autre corne du même animal, qui pouvoit avoir été rompue tandis qu'il vivoit. Il ajouta qu'à peu de diſtance de cet endroit, il avoit déterré la tête d'un autre animal cornu qu'il ne connoiſſoit pas: elle reſſembloit à une tête de bœuf, mais les cornes étoient ſur le nez. Une maladie des yeux dont il fut attaqué, l'obligea de laiſſer ces os où il les avoit trouvés. Enſuite ayant appris les ordres de l'empereur à cet égard, il repréſenta qu'on pourroit l'envoyer avec ſon fils au même endroit, parce que l'âge ayant affoibli ſa vue & ſa mémoire, il ne pouvoit pas ſe flatter qu'étant ſeul il pût le

retrouver. Le voivode de Iakoutsk les y envoya l'un & l'autre. En 1724, un ſlouchivie, nommé Ivan Kiprianov, repréſenta qu'étant allé du fort de Sachverskoï à la riviere d'Iélon, qui ſe jette dans l'Indighirka, peu loin de ſon embouchure, il avoit trouvé ſur une rive élevée une tête de mammont, & qu'il l'avoit déterrée, afin de la retrouver plus facilement. Il demanda d'y être renvoyé avec un couple d'hommes pour faire de nouvelles recherches : ſa demande lui fut accordée. Il retourna ſur la riviere d'Iléon, retrouva la tête de mammont, & la fit porter à Iakoutsk; mais quoiqu'il l'eût annoncée comme entiere, elle n'avoit qu'une demi-corne. Il fit ſçavoir en même temps à la chancellerie, qu'il avoit trouvé ſur la même riviere deux cornes entieres du même animal, & reçut ordre de les faire apporter à Iakoutsk.

Sous le prétexte de chercher des os de mammont, les coſaques de Iakoutsk entreprirent de grands voyages : tandis qu'un ſeul cheval auroit ſuffi à chacun d'eux, on leur en donnoit cinq ou ſix, qu'ils chargeoient de leurs marchandiſes, Cette facilité les encouragea ; ils vouloient tous aller à la recherche de ces os. Avant ce temps le ſquélette du mam-

mont, & même ce qui en portoit le nom, étoit une chose sacrée que personne n'eût osé toucher. Les cosaques craignoient de regarder de loin ces restes sinistres. Dès que l'empereur les eût demandés, ils crurent qu'ils seroient coupables du crime de leze-majesté, si pour quelque raison que ce fût, ils n'exécutoient pas ses ordres.

En 1723, le commissaire Nasar Kolechov fit apporter à Irkoutsk la tête d'un animal extraordinaire: elle avoit trois pieds & demi de long, deux pieds de haut, deux cornes, & une dent de mammont. Dans l'année suivante un cosaque remit aussi à la chancellerie d'Irkoutsk une corne de mammont.

La plûpart de ces os, & tous ceux qu'on voit à Péterbourg, au cabinet impérial d'histoire natuelle, sous la dénomination d'os de mammont, ressemblent parfaitement aux os d'éléphant; (1) mais par ce qui vient d'être dit, & sur tout par le récit de Spiridon Portniaghinne, il paroît qu'on trouve quelquefois en Sibérie des têtes qui par leur

---

(1) Ceux qu'on voit à Valence en Dauphiné, sont peut-être aussi des os d'élephant.

groſſeur, & par la forme des cornes, appartiennent plutôt au bœuf qu'à l'éléphant. J'en vis une à Iakoutsk ; on l'avoit apportée du fort d'Anadirsk, & elle étoit tout-à-fait ſemblable à celle de Portniaghinne : une autre qu'on avoit déterrée au fort Ilghinskoi, reſſembloit parfaitement aux précédentes. Enfin j'ai appris qu'aux environs de la Nijnaïa Tongouska, on trouve non-ſeulement de ces têtes, mais encore d'autres os, des omoplates, des tibia, des os ſacrum & innominés, des os des iles trop petits pour appartenir à l'éléphant, & qui ſont peut-être de cet animal, qu'il faut néceſſairement admettre dans la famille des bœufs. J'en ai vu quelques-uns, c'étoient des tibia, & des os des iles, qui m'ont paru extrêmement courts par rapport à leur épaiſſeur.

Il eſt donc conſtant que l'on trouve en Sibérie des os de deux eſpeces d'animaux. On n'a recherché long-temps que ceux d'éléphant, qui avoient donné lieu à la fable du mammont ; mais depuis les ordres donnés à cet égard par l'empereur, on a raſſemblé tous ceux qu'on a pu trouver, & quoique le plus léger examen eut pu faire appercevoir qu'ils étoient très différens, on les a tous con-

fondus. Isbrand Ides rapporte un faux bruit, lorſqu'il dit qu'on ne trouve ces os d'éléphant que dans les contrées de Mangaſéa, d'Iakoutsk, & les montagnes qui ſont au nord-eſt de la riviere de Ket; il y en a dans toute la Sibérie, ſoit dans les cantons les plus méridionaux, ſoit dans ceux du haut de l'Irtich, de la Tom, & de la Léna; il y en a en Ruſſie, & même en pluſieurs endroits d'Allemagne, où de même qu'en beaucoup d'autres pays, on les connoît ſous le nom d'ivoire foſſile. On les nomme ainſi avec raiſon, car ils ſont parfaitement ſemblables aux dents d'éléphant apportées des Indes, & celles qu'on trouve en Sibérie, & qu'on y appelle cornes, n'en different en rien. Dans un climat un peu chaud ces os s'amoliſſent & ſe décompoſent, mais dans ceux où la terre eſt toujours gelée, vers les côtes de la mer glaciale, & de la mer pacifique, ils ſont très-bien conſervés, & en exagérant un peu, on a dit en avoir trouvé qui étoient encore ſanglans. Ce conte a été rapporté par Isbrand Ides, & après lui Muller, (1) & d'autres l'ont

(1) Voyez Voyages au nord, mœurs des Oſtiakes, page 382 & ſuiv.

répété comme une vérité. Un récit fabuleux s'accroît toujours ; on a ajouté que ces os ſanglans étoient ceux d'un animal qu'on a nommé mammont, qu'il vivoit en Sibérie ſous terre ; qu'il y mouroit quelquefois enterré par des éboulemens, & que c'étoit par cette raiſon qu'on en trouvoit encore les os ſanglans. Le crédule Muller donne au mammont huit ou dix pieds de haut, & environ dix-huit pieds de long, la couleur griſe, une tête longue, un front large, deux cornes placées au-deſſus des yeux, & qu'il remue & peut croiſer l'une ſur l'autre. Lorſqu'il marche, il s'étend beaucoup, & peut auſſi ſe reſſerrer dans un petit eſpace : ſes pattes ſont groſſes comme celles de l'ours. Isbrand Ides avoue ſincérement que perſonne n'a pu lui dire avoir vu un mammont vivant : il n'y a rien en cela qui puiſſe ſurprendre ; il faut mettre cet animal au rang des ſirenes, des phénix & des griffons.

Ces têtes & les autres os qui reſſemblent parfaitement à ceux d'éléphant, ont ſans doute fait partie d'un animal de cette eſpece. Nous ne révoquons point en doute un fait conſtaté par une médaille, une ſtatue, un bas relief, un ſeul monument de l'antiquité ; pourquoi

refuserions-nous toute croyance à une aussi grande quantité d'os d'éléphant? Ces especes de monumens sont peut-être beaucoup plus anciens, plus certains & plus précieux que toutes les médailles grecques & romaines. Leur dispersion générale sur notre globe est une preuve incontestable des grands changemens qu'il a éprouvés. Je conjecture que les éléphans se sont enfui des lieux qui étoient jadis leur patrie, pour éviter leur destruction. Quelques-uns auront échappé en allant très-loin, mais ceux qui se seront réfugiés dans les pays septentrionaux, seront tous morts de froid & de faim, les autres morts de lassitude, ou noyés dans une inondation, auront été emportés au loin par les eaux. Théophraste, Pline, Agricola, Libavius pensoient que l'ivoire fossile croissoit dans la terre; cette opinion est opposée à toutes les loix de la nature, & il seroit aussi sensé de dire que les animaux y croissent comme les feves & les pois.

Ces dents sont longues de huit pieds, épaisses de six pouces, & les plus grosses pesent de deux cents quarante à deux cents quatre-vingts livres. Cette grandeur ne doit point surprendre: quelques-unes

de celles qu'on nous apporte des Indes, ont huit ou dix pieds de long & pesent quelquefois jusqu'à deux cents livres. Le squélette de soixante & douze pieds, trouvé par le peintre Remessor dans le canton barabin n'est pas si monstrueux qu'on ne puisse affirmer que c'est un squélette d'éléphant. Lorsque les dents trouvées en Sibérie sont travaillées, elles ne different en rien de l'ivoire. Quelques-unes ont pris une couleur jaunâtre, d'autres sont devenues brunes comme un coco, d'autres, bleu-noirâtre; cependant il n'est pas douteux que ce ne soient les os du même animal. Ce qui n'étant pas gelé dans la terre, reste exposé quelque temps à l'action de l'air, devient aisément plus ou moins jaune ou brun, & même d'une autre couleur, selon qu'il se joint à l'air quelque humidité. On coupe souvent, comme le dit Strahlemberg, les parties noirâtres des dents moisies & pourries, & l'on emploie les autres, qui ont des couleurs particulieres, à faire des couvertures d'écrin. Pour éclaircir ce qui concerne l'autre espece d'os que l'on trouve en Sibérie, il seroit à souhaiter que l'on connut un animal à qui leur grandeur &

leur ſtructure répondiſſent exactement, mais on ne peut eſpérer d'acquérir cette connoiſſance que par une exacte comparaiſon de ces os, & des ſquélettes de toutes ſortes d'animaux étrangers, ſur-tout de la famille des bœufs. Je recommanderai ſur-tout l'examen du biſon que M. Jérémie a vu entre la riviere danoiſe & celle du loup marin, qui tombent l'une & l'autre dans la baie d'Hudſon : il dit que cet animal eſt plus petit que le bœuf d'Europe & porte la plus belle laine.

Je reviens aux cornes de mammont. En 1724, Ivan Tchernéiev trouva près de la ſimovie Ouïandinskoïe ſituée ſur l'Indighirka, une corne torſe d'un animal inconnu, laquelle fut apportée à Iakoutsk, enſuite à Irkoutsk : cependant on ne trouve aucun témoignage de ce fait dans les archives de ces deux villes. Suivant les deſcriptions que l'on m'en a faites, c'étoit une de ces cornes de narval que l'on priſoit tant autrefois, avant de ſavoir qu'elles appartenoient à une eſpece de baleine (1).

---

(1) *Monodon, art. Monoceros & unicornu*

C'étoient des cornes de licorne, animal célebre dans les ouvrages des Juifs, & auquel ils attribuoient une force extraordinaire : Moïse dit de Dieu même que ses forces sont pareilles à celles de la licorne. On en faisoit grand cas dans la médecine, on la regardoit comme un spécifique contre tous les poisons & toutes les maladies qui avoient quelque malignité, témoin le certificat que les médecins d'Ausbourg en donnerent, & que Wormius a rapporté. On l'a mise long-temps au nombre des remedes approuvés par les facultés de médecine, on l'a connue dans la matiere médicale sous le nom d'unicornu verum, tous les apothicaires & droguistes la demandoient en Hollande sous ce nom, & recevoient la corne ou dent du narval ; on dit même qu'une corne de saint Denis qui opéroit autrefois tant de merveilles en France, n'étoit autre chose que la dent de cette baleine. En Russie, en Angleterre, en Hollande, en Italie, en Allemagne cette dent passoit généra-

---

aliis. Narhwal, Worm. & Klein. v. I. T. Kleinii Hist. Pisc. nat. prod. Miss. II, § 18, T. II. C.

lement pour la corne de la licorne (1). Il paroît qu'on la regarde en Sibérie comme la corne d'un animal extrêmement rare, & que la baleine à qui elle appartient ne se trouve point sur les côtes de ce pays. M. Ficher, membre de l'Académie des sciences de Péterbourg, m'écrivit en 1741 qu'on en avoit trouvé une dans un marais auprès du fort Anadirskoï : ses spires alloient de droite à gauche ; elle étoit longue de six pieds & pesoit onze livres. Il est plus facile d'expliquer ce phénomene que celui des os d'éléphant trouvés en Sibérie. Quoique le narval ne fréquente pas les mers de cette contrée, quelques-uns peuvent s'être avancés jusqu'aux lieux qu'arrosent aujourd'hui l'Anadir & l'Indighirka, & l'on a plusieurs preuves que la mer glaciale s'étendoit autrefois beaucoup plus au sud.

Tandis que j'étois à Iakoutsk, j'appris qu'il y avoit en cette ville un cosaque qui travailloit une certaine espece d'os qu'on lui apportoit du fort d'Anadirsk, & en faisoit de petits coffres. Je

(1) *Voyez* Recueil des voyages au nord, tom. I, pag. 124.

vis la matiere mise en œuvre ; elle étoit assés blanche & comme marbrée. L'animal à qui ces dents appartiennent est nommé par les Russes morch, par les Samoïedes qui habitent à l'embouchure de l'Ob, auprès du golfe Tasséev, tiouté, par les Allemands Wallross, & par les François vache marine (1) : on en trouve autour de la nouvelle Zemble & de toutes les îles qui sont depuis le détroit de Veigats jusqu'à l'Ob. Il y en a même quelques-uns vers l'Iénisei, & l'on en voyoit autrefois jusqu'à la Piasida. On en retrouve ensuite en grand nombre à la pointe de Chalaghinsk. Ils y sont si grands que les Choutchi font avec les grosses dents de cet animal les semelles de leurs traîneaux ; ils se mettent les petites dans les joues comme un ornement, ou pour imprimer plus de terreur, lorsqu'ils vont à la guerre : ils en font aussi des couteaux, des haches, & d'autres ustensiles de même espece. Il est vraisemblable qu'il y en a depuis la pointe

(1) *Phoca dentibus caninis exsertis. Odobenus.* Linn. syst. nat. p. 6. *Lips.* 1748. *Voyez* Recueil des voyages au nord, tom. I, p. 39. tom. II, p. 269, 274. tom. IV, part. 2, p. 61, 92.

de Chalaghinsk jufqu'à l'Anadir, puifque toutes les dents qu'on vend à Iakoutsk y font apportées du fort Anadirsk. On les divife en différentes claffes felon qu'il en faut quatre, cinq, fix, &c. pour faire un poud ou quarante livres : il y en a dont huit font le poud, & l'on en trouve auffi de beaucoup plus petites, mais on ne les apporte point à Iakoutsk ; elles ne dédommageroient pas des frais du tranfport. Il y en a quelquefois auffi dont trois feulement font le poud, & elles ne font pas très rares : quelques iakoutfains m'ont affuré en avoir vu une qui pefoit feule trente-cinq livres. J'en ai vu plufieurs qui étoient de plus de deux pieds de long, & une couple de deux pieds & demi Elle font ordinairement plus larges qu'épaiffes. Celles qui ont la longueur que je viens de rapporter, ont environ deux pouces d'épaiffeur, & font larges de quatre pouces & plus, fur-tout vers l'extrémité inférieure.

La partie marbrée de ces dents eft celle que les Sibériens & les Ruffes eftiment le plus; elle eft jaunâtre, très veinée de blanc. C'eft la feule qu'on emploie à faire les petites plaques avec lefquelles on recouvre les coffres : on la trouve

depuis la racine jusqu'aux deux tiers & plus de la dent. Le reste & tout l'émail extérieur qui enveloppe la dent surpassent l'ivoire en blancheur & en dureté. On en fait ordinairement en Russie des jeux d'échecs : en France, en Angleterre & en Allemagne on l'emploie à cause de sa grande dureté, à faire des dents artificielles.

Quoiqu'on apporte du fort d'Anadirsk des dents de vache marine en grande quantité, je n'ai pas entendu dire qu'on y fît la pêche de cet animal : on en trouve les dents sur les rivages bas de la mer. Il se peut qu'il les perde à un certain âge, & qu'il choisisse par préférence certains endroits pour les y laisser, ou qu'il les brise, soit par hazard, soit en combattant. On pourroit dire encore que les dents de tous les animaux qui meurent dans ce climat, se détachent & sortent des alvéoles. Les Cosaques iakoutsains m'ont dit qu'en certains endroits de la côte des Tchouktchis, on trouvoit une si grande quantité de ces dents, qu'outre l'usage que j'ai dit en être fait par ce peuple, il a encore coutume de les offrir par tas à ses dieux ou à ses démons.

Quelques amateurs d'histoire natu-

relle m'ont demandé ſi je ne regardois pas la vache marine d'Anadirsk comme une eſpece très différente de celle de la mer du nord, & de l'entrée occidentale de la mer glaciale. Puiſqu'on n'en a jamais vu depuis la Piaſida le long de la côte nord-orientale, aux environs des rivieres de Tamoura, Katanga, Olenek, Léna, Kara-Ourak, Iana, Indighirka jusqu'à la Kolima, il paroît que celles du Groen-land (ou pays verd), & de l'entrée occidentale de la mer glaciale, n'ont aucune communication avec celles qui ſont à l'orient de la Kolyma, vers le Chalaghinskoï & l'Anadirsk. Il n'y a donc pas apparence qu'elles ſoient de même eſpece, mais on n'a aucune raiſon ſolide de croire qu'elles ſoient d'eſpece différente. En général il eſt certain que la plûpart des vaches marines qu'on voit en Allemagne dans les cabinets d'hiſtoire naturelle, & qui ſont preſque toutes du Groen-land, ſont beaucoup plus petites que celles de l'Anadirsk : il en eſt ainſi de celles qu'on apporte d'Arcanghel, & qu'on prend vers la Kola, ſur la côte de la Laponie ruſſe, & ces dernieres ſont ſemblables à celles que les Iourakes & les Samoïedes prennent vers l'embouchure de l'Ob.

Autant que j'ai pu le conjecturer d'après les relations orales, les vaches marines d'Anadirsk ne different ni pour la forme ni pour la grandeur des vaches marines de l'occident de la mer glaciale, que ceux qui ont voyagé dans ces parages nomment ſouvent éléphans de mer. Il paroît auſſi que les dents de ces animaux, qui ſont apportées en Europe, ne different que très peu entre elles. Elles viennent du canton d'Anadirsk, ou du Groen-land; quelques-unes en petit nombre ſont tirées des environs de l'Ob & de la Kola, mais on n'en trouve des amas que vers Anadirsk, & celles que nous avons d'ailleurs, ſont des vaches marines tuées. Lorſque leurs dents deviennent groſſes & commencent à s'ébranler, ces animaux iroient-ils en certains cantons, juſqu'à ce qu'elles ſe détachent, ou qu'ils puiſſent eux-mêmes les faire tomber? Et lorſqu'étant revenues, elles peuvent réſiſter davantage & ſeconder plus parfaitement la volonté de l'animal, reviendroit-il aux endroits qu'il a quittés? On pourroit penſer alors que les dents arrachées à ceux de ces animaux que l'on tue, n'étant pas encore parvenues à toute leur grandeur, ſont toujours plus petites que celles qui tombent

bent naturellement, ſont auſſi grandes qu'elles peuvent l'être. On pourroit objecter qu'en ce cas on devroit trouver des amas de ces dents ſur les côtes du Groen-land, & vers le détroit de Veygats & la Kola; mais il ſe peut qu'il y en ait & qu'on y en découvre dans la ſuite, comme on en a trouvé à l'île Cherry (1): d'ailleurs combien n'y a-t-il pas encore en ces mers d'îles inconnues.

CHAPITRE LXI.

Bouſſoles des chaſſeurs de Sibérie. Obſervations ſur le froid. Jour perpétuel. Oiſeaux.

LES Sibériens qui vont à la chaſſe des renes & des renards blancs & bleus s'écartent quelquefois juſqu'à vingt-cinq lieues de leur habitation, & cette chaſſe ſe faiſant ſurtout en hiver, ils ſont quelquefois ſurpris par de ſi grandes tempêtes qu'ils ne voient plus rien autour d'eux, & ſont obligés de reſter au même endroit juſqu'à ce que la tempête

(1) *Voyez* Recueil des voyages au nord, tom. II. Voyag. de Wood & Martens.

ſoit paſſée. Ils portent donc une tente & des proviſions pour eux & leur chien, & peuvent en cas de néceſſité ſupporter une tempête durant un ou deux jours, même plus longtemps, lorſqu'ils épargnent leurs proviſions en faiſant les parts plus petites. J'appris cette particularité de ceux que j'interrogeai au ſujet des contrées ſeptentrionales, & je leur demandai comment ils retrouvoient leur chemin, lorſque la tempête étoit paſſée: ils me dirent qu'aucun d'eux n'alloit à la chaſſe ſans ſe munir d'une bouſſole, & le chaſſeur à qui je parlois, m'en fit voir une à l'inſtant & m'en expliqua l'uſage. Elle étoit de bois, & l'aiguille très bien aimantée. On voit ſur cette bouſſole une roſe qui marque huit vents principaux: les noms de ces vents y ſont écrits; quant aux autres, ils n'ont pas de nom. Ceux qui tiennent le milieu entre les principaux ſont déſignés chacun par une ligne, & pour en nommer un, on dit la ligne entre tel & tel vent; par exemple, pour exprimer celui que nous appellons nord-nord-eſt, on dit la ligne entre nord & nord-eſt: ceux qui ſont entre les vents principaux & les mitoyens ſont exprimés par un point; ainſi le point d'eſt à ſud-eſt ſignifie eſt-

quart de ſud-eſt, & ainſi des autres.

Le froid extraordinaire que nous éprouvâmes à Iéniſeisk à la fin de 1734, m'inſpira le deſir de rechercher s'il étoit toujours auſſi vif. Les obſervations m'apprirent qu'en Sibérie, ainſi que partout ailleurs, les hivers ſont différens. Le 22 octobre, à minuit, le thermometre de Deliſle étoit à 190 degrés, le jour ſuivant vers neuf heures à 197 $\frac{1}{2}$. Le 3 décembre dans la nuit, il marquoit 193; le 4, 205 & 202; le 31 dans la nuit, 199. Depuis le commencement de janvier juſqu'au 26 du même mois, il fut entre 190 & 215, & les deux derniers jours de ce mois à 198. Depuis ce temps il n'y eut plus de froid, & le printemps vint beaucoup plutôt qu'on ne pouvoit le croire de ce climat. Il y eut en mars beaucoup de catarres, quelques fievres chaudes, points de côté, fievres éphémeres & rougeoles.

Nous ne nous étions encore trouvés au printemps dans aucune contrée un peu voiſine du nord; nous réſolûmes donc d'aller à Mangaſéa qui eſt la ville de Sibérie la plus ſeptentrionale. L'Iéniſei dégela le huitieme avril, & dès le douze du même mois on n'y voyoit plus de glace. Nous eûmes durant près

d'un mois les plus beaux jours de printemps ; dans l'eſpace de trois ſemaines la campagne reprit ſa verdure, la plûpart des plantes fleurirent ; nous eſpérions trouver auſſi le printemps à Mangaſéa.

Vers la Slobode Douptches kaïa ou Vorogova, qui eſt ſur la rive gauche de la Douptcheſſ, les vagues de l'Iéniſei commencent à devenir ſi groſſes qu'elles ont un effet ſenſible ſur les plus grands bâtimens. Nous paſſâmes un peu plus loin une chute peu conſidérable, & nous vîmes ſur la droite une chaîne de montagnes, qui s'étend au loin dans le pays & le diviſe en deux contrées. On dit que depuis trente ans on n'a pas éprouvé de fiévres chaudes au delà de ces montagnes, & que lorſqu'on en eſt attaqué en deçà, il ſuffit, pour s'en guérir, de paſſer au-delà: c'eſt peut-être un effet de l'air qui de ce côté des montagnes eſt reſſerré par les bois, & de l'autre eſt vague & libre. Ces alpes ont environ une lieue de large: la riviere, en les traverſant, devient fort étroite, & l'on y voit beaucoup de tournans aſſés conſidérables pour que les bateaux qui s'en approchent, ſentent qu'ils ſont attirés. On s'en éloigne en ramant & gouvernant avec attention, & l'on évite ainſi tout danger.

Au delà de ce détroit on trouve la Tongouska Podkammenaïa ; c'eſt une habitation tongouſe, auſſi célebre pour la chaſſe des zibelines que la Nijnaïa Tongouska. Près de la ville de Mangaſéa ou de Tourouchansk, l'Iéniſei forme ſur ſa gauche pluſieurs canaux qui portent différens noms. L'aſpect de cette ville a quelque choſe d'extraordinaire ; elle eſt compoſée d'une centaine de maiſons ſéparées les unes des autres, & ſituées au nord de la riviere en partie le long du canal Nikolskoï & en partie dans les terres. Le fort eſt vers le milieu de la ville & près du canal ; il n'a guère de fort que le nom, mais on n'y a par bonheur aucun ennemi à craindre. On y envoie d'Iéniſeisk un commiſſaire tiré de l'ordre des dvoriœnins ou diéti-boïares, pour y rendre la juſtice. Cette ville n'a point encore eu de voivode, & il y feroit aujourd'hui moins néceſſaire que jamais, parce qu'elle a perdu ſon ancien éclat, & que le nombre de ſes habitans eſt conſidérablement diminué. Ce n'eſt pas que le terroir ſoit devenu moins fertile, mais les circonſtances ont changé. La plûpart des mangaſéens étoient autrefois des coſaques envoyés dans ce canton, ſoit pour ſubjuguer, ſoit pour

contenir les Tongouſes & les Samoïedes; il n'eſt pas néceſſaire aujourd'hui d'y en envoyer en auſſi grand nombre; on ne peut les y employer que pour faire des corvées, des écritures, & recevoir le tribut. On n'a donc point remplacé ceux qui ſont morts; on a congédié les autres, qui devenoient inutiles, & ils ſont allés s'établir plus bas ſur l'Iéniſei; car ce canton, malgré ſes glaces, eſt un des plus habités : il a plu à la nature de lui accorder beaucoup d'avantages.

On voit à Mangaſéa tant au dedans qu'au dehors pluſieurs bâtimens publics, comme un magaſin du tribut, un magaſin à poudre, des égliſes, des cabarets. J'ai parlé des beaux jours que nous avions eus avant notre départ d'Iéniſeisk : lorſque nous arrivâmes ici, nous crûmes paſſer de l'été à l'hiver; cependant c'étoit le dixieme de juin : il eſt vrai que nous étions déja à 58 degrés 26 minutes de latitude ſeptentrionale. La terre étoit couverte de neige, & il en tomboit encore : la glace avoit une épaiſſeur conſidérable, & ne dégeloit point pendant le jour. Ce triſte temps ceſſa bientôt : nous ne fûmes pas peu ſurpris du changement ſubit qui ſe fit preſque ſous nos yeux. Dès que l'air eut pris

quelque chaleur il la conserva : les vapeurs & les nuages dont le ciel étoit obscurci, disparurent tout-à-coup. Nous pûmes dès le 12 nous passer de feu : le lendemain nous vîmes des hirondelles. La chaleur du soleil augmentoit ; le 14, on ne vit plus de neige. L'herbe croissoit à vue d'œil ; si quelqu'un en a vu croître, c'est peut-être à Mangaséa. Je vis le 15 en pleine fleur l'espece de violette à fleur jaune (1) qui ne vient en Europe que dans les hautes montagnes, & sur-tout dans celles de Suisse : elle croît ici très serrée, dans les endroits bas, entre les buissons. Vers la fête de saint Pierre, l'herbe étoit haute environ d'un pied & demi. Depuis le 11 de ce mois, il n'y avoit aucune différence sensible entre le jour & la nuit : on pouvoit lire à minuit avec autant de facilité qu'on lit à midi dans les pays plus méridionaux, lorsque le ciel est couvert de nuages : le soleil étoit continuellement au-dessus de l'horison. Il est vrai que vers minuit, lorsqu'on étoit dans un lieu bas, on perdoit de vue une

(1) *Viola caule bifloro, foliis reniformibus serratis.* Linn. Sp 16, pag. 936. *Viola alpina, rotundifolia, lutea.* B. Pin. 199.

partie du disque, mais on le voyoit en entier du haut d'une tour peu élevée. Nous pouvions alors le fixer sans être éblouis, & sans y appercevoir les moindres rayons, mais après une demi-heure ils devenoient très sensibles. Nous consacrâmes une nuit à la vue de ce beau spectacle, que nous n'avions point encore vu dans une saison aussi avancée, & dont nous jouissions peut-être pour la derniere fois.

Dans aucun endroit du monde, je n'ai vu autant d'oiseaux d'eau que dans celui-ci. On y trouve des bandes innombrables d'oies & de canards de différentes especes, de poules d'eau, d'hirondelles de mer, & même de celles que Martens nomme stront-ïagher, de bécassines, de faucheurs, de grues, de cigognes, de plongeons, &c. Vers la fête de saint Pierre la flore mangaséenne ouvrit ses trésors : les champs étoient couverts de fleurs, mais d'especes peu variées ; cependant l'herborisation étoit agréable ; tous les oiseaux dont la campagne étoit remplie, chantoient sans cesse, tantôt seuls & tantôt ensemble ; leurs sons quelquefois harmonieux, quelquefois mêlés de discordances flattoient agréablement l'oreille : quoique j'aime

la musique, ce concert de la nature avoit pour moi plus de charmes que l'harmonie de nos instrumens.

CHAPITRE LXII.

Mangaséa. Foire. Déclinaison de l'aiguille aimantée. Orages, &c.

A L'embouchure de la Tas, qui se jette dans la mer glaciale à l'occident de l'Iénisei, il y avoit autrefois une petite ville appellée Mangaséa. La mer y forme un grand golphe, qui vers la terre est divisée en deux parties, lesquelles s'étendent au sud presque jusqu'à soixante-huit degrés. La Tas se jette dans la partie orientale, & l'Ob dans l'occidentale. Les rivieres de Touroukan & de Iélagoui sont voisines de la Tas : il est donc facile d'aller par celle-ci, de même que par l'Ob, à Iénisei. Les habitans de cette petite ville, ayant trouvé le climat trop rigoureux, se transporterent un peu plus haut, & y bâtirent une ville qu'ils nommerent la nouvelle Mangaséa. On dit qu'il se faisoit autrefois un assés grand commerce, d'Arkanghel par Poust-Osersk, petite ville située à l'embouchure de la Petchora, qui se jette dans la mer du nord par le

fort d'Obdorskoï & l'ancienne Mangaſéa. Les Mangaſéens eſpéroient de ne pas le perdre, quand même ils ſe ſeroient retirés un peu plus à l'eſt. Leur nouvelle ville eſt plus connue en Sibérie ſous le nom de Touroukansk que ſous celui de Mangaſéa.

On y tient tous les ans une foire, où l'on vend des pelleteries de toute eſpece. Les peuples idolâtres des environs chaſſent durant tout l'hiver le long de la Nijnaïa Tongouska, de la baſſe Iéniſei, de la Koureika, Kantaïka, Doudina, & autres ruiſſeaux & rivieres, comme la Katanga, la Tas, l'Ob, &c. Quelques-uns de ces chaſſeurs apportent leurs pelleteries eux-mêmes à la foire de Touroukansk, mais la plûpart les trafiquent avec les Ruſſes qu'ils connoiſſent : ils craignent de rencontrer des acheteurs trop au-deſſus d'eux, & d'être forcés à livrer leurs marchandiſes pour un trop bas prix. Cependant il y a toujours en cette ville quelques hommes des nations voiſines, parce qu'on a coutume d'en exiger des amanati, ou ôtages qu'on ne laiſſe en liberté que lorſqu'ils ſont remplacés par d'autres. Les chaſſeurs de Kantaïka étoient arrivés avant nous : ceux de la Katanga avoient

confié leurs marchandises à leur prêtre. Quelques marchands russes & tongouses s'y étoient rendus de Iéniseisk & disposoient déja leurs boutiques. Lorsque tous les chasseurs, les ôtages, les marchands, les receveurs du tribut furent rassemblés, le commerce commença, mais secrétement & comme à la dérobée, soit afin que les marchands rusés pussent mettre à profit la stupidité des autres, soit de crainte que l'un d'eux connoissant la richesse d'un autre n'entreprit de l'assassiner. Presque toutes les marchandises que l'on mit en vente étoient des peaux de zibeline, de renard blanc, de renard bleu, de renard noir, gris, &c. de goulu, de loup blanc, d'ours la plûpart blanc : parmi ces dernieres il y a des peaux d'ourson de la Nijnaïa Tongouska, qui ont presque le blanc de l'argent. On apporte aussi d'Avam des peaux mégissées de jeune rene, qui sont de la plus grande souplesse. Ces pelleteries de l'Iénisei sont beaucoup plus estimées que celles de l'Ob & de la Léna, parce qu'elles les surpassent en grandeur; on dit aussi que le poil en est meilleur & plus épais : l'Iénisei est donc la riviere sur laquelle les Russes font le plus d'établissemens. Depuis Mangaséa jusqu'à

la mer, delà le long du rivage jusqu'à la Katanga & le long de cette riviere on trouve par-tout des habitations russes: quelques-uns en changent de temps en temps, d'autres y passent leur vie. Ceux qui n'ont aucun bien, y courent en foule, car la chasse des animaux que je viens de nommer, est extrêmement avantageuse. Un jeune homme qui vient dans ce pays, fut-il dépourvu de tout, & à demi nud, y trouve un maître qui le prend, l'habille, lui donne des gages considérables ou une part de la chasse, & lorsqu'il n'est pas prodigue, il peut faire en quelques années une espece de fortune. On ne peut chasser qu'aux renes durant tout l'été, mais alors on s'occupe de la pêche, & quoique l'Iénisei ne soit pas aussi poissonneuse que d'autres rivieres, telles, par exemple, que l'Ob, un homme peut y prendre assés de poisson pour fournir presque entierement à la nourriture de sa famille. Pourroit-on croire qu'à soixante & dix lieues au-dessous de Mangaséa, il y ait une paroisse russe? on la nomme Kantaïskoï pogost, ou paroisse de Kantaïsk: elle est située à 68 degrés de latitude septentrionale, & composée d'une église, d'un presbytere & d'un petit nombre de maisons de paysans, dont quelques-

unes ſont vuides; mais les environs ſont remplis d'habitations de chaſſeurs ; ce ſont ordinairement des maiſons éloignées les unes des autres, afin que les chaſſeurs ne puiſſent pas ſe nuire entre eux : on les appelle ſimovies.

Je traçai le 12 juin une méridienne, afin d'avoir la déclinaiſon de l'aiguille aimantée : je l'obſervai le même jour à différentes heures, & je la trouvai de 8 degrés vers l'eſt. Le 19, elle étoit la même par un vent d'eſt aſſés fort. Ce fut pour moi un phénomene, car dans tous les endroits de Sibérie où je l'avois obſervée, je n'avois pas apperçu la moindre déclinaiſon. Nous eûmes depuis le 20 quelques tonnerres aſſés forts. Plus on approche de la mer glaciale, plus ils ſont rares : il faut, pour les y entendre, écouter attentivement, & l'on diroit que c'eſt un bruit ſouterrein. Quant à l'éclair on le voit diſtinctement du rivage.

J'allai voir les tournans qui ſont dans la Nijnaïa Tongouska, à une lieue & demie au-deſſus de ſon embouchure. Il y en a beaucoup en cet endroit le long des deux rives, & lorſque les eaux ſont hautes, on ne trouve entre ces courans qu'un paſſage large de ſix toiſes. Si le bateau va ſur l'un des côtés, il eſt quel-

quefois tourné circulairement pendant l'efpace de foixante toifes, & ce n'eft qu'à force de rames, & avec un travail extraordinaire qu'on peut le remettre dans le courant. Les arbres que la riviere entraîne, font attirés dans ces gouffres, qui, après un quart-d'heure, les rejettent brifés en une infinité de petits morceaux. Quelques pêcheurs voulurent fonder le plus grand de ces tournans. Ils y jetterent une groffe pierre attachée à une corde, elle tomba fur quelque chof & s'arrêta; mais ils ne l'eurent pas plûtot ébranlée de nouveau qu'elle continua de defcendre. Ils filerent la corde jufqu'à quatre-vingt-dix toifes; & n'en ayant plus, ils ne purent pas pouffer plus loin l'expérience. Dans cet endroit le mouvement circulaire des eaux eft confidérable, & reffemble à celui de l'eau que l'on verfe dans un vafe. Un petit canot que j'y fis conduire fut tourné durant quelque temps & enfuite emporté plus bas par le courant de la riviere. Cette épreuve m'infpira de l'affurance, & j'efpérai pouvoir paffer un de ces tournans fans y être précipité; d'ailleurs les bateliers m'affuroient qu'il n'y avoit aucun danger. J'y allai dans un canot; durant tout le temps que je fus

ſur le tournant, je ſentis que le bateau trembloit fortement : les bateliers ramoient ſans relache ; ils prétendent que ce mouvement empêche les eaux de faire tourner le bateau. Les deux rives dans cet endroit ſont compoſées de roc & de pierres, & le lit y a ſans doute une forme ſinguliere.

Je vis enſuite le monaſtere de Troïtskoï qui n'eſt plus habité que par quelques moines que l'âge a rendu preſque aveugles. Il avoit autrefois des revenus conſidérables : tous ceux qui remontoient ou deſcendoient l'Iéniſei, y faiſoient dire quelques prieres pour l'heureux ſuccès de leur voyage, & les moines leur diſtribuoient du pain. Cette libéralité apparente rapportoit beaucoup au monaſtere, car ce pain donné par de ſaints hommes avoit un prix infini, & engageoit les voyageurs à une plus grande générosité envers les pieux cénobites. Les chaſſeurs y faiſoient auſſi prier pour le ſuccès de leur chaſſe, ou remercier le tout-puiſſant de leur en avoir accordé d'heureuſes : les religieux leur donnoient pareillement à manger & à boire, & en étoient récompenſés par d'amples préſens. Les dons des laïques ont ceſſé avec la libéralité des moines :

de plus il ſemble que leurs prieres ſont deſirées avec moins d'ardeur. Ce monaſtere avoit autrefois un ſaint que l'on révéroit ſous le nom de Baſile de Touroukansk. Vers l'année 1720 un archevêque de Tobolsk imagina d'examiner les preuves de la ſainteté de ce Baſile, & ne les trouvant pas ſuffiſantes, il le fit enterrer. Depuis ce temps le couvent a perdu beaucoup de ſon renom, & les moines voudroient bien encore avoir leur ſaint, à qui l'on venoit, même de Iakoutsk, faire des offrandes; mais l'Archevêque prit la précaution de le faire enterrer ſecrétement, de ſorte que les religieux ne ſavent pas le lieu de ſa ſepulture: il n'y a que certaines ames ſaintes & privilégiées, qui ſe flattent de le connoître. Les habitans de la Léna prétendent qu'un jour on verra la pierre de la tombe s'élever & le ſaint apparoître.

On m'avoit dit qu'à l'embouchure du ruiſſeau de Pakoulika, on trouvoit beaucoup de pierres figurées. Je m'y rendis avec cinq hommes, & malgré les recherches les plus exactes, je ne trouvai que quelques cailloux. Je vis alors que les gens qui m'avoient indiqué ce lieu, nommoient pierres figurées des cailloux de différentes formes. On m'aſſura qu'il

y en avoit en effet ſur la pointe de Kangatou : j'y allai avec vingt hommes, & nous y trouvâmes quatre bélemnites, un corail, une mine de fer très riche, peſante, rouge au dehors, brune au dedans, qui ſe montroit ſous différentes formes. Elle étoit en morceaux arrondis qui avoient depuis dix-huit juſqu'à trente lignes de diametre ; d'autres reſſembloient au hériſſon de mer nommé ſpatagus, & leur ſurface inférieure étoit large de deux pouces. Quelques-uns étoient comme des boutons groſſiers, un peu relevés par-deſſous ; il y en avoit qui n'affectoient aucune figure réguliere, & qui peſoient depuis quatre onces juſqu'à quatre livres : on en voyoit parmi ce dernier qui avoient la forme d'une queue d'écreviſſe, d'autres étoient ovale-allongé. J'en trouvai qui étoient mêlés de gravier & de cailloux ; quelques-uns reſſembloient à une hématite par le poli & la dureté : d'autres étoient comme du bois pétrifié. Je trouvai une autre mine de fer, feuilletée, jaune, tenant ochre, qui tantôt avoit la figure d'un pot de terre, composé de pluſieurs couches minces, tantôt reſſembloit à un amas de petits tuyaux creux, courbes, droits & de différentes formes, qui naiſſoient

tous de minces branches de bois autour desquelles une ochre s'étoit déposée. Cette mine avoit aussi quelquefois jusqu'à son milieu les écailles minces dont la bélemnite est formée, de sorte qu'on ne pouvoit y voir aucune cavité. Nous y vîmes aussi un talc noir, brillant, dans une pierre noirâtre semblable à l'ardoise & parsemée de veines déliées de soufre crud :

Plusieurs variétés d'une pierre très dure, rayée de gris & de noir, qui donne du feu & pese depuis un quarteron jusqu'à une livre & demie. Quelques-unes sont moins dures, d'autres ont les raies blanches & violettes ; il y en a qui les ont d'une même couleur, ou dans lesquelles on en voit de très fines, grises ou blanches, parmi les noirâtres qui sont larges :

Une pierre d'un rouge tirant sur le violet, dure à peu près comme une marne : un caillou verd & brillant au dehors, brun au dedans : des pierres d'un bleu pâle, dures comme un marbre : des pierres blanches & jaunâtres, transparentes & de la dureté de l'agate : une pierre calcaire fibreuse, (1) des fluors

---

(1) *Marmor fixum, filamentis perpendicu-*

de toutes couleurs : un grais groſſier, rouge d'un côté, & noirâtre de l'autre comme s'il eut été brûlé ; il eſt ordinaire aux coraux de changer ainſi de couleur, lorſqu'ils ont été quelque temps dans la terre :

Une pierre compoſée de gros ſable & de petits cailloux (1); une pierre longue, un peu applatie, arrondie & jaunâtre aux deux extrémités, parſemée de petits points, & ſi molle qu'elle paroiſſoit formée d'une glaiſe durcie depuis peu de temps : un ambre noir, en petits morceaux, friable, couvert d'excreſcences : un morceau d'os dont la ſtructure intérieure approchoit de celle d'une vertebre de baleine : un autre morceau d'os creux, long de douze pouces & large de trois & demi :

Des pierres de toutes ſortes de formes, de couleur cendrée, ſemblable, quant

---

laribus parallelis. Linn. Syſt. Nat. *Stockh.* 1748. Ce marbre eſt compoſé de lames horizontales, dont les fibres ſont perpendiculaires, blanches, contiguës, paralleles, & ne font point efferveſcence avec l'eau forte. *Linn. ibid.*

(1) *Saxum petroſum arenaceo ſiliceum.* Valler. Mineralog. pag. 163, ſpec. 164. *Stockh.* 1747.

à la ſtructure & à la dureté aux pierres qui, dans quelques rivieres, ſe forment de la vaſe qui s'y dépoſe. Quelques-unes étoient ſphériques, d'autres lenticulaires, & larges de neuf lignes à deux pouces & demi : parmi ces dernieres, les unes étoient entourées d'un bord quelquefois d'égale largeur en toutes ſes parties, & quelquefois inégal; d'autres étoient comme écailleuſes à leur ſuperficie : des amas de petites pierres rondes, jointes enſemble, dont l'inférieure étoit la plus groſſe, & les autres diminuoient de groſſeur en s'élevant vers le ſommet; elles étoient attachées ſur les côtés comme de petits globes : quelques-unes étoient ſolitaires, rondes d'un côté, plates de l'autre; il y en avoit qui étoient creuſées en leur milieu. On en trouvoit çà & là trois ou quatre jointes enſemble, dont l'inférieure étoit plate, & la ſupérieure, arrondie. J'en vis une formée de ſable jaune, pur, & une autre de même matiere, qui étoit adhérente à une pierre noirâtre :

Pluſieurs pierres en forme de rein, de bélemnite, de cloud de girofle, de flacon, de racine; quelques-unes de ces dernieres avoient la ſurface rude : des

bélemnites demi-tranſparentes, & bifurquées à la pointe; dans les plus petites on avoit peine à voir la bifurcation :

Un champignon de mer : j'en ai trouvé pluſieurs qui m'ont paru être de la même eſpece, mais un ſeul m'a ſemblé être certainement une production marine, & je ne cite que celui-là, parce que je crois qu'en pareil cas il faut abandonner ce qui eſt douteux :

Pluſieurs petits rameaux de bois, environ de la groſſeur du doigt, que l'eau avoit polis & formés ainſi que de vraies bélemnites : une de leurs extrémités étoit comme ſi on les eut rompues en deux morceaux, & ils étoient rayés depuis l'origine juſqu'au milieu. Puiſqu'on a oſé dire que les bélemnites n'étoient autre choſe que des dents & des racines, on pourroit avec autant de raiſon chercher leur origine dans les rameaux d'arbres, mais il me ſemble que ces deux opinions trouveront peu de partiſans.



CHAPITRE LXIII.

Foire de Iéniſeisk, Monumens antiques. Mines.

NOus quittâmes bientôt Mangaſéa pour revenir à Iéniſeisk. Notre navigation fut aſſés prompte, malgré les bancs de ſable que l'on trouve fréquemment dans l'Iéniſei. Je remarquai dans ce voyage que le ruiſſeau nommé Knia dans les cartes ruſſes eſt nommé Kii par les habitans du pays.

Il y a tous les ans une foire à Iéniſeisk au commencement du mois d'août. Les marchands ruſſes qui reviennent de la frontiere par eau, arrivent ordinairement aſſés tôt, pour vendre quelques-unes de leurs marchandiſes chinoiſes, avec ce qui leur reſte de marchandiſes ruſſes, & revenir avec des pelleteries mangaſéennes : ils apportent donc à la foire des marchandiſes de Chine, de Mangaſéa & quelquefois de Ruſſie. D'autres marchands ruſſes & tatares viennent de Tobolsk, par l'Irtiſch, l'Ob, la Ket & le trajet par terre qui

ſépare la Ket de l'Iéniſei. Ils arrivent ordinairement dans les premiers jours d'août ; leurs marchandiſes ſont preſque toutes ruſſes ; elles conſiſtent en cuirs, draps, toiles, bas foulés, tabac de Circaſſie, couteaux, fourchettes, ſouliers, miel, vins, étoffes, uſtenſiles & denrées de toutes les ſortes. Quelques marchands de Kraſnoïark apportent des zibelines très médiocres. Il y vient auſſi de toutes parts des promichlenies & la foire eſt conſidérable.

Nous nous embarquâmes de nouveau ſur l'Iéniſei. Les chutes aſſés fréquentes, les bancs de ſable, langues de terre qui ſemblables à des digues s'étendent preſque d'une rive à l'autre, les ſinuoſités de la riviere rendirent la navigation difficile & pénible. Dans une vallée étroite qui eſt à quelque diſtance du village de Dodonova, je trouvai de la ſanguine & de la terre d'ombre. Après avoir remonté l'Iéniſei, environ l'eſpace de ſoixante & quatre lieues, nous nous rendîmes par terre à Kraſnoïark. Au-delà d'un ruiſſeau qui tombe dans le Borſia qui ſe jette dans l'Ouïous, nous traverſâmes un déſert couvert de plantes rares & très belles : les plus communes étoient celles que nous con-

noiſſons ſous le nom de croix de Jéruſalem (1) & la plante qu'on nomme en Allemagne violette de la pentecôte. (2)

Les déſerts qu'on trouve au-delà du ruiſſeau de Sokſi, ſont auſſi remplis de très belles plantes. Après en avoir paſſé pluſieurs autres, nous parvinmes au lac ſalé, nommé Outchour : il a environ demi-lieue de long, trente toiſes de large, & donne de très bon ſel. Près de ce lac eſt une montagne qui porte le même nom ; quoique nous fuſſions alors à la fin d'août, j'y trouvai de rares & belles plantes, & j'y fis cinq ou ſix herboriſations.

Près du chemin qui eſt entre le lac & la riviere d'Outchour, il y avoit pluſieurs tombeaux qui ſont peut-être des monumens des anciens Tatares : ils ſont entourés de grandes pierres poſées debout à quelque diſtance les unes des autres, & qui forment un quarré long. Le terrein renfermé par ces pierres eſt

---

(1) *Tribulus foliis ſexjugatis, ſubæqualibus*. Linn. ſp. 3, pag. 387.

(2) Je ne ſçais ſi c'eſt une eſpece d'Orchis que l'on nomme Pentecôte en quelques provinces de France.

tantôt

tantôt plat, tantôt élevé. Au dehors du quarré, à la diſtance de trois ou quatre toiſes, il y a quelquefois une grande pierre, dreſſée vis-à-vis le milieu du quarré, & un peu penchée vers le tombeau, c'eſt-à-dire vers le ſud-eſt : les tombeaux ſont auſſi dirigés vers cette partie du ciel. Après le lac ſalé dont je viens de parler, nous en trouvâmes un autre plus petit. Nous paſſâmes enſuite devant quelques lacs d'eau douce & nous parvinmes au Kara-Ious : les environs de ce ruiſſeau ſont favorables à un naturaliſte ; on trouve dans la montagne voiſine pluſieurs plantes rares.

Peu loin de cet endroit il y a une célebre ſtatue de pierre, qui eſt ſans doute un monument des anciens tatares, habitans de ce pays : on la connoît ſous le nom tatare Kosaïn-Kiſſ. Elle eſt près du chemin dans le déſert, à demi-lieue de la riviere ; c'eſt une eſpece de gaîne qui a les trois quarts de la grandeur naturelle de l'homme, le viſage long & plat, le nez plat, une mouſtache, & ſur la tête quelque choſe qui reſſemble à un bonnet. Le front en eſt très reculé ; la tête peut être ſéparée du corps. On y voit une ceinture de travail bratskain, ſur le côté gauche un ſabre, ſur le droit

une bourſe qui eſt peut-être une bourſe à tabac, deux mains dont la gauche eſt appuyée ſur la poignée du ſabre, l'autre tient une eſpece de petit pot. Le travail en eſt extrêmement groſſier, & l'on ne trouveroit pas en Europe un ſeul ſtatuaire, qui n'eut honte d'avoir fait un pareil ouvrage.

Il y a ſur le ruiſſeau nommé Tſagan-Iouſſ, ou l'Ious blanc, beaucoup de tatares, dont les uns ſont du diſtrict de Krasnoïark, & ont beaucoup de moutons; les autres qui ſont du diſtrict de Tomsk n'en ont pas un ſeul : ceux-ci prétendent que leurs chiens ſont trop féroces, & qu'au lieu de garder les moutons ils les attaquent & les mettent en pieces. Nous trouvâmes enſuite deux lacs ſalés dont l'un nommé en tatare Touſtou-Kil a beaucoup de ſel. Il a en long plus d'une demi-lieue, mais il eſt fort étroit & de figure très irréguliere. Le ſel ne s'y forme point en cryſtaux ; il ſe précipite comme du ſalpêtre. Nous n'en vîmes que ſur le rivage parce que les pluies abondantes avoient empêché qu'il ne s'en dépoſât au fond. Il y a tout près du bord du lac une fontaine qui paroît être minérale.

A quelque diſtance de ce lac, il y

en a un autre plus grand, ſur les bords duquel je trouvai du kali d'une beauté extraordinaire. Nous paſſâmes enſuite le ruiſſeau de Toïoum, ſur le bord duquel on voit une grande meule de moulin appuyée contre un arbre : les Tatares de ce canton la regardent comme un monument des anciens Tatares qui habitoient cette contrée. Enſuite après avoir paſſé devant le lac Elkoune, & quelques autres qui ſont plus petits, nous parvînmes au Karich, dont les bords ſont couverts de bois. Nous nous rendîmes au lac Ighir, qui eſt ſur une montagne aſſés élevée : le chemin traverſoit une forêt de meleſes ; les arbres couchés & les inégalités du terrein, qui ſont ordinaires dans les endroits marécageux, le rendoient fort difficiles. Les Tatares ne ſe rappellent que le ſeul Meſſerſchmid qui ait fait cette route avant nous. Arrivés au bord de la Byr, nous fîmes faire du thé, & lorſque nous l'eûmes pris, nos taſſes gelerent dans les ſoucoupes. Le lendemain au matin (4 ſeptembre 1739), il tomba beaucoup de verglas. Nous paſſâmes le Ouibat, le Bé, & à quatre lieues au-delà du ruiſſeau de Nine, nous trouvâmes les tatares de Kouſnetsk, qui

ſe nomment Sagaï, & ont des troupeaux de chevres : ſur ce chemin qui traverſe des plaines déſertes, il y a un grand nombre d'anciens tombeaux. Avant que d'arriver au Nina, nous trouvâmes un dieu de pierre, qui avoit environ deux pieds de hauteur : ce dieu étoit un ours aſſis ſur les pieds de derriere. On l'avoit placé dans une eſpece de niche faite exprès pour lui ; cette ſtatue étoit travaillée dans le goût du Kofain-Kis.

Sur le ruiſſeau nommé Kitchi Syr, ou le petit Syr, il y a quelques maiſons habitées par des mineurs, & entourées de chevaux de friſe. On tire la mine aux environs de ces maiſons ; elle eſt verte & couleur d'azur dans une gangue molle: quelques morceaux ſont bleu-foncé, & ſtriés comme l'antimoine. On trouve cà & là du minerai bleu très riche ; cependant on eſpere peu de l'exploitation de cette mine : quoiqu'elle ait paru d'abord très étendue & de riche teneur, on l'a trouvée bientôt beaucoup plus étroite & moins riche ; on la nomme Sirinskoï roudnik ou mina de Sirinsk.

Nous allâmes voir enſuite la mine de Baſinsk qui eſt dans les montagnes voiſines ; on n'y avoit encore couvert que deux puits & une eſpece de gallerie

longue environ de deux toiſes. Les filons vont au ſud oueſt, & ont près d'une toiſe & demie de largeur. La mine eſt verte, & ſe montre parmi un beau quarts blanc, regardé par les mineurs comme un ſigne favorable.

Nous ſuivîmes le ruiſſeau de Bôuſſa jusqu'à celui d'Askich, où nous trouvâmes des huttes tatares. Nous y apprîmes qu'il y avoit dans les environs une antiquité tatare. A deux lieues de la riviere d'Askich, dans une vallée, il y a un roc arrondi, allongé, long de quelque toiſes, qui eſt comme creuſé du côté de la riviere; on voit dans cette cavité une eſpece de gypſe blanc ou alabaſtrite, dont les enfoncemens & les élévations ſont diſpoſées de maniere qu'une imagination prévenue y découvre la figure d'une vieille femme. Auprès de cette pierre il y en a une plus petite, & de même eſpece, qui paſſe pour l'enfant de l'autre. On a placé devant elles un grand nombre de pierres de riviere qui paroiſſent avoir été choiſies, parce qu'elles ont à peu près la forme de la grande alabaſtrite. Elles ſont toutes vers le ſud & entourées de broſſailles, où les crédules tatares, qui n'ont preſque aucune idée de la divinité,

viennent en témoignage de leur dévotion attacher toutes ſortes de haillons, ſans qu'ils puiſſent ſe repréſenter même par les idées les plus obſcures s'il leur en reviendra du bien ou du mal.

Nous traverſâmes enſuite un déſert couvert de régliſſe, & paſſâmes le ruiſſeau d'Oès qui ſe jette dans le Tiè. Les bords de celui-ci ſont habités par les Tatares Beltiriens. De tous les tatares du diſtrict de Kouſnetsk, les Beltiriens ſont les ſeuls que les Kalmouckes obligent à leur payer un tribut. Il n'eſt pas conſidérable & conſiſte ordinairement en fer ou en cuir; lorſqu'ils refuſent de le payer, les Kalmouckes leur ſerrent la tête entre deux batons juſqu'à ce qu'ils aient obtenu ce qu'ils demandent. Cette eſpece de torture eſt uſitée dans les forts qui ſont au-delà de Iakoutsk, ſoit pour faire avouer des crimes, ou donner ce que l'on deſire. Dans l'année 1738 les Tatares Sagaïens prirent les receveurs kalmouckes, & les envoyerent priſonniers à Abakansk : ils y furent détenus quelque temps, & mis enſuite en liberté.

Nous trouvâmes le long de l'Abakan un grand nombre d'anciens tombeaux,

Il y avoit ſur l'un d'eux une tête en bas relief, & çà & là de grandes pierres longues de plus d'une toiſe ſur leſquelles on avoit gravé des inſcriptions, des croix, des cercles, des chevaux, des uſtenſiles : toutes ces choſes étoient groſſierement faites, & quelques-unes ſi mal qu'on ne pouvoit pas découvrir ce qu'elles devoient repréſenter. A deux lieues de cet endroit près de la riviere, nous vîmes encore des tombeaux, ſur l'un deſquels étoit un buſte de femme, coeffé d'un bonnet très élevé. Tous les Tatares qui paſſent temoignent à ce buſte leur vénération, leur amour & leur crainte reſpectueuſe, en lui couvrant les levres de graiſſe.

Nous eûmes le 7 & le 8 ſeptembre (1739) une chaleur très conſidérable & preſque auſſi forte qu'en été. Nous nous rendîmes aux cavernes ſituées à quelque diſtance de la mine de Baſinsk ; elles ſont très ſpacieuſes, & l'on voit dans la plus grande, ainſi qu'aux environs des deux autres pluſieurs pieds ou ſupports de meubles & d'uſtenſiles: on en trouve auſſi dans une grande caverne qui eſt ſur un des cinq bras du ruiſſeau de Koxa, & dans laquelle il faut ſe faire deſcendre perpendiculairement pendant l'eſpace de

cinq toiſes. Ces débris de meubles, & des coques d'œuf qu'on y voit auſſi, prouvent que ces cavernes ont eu quelques habitans.

Plus loin eſt le ruiſſeau de Kal qui ſe perd dans la terre à peu de diſtance de l'Abakan. Nous vîmes enſuite la mine de Maskoï : elle eſt ſur la rive occidentale de l'Iéniſei, & dans la montagne la plus élevée des environs. La mine eſt tendre, verte, mêlée de gravier, qui reſſemble à la mine d'or de Hongrie, nommée mine de foie. On y trouve auſſi une eſpece de mine remarquable en ce qu'étant pareille à la malachite, elle eſt auſſi fragile que des ſcories, & auſſi polie par endroits. Il y en a une autre eſpece, ſemblable à cette derniere, mais elle eſt rougeâtre & reſſemble dans le filon à la mine d'argent nommée rouge-dorée (1). On a eſſayé ces deux mines en petit, & elles ont donné par quintal, depuis quarante-huit juſqu'à ſoixante livres de cuivre pur.

On a bâti des fonderies, & conſtruit une digue auprès du ruiſſeau de Loukaſſe à deux lieues de ſon embouchure dans l'Iéniſei, afin d'exploiter les mines

(1) Linn. *ſ.* 5. *pag.* 183. Valler. *ſp.* 287.

dont ce canton eſt rempli. On y a une grande quantité de bêtes à cornes, de ſorte que la livre de bœuf y coute à peine un ſou; mais, quoiqu'il y ait aſſés de terreins qu'on pourroit enſemencer, on ne trouve point de payſans qui veulent les cultiver, & l'on y manque de farine. Il ſera facile de remédier à cet inconvénient & à pluſieurs autres, lorſqu'on voudra ſincèrement achever cette entrepriſe & faire le bien public.

Aux environs de ces fonderies on trouve ça & là dans la forêt un grand nombre de trous faits en terre, qui ont environ une toiſe en quarré & quelquefois moins : on voit ordinairement des pierres auprès des plus grands, & l'on croit que ce ſont les reſtes des fourneaux dont les anciens habitans du pays faiſoient uſage. Nous eûmes la curioſité de faire découvrir & nettoyer un de ces trous. Il étoit de forme allongée, & revêtu de pierres qui pouvoient avoir deux pieds d'épaiſſeur & autant de large, ſur un pied & demi de longueur. Les jointures étoient remplies de terre & de ſable, & ces fourneaux n'avoient ſans doute été conſtruits dans la terre, que pour les appuyer extérieurement & les rendre plus ſolides, au défaut d'argille

& de ciment. On trouve aux environs plusieurs amas de scories, dont la plûpart sont de fer, & quelques-unes de cuivre : on n'a point essayé si elles contiennent encore un peu de métal. Entre les pierres dont ces fourneaux ont été construits, on voit de grosses racines de pin, qui prouvent qu'un long temps s'est écoulé, depuis qu'on y a fondu de la mine.

Lorsque nous vînmes aux mines de fer & de cuivre de l'Irba, tous les préparatifs nécessaires pour les exploiter n'étoient point encore achevés : on y construisoit un haut fourneau, des martinets, un moulin à scier, une digue haute de trois toises, large de neuf, longue de cent soixante-dix. On avoit commencé les fouilles au sommet de la montagne, mais on s'apperçut bientôt qu'elle étoit presque toute de mine, & comme elle est haute & escarpée, on commenca des galleries beaucoup plus bas. On voit encore çà & là dans cette montagne, plusieurs endroits creusés peut-être par ceux qui habitoient ce canton dans la plus haute antiquité. La mine de cuivre est dans une montagne située sur la gauche de l'Irba vis-à-vis la digue. Dans un petit puits fait

au ſommet, pour ſuivre un rameau qui s'étoit montré à la ſuperficie, on voyoit des fleurs de cuivre vertes dans une pierre brune & dure, mais ces fleurs s'étoient promptement perdues : elles alloient dans la montagne vers le ſud-ſud-eſt. On avoit retrouvé plus bas de pareilles fleurs qui s'étoient auſſi perdues. Le bois eſt rare dans ce canton, & doit être tout conſommé, ſi l'on a fait travailler cinq ans de ſuite le haut fourneau conſtruit pour la mine. On s'eſt peut-être un peu trop preſſé d'établir des fonderies ſoit ici ſoit au ruiſſeau de Loucaſſa ; il falloit auparavant s'aſſurer de la richeſſe de la mine : que ſervent les plus belles apparences, quand le fond n'y répond pas ?

Nous ſuivîmes enſuite un chemin montagneux, difficile, coupé d'un grand nombre de ruiſſeaux, ſur leſquels il y a de très mauvais ponts. On me dit que les Tatares du canton cueilloient au printemps une racine qu'ils faiſoient ſécher & mêloient à leur bouillie : c'eſt la racine de l'érithronium ou dent de chien. Cette plante croît en abondance chez les Tatares Sagaï, & ſur le ruiſſeau de Beſſ qui ſe jette dans l'Amoul, un des premiers ruiſſeaux qui joignent leurs

eaux au Touba. Beſſ eſt le nom tatare de l'érithronium. (1)

CHAPITRE LXI.

Tombeaux. Mine. Antiquités. Sorciers.

ON voit un grand nombre d'anciens tombeaux ſur la riviere de Teſſ, qui, de même que celle de Bira, ſe perd dans la terre, avant que d'arriver à l'Iéniſei. Quelques-uns de ces tombeaux ont beaucoup d'apparence, & ſont nommés maïakes ou monumens. Ils ſont entourés de groſſes pierres équarries & longues; leur circuit eſt conſidérable. Entre l'enceinte & le milieu, on voit beaucoup de pierres jettées les unes ſur les autres. Au milieu eſt le tombeau, entouré de pierres poſées debout. Il n'a preſque jamais qu'une toiſe de profondeur. On y trouve rarement tous les os du ſquélette : ceux de la jambe & des îles ſont ordinairement le mieux conſervés & de la grandeur com-

(1) V. Fl. Sibir. Tom. I, pag. 39, 40, 41, Tab. 7.

mune, mais on y en voit aussi qui sont extrêmement grands. Dans plusieurs de ces tombeaux outre le squélette, on trouve à chaque angle un autre corps ou ses cendres. Quelques-uns prétendent qu'il y en a le long desquels on déterre d'autres corps entiers ou brulés. Un habitant du pays m'a dit avoir trouvé tout près d'une pierre sépulcrale deux morceaux de cuivre qui avoient la forme d'aîle, & sur lesquels on voyoit des figures d'ours. On tire de ces tombeaux des vases, des ceintures, des pendans d'oreilles & brasselets d'or ou d'argent : il y a souvent une grosse perle jointe aux pendans d'oreilles. Les ceintures sont quelquefois de velours verd doublé de cuir, & orné de plaques quarrées. Les petits pots d'argent ronds, avec ou sans couvercle, sont les vases les plus communs, les plus rares sont les plats. La plûpart sont unis, cependant quelques-uns ont des ornemens. Il y en a qui sont dorés, & d'autres d'or pur ; on les trouve toujours auprès de la tête du squélette. On en tire aussi des pots de terre dont quelques-uns ressemblent à des creusets, mais sont plats par dessous; d'autres sont pareils aux grands pots de Chine, qui ont le cou étroit. Ces der-

niers ſont d'une terre très dure & très bonne, & quelquefois verniſſés. On y a même trouvé des porcelaines de l'eſpece de celles que nous vîmes à Sempalat. Près de la tête du ſquélette, il y a quelquefois ſur la droite une tête de cheval dont le muſeau eſt planté en terre, & qui a ſouvent dans la bouche une bride à branches, pareille à peu-près aux brides allemandes & ornée de boſſettes d'argent. Au lieu de la tête de cheval, c'eſt quelquefois celle d'un mouton, qui eſt couverte d'une feuille d'or très mince. On y trouve des étriers qui ſont toujours de fer, & faits à peu près comme ceux des allemands : quelques-uns ſont recouverts de feuilles épaiſſes d'argent qui paroiſſent n'avoir été que maſtiquées. Un de ceux qui fouillent ces tombeaux, m'aſſura que parmi beaucoup d'autres richeſſes, il avoit trouvé dans l'un d'eux un couteau de forme chinoiſe, ſur la lame duquel étoit ſoudée une anguille d'or. Excepté les vaſes & les têtes d'animaux, tous les uſtenſiles ſont placés au pied du ſquélette & du côté gauche. Lorſque le corps a été brulé, on trouve ſouvent parmi les cendres de l'or en petits bâtons, mais quelquefois il eſt jetté vers le côté gauche ou oriental du tombeau.

Il y a encore une autre eſpece de tombeaux qu'on nomme ſlantſi : ce mot ruſſe ſignifie une pierre compoſée de couches minces. Ils ſont couverts de grandes pierres couchées horiſontalement : on n'en voit pas une ſeule qui ſoit dreſſée. Sous ces pierres il y a un lit de terre, épais environ d'un demi pied, qui recouvre quelques tombeaux entourés de pierres dreſſées & hautes d'un pied & demi. Ceux-ci renferment ordinairement des os brulés, cependant on y trouve quelquefois des ſquélettes entiers. Le ſélenga ou foſſoyeur qui m'accompagnoit, s'étoit plus attaché à ces tombeaux qu'à tous les autres, parce qu'il y trouvoit plus d'or & d'argent en petits bâtons coulés, & qu'il y prenoit moins de peine. On y trouve auſſi, mais rarement, des vaſes & des pots de terre ; les étriers y ſont plus communs. Il eſt de la plus grande rareté d'y trouver les os brulés raſſemblés dans un mauvais pot.

La troiſiéme eſpece de tombeaux eſt nommée ſemlianie kourganie, ou tombeaux de terre. Ceux-ci ſont au milieu d'une grande enceinte de pierres très hautes, & recouverts quelquefois d'une

ou deux meules de moulin. Ils ont ordinairement depuis deux juſqu'à quatre toiſes de profondeur, & l'on en a trouvé quelques-uns profonds de douze toiſes. Ceux qui ouvrent ces tombeaux, prétendent que lorſqu'ils ont été faits, il y avoit à chaque angle un poteau de bois, que ces poteaux étoient joints par des traverſes qui ſoutenoient des écorces de bouleau, & que la terre étoit miſe ſur ces écorces : ils aſſurent avoir vu des traces évidentes de cette ſtructure. Les corps y ſont quelquefois dans des bieres de bois de meleſe, mais on ne trouve jamais d'argent ni au dedans ni autour de ces bieres. Pluſieurs feuilles d'or quarrées, plus épaiſſes que du clinquant, ſont répandues autour du ſquélette & la tête en eſt quelquefois couverte. On y trouve auſſi des moutons de bronze ou de cuivre doré, des chandeliers de cuivre, des plaques de laiton pareilles à celles dont les ſorciers de Sibérie ornent leurs habits magiques, & de petits morceaux d'étoffes de ſoie.

Il y a une quatrieme eſpece de tombeaux appellé tvorilnie kourgani. C'eſt un terrein de quatre ou cinq toiſes quarrées, entouré de grandes pierres

enfoncées d'une toiſe en terre, de ſorte qu'on en voit à peine l'extrémité au-deſſus de la ſurface. Au milieu de cette enceinte eſt le tombeau, dont le fond eſt à peu près de niveau avec le bas des pierres qui l'entourent : il eſt quelquefois couvert de pierres. Ces tombeaux ſont très communs ſur l'Abakan auprès de Taſtip, & très mépriſés par les habitans du pays, parce qu'on n'y trouve gueres que des lances & maſſes d'armes de cuivre, & de petits pots de terre faits comme des creuſets. La tête eſt quelquefois entourée de petites lames d'or, mais elles ſont trop minces pour dédommager de la peine de les déterrer.

Une cinquieme eſpece eſt appellée Kirghiskie moghili, peut-être parce que l'on croit que ce ſont des tombeaux de Kirghiſiens que l'on regarde comme une ſorte de coſaques. Dans ceux-ci le corps eſt couvert de pierres juſqu'à la ſurface du terrein. On y trouve des bottes & des fleches. Quant à la poſition de tous ces tombeaux, on peut obſerver que ceux des pauvres ſont près des bois, ceux des riches, dans les plaines découvertes, & ſur-tout vers les

rivieres : plus l'Abakan s'approche de l'Iénisei, plus ceux qu'on a enterrés sur ses rives étoient riches.

Nous nous rendîmes ensuite aux mines de cuivre qui sont entre deux bras du Koxa : nous y vîmes les plus belles fleurs de cuivre, tant vertes que bleues, dans une gangue brun-foncé, très dure, mais qui est en petits morceaux & par conséquent facile à tirer. Un des filons que l'on suit, est large de quatre pieds à la surface, & presque perpendiculaire. Il s'incline seulement un peu du nord au sud, & diminue beaucoup d'épaisseur, ce qui confirme ce que j'ai déja dit, que dans cette contrée les mineraux sont à la surface de la terre, & ne s'y enfoncent que très peu. Il ne faut, pour les tirer, ni construire des machines dispendieuses, ni exposer sa vie dans des galleries souterreines. Cependant il seroit bon de réfléchir murement, avant que d'établir de grands bâtimens pour une fonderie, sur-tout dans les endroits où il n'y a pas beaucoup de bois : on n'en voit point auprès de la mine dont je parle ; de plus elle est dans un terrein qui n'est pas beaucoup plus élevé que ceux des en-

virons ; on ne pourroit donc pas y pratiquer une galerie pour l'écoulement des eaux, ce qui ſeroit d'autant plus facheux que le filon eſt perpendiculaire.

J'appris ici que du côté méridional des montagnes de Saïan, on voyoit quelques monumens antiques. Le Barga eſt un ruiſſeau qui coule au pied de ces montagnes ſi près d'un autre ruiſſeau, qu'ils paroiſſent ſe confondre à leur embouchure dans l'Iéniſei. Dans l'eſpace qui eſt entre eux, on voit deux ſtatues d'homme, l'une vis-à-vis de l'autre ; toutes deux ſont coëffées d'un chapeau rond de chine, ont une mouſtache noire, les levres rouges, & tiennent un livre à la main. Aux pieds de chacune eſt un grand lion qui lui frappe le dos avec ſa queue, & près de cet animal il y a encore un petit lion. Au-deſſus de l'embouchure du Barga, il y a dans une montagne appellée Ongon-Kaïa, un rocher eſcarpé dans lequel on a creuſé une eſpece de caverne : on y voit aſſis ſur une table de pierre un Tchar ou kan au pied duquel il y a un coffre de pierre plein de manuſcrits. A côté du Tchar il y a un homme qui tient un ſabre nud à la main, & de chaque côté de l'en-

trée il y a auſſi un homme dont l'un tient une lance, & l'autre un ſabre. (1)

Nous trouvâmes au fort d'Abakansk un chamane de Iarinsk, qui voulut que nous fuſſions témoins de ſes ſortileges : nous eûmes pour lui cette complaiſance, & il nous parut n'avoir ni plus d'eſprit & de jugement, ni moins de hardieſſe que tous ſes confreres. Nous vîmes encore un de ces ſorciers & une ſorciere aux huttes de Kaſtints. Le pere du chaman étoit de la même profeſſion ainſi que la grand-mere de la chamane. Ils étoient très fiers de leur naiſſance, & voulurent nous prouver leur ſorcellerie de pere en fils juſqu'à la ſeptieme génération. Parmi ces peuples ignorans, c'eſt un emploi très conſidérable qui ne peut être rempli que par les eſprits les plus ſublimes, & le ſang qui paſſe de ſorcier en ſorcier les rend d'autant plus capables d'exercer leur art. Le bonnet du chaman étoit couronné de plumes, & celui de la chamane, d'un grand nombre de fils ſi longs, que lorſqu'ils tomboient par devant, ils lui

---

(1) *G. F. Muller, comment. de ſcriptis tanguticis in Sibiria repertis, tom.* 10 *comment. Petropolit. pag.* 454, 455.

couvroient le visage. Les bas de cuir de la femme étoit couverts par devant, d'une étoffe de laine rouge, & garnis de crins le long de l'étoffe. Ceux de l'homme avoient le même ornement, mais en forme de croix. Ces bas de cuir qui font partie de l'habillement mystérieux, ne servent jamais sans l'habit. Le tambour de la sorciere étoit le plus petit, mais l'un & l'autre étoient plus grands qu'à l'ordinaire, & on les avoit ornés à l'extrémité supérieure, d'un grand nombre de petits anneaux de fer, qui servoient à augmenter le bruit de la ferraille des habits. Leur maniere d'opérer fut un peu différente de celle des chamans que nous avions vus. Ils travaillerent l'un après l'autre : tous deux s'assirent à terre à la maniere des tatares & directement vis-à-vis la porte. Ils placerent leur tambour droit devant eux & jouerent d'abord doucement, en accompagnant ce bruit d'un murmure sourd, qu'ils augmenterent par degrés ainsi que le son du tambour : lorsque l'un & l'autre fut assés fort, la grande fureur commença. Ils se leverent tout-à-coup, resterent debout au même endroit où ils étoient assis, jouant sans cesse du tambour, & criant,

ſautant, ſifflant, mugiſſant. Enſuite ils ſauterent vers la porte & à l'entour de la hutte, & ce bruit, ces cris, ces ſauts étoient des mignardiſes & cajoleries faites à deſſein d'attirer le diable. Le plus grand tumulte étoit vers la porte : tout à coup ceux qui le faiſoient regarderent le trou par où paſſoit la fumée, comme ſi les diables devoient entrer par ce trou. Les tatares ſpectateurs jetterent quelques cuillerées d'eau vers la porte, pour regaler, dirent-ils, les diables, & les engager de plus en plus à entretenir leur bon ami le chamane. Les ſauts recommencerent, & il ſembla que les ſauteurs chantoient : ceci étoit l'entretien du ſorcier & de la ſorciere avec les démons. Le chamane imitoit ſouvent le cri du coucou, & quelques tatares lui répondoient de loin le même cri. Quelquefois un tatare le lui crioit dans l'oreille de toutes ſes forces, & il y répondoit auſſitôt, mais ſi extraordinairement qu'on auroit dit qu'en effet un diable rendoit ces ſons. Il ſortit enſuite de la hutte, ſans être accompagné, y rentra bientôt, répéta les mêmes ſingeries, & répondit à ce qu'on lui avoit demandé. La ſorciere ſortit & rentra pluſieurs fois, & chanta galamment à l'aſſemblée qu'elle continue-

toit ses sortileges, tant qu'ils pourroient lui-être agréables. Elle jetta dans le feu une espece d'absinthe, dont la bonne odeur parut aux spectateurs être d'un augure favorable ; elle but sept tasses de l'eau qui reste après la distillation du lait, sortit sept fois de la hutte, fuma sept pipes de gansa ou tabac chinois, sortit autant de fois, parut ensuite tomber en foiblesse, fut soutenue & revint promptement. Elle se plaignit qu'on lui avoit pris sa pipe, & voulut découvrir avec son tambour si ce n'étoit pas quelqu'un des spectateurs, mais ne l'ayant pu trouver, elle dit que c'étoient les diables qui lui avoient fait ce tour, le leur reprocha tendrement, & la retrouva dans son tambour où ils l'avoient rapportée : cet événement a dû mériter à la pipe une certaine vénération de la part des tatares. Ensuite la sorciere avala sept petits copeaux de bois allumé, mit son tambour à terre, sauta en le roulant autour de la hutte, & chantant qu'elle vouloit être gaie cette nuit avec la permission de l'assemblée. Elle pria un tatare de danser avec elle ; il vint se placer à la droite vis-à-vis & près de la danseuse. Tous deux leverent les mains, se les

donnerent, paſſerent trois fois ſous les bras l'un de l'autre, comme on fait dans les allemandes; enſuite le danſeur fit trois fois le tour de la chamane & ſe retira. Elle danſa de cette maniere avec ſix autres hommes, & avec ſept femmes: il n'y en avoit pas autant dans l'aſſemblée mais elle danſa deux fois avec quelques unes, afin qu'il y eut ſept danſes. Quelques-uns de ces danſeurs & danſeuſes étant fort malhabiles, la chamane un peu déconcertée cacha ſon embarras par des ſingeries aſſés amuſantes, car la nouveauté des farces aſiatiques pourroit dérider le plus grave européen. Après ces danſes, elle jetta de l'abſinthe dans le feu, préſenta ſon tambour & ſes habits à la fumée, ſauta, chanta, prophétiſa; mais enfin voyant que ſon jeu commençoit à nous fatiguer, elle quita ſes habits magiques. Quoiqu'elle eut été durant quatre heures dans un mouvement continuel, on n'appercevoit en elle aucune laſſitude. Nous vîmes quelque temps après un autre ſorciere kaibalienne, qui chanta devant nous en langue tatare en jouant du tambour: ſes chanſons étoient des invitations faites aux diables, mais ils ne voulurent pas cette fois lui obéir,
&

& nous n'en fûmes pas fâchés. Nous continuâmes notre route & arrivâmes bientôt à Krasnoïark, après avoir fait depuis le fort Kirenskoï environ 1320 lieues.

CHAPITRE LXIII.

Tatares. Sorciers. Supplices. Fêtes des sages femmes. Autres coutumes.

AU printemps de 1739 nous vîmes un grand nombre de Tatares. Leur figure en général ne peut pas déplaire aux européens : ils n'ont ni les yeux enfoncés, ni le nez applati, ni le visage plat & large, mais ils ressemblent beaucoup aux hommes d'Europe. Leur taille est assés belle ; il est rare d'en trouver qui soient boiteux ou très gros : la plûpart sont maigres, vifs, laborieux, affables, liants, assés grands parleurs, cependant vrais & sinceres. Il faut s'en défier dans le commerce ; la tromperie en ce genre est pour eux simple finesse : ils disent que ceux qui n'entendent pas un commerce ne doivent pas le faire, que lorsqu'ils croient

l'entendre, ils ont des yeux comme ceux avec lesquels ils traitent, & qu'alors il faut être imbécille pour être dupé. D'ailleurs tout vol, & toute violence sont parmi eux des crimes inouis. Le libertinage & l'ivrognerie n'y sont pas communs, cependant ils ne sont pas exempts de ces deux vices. Ils ont beaucoup de chevaux, distillent du lait de cavalle, & ne peuvent pas s'empêcher d'en boire plus qu'il ne faudroit. Lorsqu'ils viennent dans les villes ou villages russes, ils fréquentent les cabarets ou les maisons de leurs amis qui ont de la biere & de l'eau-de-vie. Cependant on peut dire en général qu'ils ne sont pas intempérans. Les hommes & les femmes tatares aiment beaucoup à fumer du tabac, & commencent à prendre cette coutume dès leur dixieme ou douzieme année. Le tabac chinois est pour eux le plus agréable; il n'y a que les pauvres qui fassent usage de celui de Circassie : ils y mêlent de petits copeaux très minces d'écorce de bouleau, tant par épargne que pour en diminuer la force. Les morts & surtout leurs compatriotes sont à leurs yeux des objets d'une sainte vénération. Quoiqu'ils sachent qu'on

a trouvé beaucoup de richesses dans les tombeaux de leurs ancêtres, & qu'ils demeurent, pour ainsi dire, parmi ces tombeaux, aucun d'entre eux n'a tenté de s'enrichir par cette voie. Quelques-uns ont quatre femmes, les pauvres, une seule. Ils font peu de cas de la propreté ; cette négligence diminue l'agrément de leur figure : les femmes qui passent pour les plus belles, ressemblent beaucoup à nos pastourelles en habits des dimanches, les hommes aux valets de nos paysans.

Aucune religion n'a pu pénétrer parmi eux ; ils n'ont voulu recevoir ni les dogmes chrétiens, ni les rêves de Mahomet, ni les superstitions mongoliennes. Lorsqu'on les entretient de ces matieres, ils montrent les tombeaux de leurs ancêtres, en disant qu'on a vu par les richesses qu'on en a tirées, qu'ils abondoient en biens temporels, qu'ils en ont joui dans cette croyance qu'ils leur ont transmise, & que l'on voudroit changer : que les tatares d'aujourd'hui ne possedent pas les mêmes biens, parce qu'ils n'ont pas conservé rigoureusement leurs anciennes mœurs, mais qu'ils courroient à une ruine totale,

s'ils entreprenoient des changemens aussi considérables.

On nous amena dans cette ville un sorcier & une sorciere de Katchinsk. Ils nous donnerent rendez-vous dans une hutte, où nous trouvâmes une grande assemblée tatare. La chamane étoit assés âgée, & pour cette raison très respectée du chaman ; il lui céda les honneurs du pas. Elle ôta ses habits ordinaires, ne laissant, pour ne pas blesser la pudeur, qu'un vieille chemise & ses culottes, & prit ses habits magiques. C'étoit un corps de jupe de kitaïca bleu, bordé de kitaïca rouge. Sur les épaules étoient attachés quelques longs fils de couleur, auxquels pendoient de petites coquillages de porcelaine. Elle mit une espece de ceinture de cuir qui n'est portée parmi les tatares que par les hommes & les servantes, & des bottines de cuir teintes en rouge avec de l'écorce d'aune, sans talons & sans ornemens. Son bonnet étoit rond, pointu par le haut, fait de peau de linx, garni de zibeline, & terminé par une touffe de plumes de hibou. Le tambour étoit fait à l'ordinaire, & la baguette, recouverte de peau de castor.

Elle fit ſes ſortileges comme tous les ſorciers & ſorcieres que nous avions vus. Tandis qu'elle chantoit, un chien entra dans la tente ; elle ordonna de le chaſſer, parce que le ſortilege, ou pour m'exprimer comme eux, l'œuvre ſainte ſeroit profanée. Il eſt aſſés difficile de connoître les idées qu'ils ſe font de tous ces objets : ils paroiſſent faire peu de cas de l'être ſuprême & croire qu'il a donné aux diables le pouvoir de faire aux hommes toutes ſortes de biens & de maux. Ils diſent aux étrangers que leurs offrandes & leurs ſacrifices ſont faits en l'honneur de Dieu, mais je ſoupçonne que c'eſt en l'honneur des démons, & qu'ils ne tiennent ce langage que pour ne pas donner d'eux aux Ruſſes & aux étrangers une idée déſavantageuſe. Ils ſe font peut-être des méchans eſprits une idée auſſi grande que celle qu'ils ont des bons, & le ſortilege alors eſt pour eux une œuvre ſainte. Les enfans tatares qui ſont préſens aux ſorcelleries, ne témoignent point de frayeur ; ils ſont accoutumés dès leur enfance à reſpecter les démons. J'ai vu un enfant de trois ans regarder ces opérations magiques avec autant d'attention que ſi c'eut été le ſpectacle

le plus amusant, & sans être épouvanté par le bruit du tambour & des ferrailles.

Le 14 novembre (1739) une femme convaincue d'avoir assassiné son mari fut enterrée vive jusqu'au cou. La terre fut peu foulée autour d'elle, parce qu'on espéroit qu'elle recevroit sa grace. Elle étoit depuis douze ans en prison, & avoit eu des protections assés puissantes pour faire différer aussi longtemps son jugement; mais enfin elle le subit & fut condamnée à la peine portée par les loix russes. Pierre le grand l'avoit étendue aux femmes qui tuoient leurs enfans, & peu de temps avant sa mort il y en eut un exemple. Je n'avois jamais vu cette espece de supplice: j'allai de temps en temps observer l'état de cette femme. On y avoit mis un sentinelle qui devoit empêcher surtout qu'on ne lui donnât ni à manger ni à boire, mais je m'apperçus plusieurs fois que des ames charitables lui apportoient quelques tasses de brandevin & de biere, & même quelques alimens. Cependant ses forces diminuerent, & je soupconne que ces secours, loin de rendre ses douleurs plus supportables, ne firent

que les prolonger. Quelques jours avant ſa fin, elle devint inſenſible, & à ſa mort qui arriva le treizieme jour, il ſembla qu'elle s'endormoit.

J'appris quelque temps après qu'une femme avoit bu tant d'eau-de-vie qu'elle en étoit morte ſubitement. J'avois entendu parler en pluſieurs endroits de ce genre de mort, & j'en avois même été témoin. On dit qu'il eſt aſſés commun en Pologne, & un écrivain polonois prétend qu'avant la fin de ceux qui ſe ſont enivrés avec cet excès, il ſort de leur bouche une flamme bleue qui dure encore quelque temps après leur mort. On me l'avoit auſſi aſſuré en Ruſſie & en Sibérie, mais quelque peine que j'aie priſe, quelque attention que j'aie apportée en obſervant ceux qui mouroient ainſi, je n'ai point vu la flamme bleue. Ce ſeroit en effet une choſe extraordinaire que l'inflammation d'une eau-de-vie auſſi foible que celle qui eſt en uſage parmi le peuple ruſſe. Si elle étoit occaſionnée par un feu électrique, il faudroit qu'il fût d'une grande force, ou qu'il y eut dans les viſceres une chaleur incroyable.

Le lendemain de Noël, toutes les ſages-femmes de la ville & des envi-

rons aſſiſtent à l'office divin dans une égliſe de Kraſnoïark, & ſe réjouiſſent enſuite. Elles diſent que ce jour doit être en effet pour elles un jour de fête, puiſque c'eſt la veille que le Sauveur du monde a pris naiſſance, & que les ſages-femmes de ſon temps ont fait l'opération la plus importante. Elles celebrent donc l'heureux ſuccès de leurs devancieres de Béthléem, & rentrent chez elles le ſoir paſſablement ivres.

Depuis la fête de Noël juſqu'à celle des Rois, jour auquel l'égliſe grecque renouvelle ſolemnellement le baptême dans le Jourdain, il y a, tant pour les hommes que pour les femmes de Kraſnoïark, des divertiſſemens continuels, de grandes aſſemblées, des chants, des promenades ſoit à pied, ſoit en traîneau. Mais la veille du jour des Rois, au ſoir & de nuit, il ſe paſſe entre les filles & les garçons une cérémonie qu'on nomme en ruſſe ſlouchit, ou l'écoute. Les filles vont, deux ou trois enſemble, aux carrefours ou dans un lieu obſcur, comme un grenier ou une cave; là, elles prêtent attentivement l'oreille, pour entendre quelque choſe de leur deſtinée : elles croient ſans doute que celle de chaque homme,

& ſurtout des filles & des garçons, ſe déclare en cette nuit. Celles qui veulent paſſer pour pudiques, vont ſeules à l'écoute, mais lorſque les jeunes gens peuvent ſavoir l'endroit où elles ont réſolu d'aller, ils s'y cachent, leur font peur & badinent avec elles : celles qui ſont moins ſcrupuleuſes conviennent avec ceux qu'elles connoiſſent de l'endroit où elles iront. Les filles & les garçons ont auſſi une eſpece de divination uſitée dans pluſieurs endroits d'Allemagne. La nuit de Noël ou des Rois, ils verſent de l'étain dans de l'eau & par les différentes figures & couleurs qu'il y prend, ils conjecturent qui ſera celui ou celle qu'ils épouſeront : ils dévinent auſſi de même la durée de la vie des hommes.

CHAPITRE LXIV.

Chanſons ſibériennes. Printemps. Plantes. Oiſeaux.

LES peuples de Sibérie ont des chanſons d'un goût tout particulier : elles doivent être en forme d'é-

nigme, & ſont par conſéquent difficiles à entendre.

Chanſon Bratskaine (v. la muſique)

Kemnikhé (1) borgoſſiné nakolkadſi bainetſé ;
Kœllebakhem béemméné arikhin dogalſaba.
Dallanaïen adon doni tſara ſerdi bélélé :
Abé, tœné baritché ; Koægætchiné mordonaï.
Ourtou tsakaï termédené epſinoulam Kouiagbé,
Edche, tœne baritché ; Koægætchiné mordonaï.
Barjon tala ollotoné tserenſibé bélélé,
Abé tone gargaïdché ; Koægætchiné mordonaï.

Sur la riviere des branches ſe meuvent çà & là ; je ſuis un jeune homme ivre de brandevin. Parmi cent cinquante chevaux il y a un ambleur couleur de renard : mon pere, prends celui-là ; le fils y monte. Dans le coin de devant, derriere le treillis, il y a parmi les draps une ceinture rouge ; ma mere, prends celle-là ; le fils monte à cheval.

---

(1) La ſillabe khe doit ſe prononcer à peu près comme le *ch* dur des italiens.

Près de la porte, dans le coffre, il y a soixante fleches de bataille; mon pere, attire-les; le fils monte à cheval. (1)

Chanson Katchinsienne.

Koulghe tichken Koghing, di der, oi, senem Tchenargouch.
Kœroub ater merghing, di der, oi, senem Tchenargouch;
Tchinnaïmnanq Kalbasgban, oi, senem Tchenargouch.
Tchévalirghé barbasugban, oi, senem Tchenargouch:
Kantétirghé outchilderbem, oi, senem Tchenargouch,
Kartagouch toutchei derben, oi senem Tchenargouch.

(Dans cette chanson une veuve déplore la mort de son mari nommé Tchenargouch)

Un canard s'est reposé sur le lac, je te

(1) Cette chanson peut être celle d'un jeune homme qui va au combat.

le dis, mon cher Tchenargouch. Si je l'euſſe vu, je l'aurois tiré & non manqué, je te le dis, & toi, cher Tchenargouch. Mon amour eſt toujours le même; toi, mon cher Tchenargouch. Je n'épouſe point un autre homme, un homme mépriſable. Je volerois au ciel, ſi je pouvois voler comme un autour; toi mon cher Tchenargouch.

Chanſon Sagaïenne.

Agatem tchilne berchou tchak, tſonaï dou.
Agar la ſouga ſalkiſten, tſonaï dou.
Ol ber ſalna keſſ béſem, tſonaï dou.
Bachem og bargaï kolloutchen, tſonaï dou.
Attek la béné tingnet keng, tſonaï dou.
Al kem neng da kotchire, tſonaï dou.
Agaber tongma derbetken, tſonaï dou.
Al bot bengneng échégé, tſonaï dou.

(Dans cette chanſon, une jeune fille ſe rappelle un rendez-vous qu'elle avoit donné ſur le bord d'un ruiſſeau où il croît du kali : elle avoit conſtruit un radeau pour paſſer à l'autre bord où ſon amant l'attendoit, tandis que ſes deux freres étoient allés chez le voivode.)

Le cheval blanc à une grosse criniere, tsonaï dou (1), un ruisseau coule ici, je veux faire un radeau ; tsonaï dou. Si je ne peux faire ce radeau, je me précipiterai dans l'esclavage. L'étalon & la jument ont apporté du kali de ce ruisseau; tsonaï dou. Le grand & le petit frere, tsonaï dou, sont à la porte du voivode, tsonaï dou.

Chanson Tchaskaine.

Aï Oésœl, Oésœl, Oésœl, emme œssœlkarì Kousi mélé

Kousimbilé ankachemné da Oésoké géalder den.

Kouchoun outicher ouché Kada tona toucher touchaka.

Orous borat tchia-a seda oï gakiré tchetcheder.

Oi nechbolgan tchian amna da ibga leb nansandak.

(Un amant nommé Oessoké, ou Corneille, entretient de sa passion une jeune fille dont le nom signifie grue : le pere de cette fille nommé Oessel

(1) Cri de joye.

n'approuve pas leur amour.)

Prêtez l'oreille à mon chant. Oeſſæl, Oeſſæl, Oeſſæl, je veille ſur lui attentivement. Corneille t'a donné ſes yeux & ſes ſourcils : la corneille volera au loin, pour voir ſi la grue ne tombe pas dans le filet. Il y a guerre entre les Ruſſes & les Bourœtes ; ils ſe percent là bas dans la vallée : je badinerois avec toi, ſi tu venois ſans délai dans la hutte, & je m'enfuirois enſuite vers la mienne.

Dès que le mois de mars commença, la neige qui couvroit la terre, fondit promptement, & donna tant d'humidité aux ſemences & aux racines des plantes qu'elles germerent en peu de temps, & pouſſerent des tiges & des feuilles. On voit avec plaiſir en ce pays l'accroiſſement rapide des plantes. La chaleur pénétre aiſément le terroir ſablonneux ; dès le commencement d'avril les plantes ſont en pleine fleur, & les graines muriſſent dans le même mois. Les gelées leur nuiſent peu, parce que le vent les dépouille de l'humidité ſuperflue, & la neige qui pourroit s'amaſſer autour d'elles n'y reſte pas long-temps lorſque le terrein eſt en pente. On a éprouvé que le plus grand ſoin ne peut faire réuſſir ces plantes dans nos jardins, parce qu'el-

les y manquent des avantages que la nature leur donne au lieu de leur naiſſance. J'ai trouvé en Sibérie dans pluſieurs cantons une eſpece d'androſace (1) dont j'ai porté les graines mures à Péterbourg & en Allemagne : on les y a ſemées ſans ſuccès en différens temps. Lorſqu'elle eſt venue en automne, elle a gelé pendant l'hiver. Au printemps les gelées, les pluies ou les neiges l'ont fait périr, ou bien une chaleur un peu forte en a deſléché les racines tendres, & l'on s'eſt eſtimé fort heureux, lorſque parmi cinquante pieds un ſeul a donné ſes fleurs & ſes fruits. Il eſt moins difficile d'élever cette plante ſur couche ou dans des pots, cependant elle y réuſſit rarement auſſi bien que dans ſon pays natal en pleine terre.

Je vis à Kraſnoïark l'oiſeau que les Ruſſes nomment moineau d'eau : c'eſt celui que nous connoiſſons ſous le nom de hochequeue ou lavandiere (2). Un ta-

(1) *An androſace Perianthiis maximis ?* Linn. ſp 1 p. 141.

(1) *Merula aquatica* Geſner Jonſton. Wil. Rai. ſyn. 66. n. 7. *Motacilla pectore albo, corpore nigro.* Linn. Faun. Suec. p. 82 n. 216, *Turdus aquaticus*, Klein prodrom hiſt. av. p. 68.

tare arintſien me dit que les plumes de cet oiſeau attachées aux filets procuroient d'heureuſes chaſſes. Il ajouta que pendant l'été il devenoit bleu de ciel. Ce pourroit être en ce cas le cyanos, ou oiſeau bleu de Bellon, ou le merle rouge à tête bleue de Friſch. Je ſerois porté à le croire, car ce dernier auteur lui attribue la même forme & groſſeur, la même nouriture, & dit qu'il change en hiver. Les Ruſſes & les Tatares donnent au martin-pêcheur le même nom qu'à cette eſpece de lavandiere: cependant ils ſont ſi différens qu'il eſt impoſſible de les rapporter au même genre. On trouve des martin-pêcheurs dans toute la Sibérie, & les plumes de cet oiſeau ſont employées par les tatares & les oſtiaques à pluſieurs uſages ſuperſtitieux. Ceux-là les arrachent, les jettent dans l'eau, conſervent avec ſoin celles qui ſurnagent, & prétendent que lorſqu'ils touchent avec une de ces plumes une femme ou ſeulement ſes habits, ils deviennent amoureux d'elle. Les oſtiaques ôtent la peau, le bec, les pattes de cet oiſeau, & les renferment dans une bourſe: tant qu'ils ont cette eſpece d'amulette, ils n'ont aucun malheur à craindre. Celui qui m'apprit ce moyen

de vivre heureux, ne put le faire ſans verſer des larmes, & il me dit que la perte d'une pareille peau qu'il poſſédoit, lui avoit fait perdre auſſi ſa femme & ſes biens. Je lui repréſentai que cet oiſeau ne devoit pas être une choſe ſi rare, puiſqu'un de ſes compatriotes m'en avoit apporté un avec ſa peau & ſes plumes. Il en fut très étonné, & dit que s'il avoit le bonheur d'en trouver un, il ne le donneroit à perſonne.

Ceci me rappelle le récit que les Tongouſes de la Nijnaia Tongouska me firent de la vertu du pivert cendré. Ils font rôtir cet oiſeau, le pilent, y mêlent de la graiſſe quelle qu'elle ſoit, excepté celle d'ours, parce qu'elle ſe corrompt facilement, & enduiſent avec ce mêlange les fleches dont ils font uſage à la chaſſe : un animal frappé d'une de ces fleches tombe toujours ſous le coup.



CHAPITRE LXV.

Environs de Krafnoïark. Rales, Moutons. Effets du tonnerre.

JE partis de Krafnoïark pour aller voir quelques forts des environs, & je fus tourmenté dans ce voyage par les mouches, & aſſailli le 16 février par une tempête accompagnée de tonnerre. Entre les ruiſſeaux d'Ouïar & de Balaï je vis pluſieurs endroits couverts de bouleaux, qui formoient un bouquet de bois rond, au milieu duquel étoit ordinairement un beau roſier. Après avoir traverſé de grands bois & éprouvé en juin d'aſſés vives chaleurs, j'arrivai au fort de Kansk. Les campagnes qu'on trouve audelà ſont preſque entierement couvertes de martagons. Les bois y ſont de ſapins, de bouleaux & de meleſes. On y voit rarement des pins : cette eſpece ne croît bien que dans les cantons plus élevés. J'y vis un meleſe de trois pieds de diamêtre & haut de dix toiſes, qui avoit été frappé du tonnerre.

Il étoit encore ſur pied, mais le feu en avoit enlevé un morceau en ſerpentant, deſorte que le tronc étoit percé de part en part en quelques endroits: ce morceau détaché étoit près de l'arbre & entouré d'un grand nombre de petits copeaux.

Près de la fontaine d'Oulpatan qui coule dans le Tanaï, on voit un foſſé ſec, couvert çà & là de petits ſapins & dirigé auſſi vers le Tanaï. Les aſſaniens prétendent que ſous ce foſſé il y a un ruiſſeau ſouterrein, & qu'on trouve dans leur canton pluſieurs ruiſſeaux de cette eſpece. On y voit auſſi beaucoup de râles : lorſqu'on les pourſuit, ils ne prennent point le vol, & ne cherchent à ſe dérober que par la courſe. Je demandai aux tatares comment cet oiſeau ne pouvant voler ſe retiroit en hiver : ils me dirent que tous les tatares & les aſſaniens ſavoient bien qu'il ne pouvoit par lui-même paſſer dans un autre pays, mais que lorſque les grues ſe retirent en automne, chacune prend un rale ſur ſon dos & le porte en un pays plus chaud.

L'eau du ruiſſeau d'Ouſſolka gele en hiver preſque juſqu'au fond, & le peu qui reſte fluide, prend un ſi

mauvais goût, qu'on ne peut la boire : elle rend le bétail malade & lui cause quelquefois la mort. Les environs sont agréables; la terre y est grasse, propre à la culture; le seigle y réussit, mais le froment & l'orge n'y viennent que médiocrement : les pâturages y sont excellens; les bestiaux de toute espece y vivent très bien. Les moutons kalmoukes (1) y multiplient abondamment & ne dégenerent point. Leur laine est plus grossiere que celle des moutons de Russie qui est elle-même assés dure, mais ceux-là sont beaucoup plus gros, ont la chair plus savoureuse, & sont plus utiles aux propriétaires. Les paysans des autres cantons de Sibérie ont essayé d'élever cette espece, & n'y ont jamais réussi : ils dégénerent ou meurent, & l'on a lieu de penser qu'ils ne peuvent vivre en un pays plus découvert ou supporter un plus haut degré de chaleur. Leur abatardissement pourroit être causé par leur mêlange avec l'espece ordinaire, car les paysans de Sibérie n'y font pas attention; mais

---

(1) *Ovis lati-cauda*, *Raj. Syn. anim. quadrup. p.* 74.

un habitant de Tobolsk m'a assuré qu'il en avoit élevé en Russie, qu'il avoit pris les plus grands soins, afin qu'ils ne se mêlassent pas avec les moutons communs, & qu'il avoit vu peu à peu leur corps diminuer & leur queue devenir plus mince. La différence du terroir, des plantes qu'il produit, de la situation des lieux & de la chaleur, peut causer ces variétés dans les animaux. Les vaches de Suisse & d'Allemagne sont de la même espece : cependant on a éprouvé que celles qu'on amene de Suisse en Allemagne, dégénerent après quelques portées, & deviennent enfin pareilles à celles du pays.

Je vis auprès du bourg de Kochdesvenskoie cinq arbres frappés de la foudre, d'une maniere extraordinaire. L'un qui étoit un gros bouleau, avoit été coupé en deux à deux toises de la racine ; environ les deux tiers de la partie inférieure du tronc étoient hérissés de grands éclats. Cette partie avoit été dépouillée de son écorce, qui étoit répandue en une infinité de petits morceaux à quatre toises autour de l'arbre. A peu de distance vers le sud-ouest, un autre bouleau un peu plus élevé que le précédent avoit été frappé au tronc,

& comme applani jusqu'à la racine; le tronc étoit un peu penché vers le sud & fendu au milieu, de sorte qu'on voyoit le jour à travers. A l'extrémité supérieure de la partie endommagée l'écorce avoit été emportée, & plusieurs petits copeaux y étoient encore comme plantés dans le bois. Ces deux arbres étoient tombés vers l'endroit d'où le tonnerre étoit venu. Un peu plus loin vers le sud, deux autres avoient été frappés plus haut & coupés en deux, un troisieme plus éloigné avoit eu seulement une branche coupée à peu près à même hauteur que celui du milieu. Ces bouleaux occupoient un espace d'environ vingt toises. Lorsque le tonnerre tomba, quelques paysans labouroient aux environs; ils ont dit qu'il étoit venu du sud, que ces cinq arbres avoient été frappés d'un seul coup, & prétendent que ce dernier a été plus endommagé, parce que le tonnerre fait toujours son plus grand effort à l'endroit où il finit. Ils esperent aussi trouver après trois ans la fleche du tonnerre, laquelle, par sa vertu propre, ou par celle de la terre qui ne peut souffrir dans son sein cet étrange instrument, doit en sortir dans cet espace de temps.

Cette opinion des fleches de tonnerre eſt répandue en Ruſſie parmi le peuple comme elle l'eſt en Sibérie. On m'en a fait voir quelques-unes : ce ſont des pierres taillées en forme de fleches, dont les anciens habitans de Sibérie ſe ſervoient ſans doute à la guerre au défaut de celles de fer. Les Sibériens font cas de ces pierres, & les gardent ſoigneuſement, parce qu'ils les regardent comme un ſpécifique contre le point de côté : on met la pierre infuſer pendant quelque temps dans l'eau-de-vie, on boit cette eau, & l'on guérit, quand on a de la foi. Dans ce canton marécageux le tonnerre eſt fréquent & fort. Il y a peu de temps qu'il y tomba une grele dont les grains étoient auſſi gros qu'un jaune d'œuf.

Ceux qui habitoient autrefois aux environs du fort Taſſéevskoi, étoient expoſés au pillage des tatares errans; mais l'établiſſement de ce fort les mit en ſureté, & je ne crois pas que deſormais on y faſſe uſage des deux canons de fer & des mouſquets qu'on y voit : les tatares & les tongouſes deviennent de jour en jour plus traitables. Ils regardoient autrefois comme leur ennemi tout homme qui n'étoit pas leur

compatriote, & croyoient en le volant ſuivre la loi naturelle.

Le 27 mai 1739, après midi, l'on vit deux nuages qui paroiſſoient chargés de pluie; l'un venoit du midi, l'autre du couchant. Dès qu'ils furent réunis il s'en éleva une eſpece de colonne extrêmement obſcure aux deux côtés, & tranſparente en ſon milieu comme une feuille de talc. Bientôt après s'éleva une tempête épouvantable accompagnée de bruiſſement & de ſifflemens. L'air fut, tant qu'elle dura, ſi plein de pouſſiere, qu'on ne voyoit rien. Après un demi-quart d'heure elle ceſſa, & l'on en vit alors les ravages : le bois avoit été renverſé dans l'eſpace d'environ cent toiſes; tous les arbres grands & petits avoient été arrachés, les uns jettés à un quart de lieue, d'autres plus loin, quelques-uns emportés à une ſi grande diſtance qu'on ne les a point retrouvés. C'étoient des meleſes, eſpece d'arbre dont le bois eſt de la plus grande dureté; cependant ils étoient coupés en pluſieurs morceaux. Un champ de ſeigle de deux journaux fut tout couvert d'arbres. Quelques foibles arbriſſeaux qui étoient au milieu des autres furent conſervés. Tous les payſans s'étoient retirés dans leurs demeures,

demeures, & cachés dans leurs celliers ou caves. Plusieurs entendirent que la tempête endommageoit leurs maisons; elle en renversa quelques-unes, en brisa les poutres, emporta les toîts si loin qu'on n'en a rien retrouvé. Huit magasins qui contenoient environ neuf mille livres de grain, & quatre mille de farine, avec des laines & des peaux de rene & de mouton, furent enlevés. Quelques poutres furent transportées au de-là de l'Oussolka à la distance d'un quart de lieue, & des habits qui étoient dans un coffre furent trouvés à la même distance en petits morceaux. Le tourbillon arracha une haie de cinquante toises de long. Un soliveau frappa une femme à la tête, & le vent enleva toute sa coeffure & même ses boucles d'oreille. Des troupeaux entiers de moutons & de cochons furent exterminés, quelques-uns de ces animaux coupés, deux bœufs tués, toutes les poules emportées, excepté trois que l'on retrouva. Un veau que le tourbillon emporta dans l'Oussolka, en fut retiré vivant. Un jeune homme qui étoit à cheval, fut enlevé & porté à plus de vingt toises: il auroit peut-être été transporté plus loin, s'il n'avoit pas saisi les branches d'un arbre; dès

qu'il fut en repos, le ſang jaillit par la bouche, le nez, les oreilles & les yeux : le cheval fut auſſi porté aſſés loin. L'effet de cette tempête ſe fit ſentir à demi-lieue avant qu'elle atteignit le fort : elle alla du ſud-oueſt au nord-eſt & eſt-nord-eſt, & ne s'étendit point au-de la du ruiſſeau de Choumika, parce que le pays y eſt uni & découvert.

Les environs du fort Taſſéevskoï ſont des campagnes fertiles, mais les habitans les cultivent peu : une ſeule année de diſette leur fait abandonner l'agriculture pour la chaſſe, & une année de chaſſe malheureuſe leur fait reprendre l'agriculture. Ceux des Tongouſes de l'Ona & de la Tongouska, qui ſont les plus pauvres, viennent ſervir les Taſſéevskains : ceux-ci les nourriſſent, les habillent, & payent pour eux le tribut.

En deſcendant l'Ouſſolka, on trouve une ſaline, & à demi-quart de lieue plus bas le monaſtere de Spaskoï, où l'on ne fait pas la biere avec du houblon, mais avec une autre plante, nommée dans ce pays chaſta : cette biere a le même goût que la nôtre, mais elle eſt plus ſpiritueuſe. La plante que l'on ſubſtitue au houblon eſt le likhen pulmo-

naire (1) que l'on trouve dans presque toute la Sibérie sur les sapins, & dans la plus grande partie de l'Europe sur les chenes & les hêtres : cette plante est fort amere.

Les Tongouses de l'Ona parlent presque tous la langue russe : ils portent aussi l'habit russe, mais il est aisé de les distinguer par leur taille & par les figures qu'ils se tracent sur le visage Leurs habits sont des plus simples ; ils ne se lavent jamais, & lorsqu'ils vont au cabaret, ils sont obligés d'y porter leurs verres ; on ne leur en donneroit pas. Outre les marques par lesquelles on les distingue des Russes, il est encore très facile de les reconnoître à l'odeur.

---

(1) Lichen foliaceus laciniatus obtusus glaber suprà lacunatus, tomentosus. *Linn. sp.* 32. *pag.* 1145. Lichenoïdes pulmoneum reticulatum vulgare, marginibus peltiferis. *Dillen. Musc.* 212. *t.* 29. *f.* 113. *A. B. C. n.* 13.



CHAPITRE LXVI.

Fêtes tatares. Supplice. Eſpece d'alun nommé beurre de pierre. Expériences ſur cet alun.

JE revins à Kraſnoïark, & peu après je fus invité à une fête nommée ouris que les tatares de Katchinsk devoient célébrer deux jours après. Je me rendis à Tachtouk-œſen, c'eſt-à-dire, la vallée plate, où étoit pour lors une habitation de ces tatares. Au lever du ſoleil tous les hommes conduits par le ſorcier vinrent au feu que j'avois fait allumer devant ma tente, & ſe placerent à l'entour. Le ſorcier jetta un peu de tabac chinois autour du foyer & dans le feu; c'étoit pour gagner la bienveillance des eſprits qui devoient ſe trouver à la fête. Il étoit en habits de cérémonie qui conſiſtoient en un jupon de kitaïca blanc, bordé de rouge, & un bonnet garni de plumes de hibou.

Quand le ſoleil fut un peu au-deſſus de l'horizon, les tatares s'éloignerent du feu: trois d'entre eux portoient

chacun un váſe rempli de lait de cavalle aigri. Ils allerent ſur un bord élevé de l'Iénifei : les trois hommes qui portoient le lait, ſe placerent à la gauche du ſorcier, & tous les autres, derriere eux ; ils avoient tous le viſage tourné vers la riviere. Alors le chamane ayant en main trois morceaux de kitaïca de différentes couleurs & de trois quarts d'aune de long, fit vers l'eſt quelques révérences, prit une taſſe de bois pleine de lait, & en jetta vers l'orient quelques cuillerées à différentes repriſes : enſuite il ſe tourna vers le midi, le couchant, le nord, & jettant encore du lait vers l'orient, il demanda pour ſon peuple des graces, des faveurs, des bénédictions en reconnoiſſance des offrandes qu'il alloit faire. La premiere fut préſentée au ſoleil & à la lune, les autres à tous les endroits remarquables des environs, au ruiſſeau de Chech, au ruiſſeau de Selle, à la montagne de tokvak, au ruiſſeau d'Eſir, à la riviere de Kem-katoun ou d'Iéniſei. Enſuite le ſorcier ayant murmuré des paroles myſtérieuſes jetta en l'air beaucoup de lait & recommanda aux démons expreſſément & à haute voix d'être favorables à ſon peuple, ajoutant qu'ils pouvoient

boire tant qu'ils voudroient, & que le lait de cavalle ne leur manqueroit pas. Ensuite il fit les contorsions & grimaces ordinaires, fit semblant de s'entretenir avec les diables, jetta en l'air une tasse pleine de lait, afin d'augurer de la maniere dont elle tomberoit si les offrandes étoient agréées. Le reste de la fête se passa comme je l'ai déja dit en décrivant des cérémonies à peu près semblables.

Je vis quelques jours après punir de mort une Tatare convertie âgée de vingt cinq ans, qui étant jalouse de son mari lui avoit coupé la tête; elle fut enterrée vive, & ne vécut que cinq jours. Les Tatares disoient que leurs démons l'avoient excitée à ce crime, afin qu'elle fut punie d'avoir renoncé à la religion de ses peres. Cette malheureuse femme devint en même temps jalouse & chrétienne, car cette espece de démence n'est pas connue dans les pays où la polygamie est permise.

Vers le 10 de juillet Krasnoïark fut rempli de Tatares qui venoient payer le tribut. En vertu d'un ancien usage on les régale alors avec du brandevin ou de la biere, & on leur donne un cheval. Dès qu'il leur fut livré, l'un d'eux

ſauta deſſus, & fut ſuivi de près par un autre. Ils galopperent en tournant ſur la place du fort, auſſi vite que le cheval pouvoit courir. Il n'étoit pas beſoin d'éperons pour l'exciter, & d'ailleurs les Sibériens n'en connoiſſent pas l'uſage : pluſieurs Tatares armés de bâtons frappoient de toutes leurs forces ce pauvre animal, ſur-tout ſur la tête. Les deux cavaliers tomberent les premiers, le cheval manquant de forces tomba peu après & les Tatares l'acheverent ; cinq Tatares ſe jetterent ſur lui pour le contenir, afin que ſes derniers mouvemens n'empêchaſſent point de le dépecer : il fut décapité, écorché, mis en morceaux. Alors toute la bande tomba deſſus, & ce que chacun put ſaiſir & emporter, fut à lui. Dès qu'ils eurent tous leur part, ils coururent où ils pouvoient la faire cuire, & la mangerent. Il n'y eut pas plus d'une demi-heure entre la mort du cheval & la fin du repas.

Aux environs du ruiſſeau de Malaïakindi, un peu au-deſſous du Titti, ſur la rive droite de la Mana s'éleve une haute montagne qui s'étend environ à demi-lieue le long d'un détour de la riviere : on la nomme le rocher maſlenskoï. Elle eſt compoſée d'une ardoiſe

alumineuse entre les fentes de laquelle il se forme un alun jaune, gras & mou, en forme de stalactite, qui devient à l'air dur & blanc après quelques jours. Le peuple le nomme beurre de pierre (1), lui suppose des vertus médicinales, & en fait usage sur-tout contre le cours de ventre. Il y a dans cette montagne une espece de cavité en forme de four où il se rassemble une grande quantité de cette espece d'alun, parce qu'il y est à l'abri des pluies & de la chaleur du soleil. Il ne faut pas beaucoup de temps pour en ramasser une mesure de quarante livres. Si l'on comparoit ce que je dis de cet alun avec ce que le Baron de Strahlemberg en rapporte en le nommant kamina messa, on croiroit que nous parlons de deux choses différentes, car il fait mention d'un composé artificiel, & moi d'un composé naturel. Il a sans doute mal entendu le récit qu'on lui en a fait, & a critiqué mal-à-propos l'auteur de la *Russie changée*. On trouve cette espece d'alun dans plusieurs montagnes de Sibérie, comme celles d'Oural, d'Altaï,

(1) Kamennoïé masso.

d'Iénisei, de Baikal, de Bargousin, de Léna, &c.

J'en fis ramasser sur la Mana une assés grande quantité, à dessein d'en rechercher la nature par diverses expériences. J'en délayai une once dans huit onces d'eau distillée; le mêlange passé au papier gris étoit clair, & d'un blanc rougeâtre. L'esprit de vitriol le rendit tout-à-fait blême : celui de salpetre eut le même effet, mais moins promptement; par l'esprit de sel il devint & resta citron. Le vitriol martial dissous ne le changea point, mais celui de Chypre le rendit verd de pré, & il ne se déposa d'abord aucune matiere, cependant il devint verd de mer, & il y eut un peu de précipité. Le vitriol blanc dissous ne parut y causer aucun changement; quelque temps après il se déposa une vapeur orangée. Mêlé à l'alun ordinaire dissous, il resta d'abord le même : après vingt quatre heures, il devint trouble, & il se précipita peu-à-peu une poudre jaune si fine qu'une partie resta suspendue dans la liqueur. Le sucre de saturne épaissit le mêlange, & lui donna un blanc rouge de vermillon : quelque temps après il se précipita une poudre blanche; la liqueur toit blanc rougeâtre. L'argent dissous

le blanchit & donna un précipité ſous la forme de petites pointes, ou de *ſperma mercurii*. Le ſublime diſſous ne l'altera pas d'abord : après quelques heures, il ſe dépoſa une ſubſtance jaune, & la liqueur devint plus claire; le fer diſſous par un ſel lixiviel ſelon la méthode de Stahl fit avec le mêlange une forte efferveſcence:il ſe dépoſa enſuite une matiere jaune-brun mêlée de noir. Par le fer diſſous dans l'eſprit de ſalpêtre il devint trouble & enſuite clair : par le ſoufre diſſous avec le ſel de tartre il devint noirâtre, & répandit une odeur preſque inſupportable. Les ſcories diſſoutes de regule d'antimoine donnerent un précipité brun, ſemblable à du caillé, ſans odeur. La réſine diſſoute avec le ſel de tartre & mêlée à l'eau le rendit brun-clair, & il ſe dépoſa quelques vapeurs. La liqueur avoit l'odeur de réſine. Après quelque temps le précipité devint jaune, & la liqueur rouge de vermillon. Avec le ſel de tartre tombé en déliqueſcence il y eut ébullition, & un précipité gluant & rougeâtre, qui conſerva ſa couleur, mais qui devint granulé. Le nitre fixe diſſous eut à peu près le même effet; le précipité fut ſeulement un peu plus haut en couleur, & comme du

lait caillé. L'esprit de sel ammoniac sublimé avec le sel de tartre donna aussitot un précipité d'un verd désagréable : l'eau qui surnageoit devint rougeâtre tirant sur le jaune. Je n'obtins d'abord aucun changement par l'étain dissous dans l'esprit de sel, mais la liqueur devint peu-à-peu laiteuse & déposa une matiere blanche. Le mêlange rendit la teinture violette, noirâtre, l'infusion de noix de galle, noire comme l'encre, la teinture de laque, rouge-foncé. L'eau de chaux n'éprouva d'abord aucun changement : après un quart-d'heure la mixtion devint trouble, & de couleur orangée ; dans vingt-quatre heures il y eut un précipité de la même couleur.

Après avoir mêlangé de ce beurre de pierre, & de l'eau en même quantité que ci-dessus, & passé le mêlange au papier gris, je fis sécher la matiere restée sur le papier ; elle paroissoit composée de petits morceaux d'ardoise, & pesoit une dragme, vingt-quatre grains. Je mis le mêlange au bain de sable dans un vase de verre sur un feu doux. J'attendois une pellicule, mais après une longue évaporation il ne s'en forma aucune. Je mis donc sur une fenêtre ce qui restoit dans le vase ; l'évapora-

tion ſe fit lentement, & il reſta une matiere gonflée, un peu onctueuſe, blanche, molle, diſpoſée par écailles extrémement petites, blanches & brillantes. Ce qui étoit le plus expoſé à l'action de l'air extérieur étoit jaunâtre, & ce qui touchoit le fonds du vaſe, tiroit un peu ſur le verd. Je pris cinq dragmes & demie de cette matiere, je la délayai dans l'eau, fis évaporer, & répétai cette opération juſqu'à douze fois, dans l'eſpérance d'obtenir un ſel. A la troiſieme diſſolution il ſe dépoſa au milieu du vaſe des flocons jaune-brun. Ils ſe diviſoient parfaitement, & la matiere au lieu de donner un ſel devenoit de plus en plus onctueuſe. Je perdis donc l'eſpérance d'obtenir un ſel par cette voie; plus je répétois le procédé, plus la matiere diminuoit, s'épaiſſiſſoit & peut-être étoit privée de ſon ſel, qui eſt plus volatil que la ſubſtance oncteuſe.

Je pris dix onces de beurre de pierre que je fis diſſoudre dans de l'eau diſtillée ſelon la proportion que j'ai déja dite, & je paſſai au papier gris cette eau ſaturée. L'ardoiſe & la terre jaune qui reſta dans le filtre étant bien ſéchés peſoient une once & demie. Le mêlange

étoit clair & pur, & d'un beau rouge foncé ; je fis évaporer lentement à très petit feu dans un vase de verre, & j'appercus enfin une pellicule ; je retirai le vaisseau & le plaçai dans un lieu frais, afin qu'il n'y eut aucun obstacle à la crystallisation, si elle devoit avoir lieu, mais il ne se déposa au fond qu'une matiere jaune très fine, & celle qui s'attacha aux côtés du vase étoit en bulles. Je mis le tout dans une retorte, & j'en tirai la partie aqueuse, sans attendre que le vase fut entierement rouge, le fond seul l'étoit : il passa quatre onces de phlegmes moins une demi-dragme. Cette liqueur fit ébullition avec le sel de tartre en déliquescence. Avec le mercure dissous dans l'eau régale, elle devint blanche dans un instant ; avec le sucre de saturne dissous elle donna un précipité blanc, changea la teinture violette en rouge pourpre, ne fut point altérée par l'étain dissous, rendit trouble le mêlange d'eau avec le soufre & le sel de tartre dissous, & répandit une mauvaise odeur : elle troubla aussi la dissolution de chaux & de soufre étendue dans l'eau, & lui donna la couleur jaune, mais aucune odeur. Ces expériences faisant connoître suffisamment la nature

de cette liqueur phlegmatique, je crus qu'il seroit inutile d'en faire de nouvelles. La matiere restée dans la retorte étoit fort gonflée, élevée vers le milieu environ d'un pouce, trouée & fendue çà & là, & brillante comme si on l'eut couverte d'eau sucrée : le fond étoit brun-rouge-pâle, le dessus gris-blanc : elle pésoit quatre onces six dragmes. Je la brisai, & la mis dans une retorte de terre qui resta sur le feu durant vingt-quatre heures. Sur la fin je la fis couvrir de charbon, & donnai un feu si violent que le cou en étoit rouge. Les vapeurs blanches qui monterent, dès que le feu fut augmenté, & continuerent durant quinze heures, cesserent enfin; un plus haut degré de feu éleva quelques gouttes brunes, qui ne purent être augmentées par le plus haut degré que je pus donner. Ne pouvant pousser l'opération, je l'abandonnai. La liqueur phlegmatique sortie au commencement étoit douceâtre, mais elle devint bien-tôt aigre : elle pésoit sept dragmes. L'huile ou l'esprit pesant que le feu le plus violent avoit fait monter, étoit du poids de deux dragmes: la tête morte pesoit deux onces; elle étoit rouge de tuile & d'un assés grand volume. J'essayai d'en tirer du

ſel en la leſſivant, mais je n'apperçus dans l'eau chaude qu'un peu de terre blanche, douce au toucher; cependant il me parut qu'outre cette terre la tête morte avoit perdu quelque choſe. Lorſque je l'eus fait ſécher, il me ſembla que le poids étoit plus diminué qu'il ne devoit l'être par l'extraction de la petite quantité de terre blanche que l'eau en avoit ſéparée.

Afin de connoître la nature des eſprits qui s'étoient élevés, je verſai l'eau paſſée tant dans la premiere que dans la derniere diſtillation ſur l'eſprit de la derniere; je paſſai le mêlange au papier gris, & le ſaturai avec deux dragmes & deux ſcrupules de ſel de tartre bien purifié; je l'étendis avec de l'eau diſtillée, le paſſai de nouveau, le mis au bain de ſable, & fis évaporer à feu doux. Dès que la pellicule parut, je portai le vaiſſeau dans un lieu frais, & j'eus des cryſtaux très approchans du ſel de Glauber par leur ſubſtance foliée & la facilité qu'ils avoient d'entrer en fuſion: cependant ils ne fondoient pas auſſi promptement que le ſel admirable: ils peſoient deux dragmes vingt-ſept grains. Je fis évaporer l'eau qui reſtoit, & j'eus encore de cryſtaux peſans vingt-

huit grains. Les premiers vus au microſcope étoient allongés, hexagones, émouſſés & comme coupés aux deux bouts, tranſparens & un peu jaunâtres. Dans les derniers on n'appercevoit diſtinctement aucun angle : on n'y voyoit que de petites feuilles rondes dont ils paroiſſoient compoſés, & quelquefois des quarrés longs.

Je paſſai encore la leſſive de la tête morte, pour la purifier davantage, & ſur-tout la dégager de la terre blanche qui y ſurnageoit, & j'y mêlai différentes ſubſtances, afin de découvrir par les changemens qu'elle éprouveroit, la nature de la matiere leſſivée; le ſucre de ſaturne la rendit épaiſſe & blanche : il y eut en peu de temps un précipité blanc fait en forme de bouillie. L'argent diſſous n'eut d'abord aucun effet, mais après une demie-heure on apperçut au fonds du vaſe de petits cryſtaux pointus. Par le moyen du mercure diſſous dans l'eau régale il ſe précipita une poudre blanche. Au lieu de la leſſive je mêlai au mercure de l'alun diſſous, & j'eus le même effet, mais il ſe dépoſa bien-tôt des cryſtaux à pointe allongée, comme ceux du ſalpêtre; l'eſprit de ſel ne produiſit rien, ni avec la leſ-

ſive ni avec l'alun. Le ſel de tartre en deliqueſcence rendit la leſſive tout-à-fait blanche, & il y eut un précipité blanc ſous la forme de flocons. Le ſoufre diſſous dans le ſel de tartre, & étendu dans l'eau fut précipité auſſitôt, & donna une odeur forte & déſagréable. Avec le ſoufre diſſous par la chaux & étendu dans l'eau je n'eus d'abord aucun changement : peu après il ſe forma une pellicule à la ſurface, quelque matiere ſe dépoſa & il y eut une forte odeur; l'alun eut les mêmes effets, mais plus promptement. Il n'y eut d'abord avec l'eau de chaux aucune altération : enſuite il ſe précipita peu à-peu quelques flocons blancs. La leſſive ne changea ni la teinture violette, ni l'infuſion de noix de galle.

Je voulus tenter de découvrir dans le beurre de pierre le fer dont j'avois trouvé tant d'indices : j'en fis griller une partie; il ne jetta aucune fumée, ni ne s'agglutina; ſeulement il prit une couleur rouge. J'en pris un quintal poids d'épreuve, & le mêlai à deux quintaux du flux ſuivant; tartre blanc & ſalpêtre, de chacun deux dragmes, fiel de verre une dragme & demie, verre blanc & chaux vive, de chacun quarante cinq grains, ſable & charbon de chacun une

dragme. J'essayai la fusion dans un fourneau à verre selon la méthode de Kunkel, parce que je pouvois y donner le feu à volonté. La matiere entra parfaitement en fusion, mais le creuset étant refroidi & brisé, je ne vis pas la moindre trace de bouton. Je composai un autre flux de deux dragmes de borax, une de charbon pilé, deux de potasse, & j'en mêlai deux quintaux à un quintal de beurre de pierre. Le mêlange mis au même fourneau ne fondit point aussi bien que le premier, & ne donna point de bouton.

Le beurre de pierre m'a paru contenir non pas un véritable acide vitriolique pur, mais plutôt un acide de sel, ou un acide vitriolique émoussé par l'acide lixiviel minéral. Je crois donc qu'il tient un peu de fer dissous & uni à une matiere grasse dont à la vérité l'espece m'est inconnue, mais qui vraisemblablement empêche que l'acide & le fer du beurre de pierre ne forment du vitriol. Quoique les expériences que j'ai faites pour y découvrir du fer ne m'aient pas réussi, je ne peux pas me persuader qu'il n'en tienne point : ceux qui sont exercés à ces épreuves, savent qu'elles sont très difficiles à faire en petit avec les mines riches, & ne peuvent pas prouver l'ab-

ſence totale du fer. J'ai diſſous dans l'eau pure deux onces de beurre de pierre; j'y ai mêlé une once de limaille de fer, & laiſſé le mêlange durant dix jours à une chaleur douce. Enſuite ayant décanté l'eau, & fait ſécher la limaille, je l'ai trouvée du même poids, & n'ai point apperçu qu'il y en ait eu la moindre partie qui ait été diſſoute : c'eſt donc la ſubſtance graſſe qui enveloppant l'acide du beurre de pierre l'empêche de diſſoudre le fer. Je fis évaporer à feu doux la diſſolution dans un vaiſſeau de verre, & j'eus une ſubſtance graſſe qui reſſembloit à du miel, étoit blanc-verdâtre & ne donna aucuns cryſtaux. J'eſſayai de la réduire avec l'eſprit de vitriol : j'en mêlai une once à deux onces de beurre de pierre, & j'expoſai le tout durant quelques jours à une chaleur douce. L'acide vitriolique me parut n'avoir fait que détacher un peu de ſel lixiviel minéral; la matiere étoit comme bulbeuſe aux côtés du verre, la ſuperficie couverte de bulles, de même que le beurre de pierre expoſé ſeul à l'évaporation, & l'on y voyoit à l'ordinaire comme des paquets de petites aiguilles: enfin toute la ſubſtance paroiſſoit encore plus graſſe qu'auparavant.

CHAPITRE LXVII.

Obſervations d'hiſtoire naturelle. Monument Tatare. Beurre de pierre très beau. Expériences ſur cette matiere.

LEs rives de la Mana ſont bordées de hautes montagnes dont l'une eſt nommé ſinéï kamen ou la montagne bleue. Elle eſt toute compoſée d'un flux métallique verd & fort tendre : on en trouve un pareil de couleur blanche, répandu çà & là dans l'ardoiſe alumineuſe dont j'ai parlé, mais il eſt beaucoup plus dur.

La riviere de Mana eſt très ſinueuſe: le plus fameux de ſes détours eſt le bérétien ; il a trois lieues d'étendue, & le trajet en droiture eſt d'une demi-lieue. Sur la rive occidentale, entre le ruiſſeau de Bolchaïa béret & l'extrémité ſupérieure du détour bérétien on voit la ſiminnie gori ou montagne aux cerfs. Quoiqu'il tombe en ce canton durant l'hiver des neiges abondantes, il y en a très peu ſur cette montagne ; les plantes du printemps y pouſſent & fleuriſ-

ſent plutôt que dans tous les environs & l'on y trouve alors une quantité prodigieuſe de cerfs ; j'en apperçus vers la cime des marques certaines : ils y avoient mangé beaucoup de terre, & on y voyoit des enfoncemens aſſés profonds ; la terre y eſt d'un goût ſalé qui plaît beaucoup à ces animaux, ainſi qu'à pluſieurs autres. A quelque diſtance du bas de cette montagne, on trouve encore une ardoiſe alumineuſe, ſemblable à la précédente, mais qui ne tient pas un auſſi grand eſpace ; elle produit auſſi du beurre de pierre.

A un quart de lieue au-deſſus du ruiſſeau de ſiok-ioul on voit ſur un rocher eſcarpé qui borde la riviere, un tambour magique tatare peint en rouge. Le rocher eſt une pierre noirâtre très dure, mêlée de fines feuilles de ſpath. Il paroît que l'endroit où l'on a peint, a été couvert d'une couche mince de ciment blanc, ſur laquelle on a étendu la couleur rouge qui maintenant eſt fort pâle. Il y a dans cet endroit une petite chute de cinquante toiſes de longueur : le côté du nord eſt plein de rochers contre leſquels les eaux ſe briſent avec un bruit conſidérable. Cette même rive eſt un roc eſcarpé, très riche

en beurre de pierre; celui-ci eſt beaucoup plus beau, & plus blanc que le précédent; il eſt tel que certains naturaliſtes décrivent l'alun natif qu'ils nomment alun de plume : cependant ſa matrice eſt auſſi une ardoiſe noire alumineuſe. Je ſoupçonnai que ce beurre de pierre étoit moins gras que l'autre, & je voulus le ſoumettre aux mêmes expériences. J'en mis une once dans huit onces d'eau diſtillée, mais tout ne fut pas diſſous : il y reſta de petits morceaux d'ardoiſe noire. La diſſolution étoit brun-jaunâtre, aſtringente & un peu douce. L'eſprit de vitriol la rendit blanchâtre, & après deux jours il ſe dépoſa une poudre blanche qui vue au microſcope me parut être des cryſtaux. Avec l'eſprit de ſalpêtre elle devint de même blanchâtre, enſuite un peu jaune; il n'y eut point de précipité. L'eſprit de ſel eut le même effet que celui de vitriol; avec le vitriol martial diſſous il ne parut aucun changement, mais la diſſolution devint enſuite plus obſcure. Le fer diſſous dans l'eau régale la rendit trouble; quelque temps après elle s'éclaircit entierement. Par le vitriol de chypre diſſous, elle prit la couleur de verd de pré. Le vitriol blanc diſ-

ſous & l'alun diſſous n'eurent aucun effet, le ſucre de ſaturne diſſous la rendit blanc-ſale, & rouge à la ſurface : la précipitation ſe fit lentement ſous la forme d'une poudre blanche, & l'eau devint rouge de carmin. L'argent diſſous lui donna une couleur griſe, & précipita promptement quelque matiere ſous la forme de petits grains, au-deſſus deſquels on voyoit une couleur noirâtre ; après quelque temps ce noir diſparut, & l'on n'y voyoit plus qu'une couleur blanche, mais l'eau étoit claire & pure. Le mercure diſſous dans l'eau régale blanchit à l'inſtant la diſſolution & donna un précipité groſſier : l'eau étoit jaune-rougeâtre. Le ſublime diſſous dans l'eau ne produiſit rien. Le fer diſſous dans un ſel lixiviel ſelon la méthode de Stahl fit ébullition, & donna un précipité rouge brun. Le ſoufre diſſous dans l'eau avec le ſel de tartre brunit la diſſolution, & répandit une forte odeur : il s'enſuivit un précipité ſemblable à du caillé, qui, de noirâtre qu'il étoit d'abord, devint jaunâtre après vingt-quatre heures. Les ſcories diſſoutes de régule d'antimoine furent précipitées auſſi ſous la forme de caillé noir ſans donner de mauvaiſe odeur. La réſine diſſoute dans

l'eau avec le ſel de tartre ſe précipita de même en caillé brun. Le ſel de tartre en déliqueſcence fit une forte ébullition, & il ſe précipita une poudre groſſiere d'un jaune rougeâtre. Le ſalpêtre fixe diſſous fut précipité ſous la forme d'une poudre noire, & la liqueur qui ſurnageoit devint orangée. Avec le ſel ammoniac commun il ſe dépoſa une matiere de couleur orangée, qui devint d'un jaune déſagréable : l'eau qui ſurnageoit, étoit d'un brun obſcur. La diſſolution d'étain par le ſalpêtre & l'eſprit de ſel laquelle paroiſſoit jaune, ne cauſa d'abord aucun changement : enſuite le mêlange devint laiteux, & il y eut un précipité. La teinture de violette devint très obſcure, & bleuâtre, l'infuſion de noix de galle, noire comme l'encre. La diſſolution de fleurs de grenadier rendit la liqueur noire, & donna un précipité ſous la forme de caillé. Avec l'eau de chaux il ſe dépoſa une matiere jaunâtre qui devint peu-à-peu plus obſcure & ſe changea en orangé.

Je fis diſſoudre une once de beurre de pierre dans une quantité ſuffiſante d'eau diſtillée ; je paſſai la diſſolution & la fis évaporer ſur un feu doux. Il reſta de petits morceaux d'ardoiſe indiſſolubles

dissolubles qui pesoient quatre-vingt grains. L'évaporation étant faite presque jusqu'à siccité, le résidu pesoit sept dragmes; il étoit de couleur blanche, verdâtre par endroits, grainé à la surface en forme de grappe de raisin. La substance en étoit molle : on y voyoit çà & là de petits crystaux, & quelquefois des rouelles minces comme dans le sperma mercurii. Cette matiere fut dissoute dans huit onces d'eau distillée, passée au papier gris, & il ne resta rien dans le papier. Je saturai la dissolution avec six dragmes de sel de tartre, je la passai, fis évaporer, mis crystalliser au frais, & j'eus une espece de sel admirable, pareil à celui que m'avoit donné le premier beurre de pierre. La seconde crystallisation donna beaucoup moins que celle du premier beurre jaunâtre; je n'en retirai que quinze grains de sel. Il étoit difficile de distinguer la figure des crystaux. On y voyoit des feuilles minces & plusieurs angles : autant que je le pus voir, ils étoient plats & octogones. Ils furent d'abord très clairs; puis un peu jaunâtres, & après quelque temps, humides & d'un jaune plus foncé.

Je fis dissoudre dix onces de beurre

de pierre en quantité ſuffiſante d'eau diſtillée ; il reſta trois onces & deux ſcrupules d'ardoiſe noire indiſſoluble. La diſſolution fut miſe à évaporer ſur un feu doux : il ſe dépoſa d'abord une matiere blanchâtre ; enſuite le tout prit la forme de miel en grains, & la liqueur qui ſurnageoit, étoit graſſe & de couleur brune. Le tout étant refroidi s'épaiſſit ; je le mis dans une retorte & j'en tirai trois onces ſix dragmes, & quinze grains de liqueur : elle fit efferveſcence avec le ſel de tartre en déliquium. Avec le mercure diſſous dans l'eau forte elle devint blanchâtre & trouble. Le ſucre de ſaturne diſſous eut le même effet, & donna de plus un précipité blanc & épais. Elle rendit de couleur pourpre le ſuc de violette, ne changea point l'étain diſſous, troubla la diſſolution de ſoufre par l'eau & le ſel de tartre en répandant une odeur fœtide, épaiſſit le ſoufre & la chaux diſſous dans l'eau, & répandit la même odeur.

La matiere reſtée dans la retorte peſoit quatre onces ; elle étoit rougeâtre au bas, ſafranée au-deſſus, blanchâtre vers le haut, trouée comme une pierre ponce, & plus volumineuſe d'un demi-pouce

que lorſqu'elle avoit été miſe au feu. Je la pulvériſai, la mis dans un retorte de terre, l'expoſai durant vingt-quatre heures à un grand feu. Vers la fin je couvris de feu la retorte, de ſorte que le cou devint rouge. Il paſſa d'abord encore un peu d'eau que je mis à part & conſervai. Le feu étant augmenté fit élever des vapeurs blanchâtres qui monterent durant quatorze heures : pendant les ſix dernieres elles diminuerent continuellement ; une nouvelle augmentation de feu fit paſſer quelques gouttes un peu colorées. Je fis éteindre le feu, & il me ſembla qu'il s'étoit élevé une eſpece de ſublimé. L'eau paſſée au commencement étoit claire & peſoit ſix dragmes dix grains. L'argent diſſous donna avec elle un précipité ſous la forme de caillé, duquel une partie fut diſſoute de nouveau par la liqueur même. Les gouttes colorées paſſées vers la fin peſoient deux dragmes. Je les mêlai aux liqueurs des deux diſtillations, je ſaturai le mêlange avec ſept ſcrupules de ſel de tartre purifié, je paſſai le tout, fis évaporer & mis cryſtalliſer : mais contre mon attente je n'eus pas d'autres cryſtaux que ceux du beurre de pierre tout brute. L'eſpece de ſublimé qui

s'étoit attaché & comme fondu au cou de la retorte n'étoit diſſoluble ni par l'eau ni par le ſel lixiviel. Je verſai deſſus un peu de vitriol de cuivre diſſous, & je ne pus y appercevoir le plus léger changement. La tête morte étoit gonflée, rouge de tuile, & peſoit une once & demie. Je la leſſivai dans l'eau diſtillée, la fis ſécher, la peſai, & je ne trouvai dans le poids aucun déchet, quoique j'eus remarqué dans ma leſſive quelque choſe de blanc ſemblable à une terre molle, qui ſurnageoit d'abord & ſe dépoſa enſuite; il y en avoit très peu, & c'étoit peut-être la même matiere qui étant légere avoit été élevée par le feu le plus violent, & s'étoit attachée au cou de la retorte. Je me convainquis que la leſſive de la tête morte ne contenoit rien ou preſque rien, en y mêlant du ſel de tartre en déliqueſcence, de l'eſprit de ſel, de l'argent diſſous, du mercure diſſous par l'eau forte, du ſoufre diſſous avec l'eau & la chaux. Ces différentes matieres n'y cauſerent pas le plus léger changement: cependant le ſucre de ſaturne rendit la leſſive un peu trouble & donna un précipité ſous la forme d'une poudre blanche: ce phénomene fut cauſé ſans doute

par le peu de terre blanchâtre que la lessive contenoit. Je la fis évaporer lentement, & la mis crystalliser dans un lieu frais, mais inutilement. Je fis donc évaporer en entier, & il resta une terre molle & blanche qui pesoit quatre grains.

J'essayai de tirer du fer de la tête morte. Deux cents vingt livres poids d'essai furent grillées dans un pot en remuant toujours. Je ne vis aucune fumée s'en élever; la matiere demeura aussi gonflée qu'auparavant; elle devint seulement un peu plus rouge, & je la trouvai diminuée de sept livres. Je fis un flux de trois parties de flux blanc ou sel de Dresde, d'une partie de verre pilé, & de fiel de verre & de charbon pilé, de chacun demi-partie. Je mêlai trois cents de ce flux à la tête morte grillée. La matiere entra parfaitement en fusion, mais je n'eus aucun grain de fer. J'essayai d'en tirer du beurre de pierre tout brute, par le même procédé dont je m'étois servi avec le premier: je n'eus pas un succès plus heureux. Je répétai les mêmes expériences avec la limaille de fer & l'acide vitriolique, & j'eus les mêmes résultats. Sur une once de ce dernier beurre de pierre je versai six

dragmes d'huile de vitriol. J'exposai le tout durant deux jours à une chaleur douce, je fis évaporer un peu le mêlange & le mis sur une fenêtre. Il se forma des bulles aux côtés du vase & à la superficie, & l'on voyoit çà & là de petits paquets de courtes aiguilles, semblables à de petites parties de fer attachées à un aimant. Je versai la dissolution de beurre de pierre exposée à une chaleur modérée avec la limaille de fer, & je n'y apperçus pas le moindre changement.

Il y avoit autrefois beaucoup de castors dans les environs de la Mana, & l'on en trouvoit même dans toute la Sibérie; mais comme il étoit aisé de découvrir leurs habitations, on les a exterminés. Les habitans des bords de l'Olecma & de la Kirenga disent qu'ils n'en ont pas vu dans leur canton depuis environ cinquante ans; on n'en trouve que dans les contrées supérieures de l'Iénisei & de l'Ob. Mais au contraire les bêtes féroces, les oiseaux de proie, les ours, les loups se trouvent par-tout en grand nombre, parce que leur vie sauvage empêche qu'on ne découvre leurs repaires avec autant de facilité que les habitations des castors. Les

Sibériens prétendent que ces animaux-ci se rassemblent au printemps, & vont deux à deux à la chasse d'autres castors. Lorsqu'ils en trouvent un, ils ne lui font point de mal, mais ils l'amenent à leur demeure, & l'emploient comme un esclave à toutes sortes de travaux.

CHAPITRE LXVIII.

Rocher peint. Hyene. Tremblemens de terre. Charlatanerie Chinoise.

SUR la rive méridionale de la Mana, à demi-lieue au-dessous du ruisseau de Sosnovka, on trouve un rocher sur lequel il y avoit autrefois quelques peintures; mais le temps les a rendues méconnoissables, & l'on n'y distingue plus que des cercles, & les contours informes de quelques arbres.

Vers l'ile de Bobrovie mes bateliers virent un animal qui alloit lentement dans la forêt : les uns disoient, c'est un ours, & d'autres, c'est une hyene. (1) Ils allerent droit à l'animal qui ne

---

(1) Canis pilis cervicis erectis longioribus.

hâta point ſon pas, lui jetterent autour du cou une couple de cordes fortes & l'amenerent vivant : c'étoit en effet une hyene, qui ſans doute étoit malade : lorſqu'on me l'amena, il me parut qu'il lui reſtoit peu de vie, & je la fis tuer. Cet animal féroce ne vit que de proie. De même que le lynx, il ſe cache ſur les arbres entre les branches, & lorſqu'il paſſe un cerf, un élan, un chevreuil, un lievre, il ſe lance ſur lui, & le mord au milieu du corps juſquà ce qu'il lui ait ôté la vie : alors il le devore à ſon aiſe. Il n'attaque guères que les cerfs d'un an, mais il aime ſur-tout les renes & les muſcs. Les lievres, les écureuils, les renards de toutes couleurs, les perdrix, les coqs de bruyere, les poules d'eau font une partie de ſa nourriture, mais il attaque plus volontiers les gros animaux, ſoit comme je l'ai dit, ſoit dans leurs tanieres, lorſqu'ils dorment. Quand il veut prendre les renards, les lievres & les oiſeaux, il ne va pas droit à leur gîte, mais il fait à l'entour d'eux pluſieurs tours

---

Linn. ſyſt. nat. p. 5. Hyæna ſeu taxus porcinus. *Kæmp.* 407. *fig.* 4.

en rampant, jusqu'à ce qu'il soit bien assuré qu'ils sont endormis. Il tourne plusieurs fois autour des renes qu'il veut attaquer, afin de les étourdir. Il visite les trapes des chasseurs, & s'il y voit quelque animal pris il le tire en entier, ou s'il ne le peut faire, il mange la partie du corps que la trape ne couvre pas. Ceux qui chassent aux renards blancs & bleus des environs de la mer glaciale, se plaignent que les hyenes leur font beaucoup de tort. Il est rare qu'elles aillent à des trapes qui ne soient pas détendues. Cet animal vit ainsi que l'homme, sous la ligne & sous le pole : il va du sud au nord & du nord au sud. Le froid fortifie ses fibres, & le fait digerer plus facilement : la chaleur donne à ses humeurs plus de vitesse ; il peut en peu de temps en fournir une plus grande quantité pour la dissolution des alimens. Les peuples septentrionaux l'ont nommé goulu avec raison ; il mange une quantité d'alimens presque incroyable. On a dit qu'il se met quelquefois entre deux arbres pour se serrer & vuider le ventre, afin de faire place à de nouvelle nouriture ; mais j'ai questionné à cet égard plusieurs chasseurs qui passent leur vie dans les bois,

& aucun n'a pu me dire avoir vu ce fait.

En arrivant à Kraſnoïark, je reçus des lettres d'Irkoutsk, qui contenoient la relation d'un tremblement de terre arrivé au pays des Kouriles & dans les Iles voiſines. Pluſieurs rochers très élevés, ſitués ſur les bords de la mer avoient été fendus & précipités dans les eaux. Le tremblement ſe fit ſentir ſur la mer même; on y vit beaucoup de feux qui s'étendoient au loin : la mer fut ſoulevée d'une maniere terrible; elle monta trente toiſes plus haut qu'à l'ordinaire, emporta tous les magaſins du rivage, briſa toutes les barques & jetta ſur ſes bords des blocs de pierre, du poids de mille livres & plus.

La Sibérie eſt peu ſujette à ces triſtes accidens. L'endroit le plus occidental où j'aie entendu dire que l'on ait ſenti un tremblement de terre, eſt Krasnoïark: les jeunes gens de cette ville ne s'en rappellent aucun, & ceux dont les vieillards ſe reſſouviennent, ne pouvoient pas cauſer d'effroi. Les plus violens de tous ceux dont on m'a parlé en Sibérie ſe ſont fait ſentir à Irkoutsk : ils y renverſent ſouvent les cheminées, & font ſonner les cloches. Dans tous les

cantons qui ſont entre Irkoutsk & Kraſnoïark, tels que Bargouſinsk, Sélenghinsk, Nertchinsk, Argounsk & les environs du lac Baikal, on a des ſecouſſes aſſés fortes pour répandre l'eau qui eſt dans les vaſes. Elles arrivent indifféremment dans tous les temps de l'année, excepté celles du tremblement de terre que j'ai dit être particuliere à la province d'Argoune & que les Sibériens diſtinguent de tous les autres. Ils ſont extrêmement rares ſur la Léna & la Nijnaïa Tongouska; cependant quelques-uns ſe font ſentir au ſlobode de Vitimsk, & même plus bas, juſques à Tchetchouisk. Un ancien habitant de Vitimsk m'a dit qu'on y en ſentit trois il y a environ cinquante ans, & un autre, il y a cinq ans; mais le plus conſidérable ne dura pas dix minutes, & ne renverſa point de cheminées; la ſeule trace que laiſſa l'un d'eux, qui arriva au mois de Mars, fut la rupture de la glace qui couvroit la riviere.

Il ſemble que l'origine de tous les tremblemens de terre de Sibérie, eſt ſous le lac Baikal & les environs. On ne les ſent que dans les endroits qui en ſont voiſins, & plus on eſt éloigné du rivage, plus ils ſont foibles. Il y

a aux environs de ce lac, des fontaines ſulphureuſes : on en trouve auprès du fort Bargouſin, au ruiſſeau de Kabania, & dans le lac même auprès du ruiſſeau de Tierka, dans un endroit où les eaux ſont chaudes. Le lac jette auſſi en grande quantité, aux environs de la riviere de Bargouſin, une eſpece de bitume nommé Maltha (1), que les habitans du pays brûlent dans les lampes. Il eſt en morceaux de la groſſeur d'une tête d'homme, & toujours mêlé avec une matiere blanche qui reſſemble extérieurement au champignon des meleſes. On l'en ſépare aiſément, en mettant le bitume dans une poele ſur un feu doux. Cette matiere blanche ſurnage comme une écume, & on l'ôte avec une cuillier. Isbrand-Ides rapporte qu'il y a dans une plaine au-deſſus d'Irkoutsk vers l'orient, près du couvent qui eſt vis-à-vis l'embouchure de l'Irkout, une grande crevaſſe d'où il ſortoit autrefois du feu. Il remarque que de ſon temps, lorſqu'on en remuoit les cendres avec un bâton, on ſentoit encore un peu de chaleur. Quelques perqui-

(1) Bitumen tenax nigrum. *Linn. Syſt. naturæ*, p. 168.

ſitions que j'aie pu faire au ſujet de cette crevaſſe, je n'ai pu la voir. Ceux que j'ai queſtionnés à cet égard, m'ont dit en avoir entendu parler. M. Langhé gouverneur d'Irkoutsk m'a dit qu'on la lui fit voir en 1717, mais qu'alors on y diſtinguoit à peine un enfoncement, & qu'on n'y ſentoit aucune chaleur. On m'a d'ailleurs aſſuré que les circonſtances rapportées par Isbrand-Ides avoient exiſté.

A Iakoutsk & depuis cette ville, juſqu'à l'Océan oriental, de même que dans la partie de la Sibérie qui eſt à l'occident de l'Iéniſei, on ne connoît pas les tremblemens de terre; mais on en éprouve de très violens dans le Kamtchatka qui a de grands volcans. Il eſt vraiſemblable que tout le pays qui eſt entre cette preſqu'île & le Japon, eſt ſouvent expoſé à de fortes ſecouſſes, car il y a pluſieurs volcans dans la chaine d'îles qui borde ces côtes.

Celui qui m'envoya la relation dont je viens de parler, y joignit un mémoire d'un charlatan chinois dans lequel étoient ſpécifiées toutes les vertus du bezoar de Goa, nommé en chinois Boo Sin-Chi, c'eſt-à-dire, pierre cordiale. Lorſqu'on veut en faire uſage,

il faut en raper un peu dans de l'eau ou du tarason. Il guérit toutes les especes de fiévres chaudes & froides, emporte les foiblesses & palpitations, chasse la mélancolie, divise le venin de la petite vérole, guérit toutes les maladies qui ont de la malignité, ou qui proviennent d'épuisement, purifie les eaux, arrête le vomissement, est utile contre le cours de ventre, chasse de l'estomac les acides superflus, rétablit les forces, guérit les maladies vénériennes; les femmes ne doivent pas en faire usage avant cinquante ans, &c. On voit qu'il n'y a aucune différence entre le stile des charlatans chinois, & celui des européens.

CHAPITRE LXIX.

Aurore Boréale. Mines. Mort de l'Imperatrice, &c.

JE partis bientôt de Krasnoïark pour aller voir quelques endroits qui sont entre cette ville & Tomsk. Le 9 septembre à onze heures & demie du soir, je vis un nuage clair, au nord, près de l'horison qui étoit obscur, & quoique peu auparavant le ciel fut serein, il fut

bientôt couvert de nuages noirs. Le nuage clair qui étoit encore petit, devint couleur de feu : peu après il se changea en une espece d'amas de petites nuées lumineuses, s'étendit vers l'est & devint pâle, mais il resta au nord une clarté qu'on auroit pu prendre pour celle de la lune. Ensuite le ciel se couvrit de nuages, & il s'éleva une grande tempête qui dura deux heures. J'allai visiter une mine qui est une des plus anciennes de Sibérie, & qui fut long-temps regardée comme une mine d'argent; j'y fis faire quelques fouilles, & continuer celles qui étoient commencées. On y trouve d'abord une couche d'une marne grasse, rouge, jaune, quelquefois brune & verdâtre, en gros & petits morceaux, la plûpart informes, presque toujours molle, quelquefois dure & semblable à de l'ardoise ; cette couche a environ deux pieds d'épaisseur. Au-dessous est une glaise jaunâtre qui compose toute la montagne. On voit au pied deux rochers de pierre calcaire très-dure, & l'on y trouve aussi quelques spaths. On peut tirer la mine avec le hoyau seulement. M. Martini & moi nous l'essayâmes, & n'y trouvâmes que du plomb.

Je vis sur le ruisseau de Kochouk-

une habitation tatare d'une structure particuliere ; c'étoit une petite baraque couverte de foin : une famille entiere y logeoit, & il y avoit jour & nuit un feu devant la porte. Les Russes appellent ces baraques chelach, & en font usage à la chasse des zibelines, même dans les hivers les plus rigoureux, & dans les lieux les plus sauvages.

Sur la rive orientale du Kochouk, je vis une colline qui paroissoit verte de loin, & dont les lits épais d'environ deux pieds, étoient mêlés l'un dans l'autre ; quelques-uns sont horisontaux, d'autres perpendiculaires ou obliques à l'orient. Cette colline est haute de dix à douze toises, & longue de cinquante ou soixante. A la distance d'un quart de lieue en remontant le Kochouk, on trouve l'oussoun - tach ou la haute montagne. La colline verte est d'une pierre dure & noire, mêlée d'un spath rouge, & de petites veines pyriteuses qui ont la couleur du mispickel (1). On voit sur cette pierre & entre les lits des fleurs vertes de cuivre, pareilles au verd de montagne, & qui sont peut-être une

(1) Arsenicum album fragmentis planis. *Linn. Syst. nat.* p. 170.

production des veines pyriteuſes. Il eſt donc vraiſemblable que le minerai ne contient pas beaucoup de cuivre, & je crois que le cent n'en rendroit pas une demi-livre. Je viſitai les fouilles commencées, je détachai de la mine en pluſieurs endroits, & je vis qu'elle étoit par-tout également pauvre.

Je m'arrêtai dans un gros bourg nommé Nikolskoïé-Selo qui poſſede une célebre image de Saint Nicolas. Tous les ans, au printemps, le clergé de Tomsk, les principaux des habitans & les ames dévotes viennent la chercher, & la portent en proceſſion dans leur ville : ceux qui ont le plus de zele & de reſpect, vont à pied du village à Tomsk. Lorſque chacun a ſatisfait à ſa dévotion, l'image eſt reportée en ſon domicile ordinaire avec les mêmes cérémonies. Il y avoit peu de temps que j'étois en cette ville lorſqu'on y apprit que la princeſſe de Braunſchweig Lunebourg, niece de ſa majeſté impériale, étoit accouchée d'un prince nommé Jvan, & déclaré prince héréditaire, auquel il étoit ordonné de faire rendre hommage par tous les habitans de l'empire ruſſe. Environ vingt jours après, on reçut la triſte nouvelle de la mort de l'impéra-

trice Anne Joannovna de l'avénement au trône du nouvel empereur Jvan Fédérovitch, & de la nomination du duc de Courlande, comme régent du royaume pendant la minorité. Il fallut de nouveau prêter ſerment de fidélité : on voyoit ſur les viſages que ces diſpoſitions ne plaiſoient pas; cependant les murmures étoient ſecrets, & tout ſe paſſa ſans contradiction publique. Vingt jours après on ſut que le duc de Courlande étoit dépoſſedé de la régence, & envoyé en Sibérie. Dès que cette nouvelle eut été publiée dans l'égliſe, les habitans tomskains reprirent leur ſérénité accoutumée, & les murmures ceſſerent. J'accompagnai le voivode de cette ville en la tournée qu'il fit aux environs dans les villages ruſſes, & les habitations tatares de ſon diſtrict : ces Tatares ſont mahométans. Celles de leurs maiſons où j'entrai, étoient extrêmement propres. Il y avoit toujours dans la cheminée un feu grand & clair : ils l'entretenoient ainſi juſqu'à ce qu'on leur dit qu'on vouloit ſe coucher; alors ils ceſſoient d'y mettre du bois, & laiſſoient brûler juſqu'à ce qu'on n'y vit plus aucune flamme bleue : alors ils bouchoient la cheminée avec un gros

ſac de laine qu'ils y enfonçoient à force de bras : ainſi toute la chaleur reſtoit dans la chambre, & l'on n'y ſentoit aucun froid.

Durant cet hiver il y eut au moins dans la ville de Tomsk ſix incendies, dans l'un deſquels une égliſe, la maiſon marchande, trois cabarets publics, deux magaſins de ſel, un bain public, & deux cents quarante maiſons furent conſumées.

Le huit mai, l'image de Saint Nicolas fut apportée du village de Nicolskoïe dans la cathédrale ; elle étoit accompagnée d'un grand nombre de perſonnes qui ſelon le degré de la dévotion qui les animoit, étoient allées la recevoir à plus ou moins de diſtance : quelques-unes s'eſtimoient heureuſes de la porter quelque temps, & s'approchoient le plus qu'il leur étoit poſſible, des principaux du clergé afin d'en obtenir cette grace. Elle reſta long-temps dans la ville, & ceux qui ſe croyoient plus importans qu'elle, ou qui étoient malades, ſe la faiſoient apporter dans leurs maiſons, ſoit pour la ſanctifier, ſoit afin d'en recevoir quelque ſoulagement à leurs maux.

Le printemps fut extrêmement beau.

Dès le milieu d'avril l'air étoit ſec, chaud & agréable ; mais il changea tout-à-coup vers le quinze de Mai : nous eûmes des neiges, des pluies, du verglas, & un jour de froid inoui dans cette ſaiſon. Il y eut encore une allarme pour le feu : on croyoit qu'il étoit dans un couvent, parce qu'on y voyoit une grande clarté, mais on apprit bientôt qu'on y braſſoit de la bierre, & qu'on avoit allumé un grand feu pour faire rougir des pierres que l'on jettoit dans l'eau verſée ſur le malt, afin de la faire bouillir & de la rendre plus propre à ſe charger de malt : cette méthode eſt une des plus uſitées dans toute la Sibérie, aux endroits où il n'eſt pas néceſſaire d'épargner le bois. Quelques-uns ſe ſervent de boulets au lieu de pierres, & prétendent que le fer rend la liqueur plus ſaine.

Après le froid dont j'ai parlé, le beau temps revint, & la campagne ſe couvrit de fleurs. Je partis pour viſiter le grand pays nommé Baraba, qui eſt entre l'Ob & l'Irtich, depuis Tara juſqu'au fort Tchanskoï. Je paſſai auprès d'un grand bois nommé Ik Karagaï : les Tatares diſent qu'on y faiſoit autrefois de grandes chaſſes à l'élan, & qu'on le

nommoit alors Kik Karagaï ; le mot tatare Kik ſignifie élan.

Après avoir traverſé un autre grand bois nommé or Karagaï, nous trouvâmes Or-Aoul ou Orkie Iourti qui eſt le long du bord oriental de la riviere d'Ob : c'eſt un village tatare très conſidérable, compoſé de trente familles bratskaines, & de quinze barabines : celles-ci payent le tribut ; douze des autres ſont à la ſolde du gouvernement. Leur moſquée eſt au milieu du village, & leur cimetiere ou maſaret, loin du village, au milieu de l'Or Karagaï (1). Ces Tatares prennent dans l'Ob beaucoup d'éturgeons : ils s'en nourriſſent, & en vendent aux habitans du fort Tchanskoï : le prix d'un éturgeon long de quatre pieds, & qui ſouvent a trois livres d'œufs, eſt de cinq ou ſix ſous.

Depuis le gué de l'Ob juſqu'à celui de la riviere d'Ouïenne, les terres ſont ſi baſſes qu'elles ſont ordinairement inondées tous les printemps : il faut

(1) A cet égard les Tartares agiſſent en hommes civiliſés, & parmi nous, ceux qui ayant en main l'autorité, laiſſent nos villes ſe remplir de cimetieres, & pour ſuivre des vues intéreſſées, négligent de faire à cet égard leur devoir & le bien public, ſont des barbares.

cependant excepter les bois de ſapin, le village tatare & la Simovie Abakanskoïé. Mais ces terres ſont très utiles aux Tatares ; lorſque les eaux ſe ſont retirées, ils y ſement toutes ſortes de bleds, qui y viennent promptement & très bien.

Nous vînmes enſuite à un endroit nommé Piſannaïa Béréſa. Lorſque les coſaques voleurs infeſtoient ce canton, on envoyoit du fort Tchanskoï, toutes les ſemaines, trois coſaques pour avoir avis de leur marche, & afin d'être aſſuré que ces ruſſes faiſoient leur devoir, & alloient juſqu'à l'endroit où il leur étoit preſcrit d'aller, ils étoient obligés de mettre dans le creux d'un bouleau un certain écrit, que ceux qui venoient enſuite, prenoient & remplaçoient par un autre : c'eſt de cette circonſtance que cet endroit a tiré ſon nom. J'y fus étrangement tourmenté par une armée innombrable de couſins : ce ſont des ennemis plus rédoutables que la horde coſaque ; on peut ſe défendre contre celle-ci, mais il n'y a contre l'autre aucune eſpece de défenſe : on en tue mille & cent mille, & il ne paroît pas que l'armée ſoit affoiblie.

Nous parvînmes au ruiſſeau de Tchou-

lime, qui eſt ſi plein de poiſſons, nommées Tchébaki (1) que nos voituriers en prirent beaucoup en ſe ſervant, au lieu de filets, des capotes qu'ils portoient pour ſe garantir des couſins. Le paſſ Oubinskoï qui eſt une eſpece de fort, eſt à vingt lieues du Tchoulime, & à cinquante du fort Tchanskoï : c'eſt un endroit de figure ronde, & de quatre-vingt-trois toiſes de circuit, qui eſt entouré d'un petit foſſé peu profond, au delà duquel il y a un nadolobi, & des chevaux de friſe. En dedans du foſſé eſt un fort quarré dont le rempart fait de ſoliveaux très minces, eſt de la hauteur d'un homme : on y tient une garniſon de quinze hommes, partie ruſſes & partie tatares. Ce paſſ eſt dépendant de celui de Kaïnskoï, il eſt ſitué dans une plaine très découverte, où l'on n'a que de l'eau de puits qui eſt un peu ſalée & ſulphureuſe, & du bois de bouleau qu'il y faut apporter de deux lieues. Les Coſaques ont demandé la permiſſion d'établir ce fort ſur la riviere de Margat où ils auroient du bois & des vivres en abondance, mais

(1) Cyprinus quincuncialis pinnarum oſſiculorum viginti. *Artœd. ſp.* p. 17, n. 7.

on n'a point encore répondu à leur proposition. Ils vivent ici depuis six ans loin de leurs femmes, de leurs enfans, & de leurs troupeaux, se nourrissant en été de leur pêche, & en hiver de leur chasse. Je crois que le nom de pass vient de ce qu'il faut passer par les forts pour aller dans le Baraba : ils sont établis pour assurer contre les Cosaques voleurs les chemins de ce canton, & les villages situés sur la rive occidentale de l'Ob.

A demi-lieue plus loin, on trouve les Tatares du Voloſt ou diſtrict barabin, qui ont le bonheur d'avoir un Kam ou sorcier : c'est un homme à cheveux gris, dont le temps a, pour ainsi dire, consumé tout le visage. Il a trois diables principaux qu'il nomme Prodaï, Alting-Kan, & Akinek : il les consulte sur ses affaires & celles de ses compatriotes, & se vante de les faire venir quand il veut, quelque nombre de croix qu'il y ait dans le voisinage. Lorsqu'il veut les attirer, il les appelle, leur parle, leur fait de profondes révérences, passe les pieds nuds sur des charbons allumés, & dit que cela réjouit ses diables.

Ce sorcier avoit de son métier les même

mêmes idées que tous ceux dont j'ai fait mention, mais il avoit aussi ses opinions particulieres. Il croyoit que les diables venoient de toutes les parties du monde, & non pas de l'occident seul, qu'ils se montroient sous la forme d'homme, de quadrupede ou d'oiseau, mais qu'ils avoient le corps tout couvert de poil, quoiqu'ils apparussent en hommes.

Les environs du pass Kainskoï sont fertiles, découverts, & l'aspect en est agréable. On y a beaucoup de bois, mais ce ne sont que des bouleaux, & les habitans prétendent qu'ils pourrissent promptement, quoique le bois en soit plus dur que celui des bouleaux ordinaires : ce défaut paroît contraire aux loix de la nature, mais je n'ai pas pu éprouver s'il ne viendroit pas de ce qu'ils le coupent dans un temps qui n'est pas propre à cet ouvrage. C'est le seul inconvenient que les peuplades pourroient trouver dans le canton barabin, & il n'est peut-être pas impossible d'y remédier. D'ailleurs on y trouve assez de tourbes pour compenser le manque de bois. Le terroir est propre à l'agriculture : ce qu'on ne cultiveroit point, pourroit être mis en prairie ; on y auroit de très beaux troupeaux, & l'on n'y man-

queroit d'aucune des choſes néceſſaires à la vie. On y trouveroit beaucoup de lacs abondans en poiſſon, excepté celui d'Ouloukrou, dans lequel on en pourroit mettre à peu de frais. Il eſt vrai qu'on n'en auroit pas beaucoup d'eſpeces différentes : on n'y trouve gueres qu'une eſpece de carpe nommée en Allemagne karauche (1). Les tatares en font ſécher pendant l'été, & lorſque durant l'hiver, leur chaſſe ne ſuffit pas pour les nourrir, ils y ſuppléent par ce poiſſon. Vers la ſource des ruiſſeaux, on y trouve des élans & des daims en aſſés grande quantité : enfin ce déſert eſt plein de renards, mais tous ces animaux y ſeroient en un moindre nombre, ſi le pays étoit plus habité.

Je vis chez les tatares barabins, un devin iakoute qui faiſoit ſes divinations par le moyen d'un arc. Je lui demandai ſi la horde coſaque viendroit en ce canton dans l'automne prochain : auſſitôt il prit la corde de l'arc avec le pouce & le doigt ſuivant, la tint près de lui & donna du mouvement à l'arc : lorſqu'après avoir balancé quelque temps de côté & d'autre, il revient vers le

(1) Caraſſius. *Linn. Syſt. nat.* p. 49.

prophete, c'eſt un ſigne heureux, mais s'il ne ſe meut que vers le côté, ou s'il reſte ſans mouvement, l'augure eſt défavorable. Il ſe meut ordinairement comme celui qui a fait la queſtion le deſire, mais quelquefois auſſi d'un ſens contraire à ſa volonté. S'il avoit toujours le même mouvement, le devin perdroit ſon crédit. Les ſorciers peuvent exercer la divination par l'arc, mais ils regardent preſque tous cet art comme indigne d'eux : ils diſent qu'un commerce intime avec les diables eſt bien plus puiſſant pour découvrir les choſes cachées, qu'une vertu occulte, qu'un Iakouterêtre met en uſage, ſans ſavoir préciſément juſqu'où elle peut s'étendre.

Les Tatares barabins ſont un peuple errant, comme tous les Sibériens idolâtres : ils n'habitent point durant l'été les mêmes endroits qu'ils ont habité l'hiver : cependant ils ſont dans l'uſage de revenir aux lieux où ils ont paſſé l'été ou l'hiver précédent. Ils ont des troupeaux de bœufs & de chevaux qui ne ſont pas très nombreux : leurs alimens ſont le lait, le poiſſon qu'ils prennent dans les lacs du déſert Baraba, le gibier, & ſur-tout les canards & les plongeons qui abondent en ce canton. On dit

qu'ils se convertissent peu à peu à la religion mahométane par les soins de leurs voisins, les Tatares, qui leur envoient en secret des prêtres.

Au printemps de 1740 il vint sur la riviere d'Ichime une bande de voleurs cosaques, qui emmena beaucoup de bestiaux, & environ vingt hommes. On envoya contre ces brigands une troupe de sept cents hommes ; mais pendant le séjour que je fis à Tara, on n'eut aucune nouvelle de leur expédition.

Le voivode de cette ville incommodé par ma présence m'envoyoit tous les jours différentes personnes me dire que la maladie ordinaire dans ce canton commençoit à s'y répandre, & qu'elle attaquoit plus vivement les étrangers que les naturels du pays. Il est vrai qu'il y avoit une maladie parmi les chevaux, mais elle n'attaquoit point encore les hommes.

Aux mois de juin & de juillet, tous les habitans de ce pays sans distinction de sexe ni d'âge, sont sujets à un mal qui commence par une tache de trois lignes de large ; elle paroît indistinctement sur toutes les parties du corps, & est de couleur blanchâtre : quelques-uns disent l'avoir vue rouge, d'autres préten-

dent avoir apperçu au milieu un petit point noir. Elle est dure, insensible, peu élevée, croît promptement, & devient en quatre ou cinq jours grosse comme le poing, sans que la douleur ou la dureté varie. Dès qu'elle croît, le malade ressent une grande lassitude & une soif extraordinaire; il perd l'appétit, est fort assoupi, sujet aux tournoiemens de tête, dès qu'il veut se lever, & a la poitrine oppressée. La respiration devient difficile, l'haleine puante, le teint blême; le malade ressent de vives douleurs intérieures qui ne lui permettent pas de rester longtemps dans la même situation; la soif augmente toujours : enfin une sueur abondante annonce la mort. Elle arrive dans les sujets forts le dixieme ou l'onzieme jour, & plutôt dans les sujets foibles. Les malades se plaignent sur-tout de mal de tête; la langue n'enfle point, la couleur ne devient point mauvaise, la salivation & les autres écoulemens paroissent naturels, & l'on ne remarque dans l'esprit aucun affoiblissement.

Telle étoit cette maladie, lorsque la cause & le remede en étoient encore peu connus, mais il est aujourd'hui sans exemple qu'elle fasse des progrès aussi

rapides. Elle regne à Tara, dans tous les forts de l'Irtich, dans la Kalmoukie, & dans les provinces de Tobolsk & d'Isisk : comme elle est épidémique, on lui a donné en Russie le nom de tumeur pestilentielle. Cependant elle est fort différente de la peste, & le traitement en est une preuve. Dès qu'on apperçoit sur son corps la tache blanchâtre, on a recours au chirurgien qui est ordinairement un cosaque ou un maréchal. Il mord la tache ou la tumeur tout autour jusqu'au sang, ou il y enfonce une aiguille au milieu, & de côté dans quatre endroits également distans entre eux, jusqu'à ce que le malade en sente la pointe : alors il mord tout-au-tour, mais non pas aussi profondément qu'il auroit fait, s'il n'eut pas fait usage de l'aiguille. Enfin il mâche un peu de tabac de circassie, le saupoudre de sel ammoniac, l'étend sur la plaie & le recouvre d'un emplâtre, lorsqu'il en a. Cet appareil est renouvellé deux ou trois fois dans vingt-quatre heures, & selon que le mal est grand, il faut depuis deux jours jusqu'à sept, pour que la tumeur & la dureté soient dissipées. Il n'y a point à craindre que la masse totale des humeurs en soit infectée : la plaie se gué-

rit, & la partie malade reprend ſa couleur naturelle. Le malade doit s'abſtenir de boire autant qu'il eſt poſſible, & il ne faut lui donner, pour calmer un peu la ſoif, que du quouas tiédi : l'eau crue, le thé, le brandevin lui ſeroient nuiſibles. Il ne faut manger ni fruit légumineux, ni lait, ni pâte ſans levain : on permet ſeulement du pain trempé dans le quouas, ou dans le bouillon de coq ou de karauche, & le raifort rouge. Toute viande, excepté la chair de coq, ſeroit nuiſible ; le brochet ſeroit ſur-tout dangereux, mais la karauche ſéchée & mangée ſéche ou cuite eſt ſalutaire. Les chirurgiens que j'ai interrogés, m'ont dit que la chair inſenſible étoit bleuâtre, & à peu près comme la viande deſſéchée à l'air. En Ruſſie comme en Sibérie, il eſt plus ordinaire de ſécher la viande à l'air qu'à la fumée. Lorſqu'elle n'eſt pas trop vieille, elle n'a point mauvais goût, mais après deux mois ſeulement elle devient rance & inſupportable à ceux qui ſont habitués à la viande fumée, & celle-ci préparée à notre maniere deplaît au peuple ruſſe, à cauſe du ſel auquel il n'eſt pas accoutumé.

CHAPITRE LXX.

Maladie des chevaux. Livres de médecine.

DAns les mêmes mois les chevaux ſont ſujets à une épidémie à peu près ſemblable. Elle commence par une tumeur qui eſt rarement moins groſſe que le poing, mais beaucoup moins dure que celle des hommes. Cette tumeur croît très vite : dans une ou deux fois vingt-quatre heures, elle devient plus groſſe qu'une tête de mouton : l'animal a la tête baſſe, paroît triſte & ne mange plus. S'il eſt en liberté, il court à l'eau & boit beaucoup : quelques-uns s'y jettent à la nage, & ſe noient aſſés ſouvent, peut-être par défaut de forces. Lorſque l'abcès a mûri, ce qui arrive dans une ou deux fois vingt-quatre heures, il eſt un peu plus mou, mais n'aboutit point de lui même, & le cheval meurt ordinairement, quoiqu'on perce l'abcès avant la mort. On a eſſayé pluſieurs traitemens. Quelquefois on fait dans la tumeur, qui eſt inſenſible comme dans les hommes, une inciſion avec

un couteau, & l'on y enfonce un fer rouge jusqu'au vif, ou bien on enfonce dans l'abcès un fer pointu jusqu'à ce que l'animal le fente. On passe aussi à travers la tumeur un fil par le moyen d'une grosse aiguille, on l'y laisse, & on le tire de temps en temps d'un côté à l'autre, jusqu'à ce que l'animal meure ou guérisse. La tumeur est quelquefois si grosse, qu'il faut enfoncer le fer d'un demi pied pour atteindre le vif. L'intérieur en est jaunâtre & tout semblable à du lard. La poitrine & les parties sont dans les chevaux plus sujettes à cet abcès, & celui de la poitrine est moins dangereux. Durant le traitement on tient le cheval dans une écurie obscure, on ne lui donne point d'eau, mais seulement quelquefois du quouas, & autant de foin qu'il est nécessaire pour qu'il ne meure pas de faim. On guérit ainsi beaucoup de chevaux, & même presque tous ceux que l'on traite assés à temps. Mais comme on ne prend pas la peine de renfermer ces animaux, plusieurs meurent au pâturage, avant qu'on ait eu connoissance de leur maladie, ou l'on s'en apperçoit si tard que le remede n'a aucun effet. Dès qu'un cheval est attaqué, on le sépare du troupeau, & l'on

en fait de même à l'égard des hommes affligés de ce mal. Depuis le temps où il parut en Sibérie pour la premiere fois, on y a toujours pensé qu'il étoit épidémique; mais cette opinion n'a pas de fondement assés solide, pour qu'il soit insensé d'en douter. Il y a encore dans cette maladie une particularité qui mérite quelque attention, si elle est véritable : on prétend que dans les deux mois où cette maladie regne, tous les jours ne sont pas également dangereux : il y en a deux ou trois qui emportent beaucoup de chevaux ; dans ceux qui suivent, il en meurt peu : ainsi le mal est lent ou vif alternativement, comme si l'air avoit la fievre, & de bons ou de mauvais jours. Dans les jours où le mal s'anime, les habitans prennent plus de soin de leurs chevaux ; quelques-uns prétendent qu'il est plus ardent, quand la chaleur est plus grande : ainsi le degré de chaleur peut être la cause de l'alternative dont j'ai parlé, & l'on trouve en effet qu'il l'est en d'autres climats.

Les bêtes à cornes sont peu sujettes à cette maladie, & les moutons le sont moins que les vaches : cependant ils en sont quelquefois attaqués, & la laine empêchant que l'on ne voie la tumeur

aſſés promptement, ils meurent avant que l'on s'apperçoive qu'ils ſont malades. On diſtingue avec raiſon dans ce pays les autres maladies des vaches & des moutons qui différent de celle-ci, & ne paroiſſent qu'en automne & durant l'été. Il y regne ſouvent des épidémies qui n'attaquent pas un ſeul cheval, & ne ſe déclarent par aucune tumeur. Les animaux paroiſſent triſtes, ſont conſtipés, & quelques momens avant de mourir ſont couverts de ſueur : on n'y a point encore trouvé de remede. Les Tongouſes & Bourœtes qui habitent au delà du lac Baikal, peuvent ſeuls ſe vanter que leurs troupeaux n'éprouvent jamais d'épidémies. Quant à la peſte, elle eſt inconnue en Ruſſie & en Sibérie.

J'avois entendu les tatares parler ſouvent d'un livre de médecine intitulé *Joſeph*. C'étoit le nom de l'auteur, & il en eſt parlé dans l'Alcoran. J'en reçus un exemplaire à Tara : il avoit appartenu à un kan ierkéniſéen de la petite Boukarie; on voyoit ſon cachet au commencement & vers le milieu du volume : lors de la conquête de ce pays les Kalmoukes l'avoient pris & l'avoient porté à Tobolsk. Je le fis voir à un des

plus célébres mulla ou prêtres mahométans du pays. Il en parut ſurpris & me dit qu'il ne pouvoit pas le traduire, parce qu'il étoit preſque tout en langue perſe. J'aſſemblai donc le clergé mahométan de Tara, & j'en tirai tous les éclairciſſemens néceſſaires.

Le volume eſt un gros in-8°. de forme longue. L'ouvrage contient différens livres : le premier eſt en langue perſe, écrit entre des lignes bleues & d'or, & de quarante-deux feuilles. Il y a en tête un cartouche peint en rouge, bleu & or : l'auteur eſt le philoſophe Abil, fils d'Abdullétif. Le ſecond livre eſt de ſeptante-ſix feuilles. Il a été compoſé par le médecin Joſeph fils de Mahomet fils de Joſeph. Ce livre eſt auſſi en perſan, mais il n'eſt ni écrit entre des lignes ni auſſi beau que le précédent. Les caracteres ſont noirs, entremêlés de quelques caracteres rouges. On y a joint onze feuilles que Joſeph donna lui-même à un mulla chaban. Ces deux livres ſont ſuivis de deux feuilles où chacun eſt exhorté à les lire & à mériter de cette maniere la grace de Dieu. On trouve enſuite un *phal* écrit en langue perſe, qui remplit trois feuilles. Un *phal* eſt une eſpece de roue de fortune, qui ſert

à découvrir l'avenir. On y voit en effet des roues, telles que dans nos livres de cette eſpece, ſur leſquelles il y a quelque choſe d'écrit. Chacun ne ſait pas faire uſage de ces roues de fortune. Le clergé que je conſultois, m'aſſura que le ſecret en étoit réſervé, à un akoune très-ſavant.

Nous trouvâmes enſuite ſix feuilles en perſe & en arabe qui contenoient un ſouhait pour obtenir de Dieu la grace de devenir puiſſant en biens & en autorités, avec l'aſſurance que lorſqu'on auroit lu ce ſouhait mille quatre-vingts fois, il ſeroit accompli : une feuille collée, de format plus petit que le livre, avec les noms perſans de quelques drogues de ce pays, & une autre feuille contenant l'éloge de celui qui a écrit ces noms.

Cheikhouliſlam, ou l'hermite au peuple. Dans cet ouvrage un ſaint hermite inſtruit ceux qui viennent à lui, & leur apprend des remedes : je vais en dire quelques-uns.

Pour la morſure d'un chien, brulez des cheveux d'homme, prenez-en la cendre, & répandez-la ſur la bleſſure.

Dans toutes les bleſſures, quelque anciennes qu'elles ſoient, & quelque

nom qu'elles aient, ces cendres mêlées avec du vinaigre ſont ſalutaires. Elles ſont bonnes auſſi contre la morſure des chiens faite aux beſtiaux.

Les mêmes cendres mêlées au vinaigre adouciſſent la douleur des dents.

Un maniaque recouvre le jugement en buvant du lait de femme mêlé à de l'urine d'homme.

Les aſcarides ſéchés, mis en poudre & ſoufflés dans l'œil, diſſipent la cataracte.

Pluſieurs autres remedes de cette eſpece, ſont dus au ſage Boukerat ſurnommé Mahamet fils de Zacharie, & d'autres encore au ſage Tchalinous.

Il ſuit une priere nuptiale en langue perſe mêlée d'arabe, des remedes en perſe & en turc, dont l'un eſt le ſang de grénouille contre les taies des yeux, & le ſuc de fumier de cheval contre la ſurdité; un phall en langue perſe pour ſavoir s'il tombera de la pluie ou de la neige, ou ſi le ciel ſera clair; une priere perſanne, & un mot que Mahomet a prononcé, un éloge de l'auteur qui étoit un ſage, & qui a prouvé ſa ſageſſe par pluſieurs écrits philoſophiques.

On trouve enſuite un écrit de Ma-

hamet fils de Zacharie cité ci-dessus. Il y compte sept maladies de la tête, & traite aussi de celles du nez, des oreilles, des yeux, des dents, de la bouche, du cou, de la poitrine, du ventre, & en particulier de celles qui viennent d'un excès de chaud ou de froid.

Une feuille en langue perse, qui contient quels jours sont bons ou mauvais, & ceux où il faut voyager. Dans un autre livre écrit en tatare, le mardi & le samedi sont décriés : une seconde feuille qui indique les mauvaises heures ; une troisiéme qui instruit du jour où il est bon de tailler un habit & de le mettre pour la premiere fois : un *phal* pour savoir si l'on mourra d'une maladie, quelle elle est & quelle aumone il faut faire pour recouvrer la santé : enfin deux recettes, qui peuvent guérir la galle la plus invétérée.

Ce livre rempli des superstitions de l'antiquité ne hâtera point les progrès de la médecine : il peut servir tout au plus à flatter la curiosité des Arabes & des Perses qui sont aujourd'hui plus ignorans qu'ils ne l'ont jamais été. Les Tatares mahométans qui ne sont pas plus éclairés, embrassent toutes leurs superstitions & y joignent les leurs. J'ai trouvé

un petit livre tartare où étoient les remedes ci-joints.

Ce qui eſt coupé du nombril d'un enfant, étant ſéché, mis en poudre & répandu ſur une bleſſure, la guérit, mais il faut que l'enfant ſoit né d'une vierge.

Lorſqu'un homme eſt malade depuis long-temps ſans être en danger, & que ſon mal eſt inconnu, prenez une tranche de raifort, percez-la, mettez dans le trou ſept grains de poivre, & une poignée de karni arik (épicerie chinoiſe): recouvrez cette tranche avec le reſte du raifort, mettez le tout dans un pot rempli de fumier de cheval, verſez-y un peu d'eau, & obſervez bien l'inſtant où quelques vapeurs commenceront à s'élever. Dès que vous les appercevrez, introduiſez-les par le bas dans le corps du malade de ſorte qu'il ne s'en échappe rien; alors il guérira.



CHAPITRE LXXI.

Climat de Tara. Pillage des Cosaques.

LEs premiers jours d'août (1741) furent très ſereins & très chauds. Je vis dans la nuit du deux au trois une aurore boréale qui ne fut ſuivie d'aucun changement de temps. L'année fut très abondante en foins & en grains de toute eſpece. Vers le milieu de ce mois toutes les herbes de la campagne étoient deſſéchées. Une ſi grande chaleur augmenta dans la ville & dans les villages des environs la violence de la maladie dont j'ai parlé ci-deſſus.

Les habitans de Tara aiment beaucoup le brandevin, & quoiqu'il ne leur ſoit pas permis d'en diſtiller, le gouverneur le permet en ſecret, parce qu'il en retire quelque avantage. Ceux qui lui font des préſens diſtillent tant qu'ils veulent, mais il ſe fâche & ſévit contre ceux qui prétendent diſtiller & ne rien donner. Il y a dans cette ville un aſſés grand nombre de maiſons commodes qui ſont preſque toutes neuves,

parce qu'on y éprouve ſouvent des incendies. On n'y fait preſque point de commerce ; il n'y a que les habitans riches, qui puiſſent y faire venir des marchandiſes étrangeres, & ils les vendent au prix qu'ils veulent, parce qu'ils ſont toujours d'accord entre eux, & que le prix de tous eſt le même. Ils font leur plus grand commerce au fort Iamicheve & à la foire d'Irbit : ils y échangent des marchandiſes ruſſes contre celles des Kalmoukes qui s'y rendent en été. En partant de Tara pour me rendre auprès de M. Muller qui étoit malade à Catherinebourg, & avoit beſoin de mon ſecours, je paſſai par les villages de Soudilova & de Tchernoloutskaïa, & je les trouvai déſerts. Un détachement de la horde coſaque y avoit pillé, brulé & emmené tous les habitans qu'il n'avoit pas maſſacrés. Ceux qui s'étoient oppoſés à leur violence avoient été tués, ou brulés : un petit nombre échappé à leur fureur apporta la nouvelle de leur irruption, & s'établit enſuite plus bas ſur l'Aïev. Suivant les rélations, ces brigands tuerent trois hommes, un petit garçon & une femme : ils brulerent trois hommes, huit petits garçons, huit femmes, & neuf filles, & emmenerent

un homme quatre petits garçons, trois femmes, trois filles & cinq petites filles avec quatre-vingt-dix chevaux & cent ſoixante-trois bêtes à corne. Un vieillard s'étoit caché ſous le plancher de ſa chambre ; ils le chercherent long-temps, mais enfin ayant mis le plancher en pieces, ils le traînerent dehors, & lui déchiqueterent les mains & les pieds de telle ſorte qu'il perdit tout ſon ſang & la vie. Un détachement d'environ cent dragons & trois cens ſoixante-dix coſaques vipiſnie les pourſuivit. Il trouva dans le déſert trente-cinq bêtes à corne qu'ils avoient abandonnés, & ayant rencontré la bande même près d'un lac au pied d'une montagne, dans le canton de Saraï-bor, il l'attaqua, mais le poſte étoit ſi avantageux qu'on ne put les y forcer. Cinq hommes & quinze chevaux furent tués, dix-huit hommes & dix chevaux bleſſés : on n'a point ſu la perte des ennemis : ils abandonnerent quatre cents vingt-ſept chevaux & dix ruſſes priſonniers. On dit qu'ils n'avoient aucune connoiſſance de la marche des Ruſſes, qu'ils furent complétement ſurpris, & qu'on auroit eu le temps de s'emparer de leurs armes, mais qu'on arriva ſur eux avec un tel bruit qu'ils ſe réveille-

rent & se mirent en défense. Ils sont armés d'une espece de carabines nommées Tourki, qui portent environ trois fois plus loin que les fusils russes. Lorsqu'ils furent attaqués, ils envoyerent la plûpart de leurs prisonniers dans la montagne sous escorte, & après s'être opposés au premier effort des russes, ils se retirerent. Plusieurs cosaques demanderent à les poursuivre, parce qu'il y avoit apparence qu'ils étoient presque tous à pied; mais le commandant ne le voulut pas : il craignit qu'il n'y eut dans la montagne un plus grand nombre de ces brigands, & qu'ils n'exterminassent ceux qu'il enverroit à leur poursuite. Il revint donc avec tout son détachement le long de la riviere d'Ichim au village de Korkine.

Depuis 1728 les frontieres de Russie ont beaucoup souffert des incursions de ces voleurs. Le canton barabin, les villages de l'Irtich au-dessus de Tara, ceux de l'Och, de l'Aïev, de la Vagai, de l'Iamourtla, de la haute Tobol ont tous été dévastés, & si l'on vouloit se donner la peine de compter les troupeaux & les biens enlevés, les personnes de l'un & de l'autre sexe tuées ou emmenées prisonnieres, on en seroit étonné. On fait

des traités avec ces brigands, mais il y en a plusieurs bandes sous différens chefs, sans qu'il y ait entre elles aucune différence. Lorsqu'on se plaint à l'un de ces chefs, il dit que ce n'est pas lui qui a commis le désordre dont on l'accuse, mais que c'est sans doute une autre horde sur laquelle il n'a aucun pouvoir. Ainsi ni les traités ni les ôtages ne peuvent arrêter leurs violences, & l'on ne pourra les réprimer que par la vigilance, & par le supplice de ceux que l'on prendra au pillage. Il est à craindre que ce mal n'augmente, si on n'y apporte pas un prompt remede. Parmi le grand nombre de russes que ces brigands ont emmenés prisonniers, il y en a qui se sont faits voleurs, & ne se font aucun scrupule de piller leurs concitoyens. Autrefois les villages dont je viens de parler n'étoient jamais attaqués; il est vraisemblable que quelque russe y a conduit la bande dont il étoit : si l'on en croit les prisonniers qui se sont échappés, ces voleurs ont pour guide un tatare tributaire qui s'est enrollé parmi eux. On dit aussi que plusieurs tatares barabins se sont joints à eux, & que chaque horde a des guides russes.

A quelque distance du fort Ialouto-

rouskoï, je rencontrai M. Muller qui étoit en meilleure ſanté, & nous nous rendîmes enſemble à ce fort : on y travailloit à un ouvrage conſidérable. Le bras principal de la Tobol paſſoit autrefois auprès du village, mais depuis le printemps de 1741, les eaux y avoient beaucoup baiſſé ; elles étoient croupiſſantes, on y pouvoit paſſer à pied en pluſieurs endroits, & les habitans du fort étoient obligés d'aller chercher l'eau à un quart de lieue. On avoit entrepris de ramener la riviere à ſon ancien lit, & l'on conſtruiſoit une digue à cet effet; mais ceux qui conduiſoient cet ouvrage ne purent jamais la fermer, & il fallut envoyer chercher des ouvriers plus habiles.

Je vis le 21 ſeptembre vers dix heures du ſoir une aurore boréale ſous la forme de quelques colonnes de feu immobiles. Une heure après on apperçut au nord-oueſt une colonne très rouge, & toutes étoient vers minuit claires & ſans rouge. Peu auparavant une partie obſcure de l'horiſon étoit devenue claire. Lorſque l'aurore boréale avoit le plus grand éclat, le ciel ſe couvrit tout-à coup au ſud & à l'oueſt de nuages épais : mais il s'éleva preſque en même

temps un vent d'oueſt aſſez violent, qui diſſipa ces nuages. Plus le ciel devenoit clair, plus l'aurore boréale paroiſſoit pâle; cependant on apperçut juſqu'à la pointe du jour quelques colonnes blanchâtres. Le temps du jour ſuivant fut mauvais, le vent, ſud-oueſt & médiocre.

Les environs du fort Ialoutorovskoï ſont agréables : ils ſont composés de quelques bois & de grandes plaines qui s'étendent le long de la Tobol, & ſervent de pâturages à un grand nombre de chevaux. Les fréquentes inondations que ces campagnes éprouvent, empêchent qu'on ne les cultive : mais on trouve aſſés de terres labourables à l'occident & au nord du village. Les habitans de ce canton ſont riches en chevaux, cependant il eſt rare qu'il s'écoule une ſeule année, ſans qu'une maladie à-peu-près ſemblable à celle qui regne vers l'Irtich, n'emporte une partie des troupeaux. Le bled y réuſſit aſſés bien; un poud ou quarante livres de farine ne coute ordinairement que de ſix à dix ſous. On y a des bêtes à corne en aſſés grand nombre, mais les moutons y ſont ſujets à des épidémies ſi rapides qu'elles enlevent quelquefois un trou-

peau entier. La tête & les parties enflent, & l'animal meurt en moins d'une demi-heure.

Il n'y a pas un ſeul endroit de Sibérie, où le vol ſoit auſſi commun. Durant les premiers cinq ou ſix jours que j'ai paſſés dans ce village, on y a volé toutes les nuits. Les jours ſuivans on prit plus de précautions, & l'on fit pendant la nuit une patrouille : le mal diminua, mais ne ceſſa pas. On amena auſſi au village pendant le jour pluſieurs voleurs qui avoient dérobé dans les environs. Voici la cauſe de cette eſpece de pillage. La plûpart des habitans ont des habitations d'été où ils demeurent juſqu'à ce que la moiſſon ſoit faite, quelques-uns même y reſtent juſques vers noël, & les voleurs profitent de cette abſence. D'ailleurs ce diſtrict eſt plein de gens oiſifs qui ne vivent que de rapines, & tous les fripons qui partagent avec les commandans & gouverneurs ſont aſſurés de leur protection.

Le diſtrict du fort Ialoutorovskoï releve ainſi que celui d'Ichim de la chancellerie de Tobolsk : le fort a ſous lui onze bourgs dont chacun eſt comme la capitale d'un aſſés grand nombre de villages. Tous les commiſſaires des bourgs

ou

ou ſlobodes ſont ſubordonnés au commandant. Ce canton a beaucoup ſouffert des incurſions des Bachkires & de la horde coſaque, mais depuis quelques années ils n'y ont fait que des vols peu conſidérables.

CHAPITRE LXXII.

Hermaphrodites. Ville de Tioumenne.

NOus apprîmes qu'il y avoit deux hermaphrodites au fort Iſetskoï, & deux autres encore en un village voiſin : nous voulûmes les voir. Ils étoient encore enfans, & l'on diſtinguoit à peine à quel ſexe ils appartenoient : on auroit volontiers penſé que c'étoit une eſpece d'homme particuliere. Le prêtre du lieu les avoit mis au rang des hommes, & leur avoit donné des noms maſculins. J'en fis la deſcription auſſi exactement qu'il me fut poſſible, je l'accompagnai de deſſeins, & l'envoyai à l'académie des ſciences de Péterbourg. Le ſénat impérial ordonna qu'ils fuſſent amenés dans cette ville. Lorſque je les vis au fort Iſetskoï, ils me parurent être des femmes manquées. Quand ils arriverent à

ſaint Péterbourg, M. Veitbrekt & Vilde penſerent que c'étoient des hommes, & les obſervations exactes de M. Kaav-Boerhave anatomiſte ont prouvé d'une maniere inconteſtable que c'étoient en effet des hommes.

Nous nous rendîmes à Tioumenne, ville ſituée ſur la rive méridionale de la Toure dans une plaine agréable, élevée environ de dix toiſes au-deſſus du lit de la riviere. Elle eſt traverſée par un ruiſſeau nommé Tioumenka, dont les bords ſont très élevés. On y voit des couvents, des égliſes, un fort, une maiſon de ville & pluſieurs autres bâtimens publics. En remontant le Tioumenka, on trouve un bourg nommé Imskaïa qui a deux cents quarante maiſons, & des habitans de tous les états. Sur la rive ſeptentrionale de la Toure, vis-à-vis la ville, il y a une eſpece de fauxbourg habité par des Ruſſes, des Boukares & des Tatares mahométans : les Ruſſes y ont cent quinze maiſons & une égliſe ; les autres, vingt-ſept maiſons & une moſquée : mais cette rive eſt baſſe & ſujette à de fréquentes inondations. On voit encore ſur le Tioumenka des reſtes d'une ancienne fortereſſe tatare, & un des points les plus connus & les plus

inconteſtables de l'hiſtoire de Sibérie, c'eſt qu'il y a eu dans le canton de Tioumenne une ville tatare.

Nous arrivâmes bientôt à Tobolsk, & le 18 decembre (1741), y fut un jour de grande réjouiſſance. On entendit pluſieurs décharges d'artillerie, & le bruit de toutes les cloches de la ville. Nous fûmes invités par le gouverneur à nous rendre à l'égliſe, & nous y apprîmes que l'impératrice Eliſabeth étoit montée ſur le trône. Le peuple prêta hommage à ſa nouvelle ſouveraine avec une joie qui préſageoit la douceur de ſon gouvernement, & ce préſage a été pleinement accompli : c'eſt elle qui a voulu qu'aucun criminel ne perdit la vie ſous ſon regne ; c'eſt elle qui a donné ce glorieux exemple à tous les princes : ſa mémoire vivra ſans doute éternellement chez tous les peuples aſſés heureux pour connoître le prix de cette loi, la plus humaine, la plus ſage & la plus belle des loix.

M. Muller eut occaſion de voir à Tobolsk l'enterrement d'un boukare. Il voulut aller à la maiſon du mort, afin d'être témoin de toute la cérémonie ; mais il fut prié de n'en rien faire, arce que cette maiſon étoit remplie de

femmes qui pleuroient le mort, & auroient été ſcandaliſées par ſa préſence, que de plus il lui falloit la permiſſion de la ſociété kalmouke. Il fut donc obligé d'attendre dans la moſquée tatare, où l'akoune & ſon clergé, & un grand nombre de Boukares & de Tatares étoient raſſemblés. On y apporta le corps vers dix heures du matin; il étoit enſeveli en deux pieces de drap de tchaldar, dont le premier étoit blanc, & celui de deſſus étoit jaune. Il faut que ces draps aient été apprêtés par des muſulmans, pour être dignes d'entourer ceux qui ont vécu dans la loi mahométane. On met de plus ſur le drap de deſſous, un petit morceau de tchaldar blanc plus fin, long environ de ſix pieds, & percé au milieu d'un trou dans lequel on paſſe la tête du mort. Cet appareil eſt parfumé durant la priere avec de l'eau camphrée & d'autres odeurs fortes, enſuite couſu comme un ſac, & lié aux deux extrémités, de ſorte qu'il reſſemble à un porte-manteau : il eſt auſſi lié vers le milieu. On y avoit attaché une demi-feuille de papier ſur laquelle une priere tatare étoit écrite : elle l'eſt ordinairement ſur le drap de tchaldar jaune, mais les prêtres s'étoient ſervi de papier pour

plus de commodité. Avant que d'enſevelir le corps, on le lave : les femmes & les hommes rendent ce devoir aux perſonnes de leur ſexe. On l'apporte dans une biere à l'entrée de la moſquée ſeulement, car elle ſeroit profanée par la préſence d'un cadavre. La biere eſt faite de planches jointes enſemble avec de l'écorce & couverte d'un tapis. L'akoune, ſes prêtres & les aſſiſtans dirent quelques prieres à la porte de la moſquée : enſuite on mit la biere ſur un traineau, & on la tranſporta au cimetiere à une lieue de Tobolsk. La foſſe ne doit point être faite à prix d'argent ; c'eſt une œuvre pie à laquelle tous les aſſiſtans doivent travailler. Elle eſt longue, quarrée, & dirigée vers la Mecque, comme le ſont auſſi les moſquées, & aſſés profonde pour qu'un homme étant aſſis, ſa tête ne dépaſſe point la ſurface de la terre. Avant qu'on mît le corps dans la foſſe, tous ceux qui l'accompagnoient, prirent un peu de terre remuée, prierent à très baſſe voix, ſoufflerent deſſus légèrement, & un homme ayant reçu ces petits morceaux de terre dans le pan de ſa robe les mit dans la foſſe aux pieds du mort : cette cérémonie eſt inſtituée pour obtenir le pardon des péchés. Le

corps fut apporté au bord de la fosse, on ôta le tapis qui couvroit la biere, on coupa l'écorce qui tenoit les planches jointes ensemble, & deux hommes ayant pris le drap, chacun par une extrémité, descendirent le corps en terre, la tête vers la Mecque. Alors on délia les draps mortuaires, & l'on découvrit le visage du mort. Un moulla, (car l'akoune à cause de son grand âge, étoit resté dans la ville) avoit écrit une priere sur une feuille 8° : on la mit au bout d'un bâton fendu que l'on planta dans la fosse à la droite du corps, près de la poitrine, comme si le mort avoit du la lire, & on lui tourna aussi la tête vers cette feuille. En effet c'est son passeport, ou plûtôt une priere qu'il doit lire, au moment qu'il est réveillé pour subir son jugement. On mit dans la fosse des arbres coupés exprès, puis les planches dont la biere avoit été faite, sur ces planches quelques brassées de foin, & toute la terre tirée de la fosse. Ensuite avec un arrosoir on jetta par trois fois de l'eau pure sur la tombe, en commençant par le côté droit, continuant par le gauche, & puis sur la fosse même, de travers, en allant de la tête aux pieds: enfin tous les assistans assis prierent à

basse voix, & la cérémonie fut faite. Je ne sais pas ce que signifie l'arrosement, mais j'ai appris qu'on ne couvre le corps si soigneusement avec les planches & le foin, que pour empêcher la terre de pénétrer entre les arbres, & de couvrir immédiatement le corps. Les Tatares croient que lorsque ceux qui ont accompagné le convoi, sont environ à quarante pas du tombeau, deux anges y descendent, éveillent le mort, l'interrogent sur sa foi, sa vie & ses mœurs, & lui déclarent son jugement. Ils disent que le mort se leve & s'assied durant cet interrogatoire : c'est pourquoi la fosse est assez profonde pour qu'un homme y soit assis. Ils ajoutent qu'il est ordonné dans leurs écritures de faire une fosse perpendiculaire, & de creuser ensuite en un des côtés un espace assés considérable pour contenir le corps, de l'y placer, d'en fermer l'entrée avec des briques & de remplir le reste de terre. Cette maniere est employée en Boukarie où la terre est ferme, mais elle ne l'est point assés en Sibérie, & dans le district de Casan où elle l'est encore moins, on est obligé d'étayer avec des planches les quatre côtés de la fosse.

Nous quittâmes peu après Tobolsk,

& continuâmes notre voyage. Depuis le 22 fevrier (1742) jusqu'au trois de mars, nous vîmes une comete qui paroissoit ordinairement depuis onze heures du soir jusqu'au matin. Nous passâmes au bourg Kamenskoïé, célebre pour le commerce du linge de table & du savon. Outre le savon commun on y en fait une autre espece nommée maslennoïé-milo, ou savon de beurre, parce qu'il n'y entre aucune autre substance grasse que le beurre. On le regarde comme meilleur que le savon commun, pour blanchir le linge fin, & on le vend un peu plus cher. Dans toute la Sibérie, & même en Russie dans quelques endroits le savon de Tioumenne est renommé, mais il faut entendre par-là celui du bourg Kamenskoïé.

Nous nous rendîmes ensuite à Tourinsk, ville située sur la Toura : on la nomme plus communément dans ce pays Iépantchin, parce qu'au temps de la conquête un petit prince nommé Iépantcha y faisoit sa résidence. Dans l'année 1704, cette ville fut réduite en cendres par un incendie : on n'y compte aujourd'hui que trois cents trente-neuf maisons. En 1740 le quartier des voituriers fut brûlé de nouveau. Plusieurs

Tourinskins ruinés par ces accidens se sont répandus dans les villages voisins, & ailleurs, de sorte que cette ville a moins d'habitans que par le passé.

Je résolus ici de visiter la province d'Isetsk, ainsi que toutes les mines & fonderies impériales du district de Catherinebourg, & toutes celles de Démidov. Je me mis donc en route & passai Krasnoslobotsk, où je mangeai beaucoup d'asperges : elles y sont abondantes, & longues environ de trois quarts d'aune; il est vrai que leur grosseur ne surpasse pas celle du petit doigt, mais la saveur en est douce, & le goût exquis. Les habitans de cet endroit me virent manger ce mets sans envie : ils s'étonnoient même que je voulusse me nourrir de la tige des *baies de grue*, (c'est ainsi qu'ils nomment cette plante), & disoient qu'il n'y avoit que les vaches qui pussent s'en accommoder.

Je me rendis ensuite au monastere Dalmatovskoï Ouspenskoï : il est situé sur la rive septentrionale de l'Iset dans une plaine très agréable. Quelques Russes s'établirent autrefois dans cet endroit, y bâtirent une chapelle; mais leur habitation étant sans défense, les

Tatares l'attaquerent & la brulerent. On retrouva dans les cendres une image de la Vierge qu'un moine nommé Dalmat avoit peint ſur bois ; elle étoit ſeulement brulée par un coin : c'en fut aſſez pour conſacrer à Dieu cet endroit, & y bâtir un monaſtere. Les commencemens en furent petits, comme ceux de tous les établiſſemens monaſtiques. Un peu au-deſſus de l'endroit où le couvent eſt aujourd'hui, le moine Dalmat ſe fit une caverne, où il habita quelques années avec deux autres moines. Enfin il obtint la permiſſion de bâtir un monaſtere, & de le fortifier, parce que le lieu étoit peu ſûr. Le couvent & les remparts furent promptement élevés, mais pour lors en bois ſeulement. Les environs étoient fertiles, les vivres abondans, la dévotion des voiſins étoit ardente ; le nombre des moines augmenta rapidement ; les revenus devinrent conſidérables, on y cultiva les champs d'alentour, on y eut des troupeaux nombreux, on établit aux environs pluſieurs villages : on y jouiſſoit de tous les biens & de toutes les proſpérités, lorſqu'un incendie réduiſit ſubitement le couvent en cendres. Mais la caiſſe étoit remplie, & l'on y rebâtit

dans peu une maiſon magnifique, qui ne le cede à aucun monaſtere de Sibérie.

Je fis quelque ſéjour en cet endroit, parce que je deſirois ſur-tout d'y voir l'oiſeau dont les nids ſont rénommés tant en Ruſſie qu'en Sibérie, pour leur forme particuliere, leur molleſſe & leur uſage médicinal. On le nomme ici rémès; il eſt extrêmement rare, & peu de perſonne en ont vu. On m'en apporta deux en vie, l'un mâle & l'autre femelle. Cet oiſeau reſſemble au roitelet, & a le chant ſemblable à celui de la méſange. Le mâle a la tête blanche, la femelle l'a un peu griſe, avec un bandeau noir qui paſſe ſur les yeux. Le dos eſt brun, & la région qui eſt entre le dos & le cou eſt dans le mâle chatain & aſſez large, dans la femelle moins brun & plus petit. Le bas du corps eſt blanchâtre, également tacheté, & quelquefois rouge ſur la poitrine. La queue eſt longue & brune, les aîles ſont auſſi preſque toutes brunes, les pieds gris de plomb comme dans la méſange, les œufs blancs comme la neige. Le nid eſt fait avec les aigrettes des graines de ſaule : il a la forme d'une cornemuſe applatie, avec une ouverture ou eſpece de cou : il eſt fortifié avec du chanvre ou de l'ortie,

& ſuſpendu à une branche de ſaule ou de bouleau, dans un endroit où elle ſe diviſe en deux.

La chancellerie du diſtrict d'Iſetsk réſide depuis quelques années au bourg de Tetchinsk. Cet endroit a été ſouvent attaqué par les Bachkires, & ils n'ont pas encore oublié la maniere dont ils y furent reçus une fois. Ils étoient environ huit cents hommes: les coſaques qui défendoient le retranchement les laiſſerent venir très près, & firent une décharge de mouſqueterie preſque à bout touchant: pluſieurs furent tués, & les autres ſi épouvantés qu'ils prirent la fuite, & ne voulurent point courir les riſques d'une ſeconde décharge.

CHAPITRE LXXIII.

Maladie. Forts. Lacs devenus ſalés, &c.

LA maladie dont j'ai parlé ci-deſſus durant mon ſéjour à Tara, s'étoit répandue depuis quelques années dans ce canton, & dans les forts nouvellement conſtruits pour contenir les bachkires. Un jeune payſan en fut attaqué:

il se sentit au menton une dureté, la perça comme à l'ordinaire avec une aiguille, la couvrit de sel ammoniac & de tabac de Circassie, contint l'emplâtre par un bandage & n'interrompit pas ses travaux à la campagne. Ses compagnons dirent qu'il avoit fait une faute en ce point, & que ce mal exige que depuis le commencement jusqu'à la fin de la cure on se tienne en un lieu obscur; mais ils le dirent, lorsque le mal eut fait de très grands progrès. Il est possible que la chaleur du soleil ait enflammé la plaie. Quelques jours après le premier pansement, la partie malade enfla & devint douloureuse. Le jeune homme se tint pour lors en sa maison, & observa la diete accoutumée dans cette maladie. Il n'eut ni soif ni aucun des accidens ordinaires, mais l'abcès enfla beaucoup, & vers le douzieme jour il étoit si gros que le malade ne pouvoit plus ni avaler ni presque respirer. Un bachkire lui conseilla d'y mettre de la fiente de porc : en effet l'abcès diminua un peu, & la douleur étoit plus supportable; mais lorsqu'on levoit l'appareil, il augmentoit promptement. Vers le quinzieme jour l'appétit se perdit entierement, la poitrine étoit op-

preſſée, le malade ſans eſpérance.

On entendit dire qu'il y avoit un médecin dans le pays, & l'on accoutut à moi, pour me demander du ſecours: mais j'avois peine à me réſoudre à donner des remedes contre une maladie que je connoiſſois ſeulement par les récits qu'on m'en avoit faits. J'y avois d'autant plus de répugnance que ce mal, diſoit-on, étoit incurable, lorſqu'il étoit parvenu à certain degré. Ceux qui vinrent me trouver ne gouterent point ces raiſons; ils me répondirent que ſi j'entreprenois le malade & qu'il mourut, perſonne ne pourroit m'imputer ſa mort, qu'ils ſavoient bien tous que la mort étoit inévitable pour lui, ſi mes remedes ne le guériſſoient. Je fus donc obligé de traiter cette maladie qui m'étoit preſque inconnue. Je penſai qu'il y auroit encore eſpérance, ſi je pouvois tourner l'abcès en ſuppuration, & rendre quelque fluidité à la maſſe du ſang, qui déja commençoit à s'épaiſſir. Je fis dans l'abcès une grande & profonde inciſion, & n'ayant que de l'eau de vie je m'en ſervis pour arrêter le ſang. Je répandis dans la plaie du précipité rouge, mis deſſus une emplâtre émolliente, & fis prendre au malade de trois

en trois heures jusqu'à quatre fois, quatre grains de mercure dulcifié. Le lendemain la plaie suppura, l'oppression de la poitrine cessa, la gorge devint plus libre, & lorsque je partis, le malade paroissoit hors de tout danger.

Je me rendis à Kalmaskoï brod, c'est-à-dire au gué Kalmaskoï. On y voit un mur de bois entouré de chevaux de frise, & l'on ne se forme pas une grande idée de la force de ce poste : cependant les cosaques y ont soutenu de fréquentes attaques des Bachkires, & dans les guerres que ceux-ci eurent autrefois avec les Kalmouckes, ces derniers les poursuivant, les atteignirent & en tuerent un grand nombre dans ce gué, qu'on nomme depuis ce temps le gué de sang.

Le fort Tchiliabinskaïa situé sur la rive méridionale de la Mias a été construit pour contenir les Bachkires & les Cosaques kirghisiens. Il y a dans ce canton un lac salé assés célebre : on le nomme It-Koul. Il s'étend du nord au sud environ l'espace de trois quarts de lieue, & a presque par-tout un demi-quart de lieue de large. Sur la rive occidentale est la forteresse It-Koulskaïa : le terroir des environs est fertile & couvert de

bois, & le lac Sari éloigné ſeulement de trois lieues y fournit beaucoup de poiſſon. Tout ce canton eſt rempli de lacs dont la plûpart ſont poiſſonneux, & quelques-uns ſalés. Il y en a un nommé Vo-orovoïe, dont autrefois les eaux étoient douces : on y trouvoit alors des coraſſins & des rotaughes; mais elles ſont devenues un peu ſalées, & l'on n'y trouve plus que des coraſſins. Le lac Treuſtan a éprouvé des changemens plus conſidérables. Il y a environ quarante ans qu'il étoit très grand & fort poiſſonneux : depuis ce temps il a diminué; ſes eaux ſont devenues ameres, ſalées, ſentant le ſoufre, & l'on n'y voit plus aucun poiſſon. A quelque diſtance de ce lac, on trouve celui qu'on nomme Koulat. Il eſt de figure triangulaire, l'eau en eſt amere & ſalée : depuis quelques années il n'a plus qu'environ deux pieds de hauteur. On n'y trouve qu'une grande quantité de vers qui attirent beaucoup d'oies & de canards. Parmi les eſpeces d'oies qui s'y raſſemblent, il y en a une de groſſeur moyenne, & de couleur blanche, qui a les ailes noires & la poitrine brun rouge; les Bachkires la nomment l'oie d'Italie. Près du ruiſſeau de Tchoumliak, on trouve un marais qui a

quatre lieues de long & plus d'une lieue de large, dans lequel il y a plusieurs lacs très poissonneux. Il y a, dit-on, huit ans que ce terrein étoit à sec. Les changemens fréquens qui arrivent dans ce canton sont très remarquables. Un lac salé devient doux ; celui qui étoit doux, devient amer & sulphureux. Les uns se dessechent, & d'autres paroissent où il n'y en avoit point encore eu. Ces effets tiennent sans doute à la structure intérieure de notre globe, & peuvent contribuer peut-être à nous en donner quelque connoissance.

Le lac Tchébar mérite aussi que l'on en fasse mention. Il a près de quatre lieues de long, & presque autant dans sa plus grande largeur. L'eau en est pure, claire & de très bon goût. Il a plusieurs especes de poisson. Les rives sont élevées, & du côté du nord-est on voit des plaines fertiles, au sud-ouest & à l'ouest une petite chaîne de montagnes, au sud-ouest du fort, & à la distance d'environ quatre lieues, une très haute montagne nommée Imen-tau qui s'étend par la Mias jusques à l'Argassé-koul.

La situation du fort Tchébarkoulskoï est agréable : les environs sont peu fertiles, parce qu'une couche de terre assés

mince y couvre un fond de rocher : mais à la distance de cinq lieues, on trouve des terres abondantes. L'air paroît y être sain : la maladie du district de Tara n'y a point encore pénétré. Le lac Tchébar & plusieurs autres y fournissent plus de poisson que n'en a tout autre fort du pays. Depuis plusieurs années, & même avant que les Russes y fussent établis, quelques Promichlénies trouverent du talc près du lac Dzélantsik, à quelques lieues du fort, vers le mont Imen. Il est très beau, mais petit : on en trouve rarement des morceaux d'un demi-pied quarré. La riviere de Mias est peu éloignée & l'on y prend des castors, ainsi que sur les ruisseaux qu'elle reçoit : ils sont assés noirs & de bonne espece.

Il y a peu d'années que les Bachkires habitoient encore ce pays en très grand nombre. Ils l'avoient pris en affection, mais leur opiniâtreté les en a fait chasser. Les Russes les traitoient avec douceur : eux, au contraire, étoient en fureur, dès qu'on approchoit de leurs frontieres, & menaçoient de porter par-tout le fer & le feu, faisoient des irruptions sur les établissemens russes, attaquoient les forts, étoient quelquefois vainqueurs, & souvent repoussés avec perte. On

exigea d'eux qu'ils payassent à la couronne un certain tribut, mais ils ne cedoient qu'à la force, & ni représentations ni menaces ne purent les persuader. Dans l'année 1734 le gouvernement voulut envoyer une compagnie au midi de Samara : elle étoit obligée de traverser le pays des Bachkires. On leur fit demander la liberté du passage ; ils la promirent, & même envoyerent des ôtages à Péterbourg. On avoit fait à peine quelques préparatifs pour ce voyage, que leur esprit turbulent se réveilla : ils se préparerent à défendre le passage de leur pays, & cette infidélité causa la guerre d'Orenbourg qui dura quelques années. On forma enfin le projet de les assujettir : on entra dans leur pays de tous côtés, on s'en empara entierement, & l'on y construisit plusieurs forts, afin de contenir par la force ce peuple féroce.

Les environs du fort Tchébarkoulskoï sont pleins de couleuvres & de viperes. Quant à celles-la on en tue beaucoup, mais on a pour les autres, tant en Russie qu'en Sibérie, une espece de crainte respectueuse. On croit que si l'on faisoit mal à quelqu'un de ces animaux, toute l'espece en tireroit une vengeance écla-

tante, & l'on appuie cette opinion par beaucoup de fables. Cependant il y a des hommes plus ſenſés qui mépriſent ce préjugé. Pendant mon ſéjour en ce fort, un ſoldat tua quinze viperes en un ſoir.

La fortereſſe Ouklir-Karagaïskaïa a tiré ſon nom d'un lac & d'un bois de ſapins. On y voit deux rangs de maiſons, dont l'un eſt compoſé des nouveaux bâtimens faits par les Ruſſes, l'autre des anciennes habitations des Bachkires. Celui-ci eſt occupé par quelques troupes légeres, celui-là par vingt-ſix familles de payſans ruſſes, qu'on a raſſemblés des différens cantons de la province d'Iſet. Ils ne cultivent point encore la terre, & n'y ſont pas venus avec toute leur famille : c'eſt l'eſpérance d'y vivre ſans peine & ſans travail qui les a engagés à s'y établir.

Aux environs de ce fort la campagne eſt très belle. Les grains que le prêtre de l'endroit a ſemés, ont très bien réuſſi. On a commencé cette année (1742) à cultiver pour le compte de la couronne, & l'on y a envoyé à cet effet des payſans de la province d'Iſet, qui retourneront chez eux, lorſque leur travail ſera fini. Le lac voiſin a peu de poiſſon, & l'on

dit que l'eau en eſt malſaine, mais pluſieurs ſources peu éloignées & très-belles fourniſſent les eaux néceſſaires, & l'on trouve à quelque diſtance des lacs aſſez poiſſonneux.

On a près de la redoute Verkaïtskaïa pluſieurs petits lacs dont la plûpart fourniſſent beaucoup de poiſſon. Il en eſt ainſi de la riviere de Iaïk, où l'on trouve entre autres eſpeces des Podouski & des Chérèqui, mais il ne m'a pas été poſſible d'en voir. On y prend auſſi des écreviſſes auſſi groſſes que celles du Volga. Ce fort eſt entouré de campagnes très propres à la culture, & la ſeule incommodité que l'on y puiſſe éprouver eſt l'éloignement du bois; on eſt obligé de le faire venir d'Octo-Karagaï.

CHAPITRE LXXIV.

Montagne d'Aimant.

JE parvins peu après à Oulou-Outaſſé-taou, ou le grand mont d'aimant. Il s'étend du nord au ſud, environ ſur une lieue de long; huit vallées de différente profondeur le diviſent du côté de

l'occident. Le pied de la montagne eſt arroſé du côté de l'orient par un ruiſſeau qui va ſe jetter à demi-lieue dans le Iaïk. La cime qui eſt au nord, eſt la plus élevée : j'ai eſtimé qu'elle pouvoit avoir dequatre-vingts à quatre-vingt-dix toiſes de hauteur perpendiculaire. Le ſommet eſt d'une eſpece de jaſpe blanc-jaunâtre, mais, environ à huit toiſes au deſſous du ſommet, on trouve des pierres d'aimant qui peuvent peſer trois cents livres. Quoiqu'elles ſoient couvertes de mouſſe, elles attirent un couteau à plus d'un pouce de diſtance. Ce qui eſt expoſé à l'air, a beaucoup plus de force magnétique que ce qui eſt dans la terre ; mais il eſt auſſi plus tendre & plus difficile à manier. Un aimant de cette ſorte eſt composé de pluſieurs autres petits aimans qui agiſſent ſelon différentes directions. Il faudroit, pour en faire uſage, les ſéparer tous en les ſciant, & les réunir enſuite, de ſorte que toutes leurs forces fuſſent dirigées vers le même point. On feroit peut-être de cette maniere des aimans d'une force très conſidérable. La pierre de cette montagne, excepté celle qui eſt expoſée à l'action de l'air ; eſt extrêmement dure, noirâtre, trouée, anguleu-

ſe, ſemblable en tout à l'hématite, excepté par la couleur. Souvent au lieu de cette pierre, on ne trouve qu'une terre tenant ocre. Les aimans anguleux ont moins de force que ceux qui ne le ſont pas, & ceux qui ſont un peu troués, ſont meilleurs que les entiers. La partie où ſont ces aimans, eſt preſque toute d'une très bonne mine d'acier qui ſe montre en petits morceaux entre les blocs d'aimant, & s'étend juſques au pied, mais dégénere d'autant plus qu'elle eſt plus baſſe. On voit aſſés loin au deſſous des pierres d'aimant une autre eſpece de mine de fer, qui, miſe à la fuſion, ſouffriroit peu de déchet. Les morceaux qu'on en ſépare, ſont couleur de fer, très peſans, troués en dedans, ſemblables à des ſcories, excepté qu'ils ſont anguleux; ils reſſemblent beaucoup aux pierres d'aimant, quant à l'extérieur; mais à huit toiſes au-deſſous de ces pierres, leur vertu magnétique commence à diminuer beaucoup. On trouve entre elles d'autres pierres compoſées de parties de fer extrêmement petites, & qui en ont la couleur. Leur gangue eſt péſante, mais fort tendre, & l'on diroit qu'elles ont été brulées, mais elles n'ont preſque point de vertu magnétique. Il

ſe montre encore çà & là une mine de fer, brune, en lits peu épais, qui paroît être de peu de valeur. Le ſommet méridional, ou le huitieme de la montagne, eſt tout pareil au ſeptieme, mais un peu plus bas, & l'on n'y a pas trouvé des aimans d'une auſſi grande force. Toute la montagne eſt couverte d'herbes aſſés hautes : on voit à mi-côte vers les vallées de petits bois de bouleaux, & ſi l'on excepte les deux cimes de pierres d'aimant, tout le reſte eſt de pierres ordinaires mêlées de quelques pierres calcaires.

Il y a quelques années que les Bachkires avoient des huttes au pied de cette montagne, du côté de l'occident. Ils fondoient la mine dans de petits fourneaux à main, & en tiroient d'excellent acier. Le minerai le plus anguleux leur a paru le meilleur, & celui qui eſt enfoncé, beaucoup plus riche que celui de la ſurface.

Les bords de l'Iaïk abondent en fraiſes blanches ; elles ne ſont en aucun endroit auſſi groſſes & auſſi belles que ſur les coteaux expoſés au midi : on y en trouve ſouvent qui ont un pouce de longueur. A l'abri du ſoleil, elles ſont blanches, mais celles qui peuvent en

recevoir

recevoir tous les rayons, ſont entierement rouges : leur forme eſt plus allongée que celle des fraiſes ordinaires, & les cavités qui ſéparent les graines, ſont plus profondes.

De Tchébarkoul à Tetcha, le chemin n'a point été meſuré. Il paroît que les Bachkires ont caché pendant long-temps le droit chemin, qui mene d'un de ces endroits à l'autre. Lorſqu'ils conduiſent les Ruſſes à un endroit que ceux-ci ne connoiſſent point, ils ſe font une loi d'état de les faire paſſer par des routes difficiles, des bois épais, des marais preſque impraticables.

CHAPITRE LXXV.

Bachkires. Lac Cholkoune. Catherinebourg. Prophétie, &c.

LEs huttes des Bachkires ne different point de celles de Voiloke, ſous leſquelles habitent les Bratskains & les Tatares de Krasnoïark. Ils ont auprès de ces huttes leurs poules, leurs chevaux, leurs bœufs, & leurs chameaux à deux boſſes. Les habitations des plus

pauvres, ſont faites de perches, diſpoſées en rond & couvertes de feuillages. Ils cultivent peu la terre, & ne ſement que de l'avoine & de l'orge. Leur nourriture conſiſte en ces deux eſpeces de grains, le lait, la viande, l'oignon de Martagon, & la racine d'une eſpece de campanule qu'ils nomment atlik, & dont les Tatares de Krasnoïark font pareillement uſage. Les plus riches achetent quelquefois de la farine dans les villages ruſſes. L'hydromel étoit autrefois leur boiſſon ordinaire. On dit qu'une année avant leur derniere revolte, qui fut ſuivie de la conquête de leur pays, ils perdirent preſque toutes leurs abeilles, & que les prophetes du pays regarderent cette perte comme un funeſte préſage : maintenant les Bachkires qui ſont riches, boivent ordinairement du lait de cavalle aigri. Quelques-uns ſont établis vers le haut Iaïk près de la ville d'Ouffa. Il ne leur eſt plus permis d'habiter les montagnes : on veille ſur eux dans les plaines avec plus de facilité.

Le lac Cholkoune s'étend du midi au nord l'eſpace d'une demi-lieue ; il peut avoir un quart de lieue de largeur. Les eaux en ſont très pures, & aſſés pro-

fondes. Les rivages ſont couverts de grandes feuilles de talc & de quartz blanc. On voit à l'occident une grande chaine de montagnes, qui tient à celles d'Oural : on prend dans ce lac des perches, des tanches, des brochets & des coraſſins.

Je m'arrêtai quelque temps au village Biélopachentſova ; il eſt fort pauvre en beſtiaux, parce qu'il fut pillé dans la derniere guerre des Bachkires, & que la plûpart des troupeaux & des femmes furent enlevés. Lorſque j'y paſſai, une fille âgée d'environ vingt ans étoit revenue depuis quelques jours. Les Bachkires l'avoient vendue aux coſaques Iaïkains, qui habitent un gorodok ou eſpece de fort peu loin de la mer Caſpienne : ſon pere l'ayant appris, l'avoit rachetée.

Je vis à Chillova une mine de cuivre aſſés riche. La gangue eſt facile à rompre, mais par cette raiſon même, il faut travailler davantage à ſoutenir les terres : la cauſe du peu de liaiſon & de fermeté qu'elles ont, eſt leur nature calcaire. Outre les belles pyrites brunes que cette mine fournit, & qui ſont quelquefois très riches, on y trouve encore du miſpickel blanc jaunâtre, & une

terre cuivreuſe brun-jaune d'une bonne teneur, qui contient aſſés ſouvent une mine verte ſous la forme de reins de différentes figures. Il n'y a pas apparence que cette mine rende long-temps.

J'arrivai bientôt après à Catherinebourg, & j'y vis pluſieurs choſes qui avoient été faites ou changées depuis mon premier paſſage, ou que je n'avois pas remarquées. La digue des fonderies a quatre-vingt-dix-huit toiſes de long, trois de haut & vingt de large. Il y avoit eu ici juſqu'en 1735 une fonderie de fer, mais on avoit jugé à propos de la tranſporter à Verchno-Iſetsk. On avoit auſſi changé les diſpoſitions des fonderies de cuivre, & conſtruit pluſieurs nouvelles machines. On avoit établi un atelier pour faire des colonnes & des tables d'un marbre gris à flammes blanches. Il fut ordonné en 1735 de mettre & tailler en pieces de monnoie nommées dénouchki (1) & polouchki, tout le cuivre des mines de Sibérie, Permie & Kongourie, & de les en-

(1) Le denouchka eſt une monnoie qui vaut un demi copeke : le polouchka vaut un quart de copeke.

voyer frapper à Moscou. On permit peu après de les frapper à Catherine-bourg même, mais cette permission fut retirée en 1741.

La garnison de cette ville est de deux compagnies aux ordres d'un capitaine, & d'un détachement d'artillerie composé d'un aide, trois bas officiers & trente-trois soldats. Le commandant en chef est lieutenant colonel, & a sous lui dans la chancellerie des mines deux officiers de mineurs. La chambre de justice & celle de police sont séparées : le lieutenant colonel commandant en chef préside à la premiere, le capitaine commandant la garnison préside à la seconde. Chacun de ces départemens a un secrétaire, & il y en a un troisieme qui revise tous les anciens comptes. Les commis de la douane qui reçoivent les impôts de tous les cabarets du district de Catherine-bourg, dépendent du gouvernement de Tobolsk.

Quelques boutiques ayant été brûlées, un homme s'avisa d'annoncer que la ville seroit détruite le premier, le six ou le quinzieme aôut, & que peu de personnes échapperoient à la ruine générale. La plûpart des habitans n'ajoutoient aucune fois à cette prophétie,

cependant on en parloit en toute occasion. On voulut connoître le prophete, & l'on remonta jusqu'à un écrivain, qui dit tenir la prédiction d'un vieux homme. On fit chercher ce vieillard par des soldats qui ne le trouverent point. Suivant une ordonnance de Pierre I, celui qui s'excuse sur un autre d'une prophétie, & ne peut le représenter, doit être regardé comme le prophete & mis en prison, jusqu'à ce que le temps marqué par la prophétie soit passé. Alors il faut examiner les fondemens sur lesquels il s'est risqué à prédire l'avenir, & suivant l'exigence du cas le punir comme un insensé qui a voulu dire ce qu'il ne connoissoit point. Lorsque le premier & le sixieme août furent passés, l'écrivain dit que le quinze passeroit de même, sans que la ville éprouvât aucun malheur, qu'il n'avoit point prophétisé, & qu'il étoit bien malheureux pour lui de n'avoir pu trouver le véritable prophete. Afin de ne pas laisser plus long-temps cet homme dans l'attente de son châtiment, & les habitans dans le doute, on condamna l'écrivain au fouet. Il n'arriva aucun malheur à la ville : seulement il y eut un incendie dans les bois voisins, & la

nait du 25 au 26 août un moulin à ſcier fut réduit en cendres.

CHAPITRE LXXVI.

Fonderies. Eau minérale. Néviansk. Anciens croyans.

J'Allai voir la fonderie Verch-Iſetskoï, appellée ordinairement Verchnaïa Plotina. Elle eſt ſur la riviere d'Iſet à demi-lieue au-deſſus de Catherine-bourg. Cette fonderie de fer fut établie l'année 1725. En 1733 on commença d'y fondre en un haut fourneau. Le reſte du fer crud, qu'on ne peut pas y travailler, eſt porté à Catherine-bourg : il y a près de cette fonderie, une fontaine dont l'eau tient du fer ; je m'en ſuis aſſuré par les expériences ordinaires : elle n'en contient pas beaucoup, mais cependant aſſés pour la rendre déſagréable au goût & propre aux uſages de la médecine.

La fonderie de Néviansk, ſituée ſur la Néva, eſt une des principales du conſeiller d'état Akinfi Démidov. La mine qu'on y travaille eſt tirée près de cette

riviere & du ruiſſeau de Chourala : quelquefois pour rendre le fer plus liant & plus doux, on en apporte de la fonderie Nyno-Taghilskoï, que l'on prend au mont d'aimant. On y a établi une petite fonderie de cuivre de deux fourneaux courbes, pour y travailler ſeulement du cuivre noir que l'on envoie à Kolivan, afin d'épargner le bois de cet endroit. On forge ici des ancres : on y fait en fer & en cuivre des uſtenſiles & outils de toute eſpece : on y fond auſſi des cloches juſqu'au poids de deux cents livres. J'y ai vu de grandes colonnes de fer coulé, qui devoient être employées dans l'égliſe qu'on projettoit de bâtir en pierre. Les architectes de ce pays ne ſont pas des plus habiles ; la plûpart des voutes qu'ils conſtruiſent, tombent peu de temps après ; ils n'ont pas ſu élever perpendiculairement la tour de l'horloge ; elle eſt un peu inclinée vers la riviere. Les rues ſont propres en tout temps, quoiqu'elles n'aient ni pavé ni ponts : on a creuſé le long des maiſons, des foſſés qui ont leurs écoulemens, & l'on a élevé l'entre-deux avec des cailloux.

Les vivres ſont abondans à Néviansk, cependant la viande y eſt plus chere que

dans les autres villes : on la vend environ deux ſous la livre. La cauſe de cette différence eſt l'obligation où ſont les bouchers, de fournir à Démidov les peaux de bœuf à trente ſous la piece, & le ſuif à un ſou la livre.

Il y a un grand nombre d'habitans qui prennent le nom de Staro-Vertſi ou anciens croyans. Comme ils n'aiment point les Allemands, Démidov ne nous fit loger chez aucun d'eux, & ce fut pour nous un grand agrément : un Ruſſe qui a la foi néceſſaire dans le temps préſent, permet volontiers qu'un Allemand boive dans ſes verres & ſe ſerve de ſes uſtenſiles : il ne le regarde pas comme un homme abominable, parce qu'il entre dans un poele ſans faire le ſigne de la croix, au lieu que toutes ces choſes font frémir d'horreur un ancien croyant.

Le cuivre en œuvre coute à Néviansk environ trente ſous, le laiton trente-ſix ; il faut en excepter les ouvrages fins dont le prix eſt néceſſairement plus conſidérable : le travail en eſt propre & ſolide. Quoiqu'il ſoit défendu ici de boire du brandevin, on y voit quelquefois des hommes ivres, & parmi ceux-là même des anciens croyans.

Cependant ils ſont obligés de croire que boire de l'eau-de-vie eſt un grand péché, & qu'une ſeule goutte avalée les précipiteroit dans l'enfer, auſſi bien qu'une plus grande quantité. Ils affirment qu'ils le croient, mais leur conduite fait voir que leur foi eſt légere, & que cette opinion eſt pour eux des plus obſcures. Il n'en eſt pas ainſi de celle qu'ils ſe ſont faite de l'impureté des Ruſſes attachés à l'égliſe grecque. Ils croient effectivement que tout ce dont ces Ruſſes font uſage, eſt comme rempli d'un venin qui ſe communique, en touchant ſeulement un vaſe dont ils ſe ſont ſervis. A n'en juger que par leur extérieur, ces dévots paroiſſent honnêtes : on diroit qu'ils ſont incapables de tromper. Pierre le grand ſéduit par ces apparences les chargea de débiter dans les cabarets les eaux-de-vie du gouvernement. Il eſpéroit qu'avec tant d'honneteté & d'attachement à leur religion, ils ne détourneroient rien, ni des revenus, ni des eaux-de-vie. Mais un faux dévot ne peut pas toujours porter ſon maſque : leur hypocriſie n'échappa point aux regards de Pierre le grand. Il vit bientôt parmi eux des ivrognes & des fripons, & leur ôta les

emplois qu'il leur avoit confiés. Ils ſont oiſifs, pareſſeux, font toujours ſemblant de prier Dieu, s'aſſemblent ſouvent pour cenſurer les actions de ceux qui ne ſont pas de leur religion, & lorſqu'ils ont perdu dans ces aſſemblées un temps qu'ils auroient du employer à gagner du pain, ils ne ſe font aucun ſcrupule de dérober celui que leur voiſin a mérité par ſon travail, comme s'ils penſoient que leurs aſſemblées ayant pour objet la perfection de leur prochain, ſont plus précieuſes que ſes travaux.

J'eus ici peu de commerce avec les hommes, & je ne deſirai pas d'en avoir davantage, parce que je pouvois tirer plus d'utilité de toute autre choſe. Les fonderies, les mines, les plantes, les animaux étoient pour moi des objets plus raiſonnables, ou du moins plus vrais que les hommes de Néviansk, & plus propres à former & éclairer mon eſprit.



CHAPITRE LXXVII.

Fonderies. Idole Vogoulienne. Montagne d'Asbeste.

JE me rendis à la fonderie Nyno-Traghilkoï, qui appartient à Démidov, & fut commencée en 1720. J'y vis une place à griller & deux fourneaux courbes pour le cuivre noir tiré de Kolivan. On y a différentes machines pour couper les barres de fer, préparer l'acier, faire du fil de métal : elles sont mises en mouvement par les eaux de la riviere de Taghil, qui sont resserrées par une digue. On y fond aussi des cloches & toutes sortes d'ustensiles de cuivre, qui sont transportés à Tobolsk & dans toutes les autres villes de Sibérie. La plûpart de ceux qui travaillent aux fileries, sont des enfans de dix à quinze ans, qui s'en acquittent aussi bien que des hommes le pourroient faire. Démidov fait travailler tout ce qui en est capable. J'ai vu à Néviansk des enfans de sept à huit ans qui faisoient très bien des tasses de laiton & d'autres vases

de ce métal. Ils ſont payés ſelon la nature de l'ouvrage auquel ils s'adonnent, ſont accoutumés de bonne heure à l'occupation, & deviendront ſans doute ouvriers habiles. Il y a près de cette fonderie plus de ſix cents maiſons de particuliers dont la plûpart ſont ſur la rive occidentale.

La montagne d'où l'on tire la mine, n'eſt pas à plus d'un quart de lieue : elle en a environ trois quarts de circuit, & trente toiſes de hauteur. Depuis le ſommet juſqu'au pied, ce n'eſt qu'une mine très riche, qui donne le fer le plus liant. On l'a ſuivie juſqu'à deux toiſes & demie au deſſous du pied de la montagne, & à cette profondeur elle s'eſt perdue. Entre les filons & ſur-tout au haut de la montagne, on a quelquefois trouvé de très bons aimans. Démidov en a un qui peſe treize livres, & ſoutient quarante livres ruſſes. Parmi le minerai de fer, on en a trouvé qui contenoit du cuivre & paroiſſoit aſſés bon, mais à l'épreuve, il fut rebelle à la fonte, & l'on n'en tira qu'un cuivre très aigre. Les galleries ſont au midi, au nord & à l'occident de la montagne : il y a quarante ans qu'on en tire de la mine,

& avant l'établiſſement de cette fonderie de Kirghil, on la portoit à Néviansk. La maniere dont on y travaille, paroît étrange à ceux qui la voient pour la premiere fois. Quelques hommes détachent la mine, & un grand nombre de filles & de garçons depuis huit jusqu'à vingt ans, la mettent par tas.

La fonderie de Vouiskoï eſt ſur le ruiſſeau de Vouia qui ſe jette dans le Taghil du côté de l'occident. On l'a établie pour exploiter une mine de fer qui forme une montagne entiere à une lieue à l'occident de la fonderie, & au nord du Vouia : on y trouve auſſi une belle mine verte de cuivre, que l'on a exploitée long-temps, parce qu'elle étoit très bonne, & qu'on a abandonnée, lorſqu'elle a ceſſé de payer les frais. Afin que la fonderie de cuivre ne reſte pas inutile, on y grille & on y travaille du cuivre noir de Kolivan. Le fer crud pour les martinets eſt apporté de Nyno-Taghilskoi.

On voit ici environ deux cents maiſons répandues çà & là ſur les deux bords du ruiſſeau. J'y vis une poudre pour l'écriture, qui eſt de couleur d'or, & faite avec une eſpece de mica

nommée talc d'or (1). On le pile, ensuite on le crible afin d'en séparer la terre & l'argille qui s'y sont attachées. On le prend à une lieue de la fonderie sur la gauche du Taghil, & l'on y trouve cà & là de gros grenats très médiocres.

Je passai ensuite à la montagne nommée en russe Medviedka, ou Medvéchei-Kamen, qui est à l'orient du Taghil. Les Russes nomment ainsi toutes les montagnes que le Vogouliens appellent Hoba Ielping, ou Ielping-Koue. Ceux-ci leur adressoient autrefois des prieres, leur faisoient des offrandes & peut-être le font-ils encore en secret, quoiqu'ils professent publiquement le christianisme : le mot vogoulien hoba signifie un ours.

Blagodat est le nom d'une montagne qui fournit du minerai à la fonderie de Kouchvinskoï établie en 1735 sur le ruisseau de Kouchva, aux frais du gouvernement. Elle est à demi-lieue au sud-est de la fonderie, & de même

(1) Mica particulis lamellatis, ad angulum acutum striatis. *Linn. Syst.* p. 155, sp. 5.

qu'elle ſurpaſſe en circuit & en hauteur toutes les montagnes des environs, la mine de fer dont elle eſt compoſée preſque en entier, eſt ſi riche & ſi excellente qu'on l'a nommée Blagodat ou bon préſent. Elle a environ cinquante toiſes de hauteur perpendiculaire. On y trouve en quelques endroits des aimans d'une aſſés bonne qualité : les meilleurs ſont près de la cime un peu vers le midi. Cette mine eſt plus riche que celle du Taghil, & l'on prétend que le fer en eſt de meilleure qualité.

On me fit voir à cette fonderie deux moulins à ſcier, dont l'un eſt conſtruit à l'ancienne maniere, & l'autre à la ſaxone : ce dernier peut faire en un jour ce que l'autre fait ſeulement en huit. Au printemps de 1741 on entreprit une mine qui eſt au nord du ruiſſeau de Polovinnaïa. Après pluſieurs recherches on trouva une mine de cuivre aſſés riche, & un peu de cuivre natif, parmi pluſieurs veines aſſés courtes d'un minerai rougeâtre (1), qui condui-

(1) Cuprum purpuraſcens. *Linn. Syſt.* ſ. 5. p. 178. Cuprum mineraliſatum, minera, fractura obſcurè nitente, molli. Cuprum vitreum, minera cupri vitrea. Wall. p. 282, l. 6.

ſoient quelquefois à de belles pyrites. Toute cette montagne eſt percée çà & là ſans ordre ; il ſemble que ces cavités aient été remplies de mine. Celle qu'on y trouve eſt ſelon la ſtructure de la cavité quelquefois en petites veines, courtes ou longues, & quelquefois en filons interrompus. Il n'eſt pas poſſible d'imaginer ici des lits horiſontaux, & il paroît qu'on ne peut y travailler ſelon les regles ordinaires des mineurs allemands.

Au ſommet d'une montagne qui eſt à l'occident du Kouchva, on a trouvé une eſpece de fourchette à trois pointes, qui eſt du cuivre le plus pur, & ornée de quelques figures. Elle eſt épaiſſe à-peu-près comme le dos d'un couteau. Le manche eſt rond un peu applati, plus épais que le reſte, & terminé par un bouton. Une autre fourchette toute pareille fut trouvée auprès de la fonderie Tcherno-Iſtotchinskoï. Au haut d'une autre montagne que l'on viſitoit, on apperçut une piece de cuivre pur, ovale, mince, à peine large comme la main, ſemblable à un petit bouclier un peu convexe d'un côté & légérement concave de l'autre.

Sur la cime du mont Blagodat on trouva une idole vogoulienne, faite de fer, longue environ de vingt pouces, & d'un pouce de large. On la prendroit de loin pour un épieu. L'extrémité ſupérieure eſt pointue, l'inférieure a un petit manche, qui eſt auſſi pointu par le bout. Un des côtés eſt tout plat, & l'on y voit les traits qui doivent repréſenter un Dieu ; ils occupent environ un pouce & demi en longueur. Le revers eſt comme la hampe d'une lance, élevé de plus en plus depuis les bords juſqu'au milieu, qui eſt terminé dans toute la longueur par une arrête. L'épaiſſeur eſt d'environ neuf lignes. Le manche eſt plat des deux côtés, & épais d'un demi-pouce. Les Vogouliens attachoient autrefois ces idoles à de longues perches de ſapin, qu'ils plantoient ſur le ſommet des montagnes. Ils alloient tous les ans, accompagnés d'un de leurs Prêtres y faire leurs prieres au mois de ſeptembre, avant que de partir pour la chaſſe : ils ſe proſternoient devant l'idole, & répétoient ſouvent ces mots, Torem Chotvaré, c'eſt-à-dire, Dieu nous donne une bonne chaſſe. Ils prétendent que, lorſqu'ils rendoient ainſi leurs devoirs à cette idole, une

femme revêtue de riches habits vogouliens apparoiſſoit ſouvent auprès de la perche, & que ceux qui vouloient s'en approcher étoient renverſés par une force inviſible, (ou plutôt par un prêtre vigoureux caché près de là.)

La fonderie Tchernovskoï appartient à Démidov : on y apporte le fer crud de de Nijnoï-Tagil & de Vouiskoï. En quittant cet endroit, je paſſai le mont Paganie, & une autre montagne haute & roide, couverte de bois épais, & environ à trois quarts de lieue du grand chemin, je trouvai Boumachnaïa, ou Chelkovaïa-gora, c'eſt-à-dire, la montagne de papier ou de ſoie. On la nomme ainſi, parce qu'on y trouve de l'aſbeſte que le peuple appelle boumachnoï ou chelkovoï kamen, pierre de papier ou de ſoie : elle eſt à l'orient de la Taghil, peu loin de cette riviere. La pierre dont elle eſt formée, eſt molle, friable, la plûpart griſe, tirant quelquefois ſur le bleu, le verd & le noir. La montagne eſt preſque par-tout dirigée vers l'orient : mais les veines d'asbeſte le ſont indifféremment vers tous les points du ciel : ils ont rarement un pouce d'épaiſſeur à la ſurface, quelquefois plus à une plus grande profondeur, & quel-

quefois moins. Leur couleur naturelle est un verd brillant, comme celui du verre : Si on les rape légèrement, suivant la longueur des veines, on en sépare un duvet tendre & mou, aussi fin que la plus fine soie. On y trouve des veines qui n'étant pas encore mûres, ne donnent point de cette soie, & d'autres qui étant trop vieilles, tombent en poussiere dès que l'on y touche. Parmi l'asbeste proprement dit, il y a une autre pierre verte en gros morceaux ainsi qu'en veines, qui se partage de même en fils, mais est toujours dur & pierreux; quelquefois cependant on en tire des fils plus souples : il est remarquable que les plus roides sont toujours horisontaux, & les plus souples, perpendiculaires. Je croirois que cette pierre est un asbeste non mûr, si les fils n'avoient pas constamment cette différence de souplesse selon leur différente position : mais combien de vérités sont encore au-dessus de notre foible esprit ! il est certain que les endroits de la pierre verte dont les fibres sont molles, ont la même disposition que ceux où elles sont dures. J'ai remarqué de plus que les pierres grises, bleuâtres & noirâtres portent quelquefois çà & là l'ap-

parence de la pierre verte, de ſorte que l'on ne ſçait pas dans quelle eſpece on doit les compter. Ici la nature paroît ſe découvrir & laiſſer voir ſa marche, en paſſant de la pierre bleuâtre, noirâtre ou griſe à une pierre verte, fibreuſe, & de celle-ci à l'asbeſte. J'imagine que la pierre griſe a dès ſa premiere formation une ſtructure intérieure, telle qu'avec le temps elle doit néceſſairement devenir verdâtre, & composée de fibres qui en s'amoliſſant forment enfin l'asbeſte. Alors elle eſt parvenue au point de perfection dont ce corps eſt ſuſceptible : elle ne peut aller au-delà, & tous les changemens qu'elle éprouve, tendent à ſa deſtruction. Il me paroît vraiſemblable que l'action de l'air contribue à ces changemens, que c'eſt par cette raiſon que les endroits les plus riches en asbeſte ſont au ſommet de la montagne, enfin que dans le regne minéral comme dans les deux autres, il y a des productions qui tendent à leur perfection durant un long temps, & font enſuite chaque jour un pas vers la mort.

La fonderie Verjno-Taghilskoï qui appartient auſſi à Démidov, ainſi que la fonderie voiſine, dite de Choura-

linsk, eſt ſituée ſur le haut Taghil à ſix lieues de la ſource de cette riviere. Entre autres ouvrages que l'on y fait, on y forge des ancres, & on y fore & polit des canons. Dans celles de Bingovskoï, on fait du fer blanc, du laiton, des uſtenſiles. On y apporte le fer crud de Nijno-Taghil. Le cuivre qu'on employe à faire du laiton, vient des ateliers que Démidov entrétient à Sokſonne au diſtrict de Kongour : il eſt plus malléable que celui de Kolivan. On fait venir la cadmie d'Allemagne, & rendue à ces fonderies elle revient à trois ſous & demi la livre. Cependant on y trouve encore du gain : ſur cinquante livres de cuivre, on met ſoixante & dix livres de cadmie, & l'on retire ſoixante & dix livres de laiton. Ce qu'il y a de plus incommode, c'eſt de faire venir de Ruſſie la terre à potier : toutes les argilles de Sibérie ne peuvent être employées à faire des creuſets ; elles ne ſoutiennent pas un feu violent. On a les même difficultés à l'égard des formes où l'on coule le laiton : on a eſſayé de les faire de toutes manieres avec toutes ſortes de pierres ; elles ont toujours éclaté. Il a fallu employer à cet uſage de grandes tables de fer couvertes

d'argille : le temps apprendra quelle eſt leur durée.

Aux environs du village de Mourſinsk ſur la Néva, je vis quelques fouilles faites dans une argille rougeâtre, mêlée de cryſtaux noirs, de quarts, de mica (1), & quelquefois de topaſes qui ont la forme des cryſtaux nommés cryſtaux de plomb. J'en ai vu quelques-unes taillées : elles étoient d'une eau beaucoup plus belle que celles de Saxe, & il faut être connoiſſeur, pour les diſtinguer des topaſes orientales.

Je viſitai enſuite pluſieurs fonderies qui appartiennent au gouvernement. Preſque toutes ont de grandes digues pour y reſſerrer & amener les eaux. La mine de fer que l'on y travaille, vient des des environs de la Néva & du ruiſſeau d'Apalaïche. Quoiqu'elle rende médio-

(1) Mica particulis membranaceis fiſſilibus pellucidis. *Linn. Syſt. pag.* 155. *ſect.* 1. Mica membranacea pellucidiſſima, flexilis, alba. Vitrum Moſcoviticum. Vitrum ruthenicum. Argyrolithos. Glacies mariæ. *C'eſt l'eſpece dont j'ai parlé pluſieurs fois ſous le nom de talc, comme plus propre à en donner quelque idée, parce qu'elle eſt aſſés ordinairement confondue avec le talc.*

crement, elle donne d'aſſés bon fer : il paſſoit pour être le meilleur de ce pays, avant qu'on exploitât les mines de l'Iſet.

CHAPITRE. LXXVIII.

Mines & fonderies. Tatares. Tourinsk.

ON découvrit en 1741, près du village de Bobaïlova, une mine qui parut tenir de l'argent. Elle occupe un demi-quart de lieue le long de la rive droite ou orientale du Taghil : au-deſſus on trouve de la pierre ordinaire, au-deſſous de la pierre calcaire. Cette partie de la rive eſt d'une ardoiſe noirâtre pyriteuſe, qui a ſouvent l'apparence d'une pyrite. Il y a entre cette ardoiſe des filons de huit à douze pouces : quelques-uns ſont d'un quarts blanc poreux, d'autres de ſpath blanc, les uns & les autres, parſemés de pyrite jaune d'or & de fleurs de cuivre : on y voit ſouvent auſſi une matiere noirâtre qui reſſemble le plus ſouvent à la galene, & qu'on prendroit quelquefois pour une blende. Celle qui reſſemble à la galene eſt

eſt extrêmement aigre. La pyrite eſt rarement en morceaux épais : on ne l'y trouve que ſemée çà & là, molle, & de couleur d'ochre. L'ardoiſe qui contient la mine, étant miſe au feu, a donné beaucoup de ſcories, & une maſſe dure & friable, qui à l'endroit briſé reſſemble au biſmuth ; mais je ne voudrois pas aſſurer qu'elle en contienne.

Les Tatares que j'ai vus dans ce dernier voyage furent convertis à la foi chrétienne en même temps que les Vogouliens : quelques-uns de ceux là s'obſtinant à refuſer ce qui devoit leur procurer un bonheur éternel, on ne voulut pas leur faire une violence trop marquée, mais on les fit jetter dans la riviere par des ſoldats, & cela fut regardé comme un baptême dans toutes les regles. Quelques vieillards qui refuſoient conſtamment d'embraſſer le chriſtianiſme, furent conduits à Tobolsk, & on les y baptiſa. Ces tatares étoient autrefois dans les ténèbres de l'idolatrie : ils avoient des dieux de bois, de fer, d'argent, de vieux linge, & ils ont encore aujourd'hui plus de ruſticité que les autres tatares. Leur humeur féroce paroît ſur tout lorſqu'ils ſe ſont enivrés : on dit que pour des ſujets fort légers ils

courent alors ſur un homme le couteau à la main. Ils ont ordinairement dans leurs huttes l'image d'un Saint, ſelon l'uſage grec; mais il y a encore parmi eux des vieillards qui n'ont pas encore dépouillé toutes leurs anciennes ſuperſtitions : un arpenteur trouva chez un d'eux l'an paſſé (1741), cinq dieux de différentes matieres.

Je revins à Tourinsk, & j'y fis quelque ſéjour. L'agriculture & les ſoins des troupeaux y ſont négligés, les vivres peu abondans. Cependant le prix en eſt ſupportable; la livre de bœuf, lorſque j'y étois, ne coutoit que douze ou quinze deniers : je crois que Tourinsk eſt l'endroit de Sibérie où l'on mange la meilleure viande. On y trouve peu d'ouvriers, excepté des maréchaux, qui, de même que leurs confreres répandus dans tout ce pays, font auſſi le métier d'arracheurs de dents : on croit ici que pour bien arracher les dents il faut un inſtrument fort & un homme vigoureux, & ces deux qualités ſe trouvant toujours réunies dans un maréchal, il eſt opérateur, même malgré lui, comme le bucheron de Moliere. Ils ſe ſervent de pinces pareilles aux plus peſantes dont nos orfevres faſſent uſage, & ſouvent

au lieu d'une dent ils en arrachent une demi-douzaine avec un morceau de la machoire. Il eſt difficile de trouver ici un cordonnier ou un tailleur, & plus difficile encore de le faire travailler. On y vit tout-à-fait à la ſibérienne; la plus grande néceſſité peut ſeule engager au travail, & au contraire on ne laiſſe échapper aucune occaſion de boire. Le premier d'octobre eſt dédié à ſainte Marie, & l'on fait vers ce temps des conſécrations d'égliſes. Pour célébrer la fête, chacun fait proviſion de biere, de brandevin, & eſt obligé de recevoir tous ceux qui viennent chez lui & de les régaler, tant qu'ils veulent y reſter. Ce divertiſſement dure huit jours. Il fut immédiatement ſuivi par la conſécration d'une égliſe qui ſe fit dans un village à quatre lieues de la ville : tous les habitans y coururent. Le premier de décembre, la ſcene changea. En ce jour conſacré à la commémoration des bienheureux Côme & Damien, toutes les filles de la ville s'aſſemblent, & pendant ſix jours conſécutifs, elles vont tantôt dans une maiſon, tantôt dans une autre, pour y chanter, danſer, boire de la biere & de l'eau-de vie, & les amateurs de ces divertiſſemens s'y trouvent

avec la permiſſion du beau ſexe : on nomme ces aſſemblées brachkini. Tant que la fête dura, l'on entendit ſans ceſſe dans les rues crier & chanter; & comme le temps des jeûnes, qui commencent le quinze de ce mois, n'étoit pas fort loin, on crut qu'il ſeroit inutile de paſſer dans la triſteſſe ce court intervalle, & l'on continua juſqu'à ce jour les divertiſſemens.

J'allai de Tourinsk à Verkotourie par des chemins aſſés mauvais : quoique nous fuſſions au mois de novembre, il n'y avoit point encore eu de fortes gelées, & quelques jours avant mon départ nous eûmes un dégel très prompt ; ainſi la neige n'étoit pas ferme, la terre étoit découverte en quelques endroits, les traîneaux gliſſoient mal & les chevaux marchoient avec peine.

Verkotourie eſt ſur la rive gauche de la Toure, qui va dans cet endroit du nord au midi. Tout l'emplacement que cette ville occupe, eſt un fonds de roc, de ſorte qu'il y a peu de maiſons où l'on ait des caves ; on en a fait à quelque diſtance dans les endroits où le terrein eſt facile à travailler. Trois petits ruiſſeaux nommés Derni, Sviæga, & Kolatchik traverſent la ville & ſe jet-

tent dans la Toure. On compte dans Verkotourie deux cent quarante-ſept maiſons, qui ſont preſque toutes habitées par des marchands : le dernier incendie en conſuma deux cent quarante-neuf, & toutes n'ont pas été rebâties. Une grande rue qui traverſe la ville dans toute ſa longueur, eſt planchéiée d'un bout à l'autre, parce que le fond en eſt marécageux : il faut cependant en excepter le marché ; le terrein en eſt élevé & ſec en tout temps. On viſite à Verkotourie tout ce qui entre en Sibérie & tout ce qui en ſort.

La ſituation de la ville eſt agréable, l'air paroît y être ſain. Il croît aux environs peu de bled, mais on y porte du Taghil toutes les proviſions néceſſaires, & ce tranſport augmente un peu le prix des vivres. Les Verkotouriens ſont habitués à d'autres travaux que ceux de l'agriculture : il arrive quelquefois que les champs enſemencés ſont abandonnés, & qu'au temps de la moiſſon les propriétaires courent dans les bois après une moiſſon plus riche. Les pins nommés cedres en Sibérie (1) croiſſent

(1) Pinus foliis quinis lævibus. *Linn. ſp.* 4 *pag.* 1000.

abondamment près de cette ville : on mange cruds les fruits de cet arbre tant en Russie qu'en Sibérie, & l'on en tire une huile agréable dont les gens riches se servent aux jours de jeûne pour faire de la patisserie, & frire du poisson : il s'en fait donc une grande consommation. On porte ces fruits dans toute la Russie, on en fait cas même à Péterbourg, & Verkotourie est l'endroit le plus voisin, duquel on puisse les transporter. Les bêtes à cornes & les chevaux y réussissent très bien, le bœuf y est à assés bas prix. La Toure a peu de poisson, & l'on souffriroit de ce défaut, s'il n'y avoit pas dans le voisinage plusieurs lacs qui en sont remplis.

La société des verkotouriens est tolérable : ils recoivent assés civilement les étrangers, parce qu'ils commercent beaucoup avec les Russes; la plûpart des marchands de cette nation qui vont en Sibérie ou qui en reviennent, passent l'hiver à Verkotourie, pour y attendre la fonte des glaces & la liberté du cours des rivieres. Cependant on y trouve encore quelques hommes demi-sauvages qui croient à peine qu'il y a des humains hors de l'enceinte de leur ville.

Le soir du premier décembre je vis

un très beau paraſélene : de chaque côté de la lune il y avoit un croiſſant ; celui qui étoit à la droite du ſpectateur, avoit beaucoup plus d'éclat ; il étoit coloré comme l'arc-en-ciel, & jettoit à l'extérieur des rayons très lumineux paralleles à l'horiſon. Celui de la gauche étoit pareil, mais beaucoup moins éclatant. On voyoit un cercle autour de la lune, environ à la diſtance de quinze ou ſeize de ſes diametres, & au-deſſus, un arc lumineux, environ à vingt diametres. Le paraſélene fut dans cet état durant trois quarts-d'heure : enſuite les deux croiſſans devinrent très vifs, & les rayons qu'ils jettoient prirent les couleurs priſmatiques. Il parut un nouvel arc qui touchoit le cercle de la lune à la partie ſupérieure, mais il étoit extrêmement pâle. Les rayons qui partoient des deux croiſſans s'étendoient ſans ceſſe, de ſorte qu'embraſſant tout le ciel ils formerent un nouveau cercle dont la circonférence paſſoit par la lune, & étoit toute entiere au deſſous de cet aſtre. L'arc qui touchoit le premier cercle paroiſſoit être une image du ſecond, & l'arc ſupérieur, une image du premier. Il y avoit auſſi à la circonférence du ſecond & plus grand cercle, deux

images de la lune, qui paroiſſoient formées par la réflexion des deux premieres images, & étoient précifément au-deſſous d'elles, & à même diſtance. Tout le côté du paraſélene qui étoit à la droite du ſpectateur, fut toujours beaucoup plus brillant. Ce nouveau ſpectacle dura une demi-heure, enſuite il s'affoiblit peu-à-peu, & il ne reſta autour de la lune qu'un cercle blanchâtre qu'on voyoit encore à onze heures du ſoir. Nous eûmes enſuite pendant quatre jours un vent de nord aſſés doux; le froid augmenta continuellement, de ſorte que le huit décembre, le thermometre de Deliſle marquoit 190 degrés, c'eſt à-dire treize degrés au-deſſous de o ſelon la diviſion de Fahrenheit.

En quittant Verkotourie nous voulûmes meſurer, par le moyen du barometre, la hauteur des montagnes voiſines, qu'on nomme montagnes d'Oural, ou monts Ryphées. Dans le village de Kyria qui eſt à l'oueſt de la montagne, mais non pas au ſommet, M. Muller obſerva le 4 décembre (1742) que depuis huit heures du matin juſqu'à deux heures après midi, la hauteur du barometre fut de 26 pieds de Paris & $\frac{20}{100}$. Le

même jour, aux mêmes heures, elle fut à Verkotourie de 2763 à 2753.

Nous nous rendîmes à la fonderie de Lialinsk, ſituée ſur le ruiſſeau de Liala, & ſur celui de Kamenka, qui s'y jette : on y fait du vitriol de cuivre. Il y a aux environs deux mines éloignées l'une de l'autre de cent toiſes ſeulement ; on n'y peut pas travailler en hyver, mais, on en apporte le minerai à la fonderie pendant cette ſaiſon : il rend environ deux pour cent. La mine reſſemble à une belle pyrite jaune : elle ſe montre en petites veines ſans ordre, mêlées d'un quarts noirâtre qui a une propriété toute particuliere ; il devient peu-à-peu gris comme une argille, enſuite blanc & diaphane comme l'eau, & ſemblable à une blende. Cette mine étant fondue contient une autre matiere qui reſſemble au volfram (1), mais eſt plus peſante que cette mine de fer & que le cuivre : on n'en connoît point encore les propriétés. A douze lieues de cette fonderie,

(1) Ferrum intractabile fibris planiuſculis centralibus candidis. *Linn. ſyſt. Nat. ſp.* 5, *pag.* 175.

on a trouvé une autre mine verdâtre, & très semblable à une argille pétrifiée, qui est cendrée, rougeâtre, & trouée par endroits. On l'a nommée mine de Niasminsk, parce qu'elle est au voisinage du ruisseau de Niasma : elle donne à la fonte peu de scories & beaucoup de cuivre noir. On en a trouvé une autre près du village de Laptiev, au mont ragousin, qui tient du fer & un peu de plomb, mais le manque d'ouvriers empêche qu'on ne l'exploite.

CHAPITRE LXXIX.

Observations sur la hauteur du barometre. Mercure prétendu gelé. Solikamskaïa, &c.

J'Observai au village de Spaskoï-Selo la hauteur du barometre, & je la trouvai de 26 pieds de Paris & $\frac{59}{100}$. Ensuite ayant gagné la cime du mont Pavda qui est environ le tiers de la montagne d'Oural en hauteur, le barometre marqua durant deux heures 2532. Il n'y eut dans tout ce jour ni aucun vent, ni le moindre changement dans l'air, mais il faisoit extrêmement froid : le

thermometre de Delisle étoit à 201, c'est-à-dire, à vingt-six degrés au-dessous de o selon la division de Fahrenheit.

Je continuai de monter, & parvins au village de Kyria. Depuis quatre heures jusqu'à la nuit le barometre fut à 2602. Je passai ensuite au village de Kostios, & j'y observai mon thermometre à 214 degrés, ou 41 degrés au-dessous de o. Ce village est composé de dix-huit maisons. Les paysans qui l'habitent, se plaignent beaucoup du grand froid, & disent que le bled y mûrit rarement. Leur principale nourriture est le gibier qui est assés commun dans les environs; on y trouve sur-tout beaucoup d'élans: en moins d'une demi-heure on m'en offrit une douzaine. Le museau & la langue de cet animal passent dans le pays pour un manger délicat.

Au-delà de Kostios le chemin est très montagneux, & le grand froid nous le rendit extrêmement pénible. Au village de Kosva mon thermometre marquoit 233 degrés, ou selon Fahrenheit, 69 degrés $\frac{84}{100}$, au-dessous de o: il y avoit continuellement un léger brouillard tel que je l'avois souvent observé pendant les grands froids. A deux lieues & demie au-dessus de ce village, il y a

une haute montagne appellée Voſtri Kamen, ou le rocher pointu : on y trouve encore plus d'élans qu'à Koſtios, & les payſans des environs préferent la chaſſe à l'agriculture.

Je paſſai enſuite une montagne nommée Koſſaïa Gora, & gagnai le village de Tchikman ſur le ruiſſeau de même nom, qui ſe jette à quatre lieues delà dans la riviere de Iaïva. Autant qu'on pouvoit en juger, il ſembloit que le froid n'avoit pas ceſſé d'augmenter, & le thermometre l'indiquoit : le mercure s'étoit retiré tout entier dans le grand cylindre inférieur ; cependant les diviſions du petit tuyau alloient juſqu'à 260 ou 95 $\frac{49}{100}$ au-deſſous de o ſelon Fahrenheit. Quand même mon inſtrument n'auroit pas eu toute la juſteſſe poſſible, il ne feroit point deſcendu auſſi bas par un froid ordinaire, & l'on ne peut pas douter que celui-ci ne fut des plus vifs. Il me fait reſſouvenir que durant mon ſéjour à Iakoutsk un homme qui s'eſt acquis quelque réputation dans le monde ſavant par ſes obſervations météorologiques, m'écrivit que le mercure de ſon barometre étoit gelé. Je me rendis auſſi-tôt chez lui, pour voir ce phénomene juſqu'alors inoui. Quoique mon loge-

ment fut assés éloigné du sien, je ne sentis point dans ce trajet un froid extraordinaire, & je commençai à douter de cette congélation. J'arrivai & vis en effet que le mercure n'étoit plus continu, mais flottoit çà & là dans le tuyau en petits cylindres qui paroissoient gelés. En regardant plus attentivement, j'appercus entre les cylindres un peu d'humidité congelée. J'imaginai aussi-tôt que ce mercure ayant été lavé avec du sel & du vinaigre, n'avoit pas été suffisamment séché, & mon observateur m'avoua qu'en effet il avoit été lavé de cette maniere, mais qu'il ne savoit pas s'il avoit été bien séché. Pour se convaincre du fait & de l'erreur, on exposa du mercure long-temps à l'air libre, par le plus grand froid & du côté du nord, dans des vaisseaux plats, & l'on n'y observa pas la moindre congélation. On ôta aussi de son tuyau le mercure prétendu gelé; après l'avoir fait sécher avec soin, on le remit dans le même tuyau, & quoique le froid augmentât beaucoup, il ne gela plus.

Je m'arrêtai quelque temps à Solikamskaïa, ville considérable, située sur les deux rives de la riviere d'Oussolka; elle a environ six cents maisons bâ-

ties en bois, dont la plupart ſont très commodes, & pluſieurs bâtimens publics, tels que des égliſes, un hôpital pour les hommes, un autre pour les femmes, des bains, des ſalines. Les habitans ſont accoutumés à commercer avec les Ruſſes : leur ſociété ne nous deplut pas, mais nous fûmes ſur-tout ſatisfaits des procédés de Démidov fils du chancelier d'état. Sa femme n'a pas moins de civilité que lui ; leurs enfans ſont élevés d'une façon rare en ce pays ; par leurs manieres, leur politeſſe, leurs connoiſſances & leurs talens, ils ſont fort au-deſſus de ce que ſont ordinairement les enfans de leur âge. Ce Démidov eſt verſé dans l'hiſtoire naturelle, & ſur-tout dans la botanique : il a un très beau jardin & une orangerie vraiment royale, eu égard à la rigueur du climat. Nous vîmes dans la même ville un autre homme très eſtimable nommé Fourtchéninnov. Il avoit autrefois un emploi dans les douanes, mais un riche mariage lui a procuré un état plus avantageux. Il poſſede pluſieurs ſalines, mines & fonderies, tant aux environs de Solikamskaïa que plus loin dans la Permie, & venoit d'obtenir un privilége pour faire & mettre en œuvre un mé-

tal malléable, de couleur d'or. Il en fit un essai devant moi, & m'assura qu'il n'entroit dans cette composition que du cuivre & du zinc, & qu'elle ne devoit la malléabilité qu'à un tour de main qu'il falloit employer durant la fusion. En effet le laiton ne doit sa couleur qu'au zinc, puisque la cadmie n'est qu'une espece de mine de ce métal, & que le laiton est malléable. Mais après en avoir fait plusieurs essais, je regarde comme très difficile d'employer ce tour de main de maniere qu'au gré de l'artiste, le mêlange du zinc avec le cuivre donne un métal malléable, & jaune-foncé : j'y ai réussi quelquefois sans en appercevoir la cause.

Le sel fourni à la Russie par les salines de ce canton, & en général par celles de la Permie, est regardé comme le meilleur. Il y en a un très grand nombre, & celles qu'on nomme Novo-Oussolie, sont les plus considérables. Lorsque l'on creuse des puits pour les salines, si l'on trouve une argille grise, c'est un très bon signe. Dans celles de Solikamsk, cette argille contient de petites marcassites cubiques, de couleur d'or pâle : à Stroganov & Piskore elle est entierement pure, quoiqu'elle ait une odeur

de ſoufre plus forte qu'à Solikamsk. La terre griſe eſt un ſigne certain de la proximité des ſources ſalées, mais on regarde auſſi comme une marque aſſés ſûre celle qui devient laiteuſe pendant la chaleur, de quelque couleur qu'elle ſoit. La terre rougeâtre indique qu'on eſt loin des ſources ſalées. La terre de Solikamsk étant fort légere, il eſt facile d'y creuſer des puits, mais les parties de cette terre ayant entre elles peu de cohérence, elle tombe facilement, bouche les canaux des ſources, & ſouvent il en coute beaucoup pour les nettoyer. Celles de Stroganov & de Piskore étant au contraire en un terrein ferme n'ont pas le même inconvénient, & peuvent être en bon état durant cinq ou ſix années. On remarque auſſi en général que les puits ont d'autant plus d'eau, de ſel & de durée qu'ils ſont plus profonds. Il y en a qui ont juſqu'à trentre-trois toiſes de profondeur. On voit auſſi à Piskore une fonderie de cuivre, où le minerai eſt apporté de huit mines différentes.

Depuis le village de Vilvinskoï juſques à Kaigorodok nous traverſâmes un déſert couvert de bois de ſapins & de peupliers : plus près de ce dernier en-

droit on trouve des pins & des meleſes. Dans tous les ruiſſeaux que nous trouvâmes ſur cette route, il y avoit des écreviſſes longues environ de quatre ou cinq pouces. Kaigorodok eſt une petite ville de la province de Viatk & du diſtrict de Caſan : elle eſt ſur la rive gauche du Kama, & traverſée par un petit ruiſſeau qui n'a pas paru mériter qu'on lui donnât un nom. Il eſt rare que les étrangers y ſoient bien traités : ſur le plus léger ſujet les habitans leur cherchent querelle & ſe font tout payer quatre ou cinq fois.

Ouſtioug Vélikoï eſt une ville du diſtrict d'Arkanghel : elle eſt ſituée ſur la rive gauche de la riviere de Soukone, environ un quart de lieue au-deſſus de ſon embouchure dans l'Ioug. La communication qu'elle a par eau avec les villes d'Arkanghel & de Vologda, rend ſa poſition très favorable au commerce : la plûpart de ſes habitans ſont marchands, & quelques-uns ont fait une grande fortune. La Dvina riviere formée par la réunion de celles d'Ioug & de Soukone ſe jette dans la mer glaciale à ſept lieues au-deſſous d'Arkanghel, & porte par-tout les plus grandes barques. La Soukone a toujours aſſés d'eau, ſur-

tout au printemps, & porte bateau jusqu'à Vologda. On descend ces rivieres sur des barques, & on les remonte sur des dotchennikes : leur cours est si rapide & le corps des barques est si large, qu'elles ne pourroient pas les remonter.

Quelques habitans de cette ville sont assés riches pour ne boire que du vin. Le poisson y est abondant; mais on y a sur-tout de très belles bremes & des truites saumonées, & l'on y apporte d'Arkanghel, des stokfiches, des saumons, des éperlans, des harengs, des turbots. La Soukone & la Dvina fournissent aussi des écrevisses : les fruits n'y mûrissent pas tous les ans, & cela ne doit pas surprendre; la hauteur du pole y est de 61 degrés quinze minutes.

La ville de Vologda, de laquelle je viens de parler, étoit autrefois appellée Nason : elle est sur les deux rives de la Vologda. On y voit encore sur la rive droite les restes d'un château de pierre que le czar Jvan Vasilovits fit élever, lorsqu'il forma le dessein d'établir sa résidence en cette ville. On y compte seize cents soixante & quatorze maisons, qui occupent le long de la Vologda environ une lieue & demie : elles

ſont preſque toutes habitées par des marchands. Il ſe faiſoit autrefois dans cette ville un très grand commerce, mais elle n'en fait plus qu'avec Arkanghel. On y deſcend ſur de groſſes barques qui portent ordinairement du chanvre, du goudron, du talc, de la potaſſe, des nattes d'écorce de tilleul, & l'on en rapporte des marchandiſes étrangeres que l'on revend à bas prix; cependant elles ne ſont pas communes ici, parce qu'il eſt rare que chaque marchand en rapporte plus qu'il n'en faut pour ſon uſage & celui de ſa famille. Il y a toujours eu dans Vologda, un quartier ou fauxbourg habité par des Allemands & des Hollandois, & il augmenta conſidérablement, lors de la priſe de Nerva. Preſque tous les habitans de cette ville ayant été transferés ici, cultiverent la terre, acquirent peu-à-peu plus de liberté, firent des établiſſemens, & obtinrent enfin un prêtre luthérien, pour célébrer avec lui l'office divin. Pierre le grand ayant penſé qu'il ſeroit plus avantageux de repeupler Nerva, leur permit d'y revenir: mais, comme ils s'étoient accoutumés à leur nouveau ſéjour, la plûpart n'uſerent point de la permiſſion qui leur étoit

accordée ; il fallut les y forcer : quelques familles obtinrent avec peine de rester à Vologda. On y avoit encore trente maisons habitées par des Allemands, lorsqu'un incendie les réduisit en cendres avec plusieurs maisons russes. La plûpart y perdirent tout ce qu'ils avoient, & il n'en reste aujourd'hui que quelques familles qui occupent six maisons.

Après avoir passé devant quelques lacs, nous arrivâmes à celui qu'on nomme Bieloïe osero, ou lac blanc. Il s'étend de l'orient à l'occident, ou de la riviere de Choksna jusqu'à celle de Kovcha, environ sur douze lieues de long & six de large. Il reçoit un grand nombre de ruisseaux, & la riviere de Choksna est la seule qui en sorte. Lorsque l'air est calme, l'eau de ce lac est si pure que l'on distingue les pierres du fond, quoiqu'il ait beaucoup de profondeur ; mais dès qu'il y a un peu de vent, il s'y délaye une argille fine qui rend l'eau blanchâtre, de sorte que la Choksna qui se jette dans le Volga, en fait paroître les eaux toutes noires, & forme long-temps entre elles une trace blanche. Ce lac est fort poissonneux : les plus petits poissons qu'on y prenne sont les snetki, que l'on transporte en hyver

dans toute la Russie, & qui sont un assés bon manger. On y trouve de plus différentes especes de poisson, & entre autres d'excellentes perches : il est aussi très riche en écrevisses. La ville de Bielosero s'étend le long du lac sur un quart de lieue de longueur : elle a environ cinq cents maisons, & presque tous ses habitans sont marchands. On la nommoit autrefois Sosnovets, & l'on dit qu'elle a été située en trois endroits différens. La premier ville, où Sinéus a résidé, étoit sur le bord septentrional du lac, vis-à-vis l'endroit où elle est actuellement, à la distance de douze lieues. Vladimer le grand la fit rebâtir à l'embouchure de la Choksna, d'où elle fut transportée, il y a environ trois cents ans, à l'endroit où elle est aujourd'hui. La position en est assés agréable, mais cette ville & ses environs sont un peu incommodés par les garnisons des cosaques & des kalmouckes, dont les usages & les mœurs soldatesques à l'excès ne s'accordent point avec ceux des hommes civilisés.

On trouve à quelque distance le monastere de Novosersk, dont les moines font accroire aux paysans de leur voisinage que les lacs du Novoïe, Dolgoïe

& Siévernoïe s'enflent quelquefois de ſorte que la ſurface de leurs eaux vient au niveau des toits des maiſons, ſans qu'ils s'étendent dans la campagne & l'inondent, quoique leurs bords ſoient très bas : ils ajoûtent que ce prodige ſalutaire eſt du au bon ſaint Nicolas à qui leur égliſe eſt dédiée.

Je paſſai enſuite pluſieurs bourgs & villages, & j'atteignis la Kirpichnie Savodi, ou Briqueterie. Enfin après dix ans de voyage, pendant leſquels j'ai fait près de huit mille lieues ; j'arrivai à ſaint Péterbourg, le 17 fevrier 1743, & je rendis au ciel les plus ſinceres actions de graces, de m'avoir conſervé durant un voyage ſi long, ſi pénible & quelquefois ſi dangereux.



Navigations & découvertes, faites par les Russes dans la mer glaciale, & dans la partie septentrionale de la mer du sud.

LA partie septentrionale de l'Asie, étoit à peine connue, quand Pierre I. monta sur le trône : on la comprenoit toute alors sous le nom de Tartarie, & l'on n'avoit essayé d'y pénétrer qu'à dessein de forcer les peuples de ces contrées à payer un tribut. Il parut important au czar de connoître cette partie de la terre, & de s'assurer si l'Amérique & la Sibérie ne formoient qu'un seul continent. Deux vaisseaux équipés pour cette entreprise partirent d'Arkanghel, passerent de la mer blanche dans la mer du nord, & delà dans la mer glaciale.

Un d'eux fut arrêté par les glaces : on n'a point eu de nouvelles de l'autre qui, sans doute, périt. Au commencement de 1719, le czar envoya deux géodesistes ou arpenteurs, à la presqu'île de Kamtchatka. Il leur donna une instruction que lui-même avoit dressée, & qui demeura secrete. Tous les offi-

ciers commandans en Sibérie eurent ordre de leur fournir les ſecours qu'ils demanderoient. Ces deux hommes ayant pris terre à une des îles kouriles revinrent à Okhotsk; l'un d'eux s'étant mis en route pour ſe rendre auprès du czar, & l'ayant trouvé à Caſan, au mois de mai 1722, lui rendit compte de ſa commiſſion, & lui préſenta une carte des îles kouriles dont il avoit longé la côte. Le czar parut ſatisfait, mais on ne ſut point l'objet de ce voyage. Quelques-uns ont cru que c'étoit la reconnoiſſance d'une de ces îles où l'on diſoit que les Japonois alloient prendre une terre métallique. Toujours occupé de ſon projet, le czar fit donner ordre à M. Béering, capitaine de vaiſſeau, de ſe rendre à Kamtchatka, avec deux lieutenans de vaiſſeau, & des ouvriers, d'y faire conſtruire deux bâtimens, de naviguer delà vers le nord, en ſuivant les côtes, d'y mettre à terre pour les reconnoître, & d'y chercher quelque port appartenant aux Européens : mais la mort enlevant ce grand homme aux Ruſſes, interrompit ces préparatifs.

L'impératrice, ſon épouſe, monta ſur le trône : animée par le même eſprit, elle voulut remplir les vûes de ce prince.

Peu de temps après ſa mort & dans le même hiver, les mémoires qu'il avoit dreſſés, furent remis à M. Béering, avec un ordre de ſe rendre à Kamtchatka. Il partit de Péterbourg au commencement de 1725, ſéjourna un an dans la Sibérie pour y raſſembler des ouvriers & des vivres, & s'étant mis en route au printemps de l'année ſuivante, il arriva le 1er. Janvier 1727 à Okotsk, & ſe rendit peu de temps après à l'embouchure de la Kamtchatka. Il y fit conſtruire une chaloupe, de l'eſpece des paquebots en uſage dans la mer baltique, fit voile au nord-eſt, paſſa devant l'Anadir, & ne perdit pas de vue les côtes de Kamtchatka : il en dreſſa une carte qui paſſe pour la meilleure qu'on ait de ces côtes.

Le huitieme août, à la hauteur de 64 degrés trente minutes, on apperçut du bâtiment huit Tchouktchis dans un canot de cuir. Le capitaine leur fit parler par un interprete koriaque, & les fit inviter à venir à bord; un deux s'y rendit à la nage, ſoutenu par d'eux outres de peau de chien marin, attachés à une perche, & peu après le canot aborda. M. Béering apprit d'eux qu'en ſuivant la côte il trouveroit une île peu éloignée du continent, & que plus loin la côte

tournoit à l'oueſt. En effet il eut le 10 août la vue de cette île, & n'y apperçut que de chétives cabanes de pêcheurs tchouktchis.

Lorſqu'il fut à ſoixante-ſept degrés & demi de latitude, il vit un cap derriere lequel les côtes s'étendoient vers l'oueſt, & croyant qu'elles continuoient dans la même direction, & qu'il étoit parvenu à l'extrémité de l'Aſie au nord-eſt, il crut avoir exécuté les ordres qu'il avoit reçus & s'occupa de ſon retour. De fortes raiſons l'y déterminerent. S'il eut continué de courir au nord, les glaces pouvoient le ſurprendre, les brumes l'empêcher de voir, les vents l'éloigner du Kamtchatka, & l'expoſer ſoit à ſe briſer ſur une côte où il ne connoiſſoit ni port ni rade, ſoit à périr à terre ou faute de bois, ou par la main des Tchoukchis que les Ruſſes n'avoient pu ſoumettre. Il auroit fallu ſans doute, pour braver ces dangers, un courage extraordinaire. M. Béering ne voulant point expoſer ſon équipage, revira donc, & reprit la route du Kamtchatka. Il fut rencontré par des Tchouktchis, qui lui ayant fait un préſent de chair de rene, de poiſſon, & de dents de cheval marin, reçurent de lui des ai-

guilles, des briquets, du fer & autres choses viles à nos yeux, mais précieuses pour des hommes incultes, qui ne produisent presque rien. Après avoir essuyé une tempête & perdu une ancre, Béering entra le 20 septembre dans la Kamtchatka, remonta cette riviere & établit son quartier d'hiver au fort Nijnei-Kamtchatskoi. Il y apprit, que lorsque le temps étoit clair & serein, on appercevoit une terre à l'est : il voulut l'aller reconnoître. Ayant donc passé l'hiver à Kamtchatka, il mit à la voile le 5 juin 1729, doubla la pointe méridionale de cette presqu'île, en dessina les côtes, & alla droit à l'embouchure de la Bolchaïa, ensuite à Okhosk. Dans ce trajet, ainsi que dans sa premiere navigation, il apperçut des indices d'une terre à l'est. En s'éloignant des côtes d'Asie, il eut de ces vagues basses qu'on trouve ordinairement dans les détroits & qui different beaucoup des hautes vagues qui se forment sur les côtes que bat la pleine mer. Il vit des pins & d'autres arbres qui ne croissent point dans le Kamtchatka, déracinés & chassés par le vent d'est : mais des brumes fort épaisses lui déroberent le rivage. Il se détermina donc au retour, & après

cinq ans de voyages & de navigation, il arriva à Péterbourg le 1er. mars 1730.

Ce fut vers ce même temps que Pavlouski, capitaine de dragons, & le colonel des cosaques de Iakoutsk, nommé Chestakov, furent chargés de réduire les Tchouktchis, & les Korœkis, peuples indépendans, qui défendent avec courage leurs droits naturels.

Les Korœkis habitent les deux bords du golphe Pinchina; les Tchouktchis occupent au nord du Kamtchatka un vaste pays, borné par la mer au nord & à l'est, & dont la pointe dirigée vers le nord-est n'est pas encore connue. Chestakov étoit l'auteur de ce projet: cet homme éloquent & ambitieux en avoit persuadé l'entreprise au gouvernement russe; il se proposoit d'aller, après avoir dompté les peuples de cette partie de l'Asie, soumettre ceux des côtes d'Amérique voisines du pays des Tchouktchis, & découvrir ensuite quelques îles que l'on a cru voir dans la mer glaciale. L'amirauté lui donna des pilotes & des matelots. Il prit à Catherinebourg des canons de campagne & de petits mortiers. Le capitaine Dmitri Pavlouski reçut ordre de le joindre. Chacun de ces officiers devoit comman-

der quatre cents cosaques, & pouvoit disposer de tous ceux qui étoient en garnison dans les forts dépendans de Iakoutsk. Ils arriverent en cette ville dans l'été de 1728, & la division s'étant mise entre eux, ils se séparerent. Chestakov se rendit à Okotsk dans l'année suivante, y prit les deux bâtimens dont Béering s'étoit servi, monta l'un d'eux pour se rendre au fort Taviskoï & fit naufrage. Lui & quatre hommes de son équipage eurent le bonheur de se sauver dans un canot, tout le reste périt. Toujours occupé de ses grands projets, Il marcha vers les Koriœques, & rencontra une troupe nombreuse de Tchouktchis qui marchoient aussi contre ce peuple. Quoiqu'il n'eut qu'environ cent cinquante hommes, il les attaqua près du Iégatch qui se jette dans le golphe Pinchinski entre la Parenne & la Pinchina; mais ayant été percé d'une fleche, il tomba sans vie & sa troupe se dissipa.

Le capitaine Pavlouski voulant pourvoir à ses subsistances, envoya l'arpenteur Gvosdev, chercher les provisions de bouche qui restoient de l'expédition de M. Béering, & lui ordonna de les

transporter au pays des Tchouktchis, sur le vaisseau laissé à Okhosk par cet officier. Gvosdev alla sans accidens fâcheux jusqu'aux rochers de Sertsé; mais n'y trouvant pas Pavlouski, & ne pouvant même avoir de ses nouvelles, il fit route vers Okhosk, lorsqu'il fut jetté par les vents sur la côte d'Amérique, qui est vis-à-vis & fort près du pays des Tchouktchis, entre le 65 & le 66e. degré de latitude. On ne savoit jusqu'alors que d'après leur témoignage, que cette côte est voisine des leurs; cet accident le confirma.

Pavlouski arrivé le 3 septembre 1730 au fort d'Anadirsk, marcha contre les Tchouktchis avec quatre cent trente-cinq hommes. Il passa vers leur source les rivieres d'Ouboïna, de Bela & de Tcherna qui tombent dans l'Anadir. Ensuite laissant à sa gauche la source de cette riviere, & ne faisant pas plus de deux à trois lieues par jour, il alla vers la mer glaciale. Delà il suivit à l'est pendant quinze jours le rivage de cette mer, marchant souvent sur la glace, & quelquefois si loin de terre qu'il ne put pas remarquer l'embouchure de toutes les rivieres. Enfin continuant cette route

il découvrit les Tchouktchis qui étoient nombreux & en armes : il les défit trois fois, & reprit une partie du butin fait sur Cheſtakov au combat de Iégatch. On dit que sur le dernier champ de bataille, on trouva des Tchouktchis dont la levre étoit percée de deux trous faits pour y paſſer des dents de cheval marin.

Pavlouski ayant traverſé le promontoire Tchoukotskoï n'y rencontra d'autre obſtacle que des montagnes aſſés hautes, & employa dix jours à ce paſſage. Il étoit à deſirer qu'il en fit le tour. Enſuite marchant le long de la côte qui dans cet endroit court au ſud-eſt, & traverſant deux rivieres à douze jours l'une de l'autre, il trouva une pointe qui s'étend vers l'eſt au loin dans la mer. Elle commence par des montagnes qui diminuant inſenſiblement ſe terminent en une plaine à perte de vue : c'eſt une de ces montagnes qu'on nomme Sertſé-Kamen, & ſans doute c'eſt le cap, où le capitaine Béering termina ſa premiere navigation. Delà Pavlouski quittant la côte, & reprenant le chemin par lequel il étoit venu, arriva le vingt & un d'octobre au fort Anadirskoï, après

avoir fait périr beaucoup d'hommes & n'en avoir point servi.

Anne Joannovna ayant succédé à Pierre II, voulut faire entreprendre un second voyage, & ce fut Béering qui le proposa. Ses deux lieutenans & lui offrirent d'aller tenter de nouvelles découvertes, soit au midi du Kamtchatka vers le Japon, soit à l'orient vers l'Amérique, où l'on pouvoit trouver le passage vainement cherché par les Anglois & les Hollandois. L'impératrice voulut que le sénat, l'amirauté, & l'académie des sciences déterminassent les mesures qui pouvoient le plus assurer le succès & l'utilité de cette entreprise. Sur les ordres du sénat & d'après le choix de l'académie, M. Delisle dressa une carte de la partie septentrionale de l'Asie, qui contenoit les pays connus ou prétendus découverts, & montroit par-conséquent ce qui restoit à découvrir. Il y joignit un mémoire, où il exposoit en détail ce que la carte ne pouvoit qu'indiquer. On adopta les projets de Béering, mais en se déterminant à les exécuter, on voulut faire voyager dans ces contrées des hommes assés robustes pour supporter la rigueur de ce climat, & capables d'y faire des observations

astronomiques & géographiques, & des recherches sur l'histoire civile & naturelle. Gmelin, Muller, & Delisle de la Croyere offrirent leurs services, l'un pour ce qui regardoit l'histoire naturelle, l'autre pour l'histoire civile, le troisieme pour l'astronomie. On leur donna des arpenteurs, des interpretes, des dessinateurs. Tous ceux qui furent de ce voyage, l'entreprirent avec zele, courage & plaisir. On trouvera toujours des hommes capables de former & d'exécuter de grands & utiles projets, dès que ceux à qui la fortune donne le pouvoir & les richesses, seront capables de connoître & de sentir ces projets.

On résolut aussi de faire reconnoître les côtes de la mer glaciale. Il fut ordonné que deux bâtimens partant d'Arkanghel, se rendroient le long des côtes de cette mer jusqu'à la riviere d'Ob; qu'un troisieme partant de Tobolsk, descendroit l'Irtich & l'Ob, & suivant les côtes jusqu'à l'Iénissei, entreroit dans cette riviere; que deux autres partant de Iakoutsk, descendroient la Léna jusqu'à la mer; que l'un prenant delà vers l'ouest, iroit jusqu'à l'embouchure de l'Iénissei; que l'autre courroit terre à terre à l'est,

& paſſant devant les rivieres d'Iana, d'Indighirka & de Kolima, gagneroit l'Océan & le Kamtchatka; que quelques autres enfin partant de Kamtchatka cingleroient au nord.

Pour aider les navigateurs, en rendant plus reconnoiſſables lès embouchures des principales rivieres qui ſe jettent dans la mer glaciale, on y dreſſa de grandes piles de bois flotté.

Les deux vaiſſeaux partis d'Arkanghel, pour Béreſſov, de même que ceux qui furent envoyés de Béreſſov à Tourouchansk, arriverent au lieu de leur deſtination.

On n'avoit encore ſuivi cette côte que juſqu'à la mer Karskoï, ainſi nommée de la riviere de Kara qui s'y jette. La navigation des vaiſſeaux conſtruits à Iakoutsk ne fut pas auſſi heureuſe. Le premier commandé par le lieutenant Prontchichtechev ne put parvenir que vers l'embouchure de la Tamoura : une ſuite d'îles qui regne des côtes au nord-oueſt, lui ferma le paſſage.

Cet officier crut qu'en tirant au nord on pourroit trouver une mer libre. Il avança juſqu'à ſoixante dix-ſept degrés, 25 minutes; mais là, des glaces d'une grandeur énorme & qui parurent im-

mobiles, lui ôterent toute eſpérance de doubler ces îles & l'obligerent au retour. Il étoit malade du ſcorbut, lorſqu'il mit en mer; ſa femme qui ne pouvoit pas vivre ſéparée de lui, l'avoit ſuivi, & la même maladie l'avoit attaquée. Tous les deux moururent en prenant terre.

Un des bâtimens venus de l'Ob dans l'Iéniſſéi, alla au devant de celui de la Léna; mais il fut obligé de s'arrêter à la Piaſſida. Ainſi la côte entre cette riviere & la Tamoura ſeroit reſtée inconnue, ſi on ne l'eut pas reconnue par terre. Le lieutenant Laſſenius qui devoit aller de la Léna vers l'eſt, pour tenter le paſſage entre l'Aſie & l'Amérique, ſortit au commencement d'août de l'embouchure de la Léna, mais bientôt les vents contraires, les brumes, les glaces le forcerent d'entrer dans le Karaulak ou Kara-Ourak. Il fit conſtruire une caſerne ſur les bords de cette riviere. Le froid y fut ſi exceſſif, que preſque tout ſon équipage périt du ſcorbut, & lui-même fut emporté par cette maladie. Dmitri Laptiev ayant été chargé de faire la même tentative, fut auſſi arrêté par les glaces: la mer ayant gelé tout-à-coup, il ſe vit forcé d'abandonner ſon

vaisseau à quinze lieues de terre, & l'effet de tous ses efforts fut d'aller dans un petit bâteau le long de la côte jusqu'à la riviere de Kolima : d'où ensuite il se rendit par terre à Anadirsk, & descendit l'Anadir jusques à son embouchure.

Béering, capitaine, commandant la flotte, Spanghenberg & Tchirikov, capitaines, & plusieurs autres officiers de marine, se rendirent à Okhosk, où l'on construisoit les vaisseaux. Il fallut beaucoup de temps & de peine pour y transporter les vivres nécessaires. Spanghenberg mit le premier à la mer : il partit d'Okhotsk en juin 1738, avec un vaisseau & deux chaloupes. Les glaces dont la mer étoit couverte, l'avoient jusqu'alors retenu au port. Il se rendit au Kamtchatka, y passa l'hiver, & fit construire au fort de Bolchereskoi, une grande chaloupe couverte, de vingt-quatre rames, qu'il destinoit à entrer dans les petits détroits où son vaisseau ne pourroit passer. Dans l'été de 1739, il fit voile vers le Japon. Cette longue chaîne d'îles qui est entre le Japon & le Kamtchatka lui servit de guide. Une tempête sépara de lui, un de ses bâtimens qui ne put le rejoindre. Spanghenberg mouilla auprès du Japon, à 38 degrés 41 minutes,

ſelon ſon eſtime. Il vit près de la côte un grand nombre de bâtimens japonois, dans les terres pluſieurs villages au milieu d'une campagne couverte de moiſſons, & bornée par de grands bois; mais ne croyant pas devoir mettre à terre, ni même s'arrêter long temps crainte de ſurpriſe, il leva l'ancre & prit le large. S'étant rapproché de terre, il vit encore quelques barques japonoiſes. Deux bâteaux de pêcheurs vinrent à ſon bord. Ils y apporterent du poiſſon frais, du riz, du tabac en grandes feuilles, & échangerent ces bagatelles contre du drap, des habits de drap & des colliers de verre bleu. Les ſoieries, miroirs, ciſeaux, couteaux & autres uſtenſiles ne les tenterent point : ils en ont chez eux. Ils étoient fort civils & commerçoient de bonne foi. Peu après quatre hommes vêtus de robes brodées, & qui paroiſſoient être d'une condition au-deſſus de l'ordinaire vinrent à bord du vaiſſeau ruſſe. Ils ſe courberent profondément devant Spanghenberg, & reſterent dans cette poſture juſqu'à ce qu'il les eut obligé de ſe relever. Après leur avoir fait ſervir une eſpece de repas, le capitaine leur montra un globe & une carte des mers où il étoit; ils y reconnurent

auſſitôt leur pays qu'ils nommerent Niphon. En ſe retirant ils ſe courberent de nouveau, & donnerent toutes les marques de ſatisfaction qui étoient en leur pouvoir. Delà, courant au nord-eſt, il mouilla devant une grande île à 43 degrés 50 minutes. Les habitans reſſembloient aux Kouriles, & parloient la langue de ce peuple, mais tout leur corps étoit couvert d'un poil aſſés long. Ils portoient des habits d'étoffe de ſoie de pluſieurs couleurs, qui leur tomboient juſqu'aux pieds. Quelques-uns étant venus ſur le vaiſſeau ſe mirent à génoux les mains jointes ſur la tête & s'inclinerent devant les préſens qu'on leur fit, ainſi que devant un coq qu'ils apperçurent à bord. Le capitaine croyant être allé juſqu'au Japon, & avoir déterminé la poſition de ce pays, par rapport au Kamtchatka, vint déſarmer à Okhotsk, & paſſa l'hiver à Iakoutsk. Mais lorſqu'on eut vû ſon journal à Péterbourg, on ſoupçonna par la route qu'il avoit tenue, qu'il pouvoit avoir mis à terre aux côtes de Corée, parcequ'on attribuoit alors au Japon, à peu près la même longitude qu'au Kamtchatka. On lui ordonna de faire un ſecond voyage en confirmation du premier. Il l'entre-

prit en 1741 & 1742; mais ſon vaiſſeau conſtruit à la hâte avec du bois qui n'étoit pas ſec, fit eau & l'obligea au retour.

Le bâtiment qu'une tempête avoit ſéparé de Spanghenberg, étoit commandé par le lieutenant Valton. Celui-ci réſolut de faire voile vers le Japon, & apperçut cette terre le 16 août à 38 degrés 17 minutes. De la premiere des îles kouriles juſqu'au point où il étoit, il trouva en longitude une différence de 11 degrés 45 minutes. Le 17 juin Valton apperçut trente-neuf bâtimens japonois à voiles droites, de toile de coton, dont les unes étoient bleues, d'autres bleues & blanches, quelques-unes toutes bleues. Il en ſuivit un dans l'eſpérance d'être conduit à un port. En effet il eut bientôt la vue d'une ville qui s'étendoit ſur le rivage, l'eſpace de demi-lieue. Un bâtiment japonois s'étant approché, ceux qu'il portoit, inviterent les ruſſes à venir à terre. Valton y fit paſſer ſon ſecond pilote nommé Kaſimérov, & ſon quartier-maître avec ſix ſoldats armés. Lorſque la chaloupe approcha de terre, un grand nombre de petits bâtimens l'entoura : les rameurs japonois, nuds juſques à la ceinture, montroient aux Ruſſes des pieces d'or, ſans

doute pour exprimer qu'ils desiroient des marchandises. Le peuple étoit accouru sur le rivage ; il s'inclina tout entier, quand les étrangers arriverent. Deux tonneaux vuides que portoit l'esquif, furent mis à terre par les Japonois même, & rapportés pleins d'eau. Kasimérov entra dans la maison où ses tonneaux furent portés. On l'y reçut avec beaucoup de politesse, & on lui fit présenter dans des vases de porcelaine du vin, des raisins, des pommes, des oranges & des raiforts confits dans le sucre. La même collation lui fut offerte avec du riz cuit, dans une autre maison. Tout lui parut dans cette ville, propre & bien réglé : dans la campagne on cultivoit du froment & des pois.

Kasimérov étant de retour au rivage vit devant sa chaloupe deux hommes qui avoient le sabre à la main. Ceci lui parut suspect, & lui fit hâter son retour. Cependant c'étoit sans doute la même précaution que le capitaine avoit prise en envoyant à terre six hommes armés. Un grand nombre de bâtimens entoura de nouveau la chaloupe. Dans l'un d'eux il y avoit un homme vêtu d'une riche étoffe de soie. Le respect que tous les autres lui témoignoient firent penser

qu'il étoit le gouverneur de la ville. Il vint à bord du vaiſſeau, & fit préſent à Valton d'un vaſe rempli de vin. Valton fit offrir à boire & à manger à lui & à tous ſes gens, & l'eau de vie parut être ce qui leur plaiſoit le plus. Les Japonnois acheterent tout ce que les Ruſſes voulurent leur vendre, même de vieux habillemens, & payerent en leur monnoie de cuivre, percée au milieu & enfilée. Le gouverneur s'étant retiré, Valton qui voyoit le nombre des bateaux augmenter ſans ceſſe autour de lui, fit lever l'ancre & mettre à la voile. Après avoir mouillé, & fait eau en quelques endroits de la même côte, il courut à l'eſt, pour eſſayer d'y voir quelque terre; mais n'en découvrant aucune, il reprit la route d'Okhotsk, où il rendit le bord le 21 août. Son voyage confirmant les réſultats de Spanghenberg, qui ont été fortifiés d'ailleurs par de nouvelles preuves, on ne doute plus que ces deux navigateurs n'aient déterminé avec juſteſſe la poſition du Japon.

Béering & Tchirikov partirent d'Okhotsk le 4 ſeptembre 1740. Ils devoient faire la même route, & montoient chacun un vaiſſeau, afin de pouvoir en cas d'accident, ſe donner des ſecours plus

prompts. Ils n'entrerent point dans la Bolchaïa, comme on a coutume de le faire en venant d'Okhotsk, mais sans s'arrêter, ils doublerent la pointe méridionale du Kamtchatka, en passant entre cette pointe & la premiere des îles Kouriles. Dans ce détroit dont le fond & les bords sont de roc, Béering eut une forte marée qui le mit en grand danger: une heure & demie plus tard Tchirikov le passa sans peine. Ils relâcherent à un golphe nommé Souatchou par les Kamtchatkains, & Avatcha par les Russes. On y trouve trois ports très grands: le plus petit qui fut choisi pour y mettre les navires, fut nommé Petro-Paulovska, ou port de saint Pierre & de saint Paul, Les capitaines commandans la flotte firent transporter des vivres à Bolcheretskoï, mais ce ne fut pas sans peine: dans ce pays, faute des chevaux, on attele aux traineaux les chiens, & il en faut huit ou dix pour suppléer à un cheval. Ils y passerent l'hiver & se préparerent à faire voile au printemps. Cependant Béering, incertain de la route qu'il devoit tenir, assembla le 4 mai 1741, tous les officiers de marine qui l'accompagnoient. La carte de Delisle, que le sénat leur avoit remise, pour les

guider, ne préſentoit aucune terre à l'eſt, mais ſeulement au ſud-eſt, les prétendues terres vues par Juan de Gama: ils réſolurent de les chercher vers cette latitude, & de ſuivre enſuite les côtes au nord: funeſte réſolution, qui fut cauſe de leur déſaſtre. Ils ne réflechirent pas qu'en cherchant les côtes d'Amérique que les Kamtchatkains diſoient être voiſines de leur pays, & les ſuivant enſuite à l'eſt & au ſud, ils auroient trouvé un climat d'autant plus doux, & une mer d'autant moins dangereuſe qu'ils avanceroient davantage.

Béering avoit à ſon bord un adjoint de l'académie des ſciences, & Steller médecin & naturaliſte. Deliſle de la Croiere étoit avec Tchirikov.

Les deux capitaines mirent à la mer le 4 juin 1741. Ils porterent au ſud-eſt & continuerent par même air de vent, juſqu'au 46e degré ſans avoir indice de terre. Alors, changeant de bord, ils coururent au nord juſqu'au 50e. degré, & là tournerent à l'eſt à deſſein de trouver l'Amérique. Ils ne devoient pas s'éloigner l'un de l'autre, mais il leur fut impoſſible de ſuivre leur inſtruction à cet égard. Une tempête violente & d'é-

paiſſes brumes les ſeparerent pour toujours.

Après ſix ſemaines de navigation, Béering apperçut le continent d'Amérique. Selon ſon eſtime il étoit alors à 58 degrés 28 minutes de latitude, & à 50 degrés de longitude d'Avatcha ; mais cette longitude corrigée par l'eſtime du chemin du retour eſt de 60 degrés. Celle du port Petro-Pavloska déterminée par les obſervations aſtronomiques, eſt de 176 degrés 12 minutes 30 ſecondes à compter depuis l'île de fer : ainſi la côte vue par Béering eſt à 236 degrés de longitude, c'eſt-à-dire, à 13 en latitude, & à 5 en longitude du cap blanc de Californie. On n'y voyoit que de hautes montagnes couvertes de neige.

Béering envoya au rivage le maître Chitrov avec quelques matelots pour faire de l'eau, & Steller voulut les accompagner. Ils trouverent dans une île quelques cabanes déſertes, faites de planches bien unies, un petit coffre de bois de peuplier, une boule de terre creuſe qui contenoit un petit caillou, & une pierre à aiguiſer ſur laquelle on voyoit encore des traces d'inſtrumens de cuivre. Steller trouva dans une cave ou

hutte de terre une provision de saumon fumé, & de berce ou fausse branc-ursine (1) préparée comme au Kamtchatka, des cordes, des meubles, des ustensiles de toute espece. Il apperçut dans un autre endroit quelques hommes qui dinoient, mais en le voyant ils s'enfuirent. Il y trouva une fleche & un instrument à faire du feu : c'est une planche percée de plusieurs trous, dans lesquels on met le bout d'un bâton qu'on fait tourner rapidement entre les mains, jusqu'à ce que la planche soit enflammée. On vit un feu à quelque distance sur une colline couverte de bois. Steller n'osant y aller, cueillit des plantes dans la campagne, & ce fut avec regret qu'il sortit de ce pays nouveau pour lui, où il n'avoit pu rester que six heures. Les matelots qui firent de l'eau, trouverent cinq renards rouges que leur approche n'effraya point; ainsi l'île est peu fréquentée, & l'on n'y vient point à la chasse de ces animaux. Béering fit laisser à terre dans la cabane une piece de toile

(*a*) Heracleum foliolis pinnatifidis. *Linn. Sp.* 1, *p.* 249. Sphondilium vulgare hirsutum, *B. P.* 157.

verte luſtrée, deux chaudrons de fer, deux couteaux, vingt groſſes perles de fer, & une livre de tabac en feuilles, afin d'apprendre aux Américains qu'on n'étoit pas venu chez eux à deſſein de leur nuire. Le 21 juillet, avant le lever du ſoleil, il fit lever l'ancre. à deſſein de ſuivre la côte au nord juſqu'au 65e. degré : mais comme elle court ſud-oueſt, il fallut tourner de plus en plus au ſud. Cette route eſt parſemée d'îles & fort difficile; mais quand il vouloit tenir la mer, il eſſuyoit des tempêtes & des vents contraires. Il tiroit au large autant qu'il pouvoit : cependant il fut obligé de regagner la côte pour faire eau, & l'apperçut bientôt à la diſtance de dix milles. Il mouilla entre des îles, & celle où l'on fit eau, fut nommée Choumaghine-Oſtrov. On y prit de l'eau d'un lac, qui paroiſſoit bonne : elle étoit cependant mêlée à de l'eau de mer que le flux y avoit laiſſée, & elle fit périr pluſieurs matelots.

On vit un feu pendant la nuit dans une petite île : mais on tenta vainement d'y découvrir des habitans. Enfin le 4 ſeptembre, ils vinrent eux-mêmes dans de petits canots, & annonçant leur arrivée par des cris, préſenterent leur

ſigne de paix, c'eſt-à-dire leurs calumets : ce ſont des bâtons garnis d'ailes de fauçon à l'un des bouts. Les Ruſſes comprirent à leurs geſtes qu'ils les invitoient à venir à terre, pour y prendre des vivres & de l'eau fraiche.

Le lieutenant Vaxel & Steller s'y rendirent accompagnés de neuf hommes bien armés. Le rivage étant bordé de grandes pierres aiguës, ils ne purent y toucher, & inviterent neuf Américains qui s'y tenoient, à venir dans la chaloupe ; mais ni les ſignes qu'on leur put faire, ni les préſens qu'on leur offrit, ne purent les déterminer à quitter le rivage. Vaxel fit mettre à terre deux hommes & un interprete tchouktchi ou Korœki ; il n'entendit nullement la langue de ces Américains : cependant il fut très utile en ce qu'ils le regarderent comme un homme plus ſemblable à eux que les autres. Ils préſenterent aux Ruſſes de la chair de baleine ; c'étoit tout ce qu'ils avoient. La pêche des baleines étoit vraiſemblablement ce qui les attiroit dans cette île ; on n'y vit ni cabanes, ni armes, ni femmes. Ils avoient le viſage peint en rouge ou bigarré, le haut du corps vêtu de boyaux de baleines, le bas couvert de peau de chien

marin. Leurs bonnets étoient de peau de lion marin nommé Sivoutcha par les Kamtchatkains & ornés de plusieurs plumes, sur-tout de plumes de fauçon : on en vit quelques-uns manger des racines crues. Tandis que les Russes visitoient l'île, celui qui paroissoit le plus ancien de la troupe américaine, alla dans la chaloupe : on lui présenta de l'eau de vie. A peine il en eut dans la bouche, qu'il la rejetta, en faisant des cris, & parut se plaindre aux siens qu'on le traitoit mal. Vaxel lui ayant offert plusieurs choses que cet homme ne voulut pas toucher, il le laissa retourner à terre & fit en même temps appeller les siens.

Ce petit différend déplut aux Américains : quelques-uns prirent l'amarre de la chaloupe & la tirerent de toutes leurs forces, croyant peut-être que ce bâtiment seroit aussi léger que leurs canots, ou qu'il se briseroit contre les pierres du rivage. Pour éviter tout accident, Vaxel fit couper le cable. L'interprete Korœki étant resté à terre, les Américains ne vouloient pas le laisser venir à la chaloupe, & il conjuroit les Russes de ne pas l'abandonner. Vaxel fit tirer deux coups de fusil : à ce bruit ils tomberent

berent tous & l'interprete leur échappa (1). Ils revinrent bientôt de leur surprise, & témoignerent leur mécontentement par des gestes & des cris. Cependant sept de ces gens vinrent au vaisseau le lendemain dans leurs canots, & deux d'entre eux s'étant approchés présenterent avec leur calumet deux de leurs bonnets & une figure humaine faite d'os. Le vent ayant augmenté les obligea de retourner promptement à terre. Béering leva l'ancre le 6 septembre, & eut d'abord un assés bon vent : on a observé que celui d'ouest regne constamment en automne dans ces parages. Le ciel étoit toujours embrumé. On

(1) Un des Russes a prétendu qu'en prononçant à ces Américains les noms de l'eau & du bois, qui sont dans le recueil de la Hontan, il s'en étoit fait entendre, & qu'ils lui avoient montré aussitôt de l'eau & du bois. Ce fait n'est point avéré, & Muller qui le rapporte, a raison de le révoquer en doute : mais les raisonnemens par lesquels il essaie de le détruire, sont peu convainquans. La Hontan peut en avoir imposé sur plusieurs faits, & avoir donné les véritables noms américains de l'eau & du bois, & je ne vois pas pourquoi un Européen, *& sur-tout un François*, concevroit & écriroit plus difficilement qu'un autre homme, quelques mots de la Langue américaine.

étoit quelquefois deux ou trois ſemaines ſans voir le ſoleil & les étoiles, & l'on ne trouvoit par-tout vers le nord, qu'îles & côtes. Béering voulut les éviter en tirant davantage au ſud. En effet, durant quelques jours, la mer parut libre. Ce bonheur eut peu de durée. Le 24 ſeptembre à la hauteur de 51 degrés 27 minutes, & à 21 de longitude d'Avatcha, il appercût dans les terres, de hautes montagnes, & une côte bordée d'un grand nombre d'îles. Peu après il s'éleva une tempête furieuſe qui dura dix-ſept jours, & le repouſſa quatre-vingt milles en arriere. Un vieux pilote qui ſervoit depuis cinquante ans, dit que c'étoit la plus terrible qu'il eut eſſuyée. Le calme revint le dix-huitieme jour; on n'étoit alors qu'à moitié chemin, à compter depuis le terme de la courſe à l'eſt juſqu'au port d'Avatcha. Quelques-uns conſeilloient d'hiverner en Amérique; d'autres furent d'avis de faire un dernier effort pour gagner le Kamtchatka, diſant que lorſque l'eſpérance en ſeroit perdue, on auroit le temps d'aller ailleurs.

Le mois d'octobre s'écoula auſſi infructueuſement que les précédents. Le 29 & le 30 de ce même mois, Béering

eut la vue de deux îles : s'il eut continué de courir à l'oueſt, il arrivoit au port en deux jours : mais croyant reconnoître les deux premieres des îles Kouriles, il porta au nord.

Les proviſions de bouche étoient extrêmement diminuées, l'eau près de manquer, les voiles rompues, la moitié des agrêts hors de ſervice. Les matelots les moins malades traînoient ceux qui pouvoient à peine ſe ſoutenir à l'endroit où ils pouvoient être de quelque utilité. Les pluies, la grêle & la neige augmentoient ſans ceſſe, les nuits devenoient plus longues & plus obſcures, le jour étoit preſque inſenſible. Ceux qu'on forçoit à quelque ſervice s'écrioient que la mort, qui leur ſembloit inévitable, tardoit trop longtemps. Le vaiſſeau durant quelques jours ne fut conduit que par les vents ; Béering étoit déja très malade. Le lieutenant Vaxel exhortant avec bonté ſes matelots à ne pas déſeſperer encore, engagea quelques-uns d'eux à manœuvrer. On ne ſavoit plus où l'on étoit : cependant le 4 novembre au matin, on tira vers l'oueſt, & bientôt après on vit terre.

Elle étoit très éloignée, & lorſqu'on

en fut près, la nuit commença. Le misérable état du vaiſſeau & l'impoſſibilité de le conduire firent prendre la réſolution de porter droit à la terre. On s'en approcha peu-à-peu, & l'on jetta l'ancre à douze braſſes de fond; mais les vagues rompirent le cable, & emporterent le vaiſſeau, le jetterent deux fois ſur un briſant, & le frappoient avec tant de furie qu'il trembloit par-tout. Une ſeconde ancre ayant été jettée, le cable fut rompu, pour ainſi dire, avant qu'elle eut touché le fond. On alloit en jetter une troiſieme, lorſqu'une vague enlevant le vaiſſeau, le fit paſſer pardeſſus le briſant, & il ſe trouva dans une eau calme, où l'on mouilla ſur quatre braſſes de fonds de ſable, environ à trois cents braſſes de terre. Le jour découvrit à leurs yeux la terre qu'ils alloient habiter, & l'eſpece de bonheur qui s'étoit joint à leurs déſaſtres; ils étoient au ſeul endroit où l'on pouvoit aborder. A vingt braſſes plus loin de chaque côté, le vaiſſeau étoit briſé & tout englouti.

Le rivage étoit bordé de montagnes; laterre couverte de neige, on n'y voyoit pas un arbre, pas même un buiſſon. Un torrent couloit à quelque diſtance;

des fosses qu'on apperçut entre les collines de sable qui le bordoient, parurent propres à servir de demeure, jusqu'à ce que l'on eut construit des cabanes avec le bois flotté répandu sur le rivage. Quelques-unes de ces fosses furent préparées pour les malades, & on les y transporta. Plusieurs moururent en respirant le grand air. Les renards nommés en Russie Petsi, dont cette terre étoit remplie, se jetterent avidement sur les cadavres, & l'on eut peine à les écarter. C'étoit la premiere fois sans doute qu'ils voyoient des hommes, & dans tous les animaux, la peur est l'effet d'un péril évité, ou de l'exemple. Il mouroit chaque jour quelques hommes de l'équipage. C'étoient principalement ceux qui s'abandonnant à la langueur que le scorbut cause, ne se donnerent aucun mouvement. Ceux qui ne cesserent pas d'agir & de travailler, résisterent à la maladie & s'en délivrerent. On alla reconnoître la terre où l'on avoit abordé, & l'on s'assura que c'étoit une île déserte. Le peu de vivres qui restoit, fut distribué chaque jour à portions égales : le malheur commun rendoit leur état égal ainsi que leur autorité. Ils eurent d'abord beaucoup de peine à trouver sous

la neige le bois néceſſaire pour conſtruire des cabanes ; mais lorſqu'elle ſe fondit, ils en eurent en abondance. Cette quantité de bois eſt un indice certain de forêts voiſines, d'où les eaux l'entraînent dans la mer qui le jette ſur ſes rivages. Quoiqu'il fut mort dans l'île environ trente hommes, les vivres euſſent manqué, ſi l'on n'eut pas trouvé des animaux marins propres à ſervir de nourriture. On mangea des caſtors marins ou plutôt des loutres marines (1), dont Steller a prétendu que la chair eſt un antiſcorbutique, des chats marins appellés en Kamtchatka koti-moroki, & décrits par Dampiere ſous le nom d'ours marins, animal farouche, courageux, très gros, qui peſe environ huit cents livres ; des chiens de mer nommés en Kamtchatka lactac, gros comme le bœuf & peſant huit cents livres, des lions de mer une fois plus gros que l'ours marin, & peſant environ ſeize cents livres, animal féroce, qui ſe place ornairement ſur des rochers à quelque diſtance du rivage, & pouſſe des rugiſſemens épouvantables : des vaches

(1) *Lutra marina Braſilienſium, Jaga Marigueibeiu.* Margr. Hiſt. Braſil. l. 6, c. 9.

marines, ou lamentins qui pésent quelquefois jusqu'à huit mille livres (1). Dès le commencement de l'hiver, la mer jetta sur le rivage une baleine morte : ce fut une grande consolation pour nos malheureux marins : ils la nommerent leur magasin de vivres. Les peaux de loutres furent réservées & partagées également. Quelques malades donnerent les leurs au médecin Steller, dont les remedes, les soins & la gaieté les avoient soutenus & conservés : d'autres n'espérant plus de retour, ou croyant ne pas trouver à se défaire de ces peaux les lui vendirent, de sorte que son lot étoit de plus de trois cents.

Béering, ce malheureux vieillard, désespérant de revoir le continent, refusa longtemps de manger & de boire : on voulut le porter dans une cabane ; il dédaigna ces soins : consumé par les ans, la douleur, le désespoir, il expira le huit décembre : les gens de son équipage donnerent son nom à l'île.

Une tempête violente ayant encore une fois emporté le vaisseau qui étoit à l'ancre, toute espérance de retour étoit

(1) Il ne faut pas confondre cet animal avec le belouga de la mer glaciale.

perdue, si les flots ne l'eussent pas de nouveau porté au rivage. Il y fut reçu avec joie, & même avec reconnoissance. Dès que le printemps fut revenu, ils résolurent après quelques délibérations, de mettre en pieces le vaisseau échoué, & d'en construire un autre plus petit, mais en état de tenir la mer : ils le munirent d'ancres & de voiles, monterent ce frele bâtiment & s'abandonnerent aux flots. Le lendemain, vers midi, ils tournerent la pointe sud-est de l'île, & la trouverent à peu près à 55 degrés de latitude : l'endroit où ils avoient passé l'hiver, avoit été trouvé à près de 56. Le 26 août 1742, après neuf jours de navigation fort beaux & fort calmes, ils arriverent heureusement au port d'Avatcha, & le temps qu'ils avoient passé à l'île de Béering dans une occupation continuelle, leur parut alors un instant.

La navigation de Tchirikov, quoique moins pénible & moins périlleuse, ne fut pas moins dure pour lui : tout cœur aussi sensible que le sien, pourra juger de ses peines. Après avoir été séparé du capitaine commandant, il courut au nord-est & vit une terre le 15 juillet à 56 degrés de latitude, & selon son es-

time à 50 de longitude d'Avatcha. Des rochers eſcarpés bordoient le rivage, au pied duquel briſoit une mer profonde. Il ſe tint un peu éloigné. Trois jours après il y envoya le pilote Abraham Démentiev, avec dix hommes choiſis & bien armés, & des vivres pour deux jours. On les vit entrer dans une anſe, derriere un petit promontoire, & l'on jugea d'après leurs ſignaux qu'ils avoient pris terre, mais ni ce pilote ni aucun de ceux qui l'accompagnoient ne revint: cependant les ſignaux continuoient. On penſa que la chaloupe ayant été endommagée, avoit peut-être beſoin de radoub. Tchirikov envoya le Boſſeman Sidor Savelov avec trois hommes; ils ne revinrent pas. Pendant qu'on les attendit, on vit conſtamment une fumée ſur le rivage, & le lendemain du jour où le boſſeman fut détaché, on apperçut deux canots qui venoient de l'endroit, où Savelov & Démentiev avoient pris terre. On crut que c'étoient les deux chaloupes, & Tchirikov n'en doutant pas, fit monter ſes gens aux manœuvres pour ſe préparer à mettre à la voile. Mais c'étoient deux Américains, qui voyant le vaiſſeau plein d'hommes, s'arrêterent, & criant, agai, agai, retournerent à force de rames.

Il ne restoit à Tchirikov ni chaloupe ni canot ; les roches ne permettoient pas d'approcher de la côte avec le vaisseau, & un vent d'ouest assés violent obligea de lever l'ancre & de gagner le large. Il ne pouvoit cependant quitter cette côte : il y croisa une couple de jours, & se rapprocha de terre, lorsque le vent fut changé. Ce ne fut qu'avec une vive douleur & d'après le conseil de tous ses officiers, qu'il résolut d'abandonner ceux qu'il avoit mis à terre, & de faire voile vers le Kamtchatka. Il rangea la côte, autant qu'il le put & ne la perdit pas de vûe l'espace de cent milles ; il eut souvent à lutter contre les vents, fut inquiété par les brumes, perdit le 20 septembre une ancre qu'il avoit jettée à peu de distance d'une côte très dangereuse : elle est selon son estime à 51 degrés 12 minutes, & l'on croit que c'est la même qui fut découverte quatre jours après par le capitaine Béering. Vingt & un Américains vinrent à lui, chacun dans un canot de cuir. Ils regarderent le vaisseau avec beaucoup d'étonnement, & parurent disposés à aider les Russes : mais ceux-ci ne purent lier *commerce* avec eux & encore moins *conversation*. L'équipage étoit composé de 70 hommes,

Le ſcorbut & le manque d'eau en firent périr vingt & un, entre autres, deux lieutenans dont Tchirikov faiſoit cas, Likatchov & Plautin. Lorſque l'eau douce diminua, on voulut deſſaler l'eau de mer en la diſtillant, & l'on y réuſſit ; mais cette opération ne lui ôta point ſon amertume. Cependant on fut obligé d'en faire uſage, & de la mêler par moitié à l'eau douce qu'on avoit encore. Les pluies étoient pour l'équipage le plus précieux de tous les biens. L'uſage de l'eau de mer augmenta la maladie. Tchirikov en eut des ſymptômes dès le 20 ſeptembre, mais la diette & l'air de terre le rétablirent. La Croyere n'eut pas ce bonheur ; après avoir ſupporté toutes les fatigues du voyage avec une force & une ſanté ſurprenante, il mourut le dix octobre en entrant au port d'Avatcha.

Dès l'année 1636, les Ruſſes avoient commencé à naviger ſur la mer glaciale. Ils s'avancerent peu à peu vers l'eſt, & commercerent avec les Tchouktchis. En 1648 quelques petits bâtimens allerent juſqu'au cap Tchoukotskoï ; ſe perdirent de vue, & l'un d'eux fut jetté par la tempête au ſud de l'Anadir. Ceux qu'il portoit, remonterent cette riviere, & trouverent un petit peuple, qu'ils voulu-

rent obliger à payer un tribut. Les Anaulis, (c'étoit le nom de ce peuple), refuſerent de donner ce qu'ils ne devoient pas; mais comme ils étoient peu nombreux & moins forts, les Ruſſes les exterminerent, & crurent avoir ſervi leur patrie.

La nation ruſſe n'étoit point inconnue aux Kamtchatkains, lorſqu'en 1697 Volodimer Atlaſſov fit la conquête de leur pays. Ils dirent alors que long-temps auparavant, il y étoit venu un Ruſſe nommé Fédotov, avec quelques autres, qu'ils s'étoient mariés & avoient vecu parmi eux, mais qu'il n'en exiſtoit plus. Ce Fédotov montoit un des petits bâtimens dont je viens de parler.

Quelques Ruſſes ont prétendu avoir découvert une grande île dans la mer glaciale, mais tout ce qu'ils en ont dit, eſt fabuleux, & les dernieres navigations faites dans cette mer par des officiers habiles & dignes de foi, ne permettent preſque plus de croire que cette île exiſte. Les Coſaques envoyés de temps en temps aux Tchouktchis, pour les engager au payement d'un tribut, en ont rapporté les particularités ſuivantes, & quelques hommes de cette nation, venus au fort d'Anadirsk ont confirmé leur récit. Ils

n'ont ni loix ni magiſtrats, jurent par le ſoleil, ou par leurs chamanes ou devins, vivent preſque tous errans, parce qu'ils ont des troupeaux de renes. Ceux qui n'en ont point, habitent ſur les bords de la mer des cabanes couvertes de terre, & mangent du gibier, du poiſſon, des herbes & des racines. Vis-à-vis de leur promontoire, il y a une île habitée par un peuple dont les mœurs & la langue diffèrent des leurs. Les Tchouktchis font ſouvent la guerre à ces inſulaires. Les armes de ces deux peuples ſont l'arc & les fléches. Ceux-ci ont les joues percées, & y paſſent des dents de vache marine. Du promontoire des Tchouktchis, on peut aller à cette île en un demi-jour pendant l'été, en des baidars ou barques faites de côtes de baleine & couvertes de peau de chien marin. On peut auſſi durant l'hiver s'y rendre en un demi-jour dans un traîneau tiré par de bons rennes. Quand le ciel eſt ſerein, on apperçoit à l'orient de l'île une grande terre. Elle eſt couverte de vaſtes forêts de pins, de ſapins, de meleſes & de cedres, & traverſée par de grands fleuves. Ceux qui l'habitent, parlent une langue différente de celles des Tchouktchis, ſe nourriſſent de chaſſe & de pêche, ont des de-

meures fixes, entourées de murs de terre, & s'habillent de peau de renne, de renard & de zibeline. On ne trouve point ce dernier animal dans l'île qui ſépare les deux continens.

Ces relations dépoſées dans les archives de Iakoutsk, étoient inconnues aux Ruſſes. On les ignoreroit encore, ſi lors du ſecond voyage dit de Kamtchatka, Muller ne les eut pas découvertes. Des relations plus récentes les ont confirmées. On a appris en 1765 que des bâtimens ruſſes partis de la Kolima, (nommée mal-à-propos Kovima dans l'atlas ruſſe) ont doublé le cap Tchoukotskoï par 74 degrés, & établi un commerce de pelleteries avec les habitans des îles & terres qui ſont vis-à-vis ce cap. Il n'eſt donc plus douteux que l'Aſie & l'Amérique ſoient ſéparées par un bras de mer. Le capitaine Béering qui le crut dès ſa premiere navigation, le déduiſit d'une opinion fauſſe. Il avoit vu les terres tourner à l'oueſt à la hauteur de 67 degrés & demi, & s'étoit imaginé qu'elles continuoient dans cette direction; mais ſous cette latitude il n'y a qu'un promontoire appellé Serzé-Kamenne par les Ruſſes d'Anadirsk : la partie des côtes qui eſt au delà, reprend

en se courbant la direction vers le nord, laquelle est propre à ces côtes depuis Kamtchatka. Au delà du grand cap de Tchoukoskoï, elles courent en effet à l'ouest, & forment dans cet endroit l'extrémité de l'Asie, vers le 74e. degré de latitude.

Nous avons encore appris par ces navigations que le détroit qui sépare les deux continens a peu de largeur; ainsi l'Amérique s'étend jusqu'auprès du Kamtchatka, & cette contrée qui, pour le moins, est aussi grande que l'Europe, nous est encore inconnue. Il sera peut-être possible d'établir un commerce par les grandes rivieres dans tout le nord de l'Amérique, & les Russes & les Japonois pourront y porter leurs richesses. Il seroit à desirer qu'une des nations d'Europe, fit au pole austral, ce que les Russes ont fait au nord. Il y a peut-être vers ce pole des continens aussi grands que tous ceux qui nous sont connus: la découverte d'une de ces terres causeroit à l'espece humaine des avantages infinis, & couteroit moins qu'une seule de ses petites & misérables guerres qui l'énervent & l'épuisent. Chercher de nouvelles terres, pour y porter nos connoissances, nos lumieres, nos richesses,

& les y échanger contre celles de leurs habitans, travailler ainsi à réunir tous les hommes par les liens d'un commerce libre, ce sera faire leur plus grand bonheur. Mais si nous devons porter ou entretenir chez eux les trois fleaux du genre humain, l'ignorance, l'erreur & l'esclavage, pour leur bonheur & le nôtre, restons dans nos ports. Duquel pouvons-nous attendre plus de services, du barbare ou de l'homme éclairé ? jusqu'à quand serons-nous foibles de raison, dépourvus de connoissances au point de chercher notre bien dans le mal d'autrui, dans le mal de ceux dont la bienveillance & les travaux doivent faire tous nos biens ? Agissons humainement avec tous les hommes, si ce n'est par sentiment, du moins par amour-propre : la terre est une patrie commune, les intérêts de ses habitans sont tous liés ; les travaux du Japonois, ses mœurs, ses loix, sa population intéressent l'Européen ; les rivalités, les différends, les haines entre nations, sont d'odieuses querelles de freres, chetives auprès du bien général: c'est ignorance, défaut de lumieres, véritable barbarie.

FIN.



TABLE

DES MATIERES.

Le chiffre romain I. indique le premier Volume, II. le deuxiéme : on cherchera sous les noms généraux d'*animaux*, *plantes*, &c. ce qu'on ne trouvera pas sous les noms particuliers.

Fin de la Table des Matieres.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancellier un Manuſcrit, qui a pour titre: *Voyage en Siberie, &c.* Je crois que l'impreſſion n'en peut être que très-utile. A Paris, ce 26 Mars 1767.

DEGUIGNES.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT: Notre amé NICOLAS DESAINT, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public, un *Voyage en Sibérie de M. Béering, traduit par M. de Keralio.* S'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défen-

ses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier, & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons, de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires;

Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le vingt-neuviéme jour du mois d'Avril, l'an mil ſept cent ſoixante-ſept, & de notre regne le cinquante-deuxiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEQUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 887, fol. 206. conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 2 May 1767.

Signé, GANEAU, Syndic.

ERRATA.

PREMIER VOLUME.

Page 1. *ligne* 2. Voulant faire, *lisez* voulant faire faire.
4. 5. Kouchaukina, *lisez* Kouchankina.
6. 14. Trois quarts de copekc, ou un sol quatre deniers de France, *lisez* ou un sol de Franee.
69. 20. Il est, *lisez* elle est.
158. 8. d'Odéitria, *lisez* Odéitria.
11. Abalat, *lisez* Abalak.
16. *Idem.*
205. 16. Borete, *lisez* Bourete.
238. 10 & 14. Taïlcha, *lisez* Taïcha.
240. 3. *Idem.*
266. 9. Tongoutes, *lisez* Tangoutes.

SECOND VOLUME.

32. Chapitre LVIII, *lisez* Chapitre LX.
44. 16. Choutchi, *lisez* Tchouktchis.
76. 26. Mina, *lisez* Mine.
Id. 29. Couvert, *lisez* ouvert.
84. Chapitre LXI, *lisez* Chapitre LXIV.
97. Chapitre LXIII, *lisez* Chapitre LXV.

Nota. Il y a même erreur dans les chiffres de tous les Chapitres suivans, c'est-à-dire deux unités de moins.

[illegible] [illegible] II, 95, 96
[illegible] [illegible] [illegible], 98
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] 100
[illegible], 200







